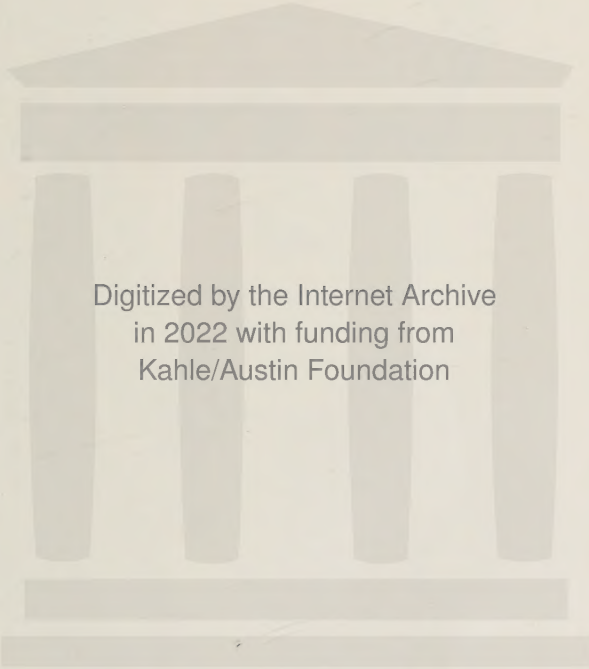


LA VALLÉE
DE LA LUNE



Digitized by the Internet Archive
in 2022 with funding from
Kahle/Austin Foundation

LA VALLÉE DE LA LUNE

*Collection dirigée par
Francis Lacassin*



Jack London

*LA VALLÉE
DE LA LUNE*

Traduction de
Louis Postif
revue et complétée par
François Postif

Préface de
Francis Lacassin

Illustrations originales de
Charles Bardet



«La Vallée de la Lune» a paru pour la première fois
aux Editions G. Grès en deux volumes:

«Le Tourbillon» (1926)
et «La Vallée de la Lune» (1928)

Tous deux ont subi de nombreuses coupures d'une phrase
à un chapitre, pratiquées surtout dans les critiques
du régime capitaliste et de la religion.

Le rétablissement des passages censurés,
une soixantaine de pages au total, fait de cette édition
une édition intégrale de «La Vallée de la Lune» en français.

© Librairie Hachette

© 1974, U.G.E. pour la traduction additionnelle

© Illustrations, Edito-Service S.A., Genève

PRÉFACE

LA VALLÉE DE LA LUNE OU LE RÊVE CHANGÉ EN FUMÉE

La Vallée de la Lune (1913) est le dernier grand roman écrit par Jack London.

Aucun des six qui l'ont suivi¹ — *Le Vagabond des étoiles* excepté — n'est digne de son talent.

Privé du romantisme de *Martin Eden* ou *Radieuse Aurore*, de l'exotisme du *Loup des mers*, du prophétisme du *Talon de fer*, il ne bénéficie pas de leur séduction et pourtant les dépasse par la dimension inhabituelle du récit, par la profondeur et l'étendue inégalées du témoignage.

Les œuvres les plus authentiques de London ne livrent jamais qu'une facette de sa personnalité, un aspect de sa pensée, une étape d'une expérience humaine en cours. *La Vallée de la Lune* est la seule à restituer la démarche philosophique de London dans sa courbe entière: de la lutte des classes au retour à la nature. Avec ce livre tout a été dit: il ne reste plus qu'à mourir. Ce qu'il fera, après avoir mis un point final à sa pensée et à sa vie — à travers celles de l'héroïne d'un roman pour dames: *La Petite Dame de la grande maison* (1916).

Bilan ou testament, qu'importe. *La Vallée de la Lune* est, de tous les livres de London, celui qui reste le plus proche.

Prophétisme du constat d'échec de la civilisation industrielle perçu, il y a plus de soixante ans, à travers les amours d'un charretier et d'une blanchisseuse de San Francisco. Prophétisme aussi

¹ *Les Mutinés de l'Elseneur*, *Le Vagabond des Etoiles*, *La Petite Dame de la grande maison*, *Jerry dans l'Ile*, *Michaël chien de cirque*, *Trois cœurs*.

PRÉFACE

lucide que celui du *Talon de fer* mais plus touchant: il ne concerne pas les hommes d'un temps à venir mais nous-mêmes. Prophétisme dont il est impossible de ne pas vérifier le pessimisme à l'heure où la société de consommation, éveillée de son narcissisme, s'interroge sur sa raison d'être.

Roman proche, aussi, par la vérité de l'atmosphère et la fraternité du ton. Fraternité qui subsiste et touche, jusque dans la crudité des situations et la vulgarité des personnages. Dans sa première partie, roman des luttes ouvrières et, dans la seconde, roman du retour à la terre, *La Vallée de la Lune* projette dans la littérature américaine une faune dont elle ne soupçonnait pas l'intérêt... et dont elle cachait l'existence comme celles de parents honteux. Laboureurs, marchands de chevaux, cheminots, briseurs de grève, repasseuses épuisées par le travail aux pièces et mal nourries de ragoûts refroidis, honnêtes maçons que l'échauffement d'un bon repas pousse à gâcher leur pique-nique annuel par une immense bagarre...

Pour le public cultivé et la critique bien-pensante de l'Amérique des débuts du XX^e siècle, l'idéal du roman est représenté par Henry James, ce yankec déraciné ou exporté. Ils s'admirent dans l'image que cet oiseleur leur renvoie, d'une société cosmopolite et oisive, préservée de la pauvreté mais souffrante de mille maux métaphysiques.

En 1910, un an avant de concevoir *La Vallée de la Lune*, Jack London trouvant, chez des amis de Carmel-by-the-Sea, l'un des romans les plus réputés de James, *Les Ailes de la colombe*, leur en lut un passage au hasard, d'une voix qu'il feignit d'égarer dans les méandres rhétoriques de l'auteur. Puis, le livre fermé en claquant les pages, il demanda dans un gémissement: «Quelqu'un sait-il à quoi sert cette camelote?»

Pas la moindre affinité, en effet, entre la personnalité inquiète, sophistiquée d'Henry James et l'inspiration robuste, généreuse de Jack London; entre des œuvres admirées pour leur préciosité de bibelots et la tranche de vie que ce dernier propose à Roland Phillips, responsable du *Cosmopolitan Magazine*, dans une lettre du 30 mai 1911:

PRÉFACE

Je suis en train de concevoir un roman-feuilleton dont le motif est le retour à la terre. Tandis que, pour une fois dans ma vie, l'histoire ne sera pas offensante pour la morale et les affaires bourgeoises, elle sera quelque chose dont je crois entièrement et passionnément chaque parole.

Cela fera environ quatre-vingt-dix mille mots.

Je prends un homme et une femme, jeunes, qui appartiennent à la classe laborieuse d'une grande ville. Tous deux sont des salariés, l'homme est sans qualification, charretier d'une brasserie ou quelque chose d'analogue. Le premier tiers du livre sera consacré à leur environnement urbain, leur rencontre, leurs amours, aux épreuves et afflications d'un tel mariage dans la classe laborieuse. Viennent des temps difficiles. La femme acquiert une grande perspicacité. Elle est la force entraînante. Ils partent et errent sans un sou à travers la Californie. Bien entendu, ils ont toutes sortes d'aventures, et leur errance devient un pèlerinage magnifique, héroïque et très détaillé. Après beaucoup de conseils et d'occasions saisies au vol, toujours à la recherche d'une situation, ils trouvent la vraie, la seule, l'unique situation et s'établissent avec succès dans une petite exploitation agricole.

Je vais partir demain matin avec ma femme pour un voyage de trois mois en voiture. Nous avons attelé quatre chevaux et emportons également nos selles. J'aime tant la Californie que vous ne me verrez jamais dans l'Est; je recueillerai pendant ces trois mois toutes sortes d'éléments pour l'atmosphère de cette histoire.

Le 1^{er} octobre prochain, je serai prêt à commencer cette histoire.

En attendant, il sollicitait de son correspondant une avance de cinq cents dollars pendant cinq mois. Il motivait ainsi cette requête:

C'est très simple. Je suis en train de bâtir la maison de mes rêves sur le ranch de mes rêves. Le dernier est déjà à moi, je suis en train de bâtir la première. Je désire que le travail continue et cependant, je désire interrompre quelque temps mes acrobaties d'auteur de nouvelles pour écrire un roman que je porte dans mon cœur. C'est de ce roman dont il s'agit.

PRÉFACE

Son ranch — le «Beauty Ranch», comme il l'appelle — était situé à Glen Ellen dans la vallée de la Sonoma, ancienne appellation indienne qui signifie: Vallée de la Lune. Lui qui n'avait jamais rien possédé, si ce n'est sa chemise, la force de ses bras et l'inspiration, il était pris d'une envie folle de posséder de la terre aussi loin que portait sa vue. Il commence par réaliser cette ambition de façon modeste par l'achat en 1905 du «Hill Ranch»: cent vingt-neuf acres. Superficie portée à mille trois cent cinquante acres par la réunion de propriétés voisines. En 1908, le «Lamothe Ranch»: en 1909, le «Fish Ranch»; en 1910, les vignobles Kohler; en 1912, le «Freund Ranch».

La maison, qu'il rêvait de bâtir depuis son enfance pauvre, avait été baptisée «Maison du Loup» par son ami le poète George Sterling qui l'appelait «Loup». Sa construction, commencée en 1910, ne s'achèvera qu'en août 1913. Confortable et assez vaste pour recevoir de nombreux amis, elle avait coûté quatre-vingt mille dollars de l'époque.

La lettre précédente fait apparaître une puissante identification affective entre le ranch, la maison, le roman, tous trois procédant du même décor: la Sonoma. Il écrivait le roman par amour du sujet, et par amour de la maison et du ranch dont ce livre contribuerait à régler les dépenses.

Dépenses fabuleuses. London devait trouver chaque mois trois mille dollars pour payer cinquante-trois ouvriers agricoles et trente-cinq maçons occupés à bâtir la Maison du Loup. Tous ne travaillaient que huit heures par jour, au grand scandale des fermiers voisins.

A un étalon anglais qui lui coûta deux mille cinq cents dollars, il ajouta quatre juments à sept cents dollars pièce, quatre-vingt-cinq chèvres angora, des faisans, des poules, les plus beaux cochons, les plus belles vaches. Leur hébergement exigeait la construction d'écuries, d'étables, de granges. Il cultivait des arbres fruitiers, de la luzerne, des pois chiches, de l'avoine, des betteraves, de l'orge, des carottes. Après avoir employé vingt-deux hommes à tailler les vignes, il en fit arracher trois cents hectares lorsque intervint la prohibition alcoolique... à laquelle il avait contribué par son livre *Le*

PRÉFACE

Cabaret de la dernière chance. L'opération la plus désastreuse fut la plantation de cent mille eucalyptus qui ne lui rapportèrent rien.

Début septembre, il était de retour à Glen Ellen après le voyage annoncé. Il ne semble pas avoir eu le temps de travailler à son roman, trop absorbé par les expériences agricoles, la construction de la Maison du Loup... et les problèmes d'argent.

A la veille de Noël 1911, accompagné de sa femme Charmian, il prend le train pour New York où ils fêtent le Jour de l'An 1912. Prélude à une vie mondaine, marquée par les orgies d'alcool. De cette ville, il écrit à Roland Phillips, le 18 janvier 1912:

Je suis content que vous aimiez la cadence ouvrant La Vallée de la Lune. Je suis encore en train de flâner et gaspiller mon temps dans cette partie du monde. J'ai été fortement contraint d'arrêter l'écriture du roman. Mais je sors un millier de mots ou à peu près, chaque fois que j'ai un peu de temps. Je vous enverrai bientôt une autre liasse suivante du manuscrit. Je suis fermement convaincu d'être en train d'écrire quelque chose qui sera vraiment un livre. Avec la même certitude, je consens à manger mon chapeau si ça ressemble à un livre du peloton habituel des livres. Ça peut être raté — Dieu seul le sait; mais au pire, ce sera différent.

Fin février, il se préparait à rentrer en Californie, mais par la voie la plus longue possible: par le cap Horn. Non par un paquebot régulier, mais à bord d'un quatre-mâts qui transportait du charbon à Seattle. Caprice bizarre raconté par Charmian Lõndon, dans ses souvenirs, *The Book of Jack London*.

Quatre passagers seulement, Jack London, sa femme, Nakata¹ et un jeune fox-terrier nommé Possum, décrit dans La Vallée de la Lune et dans Les Mutinés de l'Elseneur, s'embarquèrent à Baltimore sur le Dirigo, voilier de trois mille tonnes [...] Notre voyage coûta mille dollars et comme ce bâtiment de commerce ne prenait pas de

¹ Le boy japonais des London.

PRÉFACE

passagers, nous signâmes un engagement, mon mari, comme troisième officier, moi comme stewardess et Nakata comme garçon de cabine. Retenu plusieurs semaines au port par le froid et la tempête, le Dirigo leva l'ancre au plus fort d'une tourmente: qu'importait! rien ne comptait pour nous, que la joie de naviguer et de partager de longs mois durant la vie paisible et simple du bord. Pendant les cent quarante-huit jours que dura la traversée, nous n'avons touché terre qu'une seule fois, et le 10 mai nous doublions le cap Horn.

Caprice moins étrange qu'il ne paraît.

L'idée de cette cure de solitude flottante succédait à un accès de dépression comme l'alcool en provoquait souvent chez le romancier. Il avait réalisé que son impuissance à créer résultait d'une déchéance alcoolique chaque jour aggravée, et qu'elle l'empêcherait de faire face aux investissements grandioses entrepris à Glen Ellen.

Cinq mois d'une abstinence alcoolique complète, grâce à l'isolement de la traversée, lui procuraient les bienfaits d'une cure de désintoxication. Privé de courrier — et des soucis du ranch, dont l'intendante était sa sœur, Eliza Shepard — il pouvait se détendre, admirer les crépuscules sur la mer, s'adonner à de nombreuses lectures: depuis les récits populaires chinois jusqu'au *Juif errant* d'Eugène Sue; ce roman-feuilleton venait d'être traduit en américain par le socialiste Daniel de Leon.

Il retrouvait surtout sa capacité de travail, la force de maîtriser l'énorme roman qu'il sentait vivre en lui et qui serait son testament, l'idée d'un nouveau roman maritime (*Les Mutinés de l'Elseneur*) inspiré par l'atmosphère à bord du *Dirigo* et la traversée fantomatique du cap Horn, le désir d'anéantir John Barleycorn, le démon de l'alcool, au moyen d'un livre, *Le Cabaret de la dernière chance*, dont il entamait la rédaction, à peine rentré à Glen Ellen, le 2 août 1912.

En avril 1913, *Cosmopolitan* commençait la publication de *La Vallée de la Lune* et l'étirait pour des raisons commerciales jusqu'en décembre, au-delà de l'édition en volume assurée par Macmillan en octobre 1913.

PRÉFACE

Le 16 octobre 1916 — un mois et six jours avant sa mort — London dressait, pour un admirateur curieux, la liste, très courte, de ses livres préférés parmi les quarante-trois alors publiés: *Je pense que j'ai mis plus de mon cœur dans Le Peuple de l'abîme que dans n'importe lequel de mes livres. J'aime certains de mes livres pour différentes raisons et n'ai probablement pas de favoris au-dessus des autres. Le Jeu du ring est particulièrement mon chouchou. J'aime mieux Croc-Blanc que L'Appel de la forêt; dans La Petite Dame de la grande maison et La Vallée de la Lune, j'ai exprimé beaucoup de mon amour pour la terre.*

L'écrivain était déçu par l'accueil ordinaire réservé à un livre qu'il ressentait comme extraordinaire. Son ami intime, George Sterling, lui préférait *Le Cabaret de la dernière chance* qu'il jugeait cent fois meilleur. La presse, habituée depuis *Le Talon de fer* à l'insociabilité et au pessimisme agressif de ses fresques réalistes, portait un jugement nonchalant sur ce gros roman empreint d'un lyrisme candide malgré des débuts tragiques.

Le *New York World* remarquait: *L'histoire qu'il raconte est libérée de toutes les entraves de la convention. Il ajoutait: Sa liberté d'inspiration, cependant, rappelle fortement celle des contes de fées finissant dans le bonheur perpétuel et la bonne chère.*

La seule réaction vraiment enthousiaste provenait des milieux agricoles (et surtout de ceux chargés de l'enseignement agricole) ravis de l'amour et de la sagesse mis par Saxonne et Billy dans l'exploitation de leur ferme, et de l'excellence des résultats malgré une compétence toute fraîche.

Une feuille agricole assurait que «*La Vallée de la Lune*» devrait être adopté comme livre de propagande par les missions pour le retour à la terre. Outre qu'il représente une histoire d'amour de première classe, il est plein d'une bonne connaissance des conditions rurales. Grâce à l'impact familial et universel de Jack London, ce livre par essence californien, incite et appelle les Américains à prendre le large. Nous nous étonnons qu'il n'ait pas été inscrit au programme

PRÉFACE

des collèges d'agriculture. Il vaut des douzaines de conférences faites aux étudiants.

Voilà qui devait réjouir l'exploitant modèle de Glen Ellen et conforter le romancier partisan du retour à la terre. Excepté la clarté qu'il jette sur un aspect peu étudié de la vie de London et sur sa conception de l'économie agricole, ce dernier tiers du livre reste cependant le moins proche du public actuel.

Aujourd'hui, la sympathie du lecteur va d'emblée au deuxième tiers du roman: à l'épopée lyrique du jeune couple échappé de l'enfer de la civilisation industrielle, à leur tentative de redécouvrir, à travers un contact intime avec la nature, les véritables valeurs humaines. Evasion romantique qui débouche sur une vie frugale et aventureuse préférée aux séductions empoisonnées et à la routine sédentaire de la vie urbaine. Tous les adversaires de la société de consommation ne peuvent que se reconnaître dans ce couple désargenté et courageux, fuyant déjà, à l'aube du XX^e siècle et de la civilisation industrielle, les dangers... que nous apercevons depuis dix ans à peine.

London devait peut-être l'idée du retour à la terre, c'est-à-dire au passé, au détriment de la vie industrielle: l'avenir, à un écrivain socialiste qu'il admirait et dont il partageait le pessimisme. Dès 1897, dans *Une histoire des temps à venir* («A Tale of Times To Come»), H. G. Wells avait montré deux jeunes mariés, Denton et Elizabeth, quittant à pied une monstrueuse métropole de l'an 2180 pour retrouver le charme de la vie des anciens temps. Tentative épuisante et ratée: éloignés depuis trop longtemps de la nature, les hommes du futur ont perdu l'habitude de marcher et ne savent plus en utiliser les ressources pour se nourrir.

Le succès récompense, au contraire, la quête aventureuse de Saxonne Brown et Billy Roberts, inspirés par l'exemple de leurs ancêtres, les défricheurs anglo-saxons de l'Ouest américain. Tous deux sont plus crédibles que les héros de Wells dont ils reproduisent l'attitude. Contrairement à Denton et Elizabeth, fantômes venus d'un avenir exotique et lointain que, morts avant de l'avoir vu, nous ne pourrons jamais corriger, Billy et Saxonne se débattent dans un environnement familial qui aurait pu être le nôtre. L'auteur, dans le

PRÉFACE

premier tiers du roman, nous invite à en constater la vérité. Et l'oppression.

Plus abrupte que les deux dernières, empreinte d'une candeur et d'un lyrisme émollients, la première partie de *La Vallée de la Lune* retentit des dénonciations vigoureuses, des accents âpres, des instantanés saisissants auxquels nous ont habitués *Le Talon de fer* et *Le Peuple de l'abîme*. Rien de plus percutant ni de plus simple que la façon dont l'auteur introduit l'exploitation du prolétariat. Sans phrases ni récriminations: en une image parlante, ou plutôt hurlante. Le cri d'une repasseuse à bout de nerfs qui n'a pas d'autres moyens d'exprimer son horreur de l'esclavage salarial, de la fatigue du travail aux pièces, de la malnutrition, de la morosité de la vie, de sa vie.

Plus que dans ses précédents livres, London a fait l'effort de ne pas confiner sa dénonciation dans les grands principes, de lui donner la sensibilité des drames individuels. Entrant dans le logement d'un jeune couple pauvre, il nous invite à ses repas, à les écouter comptant et recomptant leurs dépenses, à comprendre ses problèmes d'économie domestique.

Ne se bornant plus à donner l'assaut à un capitalisme abstrait, il redescend jusqu'à des exploitations moins spectaculaires et plus ignobles. Grâce à Mercédès, la voisine de Saxonne, qui opère un fructueux trafic à partir des travaux d'aiguille de la jeune fille, il démontre que le faible n'est pas toujours exploité par le puissant, mais par un voisin un peu moins faible que lui. A travers l'évocation douloureuse de la grande grève des chemins de fer, London dénonce la carence de la solidarité du prolétariat, le rôle des jaunes et l'intervention des milices anti-ouvrières.

Sous son regard, Billy, rustaud et gauche, que l'amour de sa femme affinera, vit comme un être de chair, non comme un ouvrier modèle de kolkhoze. La femme, dans la classe ouvrière telle que le voit London, n'occupe pas la situation d'esclave dorée et passive qui est la sienne dans la bourgeoisie. Si l'homme est l'élément agissant du couple, elle est l'élément conscient. Elle a pour mission d'inspirer l'homme, de le modeler, de le sublimer.

Les altérations et transformations de la personnalité de Billy illustrent le processus d'avilissement et d'amaigrissement réservé

PRÉFACE

par le système économique à l'ouvrier non qualifié. Qu'il peigne leurs souffrances ou leurs joies simples et brutales, London ne montre pas les ouvriers tels qu'ils devraient être mais tels qu'ils sont. En contrepoint à l'idylle amoureuse naissante entre Saxonne et Billy, la gigantesque bagarre qui clôtüre le pique-nique de l'amicale des maçons est d'une saveur rabelaisienne.

Certains livres — c'est le cas de *La Vallée de la Lune* — s'améliorent en vieillissant, comme les bons vins. Il est à craindre que ses charmes, accrus par le temps, n'aient pas été appréciés par les ouvriers; encore moins par les bourgeois formant le public des acheteurs de livres en 1913. Ces derniers préféraient avoir l'illusion de se reconnaître, idéalisés, dans les romans mondains d'Henry James, ou se donner, à bon compte, les frissons de l'aventure en lisant *L'Appel de la forêt*, *Bellieu la fumée* ou *Le Loup des mers*.

Or, ce que le lecteur d'aujourd'hui apprécie le plus dans *La Vallée de la Lune* est l'authenticité de l'atmosphère, la qualité des notations, la vibration du détail, la souplesse avec laquelle London fait vivre ses images, embaumées par le temps, du prolétariat américain du début du XX^e siècle. Images dont le roman américain était, et demeure fort avare.

La qualité du témoignage ne saurait faire oublier l'existence du message, inaperçu des critiques de l'époque. Abusés par l'histoire d'amour et par la «happy end», ils ont cru voir un conte de fées ou, pour tout dire, un roman «sentimental» — un photo-roman sans images — dans ce qui constituait un roman initiatique. Démarche initiatique à deux degrés.

Au niveau des personnages: au contact de la nature, ils s'épurent de la boue dont la civilisation urbaine les avait souillés. Les épreuves qu'ils subissent au cours de leur errance à pied à travers la Californie sont destinées à préparer la mutation de leur personnalité, condition nécessaire à l'accès d'une vie idéale.

Au niveau de l'auteur, c'est le récit symbolique, projeté sur d'autres, de sa propre initiation. A ce titre, *La Vallée de la Lune* est un roman doublement méconnu. Pour ses qualités intrinsèques et parce qu'il ramasse toute l'évolution suivie par la pensée de l'auteur en une

décennie et révèle la mutation de sa personnalité: un bilan philosophique.

Pour Jack London, écrire n'est pas un jeu esthétique, c'est témoigner. Dans ses précédents romans: *Martin Eden*, *Radieuse Aurore*, *Le Loup des mers* et, surtout, *Avant Adam* et *Le Talon de fer*, il affirmait que l'homme n'a aucune chance d'améliorer sa condition ou simplement de survivre, s'il ne s'insère pas dans une action collective. *Le Talon de fer* précise que la transformation de la société ne peut être réalisée que par le socialisme.

En 1910, léger changement d'angle. *Radieuse Aurore* démonte le mécanisme du pourrissement, par l'argent, d'une personnalité que le contact avec la nature avait conservée saine. Pour se régénérer, il suffit à Elam Harnish de renoncer à la fortune par la destruction volontaire de son empire. Il parachève son bonheur en menant la vie simple d'un fermier. Le romancier souligne au passage, mais sans en tirer de conclusion impérative, la concordance entre l'exploitation capitaliste et la concentration urbaine.

Avec *La Vallée de la Lune*, le changement d'angle est radical. L'adhésion de Billy Roberts au socialisme, sa solidarité avec les cheminots en grève, sa conscience de classe, son courage, n'empêchent pas sa chute dans les abîmes de la société industrielle. Billy, aidé par Saxonne, ne se redresse que lorsqu'il a oublié, effacé la ville et le système économique qu'elle favorise, lorsqu'il retourne à la nature d'où il tirera sa subsistance, de ses mains.

Il suit le même itinéraire spirituel que Jack London. En clair: il ne croit plus à l'avènement du socialisme en Amérique — il ne se trompait pas! — et ne compte donc plus sur lui pour réaliser le bonheur de l'homme, comme l'espérait l'auteur du *Talon de fer*. Le plus grand ennemi de l'homme n'est pas le système économico-social, mais la civilisation dont il est le produit. L'efficacité suggère une économie: se délivrer d'emblée de la civilisation au lieu de perdre du temps à changer le système.

Une telle attitude peut surprendre. On peut lui reprocher de préférer une régression à une progression, d'aboutir à un désengagement politique et social, à une mutilation de la personnalité. Mais on ne saurait reprocher à London de manquer de lucidité (il l'exerçait

PRÉFACE

jusque sur lui-même: *Le Cabaret de la dernière chance*). Ni de prophétisme: une grande partie de la jeunesse américaine, peu à peu imitée en Europe, ne manifeste plus le désir de changer la société, mais une désaffection envers la société. Et tous les socialistes du monde, que l'exercice du pouvoir n'a pas encore desséchés, cherchent toujours le modèle du socialisme qu'ils croyaient avoir trouvé à Moscou, puis à Belgrade, puis à Pékin, puis à La Havane, puis à Prague.

Le symbole du retour à la nature, l'entrée de l'Eden, auquel Jack London rêve de façon de plus en plus précise à travers ses personnages, c'est la vallée de la Sonoma, c'est Glen Ellen, c'est le «Beauty Ranch», appelé parfois le «Good Intentions Ranch». Une ferme modèle où l'on ne travaille que huit heures par jour à un bon salaire, où le propriétaire songe à installer une école pour les enfants de ses ouvriers, où tous les vagabonds de passage en Californie reçoivent l'hospitalité, où tous les sans-travail sont employés au moins quelques jours.

Le décor de ce ranch a servi de refuge aux rescapés de l'oppression fasciste dans *Le Talon de fer*, de retraite à l'ex-financier Elam Harnish dans *Radieuse Aurore*, de raison de vivre à Saxonne et Billy.

Ce ranch où il devrait connaître une vie paisible en 1913, année de l'achèvement de la «Maison du Loup» et de la parution de quatre livres: en février, *The Night Born* (nouvelles); en mai, *La Brute des cavernes*; en août, *Le Cabaret de la dernière chance*; en octobre, *La Vallée de la Lune*. En moins de deux mois, il a publié deux des sept livres qui lui vaudront de ne pas être oublié par la postérité: *Le Cabaret de la dernière chance*, *La Vallée de la Lune*, *Martin Eden*, *L'Appel de la forêt*, *Radieuse Aurore*, *Le Loup des mers*, *Le Talon de fer*.

1913: apogée de l'écrivain.

Et faillite de l'homme.

C'est en cette année 1913 que mon visage a définitivement changé. Il n'a jamais été le même depuis. Les photographies prises depuis cette époque montrent un visage épaissi, tombant, surmonté d'un regard éteint.

PRÉFACE

Cette année-là, son neveu Irving Shepard est partiellement électrocuté et demeurera gravement malade au ranch, pendant plusieurs mois. L'une des plus belles juments est retrouvée tuée d'une balle. Une nuit, un vieillard dément sème la panique dans tout le ranch en s'y livrant à une fusillade. London est parvenu à le maîtriser, mais il sera poursuivi par la famille du vieillard pour avoir «choqué» sa sensibilité.

Il doit soutenir un autre procès contre les deux compagnies cinématographiques qui se disputent le copyright du *Loup des mers* et diffusent deux films concurrents inspirés par ce roman. A la suite de malversations ou faillites, il perd dix mille dollars investis dans une société de prêts pour équipement et une société immobilière mexicaine.

Un printemps précoce suivi d'un regain de froid a ravagé ses arbres fruitiers. Les plus jeunes des cent mille plants d'eucalyptus — coût total: quarante-six mille dollars — sont dévorés la même année, par une invasion de sauterelles.

En juillet, l'écrivain est opéré d'une appendicite aiguë. A sa sortie, il se fait une joie d'emménager prochainement dans la «Maison du Loup»: sa première vraie maison depuis qu'il existe.

Mais le 22 août 1913 (deux jours avant d'emménager), la maison rêvée, déjà garnie de ses meubles, est entièrement détruite par les flammes. Incendie criminel. Le coupable n'a jamais été retrouvé.

La «Maison du Loup», c'était le cœur de *La Vallée de la Lune*, le rêve à l'intérieur du rêve. En regardant celui-ci s'évanouir en fumée, Jack London ne regrette pas la perte d'une construction évaluée à quatre-vingt mille dollars, mais la fuite de la raison de vivre qui aidait Saxonne et Billy à supporter les épreuves de l'existence. L'écrivain ne s'est jamais remis de ce choc accueilli avec calme. Ajouté à l'aggravation alcoolique, à l'impuissance créatrice, au gouffre d'argent ouvert par le «Beauty Ranch», à la polémique avec la direction du parti socialiste, à de difficiles rapports psychologiques avec sa première femme et ses filles, l'incendie de la «Maison du Loup» a fini par l'inciter à mourir trois ans plus tard.

En avril 1916, *La Petite Dame de la grande maison* — dernier roman publié de son vivant — utilise entièrement pour cadre le

PRÉFACE

«Beauty Ranch». Dans ce même décor où Jack London pensait trouver la paix, Paula Forrest est venue accomplir le retour à la nature qui doit changer sa vie. Mais la nature est impuissante à l'aider.

Alors elle se suicide, bientôt imitée par l'auteur du roman, le 22 novembre 1916.

En 1974, le «Jack London Ranch», fondé par un alcoolique apôtre de l'abstinence, sera entièrement transformé en vignobles. A l'exception de la petite portion sur laquelle vivait son célèbre propriétaire. Sur cet espace, cinq acres et demi offerts gracieusement par le neveu de l'écrivain à l'Etat de Californie et quinze acres achetées par celui-ci, ont permis de constituer le «Jack London National Park». Ouvert au public depuis le 1^{er} septembre 1960, il reçoit plus de dix mille visiteurs par an.

Après avoir garé sa voiture au parking aménagé à l'entrée, le touriste pousse la traditionnelle barrière de bois. Un chemin bordé d'herbes folles le conduit jusqu'au bungalow transformé en musée où, de 1905 à 1916, Jack London vécut, travailla et mourut. Tout est resté à la place et dans l'état où l'écrivain l'a connu. Son bureau à cylindre, les rayonnages chargés de livres, les nombreux souvenirs ramenés des voyages, sa chambre au premier étage. Et au rez-de-chaussée, la véranda où son boy japonais le trouva dans le coma, à son avant-dernier matin.

Serpentant dans un décor agreste, un sentier mène jusqu'aux ruines de la «Maison du Loup», habilement complétées par un escalier et des passerelles de bois pour permettre l'inspection des curieux. Avant de parvenir jusqu'à elle, les touristes en jupons et bermudas fleuris accordent un regard à la souche d'arbre sur laquelle ont été écrits plusieurs livres célèbres.

La visite s'achève par la grosse pierre qui marque l'endroit où Jack London repose, à quelques mètres des cendres de son rêve.

Francis LACASSIN

*LA VALLÉE
DE LA LUNE*

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

— Tu m'entends, Saxonne ? Il faut venir. Qu'importe que ce soient des maçons ? J'y rencontrerai des amis très comme il faut, et toi aussi. L'harmonie *Al Vista* sera là, et tu sais qu'elle joue divinement. D'ailleurs tu raffoles de la danse.

A vingt pas, l'exclamation d'une femme âgée interrompit les exhortations de la jeune fille. Elle leur tournait le dos, un dos branlant, bombé, déformé, et ce dos commençait à se soulever convulsivement.

— Mon Dieu ! criait la vieille, oh ! mon Dieu !

Comme un animal pris au piège, elle lançait des regards effarés d'un bout à l'autre de la grande salle blanchie au lait de chaux, qui semblait vibrer de chaleur et qu'embuait la vapeur surgie du linge humide sous les nombreux fers des repasseuses. Ses voisines, qui toutes balançaient leurs carreaux avec une précipitation bien rythmée, lui jetèrent de rapides coups d'œil, et le taux d'efficacité du travail dut pâtir d'une vingtaine de mouvements inachevés ou maladroits. Parmi les repasseuses de fin, qui travaillaient aux pièces, le cri de la vieille avait fait passer le frisson angoissant d'une perte d'argent possible.

D'un visible effort elle se ressaisit en même temps qu'elle reprit son fer, puis se mit à tapoter fébrilement le vêtement fragile et garni de volants disposé sur sa planche.

— J'ai cru que ça allait la reprendre ; et toi ? demanda la jeune fille.

— Quel malheur ! Une femme de son âge et de sa... condition ! répondit Saxonne en tuyautant au petit fer un col de dentelle. Ses mouvements étaient délicats, sûrs et rapides, et bien que sa figure blêmît de fatigue et de chaleur, elle ne ralentissait pas son allure.

— Et dire qu'elle en a sept, dont deux à la maison de correction !

appuya la titulaire de la planche voisine, avec un reniflement sympathique.

— Il faut absolument que tu viennes à Weasel-Park demain, Saxonne. Les réunions des maçons sont toujours amusantes; il y aura des équipes à la corde, des courses de cent kilos, de la vraie gigue irlandaise, et tout le tremblement. Et le parquet du pavillon est une merveille.

Nouvelle interruption du fait de la vieille: elle laissa tomber son fer en plein sur la chemisette, tâtonna pour se raccrocher à la planche, plia sur les genoux et les hanches, et s'affaissa sur le plancher comme un sac à moitié vide. Son cri prolongé s'éleva dans l'air renfermé de la salle en même temps que l'odeur du roussi. Les voisines se bousculèrent, en premier lieu vers le fer pour sauvegarder le linge, puis autour de la malade, tandis que la contremaîtresse accourait dans l'allée d'un air belliqueux. Les ouvrières un peu plus éloignées continuaient leur travail, mais avec une imprécision de gestes qui dut bien abaisser d'une minute le rendement de l'atelier de fin.

— Il y a de quoi faire tourner de l'œil à un chien ! murmura la jeune fille en cognant le support de son fer avec détermination. La vie d'une honnête ouvrière n'est pas ce qu'on dégoise. Vivement mon numéro pour la sortie ! Voilà où j'en suis.

— Marie !...

Ce nom fut prononcé avec une telle profondeur de réprobation que Saxonne, pour l'accentuer, dut arrêter son fer et perdre de ce fait une douzaine de mouvements.

Marie, à moitié effrayée, lui lança une œillade par-dessus la table.

— Ce n'est pas cela que je voulais dire, Saxonne, gémit-elle. Parole d'honneur, je ne ferais jamais une chose pareille. Mais je te demande un peu si une journée comme celle-ci n'est pas faite pour vous porter sur les nerfs. Ecoute-moi ça !

La femme affligée, étendue sur le dos, tambourinait des talons sur le plancher, et poussait une clameur incessante et monotone, comme une sirène mécanique. Deux compagnes l'avaient saisie sous les aisselles et la traînaient le long de l'allée, sans qu'elle interrompît son roulement ni sa plainte. Mais, par la porte ouverte éclata soudain le tonnerre contenu des machines, et ces bruits secondaires furent noyés avant qu'elle ne se refermât. Il ne subsista de l'épisode que cette sinistre odeur de roussi.

— C'est écœurant, déclara Marie.

En suite de quoi, et pendant longtemps, les fers nombreux furent soulevés et retombèrent. L'allure de l'atelier n'était en rien ralentie. La contremaîtresse arpentait les allées latérales guettant d'un œil menaçant les moindres symptômes d'attaques de nerfs. De temps à autre une repasseuse perdait un instant le pas, poussait un halètement ou un soupir, puis se rattrapait avec une détermination excédée. Le long jour d'été déclina, mais non la chaleur, et le travail se poursuivit sous la clarté crue des lampes électriques.

Vers neuf heures les premières ouvrières commencèrent à quitter l'atelier. La montagne des empesages de fantaisie avait été démolie, à part quelques objets traînant sur les planches encore occupées. Saxonne termina son travail avant Marie, à la planche de qui elle s'arrêta en sortant.

— Samedi soir et encore une semaine de passée, observa Marie. Combien penses-tu avoir gagné, Saxonne ?

— Douze dollars et un quarter¹, fut la réponse, teintée d'une ombre de fierté. Et j'aurais fait davantage si ce n'était cette bande d'empeseuses à la manque.

— Bon sang ! Tu me fais la pige, complimenta Marie. Tu en mets ! Tu le boulottes ! Moi, j'ai seulement fait dix et demi, et pour une rude semaine... Je te verrai au train de neuf heures quarante. J'y compte, hein ? Nous pourrons faire un tour avant le commencement de la danse. Un tas de mes bons amis seront là dès l'après-midi.

A deux pas de la blanchisserie, un lampadaire électrique éclairait un groupe de vauriens. Saxonne pressa le pas en tournant le coin, et ses traits se durcirent inconsciemment. Elle ne saisit pas les mots murmurés à son passage, mais les rires grossiers lui laissaient deviner le commentaire, et du ressentiment lui échauffa les joues. Trois îlots plus loin, après avoir tourné à gauche, puis à droite, elle s'évanouit dans l'ombre déjà froide. Les deux côtés de la rue étaient occupés par des habitations ouvrières en bois caduc, dont les années avaient encrassé la vieille peinture, remarquables seulement par leur laideur et leur pauvreté.

Il faisait noir, certes, et cependant sans hésiter, d'un geste presque accueillant, elle tendit la main vers le gonflement familial et la pro-

¹ Quarter: pièce de monnaie de 25 cents. (N. d. T.)

testation grinçante de la grande porte. Elle suivit l'étroite allée jusqu'au fond, évita la marche manquante sans même y penser, et entra dans la cuisine, où vacillait un unique bec de gaz qu'elle s'empressa d'ouvrir en grand. La chambre était petite, mais non en désordre, faute surtout de meubles à déranger. Le plâtre, terni par la vapeur des jours fréquents de blanchissage, restait fendillé depuis le grand tremblement de terre du printemps précédent; le plancher était rugueux, disjoint et inégal; devant le poêle il était percé de part en part et raccommodé avec un bidon à pétrole aplati en double. Un évier, une serviette sans fin, sale, quelques chaises et une table de bois complétaient le décor.

En approchant une chaise de la table elle écrasa du pied un trognon de pomme. Sur la toile cirée éraillée son souper l'attendait. Elle essaya les haricots refroidis et confits dans la graisse, mais y renonça et se beurra une tartine.

La maison branla sous un pas lourd, insouciant, et par la porte intérieure entra Sarah, personne d'âge moyen, émondée de poitrine, défaillante de chevelure, la face ridée de souci et bouffie de hargne.

— Euh ! c'est toi, grogna-t-elle en guise de bienvenue. Impossible de tenir ça au chaud. Quelle journée ! J'ai failli trépasser de chaleur. Et le petit Henri s'est fait une entaille horrible à la lèvre. Le docteur a dû y faire quatre points de suture.

Sarah s'approcha de la table et la domina de sa masse.

— Que trouves-tu à redire à ces haricots ? demanda-t-elle d'un air de défi.

Saxonne prit un temps et esquiva l'orage imminent.

— Rien, seulement... Seulement je n'ai pas faim. Il a fait si chaud toute la journée. C'était terrible à la blanchisserie.

Témérairement, elle prit une gorgée de thé refroidi, infusé depuis si longtemps qu'il lui fit dans la bouche l'effet d'un acide; héroïquement, sous l'œil de sa belle-sœur, elle l'avalait; elle engloutit tout le reste de la tasse, s'essuya les lèvres de son mouchoir et se leva.

— Je vais me coucher.

— Ça m'étonne que tu n'aïles pas danser. C'est tout de même drôle que tu rentres morte de fatigue tous les soirs, et que quand même tu sois toujours prête à aller danser jusqu'à des heures indues.

Saxonne voulut parler, essaya de se retenir en serrant les lèvres, puis éclata :

— T'as jamais été jeune, peut-être ?

Sans attendre la réponse, elle entra dans sa chambre, qui ouvrait directement sur la cuisine. C'était une petite pièce, de huit pieds sur douze, et ici encore le tremblement de terre avait laissé ses marques sur le plâtre. Un lit, une chaise de bois blanc et une très ancienne commode constituaient l'ameublement. Saxonne avait connu cette commode toute sa vie et la revoyait parmi les souvenirs de sa plus tendre enfance. Elle savait que ses ancêtres l'avaient transportée à travers les plaines dans une "goélette des prairies". Faite d'un acajou massif, une de ses extrémités était fendue et écornée par la suite d'une chute du chariot dans le Rock Canyon. Un trou de balle rebouché dans le tiroir du haut attestait la bataille soutenue contre les Indiens à Little Meadow. Sa mère lui avait raconté ces événements; elle lui avait dit aussi que la commode était venue originellement d'Angleterre avec la famille avant même la naissance de Washington.

Un petit miroir s'inclinait au-dessus de la commode. Sous le cadre étaient insérées des photographies de jeunes gens des deux sexes et de groupes de pique-nique où les hommes, le chapeau rejeté en arrière d'un air libertin, enlaçaient la taille des filles. Plus loin sur le mur étaient fixés un calendrier en couleurs, des réclames bariolées et de nombreux dessins découpés dans des revues, la plupart représentant des chevaux. A l'applique du gaz pendait un paquet embrouillé de carnets de bal copieusement griffonnés.

Saxonne commença à défaire son chapeau, puis soudain elle s'assit sur le lit. Elle pleurait doucement, se retenant autant que possible. Mais la porte mal fermée s'ouvrit sans bruit, et la voix de sa belle-sœur la fit tressaillir.

— Qu'est-ce que tu as encore ? Si tu n'aimais pas ces haricots...

— Non, non, ce n'est pas cela, s'empressa d'expliquer Saxonne. Je suis fatiguée, voilà tout, et les pieds me font mal. Je n'avais pas faim, Sarah. Je suis vannée.

— Si tu avais cette maison-ci à tenir, fut la réplique, et la cuisine à faire, et le blanchissage, et à supporter ce que je supporte, alors tu aurais de quoi être vannée. Tu as un boulot qui marche tout seul. Mais attends un peu... Sarah s'interrompit pour ricaner. Attends un peu, voilà tout, et quelque jour tu feras la sottise de te marier, comme moi, et alors ton tour viendra avec des gosses, des gosses, et

des gosses, et adieu la danse et les bas de soie et les trois paires de souliers à la fois. Tu tiens un filon, tu n'as à t'occuper que de ta précieuse personne, avec un tas de jeunes gouapes à te faire de l'œil et à te dire que tu as de beaux yeux. Bah ! un beau jour tu t'attacheras à l'un d'eux, et alors, de temps en temps, tu auras peut-être les yeux au beurre noir, pour changer.

— Ne parle pas comme ça, Sarah ! protesta Saxonne. Mon frère n'a jamais porté la main sur toi, tu le sais bien.

— Non, il n'a jamais eu assez de culot. S'il ne peut pas gagner sa vie et entretenir sa femme avec trois paires de souliers, il vaut d'ailleurs mieux que ta bande de gouapes sur laquelle une femme convenable ne voudrait même pas essuyer son unique paire de chaussures. Comment as-tu pu esquiver des ennuis depuis si longtemps, ça me dépasse. Possible que la jeunesse actuelle soit mieux renseignée sur ces affaires-là, je n'en sais rien. Mais je sais qu'une jeune fille qui a trois paires de souliers ne pense rien qu'à s'amuser, et qu'elle aura son tour, je le prédis. Quand j'étais fille, on ne se conduisait pas de la sorte. Ma mère m'aurait arraché la peau si j'avais fait les choses que tu fais. Et c'est elle qui avait raison, comme c'est tout le monde qui a tort maintenant. Regarde ton frère, qui court les réunions socialistes, qui mâche de l'air chaud et qui déterre, pour le syndicat, des cotisations supplémentaires de grève, comme qui dirait autant de pain qu'il retire de la bouche de ses enfants, au lieu de se mettre bien avec ses patrons. Rien qu'avec les droits qu'il paye il pourrait m'entretenir avec dix-sept paires de souliers, si j'étais assez bête pour les désirer. Un jour, rappelle-toi bien ce que je te dis, il se fera congédier, et alors qu'est-ce que nous deviendrons ? Qu'est-ce que je ferai, avec cinq bouches à nourrir et pas d'argent qui rentre à la maison ?

Elle s'arrêta à bout de souffle, mais en ébullition sous la pression de tirades encore prêtes à fuser.

— Oh, Sarah, je t'en prie, ferme la porte ! implora Saxonne.

La porte battit violemment, et Saxonne, avant de se remettre à pleurer, entendit sa belle-sœur tripoter dans la cuisine en se parlant à haute voix.

CHAPITRE II

Chacune des deux jeunes filles acheta son billet à l'entrée de Weasel-Park¹, et chacune, en allongeant son demi-dollar, se rendait parfaitement compte du nombre d'amidonnages de fantaisie que représentait cette somme.

Il était trop tôt pour qu'il y eût foule, mais les maçons commençaient à arriver avec leurs familles, chargés d'énormes paniers de provisions et de brassées de bébés; race saine et rude d'ouvriers bien payés et robustes mangeurs. Disséminés parmi eux, plus petits de stature et de contours, ratatinés non seulement par l'âge mais aussi par les années de disette et une enfance misérable, on devinait, malgré leurs habits de coupe américaine convenable, des grands-pères et grands-mères qui avaient évidemment vu le jour en terre irlandaise. Leurs visages rayonnaient de contentement et d'orgueil pendant qu'ils trottaient à côté de leur progéniture corpulente et mieux nourrie.

Marie et Saxonne n'appartenaient pas à ce milieu-là. Elles l'ignoraient et n'y connaissaient personne. Peu leur importait que la fête fût irlandaise, allemande ou slave, que ce fût le pique-nique des maçons, des brasseurs ou des bouchers. Les jeunes filles, elles, faisaient partie de la confrérie des danseuses, qui apportaient un appoint sérieux et constant aux recettes de toutes les réunions de ce genre.

Elles errèrent parmi les baraques où les moulins à cacahuètes et les brûloirs à maïs grillé tournaient à l'envi, puis allèrent inspecter le

¹ Ou parc de la Belette. (N. d. T.)

parquet du pavillon de danse. Saxonne, enlaçant un cavalier imaginaire, essaya quelques pas de valse chaloupée. Marie battit des mains.

— Bon sang ! s'écria-t-elle, ce que tu as du chic ! Et tes bas sont en duvet de pêche.

Saxonne eut un sourire flatté, pointa son pied chaussé de velours sur de hauts talons cubains, et souleva légèrement son étroite jupe noire, découvrant une cheville bien faite et la naissance du mollet, dont la peau blanche transparaissait sous les plus minces et les plus fragiles des bas de soie noire à cinquante cents. Elle était svelte et pas très grande, mais possédait les courbes classiques de la féminité. Sur sa chemisette blanche s'étalait un jabot plissé de dentelle à bon marché, retenu par une grosse agrafe en imitation de corail. Elle portait par là-dessus une pimpante jaquette dont les manches s'arrêtaient au coude, et des gants montants en faux suède. Le plus naturel de tous ces attraits consistait en quelques boucles, vierges du fer à friser, qui s'échappaient du provocant petit chapeau de velours noir rabattu sur ses yeux.

Les yeux noirs de Marie brillèrent de plaisir, d'un rapide élan elle saisit l'autre et l'embrassa à l'étouffer. Puis elle la lâcha, rougissant de sa propre extravagance.

— C'est une joie pour moi de te regarder ! dit-elle en manière d'excuse. Si j'étais un homme, je ne pourrais retenir mes mains de te toucher. Je te mangerais, j'en suis certaine !

Elles sortirent du pavillon la main dans la main, et se promenèrent au soleil, balançant joyeusement les bras, dans une exubérance de réaction contre leur semaine de labeur morbide. Elles se penchèrent sur la balustrade de la fosse aux ours, frissonnèrent à la vue de son unique et monstrueux occupant, puis coururent se payer dix minutes de rire devant la cage aux singes. Traversant les terrains, elles regardèrent la petite piste de courses au fond d'un amphithéâtre naturel où devaient avoir lieu les premiers jeux de l'après-midi. Puis elles explorèrent les bois, et s'égarèrent dans un labyrinthe de sentiers dont chacun débouchait devant des tonnelles garnies de tables rustiques et de bancs peints en vert ; beaucoup étaient déjà retenues par des familles en partie de plaisir. Sur une pente gazonnée, entourée d'arbres, elles étendirent un journal et s'assirent sur l'herbe courte déjà bronzée par le soleil de Californie. L'idée de cette halte leur



était inspirée moitié par le plaisir de ne rien faire après leurs six journées de mouvement perpétuel, moitié par le désir de ménager leurs forces pour les heures de danse à venir.

— Bert Wanhope est sûr de venir, balbutia Marie, et il a dit qu'il amènerait Billy Roberts, le grand Bill, comme ses camarades l'appellent. Il est certainement bien balancé, mais diablement réfractaire aux femmes. C'est un boxeur professionnel, et toutes les filles lui courent après. J'ai peur de lui. Ce n'est pas un beau parleur. Il ressemble plutôt à l'ours que nous avons vu: Mrr... ouf, Mrr... ouf! prêt à vous mordre la tête. Ce n'est pas réellement un boxeur de métier. Il est conducteur d'attelages et fait partie du syndicat des charretiers. Il conduit pour Corberky et Morrison. Mais quelquefois il boxe dans les clubs. La plupart des types sont intimidés devant lui. Il a mauvais caractère, et le coup de poing aussi facile que le coup de fourchette. Voilà! Tu ne l'aimeras pas, mais c'est un danseur de premier ordre. Lourd comme il est, il ne fait que glisser, et glisser en tournant. De toute façon il faut que tu danses avec lui. Et puis il ne regarde pas à la dépense: jamais pingre. Mais, bon sang! il a un caractère!

La conversation dégénéra en un monologue de Marie, exclusivement consacré à Bert Wanhope.

— Toi et lui vous êtes bien ensemble, risqua Saxonne.

— Je l'épouserais demain! lança Marie dans un élan d'enthousiasme.

Puis, subitement, son visage prit une expression froide et dure, presque pathétique, dans son incurable délaissement. Elle s'arrêta puis reprit avec une passion soudaine:

— Seulement, il ne me l'a jamais demandé. C'est... Prends garde à lui, Saxonne, s'il s'avise de venir faire le pantin autour de toi... C'est un vaurien!... Quand même, je l'épouserais demain... Il ne m'aura pas d'une autre manière.

Sa bouche s'ouvrit, mais au lieu de parler elle poussa un long soupir.

— Nous vivons quand même dans un drôle de monde, ajouta-t-elle. Les étoiles aussi sont des mondes, et je me demande où Dieu se cache dans tout cela. Bert Wanhope prétend que Dieu n'existe pas,

mais il est un peu dérangé et parle souvent comme un fou. Moi, je crois en Dieu. Pas toi ? Qu'est-ce que tu en penses, Saxonne ?

Saxonne haussa les épaules et éclata de rire.

— Si nous faisons le mal, nous irons en enfer, continua Marie. Tout le monde est d'accord là-dessus, sauf Bert. Lui dit qu'il peut faire n'importe quoi, et qu'il n'ira jamais en enfer, parce qu'une fois qu'il sera mort, il sera bien mort, et que personne ne pourra le ressusciter. Tu ne trouves pas qu'il déménage ? Mais tout est tellement drôle ! J'ai quelquefois peur quand je pense que Dieu me regarde tout le temps. Tu crois qu'il sait de quoi nous parlons en ce moment ? A quoi penses-tu qu'il ressemble ?

— Je n'en sais fichtre rien, répondit Saxonne. C'est une drôle de question.

— Oh ! sursauta l'autre.

— Il doit ressembler à ce que les gens pensent de lui, dit soudain Saxonne d'une voix assurée. Mon frère croit qu'il ressemble à Abraham Lincoln, et Sarah dit qu'il a des favoris.

— Je ne le vois absolument pas avec une raie au milieu, avoua Marie, osant à peine exprimer cette idée, et toute rougissante de confusion. Non, il ne peut pas avoir une raie au milieu, ça serait ridicule !

— Tu connais ce petit Mexicain tout ridé qui vend des casse-tête en fil de fer ? Eh bien, Dieu me fait souvent penser à lui.

— Ça, c'est vraiment marrant ! Je ne me le suis jamais imaginé comme cela, et je me demande comment tu peux y arriver !

— Eh bien, c'est facile : tout comme le petit Mexicain, Dieu semble passer le plus clair de son temps à nous envoyer des casse-tête. Il en distribue à tout le monde, et tout le monde essaye de les démêler, et n'y arrive pas. Moi, j'ai du mal à me dépatouiller du mien, parce que je ne sais pas par quel bout le prendre. Et regarde un peu le casse-tête qu'il a offert à Sarah : elle-même fait partie de celui de Tom, ce qui complique bigrement les choses. Et tout le monde, enfin tous les gens que je connais — toi aussi, par exemple — font partie de mon casse-tête.

— Ton histoire de casse-tête est peut-être vraie, admit Marie. Mais Dieu ne peut pas ressembler à ce petit gars tout ratatiné, non, tu ne me feras pas croire ça ! Dieu ne ressemble à personne. Tu te rappelles ce qu'il y a écrit sur le mur, à l'Armée du Salut : "Dieu est esprit."

— Ça doit être un autre de ses casse-tête, car personne ne sait au juste ce qu'est un esprit.

— C'est vrai, frissonna Marie avec une peur rétrospective. Toutes les fois que je pense à Dieu comme s'il était un esprit, je revois Hen Miller recouvert d'un drap et courant après nous. Nous ne savions pas ce que c'était, mais ça nous a fait une sacrée peur ! La petite Maggie Murphy s'est évanouie, et Béatrice Peralta est tombée par terre, et s'est mise à se gratter furieusement la figure. Quand je pense à un esprit, c'est un drap blanc qui court dans la nuit que je vois. Tu vois bien que Dieu ne peut pas non plus ressembler à un Mexicain, et qu'il ne porte pas la raie au milieu !

Un air de musique venant du pavillon de danse remit les jeunes filles sur pied.

— Nous pouvons faire un ou deux tours de valse avant de manger, proposa Marie. Puis ce sera l'après-midi et tous les types seront là. La plupart sont des grigous ; c'est pourquoi ils ne viennent pas de bonne heure, pour éviter d'offrir à dîner aux filles. Mais Bert n'est pas chiche de son argent, Billy non plus. Si nous pouvons faire la pige aux autres filles, ils nous mèneront au restaurant. Viens, dépêche-toi, Saxonne !

Les couples étaient encore rares sur le plancher du pavillon, et les deux jeunes filles essayèrent la première valse ensemble.

— Bert est là, murmura Saxonne au second tour.

— N'aie pas l'air de les voir, répondit Marie sur le même ton. Continuons comme si de rien n'était. Inutile de leur faire croire que nous leur courons après.

Cependant Saxonne remarqua que les joues de son amie se coloraient, et sentit sa respiration accélérée.

— As-tu vu l'autre type ? demanda Marie, faisant reculer sa partenaire en une longue glissade vers l'autre extrémité de la salle. C'est Billy Roberts. Bert avait dit qu'il viendrait. Il t'offrira à dîner, et Bert m'invitera aussi. Ça va être une journée superbe, tu vas voir. Bon sang ! pourvu que la musique dure jusqu'à ce que nous revenions à l'autre bout !

Elles se rapprochèrent en dansant, attentives à capter les hommes et le dîner. Elles dansaient certainement bien, ces deux fraîches jeunesses, et elles furent délicieusement surprises quand le dernier flot de musique les déposa à dangereuse proximité de leur désir.

Bert et Marie s'abordèrent par leurs petits noms, mais Saxonne donna du "Monsieur Wanhope" à Bert, malgré qu'il l'eût saluée de son prénom. La seule présentation fut celle de Saxonne et Billy Roberts. Marie s'en acquitta en coup de vent, avec une nervosité insouciance.

— Monsieur Roberts... Mlle Brown, ma meilleure amie. Son petit nom est Saxonne. N'est-ce pas un amour de prénom ?

— Je le trouve très bien, répondit Billy, chapeau bas et main tendue. Charmé de faire votre connaissance, mademoiselle Brown.

Pendant qu'ils se serraient les mains, elle sentit sur la sienne les callosités de la paume du charretier, et ses regards rapides saisirent une vingtaine d'autres détails. Quant à lui, il ne remarqua guère que ses yeux, qui lui semblèrent vaguement bleus; c'est seulement plus tard dans la journée qu'il se rendit compte qu'ils étaient gris. Elle, au contraire, vit tout de suite ses yeux à lui tels qu'ils étaient, d'un bleu profond, larges et beaux comme ceux d'un enfant boudeur. Ils regardaient bien en face et elle les aimait, comme elle avait aimé sa main en l'entrevoyant et en la pressant. Du même coup d'œil, mais moins nettement, elle avait observé le nez court et bien planté, la teinte rose des joues, la fermeté d'une lèvre supérieure un peu mince; puis son attention s'était concentrée avec plaisir sur la bouche grande et bien modelée, dont les lèvres rouges s'ouvraient franchement sur les dents d'une rare blancheur. Un enfant, un grand garçon d'homme, pensa-t-elle; et tandis qu'ils se souriaient en se lâchant les mains, elle fut surprise du reflet cendré de sa chevelure courte et frisée, qui paraissait de l'or le plus pâle, bien qu'elle fût en réalité d'un blond de lin.

Il était tellement blond qu'il lui rappelait certains personnages typiques qu'elle avait vus à la scène, tels que Ole Olson et Yon Yonson; mais là s'arrêtait la ressemblance. Ça n'était qu'une affaire de nuances; il avait les cils et les sourcils noirs, et ses yeux étaient plutôt approfondis par sa force de caractère qu'agrandis par un émerveillement enfantin. Son vêtement de drap brun uni avait été coupé par un tailleur; Saxonne l'avait apprécié du premier coup d'œil, il ne devait pas coûter moins de cinquante dollars. En outre, l'homme n'avait rien de la gaucherie des émigrants scandinaves. Au contraire, il était l'un de ces rares individus dont la beauté musculaire s'affirme

malgré les disgracieux vêtements de la civilisation. Tous ses mouvements étaient souples, lents et apparemment réfléchis. Mais Saxonne ne poussait pas l'analyse à ce point. Elle voyait seulement un homme endimanché, possédant de la grâce dans l'attitude et les mouvements. Elle sentait, plutôt qu'elle ne percevait, la calme assurance du jeu de tous ses muscles, comme une promesse d'allègement et de répit particulièrement agréable et bienvenue pour une femme qui pendant six longues journées, sans relâche, et à toute vitesse, a repassé du linge fin. Sa main lui avait paru douce, et elle trouvait également doux le contact plus subtil de tout son être, corps et âme.

Quand il prit son carnet de bal et se mit à la taquiner en plaisantant à la manière des jeunes gens, elle comprit la soudaineté de l'intérêt qu'il lui avait inspiré. Jamais de sa vie aucun homme ne lui avait tant plu. Elle se demanda si c'était celui-là qui lui était destiné.

Il dansait superbement. Elle éprouva la joie de tous les bons danseurs quand ils rencontrent un partenaire digne d'eux-mêmes. La grâce de ses mouvements calmes et sûrs s'accordait parfaitement au rythme de la musique, sans la moindre hésitation. Elle regarda Bert, étroitement enlacé avec Marie: il carambolait d'un bout à l'autre du parquet et entraînait plus d'une fois en collision avec les couples déjà nombreux. Assez gracieux lui-même avec sa taille svelte et malgré l'étroitesse de sa poitrine, Bert passait pour un bon danseur; pourtant Saxonne ne se rappelait pas avoir jamais pris grand plaisir à danser avec lui. Sa danse était un peu saccadée, ou du moins menaçait constamment de l'être. Il avait dans l'esprit quelque chose de spasmodique. Il était trop vif, toujours comme sur le point de se trouver en avance sur la mesure. Il finissait par inspirer une inquiétude déconcertante.

— Vous êtes une danseuse de rêve ! déclara Billy Roberts. Du reste je vous avais entendu vanter par beaucoup de jeunes gens.

— J'adore ça, répondit-elle.

Mais à sa façon de dire, il sentit sa répugnance à parler et continua à danser en silence: elle sut apprécier cette délicatesse avec toute sa sensibilité féminine: de telles marques de bonne éducation étaient rares dans le milieu où elle vivait. Serait-ce l'élue ? Elle se souvint de ce qu'avait dit Marie à propos de Bert, et se demanda si elle-même ne serait pas prête à épouser Billy Roberts le lendemain, au cas où il le lui demanderait.

Fermant les yeux comme pour mieux goûter son rêve, elle subordonnait ses mouvements à la pression de ce guide expert. *Un boxeur de profession !* Elle éprouva un frisson pervers à l'idée de ce que dirait Sarah si elle la voyait en ce moment. Seulement ce n'était pas un boxeur professionnel, mais un charretier.

Tout à coup la cadence s'accéléra : aussitôt la pression s'accrut ; elle fut enlevée et emportée, sans cependant quitter le plancher de ses pieds chaussés de velours. Puis soudain le pas redevint normal ; elle sentit qu'il l'écartait légèrement de lui-même pour la regarder en face et rire de la maîtrise qu'ils venaient de déployer. Aux dernières mesures, l'orchestre ralentit ; ils en firent autant, et leur danse se termina en un glissement prolongé en même temps qu'expirait la note finale.

— Nous sommes sûrement taillés l'un pour l'autre en matière de danse, dit-il, tandis qu'ils allaient rejoindre l'autre couple.

— C'est un rêve, répondit-elle.

Sa voix était si faible qu'il se courba pour l'entendre, et perçut la rougeur de ses joues, qui semblaient communiquer à ses yeux une douceur chaude et sensuelle. Il s'empara de son carnet de bal et traça gravement son nom en lettres énormes à travers toute la page.

— Et maintenant, il n'est bon à rien, affirma-t-il ; vous n'en avez plus besoin.

Il le déchira en deux et le jeta.

— Vous et moi, Saxonne, pour la prochaine ! héla Bert en approchant. Bill, prends Marie pour le prochain tour.

— Rien à faire, Bert, fut la réplique, Saxonne et moi restons ensemble jusqu'à la fin de la journée.

— Prends garde à lui, Saxonne, avertit plaisamment Marie. Il est capable de tomber amoureux de toi.

— Ma foi, je sais apprécier ce qui est bon quand je le rencontre, répondit galamment Billy.

— Moi aussi, confirma hardiment Saxonne.

Marie les regarda avec une alarme affectée, et Bert ajouta avec enjouement :

— Tout ce que je puis dire, c'est que vous n'avez pas perdu de temps pour vous entendre. Néanmoins, si vous pouviez vous détacher l'un de l'autre pendant quelques instants après un autre tour ou deux, Marie et moi serions flattés de vous avoir à dîner avec nous.

LA VALLÉE DE LA LUNE

— On ne saurait mieux dire ! appuya Marie.

— Assez blagué, répondit Billy en riant.

En se détournant pour regarder Saxonne dans les yeux :

— Ne les écoutez pas. Ils sont de mauvaise humeur parce qu'ils sont obligés de danser ensemble. Bert est un détestable danseur et Marie ne vaut guère mieux. Venez, ça recommence. Vous, on vous rejoindra après les deux prochaines danses.

CHAPITRE III

On dîna en plein air, dans une salle à manger de verdure. Saxonne remarqua que Billy payait l'addition pour les quatre. Ils avaient reconnu beaucoup d'amis parmi les couples de dîneurs; d'une table à l'autre s'échangeaient des salutations et des plaisanteries. Bert affectait avec Marie des façons douteuses et lui serrait les bras d'une poigne de propriétaire; il allait jusqu'à lui enlever ses bagues et refuser indéfiniment de les lui rendre. Par moments, quand il lui passait le bras autour de la taille, elle se dégageait vivement; d'autres fois, elle le laissait faire en affectant un air d'absence qui ne trompait personne.

Saxonne parlait peu, mais observait Billy Roberts avec beaucoup d'attention. Elle était déjà convaincue qu'il s'y prendrait tout autrement pour faire sa cour, si jamais il la faisait. De toute façon, il ne tripoterait jamais une jeune fille avec la rudesse de Bert et de beaucoup d'autres. Elle mesurait du regard la carrure de ses fortes épaules.

— Pourquoi vous appelle-t-on le grand Bill? demanda-t-elle. Vous n'êtes pas d'une taille extraordinaire.

— Non, reconnut-il. Je n'ai que cinq pieds huit pouces trois quarts. Je suppose que ce doit être à cause de mon poids.

— Il est classé pour les combats à cent quatre-vingts, remarqua Bert.

— Oh, la ferme! dit vivement Billy, une nuance de mécontentement dans les yeux. Je ne suis pas un champion. Je ne me suis pas battu depuis six mois. J'ai envoyé promener cela. Ça ne paie pas.

— Tu as touché deux cents dollars le soir où tu as mis à mal le Balafreur de Frisco, proclama fièrement Bert.

— La ferme, encore une fois!... Dites donc, Saxonne, vous n'êtes

pas bien grosse vous non plus. Mais vous pouvez dire que vous êtes bien bâtie si quelqu'un vous le demande: rondelette et mince en même temps. Je parie que je pourrais deviner votre poids.

— Tout le monde me croit plus lourde que je ne le suis, avertit-elle, tout en se demandant intérieurement pourquoi elle était à la fois heureuse et fâchée qu'il ne se battit plus.

— Pas moi, disait-il. Je suis calé pour deviner les poids. Vous allez voir.

Il l'inspecta des pieds à la tête: une chaude approbation entraînait évidemment en lutte avec son jugement critique.

— Attendez une minute.

Il lui palpa les biceps. L'encerclement des doigts, ferme et franc, fit vibrer Saxonne. Il y avait de la magie chez ce grand garçon. Si Bert ou tout autre en eût fait autant, elle n'aurait éprouvé que de l'irritation. Mais celui-ci ! *Est-ce l'homme qui m'est destiné ?* se demandait-elle au moment où il formula sa conclusion.

— Vos vêtements ne pèsent pas plus de sept livres. Et sept ôté de... hum ! mettons cent vingt-trois... Vous pesez cent seize livres déshabillée.

Mais, au dernier mot, Marie se récria d'une voix aiguë :

— Oh, Billy Roberts, on ne dit pas des choses pareilles !

Il la regarda, sans comprendre, avec une surprise croissante.

— Quelles choses ? demanda-t-il enfin.

— Oh ! finissez ! Vous devriez avoir honte de vous-même. Regardez ! Vous avez fait rougir Saxonne.

— Pas du tout ! s'écria Saxonne avec indignation.

— Si vous continuez, Marie, vous me ferez rougir moi-même, gronda Billy. Je crois savoir ce qui est convenable et ce qui ne l'est pas. Ce qui compte, ce n'est pas ce que dit un type, c'est ce qu'il pense. Et mes pensées sont honnêtes, Saxonne le sait bien. Elle et moi ne pensons pas du tout ce que vous pensez.

— Oh ! oh ! s'écria Marie, vous devenez encore pire. Je ne pense jamais des choses comme ça.

— Bah ! Marie, en voilà assez ! ordonna Bert d'un ton péremptoire. Tu fais fausse route. Billy ne commet jamais d'impairs de ce genre.

— Mais il n'a pas besoin d'être si cru, s'obstina-t-elle.

— Allons, Marie, soyez bonne fille et laissons cela, conclut Billy.

Et se tournant vers Saxonne: Etais-je loin de la vérité ?

— Cent vingt-deux, répondit-elle; et, regardant Marie en face: Cent vingt-deux habillée.

— C'est égal, protesta Marie, vous êtes terribles, vous deux, et toi aussi, Saxonne. Je n'aurais jamais cru cela de toi.

— Ecoute, ma poulette, commença Bert d'un ton conciliant, en lui glissant son bras autour de la taille.

Dans l'excitation factice où elle-même s'était mise, Marie repoussa rudement son amoureux; mais bientôt, craignant de l'avoir froissé, elle se remit au diapason de ses taquineries et railleries. Elle toléra que son bras reprit sa place, et, leurs têtes penchées l'une vers l'autre, ils se parlèrent en murmures.

Par discrétion, Billy engagea une conversation avec Saxonne.

— Dites, votre prénom est drôle, savez-vous? Je ne l'avais jamais entendu donner à personne auparavant. Mais il est très bien et je l'aime.

— C'est ma mère qui l'a choisi. Elle avait de l'éducation et connaissait toutes sortes de mots. Toujours plongée dans les livres, elle a lu presque jusqu'à sa mort, et a écrit des quantités de choses. J'ai quelques-unes des poésies qu'elle a publiées voilà longtemps dans un journal de San José. Quand j'étais petite, elle m'expliquait tout ce qui concerne les Saxons. C'est une race de l'ancien temps, des sauvages, comme les Indiens; seulement ils étaient blancs, avec des yeux bleus et des cheveux jaunes; et c'étaient de terribles batailleurs.

Billy l'écoutait solennellement, la regardant bien en face.

— Je n'en ai jamais entendu parler, avoua-t-il. Est-ce qu'ils vivaient quelque part dans ces environs ?

Elle se mit à rire.

— Non, ils vinrent en Angleterre. C'étaient les premiers Anglais, et vous savez que les Américains descendent des Anglais. Nous sommes donc des Saxons, vous et moi, et Marie et Bert, et tous les Américains qui sont de vrais Américains, vous savez, et non des étrangers ou des Japonais.

— Ma famille a vécu depuis longtemps en Amérique, déclara lentement Billy, en train de digérer les informations qu'il venait de recevoir et essayant de s'y rattacher. Du moins les parents de ma mère. Ils avaient traversé jusqu'au Maine voilà des centaines d'années.

— Mon père était de l'Etat du Maine, interrompit-elle avec un petit gloussement de joie. Et ma mère était née dans l'Ohio, ou dans le pays qui est actuellement l'Ohio; elle appelait cela la grande réserve de l'Ouest. D'où était votre père ?

— Je n'en sais rien, fit-il en haussant les épaules. Et il n'en savait rien lui-même. Personne ne l'a jamais su, bien qu'il fût Américain, pour sûr et certain.

— Son nom est tout ce qu'il y a de plus vieil américain, suggéra Saxonne. Il existe en ce moment un grand général anglais du nom de Roberts. Je l'ai vu dans les journaux.

— Mais Roberts n'était pas le nom de mon père. Il n'a jamais su quel était son nom. Roberts était le nom d'un chercheur d'or qui l'avait adopté. Voici comment. Quand il y eut la guerre contre les Indiens modocs, beaucoup de chercheurs d'or et de colons s'enrôlèrent pour prêter main-forte. Roberts était le capitaine d'une équipe; un jour, après une bataille, ils firent quantité de prisonniers, des squaws, des enfants, des bébés. Et mon père était du nombre de ces enfants. On estima qu'il avait cinq ans environ. Il ne connaissait d'autre langue que celle des Peaux-Rouges.

Saxonne battit des mains, et ses yeux étincelèrent.

— Il avait été capturé dans un raid indien ?

— C'est ce qu'on a pensé, acquiesça Billy. On se rappelait qu'un train de chariots de l'Orégon avait été pris par les Modocs quatre ans auparavant, et que tous les émigrants avaient été massacrés. Roberts adopta mon père, et c'est pourquoi j'ignore son véritable nom. Mais vous pouvez parier qu'il avait traversé les prairies.

— Le mien de même, dit fièrement Saxonne.

— Ma mère aussi, ajouta Billy, avec une légère intonation d'orgueil. Du moins, on peut bien dire qu'elle les a traversées, étant née dans un chariot, près de la rivière Platte, pendant le voyage.

— Et la mienne également, s'écria Saxonne. Elle avait huit ans, et elle fit presque toute la route à pied quand les bœufs commencèrent à manquer.

Billy ouvrit la main.

— Mettez-y la vôtre, petite, dit-il. Nous sommes comme de vieux amis, ayant le même genre d'ancêtres.

Les yeux brillants, Saxonne tendit la main, et leur étreinte fut grave.

— N'est-ce pas merveilleux ? murmura-t-elle. Nous sommes tous deux de vieille souche américaine. Et s'il y a jamais eu des Saxons, vous en êtes un. Vos cheveux, vos yeux, votre peau, tout l'indique. Et vous êtes un batailleur aussi.

— Je crois que tous nos ancêtres étaient des lutteurs, si vous allez par là. C'était naturel chez eux, et sacrédié, il fallait bien qu'ils se battent, sans quoi ils n'auraient jamais passé.

De quoi donc parlez-vous tous les deux, fit Marie en se mêlant soudain à la conversation.

— Ils sont devenus très vite amis, fit remarquer Bert avec une nuance d'ironie. A les voir, on croirait qu'ils se connaissent depuis plus d'une semaine !

— Oh, mais nous nous connaissons depuis bien plus longtemps que cela, lui répondit Saxonne. Bien avant que nous ne soyons nés, nos pères faisaient déjà la route ensemble dans les prairies.

— Et quand vos parents à vous attendaient la construction du chemin de fer et la mort du dernier Indien, pour se mettre en route vers la Californie ! dit Billy, pensant ainsi renforcer l'alliance nouvelle qu'il venait de se faire. C'est nous qui sommes les bons, Saxonne et moi, si on vous le demande.

— Oh, ça n'est pas prouvé ! fanfaronna Marie avec vivacité. Mon père est resté à l'arrière pour faire la guerre civile, il était tambour, et c'est pour cela qu'il n'est arrivé que bien plus tard en Californie.

— Et mon père est revenu se battre dans la guerre civile, dit Saxonne.

— Le mien aussi, dit Billy.

Ils se regardèrent avec un petit air de triomphe. Encore une fois, ils s'étaient trouvé un nouveau point commun.

— Eh bien, tout le monde est mort maintenant, n'est-ce pas ? commenta Bert d'un air sombre. Il n'y a aucune différence à mourir sur un champ de bataille ou chez soi, pour moi c'est la même chose, et même si mon père avait été pendu, je m'en ficherais éperdument. Dans cent ans, on en sera tous au même point. Cette vantardise au sujet des parents me fatigue, d'autant plus que mon père n'aurait pas pu participer aux combats, il n'est né que deux ans après la déclaration de la guerre. Par contre, deux de mes oncles ont trouvé la mort à Gettysburg, et je pense qu'on a payé notre part, nous aussi.

— Exactement, surenchérit Marie.

Le bras de Bert se lova de nouveau autour de sa taille.

— Nous existons, n'est-ce pas, et c'est ce qui compte. Les morts sont morts, et vous pouvez parier votre vie qu'ils le sont encore pour longtemps.

Marie mit sa main sur sa bouche, et commença à le réprimander sur ce qu'il venait de dire, mais lui embrassa la paume de sa main et rapprocha sa tête de la sienne.

Le tintamarre joyeux des assiettes augmentait à mesure que se remplissait la salle. Ça et là des voix entonnaient des bribes de chansons. On entendait de petits cris aigus et des protestations féminines parmi les graves volées de rire masculin. L'éternelle escarmouche se déroulait entre garçons et filles. Chez quelques hommes, les signes de l'ivresse étaient déjà manifestes. Des jeunes femmes, d'une table voisine, se mirent à appeler Billy. Et Saxonne, chez qui le sentiment d'une possession temporaire était déjà fort, remarqua avec des yeux jaloux qu'il représentait pour elles un objet de faveur et de convoitise.

— Elles y vont un peu fort, fit Marie sur un ton de désapprobation. Elles ont un sacré culot ! Mais je sais qui elles sont. Aucune fille bien élevée ne voudrait avoir quoi que ce soit à faire avec elles. Ecoutez-moi ça !

— Oh, c'est toi, Bill ? L'une d'entre elles, une petite brunette un peu forte, l'appelait. J'espère que tu ne m'as pas oubliée, Bill !

Saxonne fut assez contente qu'il se montrât un peu vexé, et elle en voulut beaucoup à la petite brune.

— Tu viens danser ? lui demanda une autre fille.

— C'est possible, répondit-il. Et il se tourna brusquement vers Saxonne. Dites donc, nous autres Américains de bonne souche, nous devrions nous regrouper ensemble, n'est-ce pas ? Nous ne sommes plus beaucoup maintenant, et tout le pays se remplit de toutes sortes d'étrangers.

Il parlait à haute et intelligible voix, fermement, sa tête tout près de la sienne, pour avertir l'autre fille qu'il était déjà occupé.

A la table voisine, de l'autre côté, un jeune homme avait remarqué Saxonne. Son habillement était grossier, et grossiers aussi ses compagnons mâles et femelles. Il avait le visage allumé, et, dans les yeux, une lueur de sauvagerie.

— Hé ! toi, là-bas ! la petite aux pantoufles de velours ! J'suis ton homme ! cria-t-il.

La fille à ses côtés lui passa un bras autour du cou et essaya de le faire taire. Sous son copieux embrassement on l'entendit gargouiller :

— J'te dis qu'elle a un chic épatant. Tu vas me voir tout à l'heure aller l'enlever à ces pannés-là.

— Des gens du quartier des abattoirs, renifla Marie.

Les regards de Saxonne rencontrèrent ceux de la jeune femme qui la transperçaient de haine. Et dans les yeux de Billy elle vit courir une braise de colère. Plus sombres, plus beaux que jamais, alternativement nuancés de lumière et voilés d'ombres fuyantes, leur bleu s'approfondissait jusqu'à donner le vertige. Il avait cessé de causer, et ne faisait aucun effort pour renouer la conversation.

— Ne fais pas de grabuge, Bill, avertit Bert. Ce sont des gens de l'autre côté de la baie, et ils ne te connaissent pas, voilà tout !

Bert se leva vivement, s'avança vers l'autre table, murmura quelques brèves paroles et regagna sa place. Tous les visages de la table étaient maintenant tournés vers Billy. L'offenseur se mit sur pied avec difficulté, repoussa la main de la fille qui voulait le retenir, et s'approcha. C'était un homme corpulent, aux traits durs et mauvais, aux yeux amers. Mais c'était un homme dompté.

— Vous êtes le grand Billy Roberts, dit-il d'une voix épaisse, se retenant à la table en titubant. Je vous tire mon chapeau. Je vous fais mes excuses. J'admire votre goût en fait de cotillons, et prenez ça comme un compliment de ma part. Mais je ne savais pas qui vous étiez. Si j'avais su que vous étiez Billy Roberts, pas un pépiement ne serait sorti de ma trappe à mouches. Vous me comprenez ? Je vous fais mes excuses. Voulez-vous me serrer la main ?

D'un ton renfrogné, Billy répondit :

— Ça va bien, oublions ça, vieux copain.

Il donna une poignée de main maussade, et, d'un mouvement lent et massif, repoussa l'autre vers sa propre table.

Saxonne était radieuse. C'était un homme, un protecteur sur lequel on pouvait s'appuyer, dont la canaille même des abattoirs avait peur, rien qu'à entendre prononcer son nom.

CHAPITRE IV

Après dîner il y eut deux danses au pavillon, puis la musique se rendit au Stade pour les jeux. Les danseurs marchèrent à sa suite et tout le long du chemin les gens en pique-nique abandonnaient leurs tables pour se joindre au cortège. Une foule de cinq mille personnes, pressée sur les pentes gazonnées de l'amphithéâtre, déborda bientôt jusque sur la piste.

Tout d'abord les équipes rivales se mirent en ligne pour la traction de la corde: les maçons d'Oakland contre ceux de San Francisco. Les champions élus, massifs et lourds, prirent leurs positions respectives le long du câble. A coups de talons, ils creusaient des points d'appui dans le sol mou, ramassaient de la terre pour se frotter les mains, en échangeant des rires et des plaisanteries avec la foule ambiante, composée surtout de parents et d'amis.

En vain les arbitres et commissaires essayaient de refouler cette invasion de plus en plus dense. Le sang celte était excité, et l'esprit de clan se donnait libre cours. L'air retentissait d'acclamations, de conseils, d'avertissements et de menaces. Plusieurs s'avisèrent de lâcher leur propre équipe et de passer de l'autre côté dans le but de déjouer toute tricherie. Il y avait autant de femmes que d'hommes dans cette cohue de partisans. Le nuage de poussière soulevé par leurs piétinements d'impatience suffoqua Marie. Elle se mit à tousser et pria Bert de l'emmener plus loin. Mais le lutin qui était en lui s'emballait à la perspective d'une mêlée, et il insista pour se rapprocher davantage. Saxonne s'accrochait à Billy, qui, tranquillement, des coudes et des épaules, lui frayait un chemin.

— Ce n'est guère la place d'une jeune fille, gronda-t-il en abaissant vers elle un regard insouciant et destiné à masquer sa préoccupation, tandis que son coude écrasait puissamment les côtes d'un Irlandais

qui céda le terrain. Ça va barder quand ils commenceront à haler là-dessus. Tout ce monde-là a beaucoup bu, et vous savez ce que c'est que des Irlandais dans une bagarre.

En effet, Saxonne, tout à fait déplacée dans cette foule de corps énormes, semblait une créature d'une autre race, tant elle était menue et enfantine, délicate et fragile. Son seul rempart était la musculature massive et l'adresse de Billy. Continuellement il dévisageait d'autres femmes, puis ramenait ses regards vers elle, et elle n'était pas sans remarquer l'avantage qui lui revenait de ce contraste.

Une altercation se produisit à peu de distance, et la foule ondula comme une vague au bruit des exclamations et des coups. Un gros homme, coincé de côté dans la presse, fut bousculé sur Saxonne, qui se trouva aplatie contre Billy. Celui-ci étendit le bras vers l'épaule de l'homme, d'un mouvement un peu plus massif ou moins lent que d'habitude. Un grognement involontaire échappa à la victime, qui, tournant la tête, montra une peau de blond rougie par le soleil et les yeux irlandais enflammés d'un courroux manifeste.

— Qu'est-ce qui vous pique ? grogna-t-il.

— Otez votre pied de là, vous vous tenez dessus, fut la réponse dédaigneuse de Billy, appuyée d'une pression plus accentuée.

L'Irlandais grogna de nouveau et se tordit dans un effort fantastique pour se retourner, mais les corps voisins le bloquaient comme dans un étai.

- Je me charge de vous casser votre vilain portrait dans une minute, annonça-t-il d'une voix épaissie par la colère.

Mais sa propre figure se transforma tout à coup. Son rictus se modela en sourire, et dans ses yeux l'irritation fit place à de la bienveillance.

— Alors, vous voilà ! dit-il. Je ne savais pas que c'était vous qui poussiez. Je vous ai vu rosser le terrible Suédois, bien que vous ayez été volé par la décision des arbitres.

Non, camarade, vous n'avez rien vu de tel, répondit plaisamment Billy. Vous m'avez vu prendre une bonne raclée ce soir-là. La décision était juste.

L'Irlandais rayonnait. Il avait essayé un mensonge flatteur, et la franche riposte ne faisait que stimuler son culte du héros.

— Pour sûr, vous avez été salement battu, reconnut-il, mais vous avez montré la ténacité d'une nichée de chats sauvages. Dès que je

pourrai dévisser mon bras je veux vous serrer la pince et vous aider à dégager la demoiselle.

Frustré dans ses efforts pour repousser la foule, l'arbitre tira son coup de revolver en l'air, et le tiraillement du câble commença. Ce signal déchaina tous les démons de l'enfer. Saxonne, protégée par deux mâles solides, était en assez bonne place pour voir une partie du jeu. Les hommes à la corde tiraient et se raidissaient en efforts qui empourpraient leurs visages et faisaient craquer leurs jointures. La corde était neuve, et comme leurs doigts glissaient, leurs femmes et leurs filles s'élancèrent, ramassant la terre à pleines mains et la versant sur le câble et sur les poings des athlètes pour assurer leur prise.

Une grosse mère, emportée par la passion de la lutte, saisit la corde et se mit à tirer à côté de son mari, en l'encourageant de cris perçants. Un commissaire du camp opposé l'en arracha, hurlante, et tomba lui-même comme un bœuf assommé du coup de poing sur l'oreille que lui lança un des partisans de la femme. L'assaillant roula à son tour, et maintes commères charnues se joignirent à leurs hommes dans la bataille. En vain juges et commissaires suppliaient, plaidaient, braillaient et levaient les poings au ciel. Hommes et femmes bondissaient vers la corde et halaient à tour de bras. Ce n'était plus équipe contre équipe, mais tout Oakland contre tout San Francisco, au milieu d'une arène où n'importe qui pouvait se battre sans payer. Des mains s'agrippaient aux mains, sur deux ou trois de profondeur, pour saisir la corde, et celles qui n'y trouvaient pas de prise se fermaient en poings et s'employaient sur la mâchoire des commissaires trop ardents.

Bert glapissait de joie, tandis que Marie se cramponnait à lui, folle de terreur. Près de la corde, des combattants tombaient et étaient foulés aux pieds. La poussière et le bruit devenaient intolérables : tout l'alentour résonnait des cris aigus et des vociférations rageuses de gens qui ne pouvaient prendre part à la bataille.

— Vilaine affaire, vilaine affaire, ne cessait de murmurer Billy ; et, tout en observant ce qui se passait, peu à peu et tranquillement, avec l'aide de son ami l'Irlandais, il dégageait Saxonne de la mêlée.

Enfin la débâcle se produisit. L'équipe perdante, avec sa bande d'auxiliaires, fut traînée sur le sol dans une course emballée, et disparut sous l'avalanche des spectateurs hostiles.

Laissant Saxonne sous la garde de l'Irlandais dans un remous plus calme, Billy replongea dans le tourbillon. Il en émergea quelques minutes après, ramenant le couple manquant. Bert avec l'oreille fendue d'un coup de poing, mais hilare, Marie toute fripée et dans un état voisin de l'hystérie.

— Ce n'est pas du sport, ronchonnait-elle, c'est une honte, un scandale !

— Il faut nous tirer d'ici, dit Billy, la farce ne fait que commencer.

— Oh ! attendez ! supplia Bert. Ça vaut huit dollars, ça vaut n'importe quel prix. Je n'avais pas vu tant d'yeux pochés et de nez en sang depuis une trentaine de dimanches.

— Eh bien ! retourne t'amuser, conseilla Billy. Je vais mener ces dames sur le flanc de la colline d'où l'on peut tout voir. Mais je ne donnerais pas cher de ta bonne mine si un de ces enfants d'Erin te tombe sur le poil.

Cependant le tumulte s'apaisa en un rien de temps, car de la tribune des juges, au bord de la piste, l'aboyeur annonçait le départ de la course de garçons. Bert, désappointé, accompagna Billy et les deux jeunes filles sur le coteau.

Il y avait des courses de garçons et de filles, de femmes jeunes et vieilles, d'obèses des deux sexes, de couples liés par une jambe, ainsi que des courses en sac. Les concurrents se démenaient sur la petite piste au milieu des applaudissements de leurs partisans en démenée. Le jeu de la corde était déjà oublié, et la bonne humeur rétablie.

Cinq jeunes gens posèrent leurs orteils sur la barre tracée à la craie; courbés et touchant le sol du bout des doigts, ils attendaient le coup de revolver du départ. Trois d'entre eux étaient en chaussettes, les deux autres en souliers de course à pointes.

— Course de jeunes gens, lut Bert dans le programme. Prix unique de vingt-cinq dollars. Regardez le rouquin avec des sandales à pointes, le second de la rangée. Ceux de San Francisco veulent à toute force le voir gagner. C'est leur champion, et une quantité de paris sont engagés.

— Qui est-ce qui gagnera ? demanda Marie, confiante en la science athlétique de Billy.

— Comment puis-je savoir ? répondit ce dernier. Je n'ai jamais vu aucun d'eux jusqu'à ce jour. Ils m'ont tous l'air bons. Ce sera probablement le meilleur qui sera le gagnant.

Le coup de feu partit, et les cinq coureurs s'élancèrent. Trois furent distancés dès le début. Le rouquin tenait la tête, suivi d'un jeune homme à cheveux noirs collés à son épaule, et il était évident que la course serait disputée entre ces deux-là. A moitié du parcours, le brun prit les devants dans un élan qui devait durer jusqu'à la fin. Il gagna dix pieds, et le rouquin ne put rattraper un pouce de cette distance.

Ce garçon-là file comme un trait, commenta Billy, et encore il ne fournit pas tout son effort, tandis que le rouquin se crève à le suivre.

Toujours à dix pieds en avant, le jeune homme aux cheveux noirs emporta le ruban dans un tintamarre d'applaudissements. Cependant on pouvait distinguer des protestations véhémentes. Bert ne se sentait plus de joie.

— Hum ! faisait-il en regardant de tous ses yeux. Frisco est en rogne. Attention au feu d'artifice maintenant ! Regardez : on conteste sa victoire. Les juges refusent de lui donner l'argent. Et il a tout un clan derrière lui. Oh, oh, oh ! Jamais je n'ai tant rigolé depuis que ma vieille s'est cassé la jambe !

— Pourquoi ne veut-on pas le payer, Billy, demanda Saxonne. Il a gagné.

Le clan de San Francisco veut le disqualifier comme professionnel, expliqua Billy. C'est pour cela qu'ils rouspètent. Mais ce n'est pas juste. Ils ont tous couru pour cet argent-là, et par conséquent ils sont tous professionnels.

La foule déferlait, discutait et rugissait devant la tribune des juges. C'était une construction chancelante composée de deux étages dont le second était ouvert par-devant, et c'est là qu'on voyait les juges se débattre avec autant de passion que les gens d'en bas.

— Voilà que ça commence, cria Bert. Ça va faire un beau gâchis.

Le coureur à tête noire, suivi d'une douzaine d'adhérents, grimpa l'escalier extérieur vers les juges.

— Le trésorier est de ses amis, dit Bill. Voyez, il le paie ; quelques juges approuvent, d'autres protestent. Et maintenant voilà l'autre clan, celui du rouquin, qui monte à l'assaut.

Il se tourna vers Saxonne avec un sourire rassurant.

— Cette fois nous sommes bien à l'abri. Il va y avoir du grabuge là-bas dans une minute.

— Les juges tentent de lui faire rendre l'argent, expliqua Bert. Et, s'il refuse, l'autre clan va le lui prendre de force. Ça y est, ils essayent.

Au-dessus de sa tête, le gagnant tenait haut le rouleau de papier contenant les vingt-cinq dollars en argent. Sa bande l'entourait et repoussait ceux qui voulaient s'en saisir. Jusqu'ici il n'y avait pas eu de coups portés, mais la lutte s'enflait au point de faire trembler et osciller la frêle structure. D'en bas partaient des exclamations diverses à l'adresse du gagnant: "Rends-le, chien! Tiens bon, Tim! Tu l'as bien gagné, Tim! Rends la galette, sale voleur!" Et vers lui montaient des fusées d'insultes grossières et de conseils amicaux.

Le combat redoublait de vigueur. Les défenseurs de Tim s'efforçaient de le soulever du plancher de façon que sa main restât hors d'atteinte de celles qui se crispaient vers elle. A un moment donné, son bras fut abaissé d'une secousse violente; il le releva aussitôt. Mais le papier s'était déchiré et, d'un effort suprême et désespéré, Tim, avant de descendre, lança la pluie d'argent sur les têtes de la foule. Il s'ensuivit une interminable période de discussion et de querelle.

— Je voudrais bien qu'ils en finissent pour retourner danser, geignait Marie. Ceci n'est pas amusant.

Lentement et à grand-peine, la tribune des juges fut évacuée, puis un crieur, s'avancant au balcon, étendit les bras pour réclamer le silence. Les vociférations de colère s'apaisèrent peu à peu.

— Les juges, proclama-t-il, ont décidé qu'en ce jour de fraternité et de bonne camaraderie...

Très bien, très bien! applaudirent ceux dont les têtes étaient moins échauffées. Ça c'est bien parler! Pas de batailles! Que tout le monde soit d'accord!

En conséquence, les juges ont décidé de présenter une nouvelle bourse de vingt-cinq dollars et de faire recommencer la course.

La voix de l'aboyeur redevint perceptible.

— Et Tim? rugirent une centaine de voix. Qu'est-ce que vous faites de Tim? Il a été volé! Les juges sont achetés!

D'un nouveau geste, le crieur apaisa le tumulte:

— Les juges ont en outre décidé, pour éviter toute discussion, que Timothy Mc Manus pourra courir aussi. S'il gagne, la somme lui appartiendra.

— N'y a-t-il pas de quoi être énervé! gronda Billy avec dégoût. Si

Tim est éligible maintenant, il l'était la première fois; et s'il l'était, l'argent lui appartenait.

— Le rouquin va s'en faire crever, ce coup-ci, jubila Bert.

— Et Tim aussi, riposta Billy. Tu peux parier qu'il est furieux, et qu'il se surmènera au lieu de se ménager comme tout à l'heure.

Un autre quart d'heure se passa à faire évacuer la piste par la foule excitée. Cette fois Tim et le rouquin furent seuls à prendre le départ; les trois autres avaient abandonné la lutte.

Le bond que fit Tim, au coup de revolver, lui donna une avance d'un bon mètre.

— Je crois bien que c'est un professionnel, après tout, remarqua Billy. Regardez-le filer !

Au demi-cercle, Tim était en avance de cinquante pieds, et, continuant à courir du même train, il arriva en vue du but avec la certitude de gagner comme dans un fauteuil. Il était juste au-dessous du groupe au flanc de la colline lorsque arriva la chose imprévue et inimaginable. Près du bord intérieur de la piste se tenait un jeune homme svelte et vif, muni d'une canne flexible et légère. Il semblait nettement déplacé dans une telle assemblée, car il ne présentait aucune des caractéristiques de la classe ouvrière. Plus tard, Bert émit l'avis qu'il ressemblait à un maître de danse à la mode, et Billy l'appela *le gommeux*.

Ce mince jeune homme représentait le destin en ce qui concerne Timothy Mc Manus. Car au moment où celui-ci passait devant lui, il poussa sa canne, avec le plus grand sang-froid, entre les jambes en plein vol du coureur. Tim décrivit dans l'air un bond éperdu, retomba sur la figure, bras et jambes écartés, et laboura le sol dans un nuage de poussière.

Il y eut un instant de silence et comme de suffocation générale. Le jeune homme lui-même semblait pétrifié par l'horreur de son forfait. Il lui fallut, aussi bien qu'aux spectateurs, un intervalle appréciable pour comprendre ce qu'il avait fait. Ils reprirent leurs esprits avant lui, et d'un millier de gorges s'éleva le sauvage hurlement irlandais. Le rouquin gagna la course sans un applaudissement. Le centre de l'orage s'était déplacé et planait sur la tête du jeune homme à la canne. Devant ce hurlement, il hésita un moment, puis il tourna le dos et s'élança pour remonter la piste.

— Vas-y, vieux poteau ! s'écria Bert, agitant son chapeau. Tu es

mon type ! Qui aurait cru ça de lui, hein ! Dites... ce serait dommage qu'on le rattrape, hein ?

— Bah ! Il est lui-même rapide comme l'éclair, remarqua Billy. Mais pourquoi a-t-il fait ça ? Ce n'est pas un maçon.

Comme un lièvre effrayé par l'abolement éperdu de la meute, le jeune gandin, après avoir détalé sur la piste jusqu'à un espace découvert au flanc de la colline, y grimpa et disparut entre les arbres. A ses trousses s'évertuaient une centaine de coureurs altérés de vengeance.

— C'est dommage de manquer la suite, dit Billy. Regardez-le courir !

Bert était transporté. Il ne cessait de sauter et de crier.

— Regardez-les, regardez-les !

Le clan d'Oakland était insulté. Deux fois il avait vu son favori écarté de la course. Ce dernier coup n'était qu'une nouvelle vilénie des "San Francisco". Oakland serra ses poings charnus et bondit sur son ennemi pour en boire le sang. Mais San Francisco, conscient de son innocence, se sentit également disposé à en venir aux mains. Etre accusé d'un pareil crime n'était pas moins monstrueux que de l'avoir commis. En outre, depuis deux mortelles heures, les Irlandais refrénaient héroïquement leurs instincts. Cinq mille gaillards firent explosion en une joyeuse échauffourée et les femmes y prirent part. Tout l'amphithéâtre fut empli de la conflagration. Il y eut des ralliements et des retraites, des charges et des contre-attaques. Les groupes les plus faibles reculèrent en combattant vers les collines. D'autres, vaincus, se dispersèrent parmi les arbres pour continuer une lutte de guérillas, émergeant en élans soudains pour accabler les adversaires isolés. Une demi-douzaine d'hommes de la police spéciale, engagés par la direction du Weasel-Park, reçurent de l'un et l'autre camp une impartiale distribution de horions.

— Pas moyen de s'entendre avec un agent de police, lança Bert, tamponnant du mouchoir son oreille écorchée, qui saignait toujours.

Les broussailles craquèrent derrière lui, et il se jeta de côté pour laisser rouler les formes enlacées de deux hommes qui dévalaient en culbutes successives la pente de la colline, chacun cognant à son tour quand il se trouvait par-dessus; ils étaient suivis de près par une femme hurlante, qui tambourinait d'une grêle de coups l'homme évidemment étranger à son clan.

Les juges, au second étage de leur tribune, soutinrent vaillamment

un assaut redoutable jusqu'au moment où la frêle construction s'écroula tout entière en menus fragments.

— Que fait donc cette femme ? demanda Saxonne, attirant l'attention sur une vieille assise au-dessous d'eux sur la piste, en train de se déchausser d'un soulier élastique de généreuses dimensions.

— Elle va nager, gloussa Bert, la voyant retirer son bas.

Ils l'observèrent, fascinés. Elle remit son soulier à même le pied nu. Puis elle glissa dans son bas une pierre de la grosseur du poignet, et faisant tourner cette arme antique et redoutable, elle pénétra lourdement dans la mêlée la plus voisine.

— Oh ! Oh ! criait Bert à chaque coup qu'elle assenait. Hé ! vieux fanfaron, attention ! Qu'est-ce que tu vas prendre pour ton rhume ! Oh ! Oh ! Merveilleux ! Avez-vous vu ça ? Hourrah pour la vieille dame ! Regardez-la taper dans le tas à tour de bras ! Attention, la mère ! Ah-h-h !

Sa voix mourut comme à regret, tandis que la sorcière au pied nu, saisie aux cheveux par une autre Amazone, tournoyait dans un demi-cercle vertigineux.

En vain Marie se cramponnait au bras de Bert, le secouant d'avant en arrière et l'accablant de remontrances.

— Ne peux-tu pas être raisonnable ? C'est effrayant, je te dis que c'est horrible !

Mais Bert ne pouvait se contenir.

— Vas-y, la vieille, encourageait-il. Tu les as ! Je suis ton homme à chaque coup ! Voilà l'occasion ! Vlan ! Merveilleux ! Superbe !

— C'est la plus belle salade que j'aie jamais vue, confia Billy à Saxonne. Il n'y a que des Irlandais pour en remuer une pareille. Mais pourquoi diable ce gommeux a-t-il fait ça ? Voilà ce qui me taquine. Ce n'était pas un maçon, ni même un ouvrier, mais un simple et authentique gandin qui ne connaissait âme qui vive dans toute cette foule. En tout cas, s'il a voulu provoquer une bagarre, il a bien réussi. Regardez ! On se bat partout !

Il éclata d'un rire soudain, et de si bon cœur que les larmes lui vinrent aux yeux.

— Qu'y a-t-il ? demanda Saxonne, désireuse de ne rien perdre du spectacle.

— Rien, je pense à ce fils à papa, expliqua-t-il entre deux pâmoisons. Ça me renverse. Pourquoi diable a-t-il fait cela ?

Il se produisit un nouveau pêle-mêle dans les broussailles, et deux femmes firent irruption sur la scène, l'une en fuite, l'autre en poursuite. Avant même de pouvoir s'en rendre compte, le petit groupe se trouva submergé dans le vaste conflit qui couvrait, sinon la face de la création, du moins toute la surface visible de Weasel-Park.

La femme en déroute buta dans le bout d'un banc de pique-nique et allait être prise immédiatement si, après avoir saisi le bras de Marie pour recouvrer son équilibre, elle n'avait eu l'idée de lancer Marie elle-même dans les bras de sa poursuivante. Celle-ci, virago puissante, d'âge moyen, trop en colère pour comprendre quoi que ce fût, empoigna d'une main le chignon de Marie et leva l'autre pour la gifler. Avant que le coup ne tombât, Billy avait saisi les deux mains de la femme.

— Ça va, la petite mère, en voilà assez ! dit-il d'un ton apaisant. Vous vous trompez de numéro. Celle-ci ne vous a rien fait.

Alors la bonne femme fit une chose étrange. Sans bouger ni esquisser aucune résistance, mais sans lâcher non plus la chevelure de Marie, elle se mit tranquillement à hurler. Son cri était étrangement dosé d'une crainte et d'une terreur dont pourtant son visage ne portait pas la moindre trace. Elle regardait Billy d'un air calme et appréciateur, pour voir comment il prendrait la chose, et sa clameur n'avait d'autre but que d'appeler le clan à son secours.

— Oh ! ferme ça, vieille hallebarde ! vociféra Bert, essayant de l'entraîner par les épaules.

La manœuvre n'eut d'autre résultat que d'imprimer au quatuor un fort roulis et tangage, tandis que la mégère prolongeait son hurlement. Il s'y mêla une note de triomphe au moment où de nouveaux craquements se firent entendre dans les broussailles.

Saxonne vit les yeux mornes de Billy devenir tout à coup durs et luisants comme de l'acier : elle s'aperçut en même temps qu'elle resserrait les poings. La femme lâcha Marie et fut repoussée à l'écart. Le premier homme de renfort arrivait sur eux. Il ne s'arrêta pas à s'enquérir du bien-fondé de l'affaire ; il lui suffisait de voir sa compatriote chanceler encore sous la poussée, et de l'entendre clamer une douleur copieusement exagérée.

— Il y a erreur ! cria vivement Billy. Nous nous excusons, vieux...

L'Irlandais lança un swing formidable. Billy l'esquiva, coupant court à ses explications, et tandis que le poing passait comme un

marteau au-dessus de sa tête, lui-même projeta son poing gauche sur la mâchoire de l'assaillant. Le gros Irlandais s'écroula de côté et s'aplatit au bord de la pente. A demi relevé, avant d'avoir repris son équilibre, il fut atteint par le poing de Bert, et, cette fois, dégringola, malgré ses vains efforts pour se raccrocher à l'herbe courte et sèche.

Bert était redoutable.

— Prends ça pour ta part, la vieille, avec mes compliments ! cria-t-il en poussant la femme par-dessus le bord de la descente traîtresse, au moment où trois autres hommes émergeaient des broussailles.

Pendant ce temps, Billy avait placé Saxonne à l'abri derrière la table de pique-nique. Marie, affolée, ayant manifesté l'intention de s'accrocher à lui, il la fit glisser à travers la table jusque dans les bras de sa compagne.

— Venez-y, tas de crapules ! criait Bert aux nouveaux venus. Il était lui-même débordant de colère ; ses yeux noirs lançaient des éclairs, et son visage bronzé s'empourprait d'un sang trop vif. Venez-y, propres à rien ! Vous parlez de Gettysburg ! On va vous montrer que tous les Américains ne sont pas encore morts !

— Ferme ta boîte ! Il ne faut pas faire de boucan tant que nous avons ces femmes avec nous, gronda Billy, restant en position devant la table. Il se tourna vers les trois auxiliaires, un peu décontenancés de ne voir personne à secourir. Passez votre chemin, camarades. Nous ne cherchons pas querelle. La faute est venue de votre côté. Nous ne voulons pas nous colleter. Vous me comprenez ?

Ils hésitaient encore, et Billy aurait peut-être réussi à éviter des complications, si l'homme qui avait effectué la glissade n'avait choisi ce malencontreux instant pour reparaitre, se traînant comme un ivrogne sur les mains et les genoux, et montrant par-dessus le bord son visage ensanglanté. Bert l'attaqua de nouveau et le rejeta à l'abîme, tandis que les trois autres, poussant des cris sauvages, s'élançaient sur Billy. Celui-ci détendit le bras et changea de position, baissa la tête et porta un second coup, se déplaça encore avant de frapper pour la troisième fois. Ses coups étaient nets et durs, assenés scientifiquement, avec le poids de son corps.

Saxonne apprit à le connaître sous un nouveau jour. Elle était effrayée, mais elle saisissait les moindres détails et elle observa avec étonnement que toute nuance de lumières et d'ombres avait disparu de ses yeux. On ne voyait plus que leur surface, dure, brillante,

presque vitreuse, vide de toute autre expression qu'une gravité redoutable. Les yeux irlandais de Bert étaient courroucés et graves aussi, mais pas au même point; ils contenaient une sorte de folie, et reflétaient une lueur perverse, comme réjouis à la vue du dégât; tandis que dans ceux de Billy on ne distinguait pas la moindre joie. On eût dit qu'ayant un certain travail à accomplir, il s'était mis à l'œuvre avec une obstination de dogue.

Elle ne discerna guère plus d'expression sur son visage, bien différent pourtant de celui qu'elle avait vu toute la journée. La naïveté adolescente s'en était évanouie. C'était le visage d'un homme mûr, ou plutôt d'un être sans âge, quelque chose de terrifiant. Il n'était même pas impitoyable, mais semblait vitrifié, comme ses yeux, dans une dureté impassible. La jeune fille se remémora les bribes d'histoires extraordinaires que sa mère lui racontait au sujet des anciens Saxons, et Billy lui apparut comme un individu de cette race: elle entrevit comme dans un songe une longue barque sombre, dont la proue se relevait en bec d'oiseau de proie, montée par des guerriers demi-nus, coiffés de casques ailés, sous l'un desquels il lui semblait reconnaître le visage de Billy. Elle ne raisonnait pas tout cela; elle le sentait et le projetait en vision par une sorte de clairvoyance inexplicable. Elle émit un soupir convulsif... L'émoi de la bataille était passé. Elle n'avait duré que quelques secondes. Bert dansait sur le bord de la pente glissante et raillait les vaincus impuissants qui avaient roulé au fond.

Mais Billy assumait la conduite de la troupe.

— Venez, mesdemoiselles, ordonna-t-il. Reprends tes esprits, Bert. Il faut nous dépêtrer d'ici. Nous ne pouvons pas combattre une armée.

Il saisit le bras de Saxonne et dirigea la retraite, tandis que Bert, sautillant et jubilant, traînait à l'arrière-garde une Marie indignée qui prodiguait de vaines protestations à son oreille distraite.

Pendant une centaine de mètres ils coururent en contournant les taillis, puis, tout indice de poursuite faisant défaut, ils ralentirent au pas de promenade. Bert, infatigable chercheur de plaies et bosses, dressa soudain l'oreille et s'écarta pour sonder la provenance d'un bruit assourdi de coups et de plaintes.

— Oh ! cria-t-il, venez voir ma trouvaille !

Ils le rejoignirent au bord d'un fossé à sec, au fond duquel deux

hommes, épaves de la bagarre, se cramponnaient l'un à l'autre, obstinés à se battre. Ils pleuraient d'épuisement et d'impuissance, et se décochaient, par saccades, d'inoffensives tapes à main ouverte.

— Hardi ! camarade, jette-lui du sable dans les yeux ! conseilla Bert. Aveugle-le et tu l'auras.

— Halte-là ! cria Billy à l'homme qui se mettait en mesure de suivre ce perfide avis. Arrêtez ou je descends moi-même vous rosser. Tout est réglé, entendez-vous ? L'affaire est terminée et tout le monde d'accord. Serrez-vous la pince et signez la paix. Vous paierez la tournée entre vous deux. C'est cela ; maintenant tendez un bras, que je vous tire de là.

Ils les quittèrent en train d'échanger des poignées de main et de s'épousseter mutuellement.

— Ce sera bientôt fini, dit Billy à Saxonne en souriant. Je les connais. La bataille est un amusement pour eux, et cette rixe sera le gros succès de la journée. Que vous disais-je ? Regardez cette table.

Un groupe d'hommes et de femmes, échevelés et encore tout pantelants, se serraient les mains à la ronde.

Allons danser, suggéra Marie, les entraînant dans la direction du pavillon.

Dans toute l'étendue du parc les maçons, naguère ennemis, se réconciliaient avec force accolades, et les bars en plein air étaient assaillis de clients altérés.

Saxonne marchait tout près de Billy. Elle était fière de lui. Il savait se battre et éviter les querelles. Dans toute l'affaire, il s'était ingénié à leur épargner des ennuis, et avait songé avant tout à la sécurité des deux femmes.

— Vous êtes brave, lui dit-elle.

— Bah ! dit-il en atténuation. Il n'y a pas plus de mérite qu'à voler du sucre candi à un bébé. Ce sont des corps à corps de lourdauds qui ne savent pas boxer. Ils se découvrent tout le temps et il n'y a qu'à leur rentrer dedans. Ce n'est pas de la bataille pour tout de bon, vous savez.

Avec des yeux pleins d'un trouble ingénu, il examina ses phalanges meurtries.

— Et il va falloir conduire demain avec ces jointures-là. Ce n'est pas drôle, je vous assure, quand elles se raidissent !

CHAPITRE V

A huit heures, l'harmonie *Al Vista* joua le *Home, Sweet Home*, et, malgré la ruée qui se produisit au crépuscule vers le train d'excursion, notre quatuor réussit à s'assurer des doubles sièges en vis-à-vis. Lorsque les corridors et plates-formes furent bondés d'une foule en gaieté, le train démarra pour le bref trajet des faubourgs à Oakland. Le wagon résonna à la fois d'une vingtaine de chants différents. Bert, la tête appuyée sur la poitrine de Marie, et ceinturé de ses bras, entonna *Aux rives du Wabash*: il chanta cet air d'un bout à l'autre, sans se laisser troubler par le tumulte de deux batailles engagées, l'une sur la plate-forme voisine, l'autre à l'extrémité opposée du wagon; la police spéciale vint à bout de les apaiser, au milieu des hurlements de femmes et d'un fracas de vitres.

Billy débita les nombreux et lugubres couplets d'une complainte de vacher dont le refrain exprimait ce vœu:

*Je désire qu'on m'enterre
Dans la prairie solitaire.*

Vous n'aviez jamais entendu celle-là: c'était la chanson favorite de mon père, déclara-t-il à Saxonne, charmée qu'elle fût finie.

Elle venait de découvrir son premier point faible: il n'avait pas d'oreille: pas un instant il n'avait chanté juste.

— Je chante rarement, ajouta-t-il.

— Vous pouvez l'en croire! s'écria Bert, sans quoi ses amis le tueraient.

— On se moque toujours de mon chant, dit-il à Saxonne d'un ton plaintif. Franchement, le trouvez-vous si mauvais que ça?

— C'était peut-être un peu bas, avoua-t-elle à contrecœur.

— Il ne me fait pas cet effet-là, protesta-t-il. C'est une véritable cabale, et je parie que c'est Bert qui vous a prévenue contre moi. Maintenant gazouillez-nous quelque chose, Saxonne. Je suis sûr que vous vocalisez bien; je peux le dire rien qu'en vous regardant.

Elle chanta: *Une fois la moisson passée...* Bert et Marie se mirent à l'unisson. Mais quand Billy essaya d'en faire autant, Bert l'en dissuada par un coup de pied dans les tibias. Saxonne possédait une véritable voix de soprano, faible, mais claire et juste, et elle avait conscience qu'elle chantait pour Billy.

— Ah ! ça, c'est du chant ! s'écria-t-il quand elle eut fini. Recommencez. Allez-y. Vous savez y faire. C'est magnifique !

Sa main se glissa vers la sienne et l'emprisonna, et elle, en chantant, se sentit réchauffée par cette étreinte virile.

— Regardez-les se tenir les mains ! plaisanta Bert. Ils se cramponnent l'un à l'autre comme s'ils avaient peur. Ce n'est pas comme Marie et moi. Gigotez un peu, si vous avez froid aux pieds. Rassemblez vos esprits. Sans quoi, ça me semblera drôle. Déjà je soupçonne quelque chose. Vous êtes en train de tirer des plans.

Il n'y avait pas à se méprendre sur son insinuation, et Saxonne sentit ses joues s'empourprer.

— Reprends tes esprits toi-même, Bert, remontra Billy.

— Taisez-vous, ajouta Marie avec tout le poids de son indignation. Vous êtes terriblement grossier, Bert Wanhope, et je ne veux plus rien avoir à faire avec vous... là !

Elle le repoussa d'entre ses bras, mais seulement pour l'y recevoir à résipiscence quelques secondes après.

— Restons ensemble tous les quatre ! proposa l'insupportable Bert. La nuit ne fait que commencer. Allons faire la noce, au café Pabst d'abord, ensuite ailleurs. Qu'en dis-tu, Bill, et vous, Saxonne ? Marie, elle, ne demande pas mieux.

Saxonne ne répondit pas, se demandant avec appréhension ce qu'allait dire cet homme assis près d'elle et qu'elle connaissait depuis si peu de temps.

— Rien de fait ! dit-il lentement. J'ai une rude journée de travail pour demain, et je crois qu'il en est de même pour ces demoiselles.

Saxonne lui pardonna d'avoir chanté faux. C'était bien le genre d'homme dont elle avait toujours soupçonné l'existence et dont elle espérait la venue. Elle avait maintenant vingt-deux ans, et dès seize

ans elle avait reçu sa première demande en mariage: la dernière lui avait été faite, le mois précédent, par le contremaître de la blanchisserie, un bon et brave homme, mais d'âge presque mûr; tandis que son voisin actuel était un homme bon et brave, mais fort et jeune par-dessus le marché. Elle-même était trop jeune pour ne pas désirer la jeunesse. Avec le contremaître, elle se serait reposée du repassage, mais sa vie aurait manqué de chaleur. Par contre, l'homme assis près d'elle... Elle se surprit sur le point de serrer involontairement cette main qui tenait la sienne.

— Non, Bert, ne nous agace pas, disait Marie. Il a raison. Nous avons besoin de dormir. Demain c'est jour d'amidonage de fantaisie, toute une journée à rester debout.

Un frisson d'angoisse traversa Saxonne à l'idée qu'elle était sûrement l'aînée de Billy. Elle regarda, à la dérobée, la peau satinée de son visage; et cet air essentiellement jeune, ce caractère enfantin qu'elle appréciait tant, la choquèrent en ce moment. Naturellement, il épouserait une fille bien plus jeune qu'elle, et que lui-même. Quel âge avait-il? Se pouvait-il qu'il fût trop jeune pour elle? A mesure qu'il semblait devenir inaccessible, elle se sentait de plus en plus attirée vers cet être si fort et si doux. Elle revivait les moments de cette journée où elle n'avait surpris aucune discordance. Il avait pris soin d'elle et de Marie, tout le temps. Et ce geste de déchirer son carnet de bal pour danser avec elle seule! Sûrement elle lui plaisait, sans quoi il n'aurait pas agi ainsi.

Elle remua légèrement sa main dans la sienne et sentit le dur contact de ses callosités de conducteur de chevaux. La sensation lui parut exquise. Lui aussi remua la main, pour l'adapter au déplacement de la sienne, et elle attendit avec anxiété. Elle ne voulait pas qu'il se montrât pareil aux autres hommes; elle l'aurait peut-être pris en haine s'il eût osé se prévaloir de ce léger mouvement de ses doigts pour lui passer un bras autour de la taille. Il n'en fit rien, et elle s'enflamma pour lui. C'était un être raffiné, ne possédant ni la tête de linotte de Bert, ni la grossièreté de la plupart des hommes déjà rencontrés. Car elle avait acquis une certaine expérience, pas toujours agréable, et souffert du manque de cette chose rare qu'on nomme chevalerie, bien qu'elle-même ignorât ce mot pour préciser son désir instinctif.

Et c'était un boxeur! Cette pensée lui coupa presque la respi-

ration. Cependant il ne répondait pas du tout à ses idées préconçues sur cette profession. Mais justement, il n'était pas professionnel: il s'en était défendu. Elle résolut de le lui demander à lui-même quelque jour... s'il l'emmenait de nouveau. De cela il n'y avait guère à douter; quand un homme a dansé toute une journée avec une jeune fille, il ne la laisse pas tomber immédiatement après. Elle espérait presque qu'il fût vraiment un boxeur professionnel. Cette idée la remuait délicieusement et d'une manière un peu perverse. Les boxeurs sont des hommes si terribles et si mystérieux ! Du fait qu'ils sortent de l'ordinaire, qu'ils diffèrent des simples ouvriers comme les charpentiers ou les blanchisseurs, ils représentent le romanesque. Ils représentent la puissance. Ils ne travaillent pas pour des patrons, mais, au moyen de leurs propres forces, ils engagent contre le vaste monde une lutte théâtrale et magnifique, et arrachent une subsistance splendide à des mains récalcitrantes. Certains possèdent même des automobiles et voyagent avec une suite d'entraîneurs et de domestiques. Peut-être était-ce seulement par modestie que Billy avait déclaré avoir cessé de se battre. Cependant, les callosités de ses mains confirmaient cette déclaration.

CHAPITRE VI

Ils se dirent adieu à sa porte. Billy manifestait une hésitation qui charma Saxonne. Il n'était pas de ces jeunes gens qui tiennent les choses pour entendues. Une pause se produisit, pendant qu'elle faisait semblant de vouloir rentrer, tout en attendant, avec une secrète anxiété, les paroles qu'elle désirait.

— Quand vous reverrai-je ? demanda-t-il en lui tenant la main.

Le rire qu'elle fit entendre impliquait son consentement.

— Je demeure dans le quartier est d'Oakland, expliqua-t-il. Vous savez où se trouvent les étables. La plupart de nos charrois se font dans ces parages-là, de sorte que je ne m'égare guère par ici. Mais, dites — et sa main se resserra sur la sienne —, il faut que nous dansions encore une fois ensemble. Je vais vous faire une proposition : mercredi est le jour de danse au club Orindore... A moins que vous n'ayez un autre engagement ?

— Non, dit-elle.

— Alors, mercredi. A quelle heure viendrai-je vous prendre ?

Lorsque tous les détails furent arrangés, qu'il se fut engagé à la laisser danser de temps en temps avec d'autres, et qu'il lui eut souhaité bonne nuit pour la seconde fois, il referma plus étroitement sa main sur la sienne et l'attira vers lui. Elle résista faiblement mais honnêtement. C'était la coutume, et elle sentait qu'elle n'aurait pas dû se laisser faire par crainte d'un malentendu de sa part. Pourtant elle désirait l'embrasser comme jamais elle n'avait souhaité le baiser d'aucun homme. Quand elle reçut le sien, la figure levée vers lui, elle comprit que de sa part c'était un baiser honnête, dépourvu de toute arrière-pensée. Rude et doux comme lui-même, il était presque virginal, et ne décelait pas une longue pratique dans l'art de prendre congé. Après tout, pensa-t-elle, tous les hommes n'étaient pas des brutes.

— Bonne nuit ! murmura-t-elle.

La porte grinça sous sa poussée et elle se hâta dans l'étroite allée qui contournait la maison.

— A mercredi, cria-t-il doucement.

— A mercredi, répondit-elle.

Mais dans l'ombre de l'allée, entre les deux maisons, elle s'arrêta et se plut à écouter ses pas sonores sur le trottoir de ciment. Elle ne s'en alla qu'après en avoir entendu mourir l'écho. Doucement, elle grimpa l'escalier de derrière et traversa la cuisine pour gagner sa chambre, en remerciant le ciel que Sarah fût endormie.

Elle alluma le gaz, et, en ôtant son petit chapeau de velours, elle sentit que ses lèvres palpaient encore du baiser reçu. Pourtant cette démonstration ne signifiait rien; c'était une habitude; tous les jeunes gens en faisaient autant. Mais leurs baisers d'adieu ne l'avaient jamais fait vibrer, tandis que celui-ci frémissait dans sa cervelle autant que sur ses lèvres. Qu'est-ce que cela voulait dire? Sous une impulsion soudaine, elle se regarda dans la glace. Ses yeux brillaient de bonheur. La teinte rose qui affluait si facilement à ses joues s'y épanouissait en ce moment. Son image était charmante. Elle sourit, beaucoup de plaisir, un peu d'admiration, et le sourire s'accrut en découvrant deux rangées de dents blanches et bien plantées. Pourquoi cette figure ne plairait-elle pas à Billy? se demanda-t-elle silencieusement. Elle avait plu; elle plaisait encore à d'autres hommes. Même les jeunes filles lui reconnaissaient du charme; et certainement Charley Long l'appréciait, à en juger par sa façon de l'importuner.

Elle regarda la photographie de ce personnage fixée sur un bord du miroir, frissonna et fit une moue de dédain. Il y avait dans ces yeux-là de la cruauté et de la grossièreté: c'était une brute. Depuis un an déjà, il l'intimidait de ses menaces. Les autres jeunes gens avaient peur d'aller avec elle: il les écartait. Il lui imposait ses attentions presque comme un esclavage. Elle se souvenait du jeune comptable de la blanchisserie: c'était, non pas un ouvrier, mais un monsieur aux mains blanches et à la voix douce, que Charley avait rossé au coin de la rue parce qu'il avait eu l'audace de venir la chercher pour la mener au théâtre. Et elle n'y pouvait rien. Dans l'intérêt même du soupirant, elle avait décliné de sa part toute autre invitation.

Et voilà que mercredi soir elle devait sortir avec Billy. Billy ! Son cœur bondit à la pensée qu'il y aurait des complications, mais que ce

cavalier-ci la préserverait de l'autre. Elle voudrait bien voir Charley essayer de rosser Billy !

D'un mouvement vif, elle enleva la photographie de sa niche et la jeta, face en dessous, sur la commode: le portrait tomba près d'une petite enveloppe carrée de cuir sombre et terni. Avec un sentiment de profanation la jeune fille ramassa l'image importune et la lança dans un coin à travers la chambre. En même temps elle prit l'enveloppe de cuir, en fit jouer le ressort et s'absorba dans la contemplation d'un daguerréotype représentant une petite femme usée, aux yeux gris et calmes, avec une bouche pathétique d'espérance. En face, sur la doublure de velours, était gravée en lettres d'or cette dédicace: *Daisy à Carlton*. Elle lut avec respect ces noms qui lui représentaient le père qu'elle n'avait jamais vu et la mère qu'elle avait si peu connue, bien qu'elle n'eût jamais oublié la couleur grise de ces yeux sages et tristes.

En dépit de son manque de religion confessionnelle, Saxonne possédait une nature profondément pieuse. Ses idées sur la divinité demeuraient vagues et nébuleuses, et, sur ce point, elle se sentait franchement embarrassée. Elle ne pouvait se représenter Dieu. Mais ce daguerréotype lui procurait une vision concrète: elle y avait compris bien des choses, et toujours il semblait en rester d'autres à saisir. Elle n'allait pas à l'église: ici se trouvaient son autel et son tabernacle. Elle y recourait aux instants de trouble et de solitude, pour y chercher des conseils, des prévisions et de l'apaisement. Sur les points où elle s'avérait différente des jeunes filles de sa connaissance, c'est ici, dans ce portrait, qu'elle s'efforçait de reconnaître sa vraie nature. Sa mère aussi avait différé des autres femmes. Cette image, en réalité, représentait pour elle ce que Dieu représente à d'autres. En sa présence elle se promettait d'être sincère et de ne faire souffrir personne, physiquement ni moralement. D'ailleurs, elle ne se rendait nullement compte de la petite part de connaissance réelle et de la grosse part de conjecture et d'hypothèse qui entraient dans sa conception de la morte: elle avait passé de nombreuses années à ériger ce mythe maternel.

N'était-ce qu'un mythe, après tout? Ce doute suscita en elle une protestation jalouse, et ouvrant le tiroir du bas de la commode, elle en sortit un portefeuille délabré d'où s'échappèrent des rouleaux de manuscrits jaunis et usagés, en même temps qu'un vague et faible



parfum de jadis. L'écriture, délicate et bouclée, était étrangement fine, selon la mode d'un demi-siècle auparavant. Elle lut une strophe à haute voix :

*Votre paisible Muse a trouvé des accents
Pareils à des accords de harpe éolienne;
Leur douceur se propage en échos décroissants
Dans l'immensité californienne.*

Elle se demanda pour la millième fois ce que pouvait bien être une harpe éolienne; mais elle sentait vivement qu'une sorte de beauté d'ordre supérieur lui parvenait de cette adorable créature dont elle se souvenait si vaguement. Elle se recueillit un instant, puis déroula un second manuscrit. Il était dédié à C. B., c'est-à-dire à Carlton Brown, et elle savait que c'était un poème d'amour écrit par sa mère. Elle s'arrêta sur les lignes du début :

*J'ai fui, loin de la foule et loin de la cité,
Vers les bosquets tremblants où les feuilles d'été
Pointent vers Aphrodite à la poitrine altière,
Vers Bacchus couronné de pampres et de lierre,
Et Pandore et Psyché, dressant leur nudité
Dans la rigidité d'un silence de pierre.*

Ces vers aussi la dépassaient: mais elle en respirait l'harmonie. Bacchus, Pandore, Psyché!... formules magiques d'évocation, sans doute; mais hélas! sa mère avait gardé le secret de cette magie. Mots étranges qu'elle ne comprenait pas et qui pourtant signifiaient tant de choses! Cette mère étonnante en avait connu le sens. Saxonne en épela les trois noms à haute voix, n'osant se risquer à les prononcer; et dans sa conscience vacillaient des interprétations augustes, profondes et inexprimables. Son esprit trébuchait et s'arrêtait sur le seuil étoilé et resplendissant d'un au-delà où cette ombre chérie s'était promenée à loisir. A plusieurs reprises, solennellement, elle relut les six vers. Ils lui représentaient un éther radieux dominant ce monde où elle existait, ce monde que hantaient des fantômes de peine et d'inquiétude. Un fil conducteur courait entre ces lignes énigmatiques et chantantes. Si seulement elle pouvait le saisir, tout

deviendrait clair: elle en avait la sublime certitude. Elle comprendrait la langue aiguisée de Sarah, l'infortune de son frère, la cruauté de Charles Long, l'injustice de la rossée infligée au comptable, et ces jours et ces mois et ces années de travail interminable sur la planche à repasser !

Elle passa une stance qu'elle trouvait désespérément incompréhensible pour elle, et s'attaqua à la suivante:

*D'un frissonnement d'or la serre s'illumine;
Dans sa pénombre vibre une flèche opaline.
Les rayons du couchant viennent rougir le sein
D'une Naiade en marbre: et l'embrun du bassin
Fait trembler un instant sur la gorge divine
Une perle d'azur où l'astre se dessine.*

— C'est beau, tout simplement beau, soupira-t-elle. Alors, effrayée par la longueur du poème, par tout le mystère qu'il contenait, elle roula le manuscrit et le remit en place. De nouveau, elle plongea la main dans le tiroir, cherchant le fil d'Ariane parmi les chers fragments de cette âme secrète.

Un petit paquet apparut cette fois, tout enveloppé de papier crépon et attaché par un ruban. Elle l'ouvrit avec précaution, et avec toute la gravité et la pompe d'un prêtre au pied de l'autel. Elle en sortit une petite gaine en satin rouge, baleinée comme un minuscule corset — c'était la parure d'une femme de la frontière qui avait traversé les plaines. Ce modèle était très ancien, et avait dû être fabriqué à la main par les Espagnols de Californie dans les temps très lointains. Les baleines véritables qui le maintenaient en forme avaient été façonnées à partir de bouts pleins de peau et de suif, troqués aux baleinières de l'endroit. Sa propre mère avait arrangé le ruban noir qui retenait le tout, et le triple bord de lacets de velours noir qui en garnissait l'extrémité, c'était aussi sa mère qui en avait cousu les points.

Saxonne se prit à rêver sur ce corset, et un flot impétueux de pensées incohérentes l'assaillit. Comme elle pouvait toucher cet objet, elle pouvait aussi le comprendre. Elle tomba en admiration devant lui, exactement comme les hommes avaient adoré les dieux qui les avaient créés — bien que la possibilité de leur séjour sur la terre ait été moins réelle que la présence de ce petit corset.

Il mesurait une soixantaine de centimètres, et elle le savait parce qu'elle l'avait vérifié plusieurs fois. Elle se leva, le mit autour de sa taille — ça faisait partie de la cérémonie. Il lui allait à peu près bien, en certains endroits tout au moins, et il est évident qu'il lui aurait été parfaitement si elle avait enlevé sa robe. Il devait aussi aller très bien à sa mère. Plus que n'importe quoi, ce souvenir des temps anciens lui faisait toucher du doigt la réalité du passé. Elle avait les mêmes mensurations que sa mère et, physiquement, ressemblait à sa mère. Son courage et sa ténacité à finir l'ouvrage commencé, qui faisaient l'admiration des autres, tout cela lui venait de sa mère, et elle aussi avait dû en son temps étonner son entourage. Sa mère, cette petite chose si fragile, la plus minuscule et la plus jeune de cette nichée de solides pionniers, les avait cependant tous élevés. Sa sagesse avait souvent triomphé de ses frères et de ses sœurs, de douze ans ses aînés. Elle avait un jour posé ses petits pieds à terre, et avait décidé qu'on s'installerait sur les saines montagnes du Ventura, en abandonnant les plaines marécageuses de Colusa. Elle avait fait reculer le vieil Indien sauvage, et s'était battue contre toute la famille pour faire admettre l'idée que Vila devait épouser l'homme de son choix. Elle avait aussi pris position contre la moralité admise, et avait demandé que Laura divorce de son mari veule et criminel. Mais c'est aussi elle qui, d'un autre côté, avait maintenu ensemble les branches de la famille lorsque l'incompréhension et la pauvreté de la nature humaine avaient menacé de les séparer.

A la fois voulant la paix, mais sachant se battre, ainsi lui apparaissait sa mère. Tous les vieux récits défilèrent devant les yeux de Saxonne, avec des détails aussi précis que si elle les avait vus plusieurs fois, bien qu'ils ne continssent que des choses qu'elle n'avait jamais vues. Ces détails étaient le fruit de sa propre imagination: elle n'avait en effet jamais vu un bœuf, ou un vieil Indien, encore moins un chariot. Et cependant, palpitant et scintillant dans la poussière ensoleillée laissée par les sabots de dix mille chevaux, elle vit passer d'est en ouest, à travers tout un continent, l'immense défilé des Anglo-Saxons en quête de terres. C'était là une partie d'elle-même — elle avait été bercée dans cette tradition, dans cette réalité, par les lèvres mêmes de ceux qui l'avaient vécue. Elle revit avec netteté le long cortège des chariots, avec les hommes maigres et décharnés qui marchaient devant, et les plus jeunes qui fouettaient les bœufs

mugissants et épuisés, qu'on relevait à coups d'aiguillon pour mieux les voir retomber presque morts un peu plus loin. Et, au milieu de tout cela, omniprésente, tressant avec ténacité les fils d'or de sa propre personnalité, la silhouette menue de sa petite mère indomptable, qui n'avait que huit ans — mais qui en aurait neuf à la fin de la grande traversée —, bien décidée à se faire une place au soleil, et à aller tout droit vers ce qu'elle avait voulu.

Et Saxonne revit Punch, le petit fox-terrier à poil dur, aux yeux si bons. Elle le revit, lui qui avait marché bravement de longs mois sans se plaindre, devenir boiteux et délaissé de tous. Elle vit la minuscule Daisy cacher Punch dans l'un des chariots, et le vieux sauvage soucieux découvrir ce fardeau supplémentaire qu'on avait osé rajouter au poids déjà conséquent que tiraient les bœufs épuisés. Elle vit aussi la colère du vieux, alors qu'il tenait Punch par la peau du cou, et Daisy, entre le canon du fusil et le petit chien. Et elle vit aussi Daisy, quelque temps après, à travers la chaleur infernale des jours qui se succédaient, marchant avec peine et trébuchant dans la poussière, tenir le petit chien malade dans ses bras, comme un bébé.

Mais, plus vivace, Saxonne revit le combat de Little Meadow, avec Daisy, habillée comme pour un jour de fête, tout en blanc, une ceinture de rubans autour de la taille et des rubans et un peigne dans les cheveux, portant dans ses petites mains des seaux remplis d'eau. Elle marchait dans le soleil sur le terre-plein fleuri délimité par les chariots dont les roues se touchaient, et où les blessés hurlaient de douleur et déliraient, rêvant à la fraîcheur de quelque source ruisselante — elle s'en allait, traversant les rayons du soleil et les balles des Indiens, à une centaine de mètres du trou d'eau, puis revenait.

Saxonne embrassa le petit corset en satin rouge, avec effusion, puis l'enroula vivement, les yeux embués, laissant là la divinité mystérieuse de sa mère, et l'étrange énigme qu'avait été sa vie.

Une fois couchée, elle revit encore devant ses yeux fermés quelques scènes rares où figurait sa mère et que sa mémoire d'enfant avait enregistrées. C'était là sa façon favorite de trouver le sommeil, et elle avait fait cela tous les soirs — se trouver plongée dans la noirceur noire comme la mort du sommeil, avec l'image de sa mère qui restait jusqu'à l'évanouissement total de sa conscience. Mais cette mère-là n'était pas la Daisy des prairies, ni celle de la photo jaunie : celles-là avaient vécu bien avant que Saxonne ne pût les connaître.

Non, celle qu'elle voyait toutes les nuits, c'était une mère bien plus âgée, cassée par l'insomnie et accablée par la douleur, sans cesse trotinant, créature pâle et frêle, douce et résolue, se mourant du manque de sommeil et ne vivant que parce qu'elle en avait décidé ainsi, en lutte perpétuelle avec la folie et qui, malgré tout, n'arrivait plus à dormir — un colloque entier de docteurs ne serait pas parvenu à lui faire fermer l'œil. Elle trottait sans cesse tout autour de la maison, de son lit élimé à son fauteuil élimé, inlassablement, tout au long des longues journées et des longues semaines douloureuses, ne se plaignant jamais, bien que son sourire continuel ait été déformé par la souffrance et que ses yeux gris et perçants fussent devenus, jour après jour, plus grands et plus vides.

Ce soir-là, Saxonne fut lente à s'endormir; sa petite mère se glissait de-ci de-là dans les rêves; et dans les intervalles le visage de Billy, avec ses beaux yeux assombris, resplendissait sous ses paupières. Et une fois encore, au moment où le sommeil enflait ses vagues pour l'engloutir, elle se posa cette question : *Est-ce là l'homme attendu ?*

CHAPITRE VII

La besogne suivait son cours dans la salle de repassage; mais Saxonne trouva longues les trois journées qui la séparaient du mercredi. Elle fredonnait, et son fer voltigeait sur les pièces de fantaisie avec une rapidité extraordinaire. Marie l'admirait:

— Je n'ai pas le temps de voir comment tu t'y prends. De ce train-là tu feras treize ou quatorze dollars cette semaine.

Saxonne riait, et, dans la vapeur du fer, voyait danser le mot "mercredi" en lettres d'or.

— Que penses-tu de Billy? demanda Marie.

— Il me plaît, répondit franchement Saxonne.

— Tant mieux, mais prends garde que ça n'aille trop loin.

— Ça ira aussi loin que je voudrai, répondit gaiement Saxonne.

— Tu feras mieux de ne pas pousser à la roue, avertit l'autre. Cela ne t'attirerait que des ennuis. Ce n'est pas un type à se marier. Bien des filles s'en sont aperçues. Et malgré cela, elles ne font que se jeter à sa tête.

— Moi je ne me jetterai pas à sa tête, ni à celle d'un autre homme.

— J'ai cru devoir te prévenir, conclut Marie. Une femme avertie en vaut deux.

Saxonne avait pris un air grave. Elle balbutia:

— Ce n'est pas... un... ?

Son attitude compléta la question.

— Oh, pas du tout, bien que rien ne l'en empêche. Il est très droit, parfaitement honnête. Mais il ne se laisse pas prendre aux jupes. Il danse, et tourne autour de vous, et se paie du bon temps, mais pour aller plus loin, rien de fait. Il y en a des tas qui en ont été pour leurs frais. Je parie bien qu'une douzaine de filles sont amoureuses de lui en ce moment. Et il continue simplement à s'en dépêtrer. Il y avait

Lily Sanderson: tu la connais. Tu l'as vue au pique-nique slave l'été dernier, à Shellmound, cette grande blonde assez gentille qui était avec Butch Willows.

— Oui, je m'en souviens, dit Saxonne, eh bien ?

Eh bien, on la voyait régulièrement avec Butch Willows; mais, comme elle savait danser, voilà que Billy se met à danser beaucoup avec elle. Butch est un type qui n'a peur de rien. Il s'amène carrément pour mettre le pied sur la mèche, barre le chemin à Billy devant tout le monde, et lui donne lecture des articles de loi contre les attroupements. Billy l'écoute de son air lourd et endormi, et Butch s'échauffe de plus en plus, et tout le monde s'attend à du boucan.

Et voilà Billy qui dit à Butch:

— Est-ce tout ?

— Oui, répond Butch, j'ai dit ce que j'avais à dire, et je vous demande ce que vous allez faire ?

Et Billy répond... tu ne devinerais jamais... devant tout le monde qui le regardait et devant Butch qui roulait des yeux sanguinaires... Il dit... comme ça... tout simplement:

— Ma foi, rien du tout, Butch.

Butch était si surpris qu'on aurait pu le renverser en le poussant avec une plume.

— Et vous ne danserez jamais plus avec elle ? demanda-t-il.

— Non, si vous croyez que ça vaut mieux, répond Billy tout tranquillement.

Tu sais, n'importe quel autre homme qui se serait laissé doucher de la sorte par Butch, aurait été méprisé de tous. Mais il n'en est pas de même de Billy. Il peut se permettre cela, grâce à sa réputation de lutteur. Quand il a cédé à Butch et l'a laissé faire sa volonté, tout le monde a compris qu'il n'avait pas peur, qu'il ne reculait pas, ni rien de tout cela. Il se fichait absolument de Lily Sanderson, voilà tout, et pourtant chacun pouvait voir qu'elle était folle de lui.

Ce récit inquiéta assez sérieusement Saxonne. Elle possédait le sens de dignité ordinaire chez les femmes, mais sa vanité ne s'illusionnait pas sur ses conquêtes. Billy avait été heureux de danser avec elle, mais elle se demanda si l'affaire en resterait là. Au cas où Charley Long essaierait de l'intimider, renoncerait-il à elle comme à Lily Sanderson ? Il ne voulait pas se marier, et pourtant, Saxonne ne

pouvait l'ignorer, rien ne lui eût été plus facile. Quoi d'étonnant si les filles lui couraient après? C'était un dompteur d'hommes aussi bien que de femmes. Les hommes aussi l'aimaient. Bert Wanhope semblait fou de lui. Elle se souvenait du rustre qui à Weasel Park s'était approché de sa table pour lui faire des excuses, et de l'Irlandais qui avait abandonné toute idée de se battre avec lui dès l'instant où il l'avait reconnu.

La pensée que c'était un jouvenceau trop choyé se présenta plus d'une fois à l'esprit de Saxonne; mais elle la repoussa comme peu généreuse. Il était bon, à sa manière si lente. En dépit de sa force, il ne voulait pas fouler aux pieds les autres. Saxonne ne se lassait pas d'analyser cette affaire avec Lily Sanderson. Il ne tenait pas à cette jeune fille, et il s'était immédiatement retiré d'entre elle et son amoureux. C'était justement la chose que Bert, par pure malice et tracasserie, n'aurait pas faite. Il y aurait eu bataille, avec des sentiments de haine; Butch serait devenu un ennemi, et tout cela n'aurait servi de rien à Lily. Tandis que Billy avait fait juste ce qu'il fallait; de propos délibéré, avec une lenteur imperturbable, et en causant le moins de tort possible à chacun. Tout cela, pour Saxonne, le rendait de plus en plus désirable et de moins en moins accessible.

Elle acheta une paire de bas de soie neufs que depuis plusieurs semaines elle hésitait à se payer, et veilla tard le mardi pour se coudre une nouvelle chemisette, ce qui lui valut d'aigres plaintes de Sarah au sujet de sa dépense extravagante de gaz.

Le mercredi soir, à la salle de danse de l'Orindore, son plaisir ne fut pas exempt de mélange. C'était une honte de voir les filles courir après Billy, et par moments Saxonne se sentait presque irritée de la façon cavalière dont il les traitait. Cependant elle dut s'avouer qu'il ne blessait les sentiments d'aucun autre homme autant que ces femmes la mortifiaient. C'est tout juste si elles ne l'invitaient pas à danser, et aucun détail de cette poursuite éhontée n'échappait à Saxonne. Elle résolut de ne pas encourir le reproche de se jeter à sa tête, et se réserva d'avance un assez grand nombre de danses; un frisson intime l'avertissait qu'elle poursuivrait la bonne tactique en lui démontrant qu'elle était désirable pour d'autres hommes, comme lui pour d'autres femmes.

Une joie l'envahit lorsque, réfutant tranquillement ses objections, il insista pour obtenir deux danses de plus qu'elle n'avait promis. Elle

éprouva un plaisir mêlé d'irritation quand elle surprit ces réflexions échangées entre deux jeunes et fortes filles d'atelier :

— Ce que cet avorton l'accapare !... On s'attendrait à ce qu'elle ait le bon goût de courir après quelqu'un de son âge... Elle les prend au berceau !

Ce trait final fit monter le rouge de la colère aux joues de Saxonne au moment où les jeunes filles s'éloignaient, ignorant qu'elle les avait entendues.

Billy la reconduisit chez elle, l'embrassa à sa porte, et obtint sa promesse de venir danser avec lui à la salle Germania le vendredi soir.

— Je n'avais pas l'intention d'y aller, déclara-t-il, mais si vous dites oui... Bert sera là aussi.

Le lendemain, en travaillant, Marie lui confia qu'elle et Bert avaient pris rendez-vous pour la salle Germania.

— Y vas-tu ? demanda Marie.

Saxonne fit un signe affirmatif.

— Avec Billy Roberts ?

Elle répéta le signe, et Marie, le fer en l'air, la regarda longtemps et curieusement.

— Dis donc ! Et si Charley Long s'amène ?

Saxonne haussa les épaules. Elles repassèrent rapidement et en silence pendant un quart d'heure.

— Eh bien ! décida Marie, s'il s'amène, il trouvera à qui parler. Je voudrais qu'il prenne quelque chose pour son rhume, le gros butor ! Tout cela dépend des dispositions de Billy... je veux dire, à ton égard.

— Je ne suis pas une Lily Sanderson, répondit Saxonne avec indignation. Je ne donnerai jamais à Billy l'occasion de me plaquer.

— Il l'aura pourtant, si Charley Long vient. Tu peux m'en croire, Saxonne, Charley n'est pas un garçon comme il faut. Regarde ce qu'il a fait à M. Moody, qui a reçu une raclée formidable ; un petit homme tranquille, pourtant, et qui ne ferait pas de mal à une mouche. Mais en Billy Roberts, Charley trouvera quelque chose de tout différent.

Ce soir-là, à la porte de la blanchisserie, Charley Long attendait Saxonne. Quand il s'avança à sa rencontre et se mit à marcher auprès d'elle, elle éprouva la palpitation d'angoisse qu'il lui inspirait depuis longtemps. Sa figure pâlit d'appréhension rien qu'à le regarder. Elle

était effrayée par son énorme masse; par ses gros yeux bruns, dominateurs et pleins d'assurance; par ses grosses mains de forgeron aux doigts épais; avec des touffes de poils jusque sur les phalanges. L'homme était désagréable à la vue, et répugnant pour toute sa sensibilité raffinée. Ce qui la choquait n'était pas tant sa force même que la qualité de cette force et son mauvais usage. Elle avait passé des heures horribles à la suite du mauvais traitement qu'il avait infligé au paisible M. Moody, et ce souvenir provoquait toujours un frisson chez elle. Cependant elle n'avait pas été choquée en voyant Billy se battre à Weasel Park de la même manière primitive et semi-animale. Mais il existait entre les deux cas une différence qu'elle reconnaissait sans pouvoir l'analyser. Elle avait seulement conscience de la brutalité manuelle et mentale de cet homme-ci.

- Votre figure paraît pâle et toute fripée, disait-il. Pourquoi n'envoyez-vous pas promener le turbin. Il vous faudra en venir là de toute façon. Vous ne pouvez pas me semer, ma petite.

- Je le voudrais bien, cependant, répondit-elle.

Il éclata d'un rire âpre:

Rien à faire, Saxonne. Vous êtes toute taillée pour devenir Mme Long, et sûrement vous le deviendrez.

- Je voudrais bien connaître l'avenir avec la même certitude que vous, dit-elle, avec une raillerie trop fine pour porter.

- Croyez-m'en sur parole, il n'y a qu'une chose dont vous pouvez être certaine, c'est que je ne me mets pas le doigt dans l'œil, continua-t-il avec un rire satisfait de son propre esprit. Quand je cours après n'importe quoi, je l'attrape, et si quelqu'un veut s'interposer, il lui en cuit. Vous saisissez? Je suis le mari qu'il vous faut, et voilà. Donc, vous feriez aussi bien de prendre une résolution et de venir travailler dans mon intérieur plutôt qu'à la blanchisserie. Il n'y a qu'à happer le morceau. Pas grand-chose à faire: je gagne de bon argent, et vous n'auriez à vous tracasser de rien. Vous savez, je me suis débarbouillé en quittant le travail et je suis venu ici vous le dire encore une fois pour que vous ne l'oubliiez pas. Je n'ai pas encore dîné, ce qui prouve combien je pense à vous.

Dans ce cas vous feriez mieux d'aller vous repaître, lui conseilla-t-elle, bien qu'elle comprît la futilité de cet effort pour se débarrasser de lui.

Elle entendit à peine sa réponse. Elle ressentait l'impression d'être

très lasse, très petite et très faible auprès de ce colosse. Serait-il toujours attaché à ses pas ? Elle se le demanda avec angoisse, et entrevit comme une morne avenue toute sa vie à venir, hantée par la silhouette lourde du forgeron.

— Allons, ma petite, il faut franchir le pas, continuait-il. Voilà le bon vieil été : c'est la saison pour se marier.

— Mais je ne veux pas me marier avec vous ! protesta-t-elle. Je vous l'ai déjà dit mille fois.

— Bah ! oubliez ça. Il faut chasser ces idées-là de votre caboche. Mais si, vous m'épouserez, naturellement. C'est une affaire entendue, et je vais vous en dire une autre. Vous et moi nous prenons le bac pour San Francisco vendredi soir. Il y aura une bonne soirée chez les maréchaux-ferrants.

— Mais je n'y vais pas, déclara-t-elle.

— Oh, si, vous irez, affirma-t-il avec une assurance absolue. Nous reviendrons par le dernier bateau, et vous vous pousserez de l'agrément. Je vous placerai à côté de quelques bons danseurs. Oh ! je ne suis pas mesquin, et je sais que vous aimez la danse.

— Mais je vous répète que je n'irai pas.

Il lui jeta un regard soupçonneux par-dessous les touffes de sourcils noirs qui se rejoignaient sur son nez.

— Qui vous en empêche ?

— Je suis retenue, dit-elle.

— Qui est le gigolo ?

— Ce n'est pas votre affaire, Charley Long. J'ai un rendez-vous, voilà tout.

— J'en ferai mon affaire. Vous n'avez pas oublié ce drôle de paltoquet de comptable ? Tâchez de vous souvenir de lui et de ce qu'il a pris.

— Je vous prie de me laisser tranquille, dit-elle d'un ton vexé. Ne pouvez-vous vous conduire comme il faut, rien que pour une fois ?

Le forgeron fit entendre un rire déplaisant.

— Si quelque andouille croit pouvoir s'interposer entre vous et moi, il découvrira son erreur, et je me charge de la lui montrer. Vendredi soir, hein ? Où ça ?

— Je ne vous le dirai pas.

Elle serrait les lèvres, déterminée à se taire, et ses joues étaient empourprées par la colère.

— Heu ! Comme si je ne pouvais pas deviner ! C'est à la salle Germania. Eh bien, j'y serai, et je vous reconduirai chez vous. Vous saisissez ? Et vous pourrez dire au greluchon qu'il fera bien de se trotter s'il ne veut pas avoir la figure abîmée.

Comme toute femme blessée dans sa dignité par un traitement cavalier, Saxonne fut tentée de proclamer le nom et les prouesses de son nouveau défenseur. Puis une crainte l'assaillit. Le forgeron était dans toute la force de l'âge et Billy n'était qu'un jeune homme, ou du moins le paraissait. Se rappelant la première impression que lui avaient faite ses mains, elle jeta un rapide coup d'œil sur les pattes de son voisin. Elles paraissaient deux fois plus grosses que celles de Billy, et leurs touffes de poils annonçaient une puissance terrible. Non, Billy ne pourrait battre cette grosse brute : il ne fallait pas qu'il essayât. Puis Saxonne conçut un léger et malicieux espoir. En vertu de cette capacité mystérieuse et inimaginable dont sont doués les boxeurs professionnels, peut-être Billy pourrait-il rosser ce croque-mitaine et la débarrasser de lui. Au prochain coup d'œil le doute lui revint, car elle avait entrevu ses larges épaules, le drap de son paletot soulevé par les muscles, et les manches bombant sur les biceps.

— Si vous avez le malheur de toucher aux gens avec qui je me trouve... commença-t-elle.

— Eh bien, ils s'en trouveront mal, naturellement, dit Long en grimaçant un sourire. Et ils ne l'auront pas volé. Tout idiot qui intervient entre un type et sa bonne amie mérite d'être maltraité.

— Mais je ne suis pas votre bonne amie, et toutes vos paroles ne changeront en rien les choses.

— C'est ça, mettez-vous en colère, approuva-t-il. Je vous aime ainsi. Vous avez du nerf et l'humeur batailleuse. C'est une femme de ce genre qu'il faut à un homme, et non une de ces grosses mères qui ont l'air de ruminer et qui manquent de vie. Vous, au moins, vous êtes bien vivante.

Elle s'arrêta devant sa maison et posa la main sur le bouton de la porte.

— Adieu, dit-elle, je rentre.

— Revenez un peu plus tard, nous ferons un tour à Idora Park, proposa-t-il.

— Non, je ne me sens pas bien, et je vais me coucher dès que j'aurai dîné.

— Heu ! railla-t-il. Vous voulez être en forme pour la partie de demain soir, hein ?

Avec un mouvement d'impatience elle ouvrit la porte et entra.

— Je vous ai parlé franc, conclut-il. Si vous ne venez pas avec moi demain soir, quelqu'un sera mis à mal.

— J'espère que ce sera vous, cria-t-elle avec rancune.

Il fit entendre un gros rire, rejeta la tête en arrière, gonfla sa vaste poitrine et souleva à demi ses bras puissants. Elle se rappela avec dégoût les gestes d'un grand singe qu'elle avait jadis vu dans un cirque.

— Eh bien, adieu ! dit-il. Je vous verrai demain soir à la salle Germania.

— Je ne vous ai pas dit que j'y allais.

— Mais vous ne m'avez pas dit que vous alliez ailleurs. De toute façon, j'y serai, et je vous ramènerai chez vous. Ayez soin de me réserver un bon nombre de danses. Ça va bien... mettez vous en rage... ça vous rend jolie.

CHAPITRE VIII

La musique s'arrêta à la fin de la valse, laissant Saxonne et Billy près de la grande entrée de la salle de bal. Elle posait légèrement une main sur son bras, et ils se promenaient pour chercher des sièges, lorsque Charley Long, qui venait évidemment d'arriver, leur barra la route.

— Alors, c'est vous le gêneur, hein ? demanda-t-il, les traits déformés par la colère et la menace.

— Qui, moi ? demanda paisiblement Billy. Il doit y avoir erreur, camarade. Je ne gêne jamais les gens.

— Vous allez avoir la figure écorchée si vous ne jouez pas de la fille de l'air.

— Je ne voudrais pour rien au monde qu'il arrive une chose pareille, dit lentement Billy. Allons-nous-en, Saxonne ; ce voisinage est malsain pour nous.

Il voulut l'emmener, mais Long se replaça devant eux.

Vous êtes trop frais pour vous conserver, jeune homme, gronda-t-il. Vous avez besoin d'être salé. Vous me saisissez ?

Billy se gratta la tête avec un étonnement affecté.

Ma foi non, dit-il. Qu'est-ce que vous venez donc de dire ?

Le gros forgeron se détourna dédaigneusement et s'adressa à Saxonne.

— Venez ici, vous. Montrez-moi votre carnet de bal.

— Est-ce que vous désirez danser avec lui ? demanda Billy.

Elle secoua négativement la tête.

— J'en suis fâché, camarade, mais il n'y a rien à faire, dit Billy, se disposant de nouveau à partir.

Mais pour la troisième fois le forgeron se mit en travers.

— Otez votre pied de là, dit Billy. Vous me montez dessus.

Long fit le geste de se lancer sur lui, les poings fermés, un bras retiré en arrière pour porter le coup, en même temps que les épaules et la poitrine étaient projetées en avant. Mais il se contenta à la vue de ce corps parfaitement immobile et de ces yeux tranquilles et mystérieux. Billy n'avait pas bronché, ni d'esprit ni de muscle. Il semblait inconscient de l'attaque imminente. Ceci représentait pour Long une expérience nouvelle.

— Peut-être ne savez-vous pas qui je suis ? cria-t-il d'un ton de matamore.

— Oh, si ! répondit Billy d'un air détaché. Vous êtes un batailleur consommé. Vous mériteriez la ceinture de diamant de la *Gazelle de Police* pour votre façon d'assaillir les voitures de bébés. Je parie qu'il n'y en a pas une qui vous fasse peur.

— Laisse-le tranquille, Charley, conseilla un des jeunes gens qui faisaient cercle autour d'eux. C'est Bill Roberts, le boxeur. Tu sais bien, le grand Bill.

— Quand même ce serait Jim Jeffries, je m'en moque. Il n'a pas le droit d'intervenir de cette façon dans mes affaires.

Néanmoins il était manifeste, même pour Saxonne, que sa flamme avait perdu de sa virulence. Le nom de Billy semblait produire un effet calmant sur les mâles tapageurs.

— Le connaissiez-vous ? demanda Billy à Saxonne.

Des yeux elle fit signe que oui, mais elle se sentait prête à crier toute sa rancœur contre ce persécuteur incessant. Billy se retourna vers le forgeron.

— Ecoutez, vieux sportif, inutile de me chercher noise. Je connais votre pointure. D'ailleurs pourquoi nous battrions-nous ? N'a-t-elle pas son mot à dire là-dessus ?

Pas du tout. C'est affaire entre vous et moi !

Billy secoua lentement la tête.

— Vous faites erreur. Je trouve qu'elle a voix au chapitre.

— Eh bien, faites votre choix ! gronda Long en regardant Saxonne. Avec qui voulez-vous aller, avec lui ou moi ? Finissons-en.

Pour toute réponse, Saxonne posa sa main libre sur celle qui s'appuyait déjà au bras de Billy.

— La question est tranchée, remarqua simplement celui-ci.

Long écarquilla les yeux vers Saxonne, puis les reporta vers son protecteur.

— Je serais pourtant bien tenté de la régler avec vous, siffla-t-il entre ses dents serrées.

Ils se disposèrent à partir. Saxonne était ravie. Elle n'avait pas partagé le sort de Lily Sanderson. Ce prodigieux homme-enfant avait vaincu le gros forgeron, sans même le menacer, rien que par sa parole lente et imperturbable.

— Il s'est imposé à moi tout le temps, murmura-t-elle à Billy. Il a essayé de me régenter, et il a maltraité tous les hommes qui m'approchaient. Je voudrais ne jamais le revoir.

Billy s'arrêta immédiatement. Long, qui se retirait à contrecœur, en fit autant.

— Elle dit qu'elle ne veut plus rien avoir à faire avec vous, déclara Billy. Et quand elle dit quelque chose il faut que ça rende. Si jamais j'entends souffler mot que vous l'avez ennuyée, je vous réglerai votre compte. Vous saisissez ?

Le forgeron lâcha un grognement d'assentiment.

— Alors, tout va bien. Tâchez de ne pas l'oublier. Et maintenant, ôtez-vous du chemin ou je vous marche dessus.

Long recula en murmurant de sourdes menaces. Saxonne avançait comme dans un rêve. Charley Long s'était dégonflé. Il avait eu peur de ce grand garçon à la peau fine et aux yeux bleus. Elle était quitte de ce tyran, dont nul autre n'avait essayé de la débarrasser.

Et Billy l'aimait mieux que Lily Sanderson.

Deux fois elle entreprit de raconter à Billy les détails de ses relations avec Long, mais chaque fois il l'en empêcha.

— Je ne me soucie nullement de tout cela, dit-il la seconde fois. Vous êtes là, n'est-ce pas ? C'est tout ce qui importe.

Mais elle insista ; et quand, montée et excitée, elle eut terminé son récit, il lui tapota amicalement la main.

— Tout va bien, Saxonne. Ce n'est qu'un gros butor. Je l'ai jaugé à première vue. Il ne vous embêtera plus. Je connais son espèce. C'est un chien. Batailleur ? Il ne pourrait même pas assaillir une voiture de laitier.

— Mais comment vous y prenez-vous ? demanda-t-elle, haletante. Pourquoi les hommes ont-ils si peur de vous ? C'est tout simplement merveilleux.

Il sourit d'un air embarrassé et changea de conversation :

— Saxonne, j'aime vos dents. Elles sont si blanches et si régulières,

sans être grosses, ni insignifiantes comme des dents de petits bébés. Elles sont... juste comme il faut. Je n'en ai jamais vu d'aussi jolies chez aucune jeune fille. Je vous le dis franchement, elles me donnent faim quand je vous regarde. Elles paraissent bonnes à manger.

A minuit, Billy et Saxonne prirent congé de Bert et Marie, insatiables de danse. Billy lui avait proposé de rentrer de bonne heure, et il crut devoir s'en expliquer.

— Il y a une chose que j'ai apprise dans mon entraînement de boxeur, c'est l'art de me ménager. On ne peut travailler toute la journée et danser toute la nuit si l'on veut rester en bonne forme. C'est la même chose quand il s'agit de boire; non que je sois un petit ange de clinquant, je sais ce que c'est que la boisson; je m'y suis plongé jusqu'à la garde et au-delà. J'aime la bière, à pleins bords, j'en boirais des tonnes; mais je ne me laisse pas aller à en avaler autant que je le voudrais. J'ai essayé, mais cela ne rend pas. Voyez ce gros balourd qui a voulu s'interposer entre nous aujourd'hui. Il aurait dû comprendre à qui il avait affaire. De toute façon, c'est un chien, mais en outre il avait son plein de bière. J'ai vu cela du premier coup d'œil, et l'avantage est toujours du côté de celui qui sait prendre la mesure de l'autre. Il faut être en bonne forme, voilà tout.

— Pourtant il est si énorme, remarqua Saxonne. Ses poings sont au moins deux fois plus gros que les vôtres.

— Cela ne signifie rien; ce qui compte, c'est ce qu'il y a derrière les poings. Si je ne pouvais pas l'abattre du premier coup, je n'aurais qu'à me tenir en garde, l'essouffler et attendre. Tout à coup il claquait: vous comprenez? le souffle, le cœur, tout lui manquerait, et alors j'en ferais ce que je voudrais. Et ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il le sait bien, lui aussi.

— Vous êtes le premier boxeur de profession que j'aie jamais connu, dit Saxonne au bout d'un instant.

— Je ne le suis plus, s'empressa-t-il de déclarer. Encore une des choses que j'ai apprises par l'entraînement, c'est qu'il vaut mieux laisser la boxe de côté. Le jeu n'en vaut pas la chandelle. Un type s'entraîne jusqu'à ce qu'il soit fin et solide comme de la soie, jusqu'à ce qu'il soit tout en soie, peau et tout, et capable de vivre cent ans. Puis il grimpe entre les cordes pour disputer une vingtaine de reprises acharnées avec un client en aussi bonne forme que lui-même; au bout de ces vingt reprises, toute sa soie est fripée et il a perdu une année

de sa vitalité. Quelquefois il a gaspillé cinq ans de sa vie, l'a réduite de moitié, ou même l'a usée tout entière. Je les ai observés à l'œuvre. J'ai vu des types solides comme des bœufs soutenir un dur combat et mourir dans l'année, de la poitrine; ou d'une maladie de reins, ou de toute autre. A quoi cela sert-il? Leur argent ne peut racheter ce qu'ils ont gaspillé. Voilà pourquoi j'ai quitté le ring et je suis retourné conduire des attelages. Je suis de bon tissu, et je veux me conserver en bon état, voilà tout.

— Vous devez être fier de vous savoir maître des autres hommes, dit-elle doucement, consciente qu'à elle-même cette force et cette habileté inspiraient de l'orgueil.

— C'est vrai, reconnut-il franchement. Je suis content d'être entré dans le jeu, et je suis également content de l'avoir quitté... Oui, j'y ai appris beaucoup de choses, entre autres à garder les yeux bien ouverts et la tête froide. Oh ! j'ai un caractère, un amour de caractère ! Parfois, je me fais peur à moi-même. Autrefois je me laissais toujours emporter. La lutte m'a appris à maintenir la vapeur sous pression et à ne pas faire ce que j'aurais à regretter ensuite.

— Comment ! mais de tous les hommes que je connais, vous avez le caractère le plus doux et le plus facile, s'écria-t-elle.

— Ne le croyez pas. Donnez-vous seulement la peine de m'observer et parfois vous me verrez bouillir au point que je ne sais plus ce que je fais. Je suis effrayant quand je m'y mets.

Cette assurance tacite de la continuation de leurs relations fit éprouver à Saxonne un petit frisson de joie.

— Dites, lui demanda-t-il comme ils s'approchaient de son quartier à elle, que faites-vous dimanche prochain ?

— Rien : je n'ai pas de projets.

— Eh bien ! si nous allions faire une promenade en buggy toute la journée dans la montagne !

Elle ne répondit pas tout de suite, car pour le moment elle revivait le cauchemar de sa dernière course en buggy ; la terreur qui l'avait fait sauter de la voiture ; les miles interminables qu'elle avait ensuite parcourus dans l'obscurité en trébuchant avec ses souliers à semelle mince, et se meurtrissant les pieds sur tous les rochers. Puis, dans une grande vague de joie, l'idée lui vint que son voisin était un tout autre genre d'homme.

— J'adore les chevaux, fit-elle. Je les aime presque plus que la

danse, bien que je n'y connaisse rien. Mon père montait un grand cheval rouan -- il était capitaine dans la cavalerie. Je ne l'ai jamais connu, mais quand je pense à lui, je le vois toujours sur un grand cheval, une ceinture autour de la taille et son épée à son côté. Cette épée, c'est Georges, mon autre frère, qui la possède maintenant, et Tom -- le frère avec qui je vis -- prétend qu'elle devrait me revenir, parce que mon père n'était pas le père de Georges. Ce ne sont que mes demi-frères, car je suis le seul enfant né du remariage de ma mère. Je ne devrais pas dire son remariage, en fait c'était son seul mariage, son seul vrai mariage d'amour.

Saxonne s'arrêta soudain, comme embarrassée de l'audace de ses propos. Mais elle avait vraiment fort envie de raconter sa vie à ce jeune homme, et il lui semblait que ces souvenirs lointains faisaient eux aussi partie de son histoire.

-- Continuez à me dire des choses sur vous, lui demanda Billy avec insistance. J'aime beaucoup qu'on me parle des gens du passé. Mes parents en faisaient partie aussi, et quelquefois il m'arrive de penser que cette période était plus agréable à vivre que celle où nous sommes. Les choses étaient alors plus naturelles et plus raisonnables. Je n'arrive pas à exprimer exactement ce que je ressens, mais je n'arrive pas à comprendre la vie d'aujourd'hui, avec les syndicats, les grèves, les moments où tout va mal, le chômage et tout le reste. Les choses ne se passaient quand même pas comme ça dans le temps: tout le monde était fermier, on chassait pour se nourrir, on avait assez à manger et on s'occupait des vieux parents. Mais maintenant tout est si embrouillé que je n'y comprends rien. Je ne suis peut-être pas très intelligent, je n'en sais rien -- mais ça ne fait rien, continuez avec votre mère.

-- Oh, elle était toute jeune lorsqu'elle tomba amoureuse du capitaine Brown - il était soldat, et c'était tout juste avant la guerre. Lorsque la guerre a été déclarée, on l'a envoyé vers l'est, et elle était restée pour s'occuper de sa jeune sœur Laura. Et puis on apprit un jour que mon père avait été tué à Shiloh, et ma mère a épousé un homme qui l'avait aimée sans rien dire pendant des années. C'était un garçon qui avait fait route avec elle sur le même attelage lorsqu'elle avait traversé les prairies. Oh, elle l'aimait, bien sûr, mais elle n'en était pas amoureuse. Puis la nouvelle est arrivée que mon père n'était pas mort, et ça l'a rendue toute triste -- oh, ça n'a pas gâché

sa vie, non, car c'était une bonne mère et une bonne épouse, mais elle était toujours triste, douce et soumise, et sa voix était la plus merveilleuse du monde.

— Elle a été très courageuse, renchérit Billy.

— Mon père ne s'était pas marié, et en fait il l'a toujours aimée. J'ai à la maison une très jolie poésie qu'il avait écrite sur elle, et c'est très beau, on dirait presque de la musique. Longtemps après que son mari fut mort, ma mère et mon père se sont mariés d'amour — ça s'est passé en 1882, et elle était encore très jolie.

Saxonne en raconta plus long, pendant qu'ils se tenaient debout près de sa porte, et elle se plut à croire que le baiser d'adieu qu'il lui donna était un peu plus appuyé qu'un baiser ordinaire.

— Alors, c'est convenu pour neuf heures ? demanda-t-il par-dessus la barrière. Ne vous inquiétez pas de provisions ni de rien. J'arrangerai tout cela. Soyez seulement prête à neuf heures.

CHAPITRE IX

Le dimanche matin, Saxonne fut prête en avance. Comme elle revenait à la cuisine, après avoir jeté un coup d'œil par les fenêtres de devant, Sarah lança une de ses attaques coutumières.

— C'est honteux de voir comme il y a des gens qui peuvent se payer des bas de soie, commença-t-elle, quand de pauvres créatures comme moi, qui turbinent jour et nuit, n'ont jamais porté des bas de soie ni des souliers, des trois paires à la fois. Mais, aussi vrai qu'il y a un Dieu juste dans le ciel, il y en a qui seront rudement surpris quand la fin viendra et qu'ils recevront leur dû.

Tom, qui fumait sa pipe en dorlotant son petit dernier sur ses genoux, cligna de l'œil à la dérobée pour indiquer que Sarah était dans un de ses mauvais jours. Saxonne s'occupa d'attacher un ruban dans les cheveux d'une des fillettes. Sarah allait et venait lourdement dans la cuisine, en train de laver et de serrer la vaisselle. Elle se redressa au-dessus de l'évier en poussant un gémissement, et regarda Saxonne avec un renouveau d'hostilité.

— Tu ne dis rien, hein ? Et pourquoi ne réponds-tu pas ? Parce que je suppose qu'il te reste un peu de honte... d'aller courir avec un boxeur de profession ! Oh ! j'ai entendu raconter la façon dont tu te conduis avec Bill Roberts. Un beau spécimen, ma foi ! Mais attends un peu que Charley Long lui tombe dessus, nous verrons !

— Oh ! je ne sais pas trop, intervint Tom. D'après ce que j'ai entendu dire, Bill Roberts est assez à la hauteur.

Saxonne sourit d'un air entendu, et Sarah, surprenant ce sourire, en devint furieuse.

— Pourquoi ne pas te marier avec Charley Long ? Il est fou de toi, et ce n'est pas un ivrogne.

– Je crois qu'il boit bien sa part de bière, répliqua Saxonne.

– C'est vrai, confirma son frère. Et en outre, je sais positivement qu'il en a toujours un baril chez lui.

– Probablement que tu en as pompé ta part, aboya Sarah.

– Ça se peut, répondit Tom, s'essuyant rétrospectivement la bouche avec le revers de sa main.

– Eh bien, il peut bien se payer un baril chez lui s'il en a envie, dit-elle en renouvelant l'attaque, cette fois contre son mari aussi. Il paie ce qu'il doit, et certainement il gagne de bonnes journées, meilleures que bien d'autres hommes, en tout cas.

– Et il n'a pas de femme ni d'enfants à entretenir, riposta Tom.

– Ni d'éternelles cotisations à verser en pure perte aux syndicats.

– Oh, que si! répondit Tom allégrement. Il ne travaillerait guère dans cette boîte, ni dans aucune autre d'Oakland, s'il ne se tenait pas en bons termes avec l'Union des forgerons. Tu n'y comprends goutte aux conditions du travail, Sarah. Les syndiqués doivent se soutenir, s'ils ne veulent pas crever de faim.

– Oh, naturellement, renifla Sarah. Je ne comprends rien. Je n'ai pas de cervelle. Je suis une sotte, et tu ne te gênes pas pour me le dire devant mes enfants.

Elle se tourna comme une furie vers son aîné, qui sursauta et fit un pas en arrière.

– Willie, ta mère est une imbécile, tu entends? Ton père dit qu'elle est stupide, et il le dit à son nez et au tien. Ce n'est qu'une pauvre idiote. Bientôt il dira qu'elle est toquée et la fera enfermer dans un asile. Et que diras-tu de cela, toi, Willie, quand tu verras ta mère enfermée dans une cellule capitonnée, avec la camisole de force, privée de la lumière du jour et battue comme une négresse avant la guerre, battue à coups de gourdin? Voilà le genre de père que tu as Willie. Penses-y, mon enfant... dans une cellule capitonnée... la mère qui t'a porté dans son sein... avec les aliénés hurlant et tournoyant autour d'elle, et de la chaux vive pour ronger les cadavres de ceux qui ont été battus à mort par les cruels gardiens...

Elle continua, inlassable, peignant sous des couleurs pessimistes l'avenir de plus en plus noir que lui réservait son mari, tandis que le jeune garçon, appréhendant vaguement quelque incompréhensible catastrophe, versait des larmes silencieuses, la lèvre inférieure pendante et tremblante. Saxonne, un instant, perdit patience.

— Oh ! pour l'amour de Dieu, s'écria-t-elle, ne pouvons-nous rester cinq minutes ensemble sans nous quereller ?

Sarah interrompit ses évocations de cabanon et se tourna vers sa belle-sœur.

— Qui est-ce qui cherche noise ? N'ai-je pas le droit de dire ce que je pense sans que vous me tombiez dessus tous les deux ?

Saxonne haussa les épaules en désespoir de cause, et Sarah se retourna contre son mari.

— Puisque tu aimes ta sœur infiniment mieux que ta femme, pourquoi m'as-tu épousée, moi qui ai porté tes enfants et qui t'ai servi d'esclave, et qui ai turbiné pour toi et qui me suis usée les ongles à ton service sans aucun remerciement que d'être insultée devant mes enfants et de m'entendre dire que je suis tapée ? Et qu'as-tu jamais fait pour moi ? C'est ce que je voudrais savoir, moi qui t'ai fait la cuisine, et lavé tes sales frusques, et raccommodé tes chaussettes, et passé des nuits à veiller tes gosses quand ils étaient malades. Regarde ça !

Elle avança un pied informe et enflé, enfermé dans un soulier monstrueux, flasque, dont le cuir sec et éraillé paraissait blanc au bord des crevasses renflées. Sa voix devenait à chaque instant plus élevée et plus gutturale.

— Regarde, te dis-je, regarde ça ! Les seuls que je possède, moi, ta femme ! N'as-tu pas honte ? Où sont mes trois paires à moi ? Regarde ce bas !

La parole lui manquant, elle s'assit brusquement sur une chaise auprès de la table, jetant droit devant elle des regards furieux. Se relevant avec la raideur soudaine d'un automate, elle se versa une tasse de café froid, et se rassit de la même façon saccadée. Comme si ce liquide graillonieux et indescriptible devait lui brûler les lèvres, elle en versa dans sa soucoupe, et continua à fixer le vague, sa poitrine se soulevant et s'abaissant en mouvements brusques et mécaniques.

— Voyons, Sarah, calme-toi, calme-toi ! supplia Tom avec inquiétude.

Pour toute réponse, lentement, de propos parfaitement délibéré, comme si la destinée d'un empire dépendait de l'assurance de son acte, elle retourna la soucoupe et l'appliqua sens dessus dessous sur la table; puis, du même mouvement lent et massif, elle leva la main droite bien ouverte, et plaqua une gifle retentissante sur la joue

étonnée de Tom. Puis, immédiatement, elle se mit à pousser un hurlement aigu, rauque et monotone de folie hystérique, et, s'asseyant sur le plancher, commença à se balancer en avant et en arrière dans les angoisses d'une douleur insondable.

La pleurnicherie silencieuse de Willie devint bruyante, et les deux fillettes, avec leurs rubans neufs dans les cheveux, se mirent à l'unisson. Tom avait les traits tirés et la figure toute blanche, sauf à l'endroit où il avait reçu la claque. Saxonne aurait voulu l'entourer de ses bras et le consoler, mais elle n'osait pas. Il se pencha sur sa femme.

— Sarah, tu n'es pas bien. Laisse-moi te mettre au lit, et je finirai le ménage.

— Ne me touche pas, ne me touche pas ! hurla-t-elle en se reculant violemment.

— Emmène les enfants dans la cour, Tom, pour se promener ou n'importe quoi, mais emmène-les, dit Saxonne bouleversée, pâle et tremblante. Va, Tom, je t'en prie. Voilà ton chapeau. Je m'occuperai d'elle. Je sais comment m'y prendre.

Livrée à elle-même, Saxonne déploya une activité prodigieuse, tout en simulant un calme qu'elle était loin de ressentir, mais qu'elle devait communiquer à la pauvre folle hurlant sur le plancher. La maison légèrement construite était odieusement perméable à tous les bruits. Saxonne savait que ces cris étaient entendus par les voisins de chaque côté, et par ceux de toute la rue. Elle craignait surtout que Billy n'arrivât au beau milieu du tumulte. Elle se sentait profanée comme d'un viol. Toutes ses fibres se révoltaient, au point de lui causer presque des nausées. Pourtant elle gardait son sang-froid et caressait le front et les cheveux de Sarah avec des mouvements lents et apaisants. Bientôt, l'ayant entourée d'un de ses bras, elle finit par obtenir une légère atténuation de ce cri strident, atroce et incessant. Quelques minutes après, gémissant lourdement, la femme était couchée dans son lit, le front et les yeux couverts de serviettes mouillées pour soulager l'inflammation cérébrale qu'elle-même et Saxonne s'accordaient tacitement à qualifier de mal de tête.

Lorsqu'un piétinement de chevaux descendit la rue et s'arrêta devant la maison, Saxonne put s'échapper jusqu'à la porte de devant et faire signe de la main à Billy. Dans la cuisine elle trouva Tom qui attendait, triste et inquiet.

— Tout va bien, dit-elle. Billy Roberts est arrivé, et il faut que je m'en aille. Va t'asseoir quelque temps auprès d'elle, et peut-être qu'elle s'endormira. Mais ne la presse pas, laisse-la faire à sa guise. Si elle te laisse prendre sa main, prends-la. Essaie de toute façon. Mais avant tout, naturellement, et comme entrée en matière, commence par mouiller la serviette qu'elle a sur les yeux.

Tom était un brave homme, de caractère accommodant; mais, comme la majorité des gens de l'Ouest, il était peu démonstratif. Il fit un signe de tête, se tourna vers la porte pour obéir, puis s'arrêta indécis. Il regarda Saxonne avec un amour tout fraternel et une reconnaissance presque canine. Elle comprit ses sentiments, et son cœur bondit vers lui...

— C'est bon, tout va bien, cria-t-elle vivement.

Tom secoua la tête et haussa les épaules.

— Non, ce n'est pas bien ! C'est honteux, scandaleux ! Oh ! pour moi, ça m'est égal. Mais c'est pour toi que je souffre. Tu as la vie devant toi, petite sœur chérie. La vieillesse viendra assez vite, avec tout ce qui s'ensuit. Mais c'est un mauvais début pour un jour de congé. Le mieux c'est d'oublier tout ça, de filer avec ton bon ami et de te payer du bon temps.

La porte ouverte, la main posée sur le bouton pour la refermer après lui, il s'arrêta une seconde fois. Ses sourcils se froncèrent.

— Enfer ! quand on y pense ! Dire que Sarah et moi allions jadis nous promener en buggy ! Et je te prie de croire qu'elle avait trois paires de souliers, elle aussi. Peut-on rien imaginer de plus fort !

Saxonne acheva de s'habiller dans sa chambre; un instant elle monta sur une chaise pour s'assurer dans le miroir que les plis de sa jupe de toile tombaient bien. C'était une jupe de confection; elle l'avait retouchée, ainsi que sa jaquette, et avait refait les coutures à petits points pour obtenir l'effet d'un costume sur mesure. Encore perchée sur sa chaise, dans un éclair d'intuition, elle tira et releva sa jupe bien en arrière. L'effet lui parut bon, et elle sut apprécier la ligne de sa fine cheville au-dessus du nœud marron de ses souliers bas. Elle fut également satisfaite de la courbe délicate mais bien pleine du mollet mis en relief par la couleur brune de ses bas neufs. Descendue de son piédestal, elle épingla sur sa tête un canotier blanc dont le ruban brun était assorti à sa ceinture. Elle se frotta vivement les joues pour y ramener les couleurs que Sarah en avait chassées, et

s'attarda encore un instant pour enfiler ses gants de fil marron; car elle avait lu, dans le supplément de la mode d'un journal du dimanche, qu'une dame comme il faut ne met jamais ses gants après avoir franchi le seuil de sa porte.

En traversant la première pièce et en passant devant la porte de la chambre de Sarah, dont la mince cloison laissait passer des soupirs et des halètements, elle fit appel à toute sa force de volonté pour conserver la couleur de ses joues et l'éclat de ses yeux. Elle y réussit parfaitement. Billy ne se douta pas le moins du monde que cette créature rayonnante de vie et de jeunesse, qui descendait légèrement les dernières marches, venait de soutenir une lutte écœurante contre l'hystérie et la folie.

De son côté, elle fut surprise de la physionomie tout à fait blonde de Billy en plein soleil, et de la couleur rosée de ses joues, satinées comme celles d'une fille. Ses yeux semblaient d'un bleu plus profond que d'habitude, et ses cheveux cendrés et frisés suggéraient plus que jamais la teinte d'or pâle que pourtant ils ne possédaient pas. Jamais encore elle ne l'avait vu si royalement jeune. Il l'accueillit d'un sourire qui découvrit un instant la blancheur de ses dents entre ses lèvres rouges, et qui lui apparut de nouveau comme une promesse d'apaisement et de repos. A peine échappée du chaos lamentable qui constituait la mentalité de sa belle-sœur, elle était tout particulièrement disposée à apprécier le calme imposant de Billy, et ne put se défendre de rire intérieurement en se souvenant qu'il s'était lui-même accusé d'avoir mauvais caractère.

Elle avait déjà fait des promenades en buggy, mais toujours derrière une unique haridelle, sur quelque voiture haute, lourde et mal-propre comme celles que recherchent les loueurs à cause de leur solidité à toute épreuve. Maintenant, devant elle, se dressaient deux alezans jeunes et superbes, qui encensaient avec impatience, et dont la robe luisante comme du satin proclamait qu'ils n'avaient jamais été loués de leur vie. Une flèche d'une minceur invraisemblable les séparait, et tout leur harnachement paraissait extraordinairement léger et fragile. Et Billy semblait ici à sa place. Comme en vertu d'un droit élémentaire, il trônait en maître de cet équipage, sur le siège étroit et haut, entre les roues larges et jaunes, au milieu de ce grément poli par l'astiquage et fin comme une toile d'araignée, efficace et résistant, aussi différent de l'attelage ordinaire que son conducteur

différait des hommes qui l'avaient menée derrière des chevaux lourds et endormis. Il tenait les rênes d'une seule main, et contenait ces bêtes jeunes et nerveuses en leur parlant d'une voix basse et tranquille, où l'on sentait sa volonté et sa force.

Ce n'était pas le moment de s'attarder. Avec son coup d'œil rapide et son intuition féminine, Saxonne aperçut non seulement les enfants curieux attroupés autour d'eux, mais des faces adultes regardant furtivement par les fenêtres et portes ouvertes ou dans l'entrebâillement des rideaux. Billy, de sa main libre, repoussa la robe de toile et aida la jeune fille à s'asseoir à côté de lui. Le siège de cuir brun à dossier haut et bien rembourré lui donna une sensation de grand confort mais elle se sentit encore plus réconfortée par le voisinage physique et rassurant de l'homme assis près d'elle.

— Comment les trouvez-vous ? demanda-t-il, prenant les rênes à deux mains et excitant les chevaux qui partirent comme un trait, avec une rapidité surprenante. Ils appartiennent au patron, vous savez. On ne trouverait pas à louer des animaux comme ceux-là. Il me les laisse sortir de temps en temps pour leur donner de l'exercice. Si on ne les exerce pas régulièrement, ils deviennent difficiles à manier. Regardez celui-là, "Roi", faire ses courbettes. En a-t-il assez, de style ? D'ailleurs, l'autre est tout aussi bon. On l'appelle "Prince". Il faut un bon mors et une main ferme pour le tenir... Hein ? Tu veux faire des farces ? L'avez-vous vu, Saxonne ? Oh ! c'est un fameux cheval !

De l'arrière leur parvenaient les cris d'admiration des enfants du voisinage, et Saxonne poussa un soupir d'aise, consciente que sa journée heureuse était enfin commencée.

CHAPITRE X

— Je ne m'y connais pas en chevaux, dit Saxonne. Je n'en ai jamais monté aucun, et quand par hasard j'ai essayé de conduire, il n'y en avait qu'un seul, et encore il était boiteux, ou buttait à chaque pas, ou quelque chose de ce genre. Mais je n'en ai pas peur. Je les aime beaucoup, et je crois les aimer de naissance.

Billy lui jeta un regard d'admiration.

— Ah ! vous êtes de bonne qualité, vous. Voilà ce que j'apprécie chez une femme, du cran. Certaines jeunes filles que j'ai emmenées en promenade, je vous le dis entre nous, me rendaient malade ; toujours bâties sur le même modèle : nerveuses, tremblantes, criardes et irrésolues. Moi, j'en suis pour la fillette brave qui aime les poneys. Sur ma parole, Saxonne, vous êtes de bonne étoffe. C'est un vrai plaisir de causer avec vous. Avec les autres, je me sens comme un mollusque. Elles ne savent rien de rien et elles ont la frousse tout le temps. Enfin, vous devez me comprendre.

— Il faut que l'amour des chevaux vienne de naissance, sans doute, répondit-elle. Peut-être ce qui me les fait aimer, c'est que je pense toujours à mon père sur son chargeur rouan. Quoi qu'il en soit, j'en raffole. Quand j'étais toute petite, j'en dessinais tout le temps, et ma mère m'y encourageait. J'ai un album presque rempli de ces dessins. Savez-vous, Billy ? je m'imagine parfois que je possède un cheval, bien à moi. Et très souvent, je rêve que je suis à cheval, ou que je conduis un attelage.

— Je vous les laisserai conduire plus tard, quand ils auront jeté leur feu. Ils tirent dur en ce moment. Tenez, mettez vos mains devant les miennes, serrez bien les guides. Sentez-vous le tirage ? Sûrement vous devez le sentir, mais pas tout entier, il s'en faut. Je n'ose pas les lâcher, étant donné que vous êtes un poids si léger.

Les yeux de Saxonne étincelèrent quand elle se rendit compte, elle aussi, de la pression opérée par la bouche de ces superbes créatures; et ses yeux à lui étincelèrent de son plaisir à elle.

— A quoi sert une femme si elle ne peut se mettre au niveau d'un homme? s'écria-t-il avec enthousiasme.

— Les gens qui aiment les mêmes choses s'entendent toujours mieux ensemble, répondit-elle, dissimulant sous cette banalité la joie qu'elle ressentait de se trouver si spontanément en contact avec lui.

— Ecoutez, Saxonne: j'ai soutenu des combats, des batailles sérieuses, me faisant tanner la peau pour avoir le dessus, devant des assemblées d'habitues, gens malpropres, saturés de whisky et de tabac, qui me dégoûtaient profondément. Et ces gens qui n'auraient seulement pas pu supporter un direct ou un crochet à la mâchoire ou à l'estomac, m'applaudissaient et hurlaient pour réclamer du sang. Du sang! vous m'entendez? Eux qui n'avaient pas plus de sang dans le corps qu'une crevette! Eh bien, sincèrement, je préférerais combattre devant une assistance d'une seule personne, pourvu qu'elle me soit sympathique, vous, par exemple. J'en serais fier. Mais imaginez-vous ces croquants-là, avec la hardiesse d'un lapin et la force d'un roquet galeux, m'applaudissant, moi! Pouvez-vous me blâmer d'avoir quitté ce vilain jeu? J'aimerais mieux me battre devant les vieilles rosses vouées à l'équarisseur que devant cette pourriture de crétins qui n'ont rien de plus épais que de l'eau dans les veines, de l'eau de Contra-Costa quand il pleut très fort dans la montagne.

— Je... je ne savais pas que c'était ça la boxe de profession, balbutia-t-elle, lâchant les guides et se renfonçant près de lui.

— Ce n'est pas la boxe, c'est le public qu'elle attire, riposta-t-il ardemment. Naturellement, les combats sont malsains pour les jeunes hommes qu'ils esquintent. Mais ce qui me répugne le plus, ce sont les voyous qui fréquentent les assauts. Toutes leurs flagorneries, tous leurs éloges me font l'effet d'insultes. Vous comprenez? cela me rabaisse. Un tas de boit-sans-soif qui craindraient de toucher un chat malade, indignes d'aider un homme comme il faut à mettre son pardessus; les voyez-vous juchés sur leurs pattes de derrière, braillant des encouragements à mon adresse, à moi!... Ah! Ah! comment trouvez-vous ça?

Un gros bouledogue traversa la rue obliquement et en silence, sans paraître s'inquiéter de l'attelage qu'il évitait. Il avait passé si près de

Prince que celui-ci, montrant les dents comme un étalon, avait plongé la tête en avant pour essayer de happer le chien.

— C'en est un batailleur, ce Prince ! Et chez lui c'est naturel. S'il a fait cet effort, ce n'est pas pour être applaudi par la racaille, mais par pur dépit et pour son propre plaisir. Ça, c'est bien, c'est franc, c'est spontané. Mais tous ces habitués des arènes ! Ma parole, Saxonne !...

Saxonne le regardait de côté, tandis qu'il guidait attentivement ses chevaux à travers les rues désertes de ce dimanche matin, les retenant et les détournant instantanément pour éviter deux enfants qui zigzaguaient dans une voiturette. Elle découvrait en lui des profondeurs et des intensités, tous les symptômes magiques d'un caractère puissant, des lueurs suggestives et des colères sérieuses, des indifférences glaciales et lointaines comme les étoiles, une sauvagerie aiguisée comme celle du loup et franche comme celle de l'étalon, le courroux implacable et destructeur d'un ange, une jeunesse de feu et une vie débordant l'instant et le lieu. Elle se sentait intimidée et fascinée; son désir de femme franchissait la distance et volait vers lui; elle osait l'aimer, elle aurait voulu le serrer sur sa poitrine, et l'avou qu'elle se murmurait à elle-même vibrait sur toutes les fibres de son âme: "Oh, cher, cher, et tendre aimé !"

— Franchement, Saxonne, dit-il en reprenant le fil de sa conversation, il y a eu des moments où je les prenais en haine, où j'avais envie de sauter par-dessus les cordes et de leur entrer dedans, de les assommer et de les traîner dehors et de leur montrer ce que c'est que de se battre. Par exemple, le soir de mon assaut avec Billy Murphy. Billy Murphy ! si seulement vous le connaissiez ! C'est mon ami: le garçon le plus propre et de franc-jeu qui soit jamais monté sur une estrade pour disputer un prix. Ensemble nous avons fréquenté l'Ecole Durant, et grandi en camarades. Ses batailles étaient les miennes et je partageais ses ennuis. Nous nous sommes mis tous les deux à faire de la boxe. On nous fit battre l'un contre l'autre. Ce n'était pas la première fois. Nous avons fait deux parties nulles: une fois la décision avait été pour lui, une autre fois pour moi. Ce cinquième assaut s'engagea entre deux hommes qui s'aimaient parfaitement. Il a trois ans de plus que moi, avec une femme et deux ou trois enfants, que je connais aussi. Et c'est mon ami. Vous comprenez ?

Je pèse dix livres de plus que lui, mais entre poids lourds, ça ne

fait rien. Il ne calcule pas son temps et sa distance aussi bien que moi, et je puis rester plus ferme sur mes jambes; mais il est plus adroit et plus vif. Tous deux nous savons supporter les coups et nous servir des deux mains, une volée dans chaque poing. Je connais ses ripostes, il connaît les miennes, et nous nous respectons mutuellement. Enfin, nous sommes bien assortis comme adversaires. Deux parties nulles, et une par décision pour chacun. Franchement je ne peux jamais pressentir qui gagnera, tellement nous nous valons l'un l'autre... Nous voilà donc à cet assaut... Je ne vous ennuie pas ?

— Non, non, s'écria-t-elle. Je suis charmée de vous entendre. Vous êtes si intéressant !

Il reçut ce compliment d'un air calme, sans broncher ni remercier.

— Nous voilà donc en train de nous battre six, sept, huit reprises, toujours à égalité de points. J'ai mesuré ses élans et lui ai envoyé des directs du gauche, et j'ai répondu à ses feintes par un méchant petit uppercut du droit, et il m'a tambouriné les mandibules et les oreilles jusqu'à ce que ma tête tout entière chante et bourdonne. Et tout est au mieux pour nous deux, avec une décision de partie nulle en perspective. La durée du combat était de vingt reprises.

Alors survient sa mauvaise chance. Nous sommes en train d'en venir à un corps à corps qui n'est pas encore engagé, quand il me lance un court crochet à la tête, du gauche, un coup à me faucher s'il m'atteignait à la mâchoire. J'esquive en plongeant en avant, mais pas assez vite, et il m'atteint en plein sur le côté de la caboche. Ma parole, Saxonne, le coup était si bien porté que j'en ai vu trente-six chandelles. Mais ça ne fait pas de mal et ce n'est pas sérieux; à cet endroit les os sont épais. Et du coup c'est lui qui est fauché, car il avait un pouce en mauvais état, et je le savais depuis qu'il l'avait abîmé lors de nos batailles entre gosses dans le sable de Watts Tract. Murphy venait de briser son pouce sur ma tête dure: il l'avait fait rentrer dans son articulation avec une torsion en dehors, et tous les vieux tendons s'étaient déchirés à nouveau. Ce n'était pas ma faute. C'est un sale tour à jouer à un type, bien qu'admis de franc-jeu, que de lui briser la main avec votre crâne. Mais ça ne se fait pas entre amis. Je n'aurais pas voulu jouer une blague pareille à Billy Murphy pour un million de dollars. C'était un accident provenant de ce que je n'avais pas été assez vif, de ce que je suis lent de naissance.

Ce qu'il devait souffrir ! Parole d'honneur, Saxonne, il faut y

avoir passé pour savoir combien fait mal une vieille blessure endommagée de nouveau. Billy Murphy devait forcément rester à la traîne : pas d'autre alternative. Il ne se battait plus avec ses deux mains. Il le savait, moi de même, et l'arbitre aussi ; mais les autres l'ignoraient. Il continuait à se servir du bras gauche comme s'il était en bon état, mais il s'en fallait. Il éprouvait la même souffrance que si on lui eût enfoncé un couteau dans la chair. Il n'osait pas frapper pour de bon de son poing gauche. Il en souffrait même sans le remuer. Il me portait des coups pour rire, que j'étais trop avisé pour parer, sachant qu'il n'y avait aucune force derrière ; et même ces faibles contacts sur son pauvre pouce lui portaient au cœur, lui faisaient plus de mal que des coups de poings assenés sur un amas de furoncles ; et cette torture se renouvelait au moindre attouchement.

Supposez que nous ayons boxé pour nous amuser, dans la cour, et qu'il se soit abîmé le pouce de cette façon : en un clin d'œil, nous aurions retiré nos gants ; j'aurais mis des compresses d'eau fraîche sur ce pauvre doigt et je l'aurais bandé bien serré pour empêcher l'inflammation. Mais non ; c'était un combat devant des habitués, qui avaient payé pour voir du sang, et il leur fallait du sang. Ce ne sont pas des hommes, ce sont des loups.

Il était forcé d'en prendre à l'aise, maintenant, et moi je ne le pressais pas. Je n'étais plus bon à rien ; je ne savais que faire. Je ralentis, et voilà que les habitués s'en aperçoivent :

— Pourquoi ne cognez-vous pas ? se mettent-ils à brailler. C'est du chiqué ! Embrassez-vous, tant qu'à faire ! A toi la coupe de tendresse, Bill Roberts !... et autres aménités de ce genre.

— Cognez ! me dit l'arbitre, d'une voix basse et furieuse. Cognez ou je vous disqualifie ! vous, Bill ! c'est à vous que je parle. Et en parlant il me touchait l'épaule pour qu'il n'y ait pas d'erreur.

Ce n'était pas drôle. Ni juste non plus. Savez-vous pourquoi nous nous battions ? Pour cent malheureux dollars. Pensez-y. A ce prix-là nous devons faire de notre mieux pour abattre notre homme, à cause des amateurs qui ont parié sur nous. C'est charmant, n'est-ce pas ? Eh bien, ce devait être mon dernier combat ; ça m'a dégoûté du truc : très peu pour moi désormais !

— Abandonne ! dis-je à Billy Murphy pendant un corps à corps ; pour l'amour de Dieu, Bill, abandonne !

Et il me répond dans un murmure :

— Je ne peux pas, Bill, tu le sais bien.

Alors l'arbitre nous sépare, et la tourbe commence à siffler et hurler.

— Maintenant rue un peu, bougre d'animal, et donne-lui le coup de grâce, me dit l'arbitre; et je lui réponds qu'il aille au diable. Bill et moi nous retombons dans un corps à corps, sans frapper, et Bill touche son pouce encore un fois, et je puis voir sa souffrance à l'expression de son visage. Ah ! il en avait du courage, le pauvre garçon. Mais il atteignait la limite des forces humaines. Ainsi, de plonger ses regards dans ceux d'un ami brave, mais sur le point de défaillir de souffrance, et qu'on aime, et dans les yeux de qui on voit qu'il vous le rend, et être obligé de lui infliger une nouvelle torture, on appelle cela du sport ? Singulier divertissement, et qui n'est pas de mon goût ! Mais le public a parié sur nous. Nous ne comptons pas. Nous nous sommes vendus pour cent dollars, et il faut qu'ils en aient pour leur argent.

Je vous en donne ma parole, Saxonne, à des moments semblables j'avais envie de passer entre les cordes et de tomber sur le poil de ces hurleurs altérés de sang.

— Pour l'amour de Dieu, abats-moi, Bill, me dit Murphy dans ce corps à corps. Mets-m'en un coup et je tomberai pour de bon, mais je ne peux pourtant pas me coucher !

— Croyez-moi si vous voulez. Je me mets à pleurer, là, sur l'arène, dans ce corps à corps, à pleurer comme un gosse.

— Je ne peux pas, Bill, lui dis-je dans un murmure, m'accrochant à lui comme à un frère, tandis que l'arbitre furieux nous tiraille pour nous séparer, et que toute la foule hurle et se déchaîne.

— Tu le tiens ! hurle le public. Vas-y, finis-le ! Couche-le sur le foin, Billy ! Mets-lui un coup sur la mâchoire et abats-le !

— Il faut que tu le fasses, Bill, ou tu n'es qu'un âne, me dit Murphy en me regardant de ses bons yeux pleins d'amitié tandis que la poigne de l'arbitre nous sépare.

Et tous ces louts qui hurlaient : "C'est du chiqué, du chiqué !" et dont la clameur ne s'interrompait plus !

Eh bien, je l'ai fait ! Il n'y avait pas d'autre moyen de s'en tirer. Oui, j'ai fait cela, moi ! J'y étais obligé. D'une feinte j'attire son gauche, j'esquive à droite, recevant le coup sur l'épaule, et mon poing droit lui arrive sur la mâchoire. Et il connaissait le truc ; il était

à la hauteur; cent fois il m'avait paré ce coup-là et l'avait arrêté avec son épaule. Mais cette fois-ci il ne le pare pas; il reste découvert à dessein. Vlan ! ça y est. Il saute en l'air et retombe de côté, la figure en avant sur la toile résinée, la tête tordue sous lui comme s'il avait eu le cou brisé. Moi ! j'ai fait cela pour cent dollars, devant un ramassis de voyous sur lesquels je ne daignerais pas m'essuyer les pieds ! Puis j'ai pris Bill dans mes bras et je l'ai porté dans son coin, et aidé à lui faire reprendre ses sens. Eh bien, il n'ont plus rien à réclamer. Ils ont payé leur argent et ils ont eu leur sang et un *knock-out*. Et voilà cet homme qui vaut mieux qu'eux, cet homme que j'aime, étendu insensible sur le paillason, avec le visage en sang.

Il resta un instant immobile, les yeux fixés droit devant lui sur les chevaux, la figure dure et irritée. Puis il poussa un soupir, regarda Saxonne, et sourit.

— Et j'ai quitté le métier sur-le-champ. Et Billy Murphy s'est moqué de moi à ce sujet. Il est resté fidèle à la profession, bien que ce ne soit pour lui qu'un supplément, car il a un bon métier entre les mains. Mais de temps en temps, quand sa maison a besoin d'être repeinte ou que son aîné a envie d'une bicyclette, il se remue et se fait cinquante ou cent dollars dans quelque club. Je vous ferai faire sa connaissance quand l'occasion s'en présentera. C'est un type à la hauteur, je vous en réponds. Mais ce soir-là, ça m'a rendu malade.

La dureté et l'irritation avaient reparu sur son visage, et Saxonne se surprit à imiter à son insu ce qu'ont fait délibérément bien des femmes dans une plus haute situation sociale. Impulsivement, elle tendit sa main vers celle dont il tenait les guides et l'appuya d'une brève mais ferme pression. Il la regarda, et elle fut récompensée par le sourire de ses lèvres et de ses yeux.

Oh, mais ! s'écria-t-il, jamais je ne parle comme cela à personne. Je tiens ma langue et garde mes pensées pour moi. Je ne sais pas comment cela se fait, c'est quelque chose de bizarre, mais j'ai la sensation que je voudrais être de vos amis. Et c'est pourquoi je vous débite toutes ces histoires. Il ne manque pas de femmes qui savent danser, pourtant.

Remontant vers le haut de la ville, ils dépassèrent la mairie de la cité et les gratte-ciel de la Quatorzième Rue, puis traversèrent Broadway vers Mountain View, tournèrent à droite du cimetière, grimpèrent la hauteur de Piedmont vers Blair Park, et plongèrent

dans la fraîche verdure du cañon de Jack Slayes. Saxonne ne put contenir la surprise et la joie que lui causait la rapidité avec laquelle ils avaient accompli tout ce trajet.

— Vos chevaux sont magnifiques, dit-elle. Je n'avais jamais rêvé d'être traînée par de pareilles bêtes. J'ai peur de m'éveiller et de découvrir que tout ceci n'était qu'un songe. Vous savez, je rêve tout le temps de chevaux. Je donnerais je ne sais quoi pour en posséder un quelque jour.

— C'est curieux, répondit Billy. C'est précisément de cette façon-là que je les aime aussi. Le patron prétend que je suis un connaisseur, et moi je sais que lui-même n'y entend rien, absolument rien. Pourtant il possède deux cents gros chevaux de trait outre cette paire pour l'attelage léger, et moi pas un seul.

— Pourtant, c'est Dieu qui fait les chevaux, dit Saxonne.

— Ce n'est certainement pas le patron. Alors pourquoi en a-t-il tant ? Deux cents, je vous dis. Il croit aimer les chevaux. A vrai dire, Saxonne, toute sa cavalerie lui inspire moins d'intérêt que je n'en éprouve pour le moindre poil de la plus petite queue de la dernière de ses rosses. Malgré cela, c'est à lui qu'ils appartiennent. Ne trouvez-vous pas cela scandaleux ?

Je vous crois ! affirma Saxonne en riant. Moi j'adore les chemisettes de fantaisie, et je passe ma vie à repasser les plus belles que j'aie jamais vues. C'est drôle, mais ce n'est pas juste.

Billy serra les dents dans un nouvel accès de colère.

— Et la façon dont certaines de ces femmes se procurent leurs chemisettes ! Ça me fait mal au cœur de penser que vous les repassez. Vous savez ce que je veux dire, Saxonne. Inutile de dissenter là-dessus. Vous le savez, je le sais, chacun le sait. Et nous sommes dans un triste monde si l'on ne peut parfois causer de ces choses entre hommes et femmes.

Il avait presque l'air de s'excuser, mais d'un ton de défi.

— Je ne parle jamais ainsi aux autres jeunes filles. Elles croiraient que j'entretiens des intentions à leur égard. Ça me rend malade de les voir toujours chercher des sous-entendus. Mais vous êtes différente. Je puis vous parler ainsi, et je sens que je le dois. On peut y aller carrément. Vous êtes comme Billy Murphy, ou tout autre avec qui un homme peut causer.

Elle soupira, profondément heureuse, et le regarda, sans en avoir conscience, avec des yeux brillants d'amour.

— Je suis dans le même cas, dit-elle. Quand je dansais avec des jeunes gens, je n'osais jamais les laisser parler de ces choses-là, parce que je savais qu'ils en profiteraient. Tenez, avec eux, j'ai toujours l'impression que nous trichons et mentons l'un à l'autre, que nous jouons une intrigue comme dans un bal masqué.

Elle fit une pause, hésitant et réfléchissant, puis continua à voix basse :

— Je n'ai pas été endormie. J'ai vu et entendu bien des choses. J'ai eu des occasions, quand j'étais tellement fatiguée du blanchissage que j'aurais fait presque n'importe quoi. J'aurais pu en avoir, des chemisettes de fantaisie, et tout le reste... et peut-être même aurais-je pu monter à cheval. Il y avait le caissier d'une banque... un homme marié, s'il vous plaît. Il m'a parlé sans détours. Je ne comptais pas, vous comprenez. Je n'étais pas une jeune fille, avec des sentiments de jeune fille, ni rien de tout cela, mais une nullité, un zéro. Ça ressemblait à une conversation d'affaires. J'ai appris à juger les hommes d'après celui-là. Il m'a dit ce qu'il comptait faire. Il...

Sa voix s'éteignit tristement, et dans le silence qui suivit, elle entendit Billy grincer des dents.

— Vous n'avez pas besoin de m'en dire plus long, s'écria-t-il. Je sais. Nous sommes dans un vilain monde de sale vermine, dépourvu d'honnêteté, une énigme pour moi. Les femmes, avec ce qu'il y a de meilleur en elles, sont achetées et vendues comme des chevaux. Ce n'est pas de cette façon que je comprends les femmes ; ni les hommes non plus. Je ne puis considérer un homme autrement que comme volé quand il fait de pareils marchés.

Il s'arrêta brusquement, et ramena son cheval au pas. A mi-chemin d'un tournant brusque, fonçant droit sur eux, une automobile avait surgi. Elle s'était arrêtée net dans un grand fracas de freins, tandis que les visages de ses occupants renaissaient à la vie et regardaient le jeune homme et la jeune femme installés dans le léger attelage qui leur barrait la route. Billy leva sa main en l'air.

— Passez par l'autre côté, mon vieux, dit-il au chauffeur.

— Pas question, les gosses, répondit ce dernier, tandis qu'il jaugeait rapidement, d'un coup d'œil exercé, l'éboulement du talus vers l'intérieur de la route, et l'effondrement du bord extérieur.

Alors, on va s'installer là, annonça gaiement Billy. Je connais bien le code de la route, et je sais que mes chevaux ont la priorité complète sur les automobiles. Et si vous croyez que je vais les faire partir de la route, vous vous fourrez le doigt dans l'œil !

Une bordée d'injures et de protestations déferla de la part de ceux qui étaient assis dans la voiture.

— Tu n'as pas besoin de te conduire comme un cochon parce que tu n'es qu'un péquenot, répliqua le chauffeur. On ne va pas faire de mal à tes chevaux, dégage-les un peu pour que nous puissions passer. Sinon...

— Ça, n'y comptez pas, rétorqua Billy. On n'a pas l'habitude de me parler sur ce ton ! J'ai relevé votre numéro, mon vieux, et vous avez tout intérêt à bien vous tenir. Allez, reculez dans le chemin, et allez-vous-en. Arrêtez-vous au premier carrefour, et là nous viendrons vous dépasser. Voilà, vous savez tout maintenant. Passez la marche arrière.

Après une consultation orageuse, le chauffeur obéit et la voiture recula sur la colline et disparut dans le tournant.

— Quelles mauviettes, ricana Billy en se tournant vers Saxonne. Parce qu'ils possèdent dix litres d'essence et une voiture, ils s'imaginent que la route que mon père et le vôtre ont construite de leurs mains est à eux !

— Tu ne vas pas passer toute la nuit là-dessus, cria le chauffeur de l'autre côté de la colline. Arrive, tu peux passer maintenant.

— Foutez-le-camp, lui répondit Billy d'un ton méprisant.

— Je reviendrai quand j'en aurai envie, fit l'autre, et si tu ne me laisses pas assez de place pour passer, je ne ferai qu'une bouchée de toi et de ton tas de viande !

Il donna un peu de mou aux rênes, et les fit battre sur les animaux qui commençaient à s'impatienter. Sans avoir besoin de les solliciter, ils tirèrent le léger équipage vers le haut de la colline, puis passèrent avec crainte à côté de la voiture dont le moteur tournait encore avec un vrombissement d'enfer.

— Où en étions-nous restés, s'enquit Billy alors que la route dégagée s'offrait à ses regards. Ah, oui, prenez mon patron, par exemple. Oui, pourquoi a-t-il deux cents chevaux, et des femmes et tout le reste, tandis que vous et moi ne possédons rien ?

— Vous possédez votre force, Billy, dit-elle doucement.

— Et vous la vôtre, c'est entendu. Tout de même, nous la vendons au comptoir, à tant le mètre. Je parie bien que vous n'ignorez pas ce que produiront sur votre santé encore quelques années de repassage. Regardez-moi. Je suis en train de vendre ma santé à petit feu, à chaque journée de travail. Vous voyez ce petit doigt ? (Il prit un instant les rênes d'une seule main et lui montra l'autre.) Je ne puis plus le redresser comme les autres, et ça empire. Je le rentre toujours quand je me bats. C'est le métier de charretier qui est en cause. C'est de la force que j'ai vendue au comptoir, voilà tout. Avez-vous jamais vu les mains d'un vieux conducteur d'attelages à quatre chevaux ? on dirait des serres, tant elles sont déformées et tordues.

— Les choses ne se passaient pas ainsi dans le vieux temps, à l'époque où nos parents ont traversé les plaines, répondit-elle. Ils avaient peut-être des doigts tordus, mais ils possédaient ce qu'il y avait de mieux en fait de chevaux et autres richesses de ce genre.

— Sûrement. Ils travaillaient pour eux-mêmes. Ils se tordaient les doigts à leur propre service. Moi je me les tords pour mon patron. Figurez-vous, Saxonne, qu'il a les mains douces comme une femme qui n'a jamais travaillé. Pourtant il possède les chevaux et les écuries, et n'en fiche pas une datte, tandis que moi, tout ce que je peux faire est de gratter pour ma nourriture et mes habits. Ça me met en rogne de voir comment les choses marchent. Et qui les fait marcher de cette façon ? Je voudrais bien le savoir. Les temps ont changé. Qui les a changés ?

— Ce n'est certainement pas Dieu.

— Je vous crois. Et c'est encore un des problèmes qui me tracassent. Qui est-ce, Dieu, après tout ? Si c'est lui qui fait marcher les choses — sinon, à quoi sert-il ? — alors pourquoi permet-il que mon patron, ou des hommes comme ce caissier de banque dont vous parliez, possèdent les chevaux et achètent les femmes, les charmantes filles qui devraient aimer leurs maris et avoir des enfants dont elles n'aient pas à rougir, et être heureuses, simplement, selon leur nature ?

CHAPITRE XI

Les chevaux, couverts d'écume malgré les haltes fréquentes, avaient grimpé la pente raide de la vieille route qui mène à la vallée de Moraga. Après avoir franchi les collines de Contra Costa, le chemin s'enfonçait profondément dans la sérénité verdoyante et ensoleillée du Canyon des Séquoias.

— N'est-ce pas splendide ? demanda Billy, indiquant de la main les groupes circulaires d'arbres, le ruisseau clapotant et les abeilles bourdonnantes.

— Je suis ravie, déclara Saxonne. Cela me donne envie de vivre au grand air, et je n'ai jamais pu.

— Je suis dans le même cas, Saxonne. Je n'ai jamais de ma vie vécu à la campagne, et pourtant tous les miens étaient des paysans.

— Il n'y avait pas de ville, alors. Tout le monde vivait aux champs.

— Vous avez encore raison, fit-il en branlant la tête. Ils étaient bien obligés d'y vivre.

La légère voiture n'avait pas de freins, et Billy s'absorba à diriger son attelage dans la descente rapide et sinueuse. Saxonne s'adossa au siège, les yeux fermés, avec un sentiment d'ineffable repos. De temps à autre, il jetait un regard sur elle.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il enfin, un peu alarmé. Vous n'êtes pas malade ?

— C'est si beau que j'ai peur de regarder, répondit-elle. C'est si franc que ça fait mal.

— Franc ? Quelle singulière expression !

— N'est-ce pas ? Mais elle dit bien ce que je ressens. C'est franc. Les maisons, les rues et les objets de la ville ne sont pas francs. Mais ceci l'est. Je ne sais pas pourquoi. C'est comme ça.

— Parbleu, je crois que vous êtes dans le vrai une fois de plus,

s'écria-t-il. Tout me frappe de la même façon, maintenant que vous me le dites. Il n'y a pas de jeu ni de trucs, ici, pas de tricherie ni de mensonge. Ces arbres-là se dressent naturellement, forts et nets comme des adolescents la première fois qu'ils entrent sur une arène, avant d'en connaître toutes les sales ruses, avant d'avoir appris à faire du chiqué ou à faire le mort selon les paris du populo. Oui, c'est franc. Comme vous voyez bien les choses, Saxonne !

Il fit une pause l'air soucieux, la regardant ardemment, avec une douceur caressante qui fit passer à travers son être des frissons répétés.

— Savez-vous ? Je serais content que vous me voyiez me battre une fois, en vrai combat, où il y ait constamment de l'action. Je serais très fier de le faire pour vous. Et sûrement je me battrais bien, si vous étiez là à regarder et à comprendre. Croyez-m'en, cette bataille-là vaudrait la peine d'être vue. Et c'est bizarre : de ma vie je n'ai jamais désiré me battre devant une femme. Elles crient et braillent et n'y entendent rien. Mais vous, vous comprendriez, c'est sûr et certain.

Un peu plus tard, tandis qu'ils serpentaient au fond de la vallée entre les petits défrichements des fermiers et les vastes étendues d'épis murs et dorés par le soleil, Billy se tourna encore une fois vers Saxonne.

— Dites, vous avez dû être amoureuse plus d'une fois. Racontez-moi cela. Quel effet cela fait-il ?

Elle secoua lentement la tête.

— J'ai seulement cru être amoureuse, et encore, pas bien souvent.

— Plusieurs fois ? s'écria-t-il.

— Jamais pour tout de bon, assura-t-elle, secrètement joyeuse de cette jalousie inconsciente. Sans quoi je serais mariée à présent. Vous comprenez, je ne pourrais trouver d'autre solution, si j'aimais un homme, que de l'épouser.

— Mais supposez que celui-là ne vous aime pas.

— Oh ! je ne sais pas trop, répondit-elle avec un sourire qui contenait autant d'assurance et de fierté que de plaisanterie. Il me semble que je pourrais me faire aimer de lui.

— Je vous crois sur parole, proclama Billy avec enthousiasme.

— L'ennui, continua-t-elle, c'est que les hommes qui m'ont aimée ne m'ont jamais inspiré un pareil sentiment. Oh ! regardez !

Un lièvre venait de traverser la route, laissant derrière lui un léger nuage de poussière, comme une trace de fumée. Au prochain tournant, une douzaine de cailles partirent sous le nez des chevaux. Billy et Saxonne poussèrent une même exclamation de plaisir.

— Oh ! murmura-t-il, je voudrais bien être né fermier. Les gens ne sont pas faits pour vivre dans des villes.

— Ceux de notre espèce, tout au moins, confirma-t-elle (elle fit une pause, suivie d'un long soupir). Tout cela est si beau ! Ce serait un rêve d'y passer toute sa vie. J'ai parfois envie d'être une squaw.

A plusieurs reprises, Billy fut sur le point de parler, mais se retint.

— Et ces types dont vous croyiez être amoureuse ? demanda-t-il enfin. Vous ne m'avez pas encore dit ce qu'il en était.

Vous voulez le savoir ? demanda-t-elle. Tout cela ne compte guère.

Naturellement, je veux savoir. Allez-y ! Ouvrez le feu !

— Eh bien, il y a eu d'abord Al Stanley.

— Quel était son métier ? demanda Billy d'un ton presque autoritaire.

— C'était un joueur.

La figure de Billy se durcit lentement, et dans le rapide regard qu'il lui jeta, elle put voir une ombre de doute.

— Oh, il n'y avait pas de mal, continua-t-elle en riant. Je n'avais que huit ans. Vous voyez, je commence au commencement. C'est après la mort de ma mère, quand je fus adoptée par Cady. Lui tenait un hôtel et un bar. Cela se passait à Los Angeles. Un tout petit hôtel, fréquenté par des travailleurs, de simples journaliers principalement et quelques cheminots ; je devine que Al Stanley prélevait sa bonne part sur leurs gages. Il était si beau, si tranquille, et avait une voix si douce ! Avec cela les plus jolis yeux du monde et des mains fines et toujours propres. Il me semble encore les voir. Quelquefois, il jouait avec moi l'après-midi, et me donnait des sucreries ou autres petits cadeaux. Il avait l'habitude de dormir presque toute la journée. Je ne savais pas pourquoi, alors. Il me faisait l'effet d'un Prince de contes de fées, déguisé. Puis il fut tué, à son propre comptoir, mais seulement après avoir descendu lui-même celui qui le tua. Ainsi se termina cette affaire d'amour.

Une autre m'arriva au sortir de l'asile. J'avais treize ans et je vivais avec mon frère ; j'ai toujours vécu avec lui depuis. Il s'agissait cette

fois d'un garçon qui conduisait une voiture de boulanger. Je le rencontrais presque tous les matins en allant à l'école. Il descendait Wood Street et tournait dans la Douzième Rue. Peut-être est-ce parce qu'il conduisait un cheval superbe. Quoi qu'il en soit, je l'ai aimé, je crois, pendant un mois ou deux. Puis il perdit sa place, ou il dut arriver quelque chose, car un autre conducteur apparut sur la voiture. Et nous ne nous étions jamais adressé la parole.

Il y eut ensuite un comptable: j'avais alors seize ans. Je crois avoir un faible pour les comptables. Car c'en est un, celui de la blanchisserie, qui a reçu une raclée de Charley Long. Je connus l'autre quand je travaillais à l'usine Hickmeyer. Lui aussi avait des mains douces. Mais j'en eus bientôt assez. Il était... enfin il avait des idées comme celles de votre patron. Et je ne l'ai jamais aimé réellement, je vous le dis en toute sincérité, Billy. J'ai senti dès le début qu'il n'était pas tout à fait comme il faut. Plus tard, quand je travaillais à l'usine de cartonnages, j'ai cru aimer un commis des grands magasins Kahn, au coin de la Onzième et de la rue Washington. Celui-là était très convenable. Il n'y avait chez lui aucune vie, aucun entrain. Il voulait m'épouser, cependant. Mais, je ne sais pourquoi, je ne voyais pas la chose faisable, ce qui prouve que je ne l'aimais pas. Il avait la poitrine étroite et la chair flasque, avec des mains toujours froides et poisseuses. Mais qu'il s'habillait bien ! Il avait toujours l'air de sortir d'une vitrine. Il menaça d'aller se noyer et dit toutes sortes de folies, mais malgré tout je rompis toutes relations.

Et après cela... ma foi, il n'y a pas d'après. J'ai dû devenir difficile, je crois, mais je n'ai vu personne que je puisse aimer. Quand je rencontrais un homme, il me semblait que c'était entre nous un jeu ou une lutte. Et jamais la lutte n'était sincère d'un côté ni de l'autre. Nous avions toujours l'air de dissimuler des cartes dans nos manches. Il n'y avait là-dedans ni honnêteté ni franchise: chacun semblait préparé à tirer parti des fautes de l'adversaire. Charley Long était honnête, cependant. Et il en était de même de ce caissier de banque. Plus que tous les autres, pourtant, ils ont éveillé chez moi cette disposition combative. Tous me donnaient constamment l'impression que je devais veiller sur moi-même. Eux ne m'auraient pas protégée, c'est certain.

Saxonne s'interrompt et observa avec intérêt la netteté de son profil, tandis qu'il surveillait et guidait les chevaux. Il la regarda d'un

air scrutateur, et vit passer dans ses yeux une expression de gaieté indolente. Elle s'étira les bras.

— C'est tout, conclut-elle. Je vous ai tout dit, ce qui ne m'était jamais arrivé avec personne. Et maintenant, c'est à votre tour.

— Un tour qui sera vite fait, Saxonne. Je ne me suis jamais soucié des filles, ou du moins, pas assez pour désirer me marier. J'ai toujours préféré les hommes, des types comme Billy Murphy. En outre, je crois que je m'intéressais trop à l'entraînement et à la boxe pour prêter grande attention aux femmes. Franchement, Saxonne, je ne suis pas meilleur qu'un autre... vous comprenez ce que je veux dire... néanmoins, de ma vie, je n'ai jamais parlé d'amour à une jeune fille. Aucune ne m'a inspiré une déclaration.

— Les filles vous aimaient tout de même, dit-elle pour le taquiner, mais ravie au fond du cœur de cet aveu virginal.

Il sembla s'absorber dans ses chevaux.

— Nombre d'entre elles vous ont aimé, insista-t-elle.

Toujours pas de réponse.

— N'est-ce pas vrai ?

— Eh bien, ce n'était pas ma faute, dit-il lentement. Si elles voulaient me faire des yeux en coulisse, c'était leur affaire. Et j'étais libre de me défiler quand je voulais, n'est-ce pas ? Vous n'avez pas idée, Saxonne, combien un boxeur professionnel reçoit d'avances. Tenez, je me disais parfois qu'il n'entraînait pas une once de pudeur dans la constitution des filles et des femmes. Oh, je n'en ai jamais eu peur, croyez-moi, mais je ne soupirais pas après. Il faut être niais pour se laisser mettre hors de soi par ces créatures-là.

— Peut-être n'êtes-vous pas né pour aimer ? dit-elle d'un ton provocant.

— C'est possible, fut la décourageante réponse. De toute façon je ne me vois pas aimant une femme qui me court après. C'est bon pour des Jean-Jean, mais un homme digne de ce nom n'aime pas à être pourchassé par les femmes.

— Ma mère disait toujours que l'amour est la plus belle chose du monde, plaida Saxonne. Elle a même écrit des poésies là-dessus. Quelques-unes ont été publiées dans le *San Jose*.

— Et vous, quel est votre avis là-dessus ?

— Oh ! je n'en sais rien, fit-elle en éludant la question, rencontrant

son regard avec un nouveau sourire d'indolence. Tout ce que je sais, c'est qu'il est bien bon de vivre une journée comme celle-ci.

— Vous voulez dire de faire une excursion comme celle-ci. Je vous crois, répondit-il vivement.

Vers une heure, Billy quitta la route et détourna son attelage dans un espace découvert entre les arbres.

— Nous allons manger ici, annonça-t-il. J'ai pensé qu'il valait mieux apporter notre propre lunch que de dîner dans l'une de ces auberges du bord de la route. Et maintenant, pour que nous soyons tranquilles et à l'aise, je m'en vais dételer les chevaux. Nous avons tout le temps devant nous. Vous pourriez prendre le panier à provisions et disposer le tout sur la couverture.

Saxonne, en déballant le panier, fut effrayée de sa prodigalité. Elle fit un étalage imposant de sandwiches au jambon et au poulet, de crabes en salade, d'œufs durs, de pieds de porc à la vinaigrette, d'olives et de pickles, de fromages suisses, d'amandes salées, d'oranges et de bananes, avec un encadrement de plusieurs bouteilles de bière. La quantité de mets n'était pas moins extravagante que leur variété. On aurait dit que Billy avait essayé d'acheter tout un magasin de comestibles.

— Vous n'auriez pas dû faire de pareilles folies, lui reprocha-t-elle, quand il vint s'asseoir à son côté. Il y en aurait assez pour nourrir une demi-douzaine de maçons.

— Il ne manque rien, j'espère.

— Mais non, c'est justement là l'ennui. Il y en a de trop.

— Alors, il ne manque rien, conclut-il. Je suis toujours en faveur de l'abondance. Voulez-vous prendre un peu de bière pour laver la poussière avant de commencer ? Attention aux verres ! Il faut que je les rende.

Le repas terminé, il se coucha sur le dos pour fumer une cigarette et lui posa des questions sur son enfance. Elle lui avait raconté sa vie dans la maison de son frère, où elle payait actuellement une pension de quatre dollars et demi par semaine. A quinze ans, elle avait obtenu son certificat à l'école primaire et était allée travailler à la fabrique de jute pour un salaire hebdomadaire de quatre dollars, dont elle donnait trois à Sarah.

— Et ce tenancier de bar ? demanda Billy. Comment se fait-il qu'il vous ait adoptée ?

Elle haussa les épaules.

— Je n'en sais rien, si ce n'est que tous mes parents étaient dans la dèche et ne semblaient pas pouvoir en sortir. Ils réussissaient à gratter leur maigre subsistance et voilà tout. Cady, ainsi se nommait le bistrot, avait été soldat dans la compagnie de mon père, et ne jurait que par le capitaine Kit, comme l'appelaient ses hommes. Mon père avait empêché les médecins de lui faire l'amputation d'une jambe pendant la guerre, et il lui en avait gardé une profonde reconnaissance. Il gagnait de l'argent avec son hôtel et son bar, et j'ai appris plus tard qu'il avait largement contribué à payer les docteurs et à faire enterrer ma mère auprès de mon père.

Je devais, d'après le désir de ma mère, aller chez l'oncle Will. Mais on s'était battu dans les montagnes de la Ventura où se trouvait sa ferme, et il y avait eu des hommes tués, tout cela à propos de barrières et de gardiens de bétail ou quelque chose comme ça. Quoi qu'il en soit, mon oncle resta longtemps en prison, et, à sa libération, les hommes de loi s'étaient emparés de sa ferme. Il était vieux et usé, sa femme tomba malade, et il trouva un emploi de veilleur de nuit pour quarante dollars par mois. Il ne pouvait donc rien faire pour moi, et ce fut Cady qui m'adopta.

Cady, bien que bistrot, était un brave homme. Il avait une forte et belle femme. Je pensais qu'elle n'était pas tout à fait comme il faut, et j'ai su depuis à quoi m'en tenir. Mais elle était bonne pour moi, malgré ce qu'on disait d'elle ou ce qu'elle était réellement. Après la mort de son mari, elle tourna tout à fait mal, et j'entrai dans un asile d'orphelines. Ce n'était pas un séjour de délices, et j'y demeurai trois ans. Puis Tom se maria, se mit régulièrement au travail et me prit avec lui. Et depuis... eh bien, moi aussi je n'ai cessé de travailler.

Elle regardait les champs avec des yeux tristes qui finirent par se reposer sur une barrière dont la base était constellée de coquelicots. Billy qui, toujours couché, examinait d'en bas et avec un plaisir évident, l'ovale prononcé de son visage, lui tendit lentement la main et murmura :

— Pauvre petite !

D'une pression sympathique, il referma la main sur son bras nu, et en baissant les yeux elle vit dans les siens de la surprise et du plaisir.

— Comme vos mains sont froides, dit-il ? Moi, j'ai toujours chaud — tenez, prenez ma main.

Elle était chaude et moite. Saxonne remarqua les minuscules gouttes de sueur qui perlaient à son front, et sur sa lèvre supérieure.

— Mais vous êtes en sueur, dit-elle.

Elle se pencha vers lui, et, à l'aide de son mouchoir, tamponna sa lèvre et son front, puis lui sécha les mains.

— J'ai l'impression que je respire par la peau. Les gens qui s'y connaissent, que ce soit à l'armée ou sur les stades, disent que c'est un signe de bonne santé. De toute façon, il me semble qu'aujourd'hui, je transpire plus qu'à mon ordinaire, c'est drôle, n'est-ce pas.

Elle avait dû retirer sa main de dessous son bras pour pouvoir la sécher, mais, quand elle eut fini, il lui fit reprendre son ancienne place.

— Mais votre peau est vraiment très froide, s'émerveilla-t-il à nouveau. Moelleuse comme du velours et douce comme de la soie. C'est magnifique !

Sa caresse exploratrice se promena du poignet au coude et revint au milieu de l'avant-bras. Lasse et alanguie par cette matinée en plein soleil, elle se sentit vibrer à ce contact, et entrevit, comme dans un demi-rêve, qu'elle pourrait aimer cet homme, mains et tout.

— J'ai fait partir tout le froid de cet endroit, maintenant.

Comme il ne la regardait pas, elle pouvait observer le sourire malicieux qui retroussait ses lèvres.

— J'ai bien l'impression que je vais essayer autre part.

Il glissa la main le long de son bras avec une douce sensualité ; et elle, qui regardait toujours sa bouche, se souvint du long frémissement que son contact lui avait fait éprouver à leur première rencontre.

— Continuez à parler, demanda-t-il après cinq minutes d'un silence délicieux. J'aime à regarder les mouvements de vos lèvres ; c'est drôle, ils ressemblent tous à des baisers de papillons.

Elle désirait vivement rester où elle était ; ce qui ne l'empêcha pas de dire :

— Si je parle, je parie que vous n'aimerez pas ce que je dirai.

— Allez-y ! insista-t-il. Vous ne pourrez prononcer une parole qui ne me plaira pas.

Eh bien, près de la barrière là-bas, il y a des coquelicots que je voudrais cueillir. Et puis il est temps de nous en aller.

— J'ai perdu, dit-il. Mais tout de même vous avez esquissé trente-

deux baisers de papillons. Je les ai comptés. Je vais vous dire ce qu'il faut faire. Vous allez chanter *Une fois la moisson passée*; pendant ce temps-là, vous me laisserez prendre votre autre bras, puis nous partirons.

Elle chanta en lui regardant les yeux, qu'il tenait fixés, non sur les siens, mais sur ses lèvres. Quand elle eut fini, elle lui détacha les mains de ses bras et se leva. Il allait partir à la recherche des chevaux, quand elle lui tendit sa jaquette pour qu'il l'aidât à la mettre. Malgré l'indépendance naturelle chez une jeune fille qui gagne sa vie, elle avait le goût inné des petits services et des prévenances; en outre, elle se souvenait depuis l'enfance de ce que les femmes de pionniers racontaient au sujet de la courtoisie et des attentions des caballeros au temps de la Californie espagnole.

Le soleil se couchait devant eux, lorsque après avoir décrit un vaste cercle au sud-est, ils franchirent les hauteurs de Contra Costa et commencèrent à descendre la longue pente qui longe le Redwood Peak jusqu'à Fruitvale. Au-dessous d'eux s'étendaient les plaines inclinées vers la baie, vaste échiquier de champs interrompus par les villes d'Elmhurst, San Leandro et Haywards. A l'ouest, les fumées d'Oakland assombrissaient le ciel, tandis que plus loin, de l'autre côté de la baie, clignotaient les premières lumières de San Francisco.

L'obscurité commençait à les envelopper, et Billy était devenu étrangement silencieux. Depuis une demi-heure, il semblait avoir oublié sa présence, sauf lorsque ayant senti passer une fraîche bouffée du soir, il avait resserré la couverture qui les abritait tous les deux. A plusieurs reprises, Saxonne fut tentée de lui demander ce qui le préoccupait, mais chaque fois elle s'abstint de parler. Elle était assise tout contre lui. La chaleur de leurs corps se mélangeait, et elle éprouvait un grand repos satisfait.

— Dites, Saxonne, déclara-t-il brusquement. Je ne peux pas me retenir davantage. J'ai eu ça sur les lèvres toute la journée, depuis notre lunch. Qu'en diriez-vous si on se mariait, nous deux ?

Elle comprit, avec une joie tranquille, que la question était sérieuse. Un instinct la poussait à différer sa réponse, à se faire courtiser, apprécier et désirer davantage avant de céder. En outre, sa féminine et sensitive vanité était un peu choquée. Elle n'aurait jamais rêvé qu'une proposition si directe et dénuée d'artifice lui viendrait de l'homme à qui elle se destinait: elle était presque blessée de sa sim-

plicité et de sa franchise même. Et pourtant, elle le désirait de toute son âme; jamais elle ne s'en était aperçue autant qu'en ce moment où il venait si soudainement de se rendre accessible.

— Il faut dire quelque chose, Saxonne. Débitez-moi ça, bon ou mauvais, mais, de toute façon, dites-le. Et prenez seulement en considération que je vous aime. Oui, je vous aime diantrement, Saxonne. Ce doit être vrai, puisque je vous prie de m'épouser, chose que jusqu'ici je n'ai jamais demandée à aucune femme.

Un autre silence tomba, et Saxonne se sentit absorbée dans la sensation de cette tiédeur qui la rendait maintenant frémissante sous la couverture. Elle rougit vivement dans l'obscurité, comme d'une faute, en s'apercevant de la direction que prenaient ses pensées.

— Quel âge avez-vous? Billy, demanda-t-elle avec autant de brusquerie et aussi peu d'à-propos qu'il avait lui-même posé sa question déconcertante.

— Vingt-deux ans, répondit-il.

— J'en ai vingt-quatre.

— Croyez-vous me l'apprendre? Vous m'avez dit à quel âge vous aviez quitté l'orphelinat, et combien de temps vous aviez travaillé à la fabrique de jute, puis à l'usine de conserves, à celle de cartonnages et à la blanchisserie. Vous croyez peut-être que je ne sais pas faire une addition? Je connais votre âge à un jour près.

— Cela ne change rien au fait que je sois de deux ans votre aînée.

— Et puis après? Si cela comptait pour quelque chose, ce serait signe que je ne vous aime point, n'est-ce pas? Votre mère avait parfaitement raison. L'amour est la grande affaire. C'est cela qui compte. Ne voyez-vous pas? Je vous aime, voilà tout, et je veux vous avoir. C'est naturel, je suppose: et j'ai toujours trouvé que chez les chevaux, les chiens et autres créatures, ce qui est naturel est bien. Il n'y a pas à sortir de là, Saxonne. Je veux vous avoir, et j'espère fermement que vous ne me refuserez pas. Peut-être que mes mains ne sont pas aussi douces que celles de comptables et de commis, mais elles sont capables de travailler pour vous, et de combattre comme le diable pour vous, Saxonne, et aussi de vous aimer.

Le vieil antagonisme sexuel qu'elle avait toujours éprouvé en présence des hommes semblait maintenant s'être évanoui. Elle ne se sentait plus sur la défensive. Ce n'était plus un jeu, mais ce qu'elle avait attendu et rêvé, et la conscience de ce fait lui procurait une

complète satisfaction. Elle ne pouvait rien lui refuser, même s'il venait à se montrer pareil aux autres. Et de cette réflexion grave naquit une crainte: qu'il se montrât pareil aux autres.

Elle ne parla pas. Mais, sous une foudroyante impulsion de l'esprit et de la chair, elle lui saisit la main gauche et essaya doucement de l'écartier des guides. Il ne comprenait pas; cependant comme elle insistait, il glissa les rênes dans sa main droite et lui abandonna l'autre main. Elle inclina la tête et baisa les callosités du charretier.

Sur l'instant, il fut abasourdi.

— C'est sérieux, balbutia-t-il.

Pour toute réponse, elle lui embrassa la main de nouveau et murmura:

— J'aime vos mains, Billy. Elles sont pour moi les plus belles mains du monde, et il faudrait des heures pour vous expliquer tout ce qu'elles me représentent.

— Huo ! cria-t-il aux chevaux.

Il les arrêta net, les apaisa de la voix, et attacha les guides autour du fouet. Puis, se retournant vers elle, il lui mit les bras autour du corps et pressa ses lèvres contre les siennes.

- Oh ! Billy, je serai pour vous une bonne épouse, sanglota-t-elle, quand leurs bouches se furent désunies.

Il couvrit de baisers ses yeux humides et reprit ses lèvres.

— Maintenant, vous savez ce que je pense et ce qui me faisait transpirer pendant le lunch. Il me semblait bien que je ne pourrais guère me retenir plus longtemps de vous le dire. Vous savez, je vous ai trouvée à mon goût dès que je vous ai aperçue.

— Je crois bien vous avoir aimé, moi aussi, dès le premier instant, Billy. Et j'étais fière de vous toute cette journée-là. Vous étiez si bon, si doux, et si fort ! Et tous les hommes vous respectaient et toutes les femmes vous désiraient. Et la façon dont vous avez battu ces trois Irlandais, pendant que je me garais derrière la table ! Je ne pourrais pas aimer ni épouser un homme dont je ne serais pas fière, et je suis fière, oh, si fière de vous.

— Pas la moitié autant que je suis de moi-même en ce moment pour avoir gagné votre cœur, répondit-il. C'est trop beau pour être vrai. Peut-être que le réveille-matin va sonner dans quelques minutes. Quoi qu'il en soit, avant de m'éveiller, je veux d'abord profiter de ces

deux minutes. Prenez garde que je ne vous dévore, tellement j'ai faim de vous.

Il l'étouffa de son embrassement, la serrant presque à lui faire mal. Après ce qui fut pour elle une longue période de béatitude, ses bras se relâchèrent, et il sembla faire un effort pour se ressaisir.

— Et le réveil n'a pas encore sonné, murmura-t-il tout près de sa joue. La nuit est sombre, et Fruitvale est devant nous, et voilà Roi et Prince bien tranquilles au milieu de la route. Je n'aurais jamais pensé qu'un jour viendrait où je n'aurais pas envie de rendre les guides à une belle paire de chevaux. Mais ce jour est venu. Il m'est impossible de vous lâcher, et il faudra pourtant que je m'y résigne tôt ou tard. C'est pire qu'un poison à avaler, mais il faut en venir là.

Il la laissa aller, borda autour d'elle la couverture en désordre, et excita l'attelage impatient.

Au bout d'une demi-heure, il cria encore une fois: Huo !

— Je sais que je suis éveillé maintenant, mais je ne suis pas certain que le reste n'ait pas été un rêve, et je veux seulement m'en assurer.

De nouveau, il attacha les rênes et la prit dans ses bras.

CHAPITRE XII

Pour Saxonne, les jours semblaient avoir des ailes. Elle continuait régulièrement son travail à la blanchisserie, et y faisait même un plus grand nombre d'heures supplémentaires; mais elle consacrait à Billy et aux préparatifs du grand changement tout le temps dont elle pouvait disposer le soir. Impétueux comme l'amant d'une divinité, Billy avait insisté pour l'épouser le lendemain même de sa déclaration, puis s'était résolument refusé à tout délai au-delà d'une semaine.

— Pourquoi attendre? demandait-il. Nous ne rajeunirons pas, que je sache? Pensez à tout ce que nous perdons avec chaque jour de retard.

Il consentit enfin à un compromis d'un mois, et il fit bien; car au bout de deux semaines, il fut transféré, avec une demi-douzaine d'autres conducteurs, aux grandes écuries de Corberly et Morrison, dans le quartier ouest d'Oakland. Billy et Saxonne cessèrent donc de chercher un logement à l'autre bout de la ville, et c'est dans Pine Street, entre la Cinquième et la Quatrième Rue, au voisinage immédiat des chantiers du grand chemin de fer *Southern Pacific*, qu'ils louèrent, pour dix dollars par mois, une jolie maisonnette de quatre petites chambres.

— Je trouve que c'est diantrement bon marché, quand je pense aux souricières où je me suis laissé prendre jusqu'ici, déclara Billy. Regardez la carrée que j'habite en ce moment: elle tiendrait dans la plus petite de celles-ci, et je la paie six dollars par mois.

— Mais elle est meublée, lui rappela Saxonne. C'est ce qui explique la différence, vous comprenez?

Cependant, Billy se refusait à comprendre.

— Sans être bien savant, Saxonne, je connais les rudiments de

l'arithmétique. J'ai porté ma montre chez "ma tante" quand j'étais dans la dèche, et je sais faire le calcul des intérêts. Combien croyez-vous que ça nous coûtera pour meubler la maison, avec des tapis sur les parquets, du linoléum dans la cuisine, et tout le reste ?

— Pour trois cents dollars nous pourrons nous en tirer gentiment, répondit-elle. J'y ai pensé et je suis sûre que ça suffirait.

— Trois cents, murmura-t-il en fronçant les sourcils dans un effort de concentration. Trois centaines de dollars, mettons à six pour cent: ça ferait six *cents* par dollars, soixante cents pour dix dollars, six dollars par centaine, soit, sur trois centaines, dix-huit dollars. Vous le voyez, je suis un as pour la multiplication par dix. Maintenant, divisons dix-huit par douze, ça fait un dollar et demi d'intérêt mensuel.

Il fit une pause, heureux d'avoir démontré son affirmation. Puis une nouvelle réflexion fit épanouir son visage.

— Ecoutez, ce n'est pas tout. Ça c'est l'intérêt du mobilier pour quatre chambres. Il faut diviser par quatre. Quel est le quart d'un dollar et demi ?

— Quinze divisé par quatre, trois et je retiens trois, récita vivement Saxonne. Trente divisé par quatre, sept pour vingt-huit et je retiens deux, dont le quart est un demi. Voilà !

— Oh, mais, c'est vous vraiment qui êtes un as pour les chiffres. (Il hésita.) Je ne vous ai pas bien suivie. Combien avez-vous dit ?

— Trente-sept cents et demi.

— Ah, ah ! Maintenant nous allons voir de combien j'ai été écorché pour mon unique turne. Dix dollars par mois pour quatre chambres, ça fait deux et demi pour une seule. Ajoutons trente-sept cents et demi pour l'intérêt du mobilier; cela fait deux dollars et quatre-vingt-sept cents et demi. Retranchez de six dollars...

— Trois dollars et douze cents et demi, suggéra-t-elle promptement.

— Nous y voilà. Je suis estampé de trois dollars douze cents et demi sur le loyer de ma chambre. Dites, c'est une fameuse économie de se marier !

— Mais le mobilier s'use, Billy.

— Nom d'un chien ! Je n'y pensais pas. Il faudrait représenter cela en chiffres, aussi. Quoi qu'il en soit, nous faisons une bonne affaire, et samedi après-midi, vous devrez quitter la blanchisserie assez tôt

pour que nous allions acheter nos meubles. J'ai vu Salinger hier soir. Je lui paie cinquante dollars au comptant, et le reste en versements de dix dollars par mois. En vingt-cinq mois, le mobilier sera à nous. Et, souvenez-vous bien, Saxonne, qu'il faut acheter tout ce dont vous aurez besoin, sans regarder au prix. Pas de lésinerie sur ce qui est pour vous et moi. Vous me comprenez ?

Elle fit un signe affirmatif, sans que son visage trahît le secret des milliers d'économies qui remplissaient son esprit. Ses yeux s'humectèrent légèrement.

— Que vous êtes bon pour moi ! murmura-t-elle en se réfugiant dans ses bras.

— Alors, la chose est faite ? remarqua Marie, un matin, à la blanchisserie.

Il y avait à peine dix minutes qu'elles étaient au travail et déjà elle avait aperçu la bague de topaze à l'index de la main gauche de Saxonne.

— Qui est l'heureux mortel, Charley Long ou Billy Roberts ?

— Billy, fut la réponse.

— Euh ! tu l'as pris en nourrice, hein ?

Saxonne laissa voir que le coup avait porté, et Marie fut toute contrite.

— Quoi ! tu ne sais pas prendre une plaisanterie ? Je suis aux anges d'apprendre la nouvelle. Billy est le meilleur des hommes, et je suis ravie que tu l'aies conquis. Il n'y a pas beaucoup de ses pareils sur la place, et il ne suffit pas de les demander pour les avoir. Vous êtes veinards tous les deux, parfaitement faits l'un pour l'autre ; et tu seras pour lui une excellente femme, meilleure qu'aucune jeune fille de ma connaissance. A quand la cérémonie ?

Quelques jours après, Saxonne, en sortant de la blanchisserie, rencontra Charley Long, qui barrait le trottoir de façon à l'obliger à lui parler.

— Ainsi, vous vous faites enlever par un boxeur ? ricana-t-il. Un aveugle pourrait prévoir la finale.

Pour la première fois de sa vie, elle se trouvait sans effroi devant ce colosse aux sombres sourcils et aux phalanges poilues. Elle leva la main gauche.

— Vous voyez cela ? C'est une chose qu'avec toute votre force vous n'auriez jamais pu me passer au doigt. Billy Roberts l'y a mise

en moins d'une semaine. Il vous a repéré, Charley Long, et en même temps il m'a prise.

— Tant pis pour vous ! répliqua Long.

— Celui-là ne vous ressemble pas, continua Saxonne. C'est un homme, de la tête aux pieds, un chic type, et propre, avec cela !

Long proféra un rire enroué.

— Il a su y faire avec vous.

— Et avec vous aussi, riposta-t-elle.

— Je pourrais vous en raconter long sur son compte. Franchement, il ne vaut pas cher. Si je vous disais...

— Vous feriez mieux de vous ôter de mon chemin, interrompit-elle, ou je lui rapporterai tout, et vous savez ce qui vous attend, espèce de gros bravache !

Long se dandina d'un air embarrassé, puis s'écarta à regret.

— Vous êtes un phénomène, vous, dit-il, presque avec admiration.

— Billy Roberts aussi, répondit-elle en riant et en reprenant son chemin. Mais elle s'arrêta à quelques pas et l'interpella.

— Dites donc !

Le gros forgeron se retourna avec empressement.

— A un pâté de maisons d'ici, dit-elle, j'ai vu un homme atteint de coxalgie. Vous pourriez aller le rosser !

Au cours de ses brèves fiançailles, Saxonne commit une extravagance. Elle dépensa tout le salaire d'une journée à se faire faire une douzaine de photographies. Billy avait insisté sur ce point, déclarant que la vie lui serait insupportable s'il ne pouvait contempler son image à elle au moment de se mettre au lit et dès son réveil. En revanche, elle orna sa glace de deux de ses portraits à lui, l'un en costume ordinaire et l'autre en tenue d'assaut, presque nu. C'est en regardant ce dernier qu'elle se rappela les histoires merveilleuses de sa mère sur les anciens Saxons et pirates des côtes d'Angleterre. Dans la commode qui avait traversé les plaines, elle prit une autre de ses précieuses reliques, un album où sa mère avait collé plusieurs poésies publiées dans les journaux éphémères du temps des pionniers en Californie, avec quelques reproductions de tableaux et de vieilles gravures découpées dans des revues datant de plus d'une génération.

Saxonne tourna les pages d'un doigt exercé et s'arrêta à la gravure cherchée. Entre deux promontoires de rochers escarpés et sous un ciel parcouru de nuages gris, une douzaine de bateaux, longs, minces

et sombres, pointant du bec comme des oiseaux monstrueux, abordaient une grève blanche d'écume. Ils étaient bondés d'hommes demi-nus, puissants de muscles et blonds de poils, coiffés de casques ailés. Brandissant des épées et des javelots, ils sautaient dans les remous qui leur venaient à la ceinture, et se frayaient un chemin vers le rivage. De l'autre côté, s'opposant au débarquement, des sauvages vêtus de peaux, qui cependant ne ressemblaient pas à des Indiens, étaient massés sur le sable ou pataugeaient dans l'eau jusqu'à mi-jambe. De part et d'autre, on échangeait les premiers coups, et de-ci de-là les cadavres ou les corps des blessés roulaient dans le ressac. L'un des envahisseurs à la chevelure blonde gisait en travers du plat-bord d'un navire, et son genre de mort était indiqué par la flèche qui lui transperçait la poitrine. En l'air, cet homme bondissant dans l'eau par-dessus le cadavre, c'était... Billy. Il n'y avait pas de doute possible. Le teint évidemment blond, le visage, les yeux, la bouche, c'était lui trait pour trait. Son expression même était celle qu'elle avait remarquée chez Billy, le jour du pique-nique, lorsqu'il tenait tête aux trois Irlandais en fureur.

La pensée vint enfin à Saxonne que du mélange de ces races étaient issus, de façon ou d'autre, les ancêtres de Billy, les siens. Elle ferma le livre et le remit dans le tiroir. Quelques-uns de ces ancêtres avaient fabriqué cette commode antique et abîmée qui avait traversé les mers et les prairies, et qui avait été trouée d'une balle dans la bataille contre les Indiens de Little Meadow. Il lui sembla qu'elle pouvait presque se représenter les femmes qui avaient conservé dans ses tiroirs leurs objets précieux et leur linge de famille, les femmes de ces générations errantes, aïeules et bisaïeules de sa propre mère. On a le droit, se dit-elle en soupirant, de s'estimer heureuse de provenir d'une race pareille, de gens qui travaillaient dur et se battaient ferme. Elle se demanda ce qu'aurait bien pu être sa vie si elle avait reçu le jour d'une Chinoise ou d'une Italienne comme elle en voyait, la tête couverte d'un châle ou en cheveux, massives, lourdes et basanées, rapportant de la grève, sur leur tête, de grosses charges de bois flotté. Puis elle se mit à rire de cette idée folle; sa pensée revint à Billy et aux quatre chambres de la maisonnette de Pine Street, et elle se coucha en ressassant pour la centième fois dans son esprit les moindres détails du mobilier.

CHAPITRE XIII

— Comme notre bétail était à bout de forces et que l'hiver était tout proche, disait Saxonne, nous n'avons pas osé traverser le grand désert américain, et nous nous sommes fixés à Salt Lake City. Les mormons n'étaient pas aussi mauvais qu'ils sont devenus maintenant, et ils ont été très gentils avec nous.

— Vous parlez comme si vous y étiez, remarqua Bert.

— Ma mère y était, répondit fièrement Saxonne, et elle avait tout juste neuf ans cet hiver-là.

Ils étaient tous réunis autour de la table, dans la maisonnette de Pine Street, et déjeunaient d'un repas froid composé de sandwiches et de bière. On était samedi, et aucun des quatre ne travaillait. Ils étaient arrivés très tôt, pour pouvoir — plus que pendant les jours de la semaine — laver les murs et les fenêtres, décaper les planchers, nettoyer les tapis et les linoléums, accrocher les rideaux, installer le poêle, ranger la cuisine et disposer tous les meubles.

— Continue ton histoire, Saxonne, insista Marie. Je crève d'envie d'entendre la fin de tout cela. Quant à vous, Bert, taisez-vous et écoutez.

— C'est justement cet hiver que Del Hancock fit son apparition. C'était un homme du Kentucky, mais il avait passé beaucoup d'années dans l'Ouest — avait été éclaireur, comme Kit Carson, qu'il avait bien connu. Bien des fois ils avaient couché sous les mêmes couvertures, et ils avaient ensemble fait campagne en Californie et dans l'Orégon avec le général Frémont. En fait, il ne faisait que passer par Salt Lake, et je ne sais pas où il avait l'intention d'aller, mais il voulait lever une petite équipe de trappeurs pour chasser le castor dans les Montagnes Rocheuses, dans un endroit secret que lui seul connaissait. C'était un homme fort aimable, avec ses cheveux

longs comme on peut encore les voir sur les portraits qu'on a fait de lui. Il avait toujours un ceinturon de soie enroulé autour de sa taille, comme il l'avait vu faire aux Espagnols de Californie, et portait deux revolvers dans sa ceinture. Toutes les femmes tombaient amoureuses de lui dès qu'il les regardait — et il regarda Sadie, la sœur aînée de ma mère. Je suppose qu'il a dû la trouver à son goût, car il se fixa définitivement à Salt Lake, et n'en est plus reparti depuis. Il tua les Indiens sans trop de regret, et, comme je l'ai souvent entendu dire à ma tante Emily Villa, quand elle était toute petite, il avait les yeux les plus noirs et les plus brillants qui soient, et le regard aussi perçant que celui d'un aigle. Il se battait aussi en duel, comme c'était la coutume à cette époque, et n'avait peur de rien.

Sadie était ce qu'il est convenu d'appeler une beauté. Elle sut l'aguicher de telle sorte qu'il en devint littéralement fou. Mais elle, peut-être par manque de confiance en elle-même, ne lui céda pas aussi facilement que moi avec Billy. Lui, ne pouvant plus tenir, arriva un beau soir vers elle sur son cheval, aussi déchaîné qu'un ouragan, et lui dit :

— Sadie, si vous ne me promettez pas de m'épouser demain, je me tue cette nuit dans l'écurie.

Vous savez bien qu'il en était capable, et comme Sadie en était fort consciente, elle se dépêcha de lui dire qu'elle consentait à devenir sa femme. Ne trouvez-vous pas qu'on allait un peu vite en besogne, à cette époque ?

— Je ne le pense pas, renifla Marie. Tu t'es bien fiancée avec Billy à peine une semaine après avoir fait sa connaissance, et pourtant il ne t'a pas menacée d'aller se tuer dans la buanderie si tu ne répondais pas à ses avances !

— Je ne lui ai pas donné le choix, confessa Saxonne. Quoi qu'il en soit, Del Hancock et ma tante Sadie convolèrent en justes noces le lendemain, et ils furent heureux jusqu'à ce qu'elle meure. Puis lui reprit du service et fut tué par les Indiens, avec le général Custer — c'était un vieil homme à cette époque, mais je suppose qu'il a dû descendre une bonne quantité d'Indiens avant de rendre l'âme. Les hommes de sa trempe meurent en combattant, et emportent avec eux le secret de leur mort. Lorsque j'étais toute petite, je connaissais Al Stanley, un des rares joueurs heureux de ce monde. Un beau soir, un employé du chemin de fer le tua d'une balle dans le dos alors

qu'il était à table. Il mourut en deux secondes, mais avant de passer l'arme à gauche, il eut quand même le temps de tirer trois balles, et de descendre l'homme qui l'avait tué.

— Je déteste les bagarres, dit Marie. Ça me rend nerveuse — Bert me donne froid dans le dos toutes les fois qu'il cherche querelle à quelqu'un, ça ne ressemble vraiment à rien.

— Moi, je ne ferais absolument pas cas d'un homme qui n'aimerait pas se battre, lui répondait Saxonne. Nous n'existerions pas aujourd'hui si les gens qui nous ont précédés n'avaient pas aimé se battre.

— Toutes les qualités du combattant, tu les as réunies chez Billy, la rassura Bert, et ma parole, c'est vraiment un Mohican, car lorsqu'il s'énervé, on n'a qu'à bien se tenir tranquille.

— C'est vrai, dit Marie.

Billy, qui n'avait pris aucune part à la conversation, se leva d'un trait, lança un coup d'œil furtif à la cuisine, passa vers le corridor pour en revenir à la chambre, de là vers la cuisine, et enfin vers l'autre chambre qui attenait à la cuisine.

— Qu'est-ce que vous désirez manger, mon vieux ? lui demanda Bert. Vous avez l'air d'une poule qui vient de trouver un couteau. Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ? Dites-nous un peu !

— Eh bien, je suis juste en train de penser au lit qui doit meubler la chambre de derrière.

— Il n'y en a pas, expliqua Saxonne. Nous n'en avons pas commandé.

— Bon, je vais m'en occuper dès demain.

— Pourquoi avez-vous besoin de deux lits, demanda Bert. Est-ce qu'un seul ne vous suffit pas pour tous les deux ?

— Tais-toi donc Bert, intervint Marie. N'énervé pas les gens !

— Un peu de calme, Marie, sourit Bert. Comme d'habitude, tu te mêles des choses qui ne te regardent pas.

— Nous n'avons pas besoin d'équiper cette chambre, disait Saxonne à Billy, ce qui fait que je n'ai rien projeté — j'ai préféré dépenser l'argent pour acheter un tapis meilleur, et un poêle.

Billy vint vers elle, la souleva de sa chaise et s'assit en la prenant sur ses genoux.

— C'est très bien, ma petite, et je suis très heureux que tu aies fait cela. Nous aurons toujours ce qu'il y a de mieux. Et demain soir, je veux que tu viennes chez Salinger pour que nous choissions un bon

ensemble de literie et deux tapis pour cette chambre. Je désire que ce soit ce qui se fait de mieux, pas de la camelote !

— Ça nous coûtera au moins cinquante dollars, lui fit-elle remarquer.

— Qu'importe, fit-il en remuant la tête. Ça nous coûtera cinquante dollars, et pas un cent de moins, mais au moins nous aurons ce qu'il y a de mieux. A quoi peut donc servir une chambre vide ? Cela ferait paraître minable le reste de la maison. Je m'aperçois que ce petit nid que nous sommes en train de nous fabriquer devient de plus en plus agréable à vivre, de jour en jour, depuis que nous l'avons acheté. Et quand je conduis les chevaux, je pense à ce petit confort que nous nous donnons. Une fois marié, je ne tiens pas à ce que l'on arrête subitement tout ce que nous avons fait, je veux au contraire qu'on complète l'œuvre commencée. Si cette chambre est vide et qu'on n'a rien mis sur son sol, je ne pourrai voir rien d'autre que son plancher désert, et je serai trompé, et la maison sera devenue un mensonge. Regarde ces rideaux que tu viens d'installer, Saxonne, ils donnent aux voisins l'impression que la maison est meublée — dans cette chambre, les rideaux mentent, car ils laissent croire aux gens que cette pièce est meublée, ce qui n'est pas le cas. Je vais faire le nécessaire pour que ces rideaux puissent dire la vérité.

— Tu pourrais la louer, suggéra Bert. Après tout, la maison n'est pas loin de la place de la Gare, et elle n'est qu'à deux blocs du restaurant.

— Tu n'es pas fou, non ? Je n'ai pas épousé Saxonne pour avoir des locataires. Si je ne peux pas faire face à nos dépenses, tu sais ce que je vais faire ? Eh bien, je vais m'en aller à Long Wharf, et sauter dans la rivière avec une pierre attachée à mon cou, en criant : "Rien ne va plus." J'ai raison, n'est-ce pas, Saxonne ?

C'était contraire à tous ses principes, mais ça flattait son orgueil, et elle mit ses bras autour du cou de son amant, et dit, avant de l'embrasser :

— C'est toi qui commandes, Billy, tout ce que tu dis est bien, et il en sera toujours ainsi.

- Ecoute bien ça, dit Bert à Marie, d'une façon ironique. Et regarde Saxonne dans son rôle d'épouse !

Je crois quand même bien, dit Billy à Saxonne, que nous examinerons ensemble les problèmes avant que je ne prenne une décision.

— Ecoute bien ça, dit Marie à Bert d'un air de triomphe. L'homme qui m'épousera devra discuter avec moi avant d'agir !

— Billy parle pour ne rien dire, fit Bert pour jeter un peu d'huile sur le feu. Il faisait déjà comme cela avant de se marier.

Marie renifla, et dit avec un certain mépris :

— Je suis certaine que Saxonne le mène par le bout du nez. Et crois-moi, et je le dis bien fort pour que tout le monde l'entende, j'ai aussi l'impression de mener par le bout du nez l'homme qui va m'épouser.

— Pas si tu l'aimes, intervint Saxonne.

— Raison de plus, poursuivit Marie.

Bert prit une attitude résignée, et se plongea dans une sorte de tristesse non feinte.

— Tu vois maintenant pourquoi Marie et moi nous ne sommes pas mariés dit-il. Moi, je suis une sorte de grand Indien, et je me sentirais ridicule si je ne pouvais être le maître de la femme que j'aurais épousée.

— Je ne suis pas une squaw, rétorqua Marie, et je n'épouserais pas un sale gros Indien même si tout le reste de l'humanité était morte et s'il n'y avait plus que celui-là en vie.

— Mais ce sale gros Indien ne t'a encore jamais demandée en mariage.

— Il sait très bien ce que je lui répondrais s'il me le demandait.

Saxonne, désireuse de faire passer la conversation sur des sujets plus aimables, frappa dans ses mains comme si elle se souvenait subitement de quelque chose.

— Oh, j'ai complètement oublié de vous montrer cela, dit-elle. Et elle sortit de son porte-monnaie une petite bague en or pur, et la fit passer alentour. C'est l'anneau de mariage de ma mère, et je l'ai toujours porté en médaillon à mon cou. J'ai si souvent pleuré à l'orphelinat pour qu'on me le donne que la directrice m'en a fait cadeau. Et maintenant, quand je pense que mardi prochain je le porterai à mon doigt ! Regarde l'inscription qu'il y a à l'intérieur, Billy.

— C à D, 1879, lut-il.

— Carlton à Daisy — Carlton, c'était le prénom de mon père. Il faut que tu le fasses graver à nos initiales.

Marie était la fois impatiente et heureuse.

— Oh, ça fera très bien, dit-elle. W à S, 1907.

Billy réfléchit un moment.

— Non, ça n'est pas ça qu'il faut y inscrire, parce que je ne donne pas cet anneau à Saxonne.

— Je vais te dire ce qu'il faut mettre, dit Saxonne: W et S.

— Non plus, dit Billy en remuant la tête. S et W — parce que tu es toujours pour moi la première.

— C'est peut-être vrai, mais pour moi aussi tu es le premier, mon chéri. J'insiste sur W et S.

— Tu vois, dit Marie à Bert, elle commence déjà à ne faire que ce qui lui plaît et à le mener par le bout du nez !

Saxonne se sentit piquée au vif, et abandonna.

— Tout ce que tu voudras, Billy, dit-elle.

Ses bras se refermèrent sur elle:

— Nous en parlerons un peu avant ensemble, je pense.

CHAPITRE XIV

Sarah avait l'esprit conservateur: pire que cela, elle s'était cristallisée à la fin de sa lune de miel et à la naissance de son premier enfant. Depuis lors, elle était aussi endurcie dans ses façons que le plâtre dans un moule. Son moule à elle était fait de préjugés et notions de son enfance et de ceux de la maison où elle vivait. Elle était tellement routinière que le moindre changement dans la ronde de ses occupations habituelles prenait des proportions d'une révolution. Tom avait traversé plusieurs de ces crises, entre autres les trois fois qu'ils avaient déménagé. Après quoi il perdit courage et ne changea plus de logement.

C'est pour cette raison que Saxonne avait différé jusqu'à la minute inévitable l'annonce de son prochain mariage. Elle s'attendait à une scène. Elle l'eut.

— Un boxeur professionnel, une gouape, une tête à gifles ! ricana Sarah, après avoir épuisé les pronostics les plus calamiteux sur son propre avenir et celui de ses enfants, faute des quatre dollars que Saxonne rapportait chaque semaine. J'ignore ce que penserait ta mère si elle avait survécu, pour te voir fréquenter un voyou comme Bill Roberts. Rien que ce nom-là ! Ta mère était trop distinguée pour s'associer à un homme qui se serait appelé Bill. Tout ce que je puis t'affirmer, c'est que tu peux dire adieu aux bas de soie et à tes trois paires de bottines. Il ne se passera pas longtemps avant que tu te trouves encore bienheureuse de vadrouiller en savates avec des bas de coton à vingt-cinq cents les deux paires.

— Oh, je n'ai pas à craindre que Billy ne puisse pas m'entretenir en souliers de toute sorte, répliqua Saxonne en redressant fièrement la tête.

— Tu lances des boniments auxquels tu ne comprends rien.

Sarah s'arrêta pour émettre un éclat de rire lamentable et discordant.

— Attends que les bébés t'arrivent. La famille augmente plus vite que les salaires, au jour d'aujourd'hui.

— Mais nous n'allons pas avoir de bébés... du moins pas tout de suite; pas avant que les meubles ne soient payés, de toute façon.

— On la connaît dans votre génération, hein ? De mon temps, les jeunes filles étaient trop modestes pour être à la coule sur des sujets aussi dégoûtants.

— Les bébés ? demanda Saxonne, avec une pointe de malice.

— Les bébés, parfaitement.

— C'est la première fois que j'entends dire que les bébés sont dégoûtants. Eh bien, Sarah, toi, avec tes cinq, tu as été rudement dégoûtante ! Billy et moi sommes décidés à ne pas l'être à moitié autant. Nous n'en aurons que deux, un garçon et une fille.

Tom pouffa, mais en se cachant la figure dans sa tasse de café, pour l'amour de la paix. Sarah, bien que démontée par cette attaque de flanc, était elle-même experte en ce genre de tactique. Son ébranlement fut passager, et presque immédiatement elle se lança à l'assaut dans une nouvelle direction.

— Et cette précipitation à se marier, comme ça, tout d'un coup ! Voilà quelque chose de suspect ou je ne m'y connais pas. Je ne sais pas où vont les jeunes femmes d'à présent. Elles sont indécentes. Voilà ce qui en résulte d'aller danser le dimanche et tout ça. Les jeunes femmes d'aujourd'hui vivent comme des bêtes en troupeaux. Jamais je n'ai vu pareil dévergondage.

Saxonne était blanche de colère. Mais pendant que Sarah s'égarait dans sa diatribe, Tom, par des clins d'œil d'une habileté merveilleuse, implorait sa sœur de l'aider à maintenir la paix.

— Ça va bien, pauvre sœurette, dit-il à Saxonne pour la consoler lorsqu'ils se trouvèrent seuls. Inutile de discuter avec Sarah. Bill Roberts est un bon garçon : j'en connais long sur son compte, et tu peux être fière de le prendre pour mari. Tu seras certainement heureuse avec lui...

La voix lui manqua, et son visage prit une expression de grande fatigue et de vieillesse soudaine; puis il reprit, d'un air inquiet :

— Que l'exemple de Sarah te serve d'avertissement. Ne ronchonne pas : n'importe quoi excepté ça. Ne lui montre pas un menton en

mouvement perpétuel. Laisse-le placer un mot de temps en temps. Croirais-tu que cette femme-là m'aime, quoiqu'elle chante un air tout différent ! L'essentiel pour toi est d'aimer ton mari ; mais, par les cornes du diable, laisse-le lui entendre, et, en lui chantant cet air-là, tu pourras faire de lui à peu près tout ce que tu voudras. Laisse-le agir à sa guise une fois par hasard, et il te passera tes caprices. Mais continue seulement à l'aimer, à compter sur son jugement, il n'est pas sot, et ça bichera certainement entre vous deux. J'ai toujours la frousse de mal faire, à cause de Sarah : mais j'aimerais cent fois mieux être encouragé à bien faire par son amour.

— Oh, je suivrai ton conseil, Tom ! dit Saxonne en souriant à travers les larmes de sympathie qui humectaient ses yeux. Et je ferai mieux encore. Je ferai en sorte que Billy m'aime et continue à m'aimer. De cette façon, je n'aurai pas besoin de le cajoler pour lui faire faire ce que je désire : il m'obéira parce qu'il m'aimera, vois-tu.

— Excellente idée, Saxonne : il faut t'y cramponner, et tu gagneras la course.

Un peu plus tard, elle venait de mettre son chapeau et partait pour la blanchisserie, lorsqu'elle trouva Tom qui l'attendait au coin de la rue.

— Ecoute, Saxonne, dit-il avec une précipitation hésitante, tout ce que j'ai dit... tu sais... à propos de Sarah... il ne faudra pas le prendre pour une marque de déloyauté envers elle. C'est une bonne femme, et fidèle. Et sa vie est loin d'être aisée. Je me mordrais la langue avant de dire quoi que ce soit contre elle. Je sais bien que chacun a ses ennuis en ce monde. Mais c'est l'enfer que d'être pauvre, n'est-ce pas ?

— Tu as été excellent pour moi, Tom. Je ne pourrai jamais l'oublier. Et je sais bien que Sarah aussi a de bonnes intentions. Elle fait de son mieux.

— Je ne pourrai pas t'offrir un cadeau de noces, hasarda timidement son frère. Sarah ne veut pas en entendre parler. Elle prétend que les autres ne nous ont rien donné quand nous nous sommes mariés. Mais je te réserve quelque chose quand même : une surprise. Tu ne devineras jamais.

Saxonne attendait en silence.

— Quand tu m'as annoncé que tu allais te marier, j'ai pensé à cela par hasard, j'ai écrit à notre frère Georges, et je le lui ai demandé

pour toi. Et, nom de nom, il l'a expédié en grande vitesse. Je ne t'ai rien dit parce que j'ignorais s'il ne l'avait pas vendu. Il avait bazarde les éperons d'argent; sans doute parce qu'il avait besoin de galette. Mais la chose en question, je l'ai fait envoyer à l'atelier, pour ne pas exciter Sarah; et, hier soir, je l'ai apportée en cachette et dissimulée dans le bûcher.

— Oh ! c'est un souvenir de mon père ? Qu'est-ce que c'est ? Oh ! dis-moi ce que c'est !

— Son sabre réglementaire.

— Celui qu'il portait quand il montait son cheval de bataille ? Oh ! Tom ! aucun cadeau ne pouvait me faire plus de plaisir. Retournons tout de suite. Je veux le voir. Nous nous glisserons par la porte de derrière. Sarah est en train de laver dans la cuisine, et elle ne commencera pas à étendre le linge avant une heure.

— J'avais parlé à Sarah de te laisser prendre la vieille commode qui appartenait à ta mère, murmura Tom, pendant qu'ils se faufilaient dans l'allée étroite entre les maisons. Mais elle est montée sur ses grands chevaux, en disant que Daisy était ma mère aussi bien que la tienne, malgré que nous soyons nés de pères différents, que la commode était toujours restée dans la famille de Daisy et non dans celle du capitaine Kit, qu'elle m'appartenait, et qu'elle-même a son mot à dire quand il s'agit de ce qui est à moi.

— Ne te tracasse pas, répondit Saxonne. Elle me l'a vendue hier soir. Elle attendait mon retour avec une flamme dans les yeux.

— Oui, elle a été sur le pied de guerre toute la journée, après que je lui en eus parlé. Combien l'as-tu payée ?

— Six dollars.

— C'est un vol. Elle ne vaut pas cela, grogna Tom. Elle est vieille comme le monde et toute fendue à un bout.

— J'en aurais donné dix dollars; j'en aurais donné n'importe quel prix, Tom. Elle appartenait à ma mère, tu sais. Je me souviens de l'avoir vue dans sa chambre quand elle était encore en vie.

Dans le bûcher, Tom atteignit le trésor caché et le dégacha de son enveloppe de papier. Alors apparut, dans son fourreau d'acier rouillé, un sabre du lourd modèle que portaient les officiers de cavalerie à l'époque de la guerre de Sécession. Il était suspendu à une écharpe d'un tissu épais de soie cramoisie, rongée par les mites, et garnie de

gros glands noirs. Saxonne, dans son impatience, l'arracha presque à son frère, et, tirant la lame du fourreau, y appuya ses lèvres.

C'était le dernier jour qu'elle passait à la blanchisserie: le soir même, elle quitterait définitivement le travail; et le lendemain après-midi à cinq heures, elle et Billy devaient comparaître devant un juge de paix qui les marierait. Bert et Marie leur serviraient de témoins, puis tous les quatre se rendraient dans un salon particulier du restaurant Barnum pour le dîner de noce. Après quoi Bert et Marie iraient danser à Myrtle Hall, tandis que Billy et Saxonne prendraient le tramway de la Huitième Rue pour revenir à Pine Street. Les lunes de miel ne sont pas fréquentes dans la classe ouvrière. Billy devait être à l'écurie le lendemain matin à l'heure habituelle, pour conduire son attelage.

Toutes les ouvrières de la salle d'amidonnage de fantaisie savaient que c'était le dernier jour que Saxonne y travaillait. Beaucoup s'en réjouissaient pour elle, et un certain nombre étaient jalouses de voir qu'elle avait trouvé un mari et allait être libérée de cet esclavage suffocant. Elle dut endurer mainte plaisanterie: c'était le sort réservé à toutes les filles de l'atelier qui se mariaient. Mais Saxonne était trop heureuse pour se formaliser de ces allusions parfois grossières, mais partant toujours d'un bon naturel.

Dans la vapeur que soulevait son fer, dans les fines batistes et mousselines qui voltigeaient entre ses mains, elle poursuivait son rêve et se voyait dans la maisonnette de Pine Street; elle fredonnait continuellement sa propre version d'une chanson populaire, la dernière à la mode:

*Pour Billy mon amour, pour l'homme que j'adore
Je veux bien travailler et travailler encore.*

Vers le milieu de l'après-midi, la fatigue des ouvrières devint terrible dans cette salle chaude et humide. Les vieilles haletaient et poussaient des soupirs convulsifs; les jeunes avaient les joues décolorées, les traits tirés et de grands cernes autour des yeux; mais toutes maintenaient une vitesse constante et monotone. Infatigable et vigilante, la contremaîtresse restait sur le qui-vive, guettant les symptômes d'attaques de nerfs: elle fit sortir une adolescente à la poitrine étroite, aux épaules rentrées, juste à temps pour l'empêcher de s'écrouler.



Bard

Soudain Saxonne fut alarmée par le plus sauvage cri de terreur qu'elle eût entendu de sa vie. Du coup, le fil tendu des énergies humaines se brisa: ce fut une débâcle de volontés et de nerfs. Une centaine de femmes arrêterent leurs fers ou les laissèrent tomber. C'est Marie qui avait poussé cette terrible clameur. Saxonne aperçut un étrange animal, de couleur sombre, agitant de grandes ailes en forme de serres, et se cramponnant à l'épaule de son amie. Tout en criant, Marie se baissa, et la bizarre créature, s'élançant dans l'air, voleta en plein dans la figure ahurie d'une femme à la table voisine. Celle-ci poussa un cri de détresse et s'évanouit en un rien de temps. La créature volante rebondit dans l'air et se mit à zigzaguer de-ci de-là tandis que les femmes hurlantes, levant les bras, essayaient de s'enfuir par les allées latérales ou de se blottir sous leurs planches.

— Ce n'est qu'une chauve-souris ! cria la contremaîtresse, furieuse. Vous n'avez donc jamais vu une chauve-souris ! Elle ne va pas vous manger !

Mais c'étaient des femmes du ghetto, difficiles à calmer. L'une d'entre elles, qui ne pouvait voir la cause de ce tumulte, se mit, dans l'excès de sa terreur, à crier au feu, ce qui précipita la ruée vers les portes.

Toutes, en chœur, émettaient les notes aiguës d'une terreur stupide et démoralisante, et couvraient la voix de la contremaîtresse. Au premier abord, Saxonne avait simplement sursauté: mais son empire sur elle-même fut brisé et balayé par ce hurlement de panique. Elle ne poussa pas de cris, mais elle s'enfuit avec les autres.

Quand cette horde de femmes hystériques déboucha dans la salle voisine, celles qui travaillaient là se joignirent à la débandade sans savoir ce qui la provoquait. En dix minutes, la blanchisserie était désertée, sauf par quelques hommes qui, armés de grenades à main, erraient de tous côtés, cherchant en vain la cause du désarroi.

La contremaîtresse était de forte corpulence, mais d'esprit indomptable. Entraînée à travers la moitié de la salle par ce flot de femmes affolées, elle reprit pied, remonta le courant, et eut bientôt attrapé, sous un panier à linge, la visiteuse aveuglée par la lumière.

— Je ne sais pas à quoi ressemble le Bon Dieu, mais pour sûr j'ai vu la vraie photo du diable ! gloussait Marie, qui se trémoussait de droite et de gauche dans une émotion indécise entre le rire et les larmes.

Quant à Saxonne, elle était mécontente d'elle-même; car elle avait eu aussi peur que les autres dans cette fuite éperdue vers le grand air.

— Rentrons travailler, proposa Saxonne. Nous avons perdu une demi-heure.

— Ah ! non... Après un pareil coup, je rentre à la maison, quand on devrait me congédier. Je ne pourrais pas repasser maintenant pour tout l'or du monde, tellement j'ai eu la tremblote.

Une des femmes s'était cassé la jambe, l'autre le bras, et plusieurs étaient en train de soigner des contusions de moindre gravité. Ni les menaces ni les prières de la contremaîtresse ne pouvaient persuader les autres de reprendre le travail, tant elles étaient bouleversées. A peine s'en trouva-t-il quelques-unes d'assez braves pour rentrer chercher les chapeaux et les paniers de leurs compagnes. Saxonne fut une des rares exceptions qui continuèrent le travail jusqu'à six heures.

CHAPITRE XV

— Dis donc, Bert, tu es éméché, cria Marie d'un ton de reproche.

Tous quatre étaient à table dans le salon particulier de chez Barnum. Le dîner de noce, assez simple, bien qu'il parût trop dispendieux à Saxonne, était terminé. Bert, tenant en main un verre de vin rouge de Californie, que la maison fournissait au prix de cinquante cents la bouteille, s'était levé et s'efforçait de prononcer un discours. Il avait le visage enflammé, et ses yeux noirs brillaient d'un éclat fiévreux.

— Tu avais déjà bu avant de venir me chercher, poursuivit Marie. C'est écrit en grosses lettres sur toute ta personne.

— Va consulter un oculiste, ma chérie, répondit-il. Bertran est maître de lui-même, ce soir. Le voici, qui se dresse sur ses pieds, pour serrer joyeusement la main de son vieux copain. Bill, mon vieux, à ta santé ! Tu es un homme marié maintenant, Bill, et tu devras rentrer à des heures régulières. C'en est fini des tournées avec les braves célibataires. Il va falloir te soigner, te faire assurer sur la vie, prendre une police contre les accidents, faire partie d'une société de construction et de prêts hypothécaires, et d'une association d'enterrements.

— Ferme ça, Bert, interrompit violemment Marie. On ne parle pas d'enterrement à une noce. Tu devrais avoir honte de toi-même.

— Ouah, Marie, fiche-moi la paix ! J'ai dit ce que j'ai dit parce que je voulais le dire. Je ne pense pas du tout à ce que pense Marie. Ce à quoi je pensais... Laissez-moi vous dire à quoi je pensais. J'ai dit une association d'enterrements, n'est-ce pas ? Eh bien, ce n'était pas avec l'idée de jeter une ombre sur cette joyeuse réunion. Loin de moi...

Il cherchait si évidemment à se tirer d'une situation embarrassante que Marie redressait la tête d'un air triomphant. Cette vue aiguillonna l'esprit flageolant de Bert.

— Laissez-moi vous dire pourquoi, reprit-il. Bill, c'est parce que tu as une femme si diantrement gentille; voilà pourquoi. Tous les types raffoleront d'elle, et quand ils se mettront à lui courir après, que feras-tu? Tu auras de la besogne, pour sûr. Et alors, ne te faudra-t-il pas une association d'enterrements pour les porter en terre? Je crois bien que si. C'est un compliment pour ton bon goût en fait de jupes que j'essayais de te tourner quand Marie est venue se jeter en travers.

Ses yeux allumés s'arrêtèrent un moment sur Marie avec une expression de triomphe railleur.

— Qui dit que je suis éméché? Moi? Pas le moins du monde. Je distingue toutes les choses sous un jour clair et net. J'aperçois là Bill, mon vieil ami Bill. Et je ne vois pas deux Bill, je n'en vois qu'un. Jamais de sa vie Bill n'a été un être à double face. Bill, mon vieux, quand je te contemple ici sous le harnais matrimonial, j'en suis fâché...

Il s'arrêta brusquement et se tourna vers Marie.

— Ne t'emballe pas, ma vieille. Mon grand-père était sénateur d'Etat, et il pouvait baragouiner gracieusement et plaisamment jusqu'à l'heure où les vaches reviennent à l'étable... Bill, quand je te vois, j'en suis fâché (ses yeux lancèrent un défi à Marie)... fâché pour moi, en pensant à tout le bonheur que tu as mis sous clef. Tu peux m'en croire, tu es un type avisé. Dieu bénisse les femmes! Tu as bien commencé. Continue. Epouse-les toutes, pour leur plus grand bien! A ta santé, Bill! Tu es un Mohican avec une mèche à scalper. Et tu as pris une squaw qui est une vraie squaw, je t'en fiche mon billet. *Minnehaha*, je bois à votre santé, à votre santé à tous deux, et à la santé des futurs *papooses* aussi, quand le diable s'en mêlerait!

Il vida son verre d'un seul coup et s'écroula sur sa chaise, clignant des yeux vers les nouveaux mariés, pendant que des larmes lui coulaient sur les joues sans qu'il y prît garde.

Marie étendit la main pour une caresse d'apaisement qui acheva sa débâcle.

— Bon Dieu, j'ai le droit de pleurer, sanglota-t-il. Je perds mon meilleur ami, n'est-ce pas? Ce ne sera plus la même chose... jamais plus. Quand je pense à toutes les rigolades et les coups de torchon et les bons moments que nous avons passés ensemble, Bill et moi, je suis presque tenté de vous en vouloir, à vous, Saxonne, assise là avec votre main dans la sienne.

— Consolez-vous, Bert, dit-elle en riant gentiment. Regardez celle dont vous tenez, vous-même, la main.

— Bah ! ce n'est qu'une de ses crises d'attendrissement, dit Marie avec une brusquerie démentie par sa main libre, dont elle lui caressait doucement les cheveux.

— Ragaillardis-toi un peu, Bert. Tout va très bien. Et maintenant, c'est à Bill de nous dire quelque chose après ton gentil discours.

Bert se réconforta vivement au moyen d'un nouveau verre de vin.

— Vas-y, Bill, cria-t-il. C'est ton jour, à présent.

— Je ne suis pas un artiste de serre chaude, grommela Billy. Que voulez-vous que je leur dise, Saxonne ? Ce n'est pas la peine de leur apprendre combien nous sommes heureux. Ils le savent.

— Dites-leur que nous allons toujours être heureux, répondit-elle. Remerciez-les pour tous leurs bons souhaits, et dites-leur que tous deux nous les leur rendons. Et nous serons toujours ensemble, comme par le passé, tous les quatre. Ajoutez qu'ils sont invités à dîner, pour dimanche prochain, au N^o 507 de Pine Street. Et toi, Marie, si tu veux venir samedi soir, tu pourras coucher dans la chambre d'amis.

— Vous le leur avez dit vous-même, mieux que je ne pourrais le faire, déclara Billy en claquant des mains. Vous vous en êtes tirée à votre honneur, et je crois bien qu'il n'y a pas grand-chose à ajouter, mais tout de même je vais leur passer quelque chose de tout chaud.

Il se leva, verre en main. Ses yeux d'un bleu clair, sous les cils et sourcils noirs, semblaient plus foncés et accentuaient la nuance blonde des cheveux et de la peau. Ses joues imberbes étaient roses, non pas de vin, car il n'en était qu'à son second verre, mais de santé et de joie. Saxonne vibra de fierté à le voir si bien habillé, si fort, si beau, si propre, son grand gosse à elle ; et elle se sentit fière d'elle-même aussi, puisque ses attraits de femme lui avaient gagné un amant si désirable.

— Eh bien, Bert et Marie, nous voici donc à notre dîner de noce, à Saxonne et à moi. Nous prenons vos bons souhaits à cœur, nous vous souhaitons la pareille, et en disant cela, nous voulons dire plus que vous ne pensez. Saxonne et moi sommes partisans d'une parfaite réciprocité. Nous attendons donc le jour où les rôles étant renversés, nous serons assis comme invités à votre dîner de noce. Alors, quand vous viendrez dîner chez nous le dimanche suivant, vous pourrez

rester tous deux le samedi soir dans la chambre d'amis. Je crois que j'ai été bien avisé en faisant meubler cette pièce-là, hein ?

— Jamais je n'aurais cru cela de vous, Billy, s'écria Marie. Vous dites les choses tout aussi crûment que Bert. Mais quand même...

Ses yeux devinrent humides; sa voix hésita et se brisa. Elle leur sourit à travers ses larmes, puis ses regards se portèrent sur Bert, qui lui passa un bras autour de la taille et l'attira sur ses genoux.

En quittant le restaurant, tous quatre allèrent à pied jusqu'à la station de tramway électrique, au coin de la Huitième Rue et de Broadway. Bert et Billy étaient gauches et silencieux, comme opprimés par une étrange réserve. Mais Marie embrassa Saxonne avec une tendresse inquiète.

— Tout va bien, ma chérie, murmura Marie. N'aie pas la frousse. Ce n'est rien. Pense à toutes les femmes de ce monde qui ont passé par là.

Le conducteur fit résonner le gong, et les deux couples se séparèrent dans un adieu précipité.

— Ohé, le Mohican ! cria Bert comme la voiture démarrait. Ohé, Minnehaha !

— Rappelle-toi ce que je t'ai dit, fut le mot d'adieu de Marie à Saxonne.

La voiture s'arrêta au coin de la Septième Rue et de Pine Street, point terminus de la ligne. De là à leur maisonnette, il n'y avait guère que deux pâtés de maisons. Sur les marches du perron, Billy tira les clefs de sa poche.

— C'est drôle, n'est-ce pas ? dit-il en la tournant dans la serrure. Rien que vous et moi, tout seuls.

Pendant qu'il allumait la lampe dans le salon, Saxonne enlevait son chapeau. Il entra dans la chambre à coucher, y alluma aussi la lampe, puis revint et se tint sur le seuil. Saxonne, extraordinairement maladroite avec ses épingles à chapeau, lui jeta un coup d'œil furtif. Il ouvrit les bras.

— Allons ! dit-il.

Elle vint vers lui, et sur son cœur il la sentit toute tremblante.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Le premier soir après leur nuit de noces, Saxonne vint à la porte recevoir son mari qui montait les marches du perron. Lorsqu'ils se furent embrassés, et tandis que, la main dans la main, ils traversaient le salon pour aller dans la cuisine, Billy se remplit les poumons en aspirant l'air par les narines avec une satisfaction évidente.

— Oh, Saxonne, que cette maison sent bon. Ce n'est pas seulement le café, je le hume aussi, mais c'est la maison tout entière. Elle sent... ma foi, elle sent bon pour moi, voilà tout.

Il se lava à l'évier et s'essuya, pendant qu'elle faisait chauffer la poêle sur le fourneau, dont elle avait ôté le couvercle. Il la regardait attentivement tout en se séchant les mains, et il cria son approbation quand elle déposa le bifteck sur la poêle à frire.

— Où as-tu donc appris à faire cuire les tranches de viande à sec sur une poêle chaude ? C'est la meilleure manière, mais il est diantrement rare de trouver une femme qui le sache.

Comme elle enlevait le couvercle d'une autre poêle et en remuait l'odorant contenu avec un couteau de cuisine, il s'approcha derrière elle, lui pressa les bras sous les aisselles, les mains pendantes sur ses seins, et pencha la tête par-dessus son épaule jusqu'à se trouver joue contre joue avec elle.

— Hum, hum ! Des pommes de terre frites avec des oignons comme maman avait l'habitude d'en faire. Ça me va rudement, ça. Et comme ça embaume, hein ? Hum, hum !

La pression de ses mains se desserra, et sa joue glissa comme une caresse contre la sienne au moment où il allait la lâcher. Puis ses mains resserrèrent leur étreinte. Elle sentit ses lèvres sur ses cheveux et entendit de nouveau son aspiration de plaisir.

— Hum, hum ! Mais toi aussi tu sens bon. Je n'avais jamais com-

pris ce qu'on entendait en disant qu'une femme était suave. Je le sais, maintenant. Et tu es la plus suave que j'aie jamais connue.

Sa joie était sans bornes. Quand, revenant de se peigner dans la chambre à coucher, il se fut assis à la petite table en face d'elle, il s'immobilisa un instant, couteau et fourchette en main.

— Dis, le mariage est bien plus chic que tout ce que racontent la plupart des gens mariés. Franchement, Saxonne, nous pourrions facilement leur rendre des points, leur donner des cartes et des piques et le petit casino et gagner le grand casino et les as. Il n'y a qu'une chose qui me chiffonne.

L'appréhension soudaine qui parut dans les yeux de Saxonne le fit éclater de rire.

— C'est que nous ne nous soyons pas mariés plus tôt. Pense donc : perdu toute une semaine de cette vie-là.

Ses yeux brillèrent de reconnaissance et de bonheur, et en elle-même elle se jura que jamais de leur vie il n'en serait autrement.

Le souper fini, elle débarrassa la table et se mit à laver la vaisselle. Comme il manifestait l'intention de l'essuyer elle le saisit par les pans de son paletot et l'obligea de se rasseoir.

— Reste là si tu veux que rien ne manque à ton bonheur. Sois gentil et écoute ce que je te dis. Et puis fume une cigarette... Non, tu ne vas pas me regarder. Voilà le journal d'aujourd'hui. Et si tu ne te presses pas de le lire, j'aurai fini ma vaisselle avant que tu aies commencé.

Pendant qu'il lisait en fumant, elle regardait à chaque instant.

Au bout de quelques minutes, Billy posa le journal en soupirant.

— Inutile, dit-il d'un ton plaintif. Je ne peux pas lire.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle, taquine. Tu as la vue faible ?

— Non, les yeux me font mal, et il n'y a qu'une chose qui peut leur faire du bien, c'est de te regarder.

— Tout va bien, alors, bébé Billy. Je vais avoir fini dans une seconde.

Quand elle eut rincé le torchon à vaisselle et échaudé l'évier, elle ôta son tablier de cuisine, s'approcha de lui et lui embrassa les yeux l'un après l'autre.

— Comment vont-ils maintenant ? Guéris ?

— Il y a déjà du mieux.

Elle renouvela le traitement.

- Et maintenant ?
- Encore mieux.
- Et à présent ?
- Presque bien.

Après avoir admis qu'ils étaient tout à fait bien, il se mit à geindre et lui déclara qu'il souffrait encore de l'œil droit.

Pendant qu'elle s'occupait à le soigner, elle poussa un léger cri de douleur. Immédiatement Billy fut alarmé pour de bon.

— Qu'y a-t-il ? Où as-tu mal ?

— Aux yeux. Ils me font un mal du diable.

Et pendant un certain temps, lui devint le médecin et elle la malade. Quand la guérison fut achevée, elle le mena près de la fenêtre ouverte, ils réussirent à se caser dans le même fauteuil à dossier mobile. C'était le meuble le plus luxueux de la maison : il avait coûté sept dollars et demi, et bien que sa magnificence dépassât tout ce qu'elle avait jamais rêvé de posséder de mieux, cette extravagance avait tourmenté sa conscience toute une journée.

L'air frais et salin qui fait le délice de toutes les villes de la baie après le coucher du soleil, envahit peu à peu l'appartement. Ils entendaient les machines haleter sous les chantiers du chemin de fer, et le tonnerre roulant du train local de la Septième Rue qui ralentissait en débouchant du môle pour s'arrêter à la station de West Oakland. De la rue montaient les cris des enfants qui jouaient dans ce soir d'été, et de la maison voisine leur parvenaient les voix assourdies des femmes qui bavardaient sur les marches d'entrée.

— Peut-on rêver mieux ? murmura Billy. Quand je songe à mon garni à six dollars, ça me fait mal au cœur de penser à tout ce qui m'a manqué pendant ce temps-là. Mais il y a une satisfaction. Si j'avais changé plus tôt, je ne t'aurais pas eue. Tu comprends, je ne savais pas que tu existais voilà seulement une couple de semaines.

Sa main grimpa le long du bras nu et se glissa en partie sous la manche au-dessus du coude.

— Comme tu as la peau fraîche, dit-il. Elle n'est pas froide, elle est fraîche. C'est bon à toucher.

— Tu vas bientôt m'appeler ton bébé frigorifique, dit-elle en riant.

— Et ta voix aussi est fraîche, continua-t-il. Elle me produit la même sensation que quand tu appuies ta main sur mon front. C'est drôle. Je ne puis pas l'expliquer. Mais ta voix me pénètre tout entier,

comme une chose saisissante et subtile, comme... comme un vent frais, c'est cela; comme la première brise de mer qui se lève l'après-midi après une matinée torride. Et, quelquefois, quand tu parles bas, elle a des sons pleins et mélodieux comme le violoncelle dans l'orchestre du théâtre Macdonough. Et jamais elle ne devient aiguë, perçante, criarde ou rauque comme la voix de certaines femmes vulgaires ou excitées, qui rappellent les sons d'un phonographe de pacotille. Ta voix, elle, me traverse et me rend tout tremblant, comme saisi par son éternelle fraîcheur. C'est... c'est tout simplement délicieux. Je suppose que les anges du ciel, s'il y en a, doivent avoir des voix comme ça.

Après quelques minutes, empreintes pour elle d'un bonheur tellement inexprimable qu'elle ne pouvait que lui passer la main dans les cheveux et se cramponner à lui, il continua :

— Je vais te dire ce que ça me rappelle. As-tu jamais vu une jument pur-sang, toute luisante au soleil, avec des poils comme du satin et une peau si fine que le moindre attouchement du fouet y laisse une marque; toute en nerfs affinés, toute délicate et sensitive; capable, quand il s'agit d'endurance, de tuer le poney le plus résistant, mais aussi de se fouler un tendon en un clin d'œil ou d'attraper un refroidissement mortel si on oublie de lui mettre une couverture la nuit? Je dois te dire qu'il n'y a guère de chose plus belle à voir au monde. Ces créatures-là sont d'un tissu si fin qu'il faut savoir s'y prendre et les manier comme du verre, avec précautions. Or, voilà ce que tu me rappelles; et ce sera ma tâche de veiller à ce que tu sois maniée et choyée de cette manière-là. Tu es aussi supérieure aux autres femmes qu'une jument de cette espèce est différente des pauvres rosses de travail. Tu es une pur-sang. Tu es bien faite et pleine d'ardeur, tu as de la ligne.

Sais-tu que tu en as, du galbe ! On parle d'Annette Kellerman. Tu la dégotas, tu peux lui rendre des points. Elle est australienne, et toi américaine, mais sans en avoir la tournure. Tu es autrement faite; tu as du cachet; je ne sais pas comment dire. Les autres femmes ne sont pas bâties comme toi. Tu proviens d'un autre pays, de la France ou quelque chose comme ça. Tu as les formes d'une Française, et mieux que cela, la manière de marcher, de remuer, de te lever ou de t'asseoir, ou de ne rien faire.

Et il jugeait bien, lui qui n'avait jamais quitté la Californie et qui

même n'avait jamais passé une nuit hors d'Oakland, sa ville natale. Sa femme était une fleur de souche anglo-saxonne, mais une rareté par la petitesse et la finesse exceptionnelles des mains et des pieds, des os et des muscles, et par la grâce de son maintien, sorte de réversion ancestrale vers les envahisseurs normands-français qui avaient mêlé leur sang à celui de la race saxonne.

— Et ta manière de porter les vêtements ! Ils t'appartiennent, ils font partie de toi-même au même titre que la fraîcheur de ta voix ou de ta peau. Ils te vont toujours très bien et ne pourraient aller mieux. Et tu sais, un type est un peu flatté d'être vu en balade avec une femme comme toi, qui porte sa toilette comme un rêve, et d'entendre les commentaires des copains : "Qui est la nouvelle connaissance de Bill ? C'est un morceau de choix, hein ? Tu parles qu'on serait content d'être à sa place !" et autres boniments du même goût.

Et Saxonne, pressant sa joue contre la sienne, se sentait largement payée de toutes ses veillées de couture, de toutes les heures de torture somnolente passées à tirer l'aiguille, quand sa tête vacillait sous la fatigue d'une journée de travail, et qu'elle recréait pour son propre usage les idées suggérées par les élégantes lingers qui avaient fumé sous son fer.

— Dis, Saxonne, j'ai trouvé un nouveau nom pour toi. Tu es ma petite femme ensorceleuse ; c'est cela, tu es mon élixir tonique.

— Et tu ne te lasserai jamais de moi ? demanda-t-elle.

— Lassé de toi ? Mais nous avons été créés l'un pour l'autre.

— N'est-ce pas une chose merveilleuse que notre rencontre, Billy ? Et pourtant ce fut un pur accident.

— Nous sommes nés veinards, proclama-t-il. C'est le bon filon, quoi.

— Peut-être était-ce plus que la veine, suggéra-t-elle.

— Sûrement. Ça devait être. C'était la destinée. Rien n'aurait pu nous tenir à l'écart l'un de l'autre.

Ils restèrent assis dans un silence riche d'amour inexprimé : puis elle sentit ses bras qui l'attiraient lentement et ses lèvres qui lui murmuraient à l'oreille :

— Si nous allions au dodo, qu'en dis-tu ?

Ils passèrent de nombreuses soirées de ce genre, variées à l'occasion par des tournées aux salles de danse, à l'Orphéum ou au théâtre Bell, au cinéma ou aux concerts du vendredi soir dans le parc de

l'hôtel de ville. Souvent, le dimanche, elle préparait un lunch, et il l'emmenait en montagne dans une voiture trainée par "Prince" et "Roi", que son patron lui confiait volontiers pour leur faire prendre de l'exercice.

Tous les matins, Saxonne se levait à la sonnerie du réveil. Le premier jour, il avait insisté pour se lever en même temps qu'elle et faire le feu dans la cuisinière. Elle avait cédé ce matin-là, mais ensuite elle prépara le feu le soir, de façon à n'avoir plus qu'à en approcher une allumette. Et elle lui imposait un dernier somme jusqu'au moment où elle l'appelait pour déjeuner. Pendant plusieurs semaines, d'abord, elle lui prépara son lunch à emporter. Puis, durant huit jours, il vint dîner à la maison. Ensuite, il dut encore emporter son repas. Cela dépendait de la distance à laquelle il conduisait ses bêtes.

— Tu ne t'y prends pas bien dès le début avec un homme, avertit Marie. Tu le sers au doigt et à l'œil. Tu vas le gâter si tu n'y fais pas attention. C'est lui qui devrait te servir.

— C'est lui qui gagne le pain, répondit Saxonne. Il travaille plus dur que moi, et j'ai plus de temps qu'il ne m'en faut pour ce que j'ai à faire; j'en ai à perdre. En outre, je veux le servir parce que je l'aime et parce que... enfin, de toute façon, je le veux.

CHAPITRE II

Malgré la monotonie de son travail de ménagère, Saxonne, une fois qu'elle en eut réglé le courant, se trouva avec du temps à revendre. Durant les périodes surtout où, son mari emportant son lunch, elle n'avait pas de dîner à préparer, il lui restait plusieurs heures par jour dont elle pouvait disposer à sa guise. Habitée depuis des années à la routine de l'atelier, elle ne savait que faire de ces loisirs anormaux. Elle ne pouvait souffrir de rester assise et désœuvrée; elle ne pouvait rendre visite à ses anciennes compagnes, qui travaillaient toujours à la blanchisserie; enfin elle ne connaissait pas ses voisines, sauf une étrange vieille femme qui habitait la maison contiguë et avec qui elle avait échangé des bribes de conversation par-dessus la palissade séparant les cours de derrière.

Une des distractions dont Saxonne usait et abusait pour tuer le temps consistait à prendre des bains. A l'orphelinat et chez Sarah, elle n'en prenait qu'un par semaine. A l'époque où elle devint femme, elle avait essayé d'en prendre plus souvent. Mais cette tentative échoua désastreusement: elle ne réussit qu'à exciter les moqueries de Sarah, puis sa colère. Sarah s'était cristallisée dans la mode d'un bain unique le samedi soir, et toute extension de cette opération hygiénique lui faisait l'effet d'une affectation de manières et d'une insinuation contre sa propreté personnelle; elle lui représentait, en outre, un gaspillage extravagant de combustible et un supplément de serviettes à mettre dans la lessive familiale. Aussi Saxonne, maintenant, dans la maison de Billy, avec son propre fourneau, son tub, ses serviettes et son savon, et personne pour s'y opposer, se livrait à une orgie quotidienne. Il est vrai que le tub était en réalité une simple cuve qu'elle traînait au milieu de la cuisine et devait remplir à la main: tel quel, c'était un luxe qu'il lui avait fallu

ses vingt-quatre ans pour obtenir. C'est de sa voisine que Saxonne, au hasard d'une conversation, apprit un secret qui lui permit de porter au comble les délices du bain. La recette était très simple: quelques gouttes d'alcali dans l'eau; mais Saxonne n'en avait jamais entendu parler auparavant.

Elle était destinée à apprendre bien des choses de cette étrange femme. La connaissance avait commencé un jour où Saxonne, dans la cour de derrière, mettait à sécher un couple de cache-corsets et plusieurs pièces de son plus beau linge personnel. La femme, appuyée à la rampe de son porche de derrière, avait rencontré son regard et fait un signe de tête qui, au jugement de Saxonne, s'adressait moitié à elle et moitié aux vêtements de dessous attachés sur la corde.

— Vous êtes nouvelle mariée, n'est-ce pas? demanda la femme. Je suis Mme Higgins: mais je préfère mon prénom, Mercédès.

— Et moi je suis Mme Roberts, répondit Saxonne, charmée d'exercer sa langue sur un vocable tout neuf. Mon prénom est Saxonne.

— C'est un nom bizarre pour une femme yankee, remarqua l'autre.

— Oh, je ne suis pas yankee, s'écria Saxonne. Je suis californienne.

— Là, là! dit en riant Mercédès Higgins. J'oubliais que j'étais en Amérique. Dans les autres pays tous les Américains sont appelés yankees. C'est vrai, n'est-ce pas, que vous venez de vous marier?

Saxonne fit un signe affirmatif en soupirant d'aise. Mercédès soupira aussi.

— Oh! heureuse, belle et douce créature! Je pourrais vous envier jusqu'à vous haïr, vous dont les jolis petits doigts sont mûrs pour entortiller tout le genre masculin. Et vous ne comprenez pas votre chance: on ne la comprend jamais que lorsqu'il est trop tard.

Saxonne était embarrassée et troublée par ce langage, mais elle répondit incontinent:

— Oh! mais je sais que j'ai de la chance. J'ai le plus bel homme du monde.

Mercédès poussa un nouveau soupir et changea de sujet. Elle désigna les lingerie d'un signe de tête.

— Je vois que vous aimez les jolies choses. C'est une preuve de bon jugement de la part d'une jeune femme. Elles sont une amorce

pour les hommes, une moitié de notre équipement de combat. Elles séduisent les hommes et les retiennent... (Elle s'interrompt pour demander presque brutalement :) Et vous, vous voudriez garder votre mari... toujours, toujours..., si vous pouvez ?

— J'en ai l'intention. Je ferai en sorte qu'il m'aime toujours.

Saxonne s'arrêta émue et surprise de se trouver en conversation si intime avec une étrangère.

— C'est une chose étrange, l'amour des hommes, continua Mer-cédès. Et l'erreur de toutes les femmes est de croire qu'elles les connaissent comme des livres. Aussi la plupart meurent le cœur brisé parce qu'elles ignorent les hommes, tout en continuant à croire qu'elles les connaissent à fond. Oh ! là là ! les petites folles ! Alors vous dites, petite jeune mariée, que vous vous ferez toujours et toujours aimer de votre mari ? Et toutes répètent le même refrain, croyant connaître les hommes et la bizarrerie de leur amour. Il serait plus facile de remporter le grand prix de la Petite Louisiane, mais les petites jeunes mariées ne l'apprennent que quand il est trop tard. Cependant, vous, vous avez bien commencé. Conservez votre joli linge et votre gentil minois. C'est par là que vous avez conquis votre homme, c'est par là que vous le tiendrez. Mais cela ne suffit pas. Quelque jour, je causerai avec vous et je vous dirai des choses que peu de femmes cherchent à connaître, que peu de femmes parviennent jamais à savoir. Saxonne ! C'est un fort et beau nom pour une femme. Mais il n'a pas l'air de vous convenir. Oh ! je vous ai observée. Française vous êtes, mais une Française incontestée. Dites à M. Roberts que je le félicite de son bon goût.

Elle fit une pause, la main sur le bouton de sa porte de cuisine.

— Et venez me voir quelquefois. Vous n'aurez jamais à vous en repentir. Je puis vous enseigner bien des choses. Venez l'après-midi. Mon homme est gardien de nuit dans les chantiers et dort dans la matinée. Il est en train de se reposer maintenant.

Saxonne rentra chez elle intriguée et songeuse. C'était un être peu ordinaire que cette femme maigre et de teint bronzé, avec une figure flétrie et comme racornie par de fortes chaleurs, et ses grands yeux noirs dont la flambée et les éclairs annonçaient une sorte de feu intérieur. Elle était vieille : Saxonne se surprit à hésiter entre la cinquantaine et la soixantaine ; et ses cheveux, qui avaient été jadis du plus beau noir, étaient maintenant semés de gris à profusion. Ce qui

paraissait le plus remarquable à Saxonne était son langage. Elle parlait un bon anglais, meilleur que celui auquel Saxonne était accoutumée. Cependant, cette femme n'était pas américaine. D'autre part, elle n'avait aucun accent perceptible: ses paroles suggéraient plutôt une teinte étrangère tellement insaisissable que Saxonne était incapable de l'analyser ou de la localiser.

— Euh, euh ! dit Billy, quand elle lui raconta ce soir-là l'événement de la journée. Alors, c'est celle-là, Mme Higgins ? Le père Higgins est gardien de nuit. Il n'a qu'un bras. Elle et lui, ça forme un drôle de couple. Les gens en ont la frousse, certains, du moins. Les étrangers et quelques vieilles dames irlandaises la prennent pour une sorcière et ne voudraient pour rien au monde avoir affaire avec elle. Bert m'a raconté cela. Certaines personnes croient que si elles excitaient sa colère, ou si leurs bobines lui déplaisaient, elle n'aurait qu'à les regarder pour leur faire recroqueviller les doigts de pieds et claquer. Un des types qui travaillent à l'écurie, tu le connais, Henderson, il demeure dans la Cinquième Rue, prétend qu'elle est loufingue.

— Oh ! je ne sais pas, dit Saxonne, prenant la défense de sa nouvelle connaissance. Elle est peut-être toquée, mais elle dit quelque chose que tu répètes souvent. Elle dit que je n'ai pas le type américain, mais français.

— Alors, je lui tire mon chapeau, répondit Billy. Si elle dit cela, elle n'a pas de cancrelat dans son chronomètre. Je t'en donne ma parole, c'est une typesse à la coule !

— Et elle parle bien l'anglais, Billy, comme une maîtresse d'école, comme je suppose que le parlait ma mère. Elle a reçu une bonne éducation.

— Ce n'est pas une sotte, ou elle ne t'aurait pas appréciée comme elle l'a fait.

— Elle m'a dit de te féliciter de ton bon goût en m'épousant, répondit Saxonne en riant.

— Vraiment ? Alors, fais-lui mes amitiés. Je la gobe, parce qu'elle connaît les bonnes choses quand elle les voit, mais elle devrait aussi te féliciter de ton bon goût en me prenant pour mari.

Quelques jours après, Mercédès Higgins partageait un nouveau signe de tête entre Saxonne et les coquets ajustements de femme qu'elle étendait sur la corde.

– Je suis perplexe au sujet de votre blanchissage, petite jeune mariée, dit-elle en guise de bienvenue.

– Oh, mais j'ai travaillé dans une blanchisserie pendant des années, répliqua vivement Saxonne.

Mercédès eut un rire de dédain.

– Une blanchisserie à vapeur ! C'est une affaire industrielle, et c'est idiot. Il n'y a que les choses communes qu'on doit envoyer blanchir à la vapeur, pour les punir d'être communes. Mais les jolies pièces délicates, les affiquets fragiles, oh ! là là ma chérie ! Leur nettoyage est un art, qui demande de la prudence, du génie, et un jugement aussi fin que ces lingerie mêmes. Je vous donnerai une recette pour fabriquer vous-même un certain savon qui ne durcit pas les tissus, mais qui leur donne de la blancheur, du moelleux et de la vie. Oh ! le beau blanchissage est un raffinement, un art ! Il faut l'accomplir comme l'artiste peint un tableau ou écrit un poème avec amour, pieusement, comme un véritable sacrement de beauté.

Je vous apprendrai, ma chérie, des procédés meilleurs, des procédés inconnus de vos yankees ; et je vous enseignerai de nouveaux modèles. (Elle désigna d'un signe de tête les chemises de Saxonne sur la corde.) Je vois que vous cousez de petites dentelles, celles de Belgique, celles de Malte, celles de Malines, toutes sortes d'amours de dentelles. Je vous apprendrai quelques-unes des plus simples, afin que vous les fassiez vous-même pour ce brave mari dont vous voulez garder l'amour toujours et toujours.

Lors de sa première visite à Mercédès, Saxonne emporta la recette du savon et eut la tête farcie d'instructions minutieuses dans l'art du blanchissage fin. En outre, elle fut fascinée par la nouveauté et l'étrangeté de cette vieille femme fanée de qui semblait émaner le souffle élargi de terres et de mers par-delà l'horizon.

– Vous êtes espagnole ? hasarda Saxonne.

– Oui et non, ou plutôt ni oui ni non. Mon père était irlandais, et ma mère péruvienne-espagnole. C'est à elle que je ressemble, comme teint et comme physionomie. Mais à d'autres points de vue je tiens de mon père, le Celte aux yeux bleus, avec la chanson féérique de sa langue et la turbulence de ses pieds qui entraînaient le reste de sa personne vers les randonnées lointaines. Ces pieds-là, qu'il m'a donnés, m'ont emportée, moi aussi, aussi loin qu'ils l'avaient conduit lui-même.

Saxonne se rappela la géographie apprise en classe, et se représenta certains croquis d'un continent dont la côte était indiquée par les ondulations d'un réseau de lignes parallèles.

— Oh ! s'écria-t-elle. Alors vous êtes une Américaine du Sud !

Mercédès haussa les épaules.

— Il a bien fallu que je vienne au monde quelque part. C'était dans un grand *ranch* qui appartenait à ma mère. Toute la ville d'Oakland aurait tenu dans un de ses plus petits pâturages.

Mercédès soupira joyeusement et partit un instant absorbée dans ses souvenirs. Saxonne était curieuse d'en apprendre plus long sur cette femme qui avait vécu à peu près comme les Californiens-Espagnols de jadis.

— Vous avez reçu une bonne éducation, risqua-t-elle. Vous parlez parfaitement l'anglais.

— Oh, l'anglais est venu plus tard, pas à l'école. Néanmoins, c'est vrai, j'ai reçu une bonne éducation, sur tous les points sauf sur le chapitre le plus important, celui des hommes. Cela aussi est venu plus tard. Et ma mère, une grande dame, ce qu'on appelle une reine du bétail, ne rêvait guère que ma belle éducation m'amènerait en fin de compte à être la femme d'un veilleur de nuit. (Cette idée grotesque la fit franchement éclater de rire.) Des gardiens, des journaliers, ah ! nous en avons des centaines, des milliers qui travaillaient pour nous. Les péons — ça ressemble à ce que vous appelez des esclaves, à peu près — et les bergers à cheval pouvaient parcourir deux cents milles d'un bout à l'autre du ranch. Et dans la grande maison, il y avait trop de domestiques pour les reconnaître ou les dénombrer.

Mercédès parlait avec la volubilité d'une Grecque, et s'égarait dans ses réminiscences.

— Mais ils étaient paresseux et sales. Les domestiques par excellence, ce sont les Chinois. Les Japonais aussi, quand on en trouve un bon, mais ça ne vaut pas les Chinois. Les servantes japonaises sont gentilles et gaies, mais elles vous quittent au moment où l'on s'y attend le moins. Les Hindous ne sont pas solides, mais ils sont très obéissants; ils regardent les *sahibs* et les *memsahibs* comme des divinités. J'étais une *memsahib*, ce qui veut dire une femme, une maîtresse. J'ai eu une fois un cuisinier russe qui crachait toujours dans la

soupe parce que cela porte bonheur. C'était très drôle; mais nous ne faisons pas d'objection; c'était la coutume.

— Comme vous avez dû voyager pour avoir des serviteurs si étranges ! insinua Saxonne.

La vieille femme émit un rire approbateur.

— Les plus étranges de tous, c'étaient dans les mers du Sud, les esclaves nègres, de tout petits cannibales avec des cheveux tressés et des os dans le nez. Quand ils ne faisaient pas attention à ce qu'on leur disait, ou qu'ils volaient, on les attachait à un cocotier derrière les bâtiments et on les cinglait à coups de fouet en cuir de rhinocéros. Ils provenaient d'une île de cannibales et de chasseurs de têtes: aussi mettaient-ils leur orgueil à ne jamais proférer une plainte. Il y avait le petit Vibi, âgé de douze ans à peine, et qui me servait. Le jour où son dos fut mis en bouillie et où je pleurai de pitié, il ne fit que rire et me dit: "Attendre encore petit bout de temps, moi prendre sa tête à gros type maître blanc." Il voulait parler de Bruce Anstey, l'Anglais qui l'avait fouetté. Mais le petit Vibi ne lui prit jamais la tête. Lui-même s'enfuit, et les habitants de la brousse le décapitèrent et le mangèrent jusqu'au dernier morceau.

Saxonne frissonna et devint sérieuse; mais Mercédès poursuivait son bavardage.

- Ah ! c'était une vie agitée, gaie, sauvage. Le croiriez-vous, ma chère ? En trois ans ces Anglais de la plantation burent des océans de champagne et de scotch-whisky et engloutirent trente mille livres dans cette aventure; pas des dollars, des livres, ce qui représente cent cinquante mille dollars. Ils vivaient comme des princes tant que ça durait. C'était splendide, éblouissant, fou. Je dus vendre la moitié de mes beaux bijoux en Nouvelle-Zélande avant de pouvoir repartir. Bruce Anstey finit par se faire sauter la cervelle. Roger s'engagea comme second sur un navire de commerce avec un équipage noir, pour huit livres par mois. Et Jack Gilbraith... ce fut le plus extraordinaire de tous. Ses parents étaient riches et titrés. Il retourna en Angleterre et se mit à vendre du mou pour les chats dans tout le voisinage de leur manoir jusqu'au jour où ils lui donnèrent de l'argent pour installer une plantation quelque part aux Indes orientales, à Sumatra, je crois, à moins que ce ne soit en Nouvelle-Guinée.

Saxonne, rentrée dans sa cuisine, tout en préparant le souper pour Billy, se demanda quelles convoitises, quelles cupidités avaient pu

faire échouer cette vieille perruche à face tannée, du grand ranch péruvien, à travers le monde entier, dans le quartier ouest d'Oakland et dans les bras de Barry Higgins. Le vieux Barry n'était pas le genre d'homme capable de dissiper sa part d'une fortune de cent cinquante mille dollars, encore moins d'acquérir une telle opulence. En outre, elle avait mentionné le nom de plusieurs autres hommes, mais pas le sien.

Mercédès lui avait raconté bien d'autres choses, par bribes décousues. Il semblait ne pas y avoir un grand pays ou une grande ville du vieux ou du nouveau monde qu'elle n'eût pas visité. Elle avait même été au Klondike, dix ans auparavant, et en une demi-douzaine de phrases saillantes, elle avait dépeint les mineurs vêtus de fourrures et chaussés de mocassins éparpillant à la volée, sur le parquet des tavernes, des milliers de dollars de poudre d'or. L'impression de Saxonne fut que, de tout temps, Mme Higgins avait fréquenté des hommes entre les mains desquels l'argent coulait comme de l'eau.

CHAPITRE III

Saxonne, en réfléchissant au problème de retenir l'affection de Billy, sans jamais laisser se perdre la fraîcheur de leur sentiment mutuel ni descendre des hauteurs qu'ils foulaient actuellement, se sentit poussée vers Mme Higgins. Celle-là savait : sûrement, elle devait savoir. N'avait-elle pas fait allusion à des connaissances supérieures à celles des femmes ordinaires ?

Plusieurs semaines s'écoulèrent, durant lesquelles Saxonne passa beaucoup de temps avec elle. Mais Mme Higgins parlait de choses toutes différentes, lui apprenait à faire des dentelles simples, et l'ins-truisait dans l'art d'opérer des nettoyages ou de faire le marché. Enfin, un après-midi, Saxonne la trouva plus loquace que de cou-tume, prodigue de mots nettement articulés, mais qui semblaient clapoter et se heurter dans leur hâte à sortir. Ses yeux et son visage étaient enflammés ; sa parole aussi. Une odeur de liqueurs fortes planait dans l'air, et Saxonne devina que la vieille dame avait bu. Nerveuse et effrayée, en même temps que fascinée, Saxonne, tout en ourlant un mouchoir pour Billy, écoutait le déluge verbeux de Mer-cédès.

— Ecoutez, ma chérie. Je vous dirai tout ce qui concerne le monde masculin. Ne soyez pas stupide comme tous ces gens qui me prennent pour une folle et une sorcière douée du mauvais œil. Oh, là, là ! Quand je pense à cette imbécile de Maggy Donahue qui tire son châle sur la figure de son bébé quand nous nous croisons sur le trottoir ! J'ai été une sorcière, c'est vrai, mais ma sorcellerie ne s'exerçait que sur les hommes. Oh ! j'ai de la sagesse, beaucoup de sagesse, ma chérie. Je vous dirai les manières des femmes avec les hommes et celles des hommes avec les femmes, et quelles sont les meilleures et les pires. Je vous parlerai de la brute qui est dans tous

les hommes, et de leurs étranges procédés qui brisent le cœur des sottes incapables de les comprendre. Toutes les femmes sont sottes. Je ne le suis pas. Là, là, écoutez !

Je suis une vieille femme, et, en vraie femme que je suis, je ne vous dirai pas mon âge. Pourtant, je retiens les hommes. Et je les retiendrais encore si j'avais cent ans, plus de dents, et le nez touchant le menton. Pas les jeunes: ils étaient à moi dans mon jeune temps, mais les vieux, comme il convient à mon âge. Et c'est une excellente chose pour moi que je détienne ce pouvoir. Dans ce monde, je n'ai pas un parent, ni un sou. Je ne possède que de la sagesse et des souvenirs, des souvenirs qui sont des cendres, mais des cendres royales, des cendres constellées. Les vieilles femmes, comme moi, crèvent la faim et grelottent, ou acceptent l'aumône et le suaire des pauvres. Pas moi. Je tiens mon homme. Il est vrai que c'est seulement Barry Higgins, le vieux Barry, lourd comme un bœuf, mais un mâle, ma chérie, et bizarre comme le sont tous les hommes. J'admets qu'il n'a qu'un bras. Il y a une compensation. Il ne peut me battre; et les vieux os sont tendres quand les muscles bien ronds sont amincis comme des ficelles.

Mais quand je pense à mes jeunes amants, des princes, fous de toute la folie de la jeunesse ! J'ai vécu. Cela me suffit. Je ne regrette rien. Et avec le vieux Barry je suis assurée d'avoir mon morceau de pain et une place au coin du feu. Et pourquoi ? Parce que je connais les hommes, et jamais je ne perdrai mon astuce pour les tenir. C'est une amère douceur d'avoir ainsi connu les hommes, et plus douce encore qu'amère. Des hommes, et des hommes, et des hommes ! Non pas de stupides butors, ou des gros bourgeois, des pourceaux d'hommes d'affaires, mais des hommes de tempérament, de flamme et de feu; des fous; peut-être, mais une race de fous indomptables et royaux.

Petite nouvelle épousée, il faut apprendre mon secret. La variété ! C'est en elle que réside la magie. C'est la clef d'or. C'est le joujou qui amuse. Si la femme en est dépourvue, l'homme devient un Turc; si elle la possède, il reste son fidèle esclave. Une femme doit être plusieurs en une seule. Si vous voulez conquérir l'amour de votre mari, il faut résumer pour lui toutes les femmes. Il faut être toujours nouvelle, comme une fleur continuellement étincelante de la dernière rosée, et qui ne s'épanouit jamais assez complètement pour se faner



ensuite. Vous devez être un jardin de fleurs, sans cesse renouvelées, éternellement fraîches, toujours différentes. Et, dans votre jardin, l'homme ne doit jamais cueillir son dernier bouquet.

Ecoutez, petite mariée. Dans le jardin d'amour, il y a un serpent. C'est la banalité. Ecrasez-lui la tête, ou il détruira votre jardin. Rappelez-vous ce mot-là: la banalité, la routine. Ne soyez jamais trop familière. Les hommes n'ont que l'apparence de la grossièreté. Les femmes sont plus grossières qu'eux. Non, ne discutez pas, petite jeune mariée. Vous êtes une femme-enfant. Les femmes sont moins délicates que les hommes. Croyez-vous que je ne sais pas à quoi m'en tenir? Elles iront répéter à d'autres femmes leurs secrets d'alcôve. Les hommes n'en font jamais autant. Expliquez cela! Il n'y a qu'une manière. Dans toutes les affaires d'amour, les femmes sont moins raffinées. C'est leur erreur. C'est ainsi que s'engendre la banalité, cette limace baveuse qui souille et détruit l'amour.

Soyez délicate, petite mariée. Ne vous montrez jamais sans votre voile, sans plusieurs voiles, tous de riche tissu et constellés de pierres précieuses. Ne vous laissez jamais enlever votre dernière enveloppe. Contre les lendemains, munissez-vous de voiles de réserve, de voiles nouveaux, de voiles sans fin. Pourtant chacun doit sembler l'unique et dernier entre vous et l'amant enflammé qui ne veut avoir autre chose que vous-même. Il faut, à chaque fois, lui laisser croire qu'il obtient tout, qu'il écarte votre suprême défense. De cette façon, la satiété ne viendra jamais, car il trouvera le lendemain un autre dernier rempart qui lui avait échappé.

Souvenez-vous que chaque voile doit être l'unique et dernier. Faites toujours comme si vous laissiez tout dans ses bras; mais réservez toujours quelque chose à abandonner le lendemain et tous les lendemains. C'est ainsi que subsiste la variété, la surprise, en sorte que la poursuite de votre homme soit incessante, que ses yeux cherchent en vous la nouveauté, et non chez d'autres femmes. C'était la fraîcheur et l'inédit de votre beauté, le mystère que vous représentiez, qui vous a gagné votre amant. Quand un homme a cueilli une fleur et en a respiré tout le parfum, il en cherche d'autres. C'est là son originalité. Vous devez rester une fleur presque cueillie, mais jamais tout à fait, approvisionnée d'un nectar soutiré mais jamais épuisé.

Les femmes sottes, et elles le sont toutes, dès qu'elles ont conquis

un mari, croient avoir remporté la victoire définitive. Puis elles se tassent et deviennent grasses et rances, la chair morte et le cœur brisé. Hélas, qu'elles sont stupides ! Mais pour vous, femme-enfant qui venez d'obtenir votre premier succès, il s'agit de faire de toute votre vie amoureuse une chaîne ininterrompue de triomphes. Chaque jour il faut reconquérir votre homme. Et quand vous aurez gagné votre ultime victoire, que vous ne pourrez plus vous emparer de rien, c'est que l'amour sera fini pour vous. Alors le dernier mot sera écrit, et votre homme ira errer dans des jardins étrangers. Souvenez-vous, il faut entretenir un amour insatiable, avec un appétit toujours aiguisé et jamais satisfait. Vous devez bien nourrir votre amant ; oh ! très bien, le mieux possible ; donnez et donnez encore, mais renvoyez-le toujours affamé de revenir vous en redemander.

Mme Higgins se leva soudain, traversa la chambre et sortit. Saxonne n'avait pas manqué de remarquer l'agilité et la grâce de ce corps maigre et fané. Elle observa Mme Higgins quand elle rentra, et put constater que ces qualités n'étaient pas imaginaires.

— Je vous ai à peine enseigné la première lettre de l'alphabet d'amour, dit Mercédès en se rasseyant.

Elle avait entre les mains un minuscule instrument en bois d'un beau grain et d'une riche couleur brune, ressemblant à une guitare, sauf qu'il n'avait que quatre cordes. Les effleurant du va-et-vient régulier de son index, elle se mit à chanter, d'une voix menue et mélodieuse, un air de rythme bizarre, dans une langue étrangère, où dominaient les voyelles, des voyelles chaudes qui semblaient inciter à l'amour. Avec de tendres palpitations, le chant et l'accompagnement se soulevaient en vagues d'harmonie sensuelle, se mouraient en murmures caressants, s'abandonnaient à la dérive parmi des levers et des crépuscules d'amour, ou bien s'enflaient de nouveau en sollicitations impérieuses entremêlées d'appels plaintifs, de folles invitations et de promesses éperdues. Tous ces accents passionnés transportaient Saxonne et la faisaient vibrer comme l'instrument lui-même. Elle croyait rêver et se sentit presque étourdie lorsque Mercédès s'arrêta.

— Si votre homme vous avait pris dans une dernière étreinte, si toute votre personne lui était connue comme une vieille histoire, et que vous lui chantiez cette chanson-là comme je viens de le faire, ses bras se refermeraient sur vous, et dans ses yeux reparaitrait la folle flamme de jadis. Voyez-vous ? Comprenez-vous, petite mariée ?

Saxonne, les lèvres trop sèches pour parler, ne put qu'approuver de la tête.

— Le koa doré, le roi des bois, marmottait Mercédès en examinant son instrument. L'*ukulélé*, comme l'appellent les indigènes des îles Sandwich, ce qui veut dire, je crois, la puce sauteuse. Ils ont la peau dorée aussi, les gens d'Hawaii. C'est une race amoureuse, caressée par les alizés dans la fraîche tiédeur des nuits tropicales.

Elle pinça de nouveau les cordes et chanta dans une autre langue, que Saxonne crut reconnaître pour du français. C'était une chanson joyeuse et endiablée, hésitante et frôleuse. Par moments, ses grands yeux s'élargissaient encore, puis se rétrécissaient dans un effort de séduction perverse. Quand elle eut fini, elle regarda Saxonne comme pour quêter son appréciation.

— Celle-là me plaît moins, déclara Saxonne.

Mercédès haussa les épaules.

-- Toutes ont leur valeur, petite femme-enfant qui avez tant à apprendre. Il y a des moments où l'on peut séduire les hommes avec du vin; d'autres où on les enivre avec des chansons, tant ils sont bizarres. Là, là! il y a tant, tant de façons diverses! Prenez, par exemple, vos lingerie fines, ma chérie. Ce sont des filets magiques. Aucun pêcheur sur mer n'a jamais pu entortiller le poisson comme nous le faisons avec nos dessous vaporeux. Vous êtes dans la bonne voie. J'ai vu des hommes pris à la nasse dans un cache-corset qui n'était ni plus joli ni plus délicat que ceux que je vous ai vu étendre sur la corde.

Ce n'est pas seulement pour lui-même que le nettoyage du linge fin est un art. Le plus grand de tous les arts, c'est la conquête des hommes. L'amour est la somme de tous les arts, et la raison de leur existence. Ecoutez! Dans tous les temps et dans tous les âges il y a eu des femmes, des femmes grandes en sagesse. Elles n'avaient pas besoin d'être belles. Leur sagesse était plus grande que toute la beauté féminine. Des princes et des potentats se sont courbés devant elles. Des nations se sont battues pour elles. Des empires se sont écroulés à cause d'elles. Des religions ont été fondées sur elles. Aphrodite, Astarté, les adorations de la nuit; reprenez, femme-enfant, les noms de ces grandes femmes qui ont conquis les mondes des hommes.

Ensuite de quoi Saxonne écouta, ahurie, un bavardage qui ressem-

blait presque à un absurde méli-mélo, sauf que les phrases incompréhensibles de la Péruvienne étaient grosses d'un sens vague et mystérieux. Elle entrevit des profondeurs inexprimables et inconcevables, ou illuminées par les éclairs d'allusions et d'implications profanes et terribles. Le langage de cette femme était un torrent de lave ardente et dévastatrice; et Saxonne sentait ses joues, son front et son cou brûler d'une rougeur continuellement croissante. Elle tremblait de frayeur, éprouvait des nausées, sentait tituber sa cervelle affolée: elle pensa s'évanouir. Mais elle ne pouvait s'arracher de sa place et restait assise, indéfiniment, sa couture oubliée sur ses genoux, ses yeux dilatés à l'intérieur sur une vision de cauchemar dépassant toute imagination. Enfin, au moment où il lui semblait impossible d'en endurer davantage, et où elle passait sa langue sur ses lèvres ardentes pour pouvoir proférer une protestation, Mercédès s'arrêta.

— Et ici finit la première leçon, dit-elle du ton le plus calme. Puis elle éclata d'un rire taquin et tourmenteur:

— Qu'y a-t-il ? Vous n'êtes pas scandalisée ?

— Je suis épouvantée, haleta rudement Saxonne, réprimant à demi un sanglot nerveux. Vous me faites peur. Je suis très sotte, et si ignorante que je n'avais jamais rêvé... cela.

Mercédès hocha la tête d'un air de compréhension.

— Il y a bien de quoi être effrayée, dit-elle. C'est solennel; c'est terrible, c'est magnifique.

CHAPITRE IV

Toute sa vie Saxonne avait vu les choses clairement, bien que son champ de vision fût assez restreint. Elle connaissait le problème postnuptial qui consiste à retenir l'amour d'un mari, comme elle connaissait, mieux que la plupart des jeunes filles de la classe ouvrière, le problème pré-nuptial, qui consiste à en choisir un.

Elle avait développé par elle-même une philosophie de l'amour éminemment rationnelle. Instinctivement, en même temps que consciemment, elle s'orientait vers la délicatesse, et évitait les périls de l'habituel et du vulgaire. Elle avait parfaitement conscience qu'en faisant bon marché d'elle-même, elle discréditerait l'amour. Pendant les semaines écoulées depuis leur mariage, jamais Billy ne l'avait trouvée mal fagotée, endormie ou dans un état d'irritabilité. Délibérément, elle avait saturé sa demeure de son atmosphère personnelle, de sang-froid, de fraîcheur et d'humeur égale, sans dédaigner les atouts de la surprise et du charme. Malgré sa dose de sagesse innée, son imagination n'avait jamais été engourdie. En la personne de Billy, elle avait gagné un trésor, et elle le savait. Elle appréciait son ardeur d'amant et en était fière. Elle l'estimait bien supérieur à la moyenne par sa générosité toujours prête, son choix constant de tout ce qu'il y avait de mieux, sa propreté et le soin qu'il prenait de sa personne. Jamais grossier, il rendait délicatesse pour délicatesse, bien qu'il fût évident pour elle qu'en matière de ce genre l'initiative lui revenait à elle-même et devait toujours lui appartenir. Dans une large mesure, il était inconscient de ce qu'il faisait et du motif qui inspirait sa conduite; mais elle le savait pour lui, dans toute la clarté de son jugement. Et il représentait vraiment pour elle un gros lot parmi les hommes.

Malgré cette claire vision de la nécessité d'entretenir sa tendresse,

et en dépit de son importante réserve d'intelligence et d'expérience, son panorama mental se trouvait considérablement élargi par les révélations de Mercédès. Ses propres conclusions étaient confirmées et ses anciennes idées émondées par la vieille femme, qui lui en suggérait de nouvelles et qui même soulignait d'un trait brutal l'importance tragique du problème tout entier. De ce prône éperdu, bien des passages restèrent dans la mémoire de Saxonne; il y en eut d'autres dont elle devina le sens, et certaines parties qui dépassaient son expérience et son entendement. Mais elle comprit parfaitement les métaphores des voiles et des fleurs, ainsi que la règle de ces abandons qui laissent toujours quelque chose à céder, et cela lui permit de formuler une philosophie de l'amour plus vaste et plus forte. A la lumière de cette révélation, elle passait en revue la vie de tous les gens mariés qu'elle avait pu connaître, et elle découvrait en quoi et pourquoi ces unions avaient fait faillite.

Avec une ardeur renouvelée, Saxonne s'adonna aux soins de son ménage, à la confection de son joli linge et à la culture de ses charmes. Elle faisait son marché en recherchant plus que jamais ce qu'il y avait de meilleur sans jamais perdre de vue la nécessité de l'économie. Dans les suppléments des journaux du dimanche et dans les revues féminines qu'elle parcourait dans une salle de lecture gratuite du voisinage, elle glana nombre d'idées pour l'entretien de sa beauté. Elle exerçait méthodiquement les diverses parties de son corps, et consacrait chaque jour un certain temps au massage facial et à des jeux de muscles pour conserver à son visage sa rondeur et sa fraîcheur, sa fermeté et son coloris. Billy n'en sut rien: ces intimes détails de toilette ne le regardaient pas. Seuls, les résultats lui appartenaient. Elle emprunta des livres à la bibliothèque Carnegie pour étudier la physiologie et l'hygiène, et apprit sur elle-même et sur les exigences de la santé féminine une foule de choses que n'avaient jamais pu lui enseigner ni Sarah, ni les femmes de l'asile d'orphelins, ni Mme Cady.

Après mûre délibération, elle s'abonna à une revue féminine, celle dont les modèles et les leçons lui parurent le mieux convenir à ses goûts et à sa bourse. Elle pouvait en consulter d'autres à la salle de lecture, et elle réussit à relever ou à calquer plus d'un modèle de dentelles et de broderies. Souvent elle s'arrêtait aux devantures des

magasins de lingerie de la haute ville; et, tout en faisant de modiques achats, elle ne se privait pas d'examiner les marchandises de prix aux comptoirs d'articles brodés à la main. Une fois même, elle eut l'idée de se payer des soies de Chine peintes à la main, mais elle recula devant leur prix exorbitant.

Petit à petit, elle remplaça tous ses simples dessous de jeune fille par des effets toujours simples, mais ouvragés de jolies dentelles, de plis et de jours. Elle fit des garnitures au crochet pour les tricots bon marché qu'elle portait en hiver. Elle se confectionna de petits cache-corsets et des chemises de jour de batiste fine et pas très chère, et, grâce à quelques guirlandes fleuries et à leur parfait entretien, ses chemises de nuit furent toujours d'une délicatesse, et d'une fraîcheur charmantes. Elle apprit, par un paragraphe de revue, que les femmes françaises commençaient à porter, pour le déjeuner, des bonnets délicieusement chiffonnés. Le fait qu'elle devait d'abord préparer son propre déjeuner, ne l'arrêta pas. Un mètre de mousseline suisse à pois apparut sans tarder dans la maison, et Saxonne s'employa à essayer des modèles de son cru et à assortir des bouts de dentelle pour une parure convenable. L'exquise création qui en résulta lui valut l'approbation enthousiaste de Mercédès.

Pendant que s'écoulaient ces mois de bonheur, elle n'était jamais désœuvrée. Et Billy n'était pas oublié. Au commencement de l'hiver, elle lui tricota des poignets de laine, qu'il portait religieusement en sortant de la maison et qu'il s'empressait ensuite de fourrer dans sa poche. Les deux chandails qu'elle fit pour lui eurent cependant un meilleur sort, ainsi que les pantoufles qu'elle lui passait de force aux pieds, les soirs où il restait à la maison.

La sagesse ferme et pratique de Mercédès lui fut d'un grand secours, car Saxonne s'efforçait, avec une ardeur presque religieuse, de toujours se procurer ce qu'il y avait de mieux et, en même temps, de faire des économies. Elle affrontait ainsi le problème d'entretenir sa maison en bon état dans une société où le prix des choses montait plus vite que les salaires industriels. Et alors la vieille femme lui inculqua si bien sa science d'acheter au marché qu'avec un dollar de Billy elle se procurait moitié plus de choses que ses voisines avec l'argent de leurs maris.

Le samedi soir, invariablement, Billy lui versait sur les genoux le total de sa paie. Jamais il ne lui demandait de comptes sur ce qu'elle

en avait fait, mais il répétait constamment que jamais il n'avait été si bien nourri de sa vie. Et toujours, avant de toucher à la somme étalée, elle lui faisait reprendre ce dont il croyait avoir besoin pour ses menues dépenses de la semaine à venir. Non seulement elle le pressait d'en garder beaucoup, mais elle l'exhortait sans cesse à lui demander n'importe quelle autre somme nécessaire dans le courant de la semaine: et, en outre, elle insistait pour qu'il s'abstînt de lui dire à quoi il destinait ces dépenses.

— Tu as eu toujours de l'argent dans ta poche, lui faisait-elle observer, et il n'y a aucune raison pour que cela change maintenant que tu es marié: autrement, je ne t'aurais pas épousé. Oh ! je sais comment sont les hommes quand ils se trouvent ensemble. L'un d'eux offre un verre, puis un autre l'invite, et pour cela il lui faut de l'argent. Or, si tu ne pouvais pas payer ta tournée aussi libéralement que les autres, je te connais assez pour savoir que tu t'abstiendrais d'aller avec eux. Et cela ne serait pas bien..., pour toi, je veux dire. Je veux que tu fréquentes d'autres hommes. C'est une bonne chose.

Et Billy, l'enfermant dans ses bras, jurait qu'elle était bien le plus grand petit bout de femme qu'on eût jamais vu.

— C'est superbe, disait-il tout joyeux; non seulement je me nourris mieux, suis logé plus confortablement et fais ma tournée avec les camarades, mais encore j'économise ou du moins tu épargnes pour moi. Me voilà avec des meubles régulièrement payés tous les mois, une petite femme dont je suis fou et, en plus, de l'argent à la caisse d'épargne. Combien y avons-nous maintenant ?

— Soixante-deux dollars, répondit-elle. Ce n'est pas déjà si mal, s'il survenait de mauvais jours. On ne sait jamais. Il se peut que tu tombes malade, ou qu'il t'arrive un accident, ou n'importe quoi.

On était parvenu au milieu de l'hiver lorsque Billy, avec une répugnance visible, se décida à entretenir Saxonne d'une question d'argent. Son vieil ami Billy Murphy était au lit avec la grippe, et l'un de ses enfants, en jouant dans la rue, avait été sérieusement blessé par une voiture. Murphy, encore faible après deux semaines passées au lit, avait demandé à Billy de lui prêter cinquante dollars.

— Il n'y a rien à craindre, dit Billy à Saxonne en conclusion. Je le connais depuis que nous étions gosses et que nous fréquentions ensemble l'école Durant. Il est l'honnêteté même.

— Là n'est pas la question, observa Saxonne. Si tu étais seul, tu lui aurais avancé la somme immédiatement, n'est-ce pas ?

Billy fit un signe affirmatif.

— Eh bien, cela ne change rien que tu sois marié. C'est ton argent.

— Fichtre non ! s'écria-t-il. Il n'est pas à moi, il est à nous. Et je ne le prêterais à personne sans t'avoir consultée.

— J'espère que tu ne lui as pas dit cela ! fit-elle, vivement contrariée.

— Pas de danger ! dit Billy en riant. Je savais bien que, si je le lui disais, tu monterais sur tes grands chevaux. Je lui ai dit seulement que je tâcherais de voir. Après tout, j'étais sûr que tu serais de mon avis si tu avais l'argent.

— Oh ! Billy ! murmura-t-elle d'une voix basse et pleine d'amour. Peut-être ne le sais-tu pas, mais voilà une des plus douces choses que tu m'aies dites depuis que nous sommes mariés.

Plus Saxonne voyait Mercédès, moins elle la comprenait. Elle avait promptement remarqué que la vieille femme était d'une avarice sordide, mais, en revanche, d'une extravagance étonnante quand il s'agissait d'elle-même. Son linge personnel, fait à la main, naturellement, était très coûteux. A table, ce qu'elle servait pour Barry était bon, mais ce qu'elle s'offrait était infiniment meilleur. Cependant, les deux couverts étaient dressés sur la même table. Tandis que Barry se contentait d'un solide bifteck, il fallait du filet à Mercédès. Une grosse et ferme côte de mouton sur l'assiette de Barry faisait pendant à de minuscules côtelettes à la française sur l'assiette de madame. Le thé infusait, ainsi que le café, dans des récipients distincts. Pendant que Barry engloutissait du thé à vingt-cinq cents dans un bol énorme et lourd, Mercédès humait du thé à trois dollars dans une mince tasse de Belleek, teintée de rose et fragile comme une coquille d'œuf. De même, elle lui versait du lait dans son jus à vingt-cinq cents, tandis qu'elle délayait de la crème dans son moka.

— C'est assez bon pour le vieux, disait-elle à Saxonne. Il ignore les bonnes choses, et ce serait un grand péché de les gaspiller pour lui.

De petits trocs commencèrent entre les deux femmes. Lorsque Mercédès, gratuitement, eut appris à Saxonne à jouer des accompagnements sur l'ukulélé, chose assez facile quand on a le poignet souple, elle lui proposa un échange. Le temps était passé pour elle,

disait-elle, de pareilles frivolités; et elle lui offrit l'instrument pour le bonnet du matin que Saxonne avait si bien réussi.

— Ça représente quelques dollars, dit Mercédès. Ça m'en a coûté vingt, mais voilà bien des années. Cependant, ça vaut bien le bonnet.

— Mais ne trouvez-vous pas le bonnet un peu frivole aussi? demanda Saxonne, bien qu'elle fût elle-même très satisfaite du marché.

— Ce n'est pas pour mes cheveux grisonnants, déclara franchement Mercédès. Je le vendrai au prix de revient. Je vends bien des petites choses que je fais, quand mes doigts ne sont pas affolés par les rhumatismes. Là ! Là ! ma chérie, ce n'est pas les cinquante dollars par mois du père Barry qui pourraient subvenir à tous mes goûts dispendieux. C'est moi qui comble le déficit. Et la vieillesse a bien plus besoin d'argent que la jeunesse. Un jour, vous l'apprendrez vous-même.

— Je suis très satisfaite de l'échange, dit Saxonne. Et je me ferai un autre bonnet dès que j'aurais mis de côté assez d'argent pour acheter la mousseline.

— Faites-en plusieurs, conseilla Mercédès. Je les vendrai pour vous, en gardant, naturellement, une petite commission pour mes services. Je pourrai vous les payer six dollars pièce. Nous en recauserons. Le bénéfice couvrira largement la dépense du tissu pour le vôtre.

CHAPITRE V

Divers événements notables se produisirent au cours de l'hiver. Bert et Marie se marièrent et louèrent une maisonnette dans le voisinage. Le salaire de Billy fut réduit, en même temps que ceux de tous les charretiers d'Oakland. Et, en fin de compte, Saxonne s'était trompée dans ses pronostics, tandis que ceux de Sarah se réalisèrent.

Saxonne était sûre d'elle-même, sans doute, avant de confier la chose à Billy. Au premier abord, quand elle doutait encore, elle se sentait défaillir par crainte de l'inconnu et de son inexpérience. Puis lui était venu le souci économique, en prévision de l'inévitable supplément de dépenses. Mais lorsqu'elle fut sûre et doublement sûre de son état, tout fut balayé par une vague de joie passionnée. *Leur enfant, à elle et à Billy !* Cette phrase lui revenait continuellement à l'esprit, et à chaque fois la faisait tressaillir tout entière d'un plaisir réellement physique.

Le soir où elle annonça la nouvelle à Billy, lui-même s'abstint de lui révéler la réduction de son salaire, et se joignit cordialement à son accueil de bienvenue pour l'enfant promis.

— Que faisons-nous ? Si nous allions au théâtre pour célébrer l'événement ? demanda-t-il en desserrant suffisamment son étreinte pour lui permettre de parler. Ou bien si nous restions ici, toi et moi, et... nous trois ?

— Restons, fut le verdict. Je veux seulement que tu me tiennes, et tout près de toi, et longtemps.

— C'est bien ce que je voulais aussi. Seulement je n'étais pas sûr qu'après être restée toute la journée à la maison, tu n'aies pas envie de sortir.

Il y avait du gel dans l'air, et Billy apporta le fauteuil près de la

cuisinière. Elle se blottit dans ses bras, la tête sur son épaule, la joue contre ses cheveux.

— Nous avons bien fait de nous marier à la va-vite après nous être courtisés pendant une semaine seulement, réfléchit-il à haute voix. Tu vois, Saxonne, nous avons continué depuis. Et maintenant... mon Dieu ! Saxonne, c'est trop beau pour être vrai. Pense donc ! Le nôtre ! Tous les trois ! Le petit coquin ! Je parie que ce sera un garçon. Et ce que je vais lui apprendre à manœuvrer ses poignets et à se défendre ! Et à nager, aussi ! S'il ne sait pas nager quand il aura six ans !...

— Et s'*Il* est une fille ?

— Alors, *Elle* sera un garçon, répliqua Billy du tac au tac.

Et tous les deux se mirent à rire et à s'embrasser en soupirant d'aise.

— Je vais devenir rapiat, maintenant, annonça-t-il après un bon moment de réflexion. Finies les tournées avec les copains ! A moi le tonneau d'arrosage ! Et je vais ralentir le train pour fumer. Tiens ! je ne vois pas ce qui m'empêche de faire mes cigarettes moi-même. Elles coûteront dix fois moins que celles coupées par la mécanique. Et je puis laisser pousser ma barbe. Avec ce qu'un bonhomme dépense chez le coiffeur en un an, il y a de quoi entretenir un bébé.

— Monsieur Roberts, si vous laissez pousser votre barbe, je demande le divorce, menaça Saxonne. Tu es bien trop beau avec ta figure rasée, et je l'aime trop pour te la laisser recouvrir. Oh, chéri bien-aimé ! Je ne savais pas ce que c'était que le bonheur avant de venir vivre avec toi.

— Ni moi non plus.

— Et il en sera toujours de même ?

— Tu peux parier que oui, affirma-t-il.

— Je pensais être bienheureuse une fois mariée, continua-t-elle ; mais je n'aurais jamais rêvé que ce soit si beau. (Elle tourna la tête pour l'embrasser sur la joue.) Billy, ce n'est pas du bonheur, c'est le paradis même.

Et Billy, résolument, garda le secret de sa réduction de salaire. Ce n'est que deux semaines plus tard, quand la mesure entra en application, et en versant sur ses genoux une somme incomplète, qu'il se décida à lui en parler.

Le lendemain, un dimanche, Bert et Marie, déjà mariés depuis un

mois, vinrent dîner avec eux, et l'affaire vint en discussion. Bert était particulièrement pessimiste, et murmurait de vagues allusions à une menace de grève dans les ateliers des chemins de fer.

— Si vous ne dites rien du tout, ça se passera pas mal, affirma Marie. Tous ces agitateurs du syndicat font la loi dans les ateliers des chemins de fer, et ils me rendent malade — ils ne font que pousser à l'émeute et enveniment les choses. Moi, si j'étais patron, je diminuerais les salaires de tous ceux qui les écoutent.

— Mais tu appartiens bien au syndicat des blanchisseurs, lui fit remarquer ironiquement Saxonne.

— Il le faut bien, autrement je ne pourrais pas trouver du travail. Mais ça ne m'a jamais rien rapporté.

— Regarde ce qui s'est passé avec Billy, fit remarquer Bert. Tout allait bien, tout le monde était calme et personne ne bronchait, et puis, vlan ! d'un coup d'un seul, dix pour cent de diminution de salaire dans les gencives. Bon Dieu, quelle chance avons-nous eue ? Aucune, nous avons perdu. Il ne nous reste pas la moindre espérance de réussite dans ce pays que nous avons construit de nos mains, et où nos pères et nos mères ont peiné avant nous. On nous a complètement lessivés, et c'est bien la fin — nous, les enfants des Blancs qui sont venus d'Angleterre et se sont donné tant de mal pour construire quelque chose, qui ont libéré les esclaves et ont combattu les Indiens, et qui ont fait l'Ouest ! N'importe quel gars à qui il ne resterait plus que la moitié d'un œil pourrait se rendre compte facilement que c'est la fin...

— Mais qu'est-ce qu'on peut y faire, demanda Saxonne avec une nuance d'anxiété dans la voix.

— Combattre, un point c'est tout. Le pays est dans les mains d'une bande de voleurs. Regardez le "Southern Pacific", c'est lui qui dirige la Californie.

— Allons donc, Bert, ricana Billy, comment peux-tu prétendre sérieusement ça ? Tu vois ça de ta fenêtre, aucune compagnie de chemins de fer ne peut diriger la Californie.

— Tu as vraiment la tête dure, dit Bert avec un sourire sarcastique. Un jour viendra, mais il sera trop tard alors, où toi et tous tes copains qui ne savent pas réfléchir se rendront compte de la situation. Ça n'est pas pourri — c'est déjà en état de décomposition, et ça pue. Il n'y a pas un gars capable d'aller voir les gens qui dirigent ce

pays sans qu'il se sente obligé d'aller à San Francisco, et de passer dans les bureaux leur demander poliment, en enlevant son chapeau, la permission d'y aller. Tous les gouverneurs de Californie ont été patrons des chemins de fer, bien avant que toi et moi soyons nés. Je te le dis, nous sommes finis, nous sommes battus à plate couture. Mais je mettrai toute mon énergie à aider à prendre quelques-uns de ces sales voleurs avant de mourir. Sais-tu ce que nous sommes, nous, la vieille souche blanche qui a combattu dans toutes les guerres, qui a construit ce pays et fait tout cela ? Je vais te le dire : nous sommes les derniers des Mohicans.

— Vraiment il me fait peur, il est si violent, dit Marie avec une animosité évidente. S'il continue à ne pas tenir sa langue, il va se faire virer des ateliers, et alors, que deviendrons-nous ? Il ne s'occupe absolument pas de moi, mais je peux te dire que, pour ma part, je n'ai pas l'intention de retourner à la blanchisserie.

Elle tenait sa main droite en l'air, comme si elle prononçait un serment.

— Je n'ai pas l'intention de me laisser monter sur les pieds, et ça, tu pourras t'en rendre compte.

— Oh, je sais ce que tu as dans la tête, dit Bert avec rudesse. Mais dis-toi bien une chose, moi mort ou vivant, que je travaille ou non, c'est mon affaire. Si toi tu veux faire ce qui te plaît, je m'en fiche complètement, c'est tout.

— Je ne me débrouillais pas mal avant de t'avoir rencontré, revint-elle à la charge en remuant la tête. Et je ne me débrouille pas mal non plus maintenant, c'est ce que tu dois répondre si on te le demande.

Des flots d'injures se bousculaient sur la langue de Bert, mais Saxonne intervint à temps et ramena la paix. Elle s'intéressait à l'avenir de leur ménage : tous deux étaient impulsifs, coléreux et emportés, et leurs querelles continuelles ne laissaient pas bien augurer de leur avenir.

L'histoire du rasoir de sécurité fut une sorte d'exploit pour Saxonne. Elle avait été voir un vendeur qu'elle connaissait dans la quincaillerie Pierce, et l'avait acheté. Un dimanche matin, juste après le déjeuner, alors que Billy s'apprêtait à se rendre chez le barbier, elle le conduisit dans la chambre, enleva d'un geste rapide la serviette qui les recouvrait, et fit apparaître la boîte où se tenaient le rasoir, le

plat à barbe, le savon, le blaireau et la crème à raser. Billy recula d'abord, puis revint jeter un regard curieux sur tout cet attirail, contemplant avec pitié le rasoir de sécurité.

— Dis donc, tu appelles ça un truc pour un homme ?

— Ça fera l'affaire, dit-elle. Après tout, il y a des milliers d'hommes qui s'en servent tous les jours.

Billy remua la tête, et fit mine de repartir.

— Tu te rases trois fois par semaine, fit-elle pour le convaincre. Ça te coûte quarante-cinq cents — mettons cinquante, pour avoir des chiffres ronds. Il y a cinquante-deux semaines dans une année, ce qui fait que tu dépenses vingt-six dollars rien que pour te raser. Allons, viens l'essayer, mon chéri, des tas d'hommes en sont très contents.

Il fit une moue de dédain tout en branlant la tête, et les profondeurs nuageuses de ses yeux devinrent encore plus nuageuses. Elle aimait cette sorte d'élégance boudeuse qui le faisait ressembler à un gosse, et elle se mit à rire et l'embrassa. Elle l'obligea à s'installer sur une chaise, retira sa veste, déboutonna sa chemise et son maillot de corps, et retourna le col de sa chemise vers l'intérieur.

Elle étala la crème à raser sur son visage, en le menaçant de lui mettre la tête dedans s'il ouvrait la bouche pour se plaindre.

— Attends un peu, l'arrêta-t-elle alors qu'il cherchait désespérément le rasoir. J'ai déjà observé les barbiers dans leurs boutiques, et je sais ce qu'ils font lorsque la crème est appliquée sur la peau.

Et sans attendre elle se mit à faire pénétrer la crème en la massant de ses doigts.

— Voilà, dit-elle après avoir remis une seconde couche de crème. Mais dis-toi bien que je ne vais pas faire ça toutes les fois que tu vas te raser. Je te donne un coup de main pour la première fois, mais c'est tout.

Avec de grands airs de rébellion, mi-feinte mi-réelle, il fit plusieurs essais avec le rasoir, et, dans une grimace de douleur, s'écria vigoureusement :

— Bon Dieu de bon Dieu !

Il examina son visage dans la glace : un filet de sang fleurissait dans la blancheur immaculée de la crème à raser.

— Je viens de me couper — avec un rasoir de sécurité, en plus ! Il y a certainement des gens qui ne jurent que par ce truc, et ils doivent

avoir raison. Mais moi, je me coupe avec ce machin, JE ME COUPE!!!

— Attends un petit peu, intercédâ Saxonne. Ça doit être une question de réglage, c'est ce que m'a dit le vendeur. Tu vois ces petites vis, là, sur le côté... bon, tu n'as juste qu'à les tourner.

Billy appliqua de nouveau la lame sur son visage, et, après un ou deux passages, il se regarda minutieusement dans la glace, sourit et continua à se raser. Avec un certain savoir-faire, il enleva rapidement la crème de son visage, et Saxonne ne put s'empêcher d'applaudir.

— C'est bien, fit Billy, approubatif. C'est très bien. Donne-moi ta main, que je te fasse sentir comme je suis bien rasé.

Il commença à passer la main de Saxonne sur ses joues, mais celle-ci la retira précipitamment, en ponctuant son geste d'un petit cri de déception, puis elle l'examina attentivement.

— Mais ça n'a rien rasé du tout, fit-elle.

— C'est une escroquerie, voilà tout. Ça coupe la peau, pas la barbe. Je m'en vais voir le barbier.

Mais Saxonne était tenace :

— Tu ne l'as pas encore essayé convenablement, tu l'as réglé trop fort. Laisse-moi faire, voilà, très bien — c'est entre ce point et celui-ci. Bon, remets un peu de crème, et essaie encore une fois.

Cette fois, le crissement reconnaissable et évident du poil qu'on coupe se fit entendre distinctement.

— Comment ça se passe ? s'enquit-elle avec inquiétude.

— Cette fois-ci, c'est la — aïe ! — barbe qui est coupée, grogna Billy, et il fronçait les sourcils et faisait des grimaces. Mais ça fait quand même mal !

— Continue, l'encouragea-t-elle, ne t'arrête pas en si bon chemin, grand Indien scalpeur. Souviens-toi de ce que t'a dit Bert, et conduis-toi comme le dernier des Mohicans.

Au bout d'une quinzaine de minutes, il rinça son visage et l'essuya, avec un soupir de soulagement manifeste.

— Dans un certain sens, ça rase, ça ne fait aucun doute, Saxonne. Mais ça ne m'emballa pas. Ça m'a tellement énervé que je suis complètement épuisé !

Il grogna en découvrant soudainement une nouvelle calamité.

— Qu'est-ce qu'il y a maintenant ? demanda-t-elle.

— Le dos de mon cou — comment puis-je raser le dos de mon cou ? Il faudra bien que je paie un barbier pour s'en occuper.

Saxonne fut soudain la proie d'une tragique consternation, mais ça ne dura qu'un instant. Elle prit en main le blaireau, et dit :

— Assieds-toi, Billy.

— Quoi — toi ? fit-il d'un air indigné.

— Oui, moi. Si n'importe quel barbier est assez bon pour raser ton cou, pourquoi pas moi ?

Billy ronchonna sur cette nouvelle humiliation, mais s'abandonna complètement et la laissa faire.

— Voilà, et c'est bien fait, lui fit-elle savoir lorsqu'elle eut terminé. C'est facile comme bonjour. Et en plus, ça rapporte trente-six dollars par an — avec cet argent, tu pourras acheter le lit du bébé, une poussette, des couches et un tas d'autres choses. Reste encore assis une petite minute.

Elle rinça et sécha le dos du cou, et le saupoudra de talc.

— Tu es aussi propre qu'un bébé qu'on vient de laver, Billy, mon garçon.

Le contact inattendu et prolongé des lèvres de Saxonne sur le dos de son cou le fit se tordre, et un flot d'idées enchevêtrées lui vint immédiatement en tête — et ça ne lui déplaisait pas du tout.

Deux jours après, bien qu'il ait juré ses grands dieux qu'il n'aurait jamais plus rien à faire avec cet instrument du diable, il autorisa Saxonne à l'aider pour une seconde séance de rasage, et, cette fois, tout fut plus facile.

— Ça n'est pas mal du tout. Maintenant, je sais ce qu'il faut faire, tout est une question de réglage. Tu peux te raser d'aussi près que tu le désires, et pas plus. Les barbiers ne sont pas capables de faire ça, et toutes les fois que je suis sorti de chez eux, j'ai eu la peau en feu.

La troisième séance fut un indiscutable succès, et ce fut la béatitude complète lorsque Saxonne lui offrit une bouteille d'hamamélis — il devint alors un militant convaincu du rasoir de sûreté. Il ne pouvait pas passer chez Bert sans emmener avec lui tout son attirail, pour faire une démonstration.

— On s'est fait avoir pendant des années, à donner de l'argent à ces barbiers pour qu'ils nous irritent la peau. Regarde-moi ça, hein ! c'est formidable ! Doux comme de la soie. C'est aussi facile que... Voilà, en six minutes seulement, tu ne peux pas aller plus vite. Moi,

quand je l'ai bien en main, je descends à trois minutes — ça marche dans le noir, ça marche sous l'eau, n'importe où. On ne peut pas se couper avec ça, même si on le veut, et ça économise trente-six dollars par an. C'est Saxonne qui l'a calculé, et, crois-moi, elle s'y connaît.

CHAPITRE VI

Le commerce prospérait entre Saxonne et Mercédès. Celle-ci trouvait immédiatement acheteur pour toutes les jolies choses fournies par Saxonne, qui, de son côté, travaillait avec une ardeur joyeuse. L'attente d'un bébé et la réduction du salaire de Billy lui avaient fait envisager l'aspect économique de l'existence sous un jour plus sérieux que jamais. Ils ne mettaient plus assez d'argent à la caisse d'épargne, et elle éprouvait des remords de conscience en pensant à tout ce qu'elle dépensait en jolies nécessités pour la maison et pour elle-même. En outre, c'était la première fois de sa vie qu'elle déboursait l'argent de quelqu'un d'autre, ayant, toute jeune, pris l'habitude de se limiter à ce qu'elle gagnait. Maintenant, grâce à Mercédès, elle se conformait de nouveau à cette règle, et, sur les bénéfices, elle pourrait s'aventurer à des essais plus coûteux et plus délicieux en matière de lingerie.

Mercédès suggérait des modèles, que Saxonne améliorait encore en exécutant ces merveilles de tissu et de fil. Elle fit, en toile de pur fil, des chemises de jour avec des volants, de jolies bordures de son invention, et des broderies françaises sur la poitrine et les épaules; des combinaisons de dessous faites à la main; et des chemises de nuit, féeriques et minces comme des toiles d'araignées, brodées et garnies de dentelles d'Irlande. A l'instigation de Mercédès, elle confectionna un merveilleux bonnet du matin, dont la vieille lui donna douze dollars après avoir prélevé sa commission.

Elle était heureuse et occupée à tous les instants de la journée. Elle ne négligeait pas non plus les préparatifs pour la venue du bébé. Les seuls articles de la layette qu'elle acheta tout faits furent trois jolies petites chemises tricotées. Elle fit tout le reste entièrement à

la main: des couches piquées, une camisole et un bonnet au crochet, des mitaines de tricot; des bonnets brodés; d'étroites combinaisons d'une longueur bien étudiée; des jupons de dessous montés sur une ceinture lilliputienne; des jupes de flanelle blanche brodée de soie; des bas et des chaussons au crochet, où elle s'imaginait toujours voir remuer des doigts de pieds roses et de petits mollets dodus; enfin, ce qui n'était pas le moins important, un certain nombre de langes d'une douceur exquise en toile *bird's-eye*. Et dans tous ces petits vêtements, à chaque point, elle cousait de l'amour. Cependant, quand elle se mettait à réfléchir, à s'interroger, elle se rendait bien compte que tout cet amour dépensé sans relâche allait plutôt vers Billy que vers la nouvelle créature fragmentaire, nébuleuse et insaisissable même aux efforts les plus passionnés de son imagination.

— Euh ! commenta Billy quand, après avoir inspecté la minuscule layette, il concentra son attention sur les petites chemises de tricot. Ceci me représente mieux le gosse que tout le reste du fourniment. Il me semble le voir dans ses vraies liquettes d'homme.

Saxonne, sous la soudaine impulsion de larmes de bonheur contenues, tendit vers ses lèvres une des petites chemises. Il l'embrassa solennellement, les yeux fixés sur Saxonne.

— Il y en a un peu à l'adresse du bambin, dit-il, mais tout plein pour toi-même.

Cependant, la source des bénéfices de Saxonne devait tarir d'une façon inattendue. Un jour, voulant profiter de la liquidation d'un grand magasin, elle traversa la baie pour aller à San Francisco. En passant dans Sutter Street, ses regards furent attirés par la devanture d'une petite boutique. D'abord, elle ne put en croire ses yeux: là, à la place d'honneur de l'étalage, trônait le merveilleux bonnet pour lequel Mercédès lui avait donné douze dollars. Il était marqué au prix de vingt-huit dollars. Saxonne entra et s'adressa à la patronne, une femme d'âge moyen, émaciée, aux yeux rusés, et d'origine manifestement étrangère.

— Oh ! je ne veux rien acheter, dit Saxonne. Seulement je confectionne de jolis articles comme vous en avez là, et je voudrais savoir ce que vous les payez, par exemple pour ce bonnet du matin à l'étalage.

La marchande regarda vivement la main gauche de Saxonne, remarqua les innombrables piqûres qu'elle avait au bout des doigts, puis passa l'inspection de ses vêtements et de sa figure.

— Pouvez-vous me faire du travail comme celui-là ?

Saxonne fit un signe affirmatif.

— J'ai donné vingt dollars à la femme qui m'a apporté ça.

Saxonne réprima un mouvement spasmodique et réfléchit froidement pendant un instant. Mercédès lui en avait donné douze dollars; elle en avait donc empoché huit, et c'est elle, Saxonne, qui avait acheté les fournitures et fourni son travail.

Voudriez-vous avoir l'obligeance de me montrer d'autres ouvrages à la main, des chemises de nuit et de jour et autres choses de ce genre, et de me dire ce que vous les payez ?

— Vous pouvez faire des ouvrages pareils ?

— Oui.

— Et vous me les vendriez ?

— Certainement. C'est pour cela que je suis ici.

— Nous n'ajoutons qu'une petite somme en les vendant, continua la marchande. Vous comprenez, pour l'éclairage, le loyer, etc., et aussi un bénéfice, autrement nous ne pourrions pas arriver.

— Ce n'est que juste, reconnut Saxonne.

Parmi toutes les jolies choses qu'on lui montra, elle trouva une chemise de nuit et une combinaison confectionnées par elle. Pour la première, elle avait reçu huit dollars de Mercédès, qui en avait perçu quatorze; et elle était marquée dix-huit dollars; pour la seconde, Saxonne avait reçu six dollars; elle était marquée quinze dollars, et la marchande en avait payé onze.

Je vous remercie, dit Saxonne, en remettant ses gants. Je suis disposée à vous apporter de mes ouvrages à ces prix-là.

La bonne femme la regarda sévèrement.

— Je les achèterai volontiers s'ils sont aussi bien faits que ceux-là. J'ai souvent des commandes spéciales, et alors je vous en ferai profiter.

Mercédès affecta une candeur inaltérable quand Saxonne lui fit des reproches.

— Vous m'aviez dit que vous preniez seulement une commission, accusa Saxonne.

— Oui, et je l'ai fait comme je l'ai dit.

— Mais j'ai fait tout le travail et acheté toutes les fournitures et vous en avez tiré actuellement plus de bénéfice que moi. Vous vous êtes taillé la part du lion.

— Et pourquoi pas, ma chérie ? J'étais l'intermédiaire. C'est comme cela que les choses se passent dans le monde. Ce sont les intermédiaires qui prennent la part du lion.

— Cela paraît tout à fait injuste, remarqua Saxonne, plus triste que fâchée.

— Votre reproche s'adresse au monde, pas à moi, répondit vertement Mercédès ; puis, dans une de ses sautes d'humeur, elle s'adoucit subitement : Nous n'allons pas nous quereller, ma chérie. Je vous aime trop pour cela. Là ! là ! ce n'est rien pour vous, qui avez un homme jeune et fort. Ecoutez, je suis une vieille femme, et le père Barry ne peut plus faire grand-chose pour moi. Il est à bout de ses jambes et n'a presque plus de reins. Rappelez-vous que c'est moi qui dois l'enterrer. Et je lui fais honneur, car c'est près de moi qu'il dormira son dernier sommeil. C'est un sot, morne et lourd, un bœuf, c'est vrai, mais un bon vieux nigaud chez qui il n'y a pas trace de malice. La concession est achetée et payée : vos commissions ont servi à régler en partie le dernier versement. Il y a encore la dépense des funérailles. Je veux que les choses soient bien faites. Il me faudra réaliser encore beaucoup d'économies. Et Barry peut tourner de l'œil n'importe quel jour.

Saxonne huma l'air, et comprit que la vieille dame avait bu de nouveau.

— Venez, ma chérie, il faut que je vous fasse voir.

Elle conduisit Saxonne vers un grand coffre dans la chambre à coucher, et en souleva le couvercle. Un arôme subtil, comme des pétales de roses, flotta dans la pièce.

— Regardez : c'est mon trousseau d'enterrement. Voilà comment je me marierai à la poussière.

La stupéfaction de Saxonne croissait à mesure que, article par article, la vieille déployait le plus aérien, le plus coquet, le plus exquis et le plus complet des trousseaux de mariage. Mercédès saisit un éventail d'ivoire.

— Il m'a été donné à Venise, ma chérie... Vous voyez ce peigne ? C'est de l'écaille de tortue ; Bruce Anstey l'a fabriqué pour moi une semaine avant de boire sa dernière bouteille et de faire sauter sa brave et folle cervelle avec un colt N° 44... Cette écharpe ? C'est une écharpe Liberty.

— Et tout cela sera enterré avec vous ! remarqua Saxonne. Oh ! quelle extravagance !

Mercédès éclata de rire.

— Pourquoi pas ? Je mourrai comme j'ai vécu. C'est mon bon plaisir. Je veux retourner à la poussière en mariée. Pas de lit froid et étroit pour moi. Je voudrais que ce fût une couche recouverte des plus douces étoffes orientales avec des coussins et des coussins, encore et sans fin.

— Il y aurait de quoi payer vingt enterrements et vingt concessions, protesta Saxonne, choquée par ce blasphème d'une mort conventionnelle. C'est tout à fait pervers.

— Cela sera comme ma vie, dit Mercédès avec complaisance. Et le père Barry aura une belle mariée qui viendra se coucher près de lui. Elle referma le couvercle et soupira : cependant, j'aurais préféré que ce fût Bruce Anstey, ou quelqu'un de mes jeunes amants préférés, qui fût couché près de moi dans la grande nuit et qui se réduisît avec moi à cette poussière qui est la mort définitive.

Elle regarda Saxonne avec des yeux allumés par l'alcool et, en même temps, pleins d'une froide satisfaction.

— Dans le vieux temps, les grands de la terre faisaient enterrer avec eux leurs esclaves vivants. Moi, je n'emporte que mes atours, ma chérie.

— Vous n'avez donc pas peur de la mort ?... pas la moindre peur ?
Mercédès secoua énergiquement la tête.

— La mort est brave et bonne. Je ne crains pas la mort. C'est des hommes que j'ai peur pour quand je serai morte. Aussi je prends mes précautions. Morte, ils ne m'auront pas.

Saxonne était intriguée.

— Ils n'auront pas besoin de vous, alors.

— Ils ont besoin de beaucoup de morts, fut la réponse. Savez-vous ce que deviennent les pauvres vieux qui n'ont pas d'argent pour se faire enterrer ? On ne les enfouit pas. Je vais vous raconter cela : nous étions devant une grande porte. C'était un homme bizarre, un professeur qui aurait dû être pirate, et qui faisait des conférences dans des classes tandis qu'il aurait dû assaillir des places fortes ou dépouiller des banques. Il était svelte, comme Don Juan, il avait des mains de fer. Son esprit aussi était fort. Et il était fou, un peu fou, comme l'ont été tous les jeunes gens. Venez, Mercédès, me dit-il, nous allons

rendre visite à nos frères et devenir humbles et contents de n'être pas comme eux, du moins pas encore. Puis, ce soir, nous souperons avec un entrain endiablé, et nous boirons en leur honneur un vin qui nous paraîtra plus doré après les avoir vus. Venez, Mercédès.

Il ouvrit les grands battants et me conduisit par la main. A l'intérieur était rassemblée une triste compagnie. Ils étaient vingt-quatre sur des dalles de marbre, couchés ou assis, ou à moitié dressés sur des supports, tandis que plusieurs jeunes gens aux yeux vifs, armés de scalpels brillants, interrompaient leur travail pour me regarder avec curiosité.

— C'étaient des morts ? interrompit Saxonne, haletante.

— C'étaient des morts pauvres, ma chérie. Venez, Mercédès, me dit mon compagnon. Et il me fit descendre pour voir les cuves : des cuves d'eau salée, ma chérie. Je n'avais pas peur. Mais, en regardant, je me représentais ce qu'il adviendrait de moi quand je serais morte. Et ils étaient, là-dedans, comme des quartiers de porc. Et l'ordre fut donné : une femme, une vieille ! Et l'homme qui travaillait la pêcha dans les cuves. Ce fut d'abord un homme qu'il attira : puis il plongea de nouveau le bras et agita le liquide. Encore un homme. L'employé s'impatientait et grognait de sa malchance. Enfin, de l'eau salée, il finit par tirer une femme, et à sa figure on voyait qu'elle était vieille, et l'homme fut satisfait.

— Ce n'est pas possible ! cria Saxonne.

— Je l'ai vu de mes propres yeux, ma chérie, et je sais à quoi m'en tenir. Et je vous dis : ne redoutez pas la colère de Dieu quand vous serez morte. Craignez seulement les cuves à saumure. Et pendant que je me tenais là à regarder, et que celui qui m'avait amenée me harcelait d'œillades, de sourires, de questions et de plaisanteries, je compris que ce traitement là n'était pas fait pour ma précieuse argile. Elle m'est chère, mon argile : elle a été chère à d'autres ! Là ! Là ! le baquet d'eau salée n'est pas un endroit pour ces lèvres si souvent baisées et pour ce corps comblé d'amour. J'ai donc fait mon lit, et comme je l'ai fait, je m'y coucherai. Un vieux philosophe disait : "Nous savons que nous devons mourir et nous ne le croyons pas." Mais les vieux le croient. Je crois.

Mercédès souleva le couvercle du coffre et regarda avec passion sa toilette d'enterrement.

— Ma chérie, souvenez-vous des cuves d'eau salée, et ne soyez pas

fâchée avec moi si j'ai prélevé des commissions un peu lourdes. Pour échapper aux baquets, je ne reculerais devant rien: je volerais l'obole de la veuve, la croûte de l'orphelin et des sous sur un cadavre.

— Croyez-vous en Dieu? demanda brusquement Saxonne, qui se contenait en dépit de son horreur.

Mercédès laissa retomber le couvercle et haussa les épaules.

— Qui sait? Je dormirai tranquille.

— Et le châtement? interrogea Saxonne, se souvenant de l'inimaginable roman qui avait été la vie de cette femme.

— Impossible, ma chérie. Comme l'a dit un poète ancien: "Dieu est bon enfant." Quelque jour, je vous parlerai de Dieu. N'ayez jamais peur de lui. Redoutez seulement les cuves à saumure et ce que les hommes peuvent faire de votre jolie chair quand vous serez morte.

CHAPITRE VII

Billy cherchait noise à la bonne fortune. Il se soupçonnait une prospérité trop grande en proportion de son salaire. Tout compte fait de l'accroissement de leur épargne, du paiement mensuel du mobilier, du loyer, de son argent de poche et de l'excellence de son ordinaire, il se demandait comment Saxonne s'arrangeait pour se procurer les fournitures de ses ouvrages de fantaisie. Il avait fait des allusions réitérées à cette énigme, et chaque fois le rire mystérieux de sa femme le déconcertait.

— Je ne peux deviner comment tu t'en tires avec l'argent, lui disait-il un soir. Il ouvrit la bouche pour en dire davantage; puis la referma et réfléchit cinq minutes, les sourcils froncés.

— Dis donc, demanda-t-il enfin, qu'est devenu ce bonnet tuyauté auquel tu travaillais si dur? Je ne t'ai jamais vu le porter, et sûrement il était trop grand pour le gosse.

Saxonne hésita, les lèvres pincées et les yeux railleurs. Pour elle, la dissimulation avait toujours été chose difficile. Pour Billy, c'était chose impossible. Elle vit s'assombrir le nuage dans ses yeux, et sa figure se durcir dans l'expression qu'elle lui connaissait si bien quand il était irrité.

— Dis donc, Saxonne, tu ne... tu ne vends pas ton travail ?

Là-dessus, elle lui raconta tout, sans omettre le rôle de Mercédès dans la transaction, ni l'existence de son remarquable trousseau d'enterrement. Mais Billy ne se laissa pas distraire par cet épisode. En termes dénués de toute équivoque, il déclara à Saxonne qu'il ne voulait pas la voir travailler pour de l'argent.

— Mais il me reste tant de temps disponible, Billy chéri, plaidait-elle.

Il secoua la tête.

— Rien à faire. Je n'entends pas de cette oreille-là. Je t'ai épousée,

et c'est à moi de t'entretenir. Personne ne pourra dire que la femme de Bill Roberts est obligée de turbiner. Et je ne voudrais même pas penser pareille chose. En outre, ce n'est pas nécessaire.

— Mais, Billy... insista-t-elle.

— Non et non ! C'est une chose dont je ne démordrai pas, Saxonne. Non pas que je désapprouve tes travaux de fantaisie : je les aime. Je les aime en diable, jusqu'au moindre morceau que tu en fais, mais je les aime *sur toi*. Continue à en faire tant que tu voudras, pour toi-même, et je paierai les fournitures. Et quoi ! je suis là à siffler et me sentir heureux toute la journée en pensant au gamin et en te voyant ici à la maison occupée à toutes ces jolies choses, parce que je sais combien tu es heureuse toi-même de les confectionner. Mais, je te le dis franchement, Saxonne, tout mon bonheur serait gâté si je savais que tu les fais pour les vendre. Vois-tu, la femme de Bill Roberts n'a pas besoin de travailler. Ça, c'est mon point d'honneur, pour moi-même, tu comprends ? Et, en outre, ce n'est pas bien.

— Tu es un amour, murmura-t-elle, heureuse malgré son désappointement.

— Je veux que tu aies tout ce qu'il te faut, continua-t-il. Et tu l'auras, tant que j'aurai deux mains au bout des bras. Tu ne sais pas combien les choses que tu portes me semblent bonnes, bonnes pour moi, je veux dire, aussi. Je ne suis pas un chérubin, et j'ai appris une chose ou deux avant de te connaître. Mais je sais ce dont je parle, et je veux dire que sans tes habits de dessus, et même sans tes habits de dessous, je n'ai jamais vu une femme comme toi. Oh !...

Il leva les mains, comme désespérant d'exprimer ce qu'il pensait et sentait, puis il fit une nouvelle tentative.

— Ce n'est pas seulement affaire de propreté, bien que cela soit énorme. Un tas de femmes sont propres. Ce n'est pas cela. C'est quelque chose de plus, et de différent. C'est... eh bien, c'est la bonne mine de tout cela, si blanc, si joli, si savoureux. Ça porte sur l'imagination : c'est ma hantise quand je pense à toi. Je dois te dire qu'il y a des quantités d'hommes qui ne peuvent pas se déshabiller à leur avantage, et des quantités de femmes aussi. Mais toi... eh bien, tu es une merveille, voilà tout, et à mon goût jamais tu n'auras trop de ces jolies choses, et jamais elles ne seront trop jolies.

Sur ce chapitre-là, Saxonne, tu peux y aller carrément. Ce n'est pas l'argent qui manque à portée de la main. Je suis en excellente

forme. Billy Murphy a ramassé soixante-quinze solides dollars rien que la semaine dernière pour avoir battu le Costaud du *North Beach*. C'est là-dessus qu'il nous a rendu les cinquante que nous lui avions prêtés.

Mais, cette fois, ce fut au tour de Saxonne de se révolter.

- Il y a Carl Hansen, raisonnait Billy, le second Sharkey, comme l'appellent les reporters de sport d'occasion. Et lui-même s'intitule champion de la Marine des Etats-Unis. Eh bien, je l'ai repéré: ce n'est qu'un gros mastoc. Je l'ai vu se battre et je puis facilement lui administrer une dose. Le secrétaire du *Sporting Life Club* m'a offert de me mesurer avec lui. Et il y aura là cent bons dollars au vainqueur. Et tout cela t'appartiendra pour le dépenser comme tu voudras. Qu'en dis-tu ?

Pour de l'argent, si, moi je ne dois pas travailler, toi tu ne dois pas te battre, tel fut l'ultimatum de Saxonne, que d'ailleurs elle retira immédiatement. Mais toi et moi nous n'avons pas à faire de marchés. Même si tu me laissais travailler pour l'argent, je ne te permettrais pas de te battre. Je n'ai jamais oublié ce que tu m'as dit sur la façon dont les boxeurs professionnels abîment leur santé. Eh bien ! tu n'iras pas gaspiller la tienne: elle m'appartient pour moitié, tu sais. Et si tu ne te bats pas, je ne travaillerai pas... voilà ! Et, de plus, je ne ferai jamais rien qui puisse te déplaire, Billy.

- Moi de même, répondit Billy. Quoique, pourtant, je serais heureux en diable d'attaquer rien qu'une fois cette tête carrée de Hansen, fit-il en souriant de plaisir à cette pensée. Dis ! oublions tout ça maintenant, et chante-moi *Le temps de la moisson* sur ton instrument avec un nom à coucher dehors.

Quand elle lui eut donné satisfaction en s'accompagnant sur l'ukulélé, elle lui suggéra de chanter la *Lamentation du cow-boy*. Par une de ces aberrations qui sont une énigme de l'amour, elle en était arrivée à aimer cette chanson unique de son mari. Elle se complaisait à sa platitude monotone, parce que c'était lui qui la chantait; et il lui semblait en aimer surtout la fausseté indéniable et adorable. Elle parvenait à chanter à l'unisson, en baissant soigneusement et avec délices toutes les notes, comme lui. Et elle se gardait bien de le désillusionner de sa foi sublime.

- Je parie que Bert et tous les autres m'ont monté le coup tout le temps, disait-il.

— Toi et moi nous nous accordons très bien ensemble, affirmait-elle de façon équivoque; car, en pareille matière, elle ne jugeait pas qu'il fût mal de mentir.

Le printemps était venu quand la grève éclata aux ateliers du chemin de fer. Le dimanche qui précéda sa déclaration, Saxonne et Billy allèrent dîner chez Bert. Le frère de Saxonne y dînait aussi, mais il lui avait été impossible d'amener Sarah, qui refusait de sortir de sa routine domestique. Bert manifestait un sombre pessimisme. Ils le trouvèrent en train de chanter avec une gaieté sardonique:

*Personne n'a d'amour pour un millionnaire:
Nul ne peut compatir à ses moindres malheurs.
Il semble répugnant même au plus débonnaire
Et ne se sent chez lui que parmi les voleurs.*

*Puisque l'économie est devenue un crime,
Dépensez sans souci des vagues lendemains.
Nous vivons en un temps de rapine et de frime*

Où l'argent vous brûle les mains.

Marie s'occupa de préparer le dîner, tout en manifestant des symptômes de rébellion évidente; et Saxonne, après s'être retroussé les manches et noué un tablier autour de la taille, lava la vaisselle du déjeuner. Bert alla chercher au bar du coin un pichet de bière à la pression, et les trois hommes se mirent à fumer et à causer de la grève imminente.

— Elle aurait dû venir voilà des années, prononça Bert. Maintenant, elle n'arrivera jamais trop vite à mon goût, mais il est trop tard. Nous sommes condamnés d'avance à mettre les pouces. C'est maintenant que les derniers des Mohicans vont recevoir le coup de grâce sur la nuque, vlan !

— Oh, je ne sais pas, répondit Tom, qui fumait gravement sa pipe. Le travail organisé devient plus fort de jour en jour. Je peux me rappeler le temps où il n'existait pas un seul syndicat en Californie. Regardez-nous maintenant, nos salaires, nos heures de travail et tout le reste.

— Vous parlez comme un organisateur, ricana Bert, pour abaisser

le bandeau sur les yeux des imbéciles. Mais nous savons à quoi nous en tenir. Aujourd'hui, avec vos salaires organisés, vous achetez moins que jadis avec vos salaires libres. Ils nous tiennent sous la scie. Regardez à San Francisco, les chefs travaillistes font une plus sale politique que les vieux partis, se bousculant et se chamaillant à propos de pots-de-vin, et allant faire des villégiatures à la prison de San-Quentin, pendant que... Que font les charpentiers de San Francisco? Laissez-moi vous dire une chose, Tom Brown: si vous écoutez tout ce qu'on vous dit, vous entendrez dégoiser que tous les charpentiers de San Francisco sont syndiqués et travaillent à plein tarif syndicaliste. Vous croyez cela? C'est un sacré mensonge. Il n'y a pas un charpentier qui ne laisse au patron, le samedi soir, un rabais sur son salaire. Et voilà vos gars du bâtiment de San Francisco, pendant que les chefs travaillistes se payent des voyages en Europe avec l'argent des poires, quand ils ne le crachent pas aux avocats pour qu'ils les fassent sortir de prison.

— C'est juste, reconnut Tom. Personne ne le nie. L'ennui est que les travailleurs n'ont pas encore les yeux ouverts. Ils devraient se mêler au jeu de la politique, mais il faudrait que leur politique fût de la bonne espèce.

— Du socialisme, hein? interrompit Bert avec dédain. Avec ça qu'ils ne nous vendraient pas tout, comme ont fait les Ruef et les Schmidt !

— Trouvez des hommes honnêtes, dit Billy. Voilà toute la difficulté. Non que j'en pince pour le socialisme: je n'en suis pas. Nos ancêtres ont été depuis longtemps en Amérique, et pour ma part je ne supporterais pas qu'un tas d'Allemands bouffis ou de Juifs russes grasseyés viennent me dire comment mener mon propre pays, alors qu'ils ne savent pas encore parler anglais.

— *Votre propre pays?* cria Bert. Eh quoi ! tête de bois, vous n'avez pas de pays. C'est un conte à dormir debout que les vendus vous ressassent chaque fois qu'ils veulent vous voler un peu plus.

— Mais vous n'avez qu'à ne pas voter pour les vendus, répliqua Billy. Si nous choisissons d'honnêtes gens, nous serions traités honnêtement.

— Je voudrais que vous assistiez à quelques-unes de nos réunions, Billy, dit vivement Tom. Vous auriez vite les yeux ouverts et vous voteriez pour la liste socialiste aux prochaines élections.

— Jamais de la vie ! déclara Billy. Quand vous me surprendrez dans une réunion de vos socialistes, c'est qu'ils seront devenus capables de parler comme des gens civilisés.

Cependant, Bert fredonnait :

*Nous vivons dans un temps de rapine et de frime
Où l'argent brûle les mains.*

Marie était trop irritée contre son époux, à cause de cette menace de grève et de ses déclarations incendiaires, pour soutenir une conversation avec Saxonne, et celle-ci, embarrassée, écoutait les opinions contradictoires des hommes.

— Où en sommes-nous ? leur demanda-t-elle, avec une gaieté destinée à masquer l'anxiété de son âme.

— Nous n'en sommes nulle part, grogna Bert. Nous sommes dehors.

— Mais la viande et l'huile ont renchéri de nouveau, fut la prompte riposte. Et le salaire de Billy a été diminué, comme ceux des employés du chemin de fer l'année dernière. Il y a quelque chose à faire.

— La seule chose à faire est de se battre comme des diables, répondit Bert. Combattre, et mourir en combattant. Voilà tout. Nous sommes vaincus de toute façon, mais nous pouvons nous en payer une dernière tournée pour notre argent.

— En voilà une façon de parler pour un homme ! lui reprocha Tom.

— Le temps de parler est passé, vieux coq ! Le temps de se battre est venu.

— Ah oui, vos chances pèsent lourd contre les troupes régulières et les mitrailleuses ! répliqua Billy.

— Oh, pas de cette manière-là ! Il existe des fusées qui montent à grand bruit et laissent des trous. Il existe de la poudre d'émeri...

— Oh, oh ! tonna Marie en s'avançant vers lui, les poings sur les hanches. Voilà donc l'explication ! Voilà pourquoi il y avait de l'émeri dans la poche de ton veston.

Son mari fit semblant de ne pas entendre. Tom fumait d'un air soucieux. Billy était choqué. Cela se voyait clairement sur sa figure.

— Tu ne fais pas de choses pareilles ? demanda-t-il, dans l'expectative d'une dénégation.

— Pour sûr, je les fais, si tu veux le savoir. Je les enverrais tous au diable si je pouvais, avant d'y aller moi-même.

— C'est un anarchiste altéré de sang ! gémit Marie. Ce sont des hommes comme lui qui ont tué Mac Kinley, et Garfield, et... et... tout le reste. Il sera pendu. Vous verrez. Souvenez-vous de ce que je vous dis. Je suis heureuse que nous n'ayons pas d'enfant en vue, voilà tout !

— Tout ça, c'est des paroles en l'air, dit Billy pour la consoler.

— C'est pour vous taquiner, dit doucement Saxonne. Il a toujours été blagueur.

Mais Marie secoua la tête.

— Je sais à quoi m'en tenir. Je l'entends parler en dormant. Il jure et blasphème, c'est quelque chose de terrible, et il grince des dents.

La figure poupine de Bert s'était soudain assombrie et avait pris un air haineux. Poussant sa chaise contre le mur, il se mit à chanter :

*On n'aime pas les millionnaires
Il faut dir' qu'ils ne sont pas beaux
De leurs soucis, on n'a que faire
Car ce sont les rois des escrocs...*

Tom parlait de la tolérance et de la justice. Bert s'arrêta de chanter pour lui lancer :

— La justice, hein ! Voilà encore un autre attrape-nigaud. Je vais te montrer comment on rend la justice, pour la classe ouvrière. Tu te rappelles Forbes — J. Allison Forbes — celui qui a fait faillite avec l'Alta California Trust Company et qui est parti avec deux millions de dollars de passif. Je l'ai croisé hier au volant d'une magnifique automobile. Qu'est-ce qu'il a attrapé ? Huit ans de prison. Et combien de temps y est-il resté, en prison ? A peine deux années. Il a été relâché à cause de sa santé. Sa santé ! Quelle rigolade, nous serons tous morts et enterrés avant qu'il ne casse sa pipe. Bon, regarde à travers cette fenêtre, tu vois l'arrière de cette maison dont le portail est cassé ? Mme Danaker vit là-dedans, et elle fait des ménages. Son mari a été tué alors qu'il travaillait dans les chemins de fer, et elle n'a

rien pu obtenir comme dommages-intérêts, parce que soi-disant il y avait eu imprudence ou tout au moins légèreté. C'est ce qu'on est arrivé à lui démontrer, au tribunal. Elle avait un gosse de seize ans, Archie. Il était parti de chez lui et était devenu un vrai vagabond. Un jour, à Fresno, il vola de l'argent à un type qui était complètement soûl. Tu veux savoir ce qu'il lui a cravaté? Deux dollars et quatre-vingts cents, tu vois ça, deux dollars et quatre-vingts cents! Et qu'est-ce que tu crois que le juge lui a donné? Cinquante ans! Il en a déjà tiré huit ans à San-Quentin, et il restera là-bas jusqu'à ce qu'il crève. Mme Danaker dit qu'il a attrapé une pneumonie là-dedans, mais elle n'a pas le bras assez long pour le faire sortir. Archie, ce gosse, a volé deux dollars et quatre-vingts cents à un poivrot, et il en a pris pour cinquante ans. J. Allison Forbes, lui, a fauché deux millions de dollars à l'Alta Trust, et on lui a collé moins de deux ans de prison. Qu'est-ce que c'est que ce foutu pays? Tu m'as plutôt l'air d'être du côté des Archie, tu sais.

*On n'aime pas les millionnaires
Il faut dir' qu'ils ne sont pas beaux
De leurs soucis, on n'a que faire
Car ce sont les rois des escrocs.*

Marie, à l'évier, dénoua le tablier de Saxonne, qui finissait de laver la vaisselle, et l'embrassa avec cette sympathie que ressentent toutes les femmes pour celles d'entre elles qui sont en état de grossesse.

— Maintenant, assieds-toi, ma chère. Il ne faut pas te fatiguer, et tu n'es pas au bout de tes peines. Je vais te donner ta couture, et tu écouteras les hommes causer. Mais ne fais pas attention à Bert. Il est piqué.

Saxonne se mit au travail et écouta. Bert prit un air froid et amer en contemplant les vêtements de bébé sur ses genoux.

— C'est cela, s'écria-t-il. Vous voilà en train d'amener des gosses au monde sans avoir la moindre certitude de pouvoir les nourrir.

— Vous avez dû prendre une fameuse cuite hier soir, dit Tom en riant.

Bert hocha la tête.

— Allons, à quoi sert de se manger les sangs? dit Billy d'un air encourageant. C'est un assez bon pays, après tout.

— C'était un assez bon pays, répliqua Bert, quand nous étions tous des Mohicans. Mais plus maintenant. Nous sommes flambés. Nous sommes bafoués. Nous sommes acculés au mur. Nous sommes mis dedans jusqu'au cou. Mes ancêtres ont combattu pour ce pays; les vôtres aussi, à tous. Ecoutez Saxonne parler du temps où ses ancêtres ont traversé les plaines pour venir ici et avoir des fermes, et des chevaux, et du bétail, et toutes sortes de choses. Et ils les ont eues. Tous les nôtres en ont eu aussi, Marie...

— Et s'ils avaient été malins, ils les auraient gardées, interrompit-elle.

— Pour sûr ! continua Bert. C'est là justement le point sensible. Nous sommes les perdants. Voyez-vous, les temps changèrent, et il y eut deux espèces parmi nous: les lions et les gobe-mouches. Les gobe-mouches ne faisaient que travailler, et les lions ne faisaient que gober. Ils gobèrent les fermes, les mines, les usines, et maintenant ils ont gobé le gouvernement. Nous sommes des Blancs qui ont perdu la partie, les gens qui ont été écorchés. Me comprenez-vous ?

— Vous feriez un bon orateur de carrefour, approuva Tom, si seulement vous pouviez radoubier votre raisonnement.

— Ça sonne juste à l'oreille, Bert, dit Billy. Mais ça ne l'est pas. N'importe qui peut devenir riche, aujourd'hui.

— Ou président des Etats-Unis, lança Bert. Certainement, s'il en a l'étoffe. Tout de même, tu n'as pas la tête d'un millionnaire ou d'un président. Tu es un gobe-mouches, voilà ! Ouste pour toi ! Ouste pour nous tous !

A table, en mangeant, Tom parla des joies de la vie campagnarde qu'il avait connue dans son enfance et sa jeunesse, et avoua son rêve d'acheter quelque part des terres de gouvernement comme les siens avaient fait avant lui. Malheureusement, expliqua-t-il, Sarah était butée, de sorte que son rêve devait rester un rêve.

— Tout est dans le jeu, soupira Billy. Il est joué selon les règles. Il faut que quelqu'un soit battu, je suppose.

Un peu plus tard, tandis que Bert était lancé dans une nouvelle diatribe, Billy se surprit à établir des comparaisons. Cette maison-ci n'était pas comme la sienne. Ici l'atmosphère n'était pas satisfaisante. Les choses semblaient marcher avec des grincements. Il se souvint qu'à leur arrivée, la vaisselle du déjeuner n'était pas lavée. Avec l'insouciance des affaires domestiques qui caractérise la généralité

des hommes, il n'avait pas remarqué les détails; cependant, l'impression s'était éveillée en lui, toute la matinée, sous mille formes diverses, que Marie n'était pas aussi bonne ménagère que Saxonne. Il la regarda avec fierté de l'autre côté de la table, et se sentit aiguillonné par le désir de se lever, de faire le tour et de l'embrasser. Ça, c'était une femme ! Il revit ses coquets dessous, et instantanément, dans son cerveau, surgit son image en simple appareil. Mais cette vision fut vite dispersée par Bert.

— Toi, Billy, tu sembles croire que j'ai de la rancœur. Pour sûr, j'en ai. Tu n'as pas passé par les mêmes expériences que moi. Tu as toujours eu de l'ouvrage comme charretier et remporté facilement des prix comme boxeur. Tu n'as pas connu des temps durs, tu n'as pas passé par des grèves. Tu n'as pas eu à prendre soin d'une vieille mère et à avaler des couleuvres à cause d'elle. C'est seulement après sa mort que j'ai pu me libérer et agir à ma guise.

Prenons l'époque où j'ai essayé de m'embaucher au tramway électrique de Niles, et regarde un peu ce qu'on fait croire à un ouvrier gobe-mouches. Le singe en chef m'examine des pieds à la tête, me pose un tas de questions et me donne une formule de demande d'emploi en blanc. Je la remplis, et je paie un dollar à un docteur qu'ils m'envoient pour me donner un certificat de bonne santé. Puis je vais à l'atelier d'un photographe faire prendre ma bobine pour le service anthropométrique de l'*Electric*. Je crache un nouveau dollar pour ma binette. Le singe en chef prend la formule, le certificat et la photo, et me bombarde de nouvelles questions: *Ai-je fait partie d'un syndicat ?* Moi ? Naturellement, je lui dis la vérité, la vérité toute pure, tu penses. J'avais besoin de l'emploi. L'épicier ne voulait plus me donner à crédit, et il y avait ma mère.

Heuh ! me disais-je, du coup, me voici receveur pour tout de bon. A moi la plate-forme arrière, où je pourrai me rincer l'œil avec les jupes de fantaisie. Des nêfles ! Deux dollars, s'il vous plaît. J'aligne mes deux dollars. Tout ça pour un insigne en étain. Et puis il y avait l'uniforme qu'ils fournissaient pour dix-neuf dollars cinquante, et qu'on aurait pu se payer partout ailleurs pour quinze. Il n'y avait que ça à payer sur mon premier mois. Et encore je devais avoir cinq dollars de menue monnaie dans ma poche, de ma monnaie à moi ! C'était le règlement. J'empruntai ces cinq dollars à Tom Donovan,

l'agent de police. Alors quoi? Ils m'ont fait travailler quinze jours à l'œil, pour me mettre au courant.

— Et vous vous êtes rincé l'œil avec les jupes de fantaisie? demanda Saxonne, pour le taquiner.

Bert secoua la tête d'un air morose.

— J'ai travaillé un mois seulement. Après quoi nous avons voulu nous organiser, et ils ont crevé notre syndicat comme un ballon de baudruche.

— Et vous autres, les nigauds des ateliers du chemin de fer, vous serez crevés de la même façon si vous vous mettez en grève, déclara Marie.

— C'est ce que je n'ai cessé de vous dire depuis le début, riposta Bert. Nous n'avons pas la moindre chance de gagner.

— Alors pourquoi quitter le travail? demanda Saxonne.

Il la regarda un instant avec des yeux mornes, puis répondit:

— Pourquoi mes deux oncles se sont-ils fait tuer à Gettysburg?

CHAPITRE VIII

Saxonne reprit ses travaux domestiques dans un état d'esprit profondément troublé. Elle ne s'adonnait plus à de coquettes confectiions. Les fournitures coûtaient de l'argent, et elle n'osait pas en dépenser. La boutade de Bert avait porté, et laissé dans sa conscience frémissante des barbes d'acier qui la déchiraient et l'envenimaient. Elle et Billy étaient responsables de cette jeune vie en formation. Étaient-ils sûrs, après tout, de pouvoir nourrir l'enfant, le vêtir, et lui préparer la voie en ce monde ? Où était la garantie ? Elle se rappelait vaguement certaines périodes pénibles, et les plaintes des pères et des mères lui revenaient à la mémoire, chargées d'une signification nouvelle. Actuellement, elle comprenait presque la lamentation chronique de Sarah.

Les temps étaient déjà durs dans le voisinage, où habitaient les familles des grévistes. Chez les petits boutiquiers, Saxonne, en faisant son marché le matin, constatait des symptômes de découragement. Partout une tristesse grise semblait avoir remplacé la lumière et la bonne humeur évanouies. On percevait clairement cette ombre sur le visage des mères dont les enfants jouaient dans la rue. Quand elles bavardaient le soir sur le pas des portes, les voix étaient contenues et les rires moins fréquents.

Marie Donahue qui, jadis, prenait trois pintes au laitier, se contentait maintenant d'une seule. On n'allait plus au cinéma en famille. Les bas morceaux étaient plus difficiles à obtenir du boucher. Nora Delaney, dans la troisième maison, n'achetait plus de poisson frais le vendredi. C'était maintenant de la morue salée, de qualité parfois douteuse, qu'il y avait sur sa table. Les enfants râblés qui naguère couraient dans la rue avec de grosses tranches de pain beurré et saupoudré de cassonade, sortaient maintenant à l'heure du goûter

avec des tartines plus minces, chichement beurrées et sans sucre. Beaucoup commençaient même à perdre l'habitude de collationner entre les repas.

Partout se manifestait la gêne, partout on se serrait la vis et l'on raclait les fonds de tiroirs; et les gens devenaient plus susceptibles. Les femmes se querellaient entre elles et s'irritaient contre leurs mioches, pour un oui ou un non; Saxonne savait que Bert et Marie étaient en perpétuelle bisbille.

— Si seulement elle pouvait comprendre que j'ai mes propres ennuis ! disait Bert à Saxonne.

Elle le regarda attentivement et se sentit effrayée pour lui, d'une angoisse vague et saisissante. Ses yeux noirs semblaient brûler d'une folie constante. Sa figure brune était émaciée, la peau tendue sur les pommettes. Un léger pli tordait le coin de sa bouche, qui semblait figée dans l'amertume. Son maintien même et sa manière de porter son chapeau indiquaient chez lui une témérité plus insouciante que jamais.

Parfois, au cours des longs après-midi, elle se surprenait à reconstituer en pensée la longue émigration de sa famille à travers plaines, montagnes et déserts, jusqu'au voisinage de cette mer où le soleil se couche. Et souvent, elle se plaisait à rêver de cette époque arcaïenne où les siens ne vivaient pas dans les villes et n'étaient pas tracassés par les syndicats d'ouvriers ni les associations de patrons. Elle se rappelait les récits des vieillards qui, mettant leur point d'honneur à se suffire en tout, tuaient ou élevaient leur propre bétail, cultivaient leurs légumes, se transformaient au besoin en forgerons et charpentiers, confectionnaient leurs souliers et tissaient jusqu'au drap de leurs vêtements. Et elle revoyait par instants la figure enthousiaste de Tom quand il lui confiait son rêve d'acheter des terres de gouvernement.

Ce doit être une belle vie que celle d'un fermier, pensait-elle. Pourquoi donc les gens sont-ils obligés de vivre dans les villes ? Pourquoi les temps ont-ils changé ? S'il y avait suffisamment jadis, pourquoi n'y a-t-il pas assez maintenant ? Pourquoi est-il nécessaire aux gens de se quereller et de se heurter, de faire grève et de se battre, à seule fin de trouver du travail ? Pourquoi n'y a-t-il pas de l'ouvrage pour tout le monde ? Pas plus tard que ce matin, et elle

frissonnait à ce souvenir, elle avait vu deux jaunes, se rendant au travail, assaillis par des grévistes, par des hommes dont elle connaissait certains de vue et d'autres de nom, et qui vivaient dans le voisinage. C'était arrivé juste en face, de l'autre côté de la rue, et cela avait été cruel et terrible, une douzaine d'hommes contre deux. Les enfants avaient commencé en jetant des pierres aux jaunes et en les maudissant dans des termes que cet âge devrait ignorer. Des agents de police étaient accourus sur la scène, revolvers en main, et les grévistes avaient battu en retraite dans les maisons ou par les étroites allées ménagées entre elles. Un des jaunes, évanoui, avait été emporté dans une ambulance; l'autre avait été escorté jusqu'aux ateliers par la police spéciale du chemin de fer. A son passage, Marie Donahue, qui se tenait sous le porche de la maison d'en face, avec son enfant dans les bras, avait lancé des injures si ignobles qu'elles avaient fait rougir Saxonne. Sous un autre porche, de son côté de la rue, Saxonne, au plus fort de la mêlée, avait aperçu Mercédès qui regardait la scène avec un étrange sourire. Elle s'intéressait évidemment à ce spectacle, et ses narines dilatées semblaient suivre le rythme de son pouls. Sur le moment, ce qui avait frappé Saxonne, c'est que la vieille femme n'était pas le moins du monde alarmée, mais paraissait seulement curieuse de bien voir.

C'est à cette Mercédès, si sage en amour, que Saxonne alla demander l'explication de ce qui arrivait au monde. Mais la philosophie de la vieille dame en matière d'industrie et d'économie sociale était d'un caractère énigmatique et difficile à assimiler.

— Là ! là ! ma chérie, c'est bien simple. La plupart des hommes naissent stupides. Ce sont les esclaves. Quelques-uns naissent malins, ce sont les maîtres. C'est Dieu qui fait les hommes ainsi, je suppose.

— Alors, que dit le Bon Dieu de cette terrible bataille de ce matin dans la rue ?

— Je crois bien que cela ne l'intéresse pas, dit Mercédès avec le sourire. Je doute même qu'il sache que c'est arrivé.

— J'ai été mortellement effrayée, déclara Saxonne. J'en ai été malade. Mais vous, je vous ai vue, vous aviez l'air aussi calme que possible, comme s'il s'agissait d'un spectacle.

— C'en était un, ma chérie.

— Comment pouvez-vous dire une chose pareille ?

— Là ! là ! j'ai vu bien des hommes tués. Cela n'a rien d'extra-

ordinaire. Tous les hommes meurent. Ceux qui sont stupides meurent comme des bœufs, sans savoir pourquoi. C'est très drôle à voir. Ils se battent à coups de poing ou de gourdin, et se cassent réciproquement la tête. C'est grossier. Ils ressemblent à une bande d'animaux, à des chiens se disputant des os. Ce sont les emplois qui sont les os, vous savez. Ah ! s'ils se battaient pour des femmes, ou pour des idées, ou des lingots d'or, ou des diamants fabuleux, ce serait splendide. Mais non ; ils sont tout simplement affamés, et ils se battent pour des bribes de viande, afin de se remplir l'estomac.

— Oh ! si je pouvais seulement comprendre ! murmura Saxonne en se tordant les mains dans l'angoisse de son ignorance, de son pressant besoin de savoir.

— Il n'y a rien à comprendre. C'est clair comme un livre. Il y a toujours eu des idiots et des malins, des esclaves et des maîtres, des paysans et des princes !... et il y en aura toujours.

— Mais pourquoi ?

Pourquoi un paysan est-il un paysan, ma chérie ? Parce que c'est un paysan. Pourquoi une mouche est-elle une mouche ?

Saxonne hochait la tête avec impatience.

— Oh ! mais, ma chérie, je vous ai donné la réponse. Toutes les philosophies du monde ne vous en fourniront pas de meilleure. Pourquoi préférez-vous votre homme à tout autre comme mari ? Parce que vous l'aimez de cette façon-là, voilà tout. Pourquoi aimez-vous ? Parce que vous aimez. Pourquoi est-ce que le feu brûle et que la gelée mord ? Pourquoi y a-t-il des hommes adroits et des balourds, des maîtres et des esclaves, des patrons et des ouvriers ? Pourquoi le noir est-il noir ? Répondez à cela et vous répondrez à tout.

— Mais il n'est pas bien que les hommes restent sans ouvrage et meurent de faim quand ils ne demandent qu'à travailler, pourvu qu'on les traite avec justice, protesta Saxonne.

— Oh ! mais si, c'est bien, de même qu'il est bien que la pierre ne brûle pas comme le bois, que la mer ne soit pas du sirop, que les épines piquent, que l'eau mouille, que la fumée monte et que les objets tombent vers la terre et non vers le ciel.

Mais cette doctrine réaliste ne faisait aucune impression sur Saxonne. Franchement, elle ne pouvait pas la comprendre. Tout cela lui semblait absurde.

Alors, nous ne possédons ni liberté ni indépendance, s'écria-

t-elle avec passion. Un homme en vaut un autre. Mon enfant n'a pas le même droit de vivre que celui d'une femme riche ?

— Certainement non, répondit Mercédès.

— Pourtant tous les miens ont combattu pour ces choses-là, insista Saxonne, se rappelant l'histoire apprise à l'école.

— La démocratie, rêve des peuples stupides ! Oh ! la la ! ma chérie, la démocratie est un mensonge, un enchantement destiné à maintenir les brutes en état de satisfaction, comme le faisait jadis la religion. Quand elles grognaient de misère et de fatigue, on leur persuadait de rester dans cet état en leur racontant de belles histoires sur une terre située au-delà du ciel, où elles vivraient dans la gloire et la prospérité, pendant que les malins rôtiраient au feu éternel. Ah ! que les malins ont dû se tordre ! Puis quand ce mensonge fut usé et qu'on commença à rêver de démocratie, les malins veillèrent à ce qu'elle fût vraiment un rêve, et rien qu'un rêve. C'est aux grands et aux malins qu'appartient le monde.

— Mais vous-même appartenez au peuple des travailleurs ? déclara Saxonne.

La vieille se redressa et faillit se mettre en colère.

— Moi ! au peuple des travailleurs ? Ma chérie, parce que j'ai été malheureuse dans mes placements d'argent, parce que je suis vieille et ne peux plus séduire les hommes jeunes et braves, parce que j'ai survécu à ceux de ma jeunesse et n'ai personne à qui m'adresser, parce que je vis ici dans le ghetto avec Barry Higgins et que je me prépare à la mort ? Mais, ma chérie, je suis née parmi les maîtres, et toute ma vie j'ai foulé aux pieds les idiots. J'ai bu des vins fins et me suis assise à des banquets dont le prix aurait suffi à faire vivre tout ce quartier-ci pendant une génération. Dick Golden et moi (c'était l'argent de Dick, mais j'aurais pu l'avoir) nous avons perdu quatre cent mille francs en une semaine de jeu à Monte-Carlo. Il était juif, mais prodigue. Dans l'Inde, j'ai porté des bijoux qui auraient pu sauver la vie à dix mille familles mourant d'inanition devant mes yeux.

— Vous les avez vus mourir, et vous n'avez rien fait ? demanda Saxonne, consternée.

— J'ai gardé mes bijoux, oh ! la la ! et ils m'ont été volés par une brute d'officier russe dans le courant de l'année.

— Et vous les avez laissés mourir ! répéta Saxonne.

— C'était du menu fretin. Ça grouille et pullule comme des asti-

cots. Ces gens-là ne comptent pas, ma chérie, ils ne signifient rien du tout. Pas plus que ne compte ici votre peuple de travailleurs, dont le comble de la stupidité est de continuer à engendrer du fretin encore plus stupide, destiné à subir l'esclavage des maîtres.

Ainsi advint-il que Saxonne, à qui les autres n'avaient fourni que de bien vagues lueurs de sens commun, n'en tira pas le moindre de cette terrible vieille. Et Saxonne ne pouvait guère se résoudre à ajouter foi à tout ce roman de sa vie qu'elle croyait imaginé par Mercédès.

A mesure que s'écoulaient les semaines, la grève des ateliers du chemin de fer s'envenimait mortellement. Billy hochait la tête et s'avouait incapable de rien comprendre aux troubles qui s'accumulaient à l'horizon du travail.

— Je n'en sais pas le sens, disait-il à Saxonne. C'est un méli-mélo. Ça ressemble à une bagarre dans l'obscurité. Regarde nous autres, charretiers. Voilà qu'il est question, parmi nous, de faire une grève de sympathie pour les tisserands. Il y a une semaine qu'ils ont quitté le travail, la plupart de leurs places sont déjà prises par les autres, et si nous continuons à faire le camionnage pour les tissages, leur grève est fichue.

— Pourtant, vous n'avez pas songé à vous mettre en grève quand on a rogné vos propres salaires, dit Saxonne en fronçant les sourcils.

— Oh ! nous n'étions pas en posture de le faire. Mais maintenant les charretiers de San Francisco et toute la confédération du front de mer sont en mesure de nous soutenir. De toute façon, il en est question, voilà tout. Au moins, si nous ne quittons pas le travail, nous essaierons de rattraper cette réduction de dix pour cent.

— C'est leur pourriture de politique ! disait-il une autre fois. Tout le monde est pourri. Si seulement nous avions la sagesse de nous entendre pour choisir des hommes honnêtes !

— Mais puisque toi, Bert et Tom ne pouvez même pas vous entendre, comment veux-tu que tous les autres se mettent d'accord ? demanda Saxonne.

— Ça me dépasse, reconnut-il. Rien que d'y penser, il y a de quoi me donner la danse de Saint-Guy. Et pourtant, c'est évident comme le nez au milieu du visage. Trouver d'honnêtes gens pour la politique, et tout se remettra en place. Les honnêtes gens feraient des lois honnêtes, et les honnêtes ouvriers obtiendraient leur dû. Mais

Bert veut tout casser, et Tom fume sa pipe et rêve, dans la fumée, d'un avenir où tout le monde votera de la façon qui lui paraît la bonne. Pourtant, ce n'est pas de ce jour-là qu'il est question, c'est d'aujourd'hui. Il nous faut quelque chose maintenant. Tom dit qu'on ne peut pas l'avoir tout de suite, et Bert dit qu'on ne l'aura jamais. Que peut-on faire quand tout le monde est d'avis différents? Regarde les socialistes eux-mêmes. Ils sont toujours en désaccord, en train d'opérer des scissions et de s'exclure mutuellement du parti. Tout ça, c'est du maboulisme, et je deviens presque loufoque moi-même rien que d'y penser. Le point que je ne puis m'effacer de l'esprit, c'est qu'il nous faut quelque chose d'immédiat.

Il s'arrêta court et regarda fixement Saxonne.

— Qu'est-ce qui t'arrive? demanda-t-il d'une voix enrouée d'inquiétude. Tu n'es pas malade, ou... ou quelque chose ?

Elle avait appuyé une main sur son cœur. Mais l'étonnement et l'effroi de ses yeux se changeaient en une attention charmée, tandis que sur sa bouche se dessinait un léger et mystérieux sourire. Elle semblait oublier la présence de son mari, comme si elle écoutait un message lointain qui n'était pas pour lui. Puis son visage s'inonda de joie émerveillée; alors elle regarda Billy et lui tendit la main.

— C'est de la vie, murmura-t-elle. Je l'ai senti vivre. Je suis heureuse, oh ! que je suis heureuse !

Le lendemain soir, quand Billy revint du travail, Saxonne lui fit envisager de nouvelles responsabilités de la paternité.

— J'ai pensé à une chose, Billy, commença-t-elle. Je suis saine et solide, et ça ne coûtera pas très cher. Il y a Martha Skelton, c'est une bonne sage-femme.

Mais Billy secoua la tête.

— Rien à faire de ce côté-là. Tu auras le docteur Hentley. C'est lui qui soigne Bill Murphy, et Bill Murphy ne jure que par lui. C'est un vieux chenapan, mais il est calé.

— C'est elle qui a accouché Maggie Donahue, plaida Saxonne; et regarde comme elle se porte bien, elle et son bébé.

— C'est possible, mais elle ne t'accouchera pas, je t'en donne ma parole.

— Mais le docteur demandera vingt dollars, continua Saxonne, et me fera prendre une garde, puisque je n'ai pas de parente qui puisse venir. Martha ferait tout elle-même, et ça coûterait beaucoup moins.

Billy l'enferma tendrement dans ses bras et lui dicta sa loi.

— Ecoute-moi, petite femme. La famille Roberts ne court pas au bon marché. N'oublie jamais cela. Il faut que tu aies le bébé. C'est ton affaire, et ça te suffit. Mon affaire à moi est de trouver l'argent et de te soigner. Et ce qu'il y a de meilleur n'est pas trop bon pour toi. Je ne voudrais pas courir le risque qu'il t'arrive le moindre accident, pas pour un million de dollars. C'est toi seule qui comptes, et les dollars, c'est de la boue. Tu peux m'en croire, je l'aime bien, ce gosse. Je ne peux pas me l'ôter de la tête. J'y pense tout le long du jour, et si je me fais congédier, ce sera de sa faute. J'en suis tout simplement toqué. Mais tout de même, Saxonne, à parler franc, plutôt que de voir t'arriver quelque chose, ne fût-ce que de te casser le petit doigt, j'aimerais mieux le voir mort et enterré. Cela te donne une idée de ce que tu représentes pour moi.

Vois-tu, Saxonne, j'avais d'abord l'idée que les gens, en se mariant, ne faisaient que se calmer, au bout d'un certain temps, n'avaient plus qu'à s'arranger pour vivre côte à côte. Il se peut qu'il en soit ainsi pour les autres, mais ce n'est pas notre cas. Je t'aime chaque jour davantage. En ce moment même, je t'aime plus que quand j'ai commencé à te parler voilà cinq minutes. D'ailleurs, tu n'auras pas besoin de chercher une garde. Le Dr Hentley viendra tous les jours, et Marie fera le ménage et te soignera comme tu ferais pour elle si elle en avait besoin.

A mesure que s'écoulaient les jours et les semaines, Saxonne ressentait plus de fierté de ses seins élargis. C'était une femme si essentiellement normale, que sa maternité la rendait parfaitement et passionnément heureuse. Elle éprouvait bien parfois quelques appréhensions, mais tellement fugitives et vagues qu'elles ajoutaient simplement du piquant à son bonheur.

Une seule chose l'inquiétait: c'était la situation embarrassante et périlleuse du monde du travail: situation que personne ne semblait comprendre, et elle-même moins que tous les autres.

— On parle toujours du surplus de production que nous permettent les machines modernes, disait-elle à son frère Tom. Pourquoi donc avec tout ce mécanisme actuel, ne sommes-nous pas dans l'abondance ?

— Ah ! ça, c'est parler, répondit-il. Tu ne serais pas longtemps à comprendre le socialisme.

LA VALLÉE DE LA LUNE

— Tom, combien y a-t-il de temps que tu es socialiste ?

— Huit ans.

— Et tu n'as rien obtenu ?

— Non, mais ça viendra.

A ce compte-là, tu seras mort auparavant, proclama-t-elle.

Tom soupira.

— J'en ai peur. Les choses marchent si lentement !

Il soupira de nouveau. Elle remarqua son air fatigué et patient, ses épaules rentrées, ses mains abîmées par le travail; et tout cela semblait symboliser la futilité de son *credo social*.

CHAPITRE IX

L'affaire débuta tranquillement, comme la plupart des choses fatales et inattendues. Dans la rue jouaient des enfants de tout âge et de toute taille, et Saxonne, à sa fenêtre ouverte, les regardait en rêvant de celui qu'elle attendait. Il faisait un soleil tiède et paisible; la brise venue de la baie rafraîchissait l'air et lui donnait un léger goût de sel. L'un des enfants indiqua du doigt le haut de Pine Street du côté de la Septième Avenue; tous les autres, interrompant leurs jeux, regardèrent attentivement en répétant ce geste dans la même direction. Ils formèrent des groupes, les plus grands garçons de dix à douze ans, se tenant ensemble, les grandes filles, l'air inquiet, saisissant les tout petits par la main ou les prenant dans leurs bras.

Saxonne ne pouvait voir la cause de tout cet émoi; mais elle la devina quand elle aperçut les grands garçons courir vers le ruisseau, ramasser des pierres et se dissimuler dans les allées entre les maisons. Les plus petits essayaient de les imiter. Les filles, tirant les marmots par le bras, faisaient claquer les barrières et montaient avec fracas les marches d'entrée de leurs maisons. Les portes se refermaient à grand bruit, et la rue fut bientôt déserte, bien que de place en place on aperçut, derrière les rideaux soulevés, des visages de femmes inquiètes et curieuses. Saxonne entendit souffler et ronfler le train qui sortait de la gare de Center Street pour remonter vers la ville. Puis, du côté de la Septième Avenue, vinrent des cris d'hommes, rauques et gutturaux. Elle ne pouvait encore rien voir, et pourtant elle se rappela les paroles de Mercédès: "Des chiens qui se battent pour des os. Les os, ce sont les emplois, vous savez."

Le tumulte se rapprochait, et Saxonne, en se penchant à la fenêtre, aperçut une douzaine de jaunes, convoyés par un nombre égal

d'agents de la police spéciale et de Pinkertons¹ qui descendaient le trottoir de son côté de la rue. Ils marchaient groupés avec une certaine discipline, suivis d'une troupe désordonnée de soixante-quinze à cent grévistes qui poussaient des cris confus et se baissaient pour ramasser des cailloux. Saxonne se sentit toute tremblante, puis, se rappelant qu'elle ne devait pas éprouver de frayeur, elle chercha à se dominer. Elle y fut aidée par la conduite de Mercédès Higgins. La vieille dame apparaissait sur le pas de sa porte, traînant une chaise, et l'installait tranquillement sur le petit palier au sommet du perron.

Les agents de la police spéciale étaient armés de casse-tête, mais les Pinkertons ne portaient pas d'armes visibles. Les grévistes, qui se pressaient sur leurs pas, semblaient se contenter de hurler leur rage et leurs menaces, et c'est aux enfants qu'il était réservé de précipiter le conflit. Une grêle de pierres s'abattit, venant de l'autre côté de la rue, de l'intervalle entre les maisons Olsen et Isham. La plupart n'étaient pas lancées avec assez de force pour atteindre le but : cependant, un des jaunes fut frappé d'un caillou à la tête : il se trouvait à moins de vingt pieds de distance de Saxonne. Celle-ci le vit tituber vers la barrière de sa maison et saisir son revolver. D'une main, il essuya le sang qui lui coulait dans les yeux, et de l'autre il déchargea son arme dans la direction de la maison Isham. Un des Pinkertons lui saisit le bras pour l'empêcher de tirer de nouveau et l'entraîna. Au même instant, un rugissement plus sauvage fut poussé par les grévistes, et une volée de pierres partit d'entre la maison de Saxonne et celle de Maggie Donahue. Les jaunes et leurs protecteurs s'arrêtèrent et tirèrent leurs revolvers. A voir ces visages durs et déterminés de combattants professionnels, Saxonne ne pouvait pressentir qu'effusion de sang et massacre. Un homme d'un certain âge, évidemment leur chef, souleva son chapeau de feutre mou et épongea la sueur de son crâne dénudé. C'était un fort gaillard, de corpulence énorme, au point de paraître impotent. Sa barbe grise était souillée de jus de tabac, et il fumait un cigare. Il avait la tête dans les épaules, et Saxonne remarqua les pellicules sur le col de son paletot.

L'un des hommes montra la rue d'un geste, et plusieurs de ses

¹ Nom donné d'abord aux détectives privés, en Amérique, d'après Allan Pinkerton, fondateur d'une agence fameuse de police secrète; puis aux gardiens de banque et policiers armés, payés par les patrons et opérant en cas de grève ou d'émeute. (N. d. T.)

camarades éclatèrent de rire. L'objet de cette hilarité était le jeune Olsen, à peine âgé de quatre ans, qui, ayant échappé de façon ou d'autre à la surveillance maternelle, trottnait droit vers ces ennemis économiques. Il tenait dans sa main droite une pierre si grosse qu'il avait peine à la porter, mais dont il les menaçait futilement. Sa petite figure rose était convulsée de rage, et il répétait à tue-tête: "Sales jaunes, sales jaunes !" Le rire qui l'accueillit ne fit qu'accroître sa fureur. Il s'approcha encore, et de toutes ses forces lança son rocher. La pierre tomba à six pieds à peine.

Voilà ce que vit Saxonne: elle vit aussi Mme Olsen se précipiter dans la rue pour aller chercher son enfant. Une volée de coups de revolvers tirés par les grévistes ramena son attention vers les hommes arrêtés sous sa fenêtre. L'un d'eux jurait très fort et examinait le biceps de son bras gauche, qui pendait impotent à son côté; elle vit le sang qui commençait à couler le long de la main. Elle savait qu'elle n'aurait pas dû rester à regarder, mais la mémoire de ses ancêtres combatifs était en elle, et d'ailleurs elle était un peu moins craintive que la plupart des femmes. Cette bataille qui venait d'éclater dans sa rue tranquille lui fit oublier son enfant. Elle oublia aussi les grévistes, et tout le reste, intriguée de ce qui avait pu arriver au chef ventripotent qui, tout à l'heure, fumait son cigare. D'une étrange façon, qu'elle ne s'expliquait pas, sa tête se trouvait maintenant coincée par le cou entre les pointes de deux piquets de sa barrière. Son corps était suspendu en dehors, les genoux ne touchant pas tout à fait terre. Son chapeau était tombé, et le soleil mettait une tache extraordinairement lumineuse sur le sommet de son crâne chenu. Le cigare était tombé aussi. Elle vit que l'homme la regardait. Une de ses mains, engagée entre les piquets, paraissait s'agiter vers elle, et il semblait lui lancer des clins d'œil presque badins, bien qu'elle reconnût, dans ces contorsions, l'effet d'une souffrance mortelle.

Pendant une seconde, peut-être, ou deux au plus, elle regarda fixement cette scène. Puis elle fut éveillée par la voix de Bert. Celui-ci courait sur le trottoir, devant sa maison et, derrière lui, plusieurs grévistes s'élançaient à la charge; il les encourageait de ses cris: "Allons-y, les Mohicans ! Nous les tenons cloués en croix !"

De la main gauche, il tenait un manche de pioche et, de la droite, un revolver, déjà vide, car tout en courant il en faisait en vain tourner le barillet. Il s'arrêta net, lâcha son manche de pioche, fit demi-

tour sur lui-même, face à la porte de Saxonne. Au moment de tomber, il se redressa pour lancer son arme à la figure d'un jaune qui bondissait vers lui. Puis il commença à tituber, et à se replier sur la taille et les genoux. Lentement, au prix d'un effort infini, il saisit de la main droite un des piquets de la barrière, et, toujours lentement, comme s'il descendait sous terre, il s'affaissa, tandis que se ruait en avant la bande de grévistes qu'il avait conduite.

Ce fut une bataille sans quartier, un massacre. Les jaunes et leurs protecteurs, entourés de toutes parts et bloqués contre la barrière de Saxonne, luttèrent comme des rats acculés dans un coin, mais ils ne pouvaient soutenir cet assaut d'une centaine d'hommes. Les casse-tête et les manches de pioches tournoyaient, les coups de revolver éclataient, et les cailloux lancés à courte distance produisaient de terribles ravages. Saxonne vit le jeune Frank Davis, ami de Bert et père depuis quelques mois, appuyer la gueule de son revolver contre la poitrine d'un jaune, et faire feu. On entendit des blasphèmes et des hurlements de rage, des cris sauvages de terreur et de souffrance. Mercédès avait raison. Ces êtres-là n'étaient plus des hommes. C'étaient des bêtes se disputant des os, se détruisant les uns les autres pour des os.

Les os, ce sont les emplois. Cette phrase revenait incessamment à l'esprit de Saxonne. Bien qu'elle désirât vivement se retirer de la fenêtre, elle n'en avait plus le pouvoir. Elle se sentait comme paralysée. Son cerveau ne fonctionnait plus. Elle restait assise, engourdie, les yeux dilatés, incapable de faire autre chose que de suivre la scène horrible qui se déroulait sous ses yeux avec la rapidité d'un film emballé. Elle vit tomber des Pinkertons, des agents de police spéciale et des grévistes. Un jaune, atteint d'une blessure horrible, se traînait sur les genoux et demandait grâce: il reçut un coup de pied en pleine figure. Au moment où il s'étalait en arrière, un autre gréviste, debout au-dessus de lui, lui déchargea tous les coups de son revolver dans la poitrine, rapidement et de sang-froid, jusqu'à ce que l'arme fût vide. Un autre jaune, renversé sur la barrière par un homme qui le tenait à la gorge, eut la figure réduite en bouillie à coups de crosse de revolver. Saxonne voyait l'arme se relever et retomber régulièrement et elle connaissait l'homme qui la tenait, Chester Johnson. Elle l'avait rencontré dans des bals et avait dansé avec lui au temps où elle n'était pas encore mariée. Il s'était toujours montré aimable et de

bon caractère. Elle se souvenait d'un vendredi soir, où, après un concert de la musique municipale, il l'avait emmenée, avec deux autres jeunes filles, à la Grotte des Tamalis, chez Tony, dans la Treizième Rue. Puis ils étaient allés au café Pabst boire un verre de bière avant de rentrer. Il lui semblait impossible que ce Chester Johnson fût le même homme. Et, comme elle regardait, elle vit le chef ventripotent, toujours coincé par le cou entre les piquets, tirer son revolver de sa main libre, et, louchant horriblement de côté, en appuyer la gueule contre le flanc de Chester. Elle essaya de pousser un cri d'avertissement. Elle cria, en effet, et Chester leva la tête et l'aperçut. A l'instant même le revolver partait; il s'affaissa en travers sur le corps du jaune, de sorte que les corps des trois hommes étaient suspendus à la barrière.

Maintenant, il pouvait arriver n'importe quoi. Sans la moindre surprise, elle vit les grévistes franchir la barrière, fouler aux pieds ses rares et pauvres fleurs, géraniums et pensées, pour s'échapper entre la maison de Mercédès et la sienne. Des chantiers du chemin de fer, dans le haut de Pine Street, accouraient une foule d'agents et de Pinkertons, qui tiraient des coups de revolver tout en courant; tandis que du bas de la rue arrivaient, à grand fracas de gongs et au galop de leurs chevaux, trois voitures de patrouille bondées de policiers. Les grévistes se trouvaient pris dans une trappe: ils ne pouvaient s'échapper qu'en passant entre les maisons et en franchissant les barrières de derrière. L'encombrement qui se produisit dans l'étroite allée les empêcha de se sauver tous. Une douzaine d'entre eux furent acculés dans l'angle entre le devant de sa maison et les marches d'entrée. Et leurs ennemis les traitèrent comme ils avaient été traités eux-mêmes. Il n'y eut pas la moindre tentative d'arrestation. Jusqu'au dernier, ils furent assommés à coups de matraque ou abattus à coups de revolver par les gardiens de l'ordre, exaspérés de ce qu'avaient subi leurs camarades.

Tout était terminé. Saxonne, se mouvant comme dans un rêve, et se cramponnant à la rampe, descendit les marches de devant. Le chef ventripotent semblait toujours la regarder du coin de l'œil et lui faire signe de la main, bien que deux solides agents fussent penchés sur lui pour le dégager. La porte était arrachée de ses gonds: elle s'étonna de

ce phénomène, car elle avait regardé tout le temps et elle ne l'avait pas vu se produire.

Bert avait les yeux fermés et les lèvres tachées de sang. Un gargouillement lui agitait la gorge, comme s'il eût essayé de dire quelque chose. Au moment où elle se penchait sur lui, essuyant avec son mouchoir le sang qui lui coulait de la joue, sur laquelle quelqu'un avait marché, ses yeux s'ouvrirent. La lueur habituelle de défi les animait encore. Il ne la reconnut pas. Ses lèvres remuèrent, et faiblement, comme quelqu'un qui se ressouvient, il murmura : "Le dernier des Mohicans, le dernier des Mohicans." Puis il gémit, et ses paupières retombèrent. Il n'était pas mort, elle le savait. La poitrine se soulevait et s'abaissait encore, et le gargouillement continuait dans sa gorge.

Elle leva la tête. Mercédès se tenait à côté d'elle. La vieille avait les yeux très brillants, et ses joues flétries étaient empourprées.

— Voulez-vous m'aider à le transporter dans la maison ? demanda Saxonne.

Mercédès fit un signe d'acquiescement, puis se tourna vers un brigadier de police et lui transmit la requête. Le brigadier examina vivement Bert, et ses yeux devinrent méprisants et féroces tandis qu'il répondait :

Qu'il aille au diable ! Nous avons assez à nous occuper des nôtres.

— Peut-être vous et moi pourrions-nous en venir à bout, suggéra Saxonne à Mercédès.

— Ce serait fou de votre part, répondit celle-ci en faisant signe à Mme Olsen de traverser la rue. Rentrez chez vous, future petite maman. Tout ceci ne vaut rien pour vous. Nous le porterons dans la maison. Mme Olsen va venir, et nous appellerons Maggie Donahue.

Saxonne les introduisit dans cette chambre du fond que Billy avait voulu meubler à toute force. Dès qu'elle ouvrit la porte, le tapis lui sauta aux yeux, et elle se rappela que c'était Bert qui l'avait posé. Et tandis que les femmes l'étendaient sur le lit, elle se souvint que Bert et elle avaient dressé ce lit, à eux deux, un dimanche matin.

Après cela, elle se sentit toute drôle, et fut surprise de voir Mercédès la regarder d'un air inquiet et scrutateur. Puis son malaise s'aggrava rapidement, et elle s'enfonça dans cet enfer de souffrances que connaissent seules les femmes. Elle se sentit soutenue, et presque

portée, jusqu'à la chambre de devant. Elle vit autour d'elle beaucoup de figures, Mercédès, Mme Olsen, Maggie Donahue. Il lui semblait qu'elle aurait dû demander à Mme Olsen si elle avait sauvé le petit Emile du danger qu'il courait dans la rue, mais Mercédès envoya Mme Olsen s'occuper de Bert, et Maggie Donahue alla répondre à un coup frappé à la porte de devant. De la rue montait un grand murmure de voix ponctué de cris et de commandements, et de temps à autre résonnaient les gongs des voitures d'ambulance et de patrouille. Puis apparut le visage gras et réjoui de Martha Skelton, la sage-femme, et, plus tard, arriva le Dr Hentley. Une fois, dans un intervalle de lucidité, Saxonne, à travers la cloison, entendit Marie pousser des notes aiguës d'un début de crise de nerfs. Et, à un autre moment, elle l'entendit répéter à maintes reprises: "Je ne retournerai jamais à la blanchisserie; non, jamais, au grand jamais!"

CHAPITRE X

Billy ne devait jamais oublier l'inquiétude que lui causa, pendant cette période, la mine de Saxonne. Tous les matins, et tous les soirs en revenant du travail, il entraît dans la chambre où elle était couchée et soutenait une lutte héroïque pour cacher ses sentiments sous une affectation de franche et joyeuse humeur. Etendue là, elle paraissait si petite, si amaigrie et fatiguée, et en même temps si enfantine dans sa petitesse ! Tendrement, assis à côté d'elle, il prenait sa main pâle et tapotait son bras mince et transparent, s'étonnant de lui voir les os si menus et délicats.

Une de ses premières questions, qui parut énigmatique à Billy comme à Marie, fut la suivante :

— A-t-on sauvé le petit Emile Olsen ?

Quand elle leur raconta comment l'enfant avait attaqué, à lui seul, une bande de vingt-quatre combattants, le visage de Billy s'éclaira d'enthousiasme.

— Le petit bougre ! s'écria-t-il. Voilà un gosse dont on peut être fier.

Il s'arrêta, embarrassé, et Saxonne fut touchée de sa crainte évidente de l'avoir blessée. Elle lui tendit la main.

— Billy ! commença-t-elle. Puis elle attendit que Marie quittât la chambre.

— Je ne t'ai jamais demandé... et cela n'a pas d'importance maintenant. Mais j'attendais que tu me le dises. Était-ce ?...

Il secoua la tête.

— Non, c'était une petite fille : une parfaite petite fille. Seulement... il était trop tôt.

Elle lui serra la main, et c'était elle qui semblait s'apitoyer sur son affliction à lui.

— Je ne t'en ai jamais parlé. Billy, tu étais tellement décidé pour un garçon ; mais tout de même je me proposais, si c'était une fille, de l'appeler Daisy. Tu te rappelles, c'était le nom de ma mère.

Il approuva de la tête.

— Dis, Saxonne, tu sais que j'étais enragé pour avoir un garçon. Eh bien, maintenant cela m'est égal. Je crois que je désirerais une fille tout autant. Espérons que la prochaine s'appellera... ça ne te ferait rien, n'est-ce pas ?

— Quoi donc ?

— Si nous l'appelions du même nom, Daisy ?

— Oh, Billy, c'est justement à quoi je pensais.

Soudain son visage se durcit, et il continua :

— Seulement, il n'y en aura pas de prochaine. Auparavant, je ne savais pas ce que c'était que d'avoir des enfants. Je ne veux pas que tu coures de nouveau un pareil risque.

— Ecoutez ce grand, ce gros poltron d'homme ! plaisanta-t-elle, avec un sourire blême. Tu n'y connais rien, naturellement, puisque tu es un homme. Je suis une femme naturelle et saine. Tout aurait bien marché cette fois, si... si cette bataille n'avait pas eu lieu. Où a-t-on enterré Bert ?

— Tu sais donc ?

— Je l'ai su tout de suite. Et où est Mercédès ? Elle n'est pas venue depuis deux jours.

— Le vieux Barry est malade. Elle est auprès de lui.

Il ne lui disait pas que le vieux gardien de nuit se mourait, à moins de quatre mètres, de l'autre côté de deux murs minces.

Les lèvres de Saxonne tremblèrent, et elle se mit à pleurer doucement, en serrant de ses deux mains celle de Billy.

— Je... je ne peux pas m'en empêcher, soupira-t-elle. Ça ira mieux dans une minute... Notre pauvre petite fille, Billy. Pense donc ! Je ne l'ai jamais vue !

Elle était encore dans son lit, lorsqu'un soir Marie trouva bon d'éclater en amers remerciements pour avoir échappé, à tout jamais, aux souffrances qu'avait endurées Saxonne.

— Bah ! Qu'est-ce que vous racontez ? demanda Billy. Vous vous remarierez un de ces jours, aussi sûr que deux et deux font quatre.

— Pas avec le meilleur homme du monde ! proclama-t-elle. Et ce n'est pas nécessaire. Il y a déjà trop de gens sur la terre, autrement pourquoi se présenterait-il deux ou trois hommes pour chaque emploi ? En outre, c'est terrible d'avoir des enfants.

Saxonne répondit, avec un air de sage patience qui illumina peu à peu son visage :

— Je crois savoir ce que c'est. J'y ai passé, je n'en suis pas encore tirée, mais je déclare sans hésiter, malgré toutes les douleurs et les angoisses, que c'est la chose la plus belle, la plus merveilleuse du monde.

Quand Saxonne eut recouvré peu à peu ses forces, et que le Dr Hentley eu assuré à Billy qu'elle se portait comme un charme, elle fut la première à reparler de cette tragédie industrielle qui s'était passée devant sa porte. Billy lui apprit que la milice avait été appelée immédiatement, et qu'elle était encore campée au bas de Pine Street, sur les terrains vagues avoisinant les ateliers du chemin de fer. Quant aux grévistes, quinze d'entre eux étaient en prison. La police avait fouillé l'une après l'autre toutes les maisons du quartier, et c'est ainsi que ces quinze hommes, tous blessés, avaient été capturés. Billy prédisait d'un air lugubre qu'ils seraient traités durement. Les journaux demandaient vie pour vie, et le clergé d'Oakland avait prononcé de terribles sermons contre les grévistes. L'administration du chemin de fer les avait remplacés, et tout le monde savait que non seulement ils ne retrouveraient pas leurs anciens emplois, mais que leur liste noire serait envoyée à tous les chemins de fer des Etats-Unis. Ils commençaient déjà à se disperser. Plusieurs étaient allés à Panama, et quatre d'entre eux parlaient de partir pour l'Equateur afin d'y travailler dans les ateliers de la voie ferrée qui traverse les Andes vers Quito.

Avec une inquiétude habilement dissimulée, Saxonne essayait de pressentir Billy sur ce qui était arrivé.

— Cela montre à quoi aboutissent les méthodes violentes de Bert, disait-elle.

Il secoua la tête, et d'un air grave :

— En tout cas, ils vont pendre Chester Johnson, répondit-il indirectement. Tu le connais. Tu m'as dit qu'autrefois il avait dansé avec toi. Il a été pris sur le fait, les mains rouges de sang, gisant sur le corps d'un jaune qu'il avait tué à coups de crosse de revolver. Le vieux Jelly Belly a trois balles dans la peau, mais il n'en mourra pas, et il connaît Chester. Son témoignage le fera pendre. C'était dans tous les journaux. Jelly Belly a tiré sur lui, bien que lui-même fût accroché par le cou sur notre barrière.

Saxonne frissonna. Jelly Belly devait être l'homme à la tête chauve et aux moustaches tachées de sang.

— Oui, dit-elle, j'ai vu toute la scène. Il m'a semblé qu'il était resté accroché là pendant des heures.

— L'affaire, d'un bout à l'autre, a duré cinq minutes.

— Ça m'a semblé des siècles et des siècles.

— Jelly Belly, collé sur les piquets, a dû avoir la même impression, dit Billy avec un sourire farouche. Mais c'est un dur à cuire. Il a bien été blessé une douzaine de fois, par des coups de feu ou à l'arme blanche. Mais on dit que cette fois il restera estropié pour la vie, qu'il devra marcher avec des béquilles ou rouler dans une voiturette. Ça l'empêchera de continuer sa sale besogne au service du chemin de fer. C'était un de leurs meilleurs combattants à coups de revolver, toujours prêt à se lancer au plus épais de la mêlée. Il n'a jamais eu la frousse devant un être à deux pieds, c'est tout ce que je peux dire en sa faveur.

— Où demeure-t-il ? demanda Saxonne.

— En remontant l'Adeline, près de la Dixième Rue, un beau quartier et une belle maison à deux étages. Il doit bien payer trente dollars par mois de loyer. Je crois que le chemin de fer le rémunérait grassement.

— Alors, il doit être marié ?

— Oui. Je n'ai jamais vu sa femme, mais il a un fils, Jack, mécanicien sur les trains de voyageurs. Je le connaissais autrefois. C'était un habile boxeur, bien qu'il n'eût jamais paru en public. Et il a un autre fils, professeur dans une école secondaire. Il s'appelle Paul. Nous sommes à peu près du même âge. Il était très bon joueur de *base-ball*. Je l'ai connu quand nous étions gosses. Il m'a mis hors jeu trois fois de suite, un jour que l'école Durant jouait contre l'équipe de Cole.

Saxonne s'adossa à son fauteuil, dans une attitude de repos et de méditation. Le problème devenait plus compliqué que jamais. Cet homme d'âge respectable, ce combattant ventripotent et chauve, avait lui aussi une femme et une famille. Et elle se rappela encore ce Frank Davis, marié depuis un an à peine et père d'un petit bébé. Peut-être le jaune à qui il avait tiré à bout portant dans la poitrine avait-il lui aussi une femme et des enfants. Tous semblaient se con-

naître, comme des enfants d'une très grande famille, et pourtant ils se battaient et se tuaient, chacun pour le compte de sa famille particulière. Elle avait vu Chester Johnson tuer un jaune, et maintenant on allait pendre Chester Johnson. Celui-ci avait épousé Kittie Brady, une de ses compagnes à la fabrique de conserves, et qui auparavant, pendant des années, avait travaillé avec elle à l'usine de cartonnages.

Saxonne attendait en vain un mot de Billy désapprouvant le meurtre des jaunes.

Ce n'était pas bien, se hasarda-t-elle enfin.

Ils ont tué Bert, riposta-t-il, et beaucoup d'autres. Ils ont tué Frank Davis. Savais-tu qu'il était mort? Il a eu toute la mâchoire inférieure emportée d'un coup de feu, et il est mort dans la voiture d'ambulance avant d'arriver à l'hôpital. On n'avait jamais vu à Oakland tant d'hommes tués d'un seul coup.

— Mais c'est leur faute, objecta-t-elle. C'est eux qui ont commencé. C'était du meurtre pur et simple.

Billy ne répondit pas, mais elle l'entendit murmurer d'une voix rauque: "Que Dieu les damne!" Elle demanda: "Qui?" sans obtenir de réponse. Les yeux de son mari étaient profondément troubles, sa bouche s'était durcie, et tout son visage semblait de glace.

Ce fut pour elle un coup de poignard au cœur. Tuerait-il, le cas échéant, d'autres pères de famille, comme avaient fait Bert, et Frank Davis, et Chester Johnson? Était-il, lui aussi, une bête fauve, un chien qui grogne sur des os?

Elle soupira. La vie était une singulière énigme. Peut-être Mercédès avait-elle raison dans sa brutale façon de présenter les conditions de l'existence.

— Eh bien, quoi? dit Billy en éclatant d'un rire amer. C'est à qui se dévorera, chien contre chien, je suppose, et il en a toujours été de même. Dans cette bagarre devant chez nous, ils se sont entre-tués, tout comme le Nord et le Sud l'ont fait pendant la guerre de Sécession.

— Mais les travailleurs ne peuvent pas triompher de cette façon, Billy. Tu dis toi-même que cette manière de faire leur a ôté toute chance de gagner.

— Je le suppose, reconnut-il à regret. Mais je ne vois pas quelle autre chance ils ont de gagner. Regarde nous autres. Ce sera notre tour la prochaine fois.

— Quoi ? les charretiers ? s'écria-t-elle.

Il hocha lugubrement la tête.

— Les patrons se démènent sur toute la ligne pour organiser un vaste coup. Ils annoncent qu'ils vont nous faire mettre à genoux et nous malmenner jusqu'à ce que nous revenions en rampant mendier nos emplois. Ils sont salement montés à la suite de cette tuerie de l'autre jour. Du moment qu'ils peuvent faire sortir la troupe, la bataille est à moitié gagnée pour eux, et avec ça ils ont les prédicateurs et les journaux et le public derrière eux. Ils en dégoisent déjà des boniments sur ce qu'ils vont faire ! Sûrement ils préparent du vilain. D'abord, ils vont pendre Chester Johnson et le plus grand nombre possible des quinze autres. Ils le disent carrément. La *Tribune*, l'*Enquirer* et le *Times* le rabâchent de jour en jour. Ils crient tous à qui mieux mieux qu'il faut crever les syndicats. Plus de boutique fermée ! Au diable le travail organisé ! Jusqu'au sale petit *Intelligencer* qui vient dire ce matin que tous les fonctionnaires des syndicats d'Oakland devraient être chassés de la ville ou pendus. C'est un peu fort, hein !

Regarde nous autres. Il ne s'agit plus de faire une grève de sympathie pour les tisserands. Nous avons nos propres ennuis. Ils ont congédié quatre de nos meilleurs camarades, ceux qui faisaient toujours partie des comités de propagande. Ils les ont chassés sans le moindre motif. Ils cherchent la bagarre, te dis-je, et ils l'auront, s'ils n'ouvrent pas l'œil. Le mot nous a été passé par la Confédération du front de mer de San Francisco. Avec eux derrière nous, nous pourrions marcher.

— Tu veux dire que vous... vous mettrez en grève ? demanda Saxonne.

Il fit oui de la tête.

— Mais n'est-ce pas là ce qu'ils veulent nous faire faire, d'après leur façon d'agir ? Qu'est-ce que ça fait ? Il vaut mieux se mettre en grève que d'être congédiés. Nous ne faisons que les devancer et les surprendre avant qu'ils ne soient prêts. Sais-tu ce qu'ils sont en train de manigancer ? Ils font venir des charretiers, terrassiers et muletiers d'un bout à l'autre de cet Etat. Ils en ont quarante, qu'ils entretiennent en ce moment dans un hôtel de Stockton, et qu'ils sont prêts à nous jeter sur le dos avec des centaines d'autres. Aussi le

saire de samedi prochain sera probablement le dernier que je rapporterai à la maison d'ici quelque temps.

Saxonne ferma les yeux et réfléchit tranquillement pendant quelques minutes. Ce n'était pas son genre de prendre les choses au tragique. Elle accueillait le pire avec une froideur et une égalité d'esprit inébranlables, qui faisaient l'admiration de Billy. Elle comprit qu'elle-même n'était qu'un fêtu de paille emporté dans ce conflit chaotique et incompréhensible d'atomes innombrables.

— Il faudra retirer une partie de nos économies pour payer le loyer ce mois-ci, dit-elle d'un ton allègre.

La figure de Billy s'allongea.

— Nous n'avons pas tant que tu crois à la caisse d'épargne, avoua-t-il. Il a fallu enterrer Bert, tu comprends, et j'ai casqué ce que les autres n'ont pu donner.

— Combien était-ce ?

— Quarante dollars. Je voulais faire attendre le boucher et les autres fournisseurs pendant un certain temps. Ils savent que je suis bon payeur. Mais ils m'ont exposé leur situation carrément. Ils ont soutenu les ouvriers des ateliers tout le temps et ils étaient tout à fait de notre côté. Mais maintenant que la grève est brisée, ils sont presque brisés eux-mêmes. Aussi j'ai retiré tout ça de la caisse d'épargne. Je savais que ça ne te ferait rien, n'est-ce pas ?

Elle sourit bravement et surmonta héroïquement l'angoisse qui lui étreignait le cœur.

— C'était la seule chose à faire, Billy. Je l'aurais faite, si tu avais été malade, et Bert aurait agi de même pour toi et moi si les rôles avaient été renversés.

Le visage de Billy était radieux.

— Ah ! ma Saxonne, un homme peut toujours compter sur toi. Tu es comme mon bras droit. C'est pourquoi je dis, plus de bébés. Si je te perdais, je serais estropié pour la vie.

— Il va falloir économiser, dit-elle d'un air absorbé, tout en reconnaissant le compliment d'un signe de tête. Combien reste-t-il à la banque ?

— A peine trente dollars. Vois-tu, j'ai dû payer Martha Skelton et le... et quelques autres petites choses. Le syndicat a choisi juste ce moment-là pour prélever sur chaque membre un timbre supplémentaire de quatre dollars afin d'être prêt si la grève éclate. Mais le

Dr Hentley peut attendre. Il me l'a dit. C'est un brave type s'il en fut, à mon avis. Qu'en penses-tu?

— Il m'a plu. Mais je ne m'y connais pas en fait de docteurs. C'est le premier que j'ai jamais eu, excepté jadis quand j'ai été vaccinée, et encore c'est la ville qui payait.

— Je crois bien que les employés des tramways et omnibus quitteront le travail eux aussi. Dan Fallon est arrivé dans cette ville. Il est venu de New York jusqu'ici. Il a essayé de passer inaperçu, mais les camarades ont su quand il a quitté New York et l'ont pisté à travers tout le continent. Ils sont obligés de le faire. C'est l'homme de ressources toutes les fois qu'il s'agit de donner une leçon aux travailleurs du pays. Il a gagné des quantités de grèves pour les patrons de ces entreprises. Il entretient une armée de briseurs de grèves et les embarque pour n'importe quel coin du pays, dans des trains spéciaux, quand on en a besoin. La ville d'Oakland n'a jamais vu d'agitations ouvrières comme celle qui a commencé et qui durera longtemps. L'enfer va s'y déchaîner, s'il faut en croire les apparences.

— Prends bien garde à toi, alors, Billy. Moi non plus je ne veux pas te perdre.

— Oh ! ça va bien. Je peux prendre soin de moi-même. Et, en outre, ce n'est pas comme si nous étions battus. Nous avons de bonnes chances en notre faveur.

— Mais vous perdrez la partie s'il y a du massacre.

— Oui. Nous devons avoir l'œil ouvert de ce côté-là.

— Pas de violence.

— Pas de coups de revolver ni de dynamite, concéda-t-il. Mais un bon nombre de jaunes auront la tête cassée. C'est inévitable.

— Mais tu ne feras pas cela, toi, Billy ?

— Je m'arrangerai de façon qu'aucun mouchard ne puisse témoigner devant un tribunal qu'il me l'a vu faire.

Il changea brusquement de sujet de conversation.

— Le vieux Barry Higgins est mort. Je n'ai pas voulu te le dire avant que tu aies quitté le lit. On l'a enterré voilà une semaine. Et la vieille s'en va à San Francisco. Elle m'a dit qu'elle viendrait te dire adieu. Elle est restée presque tout le temps près de toi pendant les deux ou trois premiers jours, et elle a appris à Martha Skelton une chose ou deux qui lui ont fait dresser les cheveux sur la tête. Elle avait mis la sage-femme dans sa poche dès le début.

CHAPITRE XI

Quand la grève fut déclarée, Billy s'absenta fréquemment pour des services de piquet; par suite du départ de Mercédès et de la mort de Bert, Saxonne se trouva donc souvent abandonnée à elle-même dans une solitude qui, même chez une femme si bien équilibrée, ne pouvait manquer de produire des effets morbides. Marie aussi avait disparu, après avoir vaguement parlé de travaux d'intérieur qu'elle avait trouvé à faire à Piedmont.

Billy ne pouvait guère soulager l'ennui de Saxonne. Il percevait confusément sa souffrance, sans en comprendre l'étendue ni l'intensité. C'était essentiellement un homme pratique, et, en vertu de son sexe même, trop éloigné de cette tragédie intime qui la bouleversait; c'était tout au plus un profane, un visiteur ami qui voyait imparfaitement les choses. L'enfant avait été pour elle une réalité animée; il l'était encore, et c'est de là que venait son chagrin. Par aucun effort de volonté elle ne pouvait combler le vide déchirant de son absence. Sa réalité devenait, par moments, une hallucination. Il devait être encore quelque part, et il fallait qu'elle le trouvât. Elle se surprenait parfois à écouter avidement pour entendre le cri qui n'aurait jamais frappé ses oreilles, mais qu'elle avait entendu mille fois en imagination pendant les mois de bonheur antérieurs à la catastrophe. Deux fois, elle quitta son lit dans un accès de somnambulisme et se mit en quête, et chaque fois elle se réveilla devant la commode maternelle où était enfermée la petit layette. En ces instants-là elle se disait en elle-même "J'avais un bébé"; et elle se le répétait à haute voix en regardant les enfants jouer dans la rue.

Un jour, sur la Huitième Rue, une jeune mère vint s'asseoir à côté d'elle, un bébé gazouillant dans ses bras. Saxonne ne put s'empêcher de lui dire:

— J'ai eu un enfant, moi aussi, mais il est mort.

La mère la regarda d'abord avec effroi, et resserra jalousement son bébé dans ses bras, puis elle s'attendrit pour lui dire:

— Pauvre petite !

- Oui, fit Saxonne en hochant la tête, il est mort maintenant...

Les larmes lui vinrent aux yeux. Cela lui avait fait du bien de faire partager sa peine à quelqu'un d'autre. Toute la journée, elle eut une envie folle de crier ses ennuis au monde entier, au caissier de la banque, au vieux chef de rayon du magasin Salinger, à la femme aveugle guidée par un petit garçon qui jouait de l'accordéon, bref à tout le monde — sauf aux agents de police. Elle les avait vus tuer délibérément les grévistes, avec autant d'acharnement que les grévistes tuaient leurs salopards, et elle les considérait depuis d'un tout autre œil. Contrairement aux grévistes, les policiers étaient des tueurs de métier, ils ne se battaient pas pour sauvegarder leur emploi, mais leur travail consistait à tuer. Ils auraient bien pu faire des prisonniers, ce jour-là, en face de sa maison, mais ils avaient préféré tuer. Inconsciemment, toutes les fois que l'un d'eux s'approchait d'elle, elle marchait vers le trottoir pour s'en éloigner le plus possible. Elle ne savait absolument pas pourquoi elle agissait ainsi, mais, dans son for intérieur, elle avait la sensation profonde qu'ils lui étaient hostiles, à elle et aux siens.

Au coin de la Huitième Rue et de Broadway, alors qu'elle attendait une voiture pour revenir chez elle, l'officier de police la reconnut et lui sourit. Elle devint toute blanche et son cœur se mit à battre plus fort. Ce n'était que Ned Hermannmann, plus gros, plus jovial, plus rougeaud que jamais. Il avait usé ses fonds de culotte en sa compagnie pendant toute une année à l'école, et ils avaient tous deux été les gardiens du livre de compositions de la classe. Le jour de l'explosion de la poudrière, à Pinehole, tous les carreaux de l'école furent cassés. Elle et lui avaient été les seuls à ne pas se paniquer, et à ne pas rejoindre la ruée des froussards qui se précipitaient par les fenêtres. Ils étaient simplement restés dans la classe. Le proviseur, en colère contre les autres élèves, les avait promenés dans toutes les classes en les citant en exemple de courage, et leur avait donné en guise de récompense un mois entier de vacances. Puis Ned Hermannmann était entré dans la police, et avait épousé Lena Highland. Saxonne avait entendu dire qu'ils avaient eu cinq enfants.

Malgré tout, il était policier maintenant, et Billy était gréviste. Qui pouvait prévoir si un jour il ne serait pas obligé de matraquer et de tuer Billy, tout comme les autres policiers avaient matraqué et tué les grévistes devant sa maison ?



Sandet

— Qu'est-ce qu'il y a, Saxonne, demanda-t-il. Ça ne va pas ?

Elle remua la tête et s'étrangla, incapable de proférer une seule parole, et commença à se rapprocher de sa voiture, qui était prête à s'arrêter.

— Je vais t'aider, lui proposa-t-il.

Elle s'échappa brusquement, en lui criant :

— Non, ça n'est pas la peine, je ne vais pas prendre cette voiture. J'ai oublié quelque chose.

Elle se dépêcha de s'en aller, encore toute remuée, de Broadway à la Neuvième Rue. Elle marcha pendant deux blocs sur la Neuvième Rue, puis tourna et revint vers la Huitième, où elle attendit une autre voiture.

A mesure que s'écoulaient les longs mois d'été, la situation industrielle d'Oakland empirait régulièrement. Le capital de partout semblait avoir choisi cette ville pour terrain de bataille contre le travail organisé. Il y avait tant d'ouvriers en grève, tant d'ateliers fermés par les patrons, tant d'hommes incapables de travailler parce que leur métier dépendait d'autres professions actuellement suspendues, qu'il était difficile de se procurer même des bricoles de raccroc. Billy trouvait de temps à autre quelques journées à faire, mais ne parvenait pas à gagner assez pour joindre les deux bouts, en dépit des minces allocations de grève reçues au début, et de l'économie rigoureuse à laquelle Saxonne et lui s'étaient astreints.

Les dîners qu'elle préparait maintenant ne ressemblaient guère à ceux de leur première année de mariage. Non seulement tous les mets étaient de plus bas prix, mais leur nombre avait diminué. La viande paraissait rarement sur la table, et encore elle était de qualité inférieure. Le lait frais avait été remplacé par du lait condensé, et après avoir employé ce succédané avec parcimonie, ils avaient dû y renoncer. Quand ils avaient du beurre, ils le faisaient durer six fois autant que jadis. Billy qui, autrefois, buvait trois tasses de café à son déjeuner, n'en prenait plus qu'une. Saxonne faisait bouillir ce café pendant un temps considérable ; et elle le payait vingt cents la livre.

L'accablement des temps durs planait sur tout le voisinage. Les familles qui n'étaient pas impliquées dans une grève se trouvaient atteintes par une autre ou par la cessation de travail dans quelque branche de métier secondaire. Beaucoup de jeunes gens qui louaient

des chambres dans des familles les avaient quittées, ce qui augmentait pour elles le loyer à payer.

— Pon tieu ! disait le boucher à Saxonne. Nous autres travailleurs souffrons tous ensemble. Ma femme ne peut pas se faire arracher des dents maintenant. Si ça gondinue, je suis vlampé !

Un jour que Billy se préparait à porter sa montre au clou, Saxonne lui suggéra d'emprunter quelque argent à Billy Murphy.

— J'y ai pensé, répondit Billy, mais c'est impossible en ce moment. Je ne t'ai pas raconté ce qui est arrivé mardi soir au club de la Vie sportive. Te rappelles-tu ce champion à tête carrée de la marine des Etats-Unis ? Bill était engagé pour se mesurer avec lui, et sûrement c'était de l'argent facile à gagner. A la fin de la sixième reprise, Bill en faisait ce qu'il voulait, et à la septième il se proposait d'en finir avec lui, lorsque, voilà bien sa malchance, car il n'a pas de travail en ce moment, il se casse l'avant-bras droit. Naturellement, la tête carrée s'empresse de lui retomber dessus, et c'est bonsoir la compagnie pour Bill. Ah ! nous autres Mohicans, nous sommes bien servis comme déveine actuellement.

— Tais-toi, cria Saxonne, en frissonnant involontairement.

— Qu'y a-t-il ? demanda Billy, bouche bée de surprise.

— Ne répète pas ce mot-là. Bert disait toujours ça.

Oh, le mot Mohicans ! C'est bien, je ne le dirai plus. Tu n'es pas superstitieuse, hein ?

— Non, mais quand même, il y a trop de vérité dans le mot pour que je l'aime. Quelquefois, il me semble qu'il avait raison. Les temps sont changés. Ils ont changé même depuis que j'étais fillette. Nous avons traversé les plaines et ouvert ce pays, et nous sommes en train de perdre jusqu'à la chance de travailler pour y vivre. Et ce n'est ni ma faute, ni la tienne. Il semble bien que nous devons y vivre bien ou mal, au petit bonheur, tout simplement. Il n'y a pas d'autre manière d'expliquer cela.

— Ça me dépasse, confirma Billy. Regarde la manière dont je travaillais l'année dernière. Je n'ai pas manqué un jour, et voilà que je n'en fiche pas un coup depuis des semaines et des semaines. Dis-moi, qui est-ce qui gouverne ce pays, en définitive ?

Saxonne avait cessé de prendre le journal du matin, mais souvent le petit Donahue, qui faisait une tournée de distribution pour la *Tribune*, en lançait un exemplaire en trop sur son palier. D'après les

articles de tête, Saxonne croyait comprendre que c'était le travail organisé qui essayait de gouverner le pays et qui faisait du gâchis. On l'imputait à l'esprit dominateur des ouvriers; les articles l'affirmaient de colonne en colonne et de jour en jour; et Saxonne était convaincue sans l'être. L'énigme sociale des moyens de vivre était trop compliquée.

La grève des conducteurs, soutenue financièrement par ceux de San Francisco et par les syndicats unifiés de la Confédération des docks de San Francisco, promettait de durer, qu'elle soit un succès ou non. Les selliers et les palefreniers, à de rares exceptions, s'étaient joints aux conducteurs. Les sociétés de transports ne pouvaient plus remplir la moitié de leurs engagements, mais les associations patronales les aidaient. En réalité, la moitié des associations patronales de la côte pacifique aidait l'association patronale de l'Oakland.

Saxonne se trouvait en retard d'un mois pour son loyer, et celui-ci devant être payé d'avance, cela équivalait à un retard de deux mois. De même, elle était de deux mois en retard pour les acomptes sur les meubles. Cependant, la maison d'ameublement Salinger ne la pressait pas trop.

- Nous vous lâchons la corde tant que nous pouvons, disait l'encaisseur. Mes instructions sont de vous faire cracher tous les cents possibles, et en même temps de ne pas se montrer impitoyable. Les directeurs de la maison Salinger essaient d'agir avec justice, mais il leur faut souquer dur aussi. Vous n'avez pas idée combien de comptes comme le vôtre ils ont sur les bras. Tôt ou tard il faudra qu'ils s'arrêtent, sous peine de se casser les reins eux-mêmes. En attendant, voyez donc si vous ne pourriez pas gratter cinq dollars pour la semaine prochaine, juste pour les encourager, vous comprenez ?

Henderson, un des garçons d'écurie qui n'avaient pas fait grève, travaillait aux mêmes écuries que Billy. Malgré le conseil que lui avaient donné les patrons de manger et de dormir dans l'écurie comme les autres, Henderson s'obstinait à revenir chaque matin à sa petite maison, située à peu de distance de celle de Saxonne, en tournant le coin sur la Cinquième Rue. Plusieurs fois, elle l'avait vu se dandiner d'un air de défi, sa gamelle à la main, tandis que les gamins du voisinage le suivaient pas à pas, à distance prudente, jappant en chœur pour le traiter de jaune et de sale individu. Mais, un soir, en allant au travail, par esprit de bravade, il entra au

“Rendez-vous des Enfonceurs de Pilotis”, un bar qui faisait le coin de la Septième Rue et de Pine Street. Il eut la malchance d’y rencontrer Otto Frank, un gréviste, conducteur à la même écurie. Quelques minutes après, une ambulance transportait en toute hâte Henderson à l’hôpital, avec le crâne fracturé, tandis qu’un camion de patrouille entraînait non moins rapidement Otto Frank à la prison de la ville.

Ce fut Maggie Donahue qui, les yeux brillants de joie, apprit l’événement à Saxonne.

— C’est bien fait pour lui, le sale jaune ! fut sa conclusion.

— Mais sa pauvre femme ! fut le cri de Saxonne. Elle n’est pas solide. Et puis il y a les enfants. Elle ne pourra jamais les élever si son mari meurt.

— Ce sera bien fait pour une saleté comme elle !

Saxonne fut scandalisée et blessée à la fois par la brutalité de l’Irlandaise. Mais Maggie était implacable.

— C’est tout ce qu’elle mérite, elle ou toute autre femme qui tolère un jaune et vit avec lui. Quant à ses gosses, eh bien, qu’ils crèvent, puisque leur père ôtait le pain de la bouche des autres petits !

L’attitude de Mme Olsen était différente. A part une pitié sentimentale et passive pour la femme et les enfants d’Henderson, elle ne s’inquiétait guère d’eux, mais s’apitoyait de préférence sur Otto Frank et sa famille ; car elle était la sœur de Mme Frank.

— S’il meurt, ils vont pendre Otto, dit-elle. Et alors que deviendra la pauvre Hilda ? Avec ses varices aux jambes, elle ne pourra jamais se tenir sur ses pieds toute la journée et travailler au-dehors. Et moi, je ne peux pas l’aider, puisque Carl est débauché aussi.

Le point de vue de Billy différait encore.

— Ça va donner une vilaine physionomie à la grève, surtout si Henderson tourne de l’œil, déplora-t-il en rentrant à la maison. Ils pendront Frank en un rien de temps. En outre, il faudra que nous nous chaigions de la défense, et les avocats coûtent les yeux de la tête. Ils feront dans notre réserve un trou à y faire passer tous les attelages d’Oakland. Et si Frank n’avait pas eu la cervelle échauffée par le whisky, il n’aurait jamais fait ça. A jeun, c’est l’homme le plus doux et le meilleur caractère qu’on puisse voir.

Deux fois, ce soir-là, Billy quitta la maison pour s’informer si Henderson était mort. Le lendemain matin, les journaux donnaient

peu à espérer, et ceux du soir annoncèrent son décès. Otto Frank était en cellule, et toute caution refusée. La *Tribune* demandait un prompt jugement et une exécution sommaire; elle exhortait le futur jury à accomplir virilement son devoir et insistait sur l'effet moral de cette promptitude dans les milieux ouvriers rebelles aux lois. Elle allait plus loin, et faisait ressortir l'impression que produiraient quelques mitrailleuses sur la tourbe qui avait pris à la gorge la belle cité d'Oakland.

Et toutes ces éventualités frappaient personnellement Saxonne. Pratiquement seule au monde, en dehors de Billy, c'était sa vie qui était menacée aussi bien que la sienne à lui, et leur vie d'amour mutuel. Depuis le moment où il quittait la maison jusqu'à son retour, son esprit ne connaissait pas une minute de répit. Une sale besogne était sur pied, dont il ne lui soufflait pas mot, et elle savait qu'il y jouait son rôle. En plus d'une occasion, elle remarqua des écorchures toutes fraîches sur ses jointures. En pareil cas, il était extrêmement taciturne; il restait assis, silencieux et absorbé, ou se couchait presque tout de suite. Effrayée de lui laisser prendre ces habitudes réticentes, elle eut le courage de provoquer ses confidences. Elle grimpa sur ses genoux et, nichée dans ses bras, lui ayant passé un des siens autour du cou, de sa main libre elle lui releva les cheveux sur le front et caressa ses sourcils froncés.

— Maintenant, écoute-moi, mon gosse Billy, commença-t-elle, d'un ton dégagé. Tu ne joues pas franc jeu, et je ne veux pas de ça. Non ! Elle lui ferma la bouche en y appuyant ses doigts. C'est moi qui veux parler en ce moment, parce que depuis quelques temps tu n'en dis plus assez long. Rappelle-toi qu'au début nous avons convenu de toujours discuter les choses ensemble. J'ai été la première à violer cette règle, quand j'ai vendu mes travaux de fantaisie à Mme Higgins sans te l'avouer. Je m'en repens encore. Et je n'ai jamais recommencé. Mais maintenant, c'est ton tour. Tu ne discutes plus avec moi. Tu fais des choses dont tu ne dis rien.

Billy, tu m'es plus cher que tout ce qu'il y a au monde. Tu le sais bien. Nous partageons la vie l'un de l'autre; seulement, juste en ce moment, il y a un secret que tu gardes pour toi. Si tu ne peux te confier à moi, tu ne peux avoir confiance en personne. Et, en outre, je t'aime tant, que, quoi que tu fasses, je continuerai à t'aimer tout de même.

Billy lui lança un regard d'adoration incrédule.

— Ne sois pas pingre, dit-elle d'un air taquin. Souviens-toi; j'en suis pour tout ce que tu fais.

— Et tu ne me gronderas pas ?

— Comment le pourrais-je ? Je ne suis pas ton patron, Billy. Je ne voudrais pas te réprimander pour rien au monde. Et si tu te laissais faire, je ne t'aimerais pas moitié autant.

Il digéra lentement cette réponse, et enfin hocha la tête.

— Et tu ne t'emporteras pas ?

— Contre toi ? Tu ne m'as encore jamais vu m'emporter. Allons, vas-y de bon cœur, et dis-moi comment tu t'es abimé les jointures. C'est tout frais aujourd'hui. N'importe qui verrait cela.

— Très bien. Je vais te dire comment c'est arrivé.

Il s'arrêta et se mit à rire tout bas avec la franche gaieté d'un enfant qui se rappelle quelque farce.

— Eh bien, voilà. Ne t'emballe pas, surtout. Nous sommes obligés de faire des choses comme cela pour ne pas nous laisser monter dessus. Voici la comédie, une vraie scène de cinéma avec les paroles en plus. D'abord un gros rustaud s'amène, tout hérissé de brins de paille, avec des mains pareilles à des jambons et des pieds comme des canonnières du Mississipi. Il est bien moitié plus grand que moi, et jeune avec ça. Seulement il ne cherche noise à personne, c'est le jaune le plus naïf qui ait jamais franchi la barrière et buté dans un couple de piquets. Tu vois ça d'ici : pas un vrai briseur de grèves, simplement un gros lourdaud qui a lu les annonces des patrons et qui a eu la fantaisie de venir en ville pour gagner de gros salaires.

Et voilà Bud Strothers et moi qui apparaissions. Nous allons toujours en couple comme cela, et quelquefois en plus gros paquets. Je signale le lourdaud. Tiens, dis-je, vous cherchez du travail ? Pour sûr ! qu'il répond. Savez-vous conduire ? Ouais ! Quatre chevaux ? Montrez-les-moi, dit-il. Pas de blague, hein ? Ce n'est pas le moment, dis-je. Sérieusement, vous voulez conduire ? C'est pour ça que je viens en ville, répondit-il. Vous êtes l'homme que nous cherchons. Venez avec nous, et nous vous donnerons de l'occupation en un rien de temps.

Tu comprends, Saxonne, nous ne pouvions pas terminer l'affaire en cet endroit-là, vu qu'au second tournant s'amenait Tom Scanlon, tu sais, le flic à tignasse rouge, qui nous z'yeutait, mais sans nous

reconnaître. Aussi nous nous en allons, tous les trois, Bud et moi conduisant cette andouille qui vient pour nous prendre nos places, tu penses ! Nous tournons dans l'impasse, derrière l'épicerie Campwell. Personne en vue. Bud s'arrête brusquement ; le lourdaud et moi l'imitons.

– Je ne crois pas qu'il veuille conduire, dit Bud, en ayant l'air de réfléchir. Et l'imbécile s'empresse de répondre : Vous pouvez parier que si, sur votre vie. Vous êtes bien sûr que vous voulez cet emploi-là ? dis-je, et il l'affirme en toute certitude. Rien ne l'empêchera de le prendre. Il est venu en ville dans ce but, et nous ne saurions le mener trop vite au bon endroit.

– Eh bien, mon ami, lui dis-je, j'ai le triste devoir de vous informer que vous avez commis une erreur. Comment cela ? Allons, dis-je, vous vous montez sur le pied. Et je te jure, Saxonne, que cet emplâtre a regardé ses pieds pour voir. Je ne comprends pas, dit-il. Nous allons nous expliquer...

Et alors... Bing ! bang ! pif ! paf ! badaboum ! Feu d'artifice, fête nationale, jugement dernier, feux de bengales, fusées multicolores, flammes de l'enfer, et tout le tralala ! Ça ne demande pas longtemps quand on connaît la méthode et qu'on a l'habitude de conduire en tandem. Naturellement, ça ne vous arrange pas les jointures. Mais, dis, Saxonne, j'aurais voulu que tu voies le lourdaud avant et après : tu aurais cru que c'était un artiste à transformations instantanées. Tu parles de rire ! Nous avons failli en crever.

Billy s'arrêta pour laisser déborder sa gaieté. Saxonne se força de rire avec lui, mais au fond de son cœur, elle sentait de l'horreur. Mercédès avait raison. Les stupides travailleurs se chamaillaient et grognaient pour des emplois. Les maîtres malins roulaient tranquillement en automobile. Ils payaient d'autres idiots pour faire cette triste besogne à leur place. C'étaient des hommes comme Bert et Frank Davis, comme Chester Johnson et Otto Frank, comme Jelly Billy et les Pinkertons, comme Henderson et tous les autres jaunes, qui se faisaient battre, fusiller, assommer ou pendre. Ah, les malins étaient rudement malins ! Rien ne leur arrivait. Ils se contentaient de rouler en voiture.

Billy reprenait son récit.

– Gros butors ! pleurnicha le lourdaud quand il parvint à se remettre sur pieds. Persistes-tu à vouloir cet emploi ? lui demandai-je. Il

secoue la tête négativement. Alors, je lui lis les sommations. — Tu n'as qu'une chose à faire, mon vieux, c'est de filer. Tu comprends? File. C'est le retour à la ferme pour toi. Et si tu reviens faire tes singeries en ville, nous nous mettrons en colère pour tout de bon. Nous n'avons fait que plaisanter. Mais la prochaine fois que nous t'y prendrons, ta propre mère ne te reconnaîtra pas quand nous t'aurons arrangé.

Et je voudrais que tu l'aies vu filer. Je parie qu'il court encore. Et quand il sera retourné à Milpitas, ou à Sleepy Hollow, ou n'importe où il niche, et qu'il leur dira comment les garçons d'Oakland font les choses, tu peux parier des dollars contre des pets-de-nonne qu'il ne se trouvera pas un lourdaud dans son trou pour venir conduire en ville, même si on lui offrait dix dollars de l'heure.

— C'était effrayant, dit Saxonne en riant avec une feinte admiration.

— Mais ce n'est rien, cela, continua Billy. Une bande de camarades en ont attrapé un autre ce matin. Ils ne lui ont rien fait, oh, presque rien! En moins de deux minutes, c'était la plus belle épave qu'on ait jamais remorquée à l'hôpital. Les journaux du soir ont donné le détail: nez brisé, trois vilaines blessures au cuir chevelu, les dents de devant cassées, fracture de la clavicule et deux côtes enfoncées. Pour sûr, il a reçu son compte. Mais cela n'est rien encore. Veux-tu savoir ce que les charretiers de San Francisco ont fait pendant la grande grève avant le tremblement de terre? A chaque jaune qu'ils attrapaient, ils lui cassaient les bras à coups de barres de fer: c'était pour l'empêcher de conduire, tu comprends? Les hôpitaux en regorgeaient. Aussi les charretiers ont gagné cette grève.

— Mais est-il nécessaire, Billy, que ce soit si terrible? Je sais bien que ce sont des jaunes, qu'ils ôtent le pain de la bouche des enfants de grévistes pour le mettre dans la bouche de leurs propres enfants, et que ce n'est pas bien, et tout cela; mais quand même, est-il nécessaire que ce soit si... horrible?

— Pour sûr, répondit Billy sans hésitation. Il faut que nous leur inspirions la crainte du Bon Dieu... quand nous pouvons le faire sans être pris.

— Et si vous êtes pris?

— Alors le syndicat paie des avocats pour nous défendre, bien que ça ne serve pas à grand-chose maintenant, car les juges sont tout à

fait hostiles, et les journaux les talonnent pour qu'ils prononcent des condamnations de plus en plus sévères. Tout de même, avant que cette grève-ci soit finie, il y aura un tas de polichinelles qui regretteront d'avoir eu la jaunisse.

Avec beaucoup de précautions, pendant une demi-heure encore, Saxonne essaya de sonder l'attitude de son mari, de voir s'il avait des doutes sur la justice des violences que commettaient ses camarades et lui. Mais la morale des sanctions, chez Billy, était profonde et bâtie sur le roc. Jamais il n'entra dans sa tête qu'il n'eût pas absolument raison. C'était la règle du jeu. Embrouillé dans son filet, il ne voyait pas d'autre moyen de le jouer qu'à la manière de tous les autres hommes. Cependant, il n'approuvait ni la dynamite ni l'assassinat. Du reste, les syndicats ne les approuvaient pas non plus. Il expliquait très naïvement que ces moyens extrêmes n'aboutissaient à rien; qu'ils attiraient toujours la réprobation publique et faisaient échouer les grèves. Mais une bonne raclée infligée à un jaune pour lui inspirer la crainte du Bon Dieu, comme il disait, c'était la seule chose juste et convenable.

— Nos grands-pères n'ont jamais eu à faire de pareilles choses, dit enfin Saxonne. Il n'y avait jamais de grèves ni de jaunes, dans ce temps-là.

— Je te crois, approuva Billy. C'était le bon vieux temps. J'aurais bien voulu vivre alors, dit-il en poussant un long soupir. Mais ce temps-là ne reviendra jamais.

— Aurais-tu aimé vivre à la campagne ? demanda Saxonne.

— Pour sûr.

— Il y a des quantités de gens qui y vivent maintenant, suggéra-t-elle.

— Tout de même, je constate qu'ils s'amènent en ville pour prendre nos emplois, fut sa réplique.

CHAPITRE XII

Une éclaircie sembla survenir quand Billy trouva à s'embaucher comme charretier de terrassements chez les entrepreneurs du grand pont de Niles, alors en construction. Avant de partir, il s'assura que l'entreprise était d'accord avec les syndicats. Elle le fut pendant deux jours, puis les travailleurs du béton déposèrent leurs outils. Les entrepreneurs, qui s'attendaient évidemment à cet incident, remplacèrent aussitôt les ouvriers en grève par des Italiens non syndiqués. Là-dessus les charpentiers, les constructeurs métalliques et les charretiers quittèrent le travail; et Billy, n'ayant pas de quoi se payer le train, employa le reste de la journée à revenir à pied.

— Je ne pourrais pas travailler en qualité de jaune, dit-il en conclusion de son récit.

— Non, dit Saxonne, ce n'était pas une chose à faire.

Cependant, elle se demanda en vertu de quel mystère, lorsque les hommes cherchaient du travail et qu'il s'en présentait, ils ne pouvaient pas travailler, leurs syndicats s'y opposant. Pourquoi y avait-il des syndicats? Et s'il en fallait, pourquoi tous les ouvriers n'en faisaient-ils pas partie? Dans cette dernière alternative, il n'aurait pas existé de jaunes, et Billy aurait pu être occupé tous les jours. Elle se demanda aussi où elle allait pouvoir trouver un sac de farine, car depuis longtemps elle avait dû renoncer au luxe extravagant du pain de boulangerie. Tant de voisins en avaient fait autant, que le petit boulanger gallois avait fermé boutique et était parti avec sa femme et ses deux fillettes. De quelque côté qu'elle se tournât, elle voyait tout le monde atteint par ce conflit industriel.

Certain après-midi, un visiteur frappa à sa porte, et, le même soir, Billy apporta une nouvelle bizarre. Il avait été pressenti dans la journée. Il n'avait qu'à dire oui, et il pouvait rentrer aux écuries comme contremaître à cent dollars par mois.

L'importance de cette somme, et la possibilité de la toucher à bref délai, étourdirent un peu Saxonne, qui était assise devant un souper composé de pommes de terre bouillies, de haricots réchauffés et d'un petit oignon qu'ils mangeaient cru. Il n'y avait ni pain, ni café, ni beurre. L'oignon, que Billy avait retiré de sa poche, il l'avait ramassé dans la rue. *Cent dollars par mois !* Elle se passa la langue sur les lèvres et essaya de se contenir.

— Qu'est-ce qui les pousse à te faire cette offre ? demanda-t-elle.

— C'est facile à comprendre. Ils ont une douzaine de raisons pour une. Le type que le patron a chargé de faire prendre de l'exercice à Prince et à Roi est une gourde. Roi s'est mis à boiter de l'épaule. En outre, ils se doutent bien que c'est moi qui ai mis sur le flanc un tas de leurs jaunes. Voilà des années et des années que Macklin est leur contremaître : j'étais en culotte courte quand il a été nommé. Eh bien ! il est malade et à bout. Ils sont obligés de prendre quelqu'un pour le remplacer. Et puis, encore, il y a longtemps que je suis chez eux. Et, par-dessus tout, je suis l'homme qu'il leur faut. Ils savent que je connais les chevaux à fond. Tonnerre, c'est tout ce à quoi je suis bon, ça ou me tourner les pouces !

— Pense donc, Billy, soupira-t-elle. *Cent dollars par mois !*

— Et lâcher les camarades, dit-il.

Il n'avait pas prononcé cela comme une question. Ce n'était pas non plus une affirmation. Ce serait comme Saxonne voudrait le prendre. Ils se regardaient, elle attendant qu'il parle, lui continuant simplement à la dévisager. Elle sentit qu'elle affrontait l'un des moments décisifs de sa vie, et se raidit pour y faire face avec tout le sang-froid possible. Et Billy ne faisait absolument rien pour lui venir en aide. Quelle que fût sa propre opinion, il la masquait sous un visage impassible, que ses yeux ne trahissaient pas. Il la regardait et attendait.

— Tu... tu ne peux pas faire cela, Billy, dit-elle enfin. Tu ne peux pas lâcher les camarades.

Il lui tendit la main, et son visage rayonna soudain comme une aurore.

— Serre-la-moi ! cria-t-il, et ils se donnèrent une cordiale poignée de main. Tu es la plus loyale et la plus noble femme qu'un homme ait jamais possédée. Si tous les camarades avaient des femmes comme toi, toute grève entreprise serait gagnée.

— Qu'aurais-tu fait si tu n'avais pas été marié, Billy ?

— Je les aurais envoyés au diable avec leur offre.

— Eh bien, ça ne change en rien les choses que tu sois marié. Je dois prendre ton parti dans tout ce que tu fais. Sans quoi je ne serais pas une bonne épouse.

Elle se rappela la visite qu'elle avait reçue l'après-midi. Le moment était trop bien choisi pour qu'elle le laissât passer.

— Il est venu un homme tantôt, Billy. Il cherchait une chambre. Je lui ai dit que je t'en parlerais. Il m'a offert six dollars par mois pour celle de derrière. Cela paierait un demi-mois d'acompte sur le mobilier et permettrait d'acheter un sac de farine; nous n'en avons plus du tout.

La vieille hostilité de Billy contre cette idée se réveilla immédiatement, et Saxonne le regarda avec inquiétude.

— Quelque jaune des ateliers, sans doute ?

— Pas du tout. Il est chauffeur sur les trains de marchandises de San Jose. Il m'a dit qu'il s'appelait Harmon, James Harmon. Il vient d'être transféré du service des trucks. Il dormira surtout le jour, m'a-t-il dit, et c'est pourquoi il voulait une maison tranquille et sans enfants.

A la fin, avec beaucoup d'appréhension, et après seulement que Saxonne lui eut fait remarquer, avec insistance, le peu de peine que cela lui donnerait, Billy consentit, tout en continuant à protester et à formuler cette arrière-pensée :

— Mais je ne veux pas que tu fasses le lit d'un autre homme. Ce n'est pas convenable, Saxonne; c'est moi qui devrais pourvoir à tes besoins.

— Tu le ferais, répliqua-t-elle vivement, si tu acceptais la place de contremaître. Et si je dois te soutenir, il n'est que juste que tu me laisses faire ce que je peux.

James Harmon se montra encore moins gênant que Saxonne ne l'avait prévu. Il était d'une propreté scrupuleuse pour un chauffeur, et se lavait toujours au dépôt des locomotives avant de revenir à la maison. Il avait la clef de la porte de la cuisine, et partait et rentrait par l'escalier de derrière. Il ne s'adressait guère à Saxonne que pour lui dire bonjour ou "Comment allez-vous?". Comme il dormait le jour et travaillait la nuit, il s'écoula toute une semaine avant que Billy l'eût seulement aperçu.

Billy prenait l'habitude de rentrer de plus en plus tard, et de sortir

seul après souper. Il ne disait pas à Saxonne où il allait, et elle ne lui demandait rien. Après tout, elle n'avait pas grand-peine à le deviner. Ces jours-là, ses lèvres conservaient une odeur de whisky. Ses manières devenaient encore plus lentes et plus méthodiques que d'habitude. La liqueur n'exerçait aucune action sur ses jambes. Il marchait comme l'homme le plus sobre, et ses mouvements musculaires ne trahissaient ni hésitation ni maladresse. Le whisky lui montait à la tête, appesantissait ses paupières et rendait ses yeux plus nuageux. Non qu'il devînt querelleur, emporté ou irritable: au contraire, la boisson donnait à ses opérations mentales une profonde gravité et une solennité absorbée. Il parlait peu, mais le peu qu'il disait semblait un oracle de mauvais augure. A ces moments-là, il n'y avait aucun recours contre son jugement, aucune discussion possible. Il savait, comme Dieu sait. Et quand il lui plaisait de proférer une pensée cruelle, elle était dix fois plus cruelle que d'ordinaire, parce qu'elle paraissait surgir d'une telle profondeur de méditation, et que son incubation semblait aussi prodigieusement méthodique que son énonciation.

Ce n'était pas un bel aspect de son caractère qu'il montrait à Saxonne. Celle-ci aurait presque pu croire qu'un étranger était venu vivre avec elle. En dépit d'elle-même, elle se surprenait à ressentir en elle comme un mouvement de recul. Et elle ne puisait guère de soulagement à penser que ce n'était pas là sa vraie nature, car elle se rappelait alors sa gentillesse, ses prévenances, et toute sa délicatesse dans le passé. Jadis, il s'était toujours efforcé d'éviter les complications et les batailles, tandis que maintenant il s'y plaisait, il s'en réjouissait, il les cherchait. Tout cela se voyait sur sa figure. Ce n'était plus le jeune homme enjoué, à l'air aimable. Ses sourires devenaient rares, à présent. Il avait un visage d'homme, dont les lèvres, les yeux et les lignes étaient sévères comme ses pensées.

Il était rarement désobligeant pour Saxonne, mais, en revanche, rarement aimable. Son attitude envers elle devenait négative et indifférente. En dépit des efforts désespérés qu'elle faisait pour demeurer en union avec lui, pour le soutenir épaule contre épaule, elle n'occupait que peu de place dans son esprit. Quand il se conduisait gentiment à son égard, elle voyait bien que c'était mécanique, et elle sentait que les termes de tendresse ou les caresses dont il la gratifiait n'étaient qu'une habitude. La spontanéité et la chaleur s'en étaient

évanouies. Parfois, quand il n'était pas pris de boisson, passaient chez lui des reflets du Billy d'autrefois, mais ces éclairs même se faisaient de plus en plus rares. Il devenait préoccupé, de mauvaise humeur. Les temps durs et l'âpre tension du conflit industriel lui tendaient les nerfs. Cela était visible surtout dans son sommeil; ses rêves dérégles étaient de véritables crises, au cours desquelles il gémissait et murmurait, serrait les poings et grinçait des dents, les muscles tordus, le visage décomposé par la passion et la violence, la gorge râpée de terribles blasphèmes qui gargouillaient et avortaient sur ses lèvres. Et Saxonne, étendue à côté de lui, épouvantée de trouver ce visiteur inconnu installé dans son lit, se rappelait ce que Marie lui avait raconté de Bert. Lui aussi avait juré et brandi ses poings, achevant pendant ses nuits les batailles du jour.

Cependant, Saxonne se rendait parfaitement compte d'une chose. Ce n'était pas volontairement que Billy devenait cet autre et peu intéressant personnage. S'il n'y avait pas eu de grève, pas de grognements et de disputes à propos d'emplois, Billy fût demeuré tel qu'elle l'avait aimé en tout abandon. Cette horreur latente serait restée endormie. C'était quelque chose qu'on éveillait en lui, une image incarnée des conditions extérieures, aussi cruelle, laide et mal-faisante que ces conditions mêmes. Mais si la grève continuait, elle craignait avec raison de voir cette autre et hideuse nature de Billy prendre des forces et atteindre une stature monstrueuse et redoutable. Et cela aboutirait, elle le pressentait, au naufrage de leur vie amoureuse. Elle ne pourrait aimer un Billy de cette espèce qui, par sa nature même, ne serait ni aimable ni capable d'aimer. Alors, à la pensée d'enfants possibles, elle frissonnait. C'était trop terrible. Et, en de tels moments de contemplation, son âme exhalait l'inévitable plainte humaine: *Pourquoi, pourquoi, pourquoi ?*

Billy aussi avait son lot de questions désagréables:

— Pourquoi est-ce que les chambres syndicales ne se manifestent pas, demanda-t-il au comble de l'énervement, mis hors de lui par l'obscurantisme qui bloquait les chemins de la vie en ce monde. Mais non, O'Brien se fout complètement des grèves, et pourtant le conseil des industries du bâtiment lui obéit au doigt et à l'œil. Mais pourquoi donc ne le plaque-t-on pas, et pourquoi ne descendons-nous pas dans la rue? Mais non, O'Brien les tient à la gorge, il est mêlé à tous les tripatouillages politiques, et est enfoncé jusqu'au cou dans tous

les pots-de-vin. La fédération du travail ? Quelle foutaise ! Si tous les employés du chemin de fer avaient montré les dents, les gars des magasins auraient gagné au lieu de s'être fait battre à plate couture. Bon Dieu, je n'ai pas eu un gramme de bon tabac ou une tasse de vrai café depuis un siècle, et j'ai oublié ce qu'était un bon repas. Je me suis pesé pas plus tard qu'hier : sept kilos de moins que quand la grève a commencé. Si elle dure encore un peu, je pourrais combattre dans la catégorie des poids moyens ! Voilà tout ce que je récolte après avoir régulièrement acquitté mes cotisations au syndicat pendant des années ! Je n'ai même plus de quoi manger décemment, et ma femme est obligée de faire des ménages. Tout ça me rend malade. Un jour, je vais me fâcher, et je flanquerai à la porte ce locataire !

— Mais il n'y est pour rien, protesta Saxonne.

— Personne ne l'accuse, s'écria sauvagement Billy. Est-ce que je n'ai pas le droit d'embêter n'importe qui, si j'en ai envie ? Tout ça me rend malade. A quoi peut donc bien servir aux travailleurs d'être organisés s'ils ne sont pas solidaires les uns des autres. Pour un peu, je foudrais tout ça par terre et passerais du côté des patrons. C'est bien parce que je ne le veux pas, et que je n'en ai rien à faire non plus, des patrons ! S'ils croient qu'ils peuvent nous faire manger la poussière, qu'ils essayent, c'est tout. Mais ça m'énerve tout autant. Le monde est complètement cinglé, et on n'y comprend plus rien. A quoi ça sert de faire partie d'un syndicat qui n'est même pas capable de gagner une grève. Et à quoi ça sert de tordre le cou des salopards, s'ils reviennent plus puissants qu'avant ? Le monde entier est une grande maison de fous, et je dois moi aussi être fou.

Un tel éclat de la part de Billy était tellement exceptionnel que c'était la première fois que Saxonne le voyait comme cela. D'accord, il était toujours maussade, renfrogné et obstiné, mais le whisky avait réveillé les vers de la certitude qui grouillaient dans sa cervelle.

Un soir, il ne rentra qu'après minuit. L'anxiété de Saxonne était renforcée par le bruit qui courait d'une bataille engagée avec la police, où il y avait eu des têtes cassées. Quand Billy rentra, sa mine confirma cette rumeur. Les manches de son paletot étaient à moitié arrachées. Sa cravate avait disparu, et tous les boutons du devant de sa chemise avaient sauté. Lorsqu'il ôta son chapeau, Saxonne fut épouvantée de voir sur sa tête une tumeur de la grosseur d'une pomme.

— Sais-tu qui a fait cela ? C'est ce sale flic hollandais, Hermannmann, avec une matraque. Et je le lui rendrai quelque jour, avec intérêts composés. Il y a un autre type que j'ai marqué et que je boufferai une fois cette grève finie et le calme revenu. Il s'appelle Blanchard, Roy Blanchard.

— Pas de la maison Blanchard, Perkins et Compagnie ? demanda Saxonne, qui s'employait à laver la blessure de Billy et faisait tous ses efforts, comme d'habitude, pour garder son sang-froid.

— Si ; seulement, c'est le fils du vieux. De quoi se mêle-t-il, lui qui n'a jamais travaillé de sa vie qu'à gaspiller l'argent de son père ? Le voilà briseur de grèves ! J'appelle ça du cabotinage. Ça fait mettre son nom dans les journaux pour exciter toutes les poules avec qui il court et les fait papoter : "Oh, ma chère, ce Roy Blanchard, quel tigre !" Lui, un tigre, ce pékin-là ? Je le boulotterai un de ces jours. Ça ne m'a jamais tant démangé de rosser un homme.

Et, ma foi, je crois que je n'aurai pas à m'occuper de ce flic hollandais. Il a déjà reçu ce qu'il mérite. Quelqu'un lui a cassé la figure avec un morceau de charbon de la grosseur d'un seau d'eau. Ça s'est passé au moment où les camions du patron tournaient le coin de la Huitième Rue pour entrer dans la rue Franklin, près du vieil hôtel Galindo. Ça chauffait dur à cet endroit-là, et un type de l'hôtel a lancé ce morceau-là d'une fenêtre du second.

On se battait à tous les coins de rues : les briques volaient, et les pavés, et les matraques des agents se démenaient à qui mieux mieux. Ils n'osaient pas faire sortir la troupe. Et ils avaient la frousse de tirer. Nous avons percé de fameux trous dans les forces de police et les voitures d'ambulance et de patrouille ont eu du travail. Imagine-toi que nous avons bloqué le défilé au coin de la Quatorzième Rue et de Broadway, juste sous le nez de ces messieurs de l'hôtel de ville : nous avons assailli la file par l'arrière, coupé les traits des chevaux de cinq camions, et nous avons donné à ces collégiens déguisés quelques tapes d'amitié en passant. Pour les sauver de l'hôpital, il a fallu l'intervention des réserves de police. Tout de même, nous les avons bloqués là pendant une heure. Si tu avais vu l'encombrement dans Broadway, dans la Quatorzième, dans San Pablo, aussi loin qu'on pouvait voir !

— Mais ce Blanchard, qu'a-t-il fait ? lui rappela Saxonne.

— Il menait la procession, et il conduisait mon attelage. Tous les

attelages provenaient de mon écurie. Il avait ramassé une bande de ces mannequins de fraternité, comme on les appelle, des blancs-becs qui vivent de la galette à papa. Ils sont arrivés aux écuries dans de grandes tapissières d'excursion et ils ont fait sortir les camions avec l'aide de la moitié de la police d'Oakland. Je te promets que c'en a été, une rude journée. Il pleuvait des pavés. Et si tu avais entendu les matraques sonner sur nos têtes, rataplan ! rataplan ! Imagine-toi le chef de la police trônant dans son automobile comme le Dieu tout-puissant : au moment où nous arrivions à la rue Peralta, il y avait là un attroupement et une charge de police : et voilà-t-il pas qu'une vieille femme, du palier de sa maison, lance au chef de police, en pleine figure... un chat crevé ! Vlan ! Tu aurais pu entendre le bruit mou. "Arrêtez cette femme !" se met-il à hurler en sortant vivement son mouchoir. Mais les camarades repoussèrent les agents et la firent échapper. Quelle journée ! En un rien de temps, l'hôpital de quartier était bondé, et le trop-plein dut être déversé sur l'hôpital Sainte-Marie, sur l'hospice Fabiola, et je ne sais où encore. Huit de nos hommes ont été arrêtés, ainsi qu'une douzaine de charretiers de San Francisco venus ici pour nous aider. Ce sont de vraies terreurs, ces charretiers de San Francisco. Il semblait bien que la moitié des ouvriers d'Oakland nous prêtaient main-forte, et il doit y en avoir une quantité en prison. Nos avocats devront se charger de leur défense aussi.

Mais tu peux m'en croire, c'est la dernière fois que nous verrons le Roy Blanchard et autres jappeurs de son espèce se mêler de nos affaires. Je crois que nous leur avons donné quelques leçons de football. Tu sais, le bâtiment de brique que l'on construit dans Bay Street ? C'est là que nous nous sommes approvisionnés d'abord, et je t'assure qu'on ne voyait plus les sièges des voitures tant les briques s'y abattaient au sortir des écuries. C'est Blanchard qui conduisait le premier camion, et il fut renversé de son siège, mais il s'y maintint.

— Il faut qu'il soit brave, remarqua Saxonne.

— Brave ! éclata Billy, avec la police, et l'armée, et la marine derrière lui ! Je suppose que tu vas prendre leur défense maintenant. Braves ! des gens qui retirent le pain de la bouche aux femmes et aux enfants !

Saxonne lut dans le journal du matin le compte rendu sensationnel de cette vaine tentative pour briser la grève des charretiers. Roy

Blanchard y était exalté comme un héros et prôné comme un modèle pour les citoyens fortunés. Fût-ce au prix de son salut, elle ne pouvait s'empêcher d'apprécier chaleureusement son courage. Elle trouvait quelque chose de magnifique à cette façon d'affronter la horde hurlante. On citait aussi la déclaration d'un général de brigade de l'armée régulière, regrettant qu'on eût pas fait appel à la troupe pour prendre cette tourbe à la gorge et lui inculquer le respect de l'ordre et de la loi. "C'est le moment d'une bonne petite saignée", concluait-il, après avoir déploré la méthode pacifique de la police. "Car tant que la plèbe n'aura pas été complètement battue et matée, il n'y aura aucune stabilité dans les conditions industrielles."

Ce soir-là, Saxonne et Billy remontèrent en ville. Ne trouvant rien à manger en rentrant, il avait pris sa femme sous un bras et son pardessus sur l'autre; il avait engagé le pardessus chez sa tante, et tous deux avaient fait un repas lugubre dans un restaurant japonais qui parvenait par miracle à procurer un semblant de dîner pour dix cents; puis ils se laissèrent aller à dépenser encore cinq cents chacun dans un cinéma.

Devant le bâtiment de la Banque centrale, deux charretiers grévistes accostèrent Billy et l'emmenèrent avec eux. Saxonne l'attendait au coin, et quand il revint, trois quarts d'heure plus tard, elle s'aperçut qu'il avait bu.

Un peu plus loin, en passant devant le café du Forum, il s'arrêta soudain. Une limousine stationnait au tournant, et un jeune homme aidait à y monter plusieurs femmes en grande toilette. Le chauffeur était assis sur le siège. Billy toucha le bras du jeune homme. Il avait les épaules aussi larges que Billy et était un peu plus grand. Les yeux bleus, les traits accentués, c'était sans conteste un bel homme, et il produisit cette impression à Saxonne.

— Un simple mot, s'il vous plaît, camarade, dit Billy d'une voix basse et lente.

Le jeune homme regarda vivement l'homme et la femme, et demanda avec impatience:

— Eh bien, qu'y a-t-il ?

— Vous êtes Blanchard, commença Billy. Je vous ai vu hier faire sortir cette file d'attelages.

— N'est-ce pas que je m'en suis pas mal tiré ? demanda gaiement Blanchard, lançant rapidement un regard animé à Saxonne.

- Certainement. Mais ce n'est pas de cela que je veux vous parler.

- Qui êtes-vous ? demanda l'autre avec un soupçon soudain.

- Un gréviste. Il se trouve que vous conduisiez mon attelage voilà tout... Non, laissez votre revolver tranquille (Blanchard avait esquissé un mouvement vers sa hanche). Je ne veux pas vous chercher querelle ici. Je veux simplement vous dire une chose.

- Faites vites, alors.

Blanchard mit un pied sur le marchepied de la voiture.

Certainement, continua Billy sans modifier en rien sa lenteur exaspérante. Ce que je veux vous dire, c'est que je suis sur votre piste. Pas maintenant, pendant la grève ; mais plus tard, je vous retrouverai et je vous donnerai la plus belle raclée que vous ayez reçue de votre vie.

Blanchard inspecta Billy des pieds à la tête avec un nouvel intérêt et un regard brillant qui semblait l'apprécier à sa juste mesure.

Vous êtes costaud vous-même, dit-il. Mais croyez-vous que vous en soyez capable ?

- Certainement. Je me charge de vous.

Ça va bien, alors, mon ami. Vous me trouverez après la fin de la grève, et je vous donnerai une chance.

Souvenez-vous-en, ajouta Billy. Je vous ai jalonné : je vous retiens.

Blanchard fit un signe de tête, leur sourit gentiment à tous deux, souleva son chapeau devant Saxonne, et monta dans son auto.

CHAPITRE XIII

A dater de ce moment, pour Saxonne, la vie lui sembla dépourvue de rime et de raison, et devint un cauchemar insensé. Il n'y avait rien de stable dans ce flux anarchique d'événements qui la balayait vers je ne sais quelle catastrophe. Si elle eût pu compter sur Billy, tout aurait continué à bien marcher. En s'accrochant à lui, elle eût sans terreur envisagé le pire. Mais ce tourbillon d'universelle folie l'avait emporté loin d'elle. Un changement si radical s'était opéré en lui, qu'il semblait presque un intrus dans la maison. Spirituellement, il n'était pas plus qu'un étranger. Un autre homme regardait par ses yeux, un homme dont les pensées étaient de violence et de haine; un homme pour lequel il n'existait de bien nulle part, et qui était devenu l'annonciateur du mal partout latent dans l'univers. Cet homme nouveau ne condamnait plus Bert; on l'entendait murmurer lui-même les mots de dynamite, de sabotage et de révolution.

Saxonne s'efforçait de conserver cette douceur et cette fraîcheur de chair et d'esprit que Billy appréciait tant jadis. Une seule fois elle perdit son emprise sur elle-même. Il était ce jour-là d'humeur abominable, et un dernier mot, grossier et injuste, la cingla à vif.

— A qui parles-tu ? cria-t-elle avec feu.

Il demeura frappé de mutisme et honteux, regardant fixement la figure blanche de colère.

— Ne me parle jamais plus de cette façon, Billy, dit-elle d'un ton impérieux.

— Bah ! ne peux-tu supporter un accès de mauvaise humeur ? murmura-t-il en manière d'excuse encore mêlée de défi. Dieu sait que j'ai assez d'ennuis pour devenir fou.

Quand il eut quitté la maison, elle se jeta sur le lit et pleura à chaudes larmes. Car cette femme, qui connaissait si profondément

l'humilité de l'amour, était fière. Il n'y a que les fiers qui puissent être vraiment humbles, de même qu'il n'y a que les forts pour pratiquer la douceur dans toute sa plénitude. Mais elle se demandait à quoi lui servait d'être fière et vaillante, lorsque l'unique créature dont elle se souciait au monde perdait son propre orgueil, son courage et sa loyauté, et lui donnait à supporter la plus lourde part de leurs ennuis communs.

De même qu'elle avait fait face toute seule à la blessure organique de la perte de son bébé, voici qu'elle affrontait seule un autre chagrin plus profondément personnel en un certain sens. Peut-être son amour pour Billy n'était-il pas amoindri, mais il se transformait en quelque chose de moins fier, de moins confiant; il se constellait de pitié, de cette pitié qu'engendre le mépris.

Elle essaya de se raidir pour envisager la situation. Un sentiment de pardon germa dans son cœur, et elle se sentit soulagée jusqu'au moment où lui vint la pensée que, dans un amour vraiment noble, le pardon ne saurait trouver de place. Elle se remit à pleurer et reprit sa lutte intérieure. Après tout, une chose restait incontestable. Le Billy actuel n'était plus celui qu'elle avait aimé. C'était un autre homme, un malade, aussi irresponsable qu'un fiévreux en délire. Elle devait être sa garde-malade, sans orgueil, sans mépris, sans rien à pardonner. En outre, c'était lui qui supportait vraiment toute la violence de la bataille, placé au plus épais de la mêlée, étourdi des coups donnés et reçus. Il fallait chercher les responsabilités ailleurs, dans l'écheveau confus des choses qui faisaient grogner les hommes pour des emplois, comme les chiens pour des os.

Alors Saxonne se dressa et reboucla son armure pour la plus grande des luttes qui se déroulent dans l'arène du monde, la lutte de la femme. Elle rejeta de sa pensée tous les doutes et toutes les défiances. Elle ne pardonna rien, car il n'y avait rien à pardonner. Elle jura de croire, avec une foi absolue, que leur amour restait à l'abri de toute souillure et de tout désordre, dans cette sérénité où il avait grandi et où il se retrouverait quand le monde s'apaiserait au niveau de la raison.

Ce soir-là, quand Billy rentra, elle lui proposa, comme mesure d'urgence, de reprendre ses travaux d'aiguille, et d'aider ainsi à faire bouillir la marmite jusqu'à la fin de la grève. Mais Billy ne voulut rien entendre.

— Tout va bien, lui assura-t-il à plusieurs reprises. Il n'y a pas lieu de te mettre à travailler. Je trouverai de l'argent avant la fin de la semaine, et je te le donnerai. Et samedi soir nous irons au spectacle, un vrai théâtre, pas un cinéma. Les ménestrels nègres d'Harvey viennent en ville. Nous irons samedi soir. J'aurai de l'argent d'ici là sûr comme deux et deux font quatre.

Le vendredi soir, il ne rentra pas dîner, et Saxonne le regretta, car Maggie Donahue venait de lui rendre une bassine de pommes de terre et deux livres de farine empruntées la semaine précédente, et un repas réconfortant était servi. Saxonne laissa le fourneau allumé jusqu'à neuf heures, puis se mit au lit à contrecœur. Elle aurait préféré l'attendre, mais elle n'osa pas, sachant parfaitement l'effet que cela lui produirait s'il rentrait pris de boisson.

La pendule venait de sonner une heure quand elle perçut le claquement de la barrière. Elle l'entendit, avec une lenteur et une lourdeur de mauvais augure, monter les marches et fouiller la serrure de sa clef. Il entra dans la chambre à coucher et poussa un profond soupir en s'asseyant. Elle se tint coite, car elle connaissait l'excès de sensibilité que produit la boisson, et elle prenait un soin méticuleux de ne pas le blesser en lui laissant voir qu'elle restait éveillée pour l'attendre. Cette dissimulation n'était pas chose facile. Elle serrait les poings à s'incruster les ongles dans la chair, et son corps se raidissait dans un effort passionné pour se dominer. Jamais il n'était rentré en si triste état que ce soir.

— Saxonne, appela-t-il d'une voix épaisse, Saxonne !

Elle remua et poussa un bâillement.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

— Ne peux-tu pas frotter une allumette ? Mes doigts sont tout engourdis.

Sans le regarder, elle obéit ; mais le tremblement nerveux de ses mains était si violent que le verre de la lampe tintait contre le globe et que l'allumette s'éteignit.

— Je ne suis pas soûl, Saxonne, dit-il dans l'obscurité, avec une nuance d'amusement dans sa voix épaisse. J'ai seulement subi quelques cahots...

A la seconde tentative, Saxonne réussit à allumer la lampe. Quand elle se retourna pour le regarder, elle poussa un cri d'effroi. Bien qu'elle eût entendu sa voix et qu'elle sût que c'était Billy, sur l'ins-

tant elle ne le reconnaissait pas. Il montrait une figure qu'elle n'avait jamais vue. Enflée, meurtrie, blême, tous les traits en étaient abîmés au point de le rendre méconnaissable. Un œil était complètement fermé, l'autre apparaissait dans une fente étroite entre des chairs congestionnées et sanguinolentes. Une de ses oreilles semblait dépouillée de presque toute sa peau. Le visage entier n'était qu'une pulpe boursouflée. Sa mâchoire, en particulier, paraissait deux fois plus grosse du côté droit que du côté gauche. Rien d'étonnant à ce que sa parole fût pâteuse, pensa-t-elle en regardant les lèvres gonflées qui saignaient encore. Elle se sentit faiblir à ce spectacle, et tout son cœur s'élança vers lui dans une grande vague de tendresse. Elle aurait voulu l'entourer de ses bras, et le dorloter pour apaiser sa souffrance; mais son jugement pratique lui conseillait d'agir autrement.

— Mon pauvre petit, mon pauvre petit ! cria-t-elle. Dis-moi ce que tu veux que je fasse, d'abord. Je ne m'y connais pas en affaire de ce genre.

— Si tu pouvais m'aider à retirer mes habits, suggéra-t-il, humblement et avec difficulté. Je les ai mis avant que mes membres ne se raidissent.

— Et puis de l'eau chaude... ça te fera du bien, dit-elle, en commençant à retirer doucement la manche de son paletot par-dessus sa main gonflée et impotente.

— Je te disais qu'elle était tout engourdie, fit-il dans une grimace, levant sa main et louchant pour l'examiner avec ce qui lui restait de vision possible.

— Assieds-toi et attends un peu, dit-elle, je vais allumer le feu et faire chauffer de l'eau. C'est l'affaire d'une minute. Et puis je finirai d'enlever tes effets.

De la cuisine, elle l'entendait marmotter quelque chose à lui-même, et quand elle revint, il répétait continuellement cette phrase :

— Il nous fallait de l'argent, Saxonne, il nous fallait de l'argent.

Ce n'était pas de l'ivresse, elle le voyait bien, et à sa façon de radoter elle comprit qu'il avait un peu de délire.

— Ce garçon-là était une boîte à surprise, divaguait-il, pendant qu'elle le déshabillait; et, bribe par bribe, elle put reconstituer l'événement dont il parlait. C'était un inconnu de Chicago. Ils me l'ont lâché sur le dos. Le secrétaire du club m'a averti que j'aurais du fil à retordre. Et j'aurais gagné si j'avais été en forme. Mais une perte de

quinze livres sans entraînement, ce n'est pas de la bonne forme. En outre, j'avais bu assez fréquemment ces derniers temps, et je manquais de souffle.

Mais Saxonne, qui venait de lui ôter son gilet de dessous, ne l'entendait plus. Comme tout à l'heure pour sa figure, elle ne pouvait plus reconnaître la superbe musculature de son dos. Cette blanche nappe de peau satinée était déchirée et ensanglantée. Les lacérations se présentaient surtout en lignes horizontales, bien qu'il y en eût aussi de perpendiculaires.

— Comment as-tu attrapé tout cela ? demanda-t-elle.

— Ce sont les cordes. J'ai été jeté dessus plus de fois que je n'aime à me rappeler. Bon sang ! Certainement il m'a donné mon dû. Mais je l'ai dupé quand même. Il n'a pas pu me mettre hors de combat. J'ai duré les vingt reprises, et je te prie de croire que je lui ai laissé assez de marques pour qu'il se souvienne de moi. S'il n'a pas une couple de phalanges brisées à la main gauche, je suis un halluciné... Tiens, touche ma tête ici. C'est enflé, hein ? Pour sûr. Il a cogné là-dessus plus souvent qu'il ne faut pour qu'il le regrette maintenant... Mais quelle tripotée, quelle tripotée ! Je n'avais jamais rien vu de pareil auparavant. La Terreur de Chicago, qu'on l'appelle. Je lui retire mon chapeau. C'est de la viande d'ours. Quand même, j'aurais pu lui régler son compte si j'avais été en forme et si j'avais eu du souffle... Oh ! aïe ! prends garde ! c'est sensible comme un furoncle.

En cherchant sa ceinture, la main de Saxonne s'était trouvée en contact avec une surface violemment enflammée et plus large qu'une assiette à soupe.

— Ça vient des coups aux reins, expliqua Billy. C'était pour cela un vrai démon. Dans presque tous les corps à corps, avec la régularité d'un pendule, il me martelait là. C'était tellement douloureux que ça me faisait cligner de l'œil, jusqu'au moment où, devenu comme ivre, je ne sentais plus rien. Ce n'est pas un coup de knock-out, tu sais, mais ça vous use terriblement dans un long engagement. Ça vous ôte votre empois.

En découvrant ses genoux, Saxonne vit que la peau était enlevée sur les rotules.

— Cette peau-là n'est pas faite pour supporter un type de mon poids tombant sur les genoux, expliqua-t-il. Et la résine sur la toile coupe comme le diable.

Saxonne avait les yeux humides et se sentait prête à pleurer sur le corps torturé de son bel enfant malade.

Comme elle portait son pantalon pour le pendre de l'autre côté de la chambre, un bruit argentin en sortit. Il la rappela et tira de la poche une poignée de pièces.

— Il nous fallait l'argent ! Il nous fallait l'argent ! répétait-il, et il essayait en vain de compter la monnaie; et Saxonne s'aperçut que son esprit divaguait de nouveau.

Elle en ressentit un coup au cœur, car elle se souvenait forcément des mauvaises pensées qui avaient menacé sa loyauté au cours de la semaine passée. Après tout, Billy, cet homme au physique superbe, n'était qu'un enfant, son enfant à elle. Et il avait affronté et enduré ce terrible traitement pour elle, pour la maison et les meubles qui étaient à elle. "Il nous fallait l'argent !" Elle n'était pas absente de sa pensée comme elle se l'était imaginé. Etendu là dans sa nudité, l'âme presque visible à travers les côtes qui la retenaient en cage, à demi inconscient, il pensait encore à elle; elle était sa pensée dominante. Il nous fallait l'argent ! *à nous !*

Les larmes lui coulaient sur les joues tandis qu'elle se penchait sur lui, et il lui sembla que jamais elle ne l'avait aimé comme en ce moment.

— Tiens, compte ! dit-il, renonçant à son effort et lui tendant l'argent. Combien trouves-tu ?

— Dix-neuf dollars et trente-cinq cents.

— C'est bien ça... la bourse du perdant... vingt dollars. J'ai pris quelques verres et invité un couple de camarades, et j'ai payé l'omnibus. Si j'avais gagné, j'aurais eu cent dollars. C'est pour cela que je me suis battu: ça nous aurait remis à flot pour quelque temps. Prends l'argent et serre-le. Ça vaut toujours mieux que rien.

Quand il fut au lit, la souffrance l'empêcha de dormir, et "d'heure en heure" elle le soigna, renouvelant les compresses d'eau tiède sur ses contusions, soulageant ses écorchures avec de l'eau d'hamamélis et du cold-cream, en même temps que de l'effleurement le plus tendre de ses doigts. Et sans répit, entre des intervalles de plaintes, il bavardait, revivant la bataille, cherchant à adoucir sa peine en la lui racontant, exprimant son dépit de n'avoir pas gagné la forte somme, et proclamant son orgueil blessé. Car cette blessure-là était pire que toutes ses souffrances physiques.

— Il n'a pas pu me mettre hors de combat, en tout cas. Il a fait tout son possible à des moments où j'étais trop esquiné pour lever les mains.

Par instants, vers la fin, je croyais le voir en trois endroits à la fois sur l'estrade, et je ne savais plus lequel frapper et lequel esquiver...

Mais je l'ai dupé. Quand je ne pouvais plus ni voir ni sentir, et que mes genoux tremblaient et que la tête me tournait comme un manège, je me réfugiais quand même dans les corps à corps. Je parie que l'arbitre avait les bras fatigués à force de nous séparer.

Mais quelle tripotée, quelle tripotée !... Dis, Saxonne, où es-tu ? Oh ! tu es là, hein ? Je crois que je rêvais. Mais, dis, que ceci soit une leçon pour toi. J'ai violé ma promesse et je me suis battu, et tu vois le résultat. Regarde, et que cet avertissement t'empêche de recommencer à faire des ouvrages de fantaisie pour les vendre.

Enfin, je les ai dupés, tous. Au commencement, les paris étaient à égalité. Après la sixième reprise, les types à la coule offraient deux à un contre moi. Dès ma première mise à terre, je pouvais me fouiller pour le prix du vainqueur... tout le monde le voyait ; mais il n'a pu me faire rester à terre jusqu'à dix. A la dixième reprise, on pariait à égalité que je ne durerais pas jusqu'à la dernière. A la onzième, on pariait que je n'irais pas jusqu'à la quinzième. Et j'ai tenu jusqu'au bout de la vingtième. Mais je l'ai payé cher, bon sang, je l'ai payé cher !

Crois-tu ? pendant quatre reprises, j'ai agi comme dans un rêve... seulement je restais debout et je continuais à me battre, ou bien je demeurais à terre jusqu'à ce qu'on eût compté huit, puis je me relevais et je ruais dans le bat-flanc et me dérobaï ou cognais. Je ne sais pas ce que j'ai fait depuis la treizième, où il m'envoya à terre la tête la première, jusqu'à la dix-huitième...

Où en étais-je ? Ah, oui, j'ouvris les yeux, ou plutôt je n'en ouvris qu'un, car il n'y en avait plus qu'un qui voulait bien s'ouvrir. Et j'étais là, dans mon coin, avec les serviettes qui puaient l'ammoniaque sous le nez, et Billy Murphy qui me glissait un morceau de glace dans le cou. Et, juste en face de moi, de l'autre côté du ring, j'aperçus la Terreur de Chicago, et il fallut que je fasse un sérieux effort pour me rappeler que j'étais en train de me battre avec lui. Il me semblait que j'étais parti faire un tour et que je venais juste d'arriver. "A quel round en sommes-nous ?" demandai-je à Billy. "Au

dix-huitième”, me répondit-il. “Bon Dieu, mais qu’est-ce qui s’est passé ? Le dernier round dont je me souviens, c’est le treizième !” — “Tu es merveilleux, dit Billy. Tu as été inconscient pendant quatre rounds, et personne ne le sait, sauf moi. J’ai essayé de te faire abandonner pendant tout ce temps-là.”

Le gong se mit alors à sonner, et je vis la Terreur foncer sur moi. “Abandonne”, me dit Bill, faisant de grands gestes pour me jeter la serviette. “Pas question, dis-je, et fous-moi la paix, Bill.” Mais il continua à me harceler pour que j’abandonne. Pendant ce temps, la Terreur était venu dans mon coin, bien devant moi, les bras ballants. L’arbitre regardait vivement ce qui allait se produire, et toute la salle retenait sa respiration. Ma pauvre tête revenait peu à peu en surface, et mes idées s’éclaircissaient.

— Tu sais bien que tu ne gagneras pas ! me répéta Bill.

A d’autres, dis-je. Et je fonçai de toute ma force dans la Terreur, qui ne s’y attendait pas du tout. Moi, je suis tellement “groggy” que je tiens à peine sur mes pattes, mais je continue à bourrer de coups mon adversaire, qui recule jusque dans son coin, où il s’affale d’un seul bloc — j’en profite pour lui tomber dessus, et le public est déchaîné.

Ou en étais-je ? Ah oui, ma tête me tourne encore un peu, et elle bourdonne comme un essaim d’abeilles.

— Tu viens juste de lui tomber dessus dans son coin, lui souffla Saxonne.

— Ah oui ! Eh bien ! à peine sommes-nous remis debout — et moi je tiens à peine sur mes jambes — que je le pousse à grands coups dans mon coin, et lui retombe dessus. Ça, c’est de la chance ! Nous nous relevons, puis nous retombons, je serre les poings et m’assois sur lui.

— J’ai bien fini par t’avoir, que je lui dis. Maintenant, je vais te bouffer.

En réalité, je ne l’avais pas encore, et je m’amusais à l’énervé, le bourrant de coups dès que l’arbitre nous séparait. Je lui ai balancé un coup heureux dans l’estomac, et il perdit immédiatement son équilibre, ce qui le contraignit à la prudence. Il devint même trop prudent, au point qu’il redoutait le corps à corps avec moi, parce qu’il pensait que j’avais beaucoup plus de combativité que je n’en avais réellement. Mais tu vois bien que j’avais fini par presque l’avoir !

Et il n’a pas pu m’avoir. Il ne m’a pas eu. Dans la vingtième

reprise, nous nous tenions au milieu de l'estrade et nous échangeions des coups à égalité. Naturellement, j'avais fait une belle résistance pour un homme battu, mais la décision fut en sa faveur, et c'était juste. Mais je les ai dupés. Il n'a pu m'avoir. Et j'ai joué le tour aux pékins qui avaient parié qu'il m'aurait en un rien de temps.

Enfin, au moment où l'aurore apparaissait, Billy s'endormit. Il gémissait et grognait, son visage avait des contractions de souffrance, son corps s'agitait en vain pour chercher une position moins pénible.

Voilà donc ce qu'était la boxe professionnelle, pensait Saxonne. La chose était bien pire qu'elle ne l'avait rêvé. Elle n'avait pas la moindre idée qu'on pût infliger tant de dégâts avec des gants rembourrés. Jamais plus il ne se battrait. Les émeutes de la rue étaient préférables. Elle était en train de se demander combien il avait gaspillé de sa vitalité, lorsqu'il murmura et ouvrit les yeux.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle, avant de réfléchir que ses yeux n'y voyaient pas et qu'il avait le délire.

— Saxonne... Saxonne ! appela-t-il.

Sa main fouillait le lit à la place où il la trouvait d'habitude.

Il l'appela de nouveau, et elle dut lui crier dans l'oreille qu'elle était là. Il soupira de soulagement et marmotta par saccades :

— J'étais obligé de le faire... Il nous fallait l'argent.

Ses yeux se refermèrent, et il se rendormit plus profondément ; cependant, il continuait à murmurer. Elle avait entendu parler de congestions cérébrales, et elle était effrayée. Puis elle se rappela qu'il avait parlé de glace que Bill Murphy lui tenait sur la nuque.

Jetant un châle sur sa tête, elle courut au "Rendez-vous des Enfonceurs de Pilotis", dans la Septième Rue. Le patron venait d'ouvrir et balayait la boutique. Il tira de la glacière la quantité de glace qu'elle pouvait emporter, et la cassa en morceaux maniables. De retour à la maison, elle en appliqua à la base du cerveau de Billy, lui mit des fers chauds aux pieds, et lui baigna la tête avec de l'extrait d'hamamélis qu'elle avait fait rafraîchir.

Il dormit dans la chambre tenue obscure jusqu'à une heure avancée de l'après-midi ; puis soudain, au grand émoi de Saxonne, il insista pour se lever.

— Il faut que je me fasse voir, expliqua-t-il. Je ne veux pas qu'on rigole de moi.

LA VALLÉE DE LA LUNE

Au prix d'une véritable torture, il s'habilla, grâce à son aide, et sortit de la maison pour bien montrer à tout son monde qu'il n'était pas retenu au lit par la défaite subie.

C'était un autre genre d'orgueil, différent de celui d'une femme, et Saxonne se demanda s'il en était moins admirable pour cela.

CHAPITRE XIV

Dans les jours qui suivirent, les enflures de Billy diminuèrent et ses meurtrissures disparurent avec une étonnante rapidité. La prompte guérison des écorchures attestait de la pureté de son sang. Il ne restait que les yeux au beurre noir, qui tranchaient tout particulièrement sur ce visage de blond. Ils conservèrent leur couleur anormale pendant une quinzaine, au cours de laquelle se passèrent divers événements d'une certaine importance.

Le jugement d'Otto Frank avait été vivement expédié. Reconnu coupable par un jury éminemment composé d'hommes d'affaires ou de professions libérales, il fut condamné à mort et transféré à San Quentin pour être exécuté.

Le cas de Chester Johnson et des quatorze autres prit un peu plus de temps, mais fut cependant réglé dans la même semaine. Chester Johnson fut condamné à la pendaison, deux grévistes à la détention perpétuelle, et trois à vingt ans. Deux seulement furent acquittés. Aux sept autres on distribua des peines de deux à dix ans.

Ces nouvelles produisirent chez Saxonne une profonde dépression. L'esprit combatif de Billy s'assombrît, mais ne fut en rien subjugué.

- On ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs, dit-il. Il faut s'y attendre. Mais leur manière de distribuer les condamnations me renverse. Tous ceux qui ont été reconnus coupables sont responsables de la tuerie. Si tous le sont, tous doivent être punis de même, et être pendus comme Chester Johnson, ou alors lui ne devait pas l'être.

Je voudrais bien savoir comment le juge détermine. Il doit faire ça comme on choisit des numéros pour gagner de la vaisselle à la loterie. Il joue d'inspiration. Il regarde un bonhomme et attend qu'un point ou un numéro lui vienne dans la tête. Autrement, pourquoi aurait-il

flanqué quatre ans à Johnny Black et vingt ans à Hutchins? Il décide au petit bonheur, comme ça lui passe par la cervelle. Ça pourrait tout aussi bien être l'inverse; alors Cal Hutchins aurait récolté les quatre années et Johnny Black les vingt.

Je les connais bien, tous les deux, ils font partie de la bande des gars de la Dixième Rue de Kirkland, mais ils viennent avec nous de temps à autre. Nous allions souvent nous baigner ensemble après la classe sur la plage de Sandy, près des marécages, et sur le chantier de transit, là où l'on dit que l'eau atteint vingt mètres de profondeur, mais ça n'est pas vrai. Un jour, c'était un mardi, on a jeté dedans un tas de coquilles de praires, et on a fait l'école buissonnière le vendredi pour aller les repêcher. On allait aussi sur le Rock Wall pour attraper des morues de rochers. Une fois, c'était le jour de l'éclipse, Cal prit une perche qui devait bien être grande comme la moitié d'une porte. Je n'avais jamais vu un aussi gros poisson. Et maintenant, il doit porter les fers pendant vingt ans! C'est une veine qu'il ne soit pas marié, car ce sera un vieux bonhomme quand il sortira de prison, s'il n'obtient pas une réduction de peine. La mère de Cal n'aimait pas qu'il vienne nager avec nous, et toutes les fois qu'elle le suspectait elle lui léchait les cheveux, et s'ils avaient un goût de sel, il prenait une sacrée raclée. Mais il était assez malin, lorsqu'il rentrait chez lui, pour sauter dans le jardin d'un voisin et se passer la tête sous le robinet.

J'ai souvent dansé avec Chester Johnson, ajouta Saxonne, et je connaissais bien sa femme, Kitty Brady, il y a bien longtemps: elle était à la table à côté de la mienne dans l'usine de boîte de carton. Elle est partie à San Francisco chez sa sœur, et va bientôt avoir un bébé. Elle était très belle, et il y avait toujours une foule de soupirants à ses trousses.

La sévérité de ces condamnations fit mauvais effet sur les ouvriers du syndicat. Au lieu de les décourager, elle renforça leur amertume. Elle effaça le remords qu'avait Billy de s'être battu et l'affection ranimée par les tendres soins de Saxonne. A la maison, il demeurerait renfrogné, morose, et sa conversation prenait le ton de celle de Bert durant les derniers jours du Mohican. En outre, Billy s'absentait de plus en plus de la maison, et recommençait à boire régulièrement.

Saxonne était bien près d'abandonner tout espoir. Elle s'était presque cuirassée contre l'inévitable tragédie que son imagination

morbide lui représentait sous les formes les plus diverses. Le plus souvent, elle voyait Billy rapporté sur une civière. Parfois, c'était un appel au téléphone de l'épicerie du coin, où une voix étrangère l'informait brièvement que son mari était à l'hôpital ou à la morgue. Et quand furent perpétrés les mystérieux empoisonnements de chevaux, et que la résidence d'un des magnats de camionnage fut à moitié détruite par la dynamite, elle crut voir Billy en prison, portant la livrée du bague, ou montant à l'échafaud de San Quentin; en même temps, elle se représentait la petite maison de Pine Street assiégée par les reporters et les photographes.

Cependant, son ardente imagination lui fit complètement défaut pour anticiper la véritable catastrophe. Harmon, le chauffeur qui logeait chez eux, en traversant la cuisine pour aller à son travail, s'était arrêté un instant pour raconter à Saxonne comment un train avait déraillé la veille dans les lagunes d'Alviso, et comment le mécanicien, indemne mais emprisonné sous la locomotive retournée, et se sentant noyer par la marée montante, avait supplié qu'on l'achevât à coups de revolver. Billy arriva à la fin de ce récit, et, à la sombre lueur de ses yeux aux paupières alourdies, Saxonne reconnut qu'il avait bu. Il lança à Harmon un regard enflammé, et sans dire bonjour à lui ni à Saxonne, s'appuya d'une épaule contre le mur.

Harmon perçut l'embarras de la situation, et fit de son mieux pour y paraître indifférent.

— J'étais en train de dire à votre femme... commença-t-il; mais il fut brutalement interrompu.

— Je me moque absolument de ce que vous disiez. Mais ce que j'ai à vous dire, moi, mon bonhomme, c'est que ma femme a fait votre lit trop souvent pour que ça me convienne.

— Billy ! s'écria Saxonne, le visage empourpré de colère, de douleur et de honte.

— Je ne comprends pas...

— Eh bien, votre bobine ne me plaît plus, lui intima Billy. Vous nous marchez sur le pied. Descendez de là ! Sortez ! Filez d'ici ! Comprenez-vous maintenant ?

— Je ne sais pas ce qu'il s'est mis dans la tête, dit vivement Saxonne, haletante, au chauffeur. Il n'est pas lui-même. Oh ! j'ai honte ! que j'ai honte !

Billy se tourna vers elle :

— Toi, ferme ça et ne t'en mêle pas.

— Mais, Billy... remontra-t-elle.

— Et sors d'ici. Va-t'en dans l'autre chambre.

— Voyons ! s'écria Harmon. En voilà une façon de traiter les gens !

— Je ne vous ai que trop lâché la corde déjà, fut la réponse de Billy.

— J'ai payé mon loyer régulièrement, n'est-ce pas ?

— Et je devrais vous casser la figure. Je ne vois pas pourquoi je ne le ferais pas, après tout.

— Si tu fais une chose comme ça, Billy... commença Saxonne.

— Tu es encore là, toi ! Eh bien, si tu ne veux pas aller dans l'autre chambre, je vais t'y conduire de force.

Il lui saisit le bras d'une main. Un instant, elle voulut résister ; et en cet instant, sa chair fut broyée sous ses doigts, et elle sentit la plénitude de sa force.

Dans la chambre de devant, elle ne put que se jeter en pleurant sur le fauteuil et écouter ce qui se passait dans la cuisine.

— Je resterai jusqu'à la fin de la semaine, disait le chauffeur. J'ai payé d'avance.

— Ne vous y trompez pas, dit Billy si lentement qu'il semblait anonner, mais d'une voix frémissante de rage. Vous ne pourrez sortir, si vous voulez vous conserver en bon état, avec vos abattis et votre bagage. Je crois même que ça va chauffer à la minute.

— Oh, je sais que vous êtes un fier-à-bras... commença le chauffeur.

Elle ne put se méprendre sur les bruits qui lui parvinrent : un coup porté sur de la chair ; un bris de vitres ; une lutte sur le porche de derrière ; et, finalement, les heurts pesants d'un corps qui dégringolait les marches. Elle entendit Billy rentrer dans la cuisine, et à ses divers mouvements, elle comprit qu'il balayait le vitrage de la porte. Ensuite, il se lava à l'évier, se mit à siffler en s'essuyant la figure et les mains, et entra dans la chambre de devant. Elle ne le regarda pas, se sentant trop malade et trop triste. Il s'arrêta indécis, puis sembla prendre une résolution.

— Je monte en ville, déclara-t-il. Il y a une réunion du syndicat. Si je ne rentre pas, c'est que ce pékin-là aura porté plainte et m'aura fait coffrer.

Il ouvrit la porte de devant et s'arrêta. Elle savait qu'il la regardait. Puis la porte se referma, et elle l'entendit descendre les marches.

Saxonne était étourdie. Elle ne pensait à rien; elle ne savait plus que penser. Toute cette affaire était incompréhensible, incroyable. Elle restait étendue dans son fauteuil, les yeux fermés, l'esprit presque vide, écrasée du sentiment que la fin de tout était venue.

Elle fut éveillée par les voix d'enfants jouant dans la rue. La nuit était venue. Elle chercha à tâtons une lampe et l'alluma. Dans la cuisine, elle contempla, les lèvres tremblantes, le pitoyable repas à moitié préparé. Le feu s'était éteint. L'eau où avaient bouilli les pommes de terre s'était évaporée. Quand elle souleva le couvercle une odeur de brûlé se répandit. Machinalement, elle gratta et nettoya le pot de grès, mit les choses en place, puis pela et coupa des pommes de terre pour les faire frire le lendemain. Et tout aussi machinalement elle se coucha. Son absence de nervosité, sa placidité, étaient quelque chose d'anormal, à tel point qu'elle ferma les yeux et s'endormit presque tout de suite. Et quand elle s'éveilla, le soleil pénétrait à flots dans la chambre.

C'était la première nuit qu'elle et Billy avaient passée séparés l'un de l'autre. Elle fut tout étonnée de n'être pas restée éveillée à s'inquiéter de lui. Elle s'attardait là, les yeux grands ouverts, pensant à peine, lorsqu'une douleur au bras attira son attention; c'était à l'endroit où Billy l'avait empoignée. Elle regarda de plus près sa chair meurtrie, terriblement noire et bleue, et resta stupéfaite, non du fait spirituel que cette meurtrissure lui avait été infligée par l'être qu'elle aimait le plus au monde, mais du fait purement physique qu'une pression d'un instant ait pu causer tant de dommage. La force d'un homme était quelque chose de formidable.

Ce fut seulement après s'être habillée et avoir allumé le feu qu'elle se mit à penser à des choses plus pressantes. Billy n'était pas rentré: donc il était arrêté. Que devait-elle faire? Le laisser en prison, s'en aller, et recommencer sa vie? Naturellement, il était impossible de continuer à vivre avec un homme qui s'était conduit de cette façon. Mais tout de suite lui vint un scrupule: était-ce vraiment impossible? Après tout, c'était son mari. *Pour le mieux comme pour le pire*: cette phrase se répétait au fond de sa conscience, comme l'accompagnement monotone de ses méditations. L'abandonner, c'était désertier la

bataille. Elle déféra le cas au tribunal du souvenir maternel. Non, Daisy n'aurait jamais déserté. Daisy était une lutteuse. Saxonne, elle aussi, devait lutter. En outre, elle le reconnut facilement, bien qu'avec froideur, Billy valait mieux que la plupart des maris; mieux que tous ceux dont elle avait entendu parler, finit-elle par se dire, en se rappelant bien des traits de son ancienne gentillesse, et surtout son éternel refrain: *Rien n'est trop bon pour nous. La famille Roberts ne vit pas au rabais.*

A onze heures, elle eut une visite, celle de Bud Strothers, le compagnon de Billy dans les services de grève. Billy, lui dit-il, avait refusé la liberté sous caution et l'aide d'un avocat; il avait demandé à être jugé par la cour, il avait plaidé coupable, il avait été condamné à soixante dollars ou trente jours; enfin, il avait refusé l'offre des camarades de payer l'amende.

— Il est absolument loufoque, conclut Bud Strothers. Il ne veut pas entendre raison. Il déclare qu'il fera son temps de prison. Je crois qu'il a bu un peu trop souvent, et qu'il y a du dérangement dans sa patraque. Tenez, il m'a donné cette lettre pour vous. Dès que vous aurez besoin de quelque chose, envoyez-moi chercher. Tous les camarades sont prêts à soutenir la femme de Billy. Vous êtes des nôtes, vous savez. Où en êtes-vous au point de vue galette ?

Fièrement, elle assura n'avoir pas besoin d'argent, et c'est seulement après le départ de son visiteur qu'elle lut la lettre de Billy:

Chère Saxonne, Bud Strothers te remettra ce billet. Ne t'inquiète pas de moi. Je saurai avaler ma médecine. Je l'ai méritée, tu le sais. Je crois que je suis toqué. Quand même, je regrette ce que j'ai fait. Ne viens pas me voir. Je ne veux pas que tu viennes. Si tu as besoin d'argent, le syndicat t'en donnera. Le secrétaire est un bon type. Je sortirai dans un mois. Maintenant, Saxonne, tu sais que je t'aime; dis-moi seulement que tu me pardonnes pour cette fois, et tu n'aurais jamais plus à me pardonner.

B.

Bud Strothers fut suivi par Maggie Donahue et par Mme Olsen, qui vinrent en voisines reconforter Saxonne; elles mirent beaucoup de tact dans leurs offres d'assistance et évitèrent soigneusement de faire plus d'allusions qu'il n'était nécessaire à la situation de Billy.

Dans l'après-midi arriva James Harmon. Il boitait légèrement, et Saxonne devina qu'il faisait son possible pour dissimuler ce témoignage des violences subies. Elle essaya de s'excuser près de lui, mais il ne voulut pas l'écouter.

— Je ne vous blâme pas, madame Roberts, dit-il. Je sais que ce n'est pas de vous que ça vient. Quant à votre mari, il n'était pas tout à fait lui-même, je crois. Il était poussé à la bataille par des principes généreux, et j'ai eu la mauvaise chance de me trouver sur son chemin, voilà tout.

— Mais quand même...

Le chauffeur secoua la tête.

— Je sais ce que c'est. Je me suis moi-même adonné à la boisson, jadis, et cela m'a fait faire de drôles de choses en ce temps-là. Je regrette d'avoir porté plainte contre lui. Mais j'avais la tête échauffée. Je suis calmé maintenant, et je suis fâché d'avoir fait cela.

— Vous êtes très bon et très doux, dit-elle, puis elle hésita à aborder le sujet qui la tracassait. Vous ne pouvez pas... demeurer... maintenant... qu'il est absent... vous comprenez ?

— Certainement; ça ferait mauvais effet, n'est-ce pas ? Je vais vous dire: je vais emballer mes affaires tout de suite, et partir, puis, avant six heures, j'enverrai un camion les prendre. Voici la clef de la porte de la cuisine.

Malgré ses refus réitérés, elle le força à reprendre la partie de son loyer qui n'était pas due. En la quittant, il lui serra cordialement la main et essaya d'obtenir sa promesse d'avoir recours à lui si jamais elle avait besoin de quelque avance d'argent.

— Vous pouvez le faire sans crainte, lui assura-t-il. Je suis marié et père de deux garçons. L'un d'eux a les poumons atteints, et ma femme est avec eux en campement dans l'Arizona. Le Chemin de fer nous a aidés en nous donnant des permis.

Pendant qu'il descendait les marches, elle se demandait comment un homme si bon pouvait se trouver dans un monde si follement cruel.

Le jeune Donahue lui lança un journal du soir qu'il avait en trop, et elle y trouva une demi-colonne consacrée à Billy. Ce qu'on disait n'était pas flatteur. On faisait remarquer qu'il avait comparu devant le tribunal de police les yeux encore pochés de quelque autre bagarre. Il était représenté comme un bravache, un voyou, un risqué-

tout, un fier-à-bras professionnel dont la présence dans les rangs était une honte pour le travail organisé. L'attaque dont il s'était rendu coupable, sans provocation, était abominable, et s'il était un échantillon de charretiers en grève, la seule mesure à prendre pour Oakland était de briser le syndicat et d'expulser tous ses membres de la ville. Enfin le journal déplorait la modération du châtiment, et donnait comme excuse l'état actuel des prisons, déjà encombrées par les auteurs de nombreuses attaques commises au cours des grèves.

Ce soir-là, dans son lit, Saxonne éprouva son premier sentiment de solitude. Sa cervelle semblait en ébullition, et elle se réveillait brusquement pour chercher Billy à ses côtés. A la fin, elle alluma la lampe et se mit à contempler le plafond, les yeux grands ouverts, ressassant les détails du désastre qui l'accablait. Elle était capable de pardonner, et elle ne le pouvait pas. Le coup porté à sa vie amoureuse avait été trop sauvage, trop brutal. Son orgueil était trop profondément blessé pour lui permettre de revenir complètement au souvenir de l'autre Billy, celui qu'elle avait aimé. "Où le vin entre, l'esprit sort", murmurait-elle à intervalles; mais cette phrase ne pouvait absoudre l'homme qui avait dormi près d'elle, à qui elle s'était consacrée. Elle pleura dans la solitude de son lit trop grand, s'efforça d'oublier l'incompréhensible cruauté de Billy, alla même jusqu'à appuyer sa joue avec une tendresse somnolente contre la meurtrissure de son bras; mais un ressentiment persistait à brûler au fond d'elle-même, une flamme tranquille de protestation contre Billy et tout ce qu'il avait fait. Sa gorge était desséchée, sa poitrine restait angoissée d'une douleur sourde et elle était oppressée par le sentiment de choses disparues. *Pourquoi? pourquoi?* Et l'énigme du monde ne lui suggérait aucune solution.

Le lendemain matin elle reçut une visite de Sarah, la seconde depuis son mariage; et elle devina sans peine l'appât qui attirait sa belle-sœur comme une goule. Il n'en fallut pas plus pour réveiller tout l'orgueil de Saxonne. Elle se refusa à se mettre le moins du monde sur la défensive. Elle n'avait rien à plaider, rien à expliquer. Tout était pour le mieux, et de toute façon cela ne regardait personne. Cette attitude ne servit qu'à vexer Sarah.

— Je t'avais avertie, tu ne peux pas dire le contraire, ainsi se déroula sa diatribe. Je savais bien que c'était un propre à rien, un gibier de potence, un voyou, un fier-à-bras. Mon cœur m'est

descendu dans les pieds quand j'ai entendu dire que tu courais avec un boxeur professionnel. Je te l'ai dit tout de suite. Mais non, tu ne voulais rien écouter, avec tes idées de grandeur et plus de paires de souliers qu'une femme convenable n'en devrait avoir. Tu savais mieux que moi. Et je l'ai dit à Tom, ce jour-là: Tout est fini pour Saxonne, maintenant. Ce sont mes propres paroles. Ceux qui touchent le charbon se noircissent. Si seulement tu avais épousé Charley Long. Au moins la famille n'aurait pas été déshonorée. Et ça ne fait que commencer, c'est moi qui te le dis. Et Dieu sait où ça finira. Il ira bien jusqu'à tuer quelqu'un, et il sera pendu. Tu n'as qu'à attendre, tu verras. Comme tu auras fait ton lit, tu te coucheras...

— C'est le meilleur lit que j'aie jamais eu, commenta Saxonne.

— Tu peux t'en vanter, oui ! grogna Sarah.

— Je ne le changerais pas pour celui d'une reine, ajouta Saxonne.

— Le lit d'un gibier de prison, riposta Sarah avec mépris.

— Oh ! c'est la mode, répondit Saxonne d'un ton léger. Tout le monde goûte à la prison, à notre époque. Tom n'a-t-il pas été arrêté à une réunion de socialistes en plein air ?

Cette flèche barbelée avait touché un point sensible.

— Il n'en a pas moins passé toute une nuit en prison.

Il n'y avait rien à répondre à cela, et Sarah exécuta une attaque de flanc selon sa tactique favorite.

— C'est une belle dégringolade pour toi, je dois le dire, après avoir été si bien élevée, d'en venir à faire tes frasques avec un locataire.

— Qui a dit cela ? s'écria Saxonne avec une indignation vite réprimée.

— Oh ! un aveugle même pourrait lire entre les lignes. Un locataire, une jeune femme mariée qui ne se respecte pas, et un boxeur de profession pour mari, à propos de quoi d'autre pourraient-ils se battre ?

— Une vraie querelle de famille, quoi ! dit Saxonne avec un sourire tranquille.

Sarah en eut la parole coupée pour le moment.

— Et je veux que tu me comprennes bien, continua Saxonne. Il n'y a rien qui flatte une femme comme de voir des hommes se battre pour elle. J'en suis fière, entends-tu, j'en suis fière. Je veux que tu le répètes. Je veux que tu le cries par-dessus les toits. Je ne suis pas une truie moi. Des hommes sont amoureux de moi : des hommes se

battent pour moi. Des hommes vont en prison pour moi. Pourquoi une femme est-elle au monde, si ce n'est pour avoir des hommes après elle? Maintenant va-t'en, Sarah: va-t'en vite dire à tout le monde ce que tu as lu entre les lignes. Dis-leur que Billy est un gibier de potence, et moi une mauvaise femme que tous les hommes désireront. Crie-le, et que ça te porte bonheur. Et sors de ma maison, et n'y remets jamais les pieds. Tu es une femme trop convenable pour entrer ici. Tu risquerais de perdre ta réputation! Et pense à tes enfants. Maintenant, dehors! Ouste!

C'est seulement après le départ de Sarah, stupéfaite et horrifiée, que Saxonne se jeta sur le lit dans une crise de larmes. Elle n'avait eu honte jusqu'ici que de la sauvagerie inhospitalière de Billy, de son humeur morose et de son injustice. Mais elle pouvait voir, maintenant, sous quel jour les autres envisageaient l'affaire. Cela ne lui était pas venu à l'esprit; et elle croyait fermement qu'il en était de même pour Billy. Elle savait l'habitude qu'il avait adoptée dès le début. Il s'était toujours opposé à ce que sa femme prît un locataire, à cause de son orgueilleuse volonté qu'elle n'eût pas à travailler. Seule la dureté des temps lui avait arraché son consentement, et, maintenant qu'elle se rappelait les choses, elle l'avait presque enjôlé pour l'obtenir.

Mais tout cela ne modifierait pas le point de vue où devaient se placer les voisins et tous ceux qui l'avaient connue. Et c'était encore Billy qui était responsable de cette chose-là, plus terrible que toutes les autres ensemble. Elle ne pourrait jamais plus regarder quelqu'un en face. Maggie Donahue et Mme Olsen avaient été très aimables, mais qu'avaient-elles dû penser tout le temps en conversant avec elle? Et qu'avaient-elles dû se dire l'une à l'autre? Que devaient-ils tous raconter sur le pas des portes et par-dessus les barrières, les hommes arrêtés au coin des rues ou causant dans les bars?

Plus tard, lorsque épuisée de chagrin elle n'eut plus de larmes à verser, elle devint plus impersonnelle et songea aux désastres qui s'étaient abattus sur tant de femmes depuis le commencement des grèves, sur la femme d'Otto Frank, sur la veuve d'Henderson, sur la jolie Kittie Brady, sur toutes les épouses des travailleurs qui portaient maintenant la livrée à rayures dans la prison de San Quentin. Son monde s'écroulait à grand fracas autour d'elle. Nul n'était exempt. Non seulement elle n'avait pas échappé au malheur, mais le

sien était le plus grand de tous. Elle essaya de soulager son désespoir en s'imaginant qu'elle dormait: tout cela était un cauchemar; bientôt, le réveille-matin sonnerait; elle allait se lever et préparer le déjeuner de Billy pour qu'il pût se rendre à son travail.

Elle ne quitta pas son lit ce jour-là. Elle ne dormit pas non plus. Sa cervelle tourbillonnait sans trêve; tantôt elle s'appesantissait longuement sur ses infortunes, tantôt elle poursuivait les ramifications les plus fantastiques de ce qu'elle considérait comme sa honte, tantôt encore elle revenait à son enfance et s'égarait dans les détails les plus infimes. Elle recommençait tous les travaux qu'elle avait faits dans sa vie, accomplissant en imagination les milliers de mouvements mécaniques particuliers à chaque genre d'occupation; elle façonnait et collait des boîtes de carton à l'usine, repassait à la blanchisserie, tissait aux ateliers de jute, pelait des fruits à la fabrique de conserves et remplissait d'innombrables boîtes de tomates échaudées. Elle assistait à toutes les danses, à tous les pique-niques d'autrefois; elle retournait à l'école, se rappelait les figures, les noms et les places de toutes ses camarades; elle endurait la grise monotonie des années passées à l'orphelinat; elle se rappelait tous les actes, tous les récits de sa mère; enfin elle revivait toute sa vie avec Billy. Mais toujours et en cela consistait son tourment, elle était ramenée de ces lointains voyages à ses ennuis présents, et se retrouvait la gorge sèche, la poitrine angoissée, avec le souci rongeur et désolé des choses disparues.

CHAPITRE XV

Toute cette nuit-là, Saxonne resta étendue sans dormir, sans même s'être dévêtue; et, le matin, quand elle se leva, elle éprouva, en se lavant et se peignant, la sensation d'un étrange engourdissement, d'un resserrement autour de la tête, comme si elle eût été couronnée d'une lourde bande de fer. Il lui semblait qu'une pression sourde s'exerçait sur son cerveau. C'était le début d'une maladie qu'elle ne reconnut pas comme telle. Elle ne savait qu'une chose, c'est qu'elle se sentait toute drôle. Ce n'était pas de la fièvre. Ce n'était pas du froid. Sa santé était satisfaisante, et, à la réflexion, elle attribua son état aux nerfs, aux nerfs qui, d'après les idées de sa classe, n'ont rien de commun avec la maladie.

Elle se sentait comme perdue et étrangère à elle-même, tandis que le monde où elle se mouvait, vague et voilé, manquait de son éclat habituel et de netteté dans les contours. Elle éprouvait des absences de mémoire, et se surprenait continuellement à faire des choses qu'elle n'avait pas projetées. Ainsi elle fut toute surprise de se trouver dans la cour de derrière en train de mettre à sécher le blanchissage de la semaine. Elle ne se souvenait nullement d'avoir lavé ce linge, et pourtant il était lavé comme il faut. Elle avait fait bouillir les draps, les taies d'oreiller et le linge de table. Les lainages de Billy avaient été dégrassés seulement à l'eau tiède, avec un savon fait à la maison, dont Mercédès lui avait donné la recette. En cherchant dans la cuisine, elle découvrit qu'elle avait mangé à son déjeuner une côtelette de mouton. Ceci indiquait qu'elle était allée à la boucherie, et pourtant elle n'en avait aucun souvenir. Intriguée, elle entra dans la chambre à coucher. Le lit était fait et toutes choses en ordre.

Au crépuscule, elle revint à elle-même dans la chambre de devant, assise près de sa fenêtre, et pleurant dans un paroxysme de joie. Tout

d'abord, elle ne sut pas ce qui la rendait ainsi joyeuse; puis elle pensa que c'était parce qu'elle avait perdu son bébé. "Une bénédiction, une bénédiction !" chantait-elle à haute voix, en se tordant les mains, mais de joie; elle savait que c'était de joie qu'elle se tordait les mains.

Les jours suivirent et passèrent. Elle ne possédait plus guère la notion du temps. Parfois, il lui semblait qu'il y avait des siècles que Billy était allé en prison; d'autres fois, cela datait seulement de la veille au soir. Mais deux idées persistaient à travers tout le reste: elle ne devait pas aller voir Billy en prison; c'était une bénédiction qu'elle eût perdu son bébé.

Une fois, Bud Strothers vint la voir. Elle s'assit dans la chambre de devant et causa avec lui, tout en remarquant, comme fascinée, qu'il avait des franges au bas de son pantalon. Un autre jour, elle eut la visite du secrétaire du syndicat. Elle lui dit, comme elle avait dit à Bud Strothers, que tout allait bien, qu'elle n'avait besoin de rien, qu'elle pouvait s'en tirer comme il faut jusqu'au retour de Billy.

Une crainte commença à la hanter. *Au retour de Billy !* Non, cela ne devait pas être. Il ne fallait pas qu'il y eût un autre bébé. Il se pourrait *qu'il vécût*. Non, non, mille fois non. Cela ne devait pas se produire. Elle s'enfuirait plutôt. Elle ne reverrait jamais Billy. N'importe quoi excepté cela.

Cette crainte persista. Dans son sommeil peuplé de cauchemars, la chose devenait un fait accompli, si bien qu'elle s'éveillait en criant, tremblante et couverte d'une sueur froide. Le sommeil lui devint une torture. Parfois elle était convaincue qu'elle ne dormait pas du tout; elle savait qu'elle souffrait de l'insomnie, et elle se rappelait que sa mère était morte de cela.

Elle revint à elle-même un jour, assise dans le cabinet du Dr Hentley. Il la regardait d'un air embarrassé.

— Avez-vous suffisamment à manger? lui demanda-t-il.

Elle fit signe que oui.

— Aucun dérangement sérieux ?

Elle secoua la tête.

— Tout va très bien, docteur, excepté...

— Dites, dites, encouragea-t-il.

Et alors elle sut pourquoi elle était venue. Simplement, explicitement, elle le lui dit. Il secoua lentement la tête.

— Cela n'est pas possible, ma petite, dit-il.



— Oh mais si ! cria-t-elle. Je sais que ça peut se faire.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, répondit-il. Je veux dire que je n'ai pas le droit de vous dire comment. Je n'ose pas. C'est contraire à la loi. Il y a en ce moment un docteur qui est en prison pour cela à Leavenworth.

En vain le supplia-t-elle. Il lui parla de sa femme et de ses enfants dont l'existence lui interdisait de courir ce risque.

— En outre, il n'y a pas de signes sérieux pour le moment.

— Mais il y en aura, sûrement, insista-t-elle.

Il ne put que secouer tristement la tête.

— Pourquoi voulez-vous savoir cela ? demanda-t-il enfin.

Saxonne lui ouvrit son cœur. Elle lui parla de sa première année de bonheur avec Billy, de la misère causée par les grèves, du changement qui s'était produit chez Billy au point de tuer leur vie d'amour, de la profonde horreur qui était en elle-même. Non pas à l'idée qu'il meure, conclut-elle : elle se sentait de force à repasser par cette épreuve, mais à l'idée qu'il vive. Billy sortirait bientôt de prison, et alors le danger recommencerait. Ce n'était que quelques mots à dire. Elle ne le répéterait jamais à personne : même si on l'écartelait, on ne lui arracherait pas son secret.

Mais le Dr Hentley continuait à secouer la tête.

— Je ne puis vous le dire, ma petite. C'est une honte, mais je ne peux pas m'exposer ainsi. J'ai les mains liées. Nos lois sont absurdes. Je dois penser à ceux qui me sont chers.

C'est seulement à la minute où elle se leva qu'il eut une défaillance.

— Venez ici, dit-il. Asseyez-vous tout contre moi.

Il se préparait à lui parler à voix basse, lorsque, par excès de prudence, il traversa la chambre, ouvrit la porte et regarda dehors. En se rasseyant, il tira sa chaise si près d'elle que leurs bras se touchaient, et, pendant qu'il murmurait le secret, sa barbe lui chatouillait l'oreille.

— Non, non ! trancha-t-il quand elle essaya de lui exprimer sa gratitude. Je ne vous ai rien dit. Vous êtes venue me consulter sur votre état général de santé. Vous êtes abattue, épuisée.

Tout en parlant, il la poussait vers la porte. Quand il l'ouvrit, un client pour le dentiste du cabinet voisin attendait dans la salle. Le Dr Hentley éleva la voix :

— Ce qu'il vous faut, c'est ce tonique que je vous ai prescrit. Souvenez-vous-en. Et ne dorlotez pas votre appétit quand il reviendra. Mangez des aliments forts, nourrissants, et du bifteck, beaucoup de bifteck, et pas trop cuit. Adieu !

Parfois, sa maison silencieuse lui devenant insupportable, Saxonne jetait un châle sur sa tête et allait se promener sur le môle d'Oakland, ou bien elle traversait les chantiers du chemin de fer et les marais, jusqu'à Sandy Beach, la plage où Billy lui avait dit qu'il allait se baigner autrefois. D'autres fois, elle prenait par la cale de Transit, descendait les piles par une dangereuse échelle de pointes de fer, et, traversant un barrage de poutres, elle arrivait au Rock Wall, qui s'étend très loin dans la baie et forme une barrière entre les lagunes boueuses et le chenal de l'estuaire d'Oakland, nettoyé par les marées. Là soufflaient les fraîches brises de mer, et Oakland n'apparaissait plus derrière elle que comme une tache de fumée, tandis qu'elle pouvait voir à travers la baie une autre tache représentant San Francisco. De grands vapeurs montaient ou descendaient l'estuaire, ainsi que d'énormes voiliers halés par des remorqueurs aux cheminées rouges.

Saxonne regardait les marins à bord de ces navires ; elle se demandait pour quelles terres lointaines ils partaient, et de quelles libertés ils pouvaient jouir. Était-il possible qu'ils fussent emprisonnés comme les habitants d'Oakland, et par un monde aussi dépourvu de remords et de pitié ? Étaient-ils aussi déloyaux, aussi injustes, aussi brutaux que les citoyens dans leurs rapports avec leurs semblables ? Ce n'était guère vraisemblable, et par instants elle aurait voulu se trouver à bord, en route pour n'importe où, pourvu que ce fût loin du monde auquel elle avait donné le meilleur d'elle-même et qui, en retour, l'avait foulée aux pieds.

Elle ne savait pas toujours quand elle quittait sa maison, ni où ses pieds l'entraînaient. Une fois, elle revint à elle-même dans un quartier d'Oakland qui lui était étranger. La rue qu'elle longeait était large et ombragée par des rangées d'arbres. Des pelouses veloutées, interrompues seulement par des allées cimentées, s'étendaient jusqu'aux ruisseaux. Les maisons, éloignées les unes des autres et très vastes, étaient des manoirs, d'après son vocabulaire à elle. Elle s'était trouvée soudain rappelée à la conscience d'elle-même, en voyant un jeune homme assis sur le siège d'une tapissière arrêtée au tournant, et

qui la regardait curieusement. Elle reconnut ce Roy Blanchard que, devant le forum, Billy avait menacé d'une raclée. A côté de la voiture, tête nue, se tenait un autre jeune homme, dont elle se souvenait aussi. C'était lui qui, ce dimanche de pique-nique où elle s'était rencontrée avec Billy pour la première fois, avait jeté sa canne entre les jambes du coureur et précipité une bagarre générale. Lui aussi l'examinait avec curiosité, et elle eut conscience qu'elle venait de parler toute seule à haute voix. Le babil de ses lèvres résonnait encore à ses oreilles. Elle sentit une vague de rougeur lui monter au visage et pressa le pas. Blanchard sauta à bas de son siège et s'avança vers elle en soulevant son chapeau.

— Y a-t-il quelque chose qui ne va pas ? demanda-t-il.

Elle secoua négativement la tête, et bien qu'arrêtée, elle manifesta son désir de continuer sa route.

— Je vous connais, dit-il en observant son visage. Vous étiez avec le gréviste qui m'a promis une tournée.

— C'est mon mari, dit-elle.

— Oh ! tant mieux pour lui ! dit-il en la regardant gentiment et franchement. Mais parlons de vous-même. Puis-je faire quelque chose pour vous ? Il y a quelque chose qui ne va pas ?

— Non, ça va très bien, répondit-elle. J'ai été malade.

Elle croyait mentir en le disant, car elle n'avait jamais songé à attribuer ses bizarreries à une maladie.

— Vous semblez fatiguée, insista-t-il. Je puis vous prendre dans mon auto et vous conduire où vous voudrez. Ça ne me dérange pas du tout. J'ai tout mon temps à moi.

Saxonne fit non de la tête.

— Si... vous pouviez me dire où je puis prendre l'omnibus de la Huitième Rue. Je ne viens pas souvent dans cette partie de la ville.

Il lui indiqua la station des autobus et les correspondances à prendre, et elle fut toute surprise d'être venue si loin.

— Merci, dit-elle, et adieu !

— Sûr, je ne puis rien faire pour vous maintenant ?

— Sûr !

— Eh bien, adieu ! dit-il dans un sourire de bonne humeur. Et dites à votre mari de se maintenir en bonne forme. Il en aura probablement grand besoin quand le corps à corps viendra.

— Oh ! mais, vous ne devez pas vous battre avec lui, avertit-elle. Il ne faut pas. Vous n'êtes pas de taille.

— Ça, c'est bien de votre part, admira-t-il. C'est bien ainsi qu'une vraie femme doit soutenir son mari. Une femme ordinaire aurait tellement peur qu'il soit battu !

— Mais ce n'est pas pour lui que j'ai peur. C'est pour vous. C'est un terrible adversaire. Vous n'auriez pas l'ombre d'une chance. Ce serait comme... comme...

— Comme si on volait du sucre candi à un bébé ? dit Blanchard en terminant la phrase.

— C'est justement ce que j'allais dire. Et quand il vous dira que vous lui marchez sur le pied, soyez sur vos gardes. Maintenant, il faut que je m'en aille. Adieu, et merci encore une fois.

Elle descendit le trottoir, et son adieu cordial lui résonnait encore aux oreilles. Il était aimable, elle le reconnaissait honnêtement ; pourtant, c'était un des malins, un des maîtres qui, selon Billy, étaient responsables de toutes les cruautés dont souffraient les ouvriers, responsables de la misère des femmes, du châtiment des travailleurs qui portaient la livrée de San Quentin ou qui attendaient l'échafaud dans les cellules des condamnés à mort. Cependant, il était gentil, de bonne nature, propre et serviable. Elle lisait son caractère sur sa figure. Comment était-ce possible, s'il était responsable de tout ce mal ? Elle hocha la tête avec lassitude. Il n'y avait pas d'explication, il était impossible de comprendre ce monde qui détruisait les petits bébés et meurtrissait la poitrine des femmes.

Elle ne fut pas surprise de s'être égarée dans ce quartier de belles maisons. C'était d'accord avec ses autres bizarreries. Elle faisait tant de choses sans le savoir ! Mais elle devait prendre garde ! Il valait mieux s'égarer du côté des lagunes et du Rock Wall.

Elle aimait tout particulièrement le Rock Wall. Il y avait là une liberté, un vaste espace qu'elle essayait instinctivement de respirer, d'envelopper de ses bras pour se l'incorporer. C'était un monde plus naturel, plus rationnel que l'autre, et facile à interpréter. Elle comprenait les crabes verts aux pattes blanchies qui fuyaient devant elle et qu'elle voyait à marée basse chercher leur pâture sur les rochers couverts d'algues. Bien que cette jetée fût indubitablement construite par la main des hommes, rien n'y semblait artificiel. Il n'y avait là ni hommes, ni lois, ni conflits humains. La marée montait et

descendait; le soleil se levait et se couchait; tous les après-midi, régulièrement, le brave vent d'ouest, franchissant la Porte d'Or, venait faire des siennes: il assombrissait les eaux, les couronnait de vagues minuscules, et faisait envoler les bateaux à voiles. Tout marchait en ordre et sans frictions. Tout était pour rien. Il y avait du bois en quantité pour qui voulait le ramasser. Personne ne le vendait par sacs. Sans crainte d'être chassés par les gardiens des propriétés, de jeunes garçons lançaient leurs gaules du haut des rochers, et attrapaient du poisson comme avait fait Billy.

Ici on trouvait de la nourriture gratuite. Un jour qu'elle n'avait rien mangé, elle observa les enfants et les imita; à marée basse, elle ramassa des moules sur les rochers, et les fit cuire sur les braises d'un feu qu'elle avait construit au sommet de la jetée. Elles étaient délicieuses. Elle apprit à décoller les petites huîtres, et une fois elle trouva un collier de poissons enfilés que quelque jeune garçon avait dû oublier sur place.

Cependant, ici même arrivaient en dérive les témoignages de la sinistre activité des hommes: ils venaient de loin, ils venaient des villes. Un jour, à la marée montante, elle vit l'eau couverte de melons. Ils dansaient et se heurtaient en remontant l'estuaire par milliers. Elle put en attraper plusieurs qui s'étaient échoués entre les rochers. Elle en essaya patiemment plus d'une vingtaine mais tous, sans exception, avaient été abîmés par une coupure qui y laissait entrer l'eau salée. Elle ne pouvait comprendre ce phénomène, et elle en demanda la raison à une vieille Portugaise qui ramassait du bois flotté.

— Voilà ce que font les gens qui ont de trop, expliqua celle-ci en redressant son dos courbé par le labeur, avec un tel effort que Saxonne l'entendit presque craquer. Une lueur de colère passa dans les yeux noirs de la vieille, et ses lèvres ridées, tendues sur ses gencives édentées, se tordirent d'amertume. Les gens qui ont de trop. C'est pour maintenir les prix. Ils les jettent par-dessus bord à San Francisco.

— Mais pourquoi ne pas les donner aux pauvres gens? demanda Saxonne.

— Il faut maintenir les prix.

— Mais de toute façon les pauvres gens ne peuvent pas les acheter, objecta Saxonne. Ça ne pourrait pas nuire aux prix.

La vieille haussa les épaules.

— Je ne sais pas. C'est leur habitude. Ils fendent les melons en sorte que les pauvres ne puissent les manger en les repêchant. Ils en font autant pour les oranges et les pommes. Il y a aussi un trust de pêcheurs. Quand les bateaux attrapent trop de poisson, le trust le jette par-dessus bord, du beau poisson, par cargaisons entières. Et le beau poisson coule et est perdu pour tout le monde. Pourtant, c'est du poisson mort qui n'est bon qu'à manger !

Et Saxonne ne pouvait comprendre un monde qui faisait de pareilles choses, un monde où certains hommes possédaient tant de nourriture qu'ils payaient des travailleurs pour l'abîmer avant de la jeter; et, dans ce même monde, il existait tant de gens qui n'avaient pas assez à manger, dont les bébés mouraient parce que le lait de leur mère n'était pas nourrissant, dont les jeunes hommes se battaient et s'entre-tuaient pour avoir une chance de travailler, dont les vieux et les vieilles allaient à l'asile des pauvres parce qu'il n'y avait pas de pain pour eux dans les huttes qu'ils quittaient en pleurant. Elle se demandait si le monde entier était ainsi, et se rappelait les récits de Mercédès. Oui, tout le monde était pareil. Mercédès n'avait-elle pas vu dix mille familles mourir de famine dans l'Inde lointaine, alors que, de son propre aveu, les bijoux qu'elle portait, auraient suffi à nourrir et sauver tous ces misérables ? L'asile et les cuves d'eau salée étaient pour les imbéciles, les bijoux et les automobiles pour les malins.

Elle-même était au nombre des imbéciles. Cela devait être vrai, tout l'indiquait. Pourtant, Saxonne se refusait à l'admettre. Elle n'était pas idiote. Sa mère n'avait pas été idiote, ni la race des pionniers qui l'avaient précédée. Malgré tout, cela devait être vrai. Elle était là assise, il n'y avait rien à manger à la maison, son mari amoureux s'était changé en une bête brute et était en prison, ses bras et son cœur étaient vides du bébé qui aurait été là si les imbéciles n'avaient pas fait une boucherie de sa cour de devant en se battant pour des emplois.

Elle restait là assise, se torturant la cervelle, tournant le dos à la fumée d'Oakland, regardant à travers la baie la fumée de San Francisco. Cependant, le soleil était bon; le vent était bon, ainsi que l'air vif et salé dans ses narines; le ciel bleu était bon, avec ses flocons de nuages. Tout le monde naturel était bien fait, bienfaisant et sensé.

Seul celui des hommes était mauvais, horrible et fou. Pourquoi les gens idiots étaient-ils idiots? Était-ce une loi divine? Non, cela ne pouvait pas être. Dieu avait fait le vent, et l'air et le soleil. Le monde humain était fait par l'homme, et c'était un triste produit. Pourtant, d'après l'enseignement de l'orphelinat, et elle s'en souvenait bien, Dieu était l'auteur de toutes choses. Sa mère aussi croyait cela, croyait en ce Dieu. Les choses ne pouvaient être autrement. Tout était ordonné.

Pendant quelque temps, Saxonne resta assise, désespérée. Puis elle sentit couvrir en elle la protestation, la révolte. En vain se demandait-elle pourquoi Dieu lui avait tenu tout cela en réserve. Qu'avait-elle fait pour mériter un pareil destin? Elle repassa rapidement sa vie, cherchant les péchés mortels qu'elle avait pu commettre, et n'en trouva point. Elle avait obéi à sa mère; elle avait obéi à Cady, le mastroquet, et à la femme de Cady; elle avait obéi à la matrone et aux autres femmes de l'asile d'orphelins; elle avait obéi à Tom quand elle était allée vivre dans sa maison, et elle n'avait jamais couru dans les rues parce qu'il ne le voulait pas. A l'école elle avait toujours eu des places honorables, et son bulletin de conduite n'avait jamais été au-dessous de cent pour cent. Elle avait travaillé depuis le jour où elle avait quitté l'école jusqu'au jour de son mariage. Et elle avait été une bonne travailleuse. Le petit Juif qui faisait marcher la fabrique de cartonnages avait presque pleuré lors de son départ. Il en avait été de même à l'usine de conserves. Elle était au nombre des tisseuses en pied lorsque l'atelier de tissage avait fermé ses portes. Et elle avait continué son droit chemin. Elle avait connu les tentations et rencontré le danger. Des garçons s'étaient emballés pour elle. Ils avaient couru après elle, s'étaient battus à cause d'elle, d'une façon qui aurait tourné la tête à la plupart des filles. Mais elle avait marché droit. Puis était venu Billy, sa récompense. Elle s'était dévouée à lui, à sa maison, à tout ce qui pouvait entretenir son amour; et voilà que maintenant Billy et elle s'enfonçaient dans ce tourbillon insensé de misère et d'écœurement qu'était devenu le monde des hommes.

Non, Dieu n'était pas responsable. Elle-même aurait pu faire un monde meilleur, plus raffiné, plus juste. Puisque les choses étaient ainsi, c'est qu'il n'y avait pas de Dieu. Dieu ne pouvait pas faire un pareil bousillage. La matrone s'était trompée, sa mère s'était trompée. Donc il n'y avait pas d'immortalité, et Bert le sauvage, Bert le

dément, tombé devant sa porte en poussant son cri de mort futile, avait raison. Quand on est mort, c'est pour longtemps.

En envisageant la vie sous ce jour, privée de ses sanctions surnaturelles, Saxonne s'enlisa dans le marais du pessimisme. Il n'y avait pas d'avantages à se bien conduire dans l'univers, pas de juste rétribution pour elle qui avait mérité une récompense, ni pour les milliers d'êtres qui, après avoir travaillé comme des animaux, mouraient comme des animaux, et restaient morts pour toujours. Comme l'avaient fait avant elle les légions de penseurs plus savants, elle arrivait à cette conclusion que l'univers était amoral et ne s'inquiétait pas des hommes

Et voici qu'elle restait écrasée sous un désespoir encore plus grand que quand elle avait impliqué Dieu dans le plan de l'universelle injustice. Tant qu'il y avait un Dieu, il restait toujours la chance d'un miracle, de quelque intervention surnaturelle, de quelque récompense d'ineffable béatitude. Dieu faisant défaut, le monde devenait une trappe. La vie était un piège. Elle était comme une linotte attrapée par des enfants et mise en cage. La faute en était à la sottise de la linotte. Mais Saxonne se révoltait: elle voletait et battait de l'âme contre la dure surface des choses, comme l'oiseau contre les fils de fer. Elle n'était pas sotte: elle ne se sentait pas chez elle dans le piège. Il devait y avoir un moyen d'en sortir. Dès lors que des balayeurs de ruisseaux ou des fendeurs de piquets de barrières, les plus humbles et les plus naïfs des gamins, avaient pu, elle l'avait lu dans ses manuels d'histoire, se frayer un chemin, devenir présidents de la République et dominer même les malins dans leurs automobiles, elle pouvait bien, elle, trouver la manière de se tirer de là et de gagner la mince récompense qu'elle ambitionnait: Billy, un peu d'amour, un peu de bonheur. Peu lui importerait alors que l'univers fût amoral, qu'il n'y eût pas de Dieu ni d'immortalité. Elle voulait bien entrer dans la nuit du tombeau et y demeurer à jamais, ou même surnager dans les cuves de saumure et laisser les jeunes carabins charcuter sa chair morte, pourvu qu'auparavant elle ait pu se procurer sa petite part de bonheur.

Comme elle travaillerait pour l'obtenir, ce bonheur ! Comme elle l'apprécierait, comme elle saurait tirer de ses moindres parcelles tout ce qu'elles pouvaient donner ! Mais comment s'y prendre ? Quelle était la bonne voie ? Elle ne pouvait l'entrevoir. Ses yeux ne lui

LA VALLÉE DE LA LUNE

montraient que les fumées de San Francisco et celles d'Oakland, où des hommes se cassaient la tête, où des bébés mouraient, après leur naissance ou avant, et où des femmes pleuraient, meurtries jusqu'aux entrailles.

CHAPITRE XVI

Saxonne poursuivait son existence vague et irréaliste. Il lui semblait que Billy l'avait quittée dans quelque vie antérieure et ne reviendrait que dans une prochaine incarnation. Elle souffrait toujours d'insomnie, et passait une série de nuits interminables sans fermer les yeux. D'autres fois elle s'oubliait dans un sommeil de plomb, dont elle s'éveillait engourdie et comme paralysée, à peine capable de soulever ses paupières et de remuer ses membres alourdis. La pression du bandeau de fer autour de sa tête ne se relâchait jamais. Elle se nourrissait misérablement et ne possédait pas un sou vaillant. Elle passait souvent la journée entière sans manger, et, une fois, soixante-douze heures s'écoulèrent sans qu'elle eût rien à se mettre sous la dent. Elle déterrait des palourdes dans les lagunes, arrachait de petites huîtres sur les rochers, et ramassait des moules.

Néanmoins, quand Bud Strothers vint voir comment elle s'en tirait, elle réussit à le convaincre que tout allait bien. Un soir, après l'ouvrage, son frère lui rendit visite et lui mit de force deux dollars dans la main. Il était dans une terrible gêne. Il aurait voulu l'aider davantage, mais Sarah attendait un autre bébé. Il y avait eu du ralentissement dans son métier par suite des grèves qui affectaient les autres branches. Il ne savait pas où allait le pays. Pourtant, tout cela était si simple, disait-il. Il aurait suffi que les gens envisagent les choses à son point de vue et votent à sa manière. Le Christ était un socialiste.

— Le Christ est mort voilà deux mille ans, interrompit Saxonne.

— Eh bien ? demanda Tom, sans comprendre où elle voulait en venir.

— Pense à tous ceux qui sont morts pendant ces deux milliers d'années, et le socialisme n'est pas encore venu. Dans deux mille ans

encore, peut-être sera-t-il aussi loin que jamais. Tom, ton socialisme ne t'a jamais fait aucun bien. C'est un rêve.

— Ce n'en serait pas un si... commença Tom avec une ombre de ressentiment.

— Si les autres pensaient comme toi. Mais ce n'est pas le cas, et tu ne peux les y obliger.

— Mais notre nombre augmente tous les ans, plaida-t-il.

— Deux mille ans, c'est bien long, dit-elle tranquillement.

Son frère hocha la tête, et son visage fatigué s'attrista. Puis il soupira :

— Eh bien, Saxonne, si c'est un rêve, c'est un beau rêve.

— Je ne veux pas rêver, fut la réplique. Je veux des choses réelles, et je les veux tout de suite.

Devant son imagination défilaient les innombrables générations des humbles naïfs, des Billys et des Saxonne, des Berts et des Maries, des Toms et des Sarahs. Et vers quel but ? Vers les cuves à saumure et le tombeau. Mercédès était une femme dure et méchante, mais elle avait raison. Les sots seront toujours sous le talon des malins. Seulement, elle n'était pas une sotte, elle, Saxonne, la fille de cette Daisy qui avait écrit des poèmes merveilleux et de ce père si beau sur son cheval rouan, la fille de ces fortes générations qui avaient conquis la moitié d'un monde sur la sauvagerie de la nature et des Peaux-Rouges. Non, elle n'était pas sotte. Elle se sentait comme punie à tort, comme emprisonnée à la suite de quelque erreur judiciaire. Elle trouverait le moyen de s'évader.

Avec ses deux dollars elle acheta un sac de farine et un demi-sac de pommes de terre, ce qui lui permit de varier un peu son monotone ordinaire de palourdes et de moules. A l'instar des femmes italiennes et portugaises, elle ramassa du bois flotté qu'elle emportait chez elle ; mais elle en avait honte et s'arrangeait pour rentrer après la tombée de la nuit. Un jour, du côté marécageux du Rock Wall, des pêcheurs italiens hissèrent leur barque sur le sable dragué du chenal. Du haut de la jetée naturelle, Saxonne regardait ces hommes groupés autour d'un brasier de charbon de bois, mangeant du pain de croûte italien et un ragoût de viande et de légumes, arrosés à longs traits d'un pâle vin rouge. Elle leur enviait cette liberté qui se manifestait dans leur appétit, dans le ton de leurs bavardages et de leurs rires, jusque dans ce bateau qui n'était pas toujours attaché au même

endroit et qui les transportait où ils voulaient aller. Un peu plus tard, ils halèrent une seine à travers la lagune jusque sur le sable, et choisirent pour eux-mêmes les plus gros poissons; quand ils remirent à la voile, ils en abandonnèrent des milliers sur le sable, menus comme des sardines, encore vivants. Saxonne en remplit un sac, et fut obligée de faire deux voyages pour les transporter à la maison, où elle les sala dans un baquet.

Ses absences de mémoire persistaient. La chose la plus étrange lui arriva sur la plage de Sandy. Elle s'y découvrit un après-midi de grand vent, couchée dans un trou qu'elle avait creusé là, avec ses sacs en guise de couvertures. Elle avait même construit au-dessus du trou un toit rudimentaire avec du bois flotté et des ajoncs du marais, sur lesquels elle avait empilé du sable.

Une autre fois elle revint à elle-même en train de traverser les terrains marécageux, portant sur l'épaule un paquet de bois attaché avec de la filasse. Charley Long marchait à ses côtés. Elle voyait sa figure au clair de lune. Elle se demanda vaguement depuis combien de temps il lui parlait, et ce qu'il avait pu dire. Elle n'avait pas peur, malgré la force de cet homme et sa mauvaise nature, malgré la solitude et l'obscurité de la lagune.

— C'est une honte pour une femme comme vous de mener une vie si misérable, disait-il, répétant quelque allégation antérieure. Voyons, vous n'avez qu'un mot à dire, Saxonne, dites-le.

Saxonne s'arrêta et lui fit face tranquillement.

— Ecoutez, Charley Long. Billy n'a que trente jours à faire, et son temps sera bientôt fini. Quand il sortira, votre vie ne vaudra pas cher si je lui raconte que vous m'avez importunée. Entendez-moi bien, maintenant. Si vous vous en allez tout de suite, et que vous ne revenez plus, je ne lui en parlerai pas. Voilà tout ce que j'ai à vous dire.

L'énorme forgeron demeurait renfrogné et indécis; son visage était pathétique dans son désir sauvage, ses mains s'ouvraient et se refermaient sans qu'il en eût conscience.

Pauvre petite et faible créature, dit-il avec une sorte de désespoir, je pourrais vous briser d'une main. Je pourrais... je pourrais faire de vous ce que je voudrais. Mais je ne veux pas vous faire de mal, Saxonne, vous le savez bien. J'attends seulement une autre réponse.

— Je vous ai dit tout ce que j'ai à vous dire.

— Mon Dieu ! murmura-t-il avec une involontaire admiration. Elle ne tremble pas, elle n'est même pas émue !

Ils se dévisagèrent pendant de longues et silencieuses minutes.

— Comment se fait-il que vous n'ayez pas peur ? demanda-t-il enfin, après avoir sondé l'obscurité ambiante comme pour voir si elle avait des alliés cachés.

— C'est que je suis mariée à un homme, dit brièvement Saxonne. Et maintenant vous ferez mieux de vous en aller.

Quand il fut parti, elle changea son fagot d'épaule et se mit en route, la poitrine dilatée par une tranquille fierté de son Billy. Bien qu'il fût derrière les barreaux d'une prison, elle s'appuyait encore sur sa force. Son nom seul suffisait à mettre en fuite une brute comme Charley Long.

Le jour où Otto Frank fut pendu, elle resta à la maison. Les journaux du soir publièrent le compte rendu. Il n'y avait pas eu de sursis.

Le lendemain, Saxonne retourna au Rock Wall, le spectre d'Otto Frank marchait à côté d'elle. Et de pair avec lui se mouvait un autre spectre plus vague, plus brumeux, en qui elle reconnut Billy. Était-il destiné, lui aussi, à suivre la même route vers la même et triste fin ? Sûrement, si cette lutte sanglante continuait. Billy était un combattif et se sentait le droit de combattre. Un homme se tue facilement. Même sans intention de meurtre, quelque jour, quand il rosse un jaune, celui-ci pourrait se fracturer le crâne sur l'angle du trottoir ou le pavé de ciment. Et alors Billy serait pendu, pour la même raison qu'Otto Frank. Celui-ci n'avait pas eu l'intention de tuer Henderson : il lui avait cassé la tête par pur accident. Mais Otto Frank n'en était pas moins pendu.

Elle se tordait les mains et sanglotait tout haut en trébuchant parmi les rochers fouettés par le vent. Les heures passaient. Absorbée en elle-même et perdue dans sa douleur, quand elle recouvra ses sens, elle se trouvait à l'extrême pointe de la jetée, à l'endroit où celle-ci s'enfonce dans la baie entre les môles d'Oakland et d'Alameda. Mais elle ne voyait plus la jetée. C'était l'époque de la pleine lune, et une marée de hauteur anormale recouvrait les rochers. Elle était plongée à mi-jambe dans l'eau, et autour de ses genoux nageaient des légions de gros rats qui se battaient en poussant des cris aigus et essayaient

de grimper sur elle pour fuir l'inondation. Elle proféra une exclamation d'alarme et d'horreur, et leur donna des coups de pied. Quelques-uns plongèrent et s'enfuirent sous l'eau; d'autres décrivirent des cercles à distance prudente; et l'un des plus gros de la bande planta ses dents dans son soulier. Elle marcha dessus et l'écrasa de son pied libre. Maintenant, bien que tremblante encore, elle était capable d'envisager froidement la situation. Elle avança vers un gros bâton flottant à quelques pieds de distance, et avec cette arme elle eut vite dégagé un espace autour d'elle.

Un petit garçon souriant, dans une frêle barque à demi pontée et peinte de couleurs vives, passa près de la jetée et largua l'amarre pour dégonfler sa voile.

— Voulez-vous monter à bord ? cria-t-il.

— Oh ! je veux bien, répondit-elle. Il y a des milliers de gros rats ici, et j'en ai peur.

Il fit un signe de tête, vint raser la jetée et laissa flotter sa voile; la barque, continuant sa route, approcha doucement.

— Repoussez l'avant, commanda-t-il. C'est cela. Je ne voudrais pas briser ma quille amovible... à présent passez par-dessus bord à l'arrière... vite !... venez près de moi.

Elle obéit, et enjamba lestement le bord à côté de lui. Tout en maintenant la barre avec son coude, il tira sur l'écoute; la voile se remplit, et le bateau s'élança sur les vagues.

— Vous vous y connaissez en navigation, dit l'enfant d'un ton approbateur.

C'était un jeune garçon svelte, presque chétif, de douze à treize ans, mais bien portant, avec une figure hâlée, piquée de taches de rousseur, et de grands yeux gris, clairs et attentifs. Bien que possesseur d'un joli bateau, Saxonne le reconnut promptement pour un des siens, un enfant du peuple.

— C'est la première fois que je monte sur un bateau, à part les bacs, dit-elle en riant.

Il la regarda bien en face.

— Eh bien, tout ce que je peux dire, c'est que vous vous comportez sur mer comme un canard dans l'eau. Où voulez-vous que je vous débarque ?

— N'importe où.

Il ouvrit la bouche pour parler, la regarda encore longuement, réfléchit un instant, puis demanda soudain :

— Vous avez beaucoup de temps à vous ?

Elle fit signe que oui.

— Toute la journée ?

Nouveau signe affirmatif.

— Eh bien, je vais vous dire. Je profite du jusant pour aller à Goat Island chercher de la morue, et je reviendrai ce soir avec la marée montante. J'ai beaucoup de lignes et d'appât : Voulez-vous venir avec moi ? Nous pourrons pêcher tous les deux. Ce que vous prendrez sera pour vous.

Saxonne hésita. Elle était séduite par la liberté et les mouvements du petit bateau. Comme les navires qu'elle avait enviés, il partait pour quelque part.

— Et si vous me noyez ? objectait-elle.

L'enfant releva la tête avec orgueil.

— Voilà assez longtemps que je navigue par moi-même, et je ne me suis pas noyé.

— Eh bien, c'est entendu, dit-elle. Mais souvenez-vous que je n'entends rien aux bateaux.

— Bah, ça va bien !... Maintenant je vais virer de bord. Quand je crierai "Sous le vent" vous baisserez la tête de façon que la vergue ne vous cogne pas, et vous vous appuierez de l'autre bord.

Il exécuta la manœuvre. Saxonne suivit ses instructions, et se trouva assise près de lui de l'autre côté du bateau, tandis que celui-ci, ayant viré de bord, filait vers le Long Wharf où sont les parcs à charbon. Elle était émerveillée, d'autant plus que la conduite d'un bateau était pour elle une chose compliquée et mystérieuse.

— Où avez-vous appris à manœuvrer ? demanda-t-elle.

— J'ai appris seul, et tout naturellement. J'aimais ça, voyez-vous, et les choses qu'on aime, on a des chances d'y réussir. C'est mon second navire. Mon premier n'avait pas de quille amovible. Je l'avais acheté deux dollars et j'y ai appris un tas de choses, mais il n'a jamais cessé de faire eau. Combien pensez-vous que j'ai payé celui-ci ? Il vaut vingt-cinq dollars à l'heure actuelle. Combien croyez-vous qu'il m'a coûté ?

— J'y renonce, dit Saxonne. Combien ?

— Six dollars. Pensez-y ! Un bateau pareil ! Naturellement j'y ai

fait beaucoup de réparations: la voile m'a coûté deux dollars, les avirons un dollar quarante, et la peinture un dollar soixante-quinze. Il m'a fallu du temps quand même pour épargner tant d'argent. Je vends des journaux le matin et le soir, et j'ai un camarade qui fait ma tournée pour moi l'après-midi: je lui donne dix cents, et tous les extras qu'il vend sont pour lui. J'aurais eu mon bateau plus tôt si je n'avais été obligé de payer mes leçons de sténographie. Ma mère voudrait que je devienne reporter pour les nouvelles judiciaires. Ces gens-là gagnent parfois jusqu'à vingt dollars par jour. C'est beau ! Mais moi je ne veux pas. Je trouve que c'est péché de gaspiller de l'argent en leçons.

— Qu'est-ce que vous voulez, vous ? demanda-t-elle, moitié par désœuvrement, moitié par curiosité sincère ; car elle se sentait attirée vers ce garçonnet en pantalon court qui semblait si assuré et en même temps si sérieux.

— Ce que je veux ? répéta-t-il.

Tournant lentement la tête, il parcourut des yeux la ligne de l'horizon, les arrêtant du côté de la terre, sur les brunes montagnes de Contra Costa, et, du côté de la mer, au-delà d'Alcatraz, sur la Porte d'Or. Le sérieux de ses regards était impressionnant, et elle en eut le cœur ému.

— Tout cela, dit-il, embrassant d'un geste le cercle du monde.

— Quoi, cela ? demanda-t-elle.

Il la regarda, étonné de ne pas s'être fait clairement comprendre.

— Ne sentez-vous jamais des choses pareilles ? demanda-t-il, mendant un peu de sympathie pour son rêve. Ne vous sentez-vous pas quelquefois mourir du désir de connaître ce qu'il y a derrière ces montagnes et derrière les autres qui sont plus loin ? Et la Porte d'Or ! Au-delà il y a l'océan Pacifique, et la Chine, le Japon, l'Inde, et... et toutes les îles de corail. Vous pouvez aller n'importe où par la Porte d'Or... en Australie, en Afrique, aux îles des phoques, au pôle Nord, au cap Horn. Vraiment, tous ces endroits-là attendent ma visite. J'ai vécu à Oakland toute ma vie, mais je ne compte pas y passer le reste de mes jours, il s'en faut. Je m'en irai... loin... loin !...

Cette fois encore, les mots lui manquant pour exprimer l'ampleur de son désir, il fit le geste de balayer l'horizon.

Saxonne vibra à l'unisson. Elle aussi, excepté dans sa première enfance, avait passé toute sa vie à Oakland ; elle avait trouvé l'endroit

bon pour y vivre... jusqu'alors. Mais maintenant, dans toute son horreur de cauchemar, c'était un lieu qu'elle devait désert, comme ses ancêtres avait dû quitter l'Est. Et pourquoi pas ? Le monde l'attirait ; elle se sentait en contact avec le désir de cet adolescent. Maintenant qu'elle y songeait, sa race perpétuellement en route n'avait jamais pu rester bien longtemps au même endroit. Saxonne se rappelait les contes de sa mère, et cette gravure de son album où ses ancêtres à demi nus, l'épée à la main, sautaient de leurs barques à proue pointue pour livrer bataille sur les sables sanglants d'Angleterre.

— Avez-vous déjà entendu parler des Anglo-Saxons ? demanda-t-elle au garçon.

— Et comment ! Ses yeux étincelèrent subitement, et il se mit à la dévisager avec un intérêt renouvelé. Je suis un Anglo-Saxon moi-même, un vrai, des pieds à la tête ! Regardez la couleur de mes yeux et celle de ma peau : je suis affreusement blanc quand je ne suis pas bronzé, et mes cheveux étaient tout blonds quand j'étais tout petit. Ma mère m'a dit qu'ils deviendront brun foncé quand je serai grand, et c'est une sacrée chance ! Je suis anglo-saxon, et je descends d'une race de guerriers — nous n'avons peur de rien. Vous pensez peut-être que j'ai peur de cette baie ? Tout en jetant un regard circulaire sur l'eau, son œil brillait de mépris. Je l'ai traversée au plus fort de la tempête, et les marins de la goélette m'ont traité de menteur, et ont dit que je ne l'avais pas traversée, mais ils n'y connaissaient rien, ce ne sont que des idiots. Nous avons battu des gars de leur espèce il y a des milliers d'années, comme nous avons battu tous ceux qui se mettaient en travers de notre route. Nous avons circulé tout autour du globe, et nous avons partout été vainqueurs, sur terre, sur mer et partout, c'est la même chose. Parlez-moi de lord Nelson, de Davy Crockett, de Paul Jones, de Clive, de Kitchener, de Fremont et de Kit Carson, et de bien d'autres encore...

Saxonne remua la tête, alors qu'il continuait à parler, et ses yeux se mirent à briller, et elle se rendit compte de la joie que ça devait être d'être la mère d'un garçon comme celui-ci. Son corps se mit à lui faire mal, et elle ressentit les mouvements bizarres de la vie qui n'est pas encore née. Bonne race, bonne race, se dit-elle en elle-même. Puis elle pensa à elle et à Billy, aux corps pleins de santé de cette même race, condamnée cependant à rester stérile à cause de ce piège

qu'était ce monde fait par les hommes, et de la calamité de s'être associé avec les plus stupides d'entre eux.

Elle se remit à écouter le garçon.

— Mon père était soldat pendant la guerre civile, était-il en train de lui raconter. Il était à la fois éclaireur, et espion, et a failli par deux fois être pendu par les rebelles en qualité d'espion. A la bataille de Wilson's Creek, il a couru pendant presque un kilomètre en portant sur son dos son capitaine blessé. Il a une balle logée dans sa jambe gauche, juste au-dessus du genou — elle est restée là depuis cette époque, et il me l'a laissé toucher un jour. Avant la guerre, il était chasseur de buffles et trappeur, il a aussi été shérif dans son village quand il avait vingt ans. Et puis, après la guerre, quand il est devenu commissaire à Silver City, il a débarrassé la ville de tous les sales types, et de tous ceux qui avaient la gâchette trop rapide. Il a été dans presque tous les Etats de l'Union, se battant avec n'importe qui quand il était tout jeune, et n'était qu'un gosse quand il a convoyé des troncs d'arbres sur la Susquehanna. Son père avait tué dans un combat debout un homme, d'un seul coup de poing, quand il avait soixante ans. Et quand il en eut soixante-quatorze, sa femme mit au monde des jumeaux. Et il est mort en labourant son champ à quatre-vingt-dix-neuf ans: il détela seulement ses bœufs, et s'assit contre un arbre pour y mourir. Et mon père est exactement comme lui. Il est vieux maintenant, mais il n'a peur de rien, c'est un véritable Anglo-Saxon, voyez-vous ! Il fait partie de la police spéciale, mais lorsqu'il y a des émeutes, il ne touche pas aux grévistes. Il a eu la figure complètement arrachée par une pierre, mais il a cassé sa matraque sur la tête de quelque voyou.

Il s'arrêta le souffle court, et la dévisagea.

— Bonté divine, s'écria-t-il, je n'aurais pas voulu recevoir un coup de cette matraque !

Après un moment, elle lui dit :

— Mon nom est Saxonne.

— Votre nom de famille ?

— Mon prénom.

— Ah ! voilà un nom qui sonne bien.

— Comment donc vous appelez-vous ?

— Tout simplement John, avoua-t-il tristement. Mais je ne veux pas qu'on me désigne par ce nom-là. Il faut que tout le monde

m'appelle Jack. Je me suis colleté avec une douzaine de types qui essayaient de m'appeler John, ou Johnnie... n'y a-t-il pas de quoi être malade?... Johnnie !

Ils se trouvaient maintenant à la hauteur des trémies à charbon du Long Wharf. Le jeune garçon vira de bord et mit le cap sur San Francisco. Ils étaient bien au large, en pleine baie. Le vent d'ouest avait fraîchi et faisait moutonner les fortes vagues de la marée montante. La barque courait joyeusement. Quand des embruns passaient par-dessus bord et les inondaient, Saxonne riait, et l'enfant l'observait d'un air approbateur. Ils croisèrent un bac à vapeur; les passagers du pont supérieur s'attroupèrent d'un côté pour les regarder. Dans le remous du steamer l'esquif embarqua une forte provision d'eau. Saxonne ramassa une boîte de fer-blanc vide et regarda son compagnon.

C'est cela, dit-il, allez-y, écopez ! Et quand elle eut fini: Nous atteindrons Goat Island à la prochaine bordée. C'est là, juste au large de la station des torpilleurs, que nous pêchons, dans cinquante pieds d'eau et à marée montante par-dessus le marché. Vous êtes trempée comme une soupe, hein? Bon sang, votre nom me plaît. Il vous va bien. Vous êtes une Saxonne, pour sûr. Etes-vous mariée ?

Saxonne fit un signe affirmatif, et l'enfant fronça le sourcil.

— Que diable aviez-vous besoin de ça ? Maintenant vous ne pouvez plus courir le monde comme j'ai l'intention de le faire. Vous êtes à l'ancre pour longtemps.

— C'est assez bon d'être mariée, pourtant, fit-elle en souriant.

— Sûr, tout le monde se marie. Mais ce n'est pas une raison pour se presser tant. Vous ne pouviez pas attendre un peu, comme moi ? Je veux me marier aussi, mais pas avant d'être allé partout.

Sous le vent de Goat Island, après avoir recommandé à la docile Saxonne de rester assise bien tranquillement, il amena la voile, et, quand le bateau eut dérivé en position convenable, il mouilla une ancre minuscule. Il sortit les lignes de pêche et montra à Saxonne la manière d'amorcer avec du goujon salé. Puis ils immergèrent les lignes, que faisait vibrer le rapide courant de la marée, et attendirent que le poisson vînt se faire prendre.

— Ça ne tardera guère, dit-il d'un ton encourageant. Je n'ai jamais manqué que deux fois une belle provende en cet endroit. Si nous mangions un morceau en attendant, qu'en dites-vous ?

Elle eut beau protester qu'elle n'avait pas faim, il partagea son lunch avec elle selon les strictes lois de l'équité enfantine, sans excepter un demi-œuf dur et la moitié d'une grosse pomme rouge.

Cependant le poisson ne mordait pas encore. De dessous le capot d'arrière il tira un livre relié en toile.

Saxonne lut le titre. C'était *A float in the forest*.

— Ça vient de la bibliothèque gratuite, avoua-t-il, et il se plongea dans la lecture, tenant la page d'une main et de l'autre la corde, attendant la secousse qui indiquerait une prise.

— Ecoutez ça, dit-il au bout de quelques minutes; il lui lut plusieurs pages décrivant la navigation de deux jeunes garçons sur un radeau emporté par une inondation à travers une forêt tropicale.

— Qu'en pensez-vous? s'écria-t-il en conclusion. Ça se passe sur l'Amazone, dans l'Amérique du Sud, à la saison du débordement. Et dire que le monde est plein de lieux pareils... partout, probablement, excepté à Oakland! Oakland n'est qu'un bon point de départ, je crois. Voilà de l'aventure ou je ne m'y connais pas! Pensez donc à la veine de ces garçons-là! Eh bien, quelque jour, moi aussi je franchirai les Andes jusqu'aux sources de l'Amazone, à travers toute la contrée du caoutchouc, et je descendrai le fleuve en canot jusqu'à son embouchure, si large qu'il est impossible d'apercevoir une rive de l'autre, et que l'on peut puiser de l'eau parfaitement douce dans l'Océan, à une centaine de milles de la terre.

Mais Saxonne n'écoutait plus. Une phrase grosse de sens avait frappé son imagination. *Oakland n'est qu'un bon point de départ*. Elle n'avait jamais envisagé la ville sous ce jour-là. Elle l'avait acceptée comme un endroit où vivre, comme une fin en soi. Mais un endroit d'où partir! Et pourquoi pas! Mais pour aller où? Ici elle fut arrêtée dans ses réflexions par une forte tension de sa ligne, suivie d'une série de secousses. Elle commença à haler main sur main, rapidement, avec précaution, tandis que le jeune garçon l'encourageait, et bientôt les hameçons, le plomb et une grosse morue pantelante basculèrent au fond du bateau. Le poisson détaché de l'hameçon, elle appâta de nouveau la ligne et la rejeta par-dessus bord. Lui corna la page et ferma son livre.

— Ils vont mordre maintenant aussi vite que nous pourrons les tirer de l'eau, dit-il.

Mais la ruée annoncée ne se produisit pas tout de suite.

— Avez-vous lu le *Capitaine Mayne Reid*? demanda-t-il, ou le *Capitaine Marryat*, ou *Ballantyne* ?

Elle secoua négativement la tête.

— Et vous êtes Anglo-Saxonne ! cria-t-il d'un ton railleur. Mais il y en a des tas comme cela à la bibliothèque publique ! J'ai deux cartes, celle de ma mère et la mienne, et j'en emprunte tous les jours, après l'école, avant d'aller faire ma tournée de journaux. Je mets les bouquins dans le devant de ma chemise, sous les bretelles: ça tient très bien. Un jour, en faisant ma distribution au coin de la Seconde Rue et de Market Street... il y avait là une sale bande de gosses, de vrais chenapans... je me suis battu avec leur chef. Il me vise à la poitrine pour me couper la respiration, et son poing aborde en plein sur un bouquin. Si vous aviez vu sa tête ! et qu'est-ce que je lui ai passé, alors ! Toute la bande voulait me tomber dessus, seulement deux fondeurs de fer sont intervenus pour nous faire jouer franc jeu. Je leur ai donné mes livres à tenir.

— Qui a gagné ? demanda Saxonne.

— Personne, avoua-t-il à regret. Je crois que j'étais en train de le rosser, mais les fondeurs déclarèrent partie nulle parce que des agents de police en tournée nous avaient séparés après une demi-heure seulement de bataille. J'aurais voulu que vous voyiez la foule. Je parie qu'il y avait bien cinq cents personnes.

Il s'interrompit brusquement et se mit à haler sa ligne. Saxonne, de son côté, dut en faire autant. Et en deux heures ils attrapèrent vingt livres de poisson à eux deux.

Ce soir-là, bien après la tombée de la nuit, la petite barque à demi pontée entra sous voile dans l'estuaire d'Oakland. Le vent était bon, mais faible, et le bateau avançait lentement, car il remorquait une longue pile de bûches que le jeune homme avait ramassée en dérive, affirmant qu'elle vaudrait trois dollars n'importe où à cause des bois qu'elle contenait. La marée s'égalait sous la pleine lune, et Saxonne repéra les points qu'ils dépassaient, la cale de Transit, Sandy Beach, les chantiers de construction, la clouterie, le quai de Market Street. Le jeune garçon aborda à un appontement en mauvais état au pied de Castro Street, où de longues files de péniches chargées de sable et de gravier étaient amarrées au rivage. Il insista pour le partage égal du poisson, parce que Saxonne avait aidé à le prendre, et il lui expliqua

tout au long les règlements concernant les épaves maritimes, pour lui montrer que la pile de bois lui appartenait entièrement.

Ils se séparèrent au coin de la Septième Rue et de Poplar Street, et Saxonne, chargée de sa pêche, revint seule à pied jusqu'à Pine Street. Bien que fatiguée par cette longue journée, elle éprouvait un étrange sentiment de bien-être; et après avoir nettoiyé le poisson, elle s'endormit en se demandant si, lorsque les jours heureux revendraient, elle pourrait persuader à Billy d'acheter un bateau et de faire avec elle, le dimanche, des excursions analogues.

CHAPITRE XVII

Saxonne dormit toute la nuit, sans agitation ni rêves; elle s'éveilla naturellement, et, pour la première fois depuis des semaines, se sentit reposée. Elle se retrouvait elle-même, comme si avait été soulevé de sa poitrine un poids accablant, ou s'était évanouie une ombre interposée entre elle et le soleil. Sa tête était libérée de ce bandeau d'acier qui la comprimait. Elle se sentait d'humeur joyeuse, et se surprit à chanter en partageant son poisson avec Mme Olsen et Maggie Donahue. Elle se plut à bavarder avec l'une et l'autre, et, rentrée chez elle, s'occupa gaiement à mettre en ordre sa maison négligée. Elle chantait en travaillant, et parmi les notes de sa chanson dansaient et scintillaient les mots magiques du jeune garçon: *Oakland n'est qu'un bon point de départ.*

Tout lui paraissait clair comme dans un livre. Toute l'énigme dont elle et Billy représentaient les données devenait simple comme un problème d'arithmétique élémentaire. Elle avait souffert de la tête, éprouvé d'étranges absences de mémoire. Très bien. Tout cela découlait de ses ennuis, dont elle n'était nullement responsable. Le cas de Billy était précisément le même. Tous leurs malheurs provenaient du piège où ils étaient pris. Oakland était ce piège. Oakland était un bon endroit d'où partir.

Elle passa en revue les événements de sa vie conjugale. Les grèves et les temps difficiles étaient cause de tout. Sans la grève des ateliers du chemin de fer et la bagarre devant sa maison, elle n'aurait pas perdu son bébé. Si Billy n'eût été désespéré par le chômage et la lutte inutile des charretiers, il ne se serait pas mis à boire. S'ils ne s'étaient pas trouvés dans la gêne, ils n'auraient pas pris un locataire, et Billy ne serait pas en prison.

Sa résolution était prise. La ville n'était pas un endroit convenable

pour elle et Billy, pour s'aimer et avoir des enfants. C'étaient les imbéciles qui restaient et courbaient la tête devant le destin. Mais elle et Billy sortiraient et feraient face à la destinée. Où ils iraient, elle n'en savait rien. Mais cela viendrait. Le monde est grand. Par-delà les montagnes environnantes, ou par la Porte d'Or, ils trouveraient quelque part ce qu'ils désiraient. Le jeune garçon s'était trompé sur un point. Bien que mariée, elle ne se sentait pas attachée à Oakland. Le monde s'ouvrait devant elle et Billy comme devant les générations errantes qui les avaient précédés. Seuls les sots étaient restés partout en arrière dans les migrations de la race. Les forts avaient marché en avant. Eh bien, elle et Billy étaient forts. Ils iraient de l'avant, par-dessus les montagnes brunes de Contra Costa ou par la Porte d'Or.

Le jour qui précéda la libération de Billy, Saxonne acheva ses maigres préparatifs pour le recevoir. Il ne lui restait pas un sou, et, n'était la résolution qu'elle avait prise de ne plus faire cet affront à Billy, elle eût emprunté à Maggie Donahue de quoi payer le bac pour se rendre à San Francisco et vendre quelqu'un de ses jolis objets de toilette à elle. N'ayant à la maison que du pain, des pommes de terre et des sardines salées, elle alla à marée basse, l'après-midi, déterrer des palourdes pour faire un ragoût de poisson. Elle ramassa aussi un fagot de bois flotté, et il était neuf heures du soir quand elle sortit de la lagune, portant sur l'épaule son fagot et une pelle à manche court, et de l'autre main le seau de palourdes. Elle suivit le côté le plus obscur des rues et, arrivée au coin, elle traversa vivement la zone de lumière électrique pour ne pas être aperçue des voisins. Mais une femme s'approcha, la regarda vivement et s'arrêta devant elle. C'était Marie.

— Mon Dieu, Saxonne ! s'écria-t-elle. En es-tu à ce point-là ?

Saxonne regarda avec curiosité son ancienne amie, et se représenta promptement toute la tragédie. Marie avait maigri, bien qu'elle eût les joues plus colorées, mais d'une couleur qui inspira des doutes à Saxonne. Ses yeux brillants étaient plus beaux, plus grands, fiévreux, inquiets. Elle était bien habillée... trop bien, et elle avait les nerfs agités. Elle tourna la tête avec appréhension pour regarder dans l'obscurité derrière elle.

Mon Dieu ! soupira Saxonne, et toi... Elle se tut, puis reprit : Viens jusqu'à la maison.

— Si tu as honte d'être vue avec moi... lança Marie, dans un de ses accès de colère subite.

— Non, non, se défendit Saxonne. C'est à cause du bois et des palourdes. Je ne veux pas que les voisins sachent. Viens vite !

— Je voudrais bien, Saxonne, mais c'est impossible. Il faut que j'attrape le prochain train pour San Francisco. J'ai attendu par-là. J'ai frappé à ta porte de derrière. Mais il n'y avait pas de lumière. Billy est encore à l'ombre, n'est-ce pas ?

— Oui, il sort demain.

— J'ai lu cela dans les journaux, dit Marie précipitamment et en regardant derrière elle. J'étais à Stockton quand c'est arrivé, ajouta-t-elle en se retournant vers Saxonne d'un air sauvage. Tu ne me blâmes pas, n'est-ce pas ? Il m'était impossible de retourner travailler après avoir été mariée. J'en avais plein le dos, du turbin. J'étais à bout, je crois, et fichue de toute façon. Si tu savais seulement combien je haïssais la blanchisserie même avant mon mariage ! C'est un sale monde, tu ne t'imagines pas, Saxonne, tu ne peux pas t'imaginer la centième partie de sa saleté. Oh, je voudrais être morte, morte et en dehors de tout cela ! Ecoute... non, je ne peux pas maintenant. Voilà le train descendant qui souffle à Adeline. Il va falloir que je coure. Puis-je venir te...

— Eh là, tu ne peux pas te dégrouiller un peu ? interrompit une voix d'homme.

Celui qui parlait derrière elle était en partie sorti de l'ombre. Saxonne put voir que ce n'était pas un ouvrier, mais, en dépit de son vêtement convenable, quelqu'un de plus bas, dans l'échelle sociale, que le dernier des ouvriers.

— Je viens, attends seulement une petite seconde, plaida Marie.

D'après cette réponse et le ton dont elle fut prononcée, Saxonne comprit que Marie avait peur de cet homme qui rôdait aux confins de la clarté.

— Il faut que je file, adieu ! dit Marie, en fouillant dans l'ouverture de son gant.

Elle saisit la main libre de Saxonne, et celle-ci sentit qu'elle y glissait une petite pièce tiède. Elle voulut résister, la forcer de la reprendre.

— Non, non, supplia Marie. Pour l'amour du bon vieux temps. Un jour, peut-être, tu en feras autant pour moi. Je te reverrai, Adieu !

Soudain, avec un sanglot, elle étreignit des deux mains la taille de Saxonne, écrasant les plumes de son chapeau contre le fagot et pressant son visage contre la poitrine de son amie. Puis elle s'écarta à bout de bras, passionnée, frémissante, et la regardant avidement.

— Allons, débinons-nous vivement, cria la voix impérieuse de l'individu caché dans l'ombre.

— Oh ! Saxonne, gémit Marie; et elle disparut.

Chez elle, la lampe allumée, Saxonne regarda l'obole. C'était une pièce de cinq dollars, une fortune pour elle. Puis elle pensa à Marie, et à l'homme dont elle avait peur, et marqua un nouveau point noir contre Oakland. Encore une de perdue ! D'après ce qu'elle avait entendu dire, ces femmes-là ne vivaient que cinq années, en moyenne. Elle regarda la pièce et la jeta dans l'évier : quand elle nettoya les palourdes, elle l'entendit tinter en tombant dans le tuyau.

Ce fut la pensée de Billy, le lendemain matin, qui poussa Saxonne à s'accroupir sous l'évier, à dévisser le capot de la trappe d'arrêt, et à rattraper la pièce de cinq dollars. On lui avait dit que les prisonniers étaient mal nourris : et l'idée de lui servir des palourdes et du pain sec, après trente jours de ce régime de prison, lui parut par trop abominable. Elle savait qu'il aimait à étendre sur son pain une épaisse couche de beurre, à savourer une bonne tranche de viande bien épaisse frite sur une poêle à sec, et à prendre, en abondance, du café digne de ce nom.

Ce ne fut qu'après neuf heures que Billy arriva, et elle avait mis pour le recevoir sa plus jolie robe de toile blanche. Elle l'entrevit qui montait lentement les marches du perron, et elle se serait précipitée à sa rencontre s'il n'y avait eu, de l'autre côté de la rue, un groupe d'enfants du voisinage qui écarquillaient les yeux. La porte s'ouvrit devant lui au moment où il en touchait le bouton, et une fois entré, il dut la refermer en s'y appuyant du dos, car il refermait les bras sur Saxonne... Non, il n'avait pas déjeuné, mais il n'avait besoin de rien maintenant qu'il la tenait, elle. Il ne s'était arrêté que pour se faire raser, avait décliné une offre d'argent du coiffeur, et fait à pied tout le chemin depuis l'hôtel de ville, faute de quelques sous pour se payer l'omnibus. Mais il aimerait grandement à se laver le corps et changer de linge. Elle ne devait pas approcher de lui avant qu'il ne fût propre.

Cela fait, il s'assit dans la cuisine et la regarda préparer le repas: il remarqua le bois qu'elle mettait dans le feu et lui en demanda la provenance. Tout en s'activant de droite et de gauche, elle lui raconta comment elle l'avait ramassé et comment elle s'était arrangée pour vivre sans le secours du syndicat; quand ils furent à table, elle lui raconta sa rencontre de la veille au soir avec Marie, mais sans parler des cinq dollars.

Billy s'arrêta de mâcher sa première bouchée de bifteck, et cracha la viande sur son assiette.

— C'est elle qui t'a donné de l'argent pour acheter de la viande, articula-t-il lentement. Tu n'avais pas le sou, pas de crédit chez le boucher, et voilà du bifteck. Est-ce vrai ?

Saxonne ne put que baisser la tête.

Son visage à lui avait pris un aspect terrifiant, sans âge, ses yeux un lustre glacial qu'elle leur avait vu pour la première fois à Weasel Park quand il s'était battu avec les trois Irlandais.

— Quoi d'autre as-tu acheté ? demanda-t-il, sans rudesse, sans colère, mais avec la terrible froideur d'une rage que les mots ne peuvent exprimer.

A sa propre surprise, elle était devenue calme. Qu'importait tout cela ? C'était simplement ce à quoi on pouvait s'attendre quand on vivait à Oakland, une des choses à laisser derrière soi quand ce point de départ lui-même aurait été quitté.

— Le café, répondit-elle, et le beurre.

Il vida leurs deux assiettes dans la poêle, y ajouta le morceau de beurre et la tranche beurrée servie sur la table, puis versa par-dessus le contenu du filtre. Il emporta le tout dans la cour de derrière et le jeta dans la boîte à ordure. Quant à la cafetière, il la vida dans l'évier.

Combien reste-t-il de cet argent ? demanda-t-il ensuite.

Saxonne était déjà allée chercher son porte-monnaie.

— Trois dollars et quatre-vingts cents, compta-t-elle, en les lui donnant. J'ai payé la viande quarante-cinq cents.

Il compta l'argent des yeux et se dirigea vers la porte de devant, qu'elle l'entendit ouvrir et refermer après avoir jeté l'argent dans la rue. Quand il revint à la cuisine, Saxonne servait déjà des pommes de terre frites sur une assiette propre.

— Rien n'est trop bon pour les Robert, dit-il, mais, par Dieu, ce

goût-là est trop relevé pour mon estomac: c'est si faisandé que ça pue.

Il regarda les pommes frites, la nouvelle tranche de pain sec et le verre d'eau claire qu'elle mettait près de son assiette.

— Tout va bien, dit-elle en souriant, comme il hésitait. Il ne reste rien de souillé.

Il lança un vif regard sur sa figure, comme s'il y cherchait du sarcasme, puis soupira et s'assit. Presque immédiatement il se releva et lui tendit les bras.

— Je vais manger dans une minute, mais je veux te parler d'abord, dit-il en s'asseyant et en la serrant contre lui. D'ailleurs cette eau-là ne ressemble pas à du café, elle ne s'abîmera pas en refroidissant. Ecoute, tu es tout ce que j'ai en ce monde. Tu n'as pas eu peur de moi et de ce que je viens de faire, et j'en suis content. Nous allons oublier tout ce qui concerne Marie. Je suis assez charitable. Je suis aussi fâché que toi de la voir là. Je ferais n'importe quoi pour elle. Je lui laverais les pieds comme le Christ. Je la ferais manger à ma table et dormir sous mon toit. Mais tout cela n'est pas une raison pour que je touche à quoi que ce soit de ce qu'elle a gagné. Maintenant, oublie-la. C'est toi et moi, Saxonne, toi et moi tout seuls, et au diable le reste du monde ! Rien d'autre ne compte. Tu n'auras jamais plus lieu d'avoir peur de moi. Le whisky et moi ne faisons pas un bon ménage, c'est pourquoi je me sépare de lui. J'ai perdu la caboche complètement et je ne t'ai pas très bien traitée. Mais tout cela est passé, et n'arrivera jamais plus. Je vais repartir de bon pied.

Maintenant comprends bien ceci. Je n'aurais pas dû agir avec tant de précipitation, mais discuter la situation avec toi. Mon sale caractère m'a emporté, et tu sais si j'en ai un. Quand un type peut garder son sang-froid dans la boxe, il devrait le conserver dans le mariage aussi. Seulement je me suis trouvé pris trop soudainement. Il y a des choses que je ne peux pas, que je ne pourrai jamais avaler. Et tu ne voudrais pas m'y forcer, pas plus que je ne voudrais te faire avaler quelque chose qui te répugnerait.

Elle se redressa sur ses genoux et le regarda, enflammée d'une inspiration soudaine.

— Tu dis cela sérieusement, Billy ?

— Pour sûr et certain !

— Alors je vais te dénoncer quelque chose que je ne peux plus avaler. Je mourrais plutôt.

— Eh bien ? demanda-t-il après une pause.

— Ce sera à toi de décider, dit-elle.

— Alors, vas-y de bon cœur.

— Tu ne sais pas à quoi tu t'engages, avertit-elle. Peut-être ferais-tu mieux de te dédire avant qu'il soit trop tard.

Il secoua la tête avec obstination.

— Ce que tu ne peux pas avaler, tu ne l'avaleras pas. Vas-y !

— D'abord, commença-t-elle, plus de racles aux jaunes.

Sa bouche s'ouvrit, mais il réprima ce mouvement involontaire de protestation.

— Et ensuite, plus d'Oakland.

— Je ne saisis pas bien ce second article.

— Plus d'Oakland. J'aimerais mieux mourir que de continuer à y vivre. Plions bagage et filons.

Il digéra longuement cette réponse.

— Où irons-nous ? demanda-t-il enfin.

— N'importe où. Partout. Fume une cigarette et pense-y.

Il hocha la tête et l'observa.

— Tu parles sérieusement ? demanda-t-il au bout d'un instant.

— Tout à fait. J'ai envie de rejeter Oakland tout comme tu as eu envie de balancer le déjeuner, le café et le beurre.

Elle vit qu'il se raidissait dans une résolution. Elle put sentir que son corps même se tendait. Puis il répondit :

— Très bien alors, si c'est cela que tu veux. Nous quitterons Oakland. Nous le quitterons froidement. Que le diable emporte cette ville ! Après tout, elle n'a jamais rien fait pour moi, et je crois être assez costaud pour gratter notre croûte à tous deux n'importe où. Et maintenant que c'est une affaire réglée, dis-moi seulement pourquoi tu en veux à Oakland.

Elle lui fit part de toutes ses réflexions, rassembla tous les faits de son acte d'accusation contre Oakland, sans rien omettre, ni sa dernière visite au Dr Hentley, ni l'intempérance de Billy. Celui-ci ne faisait que l'attirer plus près et proclamer de nouveau ses résolutions. Le temps passait ; les pommes de terre frites se refroidirent, le fourneau s'éteignit.

Quand survint une pause, Billy se leva, sans la lâcher. Il regarda les pommes de terre.

— Froides comme pierre, dit-il, en se tournant vers elle. Mets tes plus beaux habits, et allons manger un morceau en ville pour célébrer ce jour. Je crois que c'est une date, étant donné que nous devons plier bagage et emporter notre bazar du vieux bourg. Et nous n'irons pas à pied. Je peux emprunter quelque chose au barbier, et j'ai assez de bric-à-brac à mettre au clou pour faire la bombe.

Son bric-à-brac se composait de plusieurs médailles d'or qu'il avait gagnées jadis comme amateur dans divers tournois de boxe. Une fois en ville, ils entrèrent dans la boutique d'un prêteur sur gages; l'oncle Sam semblait parfaitement au courant de la valeur des médailles, et, en sortant, Billy faisait sonner dans sa poche une poignée d'argent.

Il était joyeux comme un collégien, et elle se mit au diapason de cette bonne humeur. Il s'arrêta au bureau de tabac du coin pour acheter un sachet de Bull Durham, puis se ravisa et acheta des Impériaux.

— Oh, j'ai le diable au corps aujourd'hui, dit-il en riant. Rien n'est trop bon pour moi, pas même le pétun taillé sur mesure. Et pas de gargotes ni de beuglants japonais pour nous deux. C'est Barnum qu'il nous faut.

Ils allèrent jusqu'au restaurant où ils avaient fait leur dîner de noce, au coin de la Septième Rue et de Broadway.

— Laissons croire que nous ne sommes pas mariés, suggéra Saxonne.

— C'est cela, dit-il, et prenons un cabinet particulier pour que le garçon soit obligé de frapper à la porte chaque fois qu'il entrera.

Mais Saxonne s'effaroucha de cette idée.

— Ça coûtera trop cher, Billy. Tu seras obligé de lui donner un pourboire pour les coups frappés. Allons dans la salle commune.

— Commande ce qui te plaira, dit Billy avec un geste large, quand ils furent assis. Voici du bon filet de famille, à un dollar et demi. Qu'en dis-tu ?

— Et un hachis, appuya-t-elle, et du café extra-supérieur, et des huîtres d'abord, Je veux les comparer avec les huîtres de rocher.

Billy approuva, et leva les yeux du menu.

— Voici des moules bordelaises. Commandes-en pour voir si elles valent mieux que celles de ton Rock Wall.

— Pourquoi pas ? cria Saxonne, dont les yeux dansaient. Le monde est à nous. Nous sommes de simples voyageurs de passage dans cette ville.

— Oui, c'est cela la bonne manière, murmura Billy d'un air absent en parcourant sur le journal la rubrique des théâtres. Matinée au Bell. Nous pouvons avoir des places réservées pour un quart de dollar... Ah, tonnerre de déveine !

Ce cri était si violent et consterné qu'elle parut alarmée.

— Si j'y avais seulement pensé, dit-il, nous aurions pu aller croûter au Forum. C'est le bouiboui où se baladent les types comme Roy Blanchard, pour gaspiller l'argent que nous suons pour eux.

Ils louèrent des places au Théâtre Bell, mais comme ce n'était pas l'heure de la représentation, ils descendirent Broadway et entrèrent au cinéma pour passer le temps. Ils virent d'abord des exercices de cow-boys, puis un film comique français, après quoi vint un drame rural dont l'action se passait quelque part dans le Centre-Ouest. La première scène se déroulait dans une cour de ferme. Le soleil dardait sur une barrière et sur le coin d'une grange, et le sol, sous les grands arbres, était bigarré de rayons et d'ombre. Des poulets, des canards et des dindons grattaient la terre et se pavanaient de place en place. Une énorme truie, suivie d'une ribambelle de gorets, fendait majestueusement la déroute des volailles. Les poulets, à leur tour, se vengeaient sur les petits cochons, les lardant de coups de bec dès qu'ils s'éloignaient de leur mère. Par-dessus la barrière, un cheval contemplait la scène d'un air somnolent, et de temps à autre, à intervalles mathématiques, balançait paresseusement une queue qui étincelait au soleil.

— C'est une journée de chaleur et il y a des mouches ; ne le sens-tu pas ? murmura Saxonne.

— Pour sûr. Et cette queue de cheval, tout ce qu'il y a de plus naturel. Tiens ! je parierais que cette bête-là connaît le truc de l'accrocher par-dessus les rênes. Je ne serais pas étonné qu'on l'appelle Queue-de-fer.

Un chien apparut en courant et se mit à poursuivre la truie, qui avait rebroussé chemin, et, en petits bonds comiques, s'enfuyait hors du film, suivie de sa progéniture. Une jeune fille arriva, un chapeau de paille pendu dans le dos, relevant son tablier plein de grain qu'elle distribua aux volatiles battant des ailes. Des pigeons descendirent

pour prendre part à ce festin chaudement disputé. Le chien revint et se fraya un passage au milieu de la tribu emplumée qui ne fit guère attention à lui, pour flatter sa maîtresse en agitant la queue et découvrant ses crocs. Et, au fond, le cheval encensait par-dessus la barrière et continuait à s'émoucher.

Un jeune homme fit son entrée, avec des intentions immédiatement devinées par un public assidu au cinéma. Mais Saxonne ne prit pas grand intérêt à la scène d'amour, aux implorations pressantes du garçon ni à la timide résistance de la fille. Ses yeux revenaient constamment à la volaille, au sol bariolé sous les arbres, au mur doré de la grange, au cheval somnolent qui sans relâche s'époussetait de sa queue.

Elle se serra contre Billy, et de sa main passée sous son bras, chercha la sienne.

— Oh, Billy ! soupira-t-elle. Je crois que je mourrais de bonheur, dans un endroit pareil. Et, quand le film fut terminé : Nous avons largement le temps avant le théâtre. Restons ici pour revoir cette scène au prochain tour.

Ils attendirent la représentation suivante, et, quand la scène de la ferme reparut, Saxonne s'y intéressa encore plus que la première fois. Elle remarquait maintenant de nouveaux détails : elle voyait les champs à l'arrière-plan, les collines ondulées à l'horizon, et le ciel moucheté de nuages. Elle reconnaissait quelques-uns des poulets, entre autres un vieux coq faiseur d'embarras, qui pour se venger des coups de groin de la truie, picorait particulièrement les gorets, et se précipitait avec un redoublement d'énergie à la distribution de grain. Saxonne regarda encore une fois les champs, les collines et le ciel : elle aspirait l'espace, la liberté, le contentement. Les larmes lui montèrent aux yeux : elle pleura silencieusement de bonheur.

— Je connais un truc qui materait cette rosse si jamais elle accrochait sa queue sur mes guides, murmura Billy.

— Je sais maintenant où nous irons en quittant Oakland, lui déclara-t-elle.

— Où ça ?

— Là !

Il suivit son regard vers l'écran.

— Oh ! dit-il, en se mettant à réfléchir. Puis il ajouta : Et pourquoi pas ?

LA VALLÉE DE LA LUNE

— Billy, veux-tu ?

Elle était tellement anxieuse que ses lèvres tremblaient ; son murmure défailloit et devint presque inintelligible.

— Pour sûr, dit-il. Ce que tu désires est à toi, et je m'écorderais les doigts pour te le donner. J'ai toujours eu moi-même un penchant pour la campagne. Dis donc ! J'ai connu des chevaux comme ça qui se vendaient à moitié prix, et je sais la manière de les guérir de leur vice.

CHAPITRE XVIII

La soirée ne faisait que commencer quand Saxonne et Billy descendirent de l'autobus au coin de la Septième Rue et de Pine Street, en revenant du Théâtre Bell. Ils firent leurs petites provisions ensemble, puis se séparèrent au coin, Saxonne pour rentrer préparer le souper, Billy pour aller voir les camarades, les charretiers qui avaient soutenu la grève pendant son mois de retraite.

Prends bien garde à toi, Billy, lui cria-t-elle à son départ.

— Sois tranquille, répondit-il en la regardant par-dessus son épaule.

Elle sentit son cœur bondir à son sourire. C'était le sourire d'amour sans tache, le sourire d'autrefois qu'elle aurait toujours voulu voir sur sa figure, et pour la possession duquel, armée de sa propre sagesse et de celle de Mercédès, elle était résolue à se servir de toutes ses armes de femme. Cette pensée illumina sa cervelle, et c'est avec un petit sourire de fierté qu'elle se rappela tout son attirail de jolies choses enfermées dans la commode.

Trois quarts d'heure plus tard, elle l'attendait, le souper sur la table, à part les côtelettes d'agneau qu'elle servirait dès qu'elle entendrait son pas. Elle perçut le déclic de la barrière, mais ensuite ce fut un frottement bizarre et confus de pieds nombreux. Elle se précipita pour ouvrir la porte. Billy se tenait sur le seuil, mais un Billy bien différent de celui qu'elle venait de quitter si peu d'instants auparavant. Un petit garçon, près de lui, tenait son chapeau. Sa figure venait d'être lavée, ou plutôt inondée, car la chemise et les épaules étaient mouillées. Ses cheveux pâles étaient humides, collés contre son front, et noircis de sang qui suintait. Ses deux bras pendaient impotents à ses côtés. Mais son visage était calme et grimaçait même un sourire.

— Tout va bien, dit-il pour rassurer Saxonne. C'est une sale blague. Je suis un peu endommagé, mais toujours sur l'arène, ajouta-t-il en franchissant le seuil avec précaution. Entrez, vous autres. Nous sommes tous copains.

Il fut suivi par le garçonnet qui portait son chapeau, par Bud Strothers et un autre charretier qu'elle connaissait, et enfin par deux étrangers. Ceux-ci étaient d'énormes gaillards aux traits durs, qui semblaient ahuris et regardaient Saxonne avec un air craintif.

— Tout va bien, Saxonne, commença Billy. Mais Bud l'interrompit.

— La première chose à faire est de le mettre au lit et de couper ses hardes pour les lui retirer. Il a les deux bras cassés, et voilà les types qui ont fait le coup.

Il montrait les deux étrangers, qui frottaient leurs pieds par terre avec embarras et semblaient plus ahuris que jamais.

Billy s'assit sur le lit, et, tandis que Saxonne tenait la lampe, Bud et les étrangers se mirent à couper son paletot, sa chemise et son tricot.

— Il n'a pas voulu aller à l'hôpital, dit Bud à Saxonne.

— Jamais de la vie! appuya Billy. Je les ai envoyés chercher le Dr Hentley. Il sera ici dans une minute. Je n'ai que ces deux bras. Ils se sont assez bien comportés à mon égard, et je dois leur rendre la pareille. Pas de carabins à apprendre leur métier sur moi!

Mais comment est-ce arrivé? demanda Saxonne, regardant tour à tour Billy et les deux étrangers, intriguée de l'amitié qui régnait évidemment entre eux tous.

— Oh, ce sont de braves types, lança Billy. Ils ont fait ça par erreur. Ce sont des charretiers de San Francisco, et ils sont venus pour nous aider, ceux-là et bien d'autres.

Les deux charretiers semblèrent un peu réconfortés par ces paroles, et hochèrent la tête.

— Oui, même, gronda l'un d'eux, c'est une erreur et... une mauvaise plaisanterie à notre compte.

— La tournée y sera, en tout cas, dit Billy en souriant.

Non seulement Saxonne n'était pas émue, mais elle était à peine troublée. Ce qui était arrivé, il fallait simplement s'y attendre. C'était de pair avec tout ce qu'Oakland avait déjà valu à elle et aux siens. Et d'ailleurs Billy n'était pas dangereusement blessé. Des bras cassés et

une plaie à la tête, ça se guérit. Elle apporta des chaises et fit asseoir tout le monde.

— Maintenant dites-moi ce qui est arrivé, demanda-t-elle. Je suis abasourdie de voir ces deux gros pères qui ont cassé les bras à mon mari, qui le reconduisent à la maison et tiennent un conciliabule d'amitié avec lui.

— Et vous avez le droit de le demander, lui assura Bud Strothers. Eh bien, voici comment c'est arrivé...

— Ferme ça, Bud, interrompit Billy. Tu n'as rien vu de l'affaire.

Saxonne regarda les charretiers de San Francisco. L'un d'eux prit la parole.

— Nous étions venus pour donner un coup de main, vu que les gars d'Oakland tiennent le mauvais bout du manche, et tout au moins, nous avons appris à quelques jaunes qu'il y a des métiers plus sains que de conduire des attelages. Comme ça, moi et Jackson nous suivions notre nez pour voir ce que nous pouvions voir, quand voilà votre mari qui s'amène en rêvassant. Dès que...

— Attends un peu, interrompit Jackson. Dis les choses en ordre à mesure que tu parles. Nous croyions bien connaître les camarades de vue. Mais, votre mari, nous ne l'avions jamais vu par-là, étant donné qu'il était...

— Sauf votre respect, à l'ombre pour quelque temps, reprit le premier interlocuteur. Aussi, quand nous avons vu cet homme, que nous prenions pour un jaune, essayer de s'esquiver en prenant le raccourci par l'impasse...

— L'impasse qui est derrière l'épicerie Campbell, expliqua Billy.

— Oui, derrière l'épicerie, reprit le premier charretier. Eh bien nous avons cru dur comme fer que c'était un de ces étrangers loués par l'intermédiaire de Murray et Ready, qui faisait un détour pour entrer dans l'écurie.

-- Nous en avons attrapé un à cet endroit-là, Billy et moi, intervint Bud.

— Pour lors, nous n'avons pas lanterné, dit Jackson, s'adressant à Saxonne. Nous avons déjà fait du boulot de ce genre, et nous savions comment les arranger aux petits oignons. Nous avons donc attrapé votre mari en plein dans l'impasse.

— Je cherchais Bud, dit Billy. Les enfants m'avaient dit que je le

trouverais quelque part, à l'autre bout. La dernière chose que je me rappelle, c'est Jackson, ici, qui me demande une allumette.

— Et c'est juste alors que j'ai entrepris ma belle besogne, reprit le charretier.

— Qu'est-ce que vous avez fait ? demanda Saxonne.

— Ça, dit l'homme en montrant la blessure sur la tête de Billy. Je l'ai abattu. Il est tombé comme un bœuf, assommé, marmottant quelque chose à propos de quelqu'un qui se marchait sur le pied. Il ne savait pas où il en était, vous comprenez, il était absolument ahuri. Et alors nous avons fait la chose.

L'homme s'arrêta, son histoire terminée.

— Ils lui ont cassé les deux bras avec la barre de fer, continua Bud.

— C'est alors que je suis revenu à moi-même, quand les os se sont brisés, confirma Billy. Et tous deux étaient là en train de se payer ma tête. "Ça te fera tenir tranquille pour quelque temps", disait Jackson. Et Anson ajoutait: "Je voudrais te voir conduire les chevaux avec ces bras-là." Alors Jackson proposa: "Donnons-lui le coup de l'étrier", et il m'envoya une torgnole sur la mâchoire.

— Non, rectifia Anson. Cette torgnole-là est à mon compte.

— En tout cas elle m'envoya de nouveau dans les pays des rêves, soupira Billy. Et quand je repris mes sens, voilà que Bud et Anson et Jackson étaient en train de me débarbouiller sous un réservoir d'eau. Et alors nous avons esquivé un reporter et nous sommes rentrés tous ensemble à la maison.

Bud Strothers leva le poing et montra sa peau fraîchement éraillée.

— Le reporter insistait pour avoir un échantillon de ce qui s'était passé, dit-il. Puis s'adressant à Billy: C'est pour cela que j'ai pris la Neuvième Rue et que je vous ai rattrapé dans la Sixième.

Quelques minutes plus tard, le Dr Hentley arriva et fit sortir les hommes de la chambre. Ils attendirent qu'il eût fini, pour être rasurés sur le compte de Billy, puis ils s'en allèrent. Dans la cuisine le Dr Hentley se lava les mains et donna ses dernières instructions à Saxonne. En s'essuyant, il huma l'air et regarda le fourneau où mijotait un pot.

— Des palourdes, dit-il. Où les avez-vous achetées ?

— Je ne les ai pas achetées, répondit Saxonne. Je les ai déterrées moi-même.

— Pas dans la lagune ? demanda-t-il avec anxiété.

— Si.

— Alors, jetez-les. Jetez-les tout de suite. C'est la mort et la corruption; la typhoïde: j'en soigne trois cas en ce moment, tous attribuables aux palourdes de la lagune.

Après son départ, Saxonne obéit. Encore une marque noire contre Oakland, pensa-t-elle; Oakland, le piège à hommes, qui empoisonnait ceux qu'il ne pouvait pas faire mourir de faim.

— S'il n'y a pas de quoi pousser un homme à la boisson ! grogna Billy, quand Saxonne revint près de lui. A-t-on jamais rêvé d'une pareille déveine ? Combien de fois me suis-je battu sur l'estrade, sans avoir un os brisé ? Et maintenant, cric, crac, voilà deux bras cassés.

— Oh, ça pourrait être pire, dit Saxonne avec un sourire joyeux.

— Je voudrais bien savoir comment.

— Tu aurais pu avoir le cou rompu.

C'eût été tant mieux. Je te dis, Saxonne, que tu ne peux pas me montrer pire.

— Que si ! dit-elle avec assurance.

— Quoi donc ?

— Eh bien, ce serait pire si tu avais l'intention de rester à Oakland, où pareille chose pourrait arriver de nouveau.

— Je ne me vois plus devenant fermier et labourant avec une paire de tuyaux de pipe comme cela, répliqua-t-il.

— Le Dr Hentley dit qu'ils seront plus solides que jamais à l'endroit de la fracture. Et tu sais toi-même que c'est vrai quand les os sont cassés net. Maintenant ferme les yeux et dors. Tu es épuisé; il faut tenir ta cervelle tranquille et cesser de penser.

Il ferma docilement les yeux. Elle glissa une main fraîche, sous sa nuque et l'y laissa.

— Ça fait du bien, murmura-t-il. Tu es si fraîche, Saxonne, ta main et toi tout entière. Etre avec toi, c'est comme quand on sort à la fraîcheur de la nuit après avoir dansé dans une salle trop chaude.

Il se reposa quelques minutes, puis commença à s'agiter.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

— Oh, rien. Je pensais seulement à ces deux copains qui m'ont arrangé comme ça, moi qui ai fait leur affaire à plus de jaunes que je ne peux m'en souvenir.

Quand Billy s'éveilla le lendemain matin, ses papillons noirs

s'étaient dispersés. De la cuisine, Saxonne l'entendit se livrer péniblement à d'étranges acrobaties vocales.

— J'ai une nouvelle chanson que tu n'as jamais entendue, dit-il quand elle lui apporta une tasse de café. Mais je ne me rappelle que le refrain. C'est le vieux qui parle à quelque vagabond de journalier qui veut épouser sa fille. Mamie, celle que Billy Murphy fréquentait avant de se marier, avait l'habitude de la chanter. C'est une espèce de complainte larmoyante, et chaque fois Mamie avait la larme à l'œil. Voici le refrain, et rappelle-toi, c'est le vieux qui débute.

D'un air très solennel, mais d'une voix horriblement fausse, Billy entonna :

*Ah ! ménagez ma pauvre fille,
Car si vous savez rendre heureuse ma Lison,
Quand l'heure arrivera de quitter cette vie,
Moi je vous léguerais ma ferme et ma maison,
Ma charrue et mes bœufs, mes poussins et ma truie,
Et mes petits agneaux qui paissent le gazon.*

— C'est ces poussins-là qui me touchent, expliqua-t-il. C'est comme cela que je me la suis rappelée, en voyant les poussins au cinéma hier. Et quelque jour nous en aurons dans notre ferme, n'est-ce pas, ma petite ?

— Et nous aurons aussi une fille, surenchérit Saxonne.

— Et je serai le vieux birbe qui dira la même chose à son journalier, continua Billy. Ça ne prend pas longtemps pour élever une fille quand on n'est pas pressé.

Saxonne tira de sa boîte l'ukulélé trop longtemps négligé et se mit à l'accorder.

— Moi aussi j'ai une chanson que tu ne connais pas, Billy. Tom la chantait toujours. Il rêvait de prendre des terres du Gouvernement et de s'établir fermier, mais Sarah ne voulait rien savoir. Il la chantait à peu près comme ceci :

*Nous aurons une métairie
Avec cochon, cheval et vache.
Je labourerai la prairie
Et tu conduiras la palache.*

Seulement dans notre cas c'est moi qui ferai le labour. Dis donc, Saxonne, chante-moi *Au temps de la moisson*. Ça aussi, c'est une chanson de fermiers.

Après s'être exécutée, elle s'inquiéta du café qui refroidissait et força Billy à le boire. Impotent des deux bras, il dut se laisser alimenter comme un bébé, et pendant qu'il buvait, la conversation allait son train.

— Je vais te dire une chose, fit Billy entre deux gorgées: Quand nous serons établis à la campagne, tu auras le cheval que tu as désiré toute ta vie. Et il sera tout à toi; tu pourras le monter, l'atteler, le vendre, ou en faire ce que bon te semblera.

Il réfléchit de nouveau, puis continua:

Une chose qui sera utile à la campagne, c'est que je m'y connais en chevaux; c'est important pour commencer. Je pourrai toujours m'employer de ce côté-là, même si ce n'est pas au tarif syndical. Et pour tous les autres travaux de ferme, j'apprendrai assez vite à me débrouiller. Te rappelles-tu ce premier jour où tu m'as dit que tu voudrais avoir un cheval pour passer ta vie à galoper ?

Saxonne s'en souvenait, et c'était au prix d'un sérieux effort qu'elle parvenait à retenir ses larmes. Le bonheur s'épanouissait en elle, et elle se rappelait bien d'autres choses; toutes les chaudes promesses de sa vie, avec Billy, avant cette période de misère, refleurissaient dans son cœur. Puisqu'elles ne s'étaient pas accomplies pour eux, ils iraient ailleurs en chercher l'accomplissement et réaliser le rêve entrevu au cinéma.

Prise d'une inquiétude peu sincère, elle se glissa dans la chambre de derrière pour s'examiner dans la glace de bureau. Non, décidément, elle n'avait pas beaucoup changé. Sans se prendre pour une beauté, elle se jugeait encore bien équipée pour le combat d'amour. Mercédès ne lui avait-elle pas dit que les femmes célèbres de l'histoire, les grandes conquérantes d'hommes, n'étaient pas belles? Cependant Saxonne reconnaissait, en se détaillant, qu'elle était loin d'être laide. Elle étudia ses grands yeux gris, toujours lumineux et vifs à la surface, et dans les profondeurs desquels flottaient toujours des pensées inexprimées, qui fuyaient et se dissipaient pour faire place à d'autres. Elle se rendit compte qu'elle possédait des sourcils magnifiques. Esquissés d'un trait menu, un peu plus foncés que ses

cheveux châains, ils s'accordaient parfaitement avec un nez irrégulier auquel on aurait pu appliquer l'épithète pittoresque d'impudent.

Elle voyait bien que son visage était légèrement amaigri, ses lèvres moins rouges, et qu'elle avait perdu un peu de ses vives couleurs. Mais tout cela reviendrait. Sa bouche n'était pas du type bouton de rose que l'on voit dans les revues illustrées. Elle lui consacra une attention particulière. C'était une jolie bouche, une bouche dont on pouvait se réjouir, une bouche faite pour rire et pour faire rire les autres. Elle s'amusa à l'essuyer, et accentua son sourire en rentrant les coins de ses lèvres. Elle savait que ce sourire-là en provoquait d'autres. Elle se mit à rire rien qu'avec les yeux; c'était une de ses habitudes. Elle rejeta la tête en arrière pour rire des yeux et de la bouche à la fois, laissant voir entre ses lèvres une parfaite rangée de dents bien plantées.

Cela lui rappela le soir où Billy lui avait fait compliment de ses dents, à la salle Germania, après avoir dit à Charley Long qu'il se montait sur le pied. "Pas trop grosses, mais ce ne sont pas non plus les dents de lait d'un bébé. Elles sont juste comme il faut." Il avait ajouté qu'il se sentait faim en les regardant, et qu'elles étaient à croquer.

Elle se souvenait de tous les compliments qu'il lui avait faits, des phrases d'amour et d'admiration qu'elle chérissait comme les plus précieux de ses trésors. Il avait remarqué qu'elle avait une peau fraîche, douce comme du velours et fine comme de la soie. Elle releva sa manche jusqu'à l'épaule, et caressa de sa joue cette peau blanche, dont elle examina minutieusement la texture. Et il lui avait dit qu'elle était gentille, et qu'il ne savait pas ce que ce mot voulait dire avant de l'avoir connue. Il lui avait aussi dit que sa voix était fraîche, et qu'elle lui faisait la même impression que lorsqu'elle posait sa main sur son front. Sa voix le pénétrait complètement, avait-il ajouté, fraîche et délicate comme la brise du matin. Il l'avait comparée au petit embrun si rafraîchissant qui vient vous caresser en début d'après-midi, après une matinée harassante de chaleur. Et même lorsque sa voix se faisait grave, elle était douce et suave comme le violoncelle du théâtre Macdonough.

Il l'avait appelée son petit étalon, son petit yearling, vive et transparente, toute en nerfs, fine, délicate et sensible. Il adorait la façon dont elle portait ses vêtements — elle s'en habillait comme dans un

rêve (ça avait été sa propre expression). Ils faisaient corps avec elle, tout comme la fraîcheur de sa voix, de sa peau et l'odeur de ses cheveux.

Et sa prestance ! Elle monta sur une chaise et pencha la glace de façon à se voir de la ceinture aux pieds. Elle tira sur sa jupe en la relevant. La cheville était toujours aussi mince. Le mollet n'avait rien perdu de son gonflement de maturité délicate. Elle observa ses hanches, sa taille, sa poitrine, son cou, son port de tête, et sourit de contentement. Billy devait avoir raison lorsqu'il avait déclaré qu'elle était bâtie comme une Française, et qu'en fait de lignes et de formes elle pourrait rendre des points à Annette Kellerman.

Il lui avait dit un tas de choses, qui lui revenaient en mémoire en même temps. Et ses lèvres ! Le dimanche où il l'avait demandée en mariage, il lui avait dit : "J'aime vous regarder parler, car chaque mouvement de vos lèvres ressemble à un petit baiser". Et un peu plus tard, le même jour : "Vous m'avez semblé m'être destinée dès le premier regard que j'ai posé sur vous". Il avait aimé aussi sa façon de tenir la maison, et disait qu'il se nourrissait mieux, vivait plus confortablement, passait moins de temps avec ses amis et dépensait moins d'argent maintenant. Et elle se souvenait de ce jour où il l'avait tenue serrée dans ses bras, et lui avait déclaré tout de go qu'elle était la plus grande petite bonne femme qu'il ait jamais connue.

Elle s'inspecta des pieds à la tête dans le miroir ; l'ensemble se tenait et était bon, délicieux même à regarder, elle le savait. Si magnifique que fût Billy comme homme, elle lui était bien assortie. Oui, elle avait parfaitement rempli son rôle vis-à-vis de lui. Elle méritait beaucoup, tout ce qu'il pouvait lui donner, le mieux qu'il pût lui donner. Mais elle se gardait des bévues de l'égoïsme. S'évaluant franchement elle-même, elle l'évaluait avec une égale franchise. Son homme-enfant, son amant, quand il n'était ni harassé par les ennuis, ni pris au piège, ni affolé par la boisson, quand il était vraiment lui-même, méritait bien tout ce qu'elle lui donnait, tout ce qu'elle pouvait lui donner.

Saxonne s'octroya un regard d'adieu. Non, elle n'était pas morte, pas plus que son amour ni celui de Billy. Tout ce qu'il fallait à leur tendresse pour croître et fleurir, c'était un sol propice. Et, s'ils tournaient le dos à Oakland, c'était pour aller chercher ce terrain convenable.

LA VALLÉE DE LA LUNE

— Ohé, Billy ! cria-t-elle à travers la cloison, toujours debout sur sa chaise, inclinant d'une main le miroir en avant et en arrière pour se passer en revue depuis les chevilles jusqu'à la figure, les joues empourprées, espiègle et vivante.

— Oui, l'entendit-elle répondre.

— Je suis en train de devenir amoureuse de moi-même.

— Quel jeu joues-tu là ? demanda-t-il intrigué. Pourquoi es-tu si éprise de ta personne ?

— Parce que tu m'aimes, répondit-elle. Je m'aime jusqu'au dernier morceau, Billy parce que... parce que... eh bien ! parce que tu m'aimes jusqu'au dernier morceau.

CHAPITRE XIX

A soigner et nourrir Billy, à faire le ménage, à échafauder des plans d'avenir, à vendre sa réserve de jolis travaux à l'aiguille, les jours s'envolaient, et Saxonne était heureuse. Elle avait eu du mal à obtenir le consentement de Billy pour la liquidation de ses parures, mais elle finit par le lui arracher à force de cajoleries.

— Je bazarderai seulement celles que je n'ai pas portées, plaidait-elle, et je pourrai toujours en faire d'autres quand nous serons établis quelque part.

Tout ce qu'elle ne vendit pas, ainsi que le linge de maison et leurs hardes de rechange, elle s'arrangea pour le laisser en garde à Tom.

— Va de l'avant, dit Billy. C'est toi qui organises le pique-nique. Ce que tu dis colle. Tu es Robinson Crusoé et je suis ton Vendredi. Es-tu fixée maintenant sur le chemin que nous allons prendre ?

Saxonne secoua la tête.

— Ou sur notre mode de locomotion ?

Elle souleva alternativement ses pieds chaussés de solides souliers de marche. Elle les avait mis ce matin pour la première fois, afin de les briser dans la maison.

— Le train 11, hein ?

— C'est de cette manière-là que les nôtres sont venus dans l'Ouest, dit-elle fièrement.

— Ce sera un vrai trimard, tout de même, critiqua Billy. Et je n'ai jamais entendu parler de femmes trimardeuses.

— Eh bien, en voici une. Après tout, Billy, il n'y a pas de honte à trimarder. Ma mère l'a fait à travers les plaines. Et presque toutes les autres mères en ont fait autant à l'époque. Je me moque de ce que penseront les gens. Je crois que notre race a été sur le trimard depuis

le commencement du monde, cherchant, comme nous allons le faire, un coin de terre qui lui parût bon pour s'y établir.

Au bout de quelques jours, quand sa blessure au cuir chevelu fut suffisamment guérie et que la soudure des os fut en bonne voie, Billy put quitter le lit et marcher un peu. Cependant il restait impotent, avec ses deux bras dans des éclisses.

Le Dr Hentley non seulement accepta, mais suggéra lui-même que le règlement de sa note fût remis à des temps meilleurs. Saxonne le questionna avidement sur les terres du Gouvernement; mais il ne put rien lui dire à ce sujet, sinon qu'il avait une vague idée que c'était une chose du temps passé.

Tom, au contraire, était parfaitement sûr qu'il y avait des terres du Gouvernement à en revendre. Il parla du Honey Lake, du Shasta County et de l'Humboldt.

— Mais vous ne pouvez pas essayer ça à ce moment de l'année, avec l'hiver qui arrive, conseilla-t-il. Ce que vous avez de mieux à faire est d'aller au Sud pour trouver un temps plus doux, par exemple le long de la côte. Il ne neige jamais par-là. Je vais vous dire. Descendez par San Jose et Salinas et rejoignez la côte à Monterrey. Au sud de cette ville, vous trouverez des terres du Gouvernement avec des réserves forestières et des rancheros mexicains. C'est assez sauvage, il n'y a pas de route à proprement parler. Tout ce qu'on y fait, c'est l'élevage du bétail. Mais il y a de beaux cañons à séquoias¹, et de bons terrains de culture qui s'étendent presque jusqu'à l'Océan. Je causais l'an dernier avec un type qui a été partout par-là. Et j'y serais bien allé moi-même, comme toi et Billy, mais Sarah ne veut pas en entendre parler. Il y a de l'or aussi, de ces côtés-là: un tas de gens y font des recherches, et deux ou trois mines de bon rendement ont été ouvertes. Mais ça c'est plus loin à une certaine distance de la côte. Vous pourriez aller voir.

Saxonne secoua la tête.

— Ce n'est pas de l'or que nous cherchons, mais de la volaille et un endroit pour faire pousser des légumes. Nos gens ont eu toutes les chances de trouver de l'or au début, et que leur en reste-t-il ?

¹ Ces majestueux conifères sont une des curiosités de la Californie, où ils atteignent une hauteur de plus de cent mètres. Leurs troncs sont tellement vastes qu'on peut pratiquer à travers certains, une route carrossable. Leur bois est estimé en ébénisterie (N. d. T.).

— Je crois que tu as raison, reconnut Tom. Ils ont toujours voulu jouer trop gros jeu et ils ont raté les mille petites occasions qui leur passaient sous le nez. Regarde ton paternel. Je lui ai entendu dire qu'il avait vendu trois lots dans Market Street à San Francisco pour cinquante dollars pièce. Ils en valent maintenant cinq cent mille. Et regarde l'oncle Will. Il avait des terrains de ferme à n'en plus finir. Était-il satisfait ? Pas du tout. Il voulait devenir un roi du bétail, un vrai Miller et Lux. Et il est mort gardien de nuit à Los Angeles à quarante dollars par mois. Il existe un esprit des temps, et l'esprit des temps a changé. C'est toujours les grosses affaires maintenant, et nous autres, nous sommes les petites patates. J'ai entendu les nôtres parler de la vie dans la Réserve occidentale, partout aux alentours de ce qui est maintenant l'Ohio. N'importe qui pouvait avoir une ferme. Il n'avait qu'à atteler ses bœufs et aller la chercher, et le Pacifique était à des milliers de miles de l'Ouest, et tous ces milliers de miles et des millions de fermes attendaient qu'on les prenne. Tu parles de cent soixante acres ? Quelle blague ! Dans les premiers jours, en Oregon, on parlait de six cent quarante acres.

— C'est comme ça que ça se passait à cette époque : de la terre pour tous, et tant qu'on en voulait. Mais dès qu'on a atteint l'océan Pacifique, ça n'a plus été la même musique. Les grosses affaires se sont créées, et qui dit grosses affaires dit en même temps gros hommes d'affaires. Et chaque gros homme d'affaires représente derrière lui des milliers de petits hommes qui ne peuvent rien faire d'autre que de travailler pour les gros. C'est eux qui sont les gros perdants, tu t'en rends bien compte ! Et si ça ne leur plait pas, c'est la même chose, mais ça n'arrange pas leurs affaires. Ils n'ont même pas la possibilité d'atteler leurs bœufs et de s'en aller, parce qu'il n'y a aucune place où ils puissent s'en aller. La Chine est de l'autre côté, et, entre elle et eux, il y a une sacrée cuvette d'eau salée qui ne peut en aucun cas servir de champ de labour.

— C'est suffisamment clair, constata Saxonne.

— Oui, continua son frère. On voit bien toutes ces choses après qu'elles sont arrivées, quand il est trop tard pour y porter remède.

— Les gros ont été plus malins, remarqua Saxonne.

— Ils ont été plus heureux, rectifia Tom. Quelques-uns ont gagné, mais la plupart ont perdu, et des hommes tout aussi capables que les autres. C'était comme une bande de gamins se bousculant sur le

trottoir pour une poignée de sous. Et pourtant certains n'avaient pas la vue courte. Tu n'as qu'à prendre ton père, par exemple. Il était d'une bonne souche de l'Est, imbu de l'instinct des affaires et parfaitement qualifié pour agrandir son bien. Suppose que ton père ait eu le cœur faible, ou une maladie de reins, ou qu'il ait attrapé des rhumatismes, il n'aurait pas pu courir comme un paladin en chasse après l'arc-en-ciel, ni combattre et explorer l'Ouest en tous sens. Très probablement il se serait établi à San Francisco, il y aurait été obligé, et il aurait gardé ces trois lots de Market Street; naturellement il en aurait acheté d'autres, il serait entré dans des compagnies de vapeurs, il aurait joué à la bourse, construit des chemins de fer et des tunnels de Comstock.

En un mot, il serait devenu lui-même un gros brasseur d'affaires. Je le connais. C'était l'homme le plus énergique que j'aie jamais vu, pensant en un clin d'œil, froid comme un glaçon et impétueux comme un Comanche. Il se serait taillé un passage à travers les gros spéculateurs et les pirates insoucians de l'époque; tout comme il se frayait un chemin vers le cœur des dames quand il passait au galop sur son grand cheval, dans un cliquetis de sabre et d'éperons, ses longs cheveux au vent, droit comme un Indien, bien bâti et gracieux comme un prince de conte de fées aux yeux bleus qui serait en même temps un caballero mexicain; tout comme il se faucha une route à travers les Johnny Rebs pendant la guerre de Sécession, chargeant à la tête de ses hommes et revenant après avoir fait sa trouée, en hurlant comme un Peau-Rouge insatiable de carnage. Cady, qui a aidé à t'élever, m'a raconté tout cela. Cady a chargé avec ton père.

Eh bien, si ton père s'était seulement trouvé cloué sur son lit à San Francisco, il aurait été l'un des gros bonnets de l'Ouest. Dans ce cas, tu serais à l'heure actuelle une jeune femme riche, tu ferais des voyages en Europe, tu aurais une résidence à Nob Hill à côté des Floods et des Crockers, tu détiendrais la majorité des actions dans l'Hôtel Fairmount et quelques autres petites entreprises du même genre. Et pourquoi n'en est-il pas ainsi? Est-ce parce que ton père n'était pas malin? Jamais de la vie. Son esprit était comme un piège d'acier. C'est parce qu'il était rempli, à en éclater, à en déborder, de l'esprit du temps; parce qu'il était tout feu tout flamme et ne pouvait rester en place. Il n'y a pas d'autre différence entre toi et les

jeunes femmes actuelles des familles Flood et Crocker. Ton père n'a pas eu la chance d'attraper un rhumatisme au bon moment: voilà tout !

Saxonne soupira, puis se mit à sourire.

— Tout de même, je les ai battues, dit-elle. Les demoiselles Flood et Crockers ne peuvent épouser des boxeurs, et moi j'en ai épousé un.

Tom la regarda un moment sans comprendre; puis, lentement d'abord, l'admiration se peignit sur son visage.

— Eh bien, je n'ai qu'une chose à dire, déclara-t-il d'un ton solennel. C'est que Billy est tellement veinard qu'il ne connaît pas toute sa veine.

C'est seulement quand le Dr Hentley en eut donné la permission formelle que les bras de Billy sortirent des éclisses, et Saxonne insista pour laisser passer encore deux semaines afin d'éviter le moindre risque. D'ailleurs ces quinze jours complétaient un mois de loyer, et le propriétaire avait consenti à patienter pour les deux derniers mois jusqu'à ce que Billy fût remis sur pied.

La maison Salinger attendait le jour fixé par Saxonne pour reprendre les meubles; et elle avait rendu à Billy soixante-quinze dollars.

— Ce que vous avez déjà versé paiera la location, dit l'encaisseur à Saxonne. D'ailleurs ce sera maintenant du meuble d'occasion. C'est une assez piètre affaire pour les patrons, et rien ne les obligeait à arranger la chose comme cela, vous le savez. Aussi souvenez-vous qu'ils ont été assez gentils avec vous, et quand vous vous installerez de nouveau, ne les oubliez pas.

Avec cette somme et ce que leur rapportèrent les affiquets de Saxonne, ils purent payer toutes leurs petites notes, et il leur resta quelques dollars d'argent de poche.

— J'ai horreur des dettes comme du poison, dit Billy à Saxonne. Maintenant nous ne devons pas un sou à âme qui vive, excepté au propriétaire et au Dr Hentley.

— Ni l'un ni l'autre ne sont assez riches pour attendre bien longtemps, dit-elle.

— Aussi n'attendront-ils pas longtemps, répondit tranquillement Billy.

Elle approuva d'un sourire, car elle partageait son horreur des dettes; et c'était un de leurs traits communs avec cette première vague de pionniers à morale puritaine, qui avaient colonisé l'Ouest.

Saxonne calculait le temps dont elle disposait quand Billy sortirait de la maison, pour empaqueter la commode qui avait traversé l'océan Pacifique par la mer et les prairies dans les attelages de bœufs. Elle embrassa le petit trou laissé par une balle dans la bataille de Little Meadow, comme elle embrassa aussi l'épée de son père, le temps qu'elle le voyait monté sur son grand cheval rouan. Avec une sorte de crainte religieuse, elle s'absorba dans la lecture des poèmes de sa mère dans l'album, et serra contre elle le petit corset en satin rouge de sa mère dans un embrassement d'adieu. Elle redéfit une nouvelle fois les rubans de l'album, pour voir une dernière fois le bois gravé par les Vikings, l'épée en main, sautant de joie sur les plages anglaises. Elle identifia de nouveau Billy à l'un des Vikings, et médita un instant sur les étranges pérégrinations de la semence dont elle était issue. Sa race avait toujours été affamée de terres, et elle prenait plaisir à croire qu'elle avait produit la vérité. Car n'avait-elle pas, mis à part le moment de sa vie qu'elle avait passé en ville, trouvé cette même faim de terres en elle? Et n'allait-elle pas plus loin pour satisfaire cette envie, tout comme l'avaient fait ses ancêtres bien avant elle, tout comme sa mère et son père. Elle se souvenait de l'un des récits de sa mère qui disait comment ils se figuraient la terre promise, alors que leurs chariots défoncés et leurs maigres bœufs se faufilaient dans les neiges de l'hiver précoce des sierras, vers les vastes terres ensoleillées et couvertes de fleurs de la Californie. En rêve, quand elle avait neuf ans, elle regardait en bas de hauteurs neigeuses, comme sa mère avait dû le faire. Elle se souvenait d'une strophe de sa mère et la répétait à haute voix:

*Doux comme les accents aériens du luth
Votre gentille muse a appris à chanter
Et les plaines illimitées de la Californie
S'en vont répétant les notes douces en leur faisant écho.*

Elle soupira de bonheur, et sécha ses yeux. Les mauvais temps étaient peut-être finis, et peut-être avaient-ils constitué ses prairies à

elle, et elle et Billy étaient passés à travers tout cela sans mal, et remontaient les sierras pour tomber sur les plaisantes vallées.

Le matin de leur départ, le camion de Salinger était à la porte, et on enlevait les meubles. Le propriétaire, debout à la barrière, reçut les clefs, leur serra les mains, et leur souhaita bonne chance.

— Vous ne pourriez mieux faire actuellement, leur dit-il. C'est avec mon rouleau de couvertures sur le dos que je suis arrivé à pied moi aussi à Oakland voilà quarante ans. Achetez du terrain, comme je l'ai fait, quand il sera bon marché. Ça vous évitera d'aller à l'asile des pauvres dans votre vieillesse. Il ne manque pas de villes nouvelles en voie de construction. Commencez par le rez-de-chaussée. Le travail de vos mains vous assurera de quoi manger et vous loger, et la terre vous fera riches. Vous connaissez mon adresse. Quand vous le pourrez, envoyez-moi ce petit bout de loyer. Et bonne chance ! Ne vous inquiétez pas de ce que pensent les gens. Celui qui cherche trouve.

Des voisins curieux regardaient derrière les rideaux lorsque Billy et Saxonne remontèrent la rue, tandis qu'un groupe d'enfants les contemplaient bouche bée. Billy portait en bandoulière le rouleau de couvertures dans une bâche de toile peinte; à l'intérieur il y avait des effets de rechange et divers objets nécessaires; à l'extérieur, une poêle à frire et une marmite étaient suspendues aux courroies. Il portait à la main la cafetière. Saxonne trimbalait un petit panier télescopique protégé par une toile cirée, et, sur le dos, la boîte à ukulélé.

— Nous devons avoir l'air de véritables vagabonds, grogna Billy, se recroquevillant sous tous les regards fixés sur lui.

— Ce serait très bien, si nous allions en partie de campement, dit Saxonne en guise de consolation.

— Seulement ce n'est pas le cas.

— Mais ils n'en savent rien, continua-t-elle. Il n'y a que toi qui le saches, et ce qu'ils pensent n'est probablement pas du tout ce que tu imagines. Ils croient sans doute que nous allons faire du campement; et ce qu'il y a de plus drôle, c'est que c'est vrai. Nous allons camper.

Cette remarque encouragea Billy, mais il murmura sa ferme intention de casser la figure au premier type qui le regarderait de travers. Il lança un coup d'œil de côté à Saxonne. Elle avait les joues rouges et les yeux brillants.

— Tu sais, dit-il soudain, j'ai vu une fois un opéra, où des types erraient dans la campagne avec des guitares sur le dos comme toi avec ta boîte à musique. Tu m'y fais penser. Ils ne faisaient que chanter tout le temps.

— C'est pour cela que je l'ai emportée, répondit Saxonne. Quand nous serons dans les chemins de campagne nous chanterons en marchant, et près des feux de campement nous chanterons encore. Nous allons camper, voilà tout. Nous prenons des vacances pour voir le pays. Pourquoi ne nous donnerions-nous pas du bon temps ? Nous ne savons pas où nous dormirons cette nuit, ni les autres. Trouves-tu pas que c'est amusant ?

— C'est un projet de sport fort acceptable, répondit gravement Billy. Mais tout de même, reprenons la première rue et faisons le tour de ce pâté de maisons. Je vois là-bas, au coin, des types que je connais, et je n'ai pas envie de leur endommager le portrait.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Le tramway allait jusqu'à Haywards, mais, sur la proposition de Saxonne, ils descendirent à San Léandro.

— Il faudra bien nous mettre à marcher quelque part, dit-elle. Et puisque nous cherchons du terrain et que nous voulons nous renseigner là-dessus, le plus tôt sera le mieux. D'ailleurs nous devons explorer les terrains de toutes sortes, près des grandes villes aussi bien qu'au fond des montagnes.

— Peuh ! ce doit être ici le quartier général des Portchiougais, remarqua Billy à plusieurs reprises pendant qu'ils traversaient San Léandro.

— On dirait bien qu'ils en ont chassé notre race, observa Saxonne.

— Le fait est qu'ils grouillent par ici, grogna Billy. Il semble que pour un Américain d'origine il ne reste plus de place dans son propre pays.

— C'est sa faute, répondit Saxonne avec un peu de rudesse, car elle éprouvait quelque dépit de l'état de choses qu'elle commençait à saisir.

— Oh ! je ne sais pas. Je crois que l'Américain pourrait en faire autant que le Portchiougais s'il le voulait bien. Seulement il ne veut pas, Dieu merci ! Il n'est guère disposé à vivre de restes comme un cochon.

— Pas à la campagne, peut-être, riposta Saxonne. Mais j'ai vu pas mal d'Américains vivre comme des cochons dans les villes.

Billy, reconnaissant à contrecœur qu'elle avait raison, grommela :

— Je suppose qu'ils quittent les fermes et vont à la ville pour trouver mieux, et alors ils tombent sur un bec de gaz.

— Regarde la ribambelle de gosses ! s'écria Saxonne. C'est la sortie

de l'école. Et presque tous sont des Portugais, Billy, pas des Portchiougais. Mercédès m'a appris à prononcer comme il faut.

— Ils n'ont jamais été si bien nippés dans leur pays, ricana Billy. Il a fallu qu'ils viennent ici pour se vêtir et se nourrir convenablement. Ils sont gras comme des mottes de beurre.

Saxonne approuva de la tête, et soudain son esprit sembla s'illuminer.

— C'est là précisément le point important, Billy. Ils réussissent, et c'est dans les travaux de ferme. Ils ne s'inquiètent pas des grèves, eux.

— Si c'est ce bricolage de jardin à la manque que tu appelles du travail de ferme ! observa-t-il en indiquant du doigt un enclos d'une acre à peine, devant lequel ils passaient.

— Oh ! tu as encore des idées de grandeur, dit-elle en riant. Tu es comme oncle Will, qui, possédant des milliers d'acres, voulait en posséder un million, et qui a fini comme veilleur de nuit. C'est là notre travers à nous autres Américains. Tout sur une grande échelle ! Et pas moins de cent soixante acres comme premier échelon !

— Tout de même, s'entêta Billy, une grande échelle vaut bougrement mieux que tous ces méchants bouts de jardinets.

Saxonne soupira.

— Je ne sais pas lequel des deux vaut le mieux, observa-t-elle enfin, de posséder quelques petits acres et l'attelage que l'on conduit soi-même, ou de ne pas avoir du tout de terrain et de conduire comme salarié les attelages de quelqu'un d'autre.

Le coup fit sourciller Billy.

— Va toujours, Robinson Crusoe, grogna-t-il de bonne humeur. Frotte-moi la peau dur et longtemps. Et le pire, c'est que tu as raison. Drôle d'Américain libre que j'étais, réduit pour vivre à conduire les attelages d'autrui, et à faire grève et assommer les jaunes, sans pouvoir seulement arriver à payer les acomptes pour quelques meubles de bric-à-brac ! Quand même, il y a une chose que je regrette. Ça m'a fait mal au cœur de voir partir ce fauteuil que tu aimais tant, et dans lequel nous avons passé des instants si heureux de notre lune de miel.

Ils étaient maintenant bien sortis de San Léandro, et traversaient une région de fermes minuscules, des fermelettes, comme les appelait Billy. Saxonne déballa son ukulélé pour le régaler d'une chanson.

Elle lui servit d'abord: *Ah ! ménagez ma pauvre fille !* Puis elle entonna de vieux hymnes des meetings de campement pour nègres, dont l'un commençait de cette façon:

*Oyez le zour du zuzement
Qui tonne, qui tonne,
Et la trompette éperdument
Qui sonne, qui sonne !*

Interrompue par le nuage de poussière que soulevait un car d'excursions lancé à toute vitesse, elle en profita pour se débarrasser de son dernier lot de sagesse acquise.

— Ecoute, Billy, nous n'allons pas prendre le premier morceau de terrain venu. Nous devons aborder cette affaire avec des yeux bien ouverts...

— Et les nôtres ne le sont guère, reconnut-il.

— Eh bien, ouvrons-les. "Celui qui cherche trouve." Nous avons tout le temps d'apprendre un tas de choses, quand même cela devrait nous prendre des mois et des mois. Nous sommes libres de porter nos pas où nous voudrons, et mieux vaut un bon départ qu'une douzaine de mauvais. Il faut nous renseigner, causer avec tous les gens que nous rencontrerons, poser des questions à tout le monde. C'est le seul moyen de trouver ce que nous cherchons.

— Je n'ai guère l'habitude d'interroger les gens, objecta Billy.

— En ce cas, c'est moi qui les interrogerai, s'écria-t-elle. Il faut que nous soyons gagnants à ce jeu, et pour cela, il faut le connaître. Regarde tous ces Portugais. Où sont les Américains? Ils ont été les premiers à posséder la terre, après les Mexicains. Qu'est-ce qui a fait disparaître les Américains et réussir les Portugais? Tu vois bien que nous avons des milliers de questions à poser.

Elle pinça quelques accords, et sa voix claire et douce s'éleva gaiement.

*Je m'en retourne à mon verger,
Je vais vivre au pays où fleurit l'oranger.
J'entends mes enfants qui m'appellent,
Je vois leurs larmes qui ruissellent !
Mon cœur s'envole à mon verger !*

Elle s'arrêta pour crier: "Oh! le joli coin! Regarde cette treille couverte de grappes"!

A maintes reprises, raccrochée au passage, elle s'extasiait: "Regarde les fleurs!... Oh, ces légumes!... Vois-tu? Ils ont une vache"!

Des hommes, des Américains, qui passaient dans des charrettes anglaises ou des tapeculs, les dévisageaient curieusement. Saxonne en prenait son parti bien plus facilement que Billy: celui-ci grommelait entre ses dents ou grondait de la gorge.

Sur le bord du chemin, ils aperçurent un ouvrier électricien qui prenait sa collation.

— Arrête-toi et cause avec lui, murmura Saxonne.

— Bah! à quoi bon? C'est un poseur de lignes. Qu'est-ce qu'il peut connaître à la culture?

— On ne sait jamais. C'est un des nôtres. Va de l'avant, Billy, et adresse-lui la parole. Il ne travaille pas pour le moment, en tout cas, et il sera sans doute content de bavarder. Regarde cet arbre de l'autre côté de la barrière, et la manière dont ses branches ont poussé les unes sur les autres. C'est une véritable curiosité. Demande-lui ce que cela veut dire. Ce sera une bonne entrée en matière.

Billy s'arrêta à la hauteur de l'homme.

— Comment ça va? demanda-t-il d'un ton bourru.

L'électricien, un jeune homme, s'arrêta de casser un œuf dur pour regarder curieusement le couple.

— Pas mal, et vous? dit-il.

Billy dégagea ses épaules de son paquet, qu'il laissa tomber à terre, et Saxonne posa son panier.

— Vous colportez? demanda le jeune homme, trop discret, pour s'adresser directement à Saxonne, il semblait partager sa question entre elle et Billy, tout en lorgnant le panier ouvert.

— Non, répondit-elle vivement. Nous cherchons du terrain. En connaissez-vous par ici?

De nouveau il abandonna son œuf, et les observa d'un regard vif comme pour scruter leur situation financière.

— Savez-vous à quel prix se vend la terre par ici? demanda-t-il.

— Non, répondit Saxonne, et vous?

— J'ai de bonnes raisons de le savoir. Je suis né ici. Et les terrains comme tous ceux que vous voyez autour de vous valent de deux ou trois cents jusqu'à quatre ou cinq cents dollars l'acre.

Billy émit un sifflement :

— Je crois que ce n'est pas ce qu'il nous faut.

— Mais qu'est-ce qui le rend si cher ? s'enquit Saxonne. Est-ce du terrain de construction ?

Non pas. Ce sont les Portchiougais, je pense, qui le font monter à ce prix.

— Je croyais qu'il fallait qu'une terre fût fameusement bonne pour être payée cent dollars l'acre, remarqua Billy.

— Oh ! ce temps-là est passé. Jadis on vous donnait la terre pour rien, et, si vous étiez à la hauteur, on vous laissait par-dessus le marché tout le bétail qui y paissait.

— Y a-t-il des terres de Gouvernement par ici ? demanda ensuite Billy.

— Il n'y en a pas et il n'y en a jamais eu. Tout ça, ce sont d'anciennes concessions mexicaines. Mon grand-père avait acheté seize cents acres du meilleur terrain des environs pour quinze cents dollars : il avait payé cinq cents dollars au comptant et le reste en cinq annuités sans intérêt. Mais c'était au début. Il était venu dans l'Ouest en 48, pour chercher un pays sans frimas ni fièvres.

— Il avait bien trouvé son affaire, observa Billy.

— Je vous crois. Et si lui et mon père s'en étaient tenus à la terre, ça aurait mieux valu que de chercher une mine d'or, et moi je ne serais pas obligé de travailler pour vivre. Quel est votre métier ?

— Charretier.

— Vous étiez à Oakland pendant la grève ?

— Pour sûr. C'est là que j'ai conduit presque toute ma vie.

Les deux hommes s'égarèrent dans une discussion à propos des syndicats et des grèves ; mais Saxonne refusa de se laisser détourner de son but, et ramena la conversation sur le terrain.

— Comment se fait-il que les Portugais aient fait monter le prix de la terre, demanda-t-elle.

Le jeune homme dut faire un effort pour s'arracher aux histoires de syndicats, et la regarda un instant avec des yeux éteints, jusqu'à ce que la question se fût enfoncée dans sa conscience.

— Parce qu'ils ont travaillé la terre à l'excès. Parce qu'ils ont travaillé le matin, à midi et le soir, tous, y compris les femmes et les enfants. Parce qu'ils ont su tirer de vingt acres plus que nous ne pouvions en tirer de cent soixante. Prenez par exemple le vieux Silva,

Antonio Silva. Je le connais depuis que je me fais la barbe. Il n'avait même pas de quoi se payer un dîner convenable quand il est tombé sur ce district et a commencé à louer des terres appartenant aux gens de ma famille. Regardez-le maintenant: il vaut carrément deux cent cinquante mille dollars, et je parie bien qu'il a du crédit pour un million, et on ne peut pas évaluer ce que possède le reste de sa famille.

— Et il a tiré tout cela de la terre de vos parents? demanda Saxonne.

Le jeune homme fit un signe affirmatif, manifestement à contre-cœur.

— Alors pourquoi les vôtres n'en ont-ils pas fait autant? poursuivit-elle.

L'électricien haussa les épaules.

— Vous pouvez me fouiller, dit-il.

— Pourtant cet argent-là était dans la terre, insista-t-elle.

— Du diable s'il y était! répliqua-t-il en rougissant légèrement. En tout cas nous ne l'avons jamais vu germer suffisamment pour attirer notre attention. Je crois plutôt que l'argent était dans la tête des Portchiougais. Ils en savaient plus long que nous, voilà tout.

Saxonne paraissait si peu satisfaite de ses explications qu'il se sentit aiguillonné à agir. Il se leva dans un mouvement de colère.

— Venez, dit-il, et je vous ferai voir pourquoi je travaille comme salarié alors que j'aurais pu être millionnaire si mes parents n'avaient pas été des têtes de bois. Voilà ce que nous sommes, nous autres vieux Américains, des Têtes de bois, avec un T majuscule.

Il les conduisit de l'autre côté de la barrière, vers l'arbre fruitier qui avait tout d'abord attiré l'attention de Saxonne. Du tronc divergeaient à la fois les quatre branches principales: à deux pieds au-dessus de la fourche, chacune de ces branches était reliée à ses deux voisines par des bras de bois vivant.

— Vous croyez que ça a poussé comme ça, hein? Eh bien, oui. Mais, quand même, c'est le vieux Silva qui l'a fait: il a pris deux pousses, quand l'arbre était jeune, et les a entortillées l'une avec l'autre. C'est un peu là, hein? Cet arbre-là ne sera jamais abattu par le vent. C'est une attache naturelle et élastique, qui dame le pion à tous les liens de fer. Regardez dans tous les alignements: tous les

arbres sont pareils. Voyez ! Et ce n'est là qu'un des trucs des Portchiougais. Ils en ont des millions dans le même genre.

Vous pouvez en faire votre profit. Ils n'ont pas besoin d'étais quand l'arbre est chargé de fruits. Nous, quand la récolte était abondante, nous étions obligés de mettre cinq supports à chaque arbre. Prenez un verger de dix acres, cela représente plusieurs milliers d'étais; ça coûte de l'argent, et de la main-d'œuvre pour les poser et les retirer tous les ans. Tandis qu'avec ces attaches naturelles il n'y a absolument aucun mal à se donner: elles restent en place tout le temps. Je vous dis que ces Portchiougais sont d'un mille en avance sur nous. Venez, je vais vous faire voir.

Billy, avec son respect de citoyen pour les propriétés closes, manifestait quelque inquiétude des libertés qu'ils prenaient avec la petite ferme. L'électricien le rassura.

— Tout va bien, tant qu'on ne marche pas sur quelque chose. En outre ce terrain a appartenu à mon grand-père et ils me connaissent. Voilà quarante ans que le vieux Silva est venu des Açores. Il alla d'abord garder les moutons dans la montagne pendant une couple d'années, puis il s'amena à San Léandro. Ces cinq acres sont le premier terrain qu'il prit à bail. Puis il commença à louer par cent et par cent soixante acres. Bientôt l'on vit ses sœurs et ses oncles et ses tantes se déverser des Açores; ils sont tous parents là-bas, vous savez. Et San Léandro ne tarda pas à devenir une vraie colonie portchiougaise.

Et pour finir, le vieux Silva acheta ses cinq acres à mon grand-père. Bientôt, et déjà mon père était dans la mélasse jusqu'au cou, il se mit à acheter les terres de mon père par cent soixante acres d'un coup. Et toute sa bande de parents en faisait autant. Mon père s'enrichissait toujours vite, et, pour finir, il mourut endetté. Mais le vieux Silva ne perdait jamais une occasion, si insignifiante qu'elle fût. Et tous les autres lui ressemblent. Ce que vous voyez là, en dehors de la barrière, jusqu'aux ornières de la route, ce sont des féveroles. Nous aurions dédaigné des mesquineries pareilles. Silva ne les méprise pas. Ainsi il a maintenant une maison de ville à San Léandro, et il fait des tournées dans une automobile de quatre mille dollars: quand même, dans sa cour de devant, il fait pousser des vignes jusqu'au trottoir.

— Mais comment? comment a-t-il gagné tout cela? cria Saxonne.

— Par son habileté à exploiter les fermes. Voyez-vous, toute la

sainte famille travaille. Ils n'ont pas honte de retrousser leurs manches et de bêcher, fils, filles et belles-filles, les vieux, les vieilles et les gosses. Ils ont un dicton d'après lequel un enfant de quatre ans ne mérite pas son pain s'il n'est pas capable d'engraisser une vache en la menant paître sur les routes. Aussi la tribu entière des Silvas cultive cent acres en haricots, quatre-vingts en tomates, quarante en concombres, trente en asperges, dix en plantes diverses, et récolte des monceaux d'autres choses.

— Mais comment s'y prennent-ils, s'obstinait à demander Saxonne. Nous n'avons jamais eu honte de travailler. Nous avons travaillé dur, tous, toute notre vie. Je puis trimer plus qu'aucune Portugaise, et je l'ai fait, à la filature. Il y avait des quantités de jeunes Portugaises aux métiers tout autour de moi, et je pouvais bûcher plus qu'elles, tous les jours, et je le faisais. Ce n'est pas une affaire de travail. Mais alors, qu'est-ce donc ?

L'électricien la regarda d'un air préoccupé.

— Je me suis souvent posé cette question-là: nous valons mieux que ces misérables émigrants, me disais-je en moi-même. Nous étions ici avant eux, et nous possédions la terre. Je puis rosser n'importe quel étranger couvé dans les Açores. J'ai reçu une meilleure éducation. Alors, comment diable se fait-il qu'ils l'emportent sur nous, s'emparent de nos terres et fassent des dépôts en banque ? La seule réponse que je sache, c'est que nous manquons de jugeote. Nous ne savons pas nous servir de nos caboches, ou quelque chose y est dérangé. De toute façon, nous n'avons pas été assez malins pour mener des fermes. Nous avons joué aux fermiers. La preuve ? C'est justement pour cela que je vous ai amenés ici, pour vous faire voir la manière dont le vieux Silva et toute sa tribu exploitent une ferme. Regardez ce terrain-ci. C'est un de ses cousins, récemment arrivé des Açores, qui l'a pris pour débiter, et qui paie un bon loyer à Silva. Il ne tardera guère à être à la hauteur et à acheter pour son propre compte les terres de quelques fermiers américains en perdition.

Regardez cela, et encore il vaudrait mieux le voir en été. Pas un pouce de perdu. D'un terrain d'où nous tirions à peine un maigre produit, ils obtiennent quatre amples récoltes. Et voyez si c'est planté dru: des groseilliers entre les rangées d'arbres, des haricots entre les rangées de groseilliers, et encore des rangées de haricots au bout des rangées d'arbres. Je suis sûr que Silva ne voudrait pas ven-

dre ces cinq acres pour cinq cents dollars pièce et au comptant. Il en a donné cinquante dollars l'acre à mon grand-père, à long terme, et me voilà, moi, en train de travailler pour la Compagnie et de poser un téléphone pour le cousin du vieux Silva qui est arrivé des Açores et qui ne sait pas encore parler américain.

Rien qu'avec ce truc de semer des féveroles le long de la route pour engraisser ses cochons, Silva a gagné plus d'argent que mon grand-père n'en tirait de toute sa ferme. Grand-père pinçait le nez à l'idée de semer des féveroles; il est mort avec le nez pincé et des terres toutes grevées d'hypothèques. Avez-vous jamais entendu parler de planter des tomates dans du papier d'emballage? Mon père s'est tordu la première fois qu'il l'a vu faire aux Portchiougais. Et il a continué à se tordre. N'empêche qu'ils ont récolté les tomates à foison, tandis que celles plantées par mon père dans son petit carré étaient dévorées par les cancrelats. Il nous manque la jugeote, ou le truc, ou quelque chose comme cela. Regardez rien que ce bout de terrain: quatre récoltes par an, et chaque pouce de terre produisant sans relâche. Tenez, dans la ville là-bas, il y a des jardins d'une seule acre qui produisent plus que cinquante des nôtres dans le vieux temps. Les Portchiougais sont fermiers de naissance, voilà tout, et nous autres nous n'y entendons rien et n'y avons jamais rien entendu.

Saxonne continua à causer avec l'électricien, le suivant de place en place. A une heure de l'après-midi, ayant regardé sa montre, il leur dit adieu et retourna poser le téléphone pour le dernier émigrant des Açores.

Quand elle était dans une ville, Saxonne portait à la main son panier enveloppé de toile cirée. Mais elle avait disposé les cordes de telle façon qu'une fois sur la route, elle pouvait passer ses bras dans des boucles et le trimbaler sur son dos: dans ce cas, la petite boîte à ukulélé se trouvait repoussée sous son bras gauche.

A un mile de leur point de rencontre avec l'électricien, ils firent halte en un endroit où un petit ruisseau bordé de broussailles traversait la route. Billy opinait pour un lunch froid, et c'était le dernier repas que Saxonne avait préparé dans leur maisonnette de Pine Street; mais elle s'était mis en tête de faire du feu et de préparer du café. Non qu'elle le désirât pour elle-même: seulement elle se disait que dès le début de leur étrange randonnée, tout devait être disposé

autant que possible pour le plus grand confort de Billy. Décidée à lui inspirer un enthousiasme égal au sien propre, il lui répugnait d'en étouffer les premières étincelles par la tristesse d'un repas froid.

— Il y a une chose qu'il faut tout de suite nous ôter de la tête, Billy: c'est l'idée que nous sommes pressés. Nous avons tout le temps devant nous. Nous sommes partis pour nous donner du bon temps, pour vivre une véritable aventure comme on en lit dans les livres. Mon Dieu ! Je voudrais que ce jeune garçon qui m'emmena pêcher à Goat Island me voie maintenant. Il disait qu'Oakland était tout au plus un endroit d'où partir. Eh bien, nous en sommes partis, n'est-ce pas: et c'est ici que nous nous arrêtons pour faire bouillir le café. Fais-nous du feu, Billy, je tiendrai l'eau toute prête et le couvert mis.

— Dis donc, remarqua Billy, tandis qu'ils attendaient que l'eau fût bouillante; sais-tu ce que ceci me rappelle ?

Saxonne le savait certainement, mais elle secoua négativement la tête, voulant le lui entendre dire.

— Eh bien, le second dimanche que je t'ai connue, quand nous sommes allés en voiture à la vallée de Moraga, derrière Prince et Roi. C'est toi qui as mis le couvert pour le lunch ce jour-là.

— Seulement c'était un lunch plus pépère que celui-ci, ajouta-t-elle avec un sourire heureux.

— Je sais une autre chose qui est arrivée ce jour-là et que tu ne devinerais jamais, rappela Billy.

— Je me demande ce que ça peut être, murmura Saxonne, dont les yeux devinaient déjà.

Billy lui répondit aussi avec les yeux, et, d'un geste tout spontané, lui prenant la main, l'appliqua pour une caresse contre sa joue.

— Tu es petite, mais combien chérie ! dit-il, s'adressant à la main emprisonnée. Nous recommençons à nous courtiser à partir du commencement, n'est-ce pas ?

Tous deux mangèrent de bon cœur, et Billy se mit trois tasses de café sur la conscience.

— Hein ! cet air de la campagne vous en donne, de l'appétit ! murmura-t-il en plantant ses dents dans son cinquième sandwich de pain et de viande. Je me sens capable de manger un cheval, et de lui noyer ensuite la tête dans du café.

L'esprit de Saxonne était revenu à tout ce que lui avait dit le



Barbed

jeune électricien, et elle fit une sorte de résumé général des renseignements reçus.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, nous en avons appris, des choses !

— Il y en a une que nous avons sûrement apprise, dit Billy. C'est que ce n'est pas ici un endroit pour nous, alors que le terrain vaut mille dollars l'acre et que nous avons seulement vingt dollars en poche.

Oh, nous n'allons pas rester ici, s'empessa-t-elle de dire. Mais, quand même, ce sont les Portugais qui lui ont donné ce prix-là, et qui y font marcher les choses... et qui envoient leurs enfants à l'école... et qui ont des enfants, et, tu l'as dit toi-même, gras comme des mottes de beurre.

— Aussi je leur tire mon chapeau, répondit Billy. Néanmoins j'aimerais mieux quarante acres à cent dollars pièce que quatre à mille dollars. Je ne sais comment te dire, mais j'aurais une peur bleue dans un si petit terrain... la crainte de tomber en dehors.

Elle était pleinement d'accord avec lui. Au fond de son cœur les quarante acres exerçaient un attrait bien plus vif. A sa manière, si l'on tient compte de la différence d'une génération, elle éprouvait le désir de l'espace aussi fortement que son oncle Will.

— Eh bien, nous ne resterons pas ici, dit-elle à Billy. Nous partons en quête, non pas de quarante acres, mais des cent soixante acres gratuites du Gouvernement.

— Et je trouve que le Gouvernement nous les doit bien pour ce qu'ont fait nos parents. Je te le dis, Saxonne, quand une femme traverse les plaines comme a fait ta mère, et qu'un homme et sa femme sont massacrés par les Indiens comme l'ont été mon grand-père et ma grand-mère, le Gouvernement leur doit quelque chose, en vérité.

— Eh bien, c'est à nous de recueillir cet héritage.

— Et nous le recueillerons, pour sûr et certain, quelque part dans ces montagnes où croissent les séquoias, vers le sud de Monterrey.

CHAPITRE II

Il fallait un bon après-midi pour aller à pied jusqu'à Niles, en passant par la ville d'Haywards; cependant Saxonne et Billy trouvèrent le temps de s'écarter de la grande route du comté pour suivre des voies parallèles, et traversèrent des champs dont la culture intensive débordait jusqu'aux ornières des chemins. Saxonne regardait avec surprise ces petits émigrants à peau brune qui, venus à la terre sans un sou, trouvaient cependant moyen de lui incorporer une valeur de deux cents, cinq cents et mille dollars par acre.

De toutes parts régnait l'activité. Les femmes et les enfants étaient aux champs aussi bien que les hommes. Sans cesse la terre était retournée sens dessus dessous, et ils semblaient ne lui laisser aucun répit. Et elle les payait de leurs peines, sans quoi ils n'auraient pu envoyer leurs enfants à l'école, et on ne les aurait pas rencontrés eux-mêmes en si grand nombre conduisant des tapeculs, des cabriolets d'occasion ou des charrettes légères et solides.

— Regarde leurs figures, disait Saxonne. Elles sont prospères et satisfaites. Quelle différence avec la mine des gens de notre quartier après les grèves !

— Oh, sûrement, ils tiennent le bon filon, reconnut Billy. Ça éclate dans toute leur personne. Seulement, tu sais, il ne faudrait pas qu'ils viennent bomber la poitrine devant moi, sous prétexte qu'ils nous ont subtilisé notre terre et tout le reste.

Mais ils ne montrent pas le moindre signe d'arrogance, observa Saxonne.

— C'est pourtant vrai. Quand même, ils ne sont pas si malins que ça. Je pourrais leur remontrer une chose ou deux en matière de chevaux.

Le soleil se couchait quand ils atteignirent la petite ville de Niles.

Billy, qui avait gardé le silence pendant le dernier demi-mille, risqua une timide suggestion.

— Dis donc, je crois que je m'accommoderais assez bien d'une chambre dans un hôtel. Qu'en penses-tu ?

Mais Saxonne secoua énergiquement la tête.

— Combien de temps crois-tu que dureraient nos vingt dollars à ce train-là ? D'ailleurs, la seule manière de commencer, c'est de commencer au commencement. Nous n'avons pas fait le projet de coucher dans des hôtels.

— Très bien, concéda-t-il, je suis de jeu. Je ne songeais qu'à toi.

— Alors tu ferais mieux de songer que je suis de jeu moi aussi, dit-elle avec indulgence. Et maintenant, nous allons nous occuper de trouver ce qu'il faut pour souper.

Ils achetèrent une belle tranche de bœuf, des pommes de terre, des oignons, et une douzaine de pommes; puis ils sortirent de la ville et allèrent jusqu'à une bordure d'arbres et de buissons dénarrant un ruisseau. Ils dressèrent leur camp près des arbres, sur un banc de sable. Le bois sec abondait aux alentours, et Billy sifflait joyeusement en ramassant et coupant des branches. Saxonne, prompte à suivre toutes ses humeurs, fut mise en joie par les notes atrocement fausses qui s'échappaient de ses lèvres. Elle souriait toute seule en étendant la toile cirée et les couvertures qui allaient leur servir de table, après avoir soigneusement enlevé tous les bouts de bois épars dans le sable. Elle avait beaucoup à apprendre en ce qui concerne l'art de faire la cuisine sur un foyer de campement et elle découvrit tout d'abord que le gouvernement du feu avait beaucoup plus d'importance que son volume. Quand le café eut bouilli, elle fit déposer le marc en y versant quelques gouttes d'eau froide, puis plaça la cafetière au bord des charbons ardents pour la maintenir très chaude. Elle fit frire des ronds de pommes de terre et d'oignons dans la même poêle, qu'elle recouvrit de celle qui devrait servir à Billy. Elle fit griller la viande de la façon que Billy aimait tant, sur la poêle chauffée à sec. Ces préparatifs achevés, pendant que Billy versait le café, elle partagea la viande, puis les pommes de terre et les oignons qu'elle avait remis un instant dans la poêle pour les servir brûlants.

— Que nous faut-il de plus ? s'écria Billy d'un air profondément satisfait, tandis qu'après avoir avalé sa dernière tasse de café, il roulait une cigarette. Il était étendu tout de son long sur le côté, appuyé

sur un coude. Le feu brûlait magnifiquement, et les couleurs de Saxonne étaient avivées par l'envolée des flammes.

— Dire que nos parents, quand ils étaient en route, avaient à craindre les Indiens, les bêtes féroces et toutes sortes de choses; et nous voilà ici, en sûreté comme des punaises dans un édredon. Regarde-moi ce sable. Peut-on souhaiter un meilleur lit? C'est doux comme de la plume. Dis donc, tu me parais assez jolie pour moi, ma grande petite squaw. Je parie qu'on ne te donnerait pas plus de seize ans en ce moment, mademoiselle Bébé-dans-les-bois.

— Vraiment? dit-elle avec ardeur en inclinant coquettement la tête et en découvrant la blancheur de ses dents. Si vous n'étiez pas en train de fumer une cigarette, je vous demanderais si votre maman sait que vous êtes dehors, monsieur Bébé-sur-la-grève.

— Sais-tu? débuta-t-il avec un sérieux évidemment affecté, j'ai une question à te poser, si ça ne te fait rien. Naturellement, je ne voudrais pas blesser tes sentiments, mais tout de même il y a quelque chose d'important que j'aimerais à savoir.

— Eh bien, qu'est-ce que c'est? demanda-t-elle après un instant de vaine attente.

— Tout simplement ceci, Saxonne. Je suis amoureux de toi comme le diable et son train; mais voici la nuit qui vient, et nous sommes à un millier de miles de tout endroit, et... ma foi, je voudrais savoir si nous sommes vraiment et réellement mariés, toi et moi.

— Nous le sommes vraiment et réellement, répondit-elle. Pourquoi?

Oh! rien: mais j'avais pour ainsi dire oublié, et je me sentais un peu embarrassé, tu comprends, parce que si nous n'étions pas mariés, avec l'éducation que j'ai reçue, ce ne serait pas un endroit où...

— Bien, bien, en voilà assez, fit-elle d'un air sévère. Et c'est tout justement le moment et l'endroit où il faut que tu ailles chercher du bois à brûler pour demain matin pendant que je lave la vaisselle et que je mets la cuisine en ordre.

Il se leva pour lui obéir, mais s'arrêta pour l'entourer d'un bras et la serrer d'une étreinte passionnée. Ils ne prononcèrent pas un mot, mais quand il reprit son chemin, le cœur de Saxonne battait et un hymne de gratitude palpitait sur ses lèvres.

La nuit était venue, vaguement éclairée d'abord par les étoiles à

peine distinctes. Puis celles-ci avaient disparu derrière un voile nébuleux qui semblait issu du néant. C'était le commencement de l'été indien de Californie. L'air était tiède, effleuré d'un soupçon de fraîcheur nocturne, et il ne faisait pas de vent.

— Je me sens comme si je venais de commencer à vivre, dit Saxonne, quand Billy, sa provision de bois terminée, vint la rejoindre sur les couvertures devant le feu. J'en ai appris plus long aujourd'hui que pendant dix ans à Oakland. La culture est un sujet plus vaste que je ne croyais.

Billy ne répondit pas. Ses yeux fixes regardaient le feu, et elle savait qu'il roulait quelque chose dans son esprit.

— Qu'est-ce? demanda-t-elle, quand elle le vit parvenu à une conclusion, et en même temps elle posait une main sur la sienne.

— J'étais en train de me représenter ce ranch qui sera le nôtre, répondit-il. Evidemment ce n'est pas mal, toutes ces fermelettes. Ça peut aller pour des étrangers. Mais, nous autres Américains, il nous faut de la place. Je veux pouvoir me dire, en regardant le sommet de la colline que tout ce terrain-là est à moi, et que derrière la colline, c'est encore ma terre jusqu'au sommet suivant, et que plus loin encore, tout le long de quelque ruisseau, mes juments sont probablement en train de paître avec leurs poulains, pâturant ou lançant des ruades autour d'elles. Tu sais, il y a de l'argent à gagner dans l'élevage des chevaux, et spécialement des grosses bêtes de somme qui atteignent le prix de dix-huit cents dollars la paire, des hongres assortis, âgés de quatre ans. De bons pâturages et d'une grande étendue, dans un climat comme celui-ci, c'est tout ce dont ils ont besoin, avec n'importe quelle sorte d'abri pour les périodes de mauvais temps prolongées. Je n'y avais jamais songé auparavant, mais je puis te dire que ce projet de ranch commence à me sembler une bonne affaire.

Saxonne était enthousiasmée. Elle apprenait de nouvelles choses sur son sujet favori, et le mieux, c'est qu'elles venaient de Billy. Mieux encore, il y prenait intérêt lui-même.

— Il y aura place pour cela comme pour tout le reste sur un lot du Gouvernement, dit-elle d'un air encourageant.

— Pour sûr. Autour de la maison nous aurons des légumes, et des fruits, et de la volaille, tout comme les Portchiougais, mais avec de la place en quantité pour promener et aligner les chevaux.

— Mais les poulains, ça doit coûter cher, Billy ?

— Pas trop pour nous. Le pavé use vite les chevaux. Je prendrai mes juments poulinières parmi celles qui sont abîmées par la ville. Je connais ce bout-là de l'affaire. On les vend aux enchères, et elles sont encore bonnes pour des années et des années, bien qu'elles ne vaillent plus rien pour les rues.

Un long silence survint. Dans le feu mourant tous deux se représentaient la ferme à venir.

— C'est joliment tranquille, hein ! dit Billy, s'éveillant enfin de son rêve et regardant autour de lui. Et il fait sombre comme dans une réunion de chats noirs. Quand même, c'est un des meilleurs climats du monde. Bien des fois, étant gosse, j'ai entendu mon père vanter la Californie pour son climat à supporter les couvertures. Il était allé une fois dans l'Est, où il avait passé un été et un hiver, et il en avait eu assez. Il n'aurait jamais voulu y retourner.

— Ma mère disait que ce pays n'avait pas son pareil pour le climat. Comme il a dû paraître merveilleux après la traversée des déserts et des montagnes ! Ils l'appelaient la terre de lait et de miel. Le terrain était si riche, que, d'après ce que disait Cady, il suffisait de le gratter.

— Et du gibier sauvage partout, renchérit Billy. M. Roberts, celui qui adopta mon père, mena du bétail depuis le San Joaquin jusqu'à la rivière Columbia. Il avait quarante hommes pour l'aider, et tout ce qu'ils emportèrent, c'est de la poudre et du sel. Ils vécurent du gibier qu'ils abattaient.

— Les montagnes étaient remplies de daims, et ma mère a vu des troupeaux entiers d'élangs aux environs de Santa Rosa. Nous irons par-là un de ces jours, Billy. Je l'ai toujours désiré.

— Et quand mon père était jeune homme, quelque part au nord de Sacramento, dans une vallée appelée Cache Slough, les *tules*¹ étaient remplis d'ours grizzlys. Il y entraît pour les tuer à coups de fusil. Et quand ils en rencontraient en plein air, lui et les Mexicains les poursuivaient à cheval et les prenaient au lasso. Il disait qu'un cheval qui n'avait pas peur des grizzlys se payait dix fois plus cher que tout autre. Et les panthères ! tous les vieux du pays les appelaient *peintures*, *chats sauvages*, et *vermines*. Oui, nous irons quelque

¹ Grandes étendues de terre, au confluent des fleuves San Joaquin et Sacramento, où croissent d'abondantes jonchaies. (N. d. T.).

jour à Santa Rosa. Il se peut que les terrains de la côte ne nous plaisent pas, et que nous soyons obligés de continuer sur le trimard.

A ce moment le feu était mort, et Saxonne avait fini de broser et natter ses cheveux. Leurs préparatifs de coucher étaient simples, et au bout de quelques minutes ils étaient allongés côte à côte sous les couvertures. Saxonne ferma les yeux, mais elle ne pouvait s'endormir; jamais, au contraire, elle n'avait été mieux éveillée. C'était la première fois de sa vie qu'elle couchait dehors, et aucun effort de volonté ne lui permettait de surmonter l'étrangeté de la situation. En outre, elle avait les membres raidis par sa longue marche, et, à sa grande surprise, le sable n'était rien moins que moelleux. Une heure se passa. Elle feignait de croire que Billy dormait, mais elle était certaine du contraire. Le craquement sec d'un tison la fit sursauter, et elle eut conscience que Billy avait fait un léger mouvement.

— Billy, murmura-t-elle, es-tu éveillé ?

— Oui, répondit-il à voix basse, et je m'aperçois que ce sable est plus dur qu'un revêtement de ciment. C'est une leçon pour moi, mais qui l'aurait cru ?

Tous deux changèrent légèrement de position, essayant en vain d'échapper au contact sournois et irritant du sable.

Soudain un bruit métallique de vrille, causé par quelque grillon caché au voisinage, fit sursauter de nouveau Saxonne. Elle l'endura pendant quelques minutes, mais Billy éclata.

— Dis, quoi que ce soit, ça commence à me porter sur le système.

— Pourvu que ce ne soit pas un serpent à sonnettes ? demanda-t-elle avec un calme qu'elle était loin de ressentir.

— Je pensais justement la même chose.

— J'en ai vu deux à la devanture de la pharmacie Bowman. Et tu sais, Billy, ils ont une dent creuse, et quand ils vous la plantent dans la chair le poison s'écoule par le canal.

— Brr ! fit Billy, avec une crainte qui n'était pas entièrement affectée. C'est la mort certaine, tout le monde le dit, à moins qu'on ne soit un Bosco. Tu te rappelles le type ?

— Bosco les mange tout crus ! Bosco les dévore tout vivants ! cria-t-elle, imitant le boniment d'un aboyeur entendu dans une fête foraine.

— Oui, mais tous les serpents de Bosco avaient eu leurs sacs à venin entevés. Du moins, c'est probable. Bah ! c'est drôle que je ne

puisse pas dormir. Je voudrais bien que ce bougre-là ferme sa boîte. Je me demande si c'est vraiment un serpent à sonnettes.

— Mais non, ce n'est pas possible, trancha Saxonne. Tous les serpents à sonnettes ont été tués voilà longtemps.

— Alors où Bosco a-t-il pris les siens ? demanda Billy avec une logique impitoyable. Et pourquoi ne t'endors-tu pas ?

— Parce que tout ceci est nouveau pour moi, sans doute, fut sa réponse. Tu sais, je n'avais jamais campé de ma vie.

— Moi non plus, et jusqu'ici je croyais que c'était une partie de plaisir, dit-il en changeant de position sur le sable exaspérant, et en poussant un profond soupir. Mais nous nous y habituerons à la longue, je suppose. Ce que d'autres ont fait, nous pouvons le faire, et il y a une quantité de gens qui ont campé en plein air. Tout est pour le mieux. Nous voilà ici, libres et indépendants, sans loyer à payer, sans patrons pour nous...

Il s'arrêta brusquement. De quelque part dans les broussailles venait un frôlement intermittent. Quand ils essayaient de le localiser, il cessait comme par magie, et dès que les premiers symptômes d'engourdissement se manifestaient chez eux, le bruit recommençait d'une façon non moins mystérieuse.

— On dirait que quelque chose rampe vers nous, suggéra Saxonne en se serrant tout contre Billy.

— Bah ! en tout cas, ce n'est pas un Peau-Rouge, fut la seule consolation que Billy put offrir. Et bâillant avec conviction : Ah, zut ! Qu'y a-t-il à craindre ? Pense à ce qu'ont enduré tous les pionniers.

Quelques minutes plus tard, ses épaules se mirent à s'agiter. Saxonne savait qu'il riait nerveusement.

— Je pensais à une histoire que mon père avait l'habitude de me raconter, expliqua-t-il. C'est au sujet de la vieille Suzanne Kleghorn, une des premières pionnières de l'Oregon, Suzanne Œil-de-mur, comme on l'appelait, mais elle savait sacrément bien tirer ! Une fois, sur les prairies, le convoi de charrettes dans lequel elle se trouvait fut attaqué par les Indiens. On installa en cercle toutes les charrettes, et tout le monde, avec le bétail, se mit à l'intérieur — on fit partir les Indiens, en en tuant une bonne partie. Calfeutrés dans leur cercle, les Blancs étaient trop forts. Alors, que penses-tu que les Indiens imaginèrent pour les faire sortir au grand jour et les avoir plus facilement ?

Ils prirent deux filles blanches qu'ils avaient capturées la veille dans un autre convoi, et se mirent à les torturer, hors de la portée des fusils, mais assez près cependant pour que tout le monde puisse voir. Ils pensaient que les hommes blancs ne pourraient supporter la vue d'un tel spectacle, et sortiraient de leur trou, et qu'une fois au grand jour, les Indiens se feraient un jeu de les avoir.

Les Blancs ne pouvaient rien faire: s'ils sortaient pour sauver les filles blanches, ils seraient faits comme des rats, et les Indiens s'empareraient du convoi, et tout le monde serait tué. Mais que fit alors la vieille Suzanne? Elle s'empara d'un fusil à long canon du Kentucky, enfonça dans sa gueule trois fois plus de poudre qu'elle n'aurait dû contenir, visa le grand gaillard qui torturait les filles, et fit partir le coup. La déflagration la projeta d'un seul coup sur les fesses, et en tombant, elle se démit l'épaule et s'en plaignit pendant toute la route vers l'Oregon. Mais elle avait envoyé le grand Indien au pays de ses ancêtres, et il ne sut jamais comment il avait été tué.

Mais ce n'est pas cette histoire que je voulais te raconter. La vieille Suzanne devait aimer le John Barleycorn, et s'y plongeait jusqu'aux oreilles toutes les fois qu'elle le pouvait. Et ses fils et ses filles, et son vieux bonhomme devaient prendre grand soin de ne pas en laisser traîner, car elle aurait eu vite fait de mettre la main dessus.

— Sur quoi donc? demanda Saxonne.

— Sur le John Barleycorn -- ah oui! Tu ne sais pas ce que c'est! C'est un vieux nom pour désigner le whisky. Un beau jour, tout le monde avait décidé d'aller faire un tour (ça se passait dans une petite ville quelque part là-bas, qu'on appelle Bodega, et où ils s'étaient installés avant d'atteindre l'Oregon). La vieille Suzanne déclara bien haut qu'elle ne partirait pas, parce que ses rhumatismes la faisaient horriblement souffrir. Mais la famille avait tout de suite compris: il y avait dans la maison une énorme bonbonne de dix litres de whisky. Ils lui firent savoir qu'ils étaient d'accord pour qu'elle reste, mais avant de partir, ils envoyèrent l'un des petits-fils au sommet d'un des grands arbres de la cour, pour y attacher la bonbonne à quelque vingt mètres du sol. Lorsqu'ils revinrent le soir, ils trouvèrent Suzanne étendue ivre morte sur les dalles de la cuisine.

— Elle était peut-être montée à l'arbre, hasarda timidement Saxonne, tandis que Billy s'était momentanément arrêté de parler.

— Tu n'y es pas, fit Billy dans un grand éclat de rire. Elle s'était

contentée d'installer au pied de l'arbre une grande bassine qui servait à prendre des bains, et d'aller décrocher une vieille pétoire, et enfin de tirer sur la bonbonne jusqu'à ce qu'elle fût réduite en miettes. Tout ce qui lui restait à faire, après ça, fut de laper le whisky tombé dans la bassine.

Saxonne allait s'assoupir de nouveau quand le même frôlement se fit entendre, cette fois plus rapproché. Ses nerfs alarmés y saisissaient quelque chose de furtif, et elle s'imagina qu'une bête de proie rampait vers eux.

— Billy! murmura-t-elle.

— Oui, j'entends, répondit-il d'une voix bien éveillée.

— Ne serait-ce pas une panthère, ou peut-être, un chat sauvage ?

— Bah, marmonna Billy avec soulagement, comme si je ne savais pas ce que c'était ! C'est un lapin, naturellement, j'en ai entendu qui étaient apprivoisés faire ce bruit avec leurs pattes de derrière, exactement de la même façon.

Saxonne essaya en vain de dormir, et à mesure que le temps passait, le sable devenait plus dur, et sa chair et ses os lui faisaient mal à son contact. Et, bien que sa raison repoussât l'idée d'un animal sauvage, son imagination se plaisait à en dessiner des quantités, interminablement.

Un nouveau bruit se fit entendre — ce n'était plus un froissement ou un grattement, mais on avait l'impression d'un grand corps qui passait à travers les broussailles. Quelques brindilles craquèrent en se cassant, et, pour la seconde fois, ils eurent la nette impression que des feuillages s'étaient écartés, et s'étaient remis en place.

— Si le premier animal que nous avons entendu était une panthère, il doit s'agir d'un éléphant, maintenant, fit Billy avec une résignation amusée. Ça semble être une grosse bête. Tiens, écoute, ça a l'air de se rapprocher.

Le bruit cessait fréquemment, puis reprenait de plus belle, toujours plus fort, toujours plus près. Billy s'assit de nouveau sur les couvertures, et passa son bras autour de Saxonne, qui avait pris la même position.

— Je n'ai pas encore fermé l'œil, ronchonna-t-il. Tiens, le voici qui revient, je donnerais cher pour savoir ce que c'est !

— Il fait autant de bruit que pourrait en faire un grizzly, dit

Saxonne en tremblant, à cause de la nervosité qui la gagnait, et du froid de la nuit.

— Pour sûr que ça n'est pas une sauterelle, ironisa Billy.

Il s'apprêtait à quitter les couvertures, quand Saxonne l'attrapa par le bras.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Oh, je n'en sais pas trop rien, mais je puis te jurer que ça commence à me taper sur le système. Si je n'arrive pas à trouver ce que c'est, je vais devenir cinglé. Je vais juste aller voir ce que c'est, mais je te promets que je ne m'approcherai pas de trop près.

La nuit était si noire qu'à peine Billy avait dégagé sa main de celle de Saxonne qu'il était déjà hors de sa vue. Elle s'assit, et attendit. Le bruit avait cessé, et elle suivait à l'oreille la progression de Billy, par le craquement distinct des brindilles et des branches mortes. Il revint peu après, et se faufila sous les couvertures.

— J'ai dû lui faire peur, et il est probablement parti. Il a de très bonnes oreilles, et lorsqu'il m'a entendu arriver, il a dû détalier. J'ai pourtant bien fait attention à ne pas faire trop de bruit. Oh ! Le voilà qui revient !

Ils se rassirent. Saxonne poussa alors du coude Billy :

— Là, lui dit-elle dans un soupir presque inaudible. Je l'entends respirer. Il vient presque de renifler.

Une branche morte craqua si fort près d'eux qu'ils sursautèrent tous les deux en même temps.

— Je ne vais pas endurer plus longtemps cette facétie, déclara Billy d'un ton irrité. Si je le laisse faire il sera sur nous dans un moment.

— Que vas-tu faire toi-même ? demanda-t-elle avec anxiété.

— Hurler à tue-tête. Nous verrons bien ce qu'il en résultera.

Il prit une profonde aspiration et proféra un cri sauvage.

Le résultat dépassa de beaucoup toutes leurs expectations, et le cœur de Saxonne s'emballa dans une véritable panique. A l'instant même l'obscurité éclata en sons et mouvements désordonnés. Il y eut des craquements de buissons, des élans et des plonges de corps lourds dans diverses directions. Heureusement pour leur santé mentale, tous ces bruits s'éloignaient et finirent par se perdre.

Billy fut le premier à rompre le silence.

— Et que penses-tu de cela ? Bon sang ! Tous les amateurs de

boxe disaient que je n'avais peur de rien. Quand même, je suis content qu'ils ne m'aient pas vu cette nuit. J'en ai tout mon soul de ce sable de malheur. Je vais me lever et allumer le feu, grogna-t-il.

Ce fut facile. Il y avait des braises sous la cendre, et les branches qu'il y jeta s'enflammèrent rapidement. Quelques étoiles perçaient la brume du zénith. Il les regarda, réfléchit, et se mit en devoir de s'éloigner.

— Où vas-tu encore ? cria Saxonne.

— Oh, nulle part ; j'ai une idée, répondit-il évasivement ; et il sortit hardiment du cercle éclairé par le foyer.

Saxonne resta assise, enveloppée jusqu'au menton dans ses couvertures, et admirant son courage. Il n'avait pas même pris la hachette, et il marchait dans la direction où le tumulte s'était évanoui. Au bout de dix minutes il revint en riant sous cape.

— Les enfants du diable ! Ils m'ont eu dans les grands prix. Bientôt je serai effrayé de mon ombre... Ce que c'était ? Ah ! tu ne le devinerais pas en mille ans. Une petite troupe de veaux à moitié de leur croissance, et ils ont eu plus peur que nous.

Il fuma une cigarette près du feu, puis rejoignit Saxonne sous les couvertures.

— Drôle de fermier que je ferais, railla-t-il, si je me laisse démonter comme cela par une bande de bouvillons. Je parie bien que ton père ou le mien n'auraient pas sourcillé. De la race montée en graine, voilà ce que nous sommes.

— Pas du tout, contesta Saxonne. La race est excellente. Nous sommes aussi capables que les nôtres l'ont jamais été, et, en plus, nous avons une meilleure santé. Elevés d'une autre façon, ayant vécu dans les villes depuis notre enfance, nous connaissons les bruits et les choses de la ville, mais nous ignorons ceux de la campagne. Notre entraînement n'a pas été fait d'après nature, voilà en résumé toute l'énigme. Maintenant nous commençons un entraînement naturel. Accorde-nous un peu de temps, et bientôt nous dormirons dehors aussi profondément que l'ont jamais fait ton père ou le mien.

— Mais pas sur le sable, grogna Billy.

— Nous n'essaierons plus. Voilà une chose apprise une fois pour toutes, et apprise dès le début. Maintenant tais-toi et dors.

Leurs craintes s'étaient évanouies, mais le sable, qui, maintenant, recevait leur attention sans partage, redoublait d'inflexibilité. Billy

LA VALLÉE DE LA LUNE

s'assoupit le premier, et les coqs commençaient à chanter quelque part à distance quand les yeux de Saxonne se fermèrent. Mais ils ne pouvaient échapper au sable, et leur sommeil fut agité.

A la première grisaille de l'aube, Billy se glissa hors de son fourreau et fit flamber un grand feu. Saxonne s'en approcha toute frissonnante. Ils avaient les yeux creux et fatigués. Elle se mit à rire. Il en fit autant à contrecœur, mais ses regards s'éclaircirent en tombant sur la cafetière, qu'il mit immédiatement à bouillir.

CHAPITRE III

D'Oakland à San Jose il y a une distance de quarante miles, que Saxonne et Billy franchirent aisément en trois jours. Ils ne rencontrèrent plus d'électriciens au bavardage complaisant et indigné, et rares étaient pour eux les occasions de converser avec les passants de hasard. Ils croisèrent nombre de vagabonds, munis de leur rouleau de couvertures, et voyageant vers le nord ou vers le sud sur la route du comté; mais après avoir causé avec quelques-uns d'entre eux, Saxonne ne tarda pas à se convaincre qu'ils ne connaissaient rien ou à peu près en fait de culture. La plupart étaient des vieux, affaiblis physiquement ou mentalement, et ne sachant parler que de l'ouvrage, des endroits où il y aurait peut-être de bons emplois, de ceux où il y en avait eu: et ces endroits étaient toujours fort éloignés. De leurs racontars elle put cependant glaner une conclusion, à savoir que le district qu'elle et Billy traversaient en ce moment était une région de petites fermes où la main-d'œuvre, dans les cas très rares où elle se trouvait requise, était généralement fournie par des travailleurs portugais.

Les fermiers eux-mêmes étaient dépourvus d'amabilité. Plusieurs dépassèrent Billy et Saxonne, souvent avec des voitures à vide, mais aucun ne les invita à y monter avec eux. Lorsque la chance s'offrait à Saxonne de leur poser quelque question, ils la regardaient avec curiosité ou méfiance, et donnaient des réponses ambiguës ou facétieuses.

— Ce ne sont pas des Américains ! que le diable les confonde, maugréait Billy. Autrefois tout le monde était ami.

Mais Saxonne se rappelait sa dernière conversation avec son frère.

— C'est l'esprit des temps qui a changé, Billy. En outre, ces gens-là sont trop près des villes. Attends que nous soyons plus loin, et nous en trouverons de plus aimables.

— C'est une bande de mufles par ici, fit-il avec dédain.

— Sans doute ont-ils des raisons de l'être, répondit-elle en riant. Sans que nous le sachions, peut-être plus d'un des jeunes que tu as rossés étaient de leurs fils.

— Si je pouvais seulement le croire ! dit Billy avec ferveur. Pour moi, quand même je posséderais dix mille acres, un homme arpentant la route avec ses couvertures me paraîtrait aussi estimable que moi-même, et peut-être plus. En tout cas je lui accorderais le bénéfice du doute.

Billy demanda du travail, d'abord au petit bonheur, ensuite, dans les grosses fermes seulement. La réponse invariable fut qu'il n'y avait pas d'ouvrage. Quelques paysans lui dirent qu'on labourait après les premières pluies. De-ci de-là, on retournait à sec de petits bouts de terrain. Mais en général les fermiers attendaient.

— Mais, sais-tu labourer ? demanda Saxonne à Billy.

— Non, mais je crois que c'est un truc facile à apprendre. Le premier laboureur que je verrai à l'œuvre, je lui demanderai une leçon.

Au milieu de l'après-midi du second jour, l'occasion se présenta. Billy s'assit sur la barrière d'un petit champ et regarda un vieillard qui menait sa charrue tout autour.

— Bah ! c'est simple comme bonjour, commenta-t-il d'un air de dédain. Si un pauvre vieux comme celui-là peut conduire une charrue, moi je pourrais en mener deux.

— Vas-y, essaie ! proposa Saxonne.

— A quoi bon ?

— Poltron ! railla-t-elle, mais avec un visage souriant. Tout ce que tu risques c'est de lui demander : tout ce qu'il peut te dire de pire, c'est non. Et quand même ? Tu as affronté la Terreur de Chicago pendant vingt reprises sans flancher.

— Ah, mais, c'est différent, objecta-t-il en descendant de l'autre côté de la barrière. Je parie deux contre un que le vieux birbe va m'envoyer paître.

— Mais non ! Dis-lui seulement que tu voudrais apprendre, et demande-lui de te laisser conduire un peu sa charrue. Dis-lui que ça ne lui coûtera rien.

— Bah ! S'il fait le malin je lui prends sa charrue de force.

Du haut de la barrière, mais trop loin pour entendre, Saxonne

observa l'entrevue. Quelques instants après, les guides furent transférées au cou de Billy, et les mancherons passèrent entre ses mains. Puis l'attelage se mit en route, et le vieux paysan marcha à côté de Billy en l'accablant d'une volée de conseils. Lorsqu'ils eurent fait le tour un certain nombre de fois, le fermier traversa les sillons pour rejoindre Saxonne.

— Il a déjà labouré, n'est-ce pas, un petit brin ?

Saxonne fit non de la tête.

— Jamais de sa vie. Mais il sait conduire les chevaux.

— On voit bien qu'il n'est pas empoté, et il apprend bougrement vite.

Le fermier gloussa et se tailla une chique dans une carotte de tabac.

Je crois bien qu'il ne me laissera pas le temps de me fatiguer ici si je m'assois près de vous.

La surface à labourer devenait de plus en plus restreinte, mais Billy ne manifestait aucune disposition à quitter la charrue, et les spectateurs perchés sur la barrière étaient engagés dans une sérieuse conversation. Les questions de Saxonne s'envolaient rapides et pressées, et il lui fallut peu de temps pour conclure, des réponses du vieux, qu'il ressemblait étonnamment au signalement que l'électricien avait fait de son père.

Billy persista jusqu'à ce que le champ fût complètement labouré, et le vieillard les invita à passer la nuit chez lui. Il y avait un bâtiment désaffecté où ils trouveraient un petit poêle, et il leur donnerait du lait frais. En outre, si Saxonne voulait mettre à l'épreuve ses aspirations de fermière, elle pourrait essayer de traire la vache.

La leçon de traite réussit moins bien que le labourage de Billy; mais quand celui-ci se fut bien moqué d'elle, Saxonne le mit au défi d'essayer, et il échoua aussi piteusement qu'elle-même. Saxonne avait des yeux et des questions pour tout, et elle ne tarda pas à comprendre que ce qu'elle voyait était l'envers des choses. La ferme et le fermier étaient démodés. Ici, pas de culture intensive, mais trop de terre, et trop peu cultivée. Tout allait à l'abandon. La maison, la grange et les dépendances tombaient en ruine. La cour de devant était envahie par les mauvaises herbes. Il n'existait pas de potager; le petit verger était vieux, maladif et négligé, les arbres tordus, cagneux et rongés de mousse grise. Saxonne découvrit que les fils et les filles

du vieillard avaient quitté la campagne pour la ville. Une de ses filles avait épousé un docteur, une autre professait dans une école normale; un de ses fils était mécanicien au chemin de fer, un autre architecte, et le troisième faisait le reportage judiciaire pour un journal de San Francisco. De temps en temps ils venaient en aide à leurs vieux parents.

— Qu'en penses-tu? demanda Saxonne à Billy, tandis qu'il fumait sa cigarette après dîner.

Il haussa les épaules d'un air indulgent.

— Euh! c'est facile à comprendre. Le vieux birbe est comme son verger, couvert de mousse. Il ne connaît pas le premier mot de son métier: c'est visible comme le nez au milieu du visage, surtout quand on a passé par San Léandro. Et ses chevaux! Ce serait lui rendre service et lui faire réaliser une économie que de les abattre tous les deux. Il n'y a pas de danger que tu voies des Portugais avec des bêtes pareilles. Et ce n'est pas par fierté, ni pour se faire remarquer, qu'il faut avoir de bons canassons. C'est une bonne affaire: ça paie; c'est le bon jeu. Les vieux chevaux mangent plus que les jeunes pour se maintenir en forme, et ils ne peuvent fournir la même quantité de travail. Mais pour sûr ils reviennent aussi cher à ferrer. Et c'est lui qui les étrille par-dessus le marché. A chaque minute leur possession lui fait perdre de l'argent. Je voudrais que tu voies comment on tire parti des chevaux et comment on les tient en forme dans les villes.

Après un sommeil réparateur et un déjeuner matinal, ils se préparèrent au départ.

— J'aurais bien voulu vous donner une ou deux journées de travail, dit le vieillard en prenant congé, mais je n'en vois pas la possibilité. La ferme suffit tout juste à nous occuper, ma vieille et moi, maintenant que les enfants sont partis; et encore pas toujours. Il me semble que les temps sont durs depuis une longue période. Ça n'a jamais marché comme avant depuis Grover Cleveland.

De bonne heure dans l'après-midi, aux approches de San Jose, Saxonne proposa une halte.

— Je vais entrer là et engager conversation, déclara-t-elle, à moins qu'on ne me lâche les chiens dessus. C'est le plus joli endroit que nous ayons encore vu, n'est-ce pas?

Billy, toujours obsédé par des visions de collines et de grands espaces, marmotta un consentement dépourvu d'enthousiasme.

— Regarde les légumes, et les fleurs en bordure ! C'est plus fort que les tomates plantées dans du papier d'emballage.

— Je ne vois pas à quoi ça sert, objecta Billy. Que peuvent rapporter des fleurs qui prennent la place où l'on pourrait récolter de bons légumes ?

— C'est justement ce dont je vais m'informer.

Elle indiqua, devant la petite maison, une femme penchée vers la terre et travaillant avec une truelle.

— Je ne connais pas son caractère, mais au pis aller elle ne peut être que mesquine. Tiens, elle nous regarde. Pose ton ballot à côté du mien, et entre avec moi.

Billy débarrassa ses épaules des couvertures, mais préféra attendre. Saxonne, en montant l'allée étroite et bordée de fleurs, remarqua deux hommes qui travaillaient dans les carrés potagers ; l'un était un vieux Chinois, l'autre, vieux aussi, avec des yeux noirs, trahissant une origine étrangère. Tout ici semblait propre et marchait comme il faut, et c'était de la culture intensive s'il en fut : cela sautait aux yeux des plus novices. La femme se redressa et se détourna de ses fleurs. Saxonne vit qu'elle était d'âge moyen, mince de taille, et habillée simplement mais convenablement. Elle portait des lunettes, et Saxonne lut sur son visage une amabilité un peu inquiète.

Saxonne pesta intérieurement contre le panier revêtu de toile cirée, qu'évidemment cette femme l'avait vu poser à terre.

— Nous ne sommes pas des colporteurs, s'empressa-t-elle d'expliquer.

— Oh ! excusez mon erreur.

Cette fois son sourire était encore plus bienveillant, et elle attendit que Saxonne exposât le but de sa visite.

Sans se démonter, celle-ci entra carrément en matière.

— Nous cherchons du terrain. Nous voulons être fermiers, vous comprenez, et avant d'en acheter nous désirons découvrir le genre de terre qu'il nous faut. Et la vue de votre jolie propriété m'a suggéré toutes sortes de questions. Voyez-vous, nous ne connaissons rien à la culture. Nous avons toujours vécu en ville, mais maintenant nous y avons renoncé ; nous voulons vivre à la campagne et être heureux.

Elle fit une pause. Le visage de la dame prit une expression taquine sans rien perdre de son amabilité.

— Mais comment savez-vous que vous serez heureux à la campagne ? demanda-t-elle.

— Oh, je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que les pauvres gens ne peuvent pas être heureux à la ville avec les crises ouvrières qui se produisent continuellement. S'ils ne peuvent pas être heureux non plus à la campagne, c'est donc qu'il n'y aurait de bonheur nulle part, mais cela ne semble pas juste, n'est-ce pas ?

— Vous raisonnez bien, en principe, ma chérie. Seulement il ne faut pas oublier qu'il y a à la campagne beaucoup de gens pauvres et malheureux.

— Mais vous ne semblez ni pauvre ni malheureuse, hasarda Saxonne.

— Vous êtes une délicieuse créature.

Saxonne vit affluer à son visage une teinte de plaisir qui y persista pendant qu'elle reprenait :

— Tout de même, il se peut que je sois particulièrement douée pour vivre et réussir à la campagne. Vous dites vous-même que vous avez passé toute votre vie en ville et que vous ne connaissez pas le premier mot de la vie rurale. Savez-vous même si elle ne vous brisera pas le cœur ?

Saxonne se rappela les mois terribles passés dans le petit logement de Pine Street.

— Je sais déjà que la ville me rendra malheureuse. Il se peut que la campagne en fasse autant, néanmoins c'est mon unique chance, voyez-vous ! C'est cela ou rien. En outre, nos parents avant nous étaient tous gens de campagne. C'est le mode de vie qui semble le plus naturel. Et mieux encore, me voilà ici, ce qui prouve que tout au fond de moi-même je dois avoir besoin de la vie au grand air, je dois être, comme vous dites, particulièrement douée pour vivre aux champs ; sans quoi je ne serais pas ici.

L'autre approuva d'un signe de tête, et la regarda avec un intérêt croissant.

— Et ce jeune homme... commença-t-elle.

— C'est mon mari. Il a été charretier jusqu'au moment de la grande grève. Mon nom est Roberts, Saxonne Roberts, et mon mari s'appelle William Roberts.

— Moi je m'appelle Mme Mortimer, répondit l'autre en s'inclinant avec politesse. Je suis veuve. Si vous voulez bien faire signe à votre

mari d'entrer, j'essaierai de répondre à quelques-unes de vos nombreuses questions. Dites-lui de poser les paquets en dedans de la barrière... Et maintenant, quelles sont les questions qui vous étouffent ?

— Oh ! toutes sortes ! Est-ce que ça rapporte bien ? Comment avez-vous organisé tout cela ? Combien a coûté le terrain ? Est-ce vous qui avez fait bâtir cette belle maison ? Combien payez-vous vos ouvriers agricoles ? Comment avez-vous appris à connaître tous les différents produits, ceux qui poussent le mieux et ceux qui rapportent le plus ? Quelle est la meilleure manière de les vendre ? Comment les vendez-vous ?

Saxonne s'arrêta et se mit à rire.

— Oh ! j'ai à peine commencé. Pourquoi avez-vous mis partout des fleurs en bordure ? J'ai bien regardé les fermes portugaises aux alentours de San Léandro, mais jamais je n'ai vu de fleurs parmi les légumes.

Mme Mortimer leva la main.

— Laissez-moi répondre d'abord à votre dernière question. C'est la clef de presque tout le reste.

Mais à ce moment Billy arrivait, et l'explication fut différée jusqu'après sa présentation.

— Les fleurs vous ont tiré l'œil, n'est-ce pas, ma chérie ? reprit Mme Mortimer. Elles vous ont fait passer la barrière et vous ont amenée jusqu'à moi. Et c'est justement dans ce but qu'elles sont plantées avec les légumes, pour capter les regards. Vous ne sauriez croire le nombre d'yeux qu'elles ont attirés, ni combien de spectateurs leur fascination a obligés de franchir mon seuil. C'est une bonne route, très fréquentée par les gens de la ville désireux de faire en voiture une promenade pas trop longue. Oh non, je n'ai jamais eu de chance avec les autos : leurs occupants ne peuvent rien voir à cause de la poussière. Mais j'ai commencé à l'époque où presque tout le monde employait des voitures ordinaires. Les citadins passaient devant chez moi. Mes fleurs, puis ma propriété, attiraient leur attention. Ils disaient au cocher de s'arrêter. Et... ma foi, de façon ou d'autre, je m'arrangeais pour être sur le devant à portée de la voix. Je les invitais à visiter mes fleurs... et mes légumes, naturellement, et en général ils ne se faisaient pas prier. Tout était agréable, propre, gentil, engageant. Et... (ici Mme Mortimer haussa les épaules) tout le

monde sait que le ventre regarde par les yeux. La pensée de ces légumes poussant parmi les fleurs séduisait leur fantaisie. Ils voulaient mes légumes, il les leur fallait. Et ils les avaient, au double du prix courant, et encore bien heureux de payer. Vous comprenez, je devins vite à la mode; ce fut une sorte d'emballement. Personne n'y perdit. Les légumes étaient certainement bons, autant que les meilleurs sur le marché, et ils étaient souvent plus frais. En outre, mes clients faisaient d'une pierre deux coups, une affaire à la fois pratique et philanthropique: non seulement ils se procuraient les légumes les plus beaux et les plus frais possible, mais en même temps leur conscience était satisfaite de ce qu'ils venaient en aide à une veuve qui le méritait. Oui, et cela donnait un certain relief aux établissements qui pouvaient dire que leurs légumes venaient de chez Mme Mortimer. Mais inutile d'approfondir ce côté de la question. En résumé, ma propriété devint une sorte d'exposition, de rendez-vous, de but de promenade où l'on venait pour tuer le temps. On sut qui j'étais, et qui avait été mon mari, et ma situation passée. Quelques-uns des citadins m'avaient comptée jadis parmi leurs connaissances personnelles, et s'employaient activement à me faire réussir. Et alors, je me mis aussi à servir du thé. Mes clients devenaient pour un instant mes hôtes. J'en sers encore, quand ils viennent en voiture pour me faire connaître de leurs amis. Vous voyez donc que les fleurs ont été un de mes moyens de succès.

Saxonne rayonnait d'enthousiasme, mais Mme Mortimer, qui regardait Billy, discerna une certaine réserve dans son appréciation. Ses yeux bleus restaient voilés.

Allons ! débarrassez-vous de ce que vous avez sur le cœur, dit-elle d'un ton encourageant. Dites toute votre pensée.

A la surprise de Saxonne, il répondit tout de suite et, à sa surprise plus grande encore, elle constata que ce genre de critique ne lui serait pas venu à l'esprit.

— Ce n'est qu'un truc, expliqua-t-il. C'est justement là que je voulais en venir.

— Mais c'est un truc qui paie bien, interrompit Mme Mortimer, dont les yeux vifs dansaient derrière ses lunettes.

— Oui et non, déclara obstinément Billy, avec sa manière de parler lente et réfléchie. Si tous les fermiers mélangeaient fleurs et légumes, tous vendraient au double du prix courant, et alors ce prix double

n'existerait plus. Les choses redeviendraient exactement comme elles étaient auparavant.

— Vous opposez une théorie à un fait, remarqua Mme Mortimer. Le fait est que tous les fermiers n'en font pas autant. Le fait est que je reçois le double du prix courant. Il n'y a pas à sortir de là.

Billy, bien qu'il ne trouvât rien à répondre, n'était pas convaincu.

— Malgré tout, dit-il en secouant lentement la tête, je ne saisis pas très bien le biais. Il y a quelque chose là-dedans qui ne me plaît pas, je veux dire en ce qui concerne ma femme et moi. Peut-être découvrirai-je ce que c'est au bout d'un certain temps.

— Et, en attendant, allons faire un tour, proposa Mme Mortimer. Je veux vous montrer tout, et vous dire comment je m'y prends pour que ça marche. Après quoi nous nous assiérons, et je vous narrerai mes débuts. Voyez-vous, et son regard se fixa sur Saxonne, je voudrais vous faire parfaitement comprendre que vous pouvez réussir à la campagne en vous y prenant de la bonne façon. Je ne savais rien de rien quand j'ai commencé, et je n'avais pas un bel homme comme le vôtre. J'étais toute seule. Mais je vous raconterai cela.

Pendant une heure entière, au milieu des légumes, des groseilles et des arbres fruitiers, Saxonne se chargea la cervelle d'une énorme masse de renseignements qu'elle se proposait de digérer à loisir. Billy aussi était intéressé, mais il laissait parler Saxonne et ne posait que de rares questions. Derrière la maison, où tout était aussi propre et ordonné que devant, ils traversèrent le poulailler, vaste cour où, dans des compartiments distincts, étaient parquées plusieurs centaines de petites poules d'un blanc de neige.

— Des leghorns blanches, dit Mme Mortimer. Vous n'avez pas idée de ce qu'ils m'ont rapporté cette année. Je ne garde jamais une poule dès qu'elle a dépassé la primeur de sa période de ponte.

— C'est justement ce que je disais à propos des chevaux, Saxonne, intercala Billy.

— Et par la méthode toute simple de les faire couvrir au bon moment, ce que pas un fermier sur dix mille ne songe à faire, je suis arrivée à les faire pondre en hiver, alors que la plupart des poules cessent de pondre et que les œufs sont le plus chers. Autre chose. J'ai mes clients particuliers. Ils me paient dix cents, par douzaine, de plus que le prix courant, parce que j'ai la spécialité des œufs pondus le jour même.

Ici ses regards tombèrent par hasard sur Billy, et elle devina qu'il se débattait encore avec son problème.

— Toujours la même question? demanda-t-elle.

Il fit oui de la tête. Toujours la même chose. Si tous les fermiers livraient des œufs du jour, il n'y aurait pas de dix cents au-dessus du prix. Ils ne seraient pas plus avancés qu'avant.

— Mais les œufs seraient des œufs du jour, tous les œufs, n'oubliez pas cela, lui fit remarquer Mme Mortimer.

— Cela ne mettrait pas de beurre sur le pain pour ma femme et moi, objecta-t-il. C'est là ce que j'essayais de dégager, et maintenant je tiens le fil. Vous parlez de théories et de faits. Dix cents au-dessus du prix courant, c'est une théorie pour Saxonne et pour moi. Le fait, c'est que nous n'avons pas d'œufs, pas de volaille, et pas de terrain où les poules puissent courir et pondre.

Leur hôtesse hocha la tête avec sympathie.

— Et il y a quelque chose encore dans votre entreprise dont je ne saisis pas le courant, continua-t-il. Je ne puis pas mettre le doigt dessus, mais je suis sûr que c'est là.

Mme Mortimer leur fit visiter la chatterie, la chiennerie, la porcherie et la vacherie: c'est ainsi qu'elle appelait les habitations de ses bêtes. Aucun de ces bâtiments n'était très grand: mais elle les assura que tous lui rapportaient de l'argent: elle prenait plaisir à faire sonner ses bénéfices. Ils furent interloqués des prix donnés ou reçus pour certains animaux munis de certificats d'origine, chats angoras, chiens de berger écossais, chesters améliorés de l'Ohio et vaches de Jersey; rien que pour le lait de ces dernières, elle avait aussi une clientèle spéciale qui lui payait le litre cinq cents de plus qu'aux meilleures laiteries. Billy n'avait pas tardé à remarquer la différence entre son verger et celui qu'ils avaient visité la veille; Mme Mortimer lui fit percevoir bien d'autres supériorités, dont certaines durent être acceptées par lui de confiance.

Puis elle leur parla d'une autre industrie, celle de ses confitures et gelées, toujours placées d'avance et par contrats, à des prix étonnamment supérieurs à ceux du marché ordinaire. Ils étaient assis sous la véranda dans de confortables sièges de rotin, et elle leur raconta la bruyante réclame qu'elle avait organisée en faveur de ses confitures, en les fournissant exclusivement au meilleur restaurant et au meilleur club de San Jose. Elle s'était présentée avec ses échantillons au pro-

priétaire et au régisseur, dont, après une longue discussion, elle avait réfuté les objections et vaincu la répugnance; elle avait particulièrement persuadé le propriétaire du restaurant d'inscrire ses produits au menu comme "spécialement recommandés", de les vanter tranquillement à ses clients et surtout de prendre un prix très élevé pour les plats et entrées où ils figuraient.

Pendant tout ce récit, les yeux de Billy restèrent voilés de mécontentement. Mme Mortimer le voyait bien, et attendait toujours sa conclusion.

— Et maintenant, racontez-nous vos débuts, demanda Saxonne.

Mme Mortimer y mit pour condition qu'ils resteraient à souper. Saxonne, d'un froncement de sourcils, mit en déroute la répugnance de Billy, et accepta pour tous deux.

— Eh bien, donc, reprit Mme Mortimer, au début je n'étais qu'une sotte, née et élevée en ville. Je considérais la campagne comme un endroit où passer les vacances, et encore j'allais toujours aux eaux ou à la montagne ou au bord de la mer. J'avais vécu presque tout le temps parmi les livres. Pendant des années j'ai été préposée à la bibliothèque de Doncaster. Puis j'épousai M. Mortimer, qui lui aussi était un lettré, professeur à l'université de San Miguel. Il fit une longue maladie, et à sa mort il ne restait rien. Même son assurance sur la vie était fortement entamée avant que j'aie pu me libérer des créanciers. Quant à moi, j'étais usée, menacée d'une maladie nerveuse, et bonne à rien. Je n'avais réussi à sauver que cinq mille dollars, et, sans m'attarder aux détails, je résolus de faire de la culture. Je trouvai cette propriété, dans un climat délicieux, tout près de San Jose, le point terminus du tramway n'est qu'à un quart de mile, et je l'achetai. Je payai comptant deux mille dollars et je l'hypothéquai pour une somme égale. Elle m'a coûté deux cents dollars l'acre, par conséquent.

— Vingt acres ! s'écria Saxonne.

— N'était-ce pas une propriété un peu restreinte ? hasarda Billy.

— Elle était trop grande, bien des fois trop grande pour moi. J'en mis dix acres en location dès le début, et ils y sont encore à cette heure. Et même, pendant longtemps, les dix acres que j'avais gardées étaient encore de trop. Ce n'est que maintenant que je commence à me sentir un peu à l'étroit.

— Et avec dix acres vous avez pu vivre vous-même et payer deux hommes? demanda Billy, stupéfait.

Mme Mortimer fit claquer ses mains avec joie.

— J'avais été bibliothécaire, je savais où me retrouver parmi les livres. Tout d'abord je lus tout ce qui avait été écrit là-dessus et je m'abonnai à quelques-uns des meilleurs périodiques agricoles. Et vous demandez si mes dix acres ont pu me nourrir avec deux auxiliaires! Laissez-moi vous dire que j'ai quatre hommes de louage; mes dix acres les nourrissent certainement, ainsi que Hannah, une veuve suédoise qui fait marcher la maison, et qui est une parfaite héroïne dans la saison des confitures. Sa fille, qui va à l'école et aide à la maison, et aussi mon neveu, que j'ai entrepris d'élever et de faire instruire. Enfin ces dix acres ont presque payé les vingt que j'ai achetées, ainsi que cette maison avec toutes les dépendances et tous mes animaux de race.

Saxonne se rappela ce que lui avait dit le jeune électricien au sujet des Portugais.

— Ce n'est pas votre terre qui a fait tout cela, s'écria-t-elle. C'est uniquement votre cervelle, et vous le savez bien.

— Voilà précisément le point en question, ma chérie, et c'est ce qui prouve que des gens de bonne espèce peuvent réussir à la campagne. Ne l'oubliez pas, la terre est généreuse; mais elle doit être traitée généreusement; or le fermier américain vieux style ne peut pas se mettre cela dans la tête. Même s'il arrive à se convaincre que sa terre dépérit faute d'engrais, il ne parvient pas à faire la distinction entre un engrais bon marché et un bon engrais.

— C'est là une des choses sur lesquelles je voudrais me renseigner, déclara Saxonne.

— Je vous dirai tout ce que je sais à ce sujet, mais d'abord vous devez être très fatiguée. J'ai vu que vous boitez. Entrez avec moi dans la maison. Ne vous inquiétez pas de vos paquets. J'enverrai Chang les chercher.

Pour Saxonne, avec sa recherche innée de la beauté et du charme dans tous les objets personnels, l'intérieur de la maison fut une révélation. Elle n'avait jamais mis le pied dans un appartement de la classe moyenne, et ce qu'elle voyait était non seulement au-dessus de son rêve, mais bien différent de ce qu'elle avait imaginé. Mme Mortimer remarqua ses yeux brillants auxquels n'échappait aucun détail

et se donna la peine de lui faire faire une visite complète; affectant une vantardise joyeuse, elle lui indiqua le prix des matériaux divers, et lui expliqua comment elle avait fait tout de ses propres mains, depuis la mise en couleur des parquets et des étagères à livres jusqu'au montage de l'énorme fauteuil à dossier mobile. Billy marchait derrière elles avec précaution, et, bien qu'il ne lui fût jamais venu à l'esprit de singer les manières des gens policés, il réussit à éviter toute maladresse évidente, même à cette table où, pour la première fois de leur vie, Saxonne et lui étaient servis par des domestiques dans une maison privée.

— Si seulement vous étiez venus l'an prochain, déplora Mme Mortimer, j'aurais pu mettre à votre disposition la chambre de réserve que je projette.

— Oh, ça ne fait rien, déclara Billy, et nous vous remercions quand même. Mais nous prendrons le tramway et nous trouverons une chambre à San Jose.

Comme Mme Mortimer continuait à se tracasser de ne pouvoir leur donner l'hospitalité pour la nuit, Saxonne changea le sujet de conversation sous prétexte de lui demander de nouveaux renseignements.

— Je vous ai dit, reprit la fermière, que j'avais payé seulement deux mille dollars à l'achat de mon terrain: il m'en restait trois mille pour faire des expériences. Naturellement, tous mes parents et amis me prédisaient un échec: et je commis des erreurs, beaucoup d'erreurs, mais je fus empêchée d'en commettre davantage par l'étude approfondie que j'avais entreprise du sujet. (Elle indiqua les murs garnis d'étagères où s'alignaient les livres et revues agricoles.) Et je continuai à étudier. Résolue à me tenir au courant, je me procurai tous les rapports des essais entrepris dans les fermes modèles. Je parlais résolument de ce point de vue que tout ce que faisaient les fermiers de l'ancienne mode était mauvais, et je n'avais pas tout à fait tort. La sottise des cultivateurs arriérés est quelque chose d'incroyable. Oh ! je les ai consultés, j'ai causé avec eux, j'ai discuté leurs points de vue stéréotypés, je leur ai demandé des preuves à l'appui de leurs croyances et de leurs préjugés dogmatiques, et j'ai très bien réussi à les convaincre jusqu'au dernier que j'étais une folle prédestinée aux pires déboires.

— Mais vous n'en avez pas eu !



Mme Mortimer eut un sourire de gratitude.

— Quelquefois, maintenant encore, je suis stupéfaite de n'en avoir pas éprouvé davantage. Mais je descendais d'une race à tête dure qui s'était tenue à l'écart du sol assez longtemps pour acquérir de nouvelles perspectives. Quand une chose paraissait satisfaisante à mon jugement, je l'accomplissais immédiatement et à fond, si extravagante qu'elle pût paraître. Que valait par exemple l'ancien verger ? Rien, moins que rien ! Le vieux Calkins faillit mourir de crise cardiaque quand il vit l'état de dévastation où je l'avais mis. Et regardez-le à présent ! A la place de la maison actuelle il y avait une vieille mesure : je m'en accommodai ; mais je démolis immédiatement et de fond en comble vacherie, porcherie, poulaillers et tout. Ils branlèrent la tête et poussèrent des grognements en voyant ces dégâts commis par une veuve qui essayait de gagner sa vie. Mais le pis restait à venir. Ils demeurèrent pantois quand je leur dis le prix que j'avais payé pour mes trois beaux cochons O. I. C., les porcs Chester, vous savez, soixante dollars les trois, à peine sevrés. J'envoyai au marché toute la volaille de pacotille, que je remplaçai par des leghorns blanches. Les deux misérables vaches que j'avais acquises avec la propriété furent vendues au boucher trente dollars pièce, puis je payai deux cent cinquante dollars pour deux génisses de race de Jersey, et cet échange me rapporta de l'argent, tandis que les Calkins et autres continuaient à en perdre avec leurs bêtes malingres qui ne donnaient pas même assez de lait pour payer leur entretien.

Ici Billy fit un signe d'approbation.

— Rappelle-toi ce que je t'ai dit à propos des chevaux, répéta-t-il à Saxonne ; et, encouragé par son hôtesse, il se lança dans une digression très honorable sur le parti à tirer des chevaux au point de vue commercial. Puis il sortit pour fumer une cigarette, et Mme Mortimer en profita pour pousser Saxonne à parler d'elle-même et de lui. Elle ne parut pas le moins du monde choquée d'apprendre ses capacités de boxeur et son penchant à rosser les jaunes.

— C'est un superbe jeune homme, et plein de bonté, affirma-t-elle à Saxonne. Cela se voit sur sa figure. Et ce qu'il y a de mieux, c'est qu'il vous aime et qu'il est fier de vous. Vous ne pouvez pas vous imaginer combien j'ai pris plaisir à voir la façon dont il vous regarde, surtout quand vous parlez. Il respecte votre jugement. Et c'est très juste, puisque le voici engagé dans ce pèlerinage dont l'idée vient

entièrement de vous. (Mme Mortimer poussa un soupir.) Vous êtes heureuse, ma chérie, bien heureuse. Et vous ne savez pas encore ce que c'est qu'une cervelle d'homme. Attendez qu'il soit tout à fait enthousiasmé pour votre projet. Vous serez surprise de la manière dont il le mènera, et il vous faudra des efforts pour vous maintenir à sa hauteur. En attendant, c'est à vous de conduire. Souvenez-vous qu'il a été élevé en ville: il vous faudra lutter pour le sevrer de l'unique vie qu'il ait connue.

— Oh, mais, lui aussi est dégoûté de la ville, commença Saxonne.

— Pas autant que vous. L'amour n'est pas tout dans la vie d'un homme, comme c'est le cas chez la femme. La ville vous a blessée plus profondément que lui. C'est vous qui avez perdu le cher petit bébé. Sa sympathie et la part qu'il a prise à ce malheur n'étaient guère qu'un incident fortuit en comparaison de la profondeur et de la vivacité de votre chagrin.

Mme Mortimer tourna la tête vers Billy, qui entraît à ce moment.

— Avez-vous trouvé le fil de ce qui vous embarrasse? demanda-t-elle.

— Je n'en suis pas loin, répondit-il en prenant le grand fauteuil qu'elle lui indiquait. Voici...

— Un instant, interrompit-elle. C'est un beau fauteuil, grand et fort, comme vous du reste, et votre petite femme est très fatiguée... non, non, restez assis, c'est de votre force qu'elle a besoin. Oui, j'insiste. Ouvrez les bras.

Et elle lui conduisit Saxonne, qu'elle installa tout contre lui.

— Maintenant, monsieur... et vous constituez un couple délicieux... formulez vos objections contre la manière dont je gagne ma vie.

— Ce n'est pas à votre manière que j'en ai, répondit vivement Billy. Elle est excellente, superbe. Je veux simplement en venir à ceci, que votre manière ne nous convient pas à nous autres. Nous ne pourrions pas faire marcher l'affaire en nous y prenant comme vous. Vous aviez du piston... des amis riches, des gens qui vous avaient connus, vous bibliothécaire et votre mari professeur. Et vous aviez... (Il pataugea un moment, cherchant à définir l'idée qu'il saisissait vaguement.) Eh bien, vous aviez une méthode que nous ne pourrions pas avoir... de l'éducation, et... je ne sais pas... des façons, en société et en affaires, que nous ne pourrions pas connaître.

— Mais, mon cher enfant, vous pourriez en apprendre ce qui est nécessaire, répliqua-t-elle.

Billy secoua la tête.

— Non, vous ne comprenez pas tout à fait. Envisageons la chose comme ceci. Supposez seulement que ce soit moi avec les confitures et gelées, qui m'amène dans ce restaurant chic pour causer comme vous l'avez fait avec le type en chef. Eh bien, je ne serais plus à ma place dès le moment que j'entrerais dans son bureau. Et pis encore, je m'en rendrais compte. Ça me mettrait de mauvaise humeur et je m'attendrais à des ennuis, ce qui est une triste façon de faire des affaires. En outre, je croirais qu'il pense que j'ai rudement du toupet pour colporter de la confiture. Qu'arriverait-il ? J'aurais tout de suite envie de lui chercher noise, je penserais qu'il pense que je me marche sur le pied, et moi je lui dirais que c'est lui qui se monte dessus. Voyez-vous ? C'est que j'ai été élevé de cette manière-là. Avec moi ce serait à prendre ou à laisser, et je ne vendrais pas ma confiture.

— Ce que vous dites est vrai, reprit vivement Mme Mortimer, mais il y a votre femme. Regardez-la. Elle ferait impression sur n'importe quel homme d'affaires. Il ne serait que trop bien disposé à l'écouter.

Billy se raidit, et une expression peu commode parut dans ses regards.

— Qu'ai-je dit là ? s'écria leur hôtesse en riant.

Je n'ai pas encore l'habitude de spéculer sur la beauté de ma femme, gronda-t-il rudement.

Vous avez absolument raison. Le seul ennui, c'est que, tous les deux, vous êtes de cinquante ans en arrière. Vous êtes des vieux Américains. C'est un miracle que vous soyez arrivés ici au beau milieu des conditions modernes. Vous êtes des Rip Van Winkles. Qui jamais, dans notre époque dégénérée, a entendu parler d'un jeune homme et d'une jeune femme de la ville bouclant leurs couvertures sur leur dos pour se mettre en quête de terres ? C'est le vieil esprit des Argonautes qui revit en vous. Vous ressemblez comme deux gouttes d'eau à ceux qui attelèrent leurs bœufs et poursuivirent leur marche vers les terres du soleil couchant. Je parie que vos pères et mères, ou vos grands-parents, étaient de cette race-là.

Les yeux de Saxonne brillaient, et ceux de Billy étaient redevenus aimables. Tous deux firent des signes affirmatifs.

— Je suis moi-même de la vieille race, dit fièrement Mme Mor-

timer. Ma grand-mère était une des survivantes de la troupe Donner. Mon grand-père, Jason Whitney, était venu par le Cap Horn et prit part au soulèvement de l'étendard de l'Ours dans la Sonoma. Il était à Monterrey quand John Marshall découvrit de l'or dans le bief de Sutter. Une des rues de San Francisco porte son nom.

— Je la connais, dit Billy. Whitney Street. C'est près de Russian Hill. La mère de Saxonne a traversé les plaines.

— Et le grand-père et la grand-mère de Billy ont été massacrés par les Indiens, ajouta Saxonne. Son père était un tout petit bébé qui a vécu chez les Peaux-Rouges jusqu'à ce qu'il fût repris par les Blancs. Il ne savait même pas son nom et fut adopté par un certain M. Roberts.

— Oh ! mes deux chers enfants, mais nous sommes à peu près parents ! s'écria Mme Mortimer rayonnante. C'est comme un souffle du vieux temps, presque oublié, hélas ! dans nos jours de trépidation. Cela m'intéresse spécialement parce que j'ai catalogué et lu tout ce qui concerne cette époque-là. Vous, dit-elle en montrant Billy, vous êtes, ou du moins votre père est un personnage historique. Je me souviens de son aventure. Elle est écrite tout au long dans l'Histoire de Bancroft. C'étaient les Indiens modocs. Il y avait dix-huit chariots. Votre père fut le seul survivant, un tout petit bébé à l'époque, qui ne savait pas ce qui était arrivé. Il fut adopté par le chef des Blancs.

— C'est exact, dit Billy. C'étaient les Modocs. Son convoi devait être à destination de l'Oregon. Tout fut balayé. Je me demande si vous connaissez quelque chose au sujet de la mère de Saxonne. Elle écrivait des poésies dans le temps.

— Y en a-t-il eu d'imprimées ?

— Oui, répondit Saxonne, dans les vieux journaux de San Jose.

— Et vous en savez quelques-unes ?

— Oui, il y en a une qui commence ainsi :

*Votre paisible muse a trouvé des accents
Pareils à des accords de harpe éolienne,
Leur douceur se propage en échos décroissants
Dans l'immensité californienne.*

— Il me semble que je connais cela, dit Mme Mortimer, pensive.

— Et voici le début d'une autre que je me rappelle :

*J'ai fui, loin de la foule et loin de la cité
Vers les bosquets tremblants où les feuilles d'été...*

Et cela continue de même. Je ne comprends pas tout. C'était dédié à mon père...

— Un poème d'amour ! interrompit Mme Mortimer. Je me le rappelle. Attendez un peu... ta, ta, ta-ta, ta-ta...

... et l'embrun du bassin

Fait trembler un instant sur la gorge divine

Une perle d'azur où l'astre se dessine.

Je n'ai jamais oublié ce tremblement d'une perle d'azur, bien que je ne me souvienne pas du nom de votre mère.

— C'était Daisy... commença Saxonne.

— Non; Dayelle, corrigea Mme Mortimer, recouvrant soudain la mémoire.

— Oh, mais personne ne l'appelait comme ça.

— Mais c'est ainsi qu'elle signait. Quel est le reste de son nom ?

— Daisy Willey Brown.

Mme Mortimer se dirigea vers les étagères et revint vivement avec un gros volume sobrement relié.

— C'est l'*Histoire des Collections*, expliqua-t-elle. Entre autres choses, toutes les bonnes poésies éphémères ont été rassemblées là-dedans d'après les collections de vieux journaux.

Ses yeux, qui parcouraient la table des matières, s'arrêtèrent soudain :

— J'avais raison. Dayelle Willey Brown. Voilà; et dix de ses poèmes: *la Recherche du Viking, les Jours de l'Or, Constance, le Cabaleur, les Tombes de Little Meadow...*

— Nous nous sommes battus à cet endroit-là contre les Indiens, interrompit Saxonne avec animation. Et ma mère, qui n'était qu'une petite fille, est sortie chercher de l'eau pour les blessés, et les Peaux-Rouges n'ont pas voulu tirer sur elle. Tout le monde disait que c'était un miracle.

Elle s'échappa des bras de Billy, tendit les mains vers le livre et s'écria :

— Oh ! laissez-moi voir. Tout cela est nouveau pour moi. Je ne

connais pas ces poèmes. Puis-je les copier ? Je les apprendrai par cœur. Pensez donc, ils sont de ma mère !

Ici Mme Mortimer éprouva le besoin d'essuyer ses lunettes; et, toute une demi-heure, elle et Billy demeurèrent silencieux tandis que Saxonne dévorait les strophes de sa mère. Regardant fixement le livre qu'elle venait enfin de fermer, elle ne pouvait que répéter :

- Et je ne les connaissais pas, dire que je ne les connaissais pas encore !

Mais durant cette demi-heure l'esprit de Mme Mortimer n'était pas resté inactif. Un peu plus tard, elle leur exposa son plan. Elle avait autant de foi dans l'exploitation intensive de la laiterie que dans la culture intensive de la ferme, et son intention, dès que son bail expirerait, était d'établir une laiterie de vaches Jersey sur les dix acres vacantes. Ce serait un établissement modèle, comme tout ce qu'elle avait entrepris, et par conséquent il lui faudrait des aides en supplément. Billy et Saxonne étaient précisément le couple rêvé. L'été prochain elle pourrait les installer dans la maisonnette qu'elle se proposait de faire construire. En attendant elle s'arrangerait de façon ou d'autre pour occuper Billy pendant tout l'hiver. Elle lui garantissait du travail, et elle connaissait une petite maison qu'ils pourraient louer juste au bout de la ligne de tramways. Sous sa direction, Billy pourrait entrer en charge dès le début de la construction. De cette façon ils gagneraient de l'argent tout en se préparant à une vie de fermiers indépendants, et ils auraient des occasions de chercher ce qu'ils voulaient

Mais elle essaya vainement de les persuader. A la fin Saxonne résuma en quelques mots leur point de vue.

- Nous ne pouvons pas nous arrêter au premier endroit que nous voyons, si belle et accueillante que soit cette vallée où vous êtes. Nous ne savons pas même encore ce que nous voulons. Pour le découvrir, nous devons aller plus loin et faire connaissance avec toutes sortes d'endroits et toutes sortes de méthodes. Nous ne sommes pas pressés de nous décider, mais nous voulons surtout le faire à coup sûr. En outre... en outre les terrains plats ne font pas tout à fait notre affaire, Billy veut des collines dans le sien; et moi aussi.

Lorsqu'ils furent sur le point de prendre congé, Mme Mortimer

voulut offrir à Saxonne l'*Histoire des Collections*; mais la jeune femme refusa et demanda de l'argent à Billy.

— Vous dites que ça coûte deux dollars, déclara-t-elle. Voulez-vous m'en acheter un exemplaire, et le garder jusqu'à ce que nous soyons établis quelque part? Alors je vous écrirai, et vous pourrez me l'envoyer.

— Oh! têtes d'Américains! gronda Mme Mortimer en prenant l'argent. Mais vous allez promettre de m'écrire de temps en temps avant même d'être établis.

Elle les escorta jusqu'à la grand-route.

— Vous êtes de braves jeunes gens, dit-elle au moment de les quitter. Je ne demanderais pas mieux que de partir avec vous, mon paquet sur le dos. Vous êtes simplement magnifiques, tous les deux. Si jamais je peux vous être bonne à quelque chose, faites-le-moi savoir. Vous êtes forcés de réussir, et je voudrais contribuer à votre succès. Tenez-moi au courant de cette affaire de terres du Gouvernement, bien que, je l'avoue, elle ne me paraisse guère possible. Si vous en trouviez, ce serait sûrement trop loin des marchés.

Après avoir serré les mains de Billy, elle attira Saxonne sur son cœur et l'embrassa.

Soyez brave! lui murmura-t-elle à l'oreille d'un ton sérieux. Vous réussirez. Vous partez avec les idées qu'il faut. Et vous avez eu raison de ne pas accepter ma proposition. Cependant n'oubliez pas qu'elle tient toujours bon, et même que je vous offrirai mieux si je le puis. Vous êtes jeunes tous les deux. Ne vous pressez pas. Dès que vous vous arrêterez quelque part pour un certain temps, faites-le-moi savoir, et je vous enverrai des tas de comptes rendus et de publications agricoles. Au revoir! Je vous souhaite toutes les chances possibles et plus encore.

CHAPITRE IV

Billy sans un geste vint s'asseoir au bord du lit, dans leur petite chambre de San Jose, cette nuit-là, une expression pleine de rêves dans les yeux.

— Bien, remarqua-t-il enfin, avec un profond soupir, je dois quand même reconnaître qu'il y a des gens gentils sur cette terre, tout compte fait. Par exemple, Mme Mortimer, elle est vraiment très bonne, et fait partie des Américains qu'on aime rencontrer.

— C'est une dame qui est très fine et qui est très bien élevée, reconnut Saxonne, et qui n'a aucune honte à travailler à la ferme. Et elle s'y entend fort bien, aussi !

— Sur vingt acres — non, dix ! Elle se charge de régler toutes les dépenses, d'entretenir et de faire vivre les quatre saisonniers qu'elle emploie, ainsi que cette dame suédoise et sa fille, et son propre neveu. Tout ça m'étonne, quand même ! Dix acres seulement ! Mon père n'a jamais parlé de fermes de moins de cent soixante acres, et ton frère Tom parle encore aujourd'hui de cent acres ! Et c'est une femme ! On a eu de la chance de la rencontrer !

— Et ça s'est fait tout à fait par hasard, s'écria Saxonne. C'est ce qui arrive toujours quand on voyage, on ne sait jamais ce qui va se passer, et ça vous saute dessus au moment où l'on s'y attend le moins, et qu'on se demande, fatigués comme pas un, à quelle distance on se trouve de San Jose ! On était à cent lieues de s'attendre à son accueil, et elle ne vous a pas du tout traités comme des vagabonds. Et sa maison, si propre et si belle ! On aurait presque pu y manger sur le plancher ! Je n'ai jamais rêvé de quelque chose de plus chaud et de plus confortable que l'intérieur de cette maison !

— Ça sentait bon, renchérit Billy.

— C'est le mot qui convient. C'est ce qu'on appelle, dans les maga-

zines féminins, l'atmosphère, et je ne pouvais pas me représenter, avant d'entrer dans cette maison, ce que ça voulait dire. Cette maison vraiment a une atmosphère douce et chaude...

— Comme tous tes jolis dessous, dit Billy.

— C'est la chose la plus importante après s'être lavé le corps et l'avoir rendu doux, propre et beau. Il faut aussi que la maison soit douce, propre et belle.

— Oui, mais il ne faut pas que ça soit une maison en location, Saxonne, il faut que cette maison soit bien à nous. Les propriétaires ne construisent pas des maisons comme celle-là pour les louer. Une chose me vient immédiatement à l'esprit : cette maison n'est pas plus chère qu'une autre, mais elle a été bien conçue. Le bois en est ordinaire, et c'est la sorte de bois qu'on peut se procurer sur n'importe quel chantier - après tout, notre maison de Pine Street avait été construite avec le même bois que celui-ci, mais la façon dont on l'avait travaillé était tout à fait différente. Je n'arrive pas à exprimer ce genre de choses, mais je pense quand même que tu m'as compris.

Le lendemain ils étaient sur pied de bonne heure, cherchant dans les faubourgs de cette ville la route qui mène à San Juan et à Monterrey. Saxonne boitait plus que la veille : elle avait un talon écorché par la rupture d'une ampoule. Billy se souvint des recommandations de son père au sujet de l'entretien des pieds et s'arrêta chez un boucher pour acheter cinq cents de suif de mouton.

— Voilà ce qu'il faut, dit-il à Saxonne ; des bas propres et des pieds bien graissés. Nous nous enduirons les pattes dès que nous serons sortis de la ville. Et rien ne nous empêche de prendre nos aises pendant un jour ou deux. Si je pouvais trouver un peu de travail et que tu te reposes pendant quelques jours, tout serait pour le mieux. Je vais ouvrir l'œil.

Presque aux limites de la banlieue, il laissa Saxonne au bord de la route et s'engagea dans une longue allée charretière menant apparemment vers une grosse ferme. Il revint radieux.

Tout marche sur des roulettes, cria-t-il en approchant. Nous n'avons qu'à gagner ce bouquet d'arbres près du ruisseau et y établir notre campement. Je commencerai le travail dès demain matin, deux dollars par jour sans l'entretien. Ça aurait été un dollar et demi s'il avait fourni la nourriture et le logement. Je lui ai dit que je préférais l'autre arrangement et que j'avais de quoi camper. Le temps est beau

et nous pourrons passer là quelques jours en attendant que ton pied soit guéri. Viens, nous allons établir un campement sérieux, selon toutes les règles de l'art.

— Comment as-tu trouvé du travail ? demanda Saxonne, pendant qu'ils cherchaient un emplacement convenable.

— Attends que nous soyons installés et je te raconterai tout. C'est le filon rêvé.

C'est seulement après qu'ils eurent étendu leurs lits, construit un feu et mis à bouillir une potée de haricots que Billy déposa sa dernière brassée de bois et prit la parole.

— D'abord, Benson n'est pas un vieux birbe à l'ancienne mode. Tu ne croirais pas que c'est un fermier en le voyant. Tout à fait au courant, l'esprit bien affilé, il parle et agit comme un homme d'affaires. J'ai pu deviner cela rien qu'en regardant sa propriété, avant de le voir lui-même. Il lui a fallu juste quinze secondes pour m'apprécier.

— Vous savez labourer ? m'a-t-il demandé.

— Pour sûr, ai-je répondu.

— Vous connaissez les chevaux ?

— J'ai été couvé dans une stalle d'écurie.

Et, juste à ce moment, arrivait cet attelage à quatre chevaux contenant des outils mécaniques que tu as dû remarquer derrière moi.

— Savez-vous conduire des attelages à quatre ? me demanda-t-il comme par hasard.

— Ça tombe à pic. Je pourrais mener à quatre une charrue, une semeuse mécanique, ou un manège de chevaux de bois.

— Eh bien, sautez sur ce siège et prenez les guides, dit-il, sans perdre une seconde. Vous voyez ce hangar ? Faites le tour de la grange par la droite, et vous reculerez pour décharger là.

Je dois te dire que la manœuvre commandée n'était pas de la petite bière. Je pouvais voir, d'après les ornières, que d'habitude les charrettes tournaient la grange par la gauche. Le chemin qu'il me faisait prendre était trop resserré pour être confortable ; il fallait faire un double détour, en S, entre le coin d'un enclos et celui de la grange que je devais contourner pour prendre l'autre courbe ; et pour diminuer encore la place déjà restreinte, il y avait des tas de fumier sortis de la grange et pas encore enlevés. Mais je faisais semblant de ne rien

voir. Le conducteur me donna les guides, et je m'aperçus qu'il ricanaît, certain que j'allais faire du gâchis. Je parie bien qu'il en aurait fait lui-même. Je ne bronchai pas, et me voilà en route, avec des chevaux que je ne connaissais pas du tout. Mais j'aurais voulu que tu me voies lancer mes chevaux de volée en plein sur le fumier de telle façon que le porteur frôlât le mur de la grange tandis qu'il s'en fallait de six pouces à peine que le sous-verge de flèche n'éraflât le poteau qui faisait le coin de l'enclos. C'était la seule manière de passer. Et, pour sûr, les bêtes étaient excellentes. Les chevaux de volée reculèrent lentement et étaient presque assis sur leurs palonniers quand je fis reculer les chevaux de flèche et fonctionner le frein pour arrêter au point précis qui m'avait été indiqué.

— Vous ferez l'affaire, dit Benson. Ça, c'est du bon travail.

— Peuh ! dis-je, avec une indifférence de tous les diables, donnez-moi à faire quelque chose de vraiment difficile.

Il eut un sourire d'intelligence.

— Vous vous en êtes très bien tiré, dit-il. Et je suis très difficile dans le choix des gens à qui je confie mes chevaux. Vous n'êtes pas fait pour courir les routes. Vous devez être un brave garçon qui a mal tourné. Néanmoins vous pouvez labourer avec mes chevaux, et commencer dès demain matin.

Ce qui prouve qu'il n'était pas si malin après tout. Car je ne lui avais pas montré comment je pouvais labourer.

Lorsque Saxonne eut servi les haricots, et Billy le café, elle s'immobilisa un instant dans la contemplation des mets rangés sur les couvertures, les boîtes de sucre et de lait condensé, les tranches de bœuf de conserve, la salade de laitue et les rondelles de tomates, les tartines de pain frais, les assiettes fumantes de haricots et les timbales de café.

— Quelle différence avec hier soir ! s'écria Saxonne en battant des mains. C'est comme une aventure dans un livre. Oh, ce jeune garçon avec qui je suis allée à la pêche ! Pense à cette belle table dans cette belle maison d'hier soir, et puis regarde ceci. Nous aurions pu vivre mille années à Oakland sans jamais rencontrer une femme comme Mme Mortimer ou rêver de l'existence d'une pareille maison. Et pense donc, Billy, notre voyage ne fait que commencer.

Billy travailla pendant trois jours, et, tout en répétant qu'il s'en tirait très bien, il reconnaissait franchement que le labourage était chose plus difficile qu'il n'aurait pensé. Saxonne éprouva une satisfaction intime quand il lui déclara que ce métier lui plaisait.

— Je n'aurais jamais cru que j'aimerais beaucoup le labourage, observa-t-il. Mais c'est chic, et très sain pour les muscles des jambes, qui ne prennent pas assez d'exercice dans la conduite des attelages. Si jamais je m'entraînais pour un autre assaut, je ne manquerais pas de mettre la main à la charrue. Et, tu sais, la terre sent positivement bon, quand on la tourne et la retourne. Cette odeur-là, elle est bonne à manger. Et elle persiste toute la journée. Quant aux chevaux, ils sont merveilleux. Ils connaissent leur métier aussi bien que l'homme. On peut dire à la louange de Benson qu'il n'y a pas chez lui une seule rosse.

Le dernier jour où Billy travailla, le ciel se couvrit de nuages, l'air fraîchit, un vent violent commença à souffler du sud-est, et tout présageait la première pluie d'hiver. Billy revint le soir avec un petit rouleau de vieille toile à voile qu'il avait empruntée et qu'il disposa sur un cadre au-dessus de leur lit pour l'abriter de la pluie. Il se plaignit plusieurs fois d'une douleur au petit doigt de la main gauche. Il en avait souffert toute la journée, et depuis plusieurs jours en était tourmenté. C'était sensible comme un clou, dit-il à Saxonne. Ce devait être une écharde, mais il n'avait pu la localiser.

Il continua ses préparatifs contre l'orage, et éleva le lit sur de vieilles planches arrachées à une grange en décrépitude située de l'autre côté du ruisseau, et sur laquelle il entassa un matelas de feuilles sèches. Enfin il renforça la toile-abri par de nouveaux haubans faits de bouts de corde et de fils de fer.

Lorsque arrivèrent les premières averses, Saxonne parut enchantée, mais Billy ne manifesta guère d'intérêt. Son doigt le faisait trop souffrir, disait-il. Ni lui ni Saxonne n'y comprenaient rien, et tous deux repoussaient l'idée d'un panaris.

— C'est peut-être un mal blanc, hasarda Saxonne.

— Qu'est-ce que c'est que cela ?

— Je n'en sais rien. Je me souviens que Mme Cady en eut un, mais j'étais trop jeune. C'était justement au petit doigt. Je crois qu'elle y mit un cataplasme; et je me souviens qu'elle le soignait avec une espèce d'onguent. Le mal empira, et l'ongle finit par tomber; après

quoi ce fut vite guéri, et il poussa un nouvel ongle. Si je te faisais un cataplasme de mie de pain ?

Billy déclina cette offre, espérant se trouver soulagé le lendemain matin. Saxonne, tracassée, s'assoupit avec la conscience qu'il s'agitait sans pouvoir dormir. Quelques minutes après, éveillée par une rafale, elle l'entendit se plaindre doucement. Elle se souleva sur un coude, et de sa main libre, essaya de l'endormir, comme elle savait le faire, en lui caressant le front et le tour des yeux.

De nouveau, elle se rendormit, et de nouveau elle fut éveillée, non plus par l'orage, mais par Billy lui-même. Elle ne pouvait le voir, mais au toucher elle s'assura de son étrange posture. Sorti des couvertures, il était à genoux, le front appuyé contre les planches, les épaules secouées par une torture contenue.

— Ça m'élance comme le diable, répondit-il à sa demande; c'est pire qu'un millier de rages de dents. Mais cela n'est rien... pourvu que notre toile d'abri ne soit pas emportée... Songe à ce que nos parents ont eu à souffrir, articula-t-il entre deux grognements. Mon père s'est trouvé en plein dans les montagnes avec un camarade qui fut abîmé par un grizzly, déchiré jusqu'aux os par tout le corps. Et, n'ayant rien à manger, ils devaient continuer leur route. Deux fois sur trois, quand mon père le mettait sur le cheval, il s'évanouissait. Il fallut l'y attacher. Et cela dura cinq semaines, et il s'en tira. Il y a aussi l'histoire de Jack Quigley, dont le fusil éclata et lui emporta la main droite, si bien que le jeune chien de chasse qu'il avait avec lui dévora trois de ses doigts. Et il était seul dans les marécages, et...

Mais Saxonne ne devait pas en apprendre plus long sur les aventures de Jack Quigley. Un terrible coup de vent brisa plusieurs attaches, abattit le cadre et les ensevelit pour un moment sous la toile. L'instant d'après, toile, cadre et haubans étaient balayés dans l'obscurité, et Saxonne et Billy trempés par l'averse.

— Il n'y a qu'une chose à faire, lui cria-t-il à l'oreille, ramasser nos bagages et nous réfugier dans cette vieille grange.

Ils exécutèrent ce programme en deux voyages sous une pluie torrentielle, et durent se mouiller jusqu'aux genoux pour traverser, de pierre en pierre, le ruisseau heureusement peu profond. La vieille grange était trouée comme une écumoire, mais ils parvinrent à trouver un endroit sec pour étendre leurs couvertures qui étaient loin d'être sèches. Les souffrances de Billy déchiraient le cœur de

Saxonne. Il lui fallut une heure pour l'apaiser et l'assoupir, et encore dut-elle lui caresser continuellement le front pour qu'il continuât à dormir. Frissonnante et misérable, elle accepta joyeusement cette nuit d'insomnie, sachant qu'elle l'empêchait du moins de sentir tout son mal.

Au moment où elle se disait qu'il devait être minuit passé, un incident se produisit. Dans l'ouverture de la porte jaillit une lumière électrique qui, semblable au rayon d'un réflecteur minuscule, se promena dans la grange et vint se fixer sur elle et Billy. Du même point émana une voix rude :

— Ah ! ah ! Je vous tiens. Sortez de là-dedans !

Billy se redressa sur son séant, ébloui par cette clarté. La voix qui était derrière s'approchait et réitérait l'ordre de sortir de là.

— Qu'y a-t-il ? demanda Billy.

— Il y a moi, fut-il répondu. Et bien éveillé, je vous en préviens.

La voix était maintenant tout près d'eux, à un mètre tout au plus ; cependant ils ne pouvaient rien voir à cause de la lumière, que son porteur éteignait et rallumait à intervalles.

— Allons, grouillez-vous, continua la voix. Roulez vos couvertures et au pas gymnastique. J'ai besoin de vous.

— Qui diable êtes-vous ? demanda Billy.

— Je suis le constable. Suivez-moi.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il vous faut ?

— Vous, naturellement, tous les deux.

— Et pourquoi ?

— Pour vagabondage. Et maintenant pressez-vous ; je ne vais pas moisir ici toute la nuit.

— Eh bien, donnez-vous la chasse à vous-même, conseilla Billy. Je ne suis pas un vagabond. Je suis un ouvrier.

— Peut-être bien que oui, peut-être bien que non, dit le constable ; mais vous pourrez raconter tout cela à M. le juge Neusbaumer demain matin.

— Quoi ? Espèce de puant, vous croyez que vous allez me faire marcher ? commença Billy. Tournez un peu votre lumignon vers vous-même : je serais heureux de voir votre sale binette. Me faire marcher, hein ? Pour deux cents je me lèverais et je vous mettrais en marmelade, espèce de...

— Non, non Billy ! supplia Saxonne. Pas d'histoires: ça nous mènerait en prison.

— Ça c'est la vérité, approuva le constable. Ecoutez votre poule.

— C'est ma femme, et tâchez de lui parler comme il faut, avertit Billy. Et maintenant sortez, je vous le conseille dans votre propre intérêt.

— Oh, j'ai déjà rencontré des types de votre genre, répliqua le constable, et j'ai sur moi ce qu'il faut pour les convaincre. Jetez un coup d'œil là-dessus.

Le rayon se déplaça, et de l'obscurité jaillit en pleine lumière une main tenant un revolver. Cette main semblait une chose isolée, douée d'une existence indépendante, ne se rattachant à aucun corps, et elle apparaissait et disparaissait comme un spectre avec la lumière elle-même.

Je parie que vous allez venir, maintenant, gloussa le constable.

— Il faut faire un autre pari... commença Billy.

Mais à ce moment la lumière s'éteignit. Ils entendirent un geste vif, puis le bruit de la torche tombant sur le sol. Billy et l'agent la cherchèrent à tâtons; ce fut Billy qui la trouva et fit jaillir la lumière sur son interlocuteur. Ils virent un homme à barbe grise vêtu d'un suroît ruisselant. C'était un vieillard, qui rappela à Saxonne les vétérans de la Grande Armée qu'elle voyait jadis défiler le jour de la Décoration.

Donnez-moi cette torche, cria-t-il d'un ton menaçant.

Billy répondit par un ricanement.

— Alors je vais vous trouer la peau, nom de nom !

Il pointa son revolver droit sur Billy, dont le pouce ne broncha pas sur le déclic. Saxonne et lui purent voir briller les pointes des balles dans les chambres du cylindre.

— Allons donc, vieux putois à moustaches, vous n'auriez même pas le cœur de tirer sur des pommes vertes ! répondit Billy. Je connais les gens de votre espèce: braves comme des lions quand il s'agit de bousculer des misérables, de pauvres bougres brisés et abattus par la déveine; mais rampants comme des chiens jaunes quand ils se trouvent en face d'un homme. Appuyez donc sur la détente ! Pauvre être pusillanime, vous aussi vous vous sauveriez avec la queue entre les jambes si je disais Bou !

Joignant l'action à la parole, Billy fit éclater un Bou ! sonore, et

Saxonne ne put s'empêcher de se tordre en voyant l'alarme évidente du constable.

— Je vous laisse une dernière chance, dit celui-ci en serrant les dents. Rendez cette torche et suivez-moi tranquillement, ou je vous abats.

Saxonne eut peur pour Billy, et encore, à moitié seulement. Elle avait confiance que l'homme n'oserait pas tirer, et elle éprouvait son frisson habituel d'admiration pour le courage de son mari. Elle ne pouvait voir sa figure, mais elle la devinait froide et impassible comme le jour où il s'était battu avec les trois Irlandais.

— Vous n'êtes pas le premier homme que j'aurais tué, menaça le constable. Je suis un vieux soldat, et la vue du sang ne me fait pas peur...

— Alors vous devriez rougir, interrompit Saxonne, d'essayer de jeter la honte et le déshonneur sur des gens paisibles qui n'ont rien fait de répréhensible.

— Vous êtes répréhensibles de dormir dans cette grange, riposta l'agent. Elle ne vous appartient pas. C'est contraire à la loi: or les gens qui violent la loi sont mis en prison, et vous allez y aller tous les deux. Depuis trente jours j'y ai envoyé pas mal de vagabonds pour le même motif. Cette mesure est pour eux une véritable souricière. J'ai regardé vos figures et j'ai bien vu que vous étiez des chevaux de retour. J'ai perdu assez de temps avec vous. Oui ou non, voulez-vous me suivre tranquillement? dit-il en se tournant vers Billy.

— Je vais vous dire deux choses, vieux canasson: d'abord, vous ne nous ferez pas marcher; ensuite, nous dormirons ici le reste de la nuit.

— Donnez-moi cette torche, demanda péremptoirement le constable.

— Allez, vieux poilu! Vous vous marchez sur le pied. Décampez avec armes et bagages. Quant à votre torche, vous la trouverez dehors dans la boue.

Billy promena le rayon lumineux jusqu'à ce qu'il éclairât la porte, puis lança la torche comme un ballon de football. Plongés dans une complète obscurité, ils entendirent les dents de l'intrus grincer de rage.

— Maintenant ouvrez le feu et vous verrez ce qui vous arrivera, avertit Billy.

Saxonne chercha la main de Billy et la serra fièrement. Le constable grogna une menace.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda vivement Billy. Vous n'êtes pas encore parti ? Eh bien, écoutez ce que je vous dis, vieille barbe ! Voilà assez longtemps que je tolère vos fariboles. Maintenant sortez ou je vous jette dehors... Et si vous revenez faire vos singeries par ici vous aurez affaire à moi.

Tel était le bruit de l'orage qu'ils ne pouvaient plus rien entendre. Billy roula une cigarette. Quand il l'alluma ils virent que la grange était vide. Billy se mit à rire.

— Figure-toi, j'étais tellement en colère que j'en ai oublié mon furoncle. Ce n'est que maintenant qu'il recommence à me faire chanter.

Saxonne le fit coucher et lui dispensa son apaisante caresse.

— Inutile de bouger avant demain matin, dit-elle. Dès qu'il fera jour, nous prendrons le tramway pour retourner à San Jose, nous louerons une chambre, nous avalerons un déjeuner chaud, et nous irons chez un pharmacien chercher ce qu'il faut pour faire des cataplasmes ou tout autre remède nécessaire.

— Et Benson ? objecta Billy.

— Je lui téléphonerai de la ville. Ça ne coûtera que cinq cents. J'ai vu qu'il avait un fil chez lui. D'ailleurs tu ne pourrais labourer à cause de la pluie, même si ton doigt était en bon état. Et puis nous guérirons ensemble tous les deux. Mon talon sera remis au moment où le ciel s'éclaircira et où nous pourrons continuer notre voyage.

CHAPITRE V

Trois jours plus tard, le lundi matin de bonne heure, Saxonne et Billy reprirent le tramway jusqu'au bout de la ligne et se mirent en marche une seconde fois pour San Juan. La route était parsemée de flaques, mais le soleil brillait dans un ciel clair et partout on pouvait deviner que la terre allait reverdir. Près de la propriété de Benson, Saxonne attendit pendant que Billy allait chercher les six dollars dus pour ses trois journées de labour.

— Il a fait du sabbat parce que je le quittais, dit-il à son retour. Tout d'abord il ne voulait rien savoir. Il disait qu'il me mettrait aux charrois dans quelques jours et qu'il n'y avait pas assez de bons conducteurs d'attelages à quatre pour qu'on les laisse partir volontiers.

— Et que lui as-tu dit ?

— Oh ! je lui ai dit que j'étais obligé de poursuivre ma route. Et comme il continuait à discuter, je lui ai déclaré que j'avais ma femme avec moi, et qu'elle tenait absolument à se remettre en chemin.

— Mais toi aussi, tu y tiens.

— Sûrement, ma petite. Néanmoins je n'étais pas aussi pressé que toi. Le diable m'emporte, mais je commençais à prendre goût au labourage. Je n'aurai jamais plus peur de demander de ce travail-là. J'en suis au point où l'on connaît le terroir, et je te parie que maintenant je peux labourer mieux que la plupart des types.

Une heure après, avec trois bons miles de plus à leur actif, ils se rangèrent sur le bord de la route en entendant une automobile arriver derrière eux. Mais la voiture ne les dépassa point. Benson l'occupait seul, et il s'arrêta à leur hauteur.

— Où voulez-vous aller ? demanda-t-il à Billy, tout en lançant à Saxonne un coup d'œil vif et appréciateur.

— A Monterrey, si vous allez jusque-là, répondit Billy en riant.

— Je vous déposerai à Watsonville. Il vous faudrait plusieurs jours pour y aller par le train 11 avec vos paquets. Montez. Et s'adressant directement à Saxonne: Voulez-vous monter devant ?

Saxonne regarda Billy.

— Vas-y, approuva-t-il. On est très bien devant... C'est ma femme; M. Benson, Mme Roberts.

Ainsi, c'est vous qui m'avez enlevé votre mari, lui reprocha joyeusement Benson en bordant la couverture autour d'elle.

Saxonne endossa la responsabilité et s'intéressa à le voir mettre la voiture en marche.

— Je serais un pauvre diable de fermier si je ne possédais pas plus de terre que celle que vous aviez labourée avant de venir chez moi, lança-t-il avec un clin d'œil, par-dessus l'épaule, à Billy.

— Je n'avais jamais mis la main à la charrue qu'une seule fois auparavant, avoua Billy, mais il faut bien apprendre un jour ou l'autre.

— A deux dollars par jour ?

Pourquoi pas, si l'on peut trouver un amateur qui veuille bien les payer ? riposta Billy avec complaisance.

Benson se mit à rire de bon cœur.

— Vous apprenez vite. J'ai bien vu que vous n'étiez pas en rapports très familiers avec la charrue, mais vous vous y êtes pris comme il faut. Pas un sur dix des hommes loués sur la route ne s'en serait tiré aussi bien que vous le troisième jour. Mais votre gros atout, c'est que vous connaissez les chevaux. C'était à moitié pour plaisanter que je vous avais dit de prendre les guides ce matin-là. Pour mener les chevaux, vous avez de l'expérience, et probablement aussi des dispositions naturelles.

Il est très doux avec les chevaux, dit Saxonne.

— Mais il y a autre chose, reprit Benson. Votre mari possède la *manière*. C'est difficile à expliquer. C'est presque un instinct. La douceur est nécessaire, mais la poigne l'est encore plus. Votre mari sait empoigner ses chevaux. L'épreuve que je lui imposais avec cet attelage à quatre était trop compliquée et trop dure pour qu'on pût s'en tirer avec de la douceur. Il y fallait de la poigne. Je l'ai vu dès qu'il s'est mis en marche. Il n'y avait pas le moindre doute dans son esprit, ni dans celui des chevaux. Ils étaient avertis de sa présence. Ils

savaient simplement que la chose serait faite et que c'était à eux de la faire. Ils n'avaient pas peur, mais ils sentaient un maître sur le siège. En prenant les guides, il prenait ses chevaux : il les empoignait, voyez-vous ! Il les ramassait et les mettait où il voulait ; il les poussait en haut, en bas, à droite, à gauche ; il les faisait tirer, ralentir, reculer ; et ils savaient que tout finirait bien. Oh ! les chevaux sont des bêtes, mais ils ne sont pas sots. Ils savent quand ils sont tenus par un bon conducteur ; mais ce qui me renverse c'est qu'ils se lâchent si vite.

Benson fit une pause, un peu mortifié de sa propre volubilité, et regarda attentivement Saxonne pour voir si elle l'avait suivi. Il fut satisfait de ce qu'il aperçut sur son visage et dans ses yeux, car il continua, après un rire bref :

— Les chevaux sont une de mes passions. N'hésitez pas à me croire, bien que vous me voyiez conduire une mécanique puante. J'aimerais mieux courir ici derrière une paire de bons trotteurs. Mais je perdrais du temps avec eux, et, ce qui est pire, je m'inquiéteraï trop d'eux tout le temps. Quant à cette machine-là, ça n'a pas de nerfs, ni d'articulations délicates, ni de tendons ; c'est une affaire de marche ou crève.

Les miles s'envolaient derrière eux, et bientôt Saxonne fut profondément engagée en conversation avec son hôte. Ici encore, elle discerna immédiatement qu'elle avait affaire à un fermier de type moderne. Les renseignements déjà recueillis lui permettaient de causer avec fruit, et en écoutant Benson elle était étonnée de pouvoir comprendre tant de choses. En réponse à une question directe, elle le mit au courant de leurs intentions, esquissant vaguement leur vie passée à Oakland, et insistant sur leurs projets d'avenir.

Lorsqu'ils passèrent comme en rêve devant les pépinières de Morgan Hill, elle apprit qu'ils avaient couvert vingt miles, et réfléchit qu'ils avaient déjà parcouru plus de chemin qu'ils ne comptaient en faire à pied dans cette journée. Cependant la machine continuait à ronfler, dévorant la distance à mesure qu'elle leur sautait aux yeux.

— Je me demandais ce que faisait sur la route un homme de la valeur de votre mari, lui déclara Benson.

— Oui, dit-elle en souriant. Il m'a rapporté que vous l'aviez pris pour un brave garçon ayant mal tourné.

— C'est que je ne vous connaissais pas. Maintenant je comprends. Et pourtant, je dois le dire, c'est extraordinaire à notre époque de

voir un jeune couple comme vous endosser leurs couvertures pour aller chercher des terrains. Ah ! pendant que j'y pense, je veux vous dire une chose. (Il se tourna vers Billy.) Je déclare simplement à votre femme qu'un engagement annuel vous attend à ma ferme quand vous voudrez. Et il y a une maisonnette de trois chambres pour vous loger. N'oubliez pas.

Saxonne découvrit entre autres choses que Benson avait passé par le Collège agricole de l'université de Californie; elle ignorait l'existence de cette branche d'études. Il lui donna peu d'espoir pour sa recherche de terres de Gouvernement.

— Les seules terres de Gouvernement qui restent, lui dit-il, sont celles qui ne valent pas la peine d'être prises pour une raison ou pour une autre. Si le terrain est bon là où vous voulez aller, alors le marché est inaccessible. Je ne connais pas de voie ferrée par-là.

Attendez que nous débouchions dans la vallée de Pajaro, dit-il lorsque après avoir dépassé Gibroy ils se lancèrent à toute vitesse vers Sargent. Je vous montrerai ce que peuvent tirer de la terre, non pas des diplômés de collèges agricoles, mais des étrangers sans éducation, des gens dont s'est toujours moqué l'Américain hautain et puissant. Je vous ferai voir une des curiosités de cet Etat.

A Sargent, où il avait des affaires à régler, il les laissa quelques instants seuls dans la voiture.

— Décidément ça vaut mieux que la marche à pied, déclara Billy. La journée n'est pas avancée, et quand il nous déposera nous serons frais et dispos pour faire quelques miles par nos propres moyens. Quand même une fois établis et à notre aise, je crois que je m'en tiendrai aux chevaux. Ils seront toujours assez bons pour moi.

— L'auto n'est bonne que quand on est pressé d'aller quelque part, approuva Saxonne. Naturellement, si nous devenions très, très riches...

— Dis donc, Saxonne, interrompit Billy, frappé d'une idée soudaine; j'ai appris une chose. Je n'ai plus peur de ne pas trouver de travail à la campagne. Je le craignais au début, mais je ne te le disais pas. Je n'en menais pas large quand nous trottions sur la route de San Léandro. Et voilà déjà deux places à ma disposition, chez Mme Mortimer et chez Benson: et ce sont des emplois réguliers. Oui, un homme peut trouver de l'ouvrage à la campagne.

— Ah ! corrigea Saxonne avec un petit sourire de fierté. Tu ne dis

pas tout à fait juste. Un homme *de bonne qualité* peut trouver de l'ouvrage à la campagne. Les gros fermiers ne louent pas des hommes par charité.

— Sûrement, ils ne sont pas là pour leur santé, dit Billy en riant.

— Et ils te sautent dessus. C'est que tu es un homme de bonne espèce. Ils peuvent le voir rien qu'avec un œil à moitié ouvert. Regarde tous les trimardeurs que nous avons déjà rencontrés. Il n'y en avait pas un qu'on pût te comparer. Je les ai bien examinés. Ils étaient tous faibles, faibles de corps et faibles d'esprit.

— Oui, c'est une coterie assez mal en point, reconnut modestement Billy.

— Ce n'est pas le bon moment de l'année pour voir la vallée de Pajaro, déclara Benson quand il fut assis de nouveau près de Saxonne et qu'ils eurent dépassé Sargent. Cependant, cela vaut une visite en n'importe quelle saison. Pensez donc, douze mille acres de pommiers! Savez-vous le nom qu'on a donné à cette vallée? On l'appelle maintenant la Nouvelle Dalmatie. Nous autres yankees, on nous pousse dehors. Nous nous croyions malins. Eh bien, les Dalmates sont venus nous prouver qu'ils l'étaient plus que nous. C'étaient de misérables immigrants, plus pauvres que le dindon de Job. D'abord, ils ont travaillé comme journaliers pour la récolte des fruits. Puis ils ont commencé, en petit, à acheter les pommes sur les arbres. Plus ils faisaient d'argent, puis ils achetaient. Bientôt ils louèrent les vergers à long terme. Maintenant ils se mettent à acheter le terrain. Avant peu ils posséderont toute la vallée, et le dernier Américain l'aura quittée.

Ah, nos malins de yankees! Tenez, ces Slaves en haillons, dès le début de leurs petites affaires avec nous, n'ont guère fait moins de deux ou trois mille pour cent de bénéfices. Maintenant ils se contentent de cent pour cent. C'est une calamité pour eux quand leur profit s'abaisse à vingt-cinq ou cinquante pour cent.

— C'est comme à San Léandro, remarqua Saxonne. Les anciens propriétaires du sol sont déjà presque tous partis. C'est de la culture intensive. La question n'est pas d'avoir beaucoup d'acres, mais de savoir tout ce qu'on peut tirer d'une seule.

— Oui, et autre chose, répondit Benson en secouant énergiquement la tête. Car il y en a une quantité, comme Luke Scurich, qui font les choses en grand. Plusieurs d'entre eux valent déjà un

quart de million. J'en connais dix qui possèdent une moyenne de cent cinquante mille dollars. Ils ont une *manière* de s'y prendre avec les pommes.

Oui, c'est plus que de la culture intensive. Ces Slaves de l'Adriatique y voient de loin en affaires. Non seulement ils font pousser des pommes, mais ils savent les vendre. Il n'y a pas de marché? Qu'importe? Ils en créeront un. Voilà leur manière, tandis que la nôtre consiste à laisser les fruits tombés s'entasser à hauteur du genou et pourrir sous les arbres. Voyez Peter Mengol. Tous les ans il va en Angleterre, et il emporte avec lui cent charretées de reinettes Newton jaunes. Au moment même où nous parlons, ces Dalmates exhibent les pommes de Pajaro sur les marchés de l'Afrique du Sud, et font de l'argent à pleines mains.

Et comment emploient-ils tout cet argent? demanda Saxonne.

- Ils continueront d'acheter leurs terres aux Américains de la vallée de Pajaro, naturellement, comme ils l'ont déjà fait.

— Et après? demanda Saxonne.

Benson lui jeta un vif coup d'œil.

Après, ils se mettront à acheter les terres des Américains dans une autre vallée. Les Américains dépenseront l'argent, et dès la seconde génération ils commenceront à pourrir dans les villes, comme vous et votre mari y auriez pourri si vous n'en étiez sortis.

Saxonne ne put s'empêcher de frissonner. Oui, pensait-elle: comme Marie, comme Bert et tant d'autres ont pourri; comme Tom et bien d'autres encore sont en train de pourrir.

— Oh! l'Amérique est un grand pays, continuait Benson, mais nous ne sommes pas un grand peuple. Kipling a raison. On nous pousse dehors et nous nous asseyons sur le seuil. Et le pis, c'est qu'il n'y a aucune raison pour nous empêcher de nous y prendre de meilleure façon. Nous enseignons la bonne manière dans tous nos collèges agricoles, dans nos stations expérimentales et dans nos convois d'exposition. Mais tout cela glisse sur nos gens, tandis que l'immigrant, instruit par la vie dure, prend le dessus. Quand j'eus passé mes examens avant la mort de mon père, il appartenait à la vieille école et riait de ce qu'il appelait mes théories, j'ai voyagé pendant deux années. Je voulais voir comment les vieux pays étaient cultivés. Oh, j'ai vu!...

Nous allons bientôt entrer dans la vallée... Oui, j'ai vu, vous pou-

vez m'en croire: d'abord, au Japon, les collines en terrasses. Imaginez-vous une montagne tellement à pic que vous ne pourriez y mener un cheval. Cela ne les a pas embarrassés. Ils l'ont mise en terrasses: un mur de pierre, en bonne maçonnerie, de six pieds de haut, puis une terrasse plate de six pieds de large; et du bas jusqu'en haut, des murs et des terrasses: droit au-dessus de vos têtes, mur sur mur, terrasse sur terrasse; à tel point que j'ai vu des murs de dix pieds de haut construits pour soutenir des terrasses de trois pieds de large, et des murailles de vingt pieds pour porter quatre ou cinq pieds de terreau où l'on pût faire pousser quelque chose. Et ce terreau, ils l'avaient apporté des montagnes, dans des paniers, sur leur dos !

Même chose partout où je suis allé, en Grèce, en Irlande, en Dalmatie, j'y ai passé aussi. Ils ramassaient partout à la ronde la moindre motte de terre qu'ils pouvaient dénicher; ils la glanaient ou au besoin la volaient, par pelletées ou même par poignées, ils l'emportaient sur leur dos dans leur montagne, et là, ils construisaient des fermes; ils les créaient, sur le roc nu. En France, j'ai vu des montagnards creuser le lit des ruisseaux pour trouver de la terre, comme nos pères minaient les cours d'eau de Californie pour dénicher de l'or. Seulement notre or a disparu et le sol des paysans reste, mille fois retourné, toujours actif, sans cesse produisant quelque chose. Mais en voilà assez pour le moment.

— Mon Dieu ! murmura Billy comme terrifié. Jamais nos parents n'ont fait des choses pareilles. Ce n'est pas étonnant qu'ils aient perdu la partie.

— Voici la vallée, dit Benson. Regardez ces arbres ! regardez ces flancs de collines ! C'est la Nouvelle Dalmatie. Un paradis de pommes. Voyez ce sol: voyez la façon dont il est travaillé.

La vallée que contemplait Saxonne n'était pas grande. Mais partout, à travers les plaines et au flanc des légères ondulations de terrain, éclatait aux yeux l'industrie des Dalmates. Tout en regardant, elle écoutait Benson.

Que font tous ces Chinois dans la vallée ? demanda Billy. Est-ce qu'ils cultivent des pommes, eux aussi ?

Benson fit non de la tête.

— Encore un point sur lequel nous sommes battus, nous autres Américains. Rien ne se perd dans cette vallée, pas un trognon, pas

une pelure. Et ce ne sont pas des Américains qui tirent profit de tout cela. Il y a cinquante-sept distilleries, sans parler des usines de conserve et des fabriques de cidre et de vinaigre. Et M. le Chinois en est propriétaire. Ils exportent quinze mille barils de cidre et de vinaigre par an.

— Ce sont les nôtres qui ont fait ce pays, pensa tout haut Billy, qui ont combattu pour le prendre, qui l'ont ouvert, qui ont tout fait...

— Excepté de le développer, interrompit Benson. Nous avons fait tout ce que nous avons pu pour le détruire, comme nous avons ruiné le sol de la Nouvelle-Angleterre. (Il agita la main pour indiquer un endroit par-delà les collines.) Salinas se trouve de ce côté. Si vous passiez par-là vous vous croiriez au Japon. Et plus d'une grosse petite colline à fruits de Californie est entre les mains des Japonais. Leur méthode est un peu différente de celle des Dalmates. Ils commencent par se placer de-ci de-là comme journaliers pour la cueillette des fruits: et comme ils donnent plus de satisfaction que les Américains, le fermier yankee est content de les trouver. Puis, à mesure qu'ils deviennent plus forts, ils fondent des syndicats japonais et s'emploient à chasser la main-d'œuvre américaine. Les planteurs continuent à être satisfaits. La prochaine initiative des Japonais consiste à ne plus ramasser de fruits. La main-d'œuvre américaine n'est plus là. Le planteur se trouve dans une situation désespérée. La récolte se perd. Alors interviennent les chefs de la main-d'œuvre japonaise. Ils sont déjà les maîtres. Ils achètent la récolte par contrat. Les planteurs sont à leur merci, vous comprenez. Bientôt les Japonais gouvernent la vallée. Les planteurs sont devenus des propriétaires en congé, en train d'apprendre les belles manières dans les villes ou de voyager en Europe. Il ne reste plus qu'un pas à franchir. Les Japonais leur achètent leurs terres: eux sont obligés de vendre, puisque les Japonais dirigent le marché du travail et peuvent les mettre en faillite selon leur bon plaisir.

— Mais si c'est comme cela que ça marche, qu'est-ce qui nous est réservé? demanda Saxonne.

— Ce qui nous est réservé, c'est ce qui arrive. Ceux d'entre nous qui ont des terres les vendent et vont aussi dans les cités. Quelques-uns deviennent grands capitalistes ou embrassent des professions libérales; les autres dépensent leur argent et commencent à pourrir

quand ils n'en ont plus; s'ils en ont assez pour toute leur vie, ce sont leurs enfants qui pourrissent à leur place.

Ils furent bientôt au terme de leur longue promenade, et Benson, en prenant congé d'eux, rappela à Billy qu'un engagement régulier était à sa disposition quand il lui plairait.

— Je désire... d'abord jeter un coup d'œil sur ces terres de Gouvernement, répondit Billy. Je ne sais à quoi nous nous résoudrons, mais il y a une chose que je n'entreprendrai sûrement pas.

— Qu'est-ce donc ?

— De faire pousser des pommes sur du terrain à trois mille dollars l'acre.

Billy et Saxonne, leurs paquets sur le dos, parcoururent sans entrain une centaine de mètres. Il fut le premier à rompre le silence.

— Et je vais te dire encore quelque chose, Saxonne. Jamais nous n'irons renifler et balayer des mottes de terre, et les porter sur notre dos dans la montagne. Il y a encore de la place aux Etats-Unis. Je me moque de ce que peuvent dire Benson ou les autres, les Etats-Unis ne sont pas épuisés. Il y a des millions d'acres intacts et qui attendent, et c'est à nous de les trouver.

— Moi aussi je vais te dire quelque chose, répondit Saxonne. Nous sommes en train de faire notre éducation. Tom a été élevé dans une grande ferme, et en ce moment même il en sait moins que nous sur les conditions de la culture. Et autre chose encore. Plus j'y pense, plus je crois que nous serons désappointés en ce qui concerne les terres de Gouvernement.

— Il n'y a pas lieu de croire tout ce qu'on nous dit, objecta Billy.

— Oh, ce n'est pas ce qu'on dit, c'est ce que je pense, et je m'en rapporte à toi. Si par ici la terre vaut trois mille dollars l'acre, comment se fait-il que des terrains de Gouvernement, s'ils sont bons à quelque chose, restent vacants à peu de distance, attendent le premier venu qui voudra bien les demander ?

Billy réfléchit à ce problème pendant un quart de mile sans pouvoir arriver à aucune conclusion. Enfin il s'éclaircit la gorge et remarqua :

— En tout cas, nous pouvons attendre jusqu'à ce que nous les ayons vus d'abord, n'est-ce pas ?

— Très bien, approuva Saxonne. Attendons de les voir.

CHAPITRE VI

Ils avaient pris la grand-route qui traverse directement les hauteurs en partant de Monterrey, au lieu de la promenade de dix-sept miles qui suit la côte, de sorte qu'ils tombèrent sur la baie du Carmel sans avoir entrevu le moindre indice prémonitoire de sa beauté. Dans une descente rapide à travers les âcres émanations de pins, ils passèrent devant des cottages originaux et rustiques, enfouis dans la verdure, appartenant à des artistes ou des écrivains, et traversèrent des dunes instables, exposées au vent et maintenues en place par de vigoureux lupins, où les pâles pavots de Californie semblaient leur faire des signes. Soudain Saxonne poussa un cri de joie émerveillée en contemplant l'extraordinaire reflet azuré d'une haute vague qui, transpercée par le soleil, se précipitait sur le rivage dans une courbe d'un mile de long, et s'abîmait avec fracas en un déluge d'écume sur le sable presque aussi blanc qu'elle.

Combien de temps passa-t-elle là debout, à regarder la procession de ces montagnes d'eau majestueuses qui, accourues du large en rumeur, venaient se briser à leurs pieds ? Elle revint à elle lorsque Billy, en riant, essaya de lui enlever le panier pendu à son épaule.

— Tu as l'air de vouloir t'attarder ici, dit-il ; et tant qu'à faire nous pourrions nous débarrasser de nos colis.

— Jamais je n'avais rien rêvé de pareil, répétait-elle en se tordant passionnément les mains. Je trouvais le ressac admirable à Cliff House, mais cela ne donnait pas la moindre idée de ceci... Oh, regarde, regarde ! As-tu jamais vu des couleurs aussi indescriptible ? Et ce soleil qui éclate à travers ! Oh ! que c'est beau !

Enfin elle put détacher ses yeux du flot et les reporter vers l'horizon d'outre-mer enfoncé sous un amoncellement de nuages, vers

l'âpre bleu des montagnes entrevues par-delà les douces et humbles collines, loin dans l'intérieur, en remontant la vallée du Carmel.

— Autant nous asseoir et prendre nos aises, insista Billy. C'est trop beau pour qu'on ait envie de se sauver tout de suite.

Saxonne obéit, mais se mit immédiatement à délayer ses chaussures.

— Tu ne vas pas... ? débuta Billy, surpris et charmé; puis il s'empressa d'ôter ses souliers lui aussi.

Mais comme ils se préparaient à courir pieds nus sur cette frange hasardeuse de sable crémeux où se rencontraient la terre et l'Océan, une nouvelle surprise attira leur attention. Descendant de la sombre lisière de pins, à travers les dunes, accourait un homme nu, sauf un léger caleçon. Il avait la peau fine et rose, une figure de chérubin, avec une broussaille de cheveux jaunes frisés, et le corps musclé d'un hercule.

— Oh ! ce doit être Sandow en personne, murmura Billy à Saxonne.

Mais celle-ci pensait à la gravure de l'album maternel, et aux Vikings débarquant sur les sables humides d'Angleterre.

Le coureur passa à une douzaine de pieds de distance, traversa le sable humide, sans s'arrêter un instant, jusqu'à ce que le flot écumeux lui montât aux genoux, tandis qu'au-dessus de sa tête, à dix pieds au moins, s'élevait une muraille d'eau surplombante. Tout énorme et puissant qu'avait paru son corps, il n'était plus qu'une petite chose blanche et fragile devant l'imminence de ce colossal soufflet de la mer. Saxonne, muette d'inquiétude, lança un regard à Billy, figé lui-même dans l'expectative.

Mais l'inconnu s'élança au-devant du coup, et juste au moment où il semblait devoir être écrasé, plongea et disparut au sein de la vague. La puissante masse d'eau s'écroula sur la grève avec un bruit de tonnerre, mais au-delà apparut une tête jaune, puis un bras sortit de l'eau, suivi d'une portion d'épaule. A peine l'homme avait-il pu tirer quelques brasses qu'il dut plonger sous une nouvelle vague. C'était une véritable bataille à gagner sur la mer contre l'impatience des vagues empressées vers le rivage. Après chaque plongeon qui le déroba à leur vue, Saxonne retenait son souffle et fermait les poings. Quelquefois, elle ne le voyait plus reparaître et ne le retrouvait qu'à une assez grande distance, emporté comme un fétu dans une cheve-

lure de brume. A plusieurs reprises il sembla sur le point d'être vaincu et rejeté vers la grève, mais au bout d'une demi-heure il avait franchi la zone turbulente et nageait à grandes brasses; il ne plongeait plus, mais apparaissait à la crête des lames; et bientôt il ne fut qu'un point perdu dans la distance et retrouvé à intervalles. Ce point même s'évanouit, et Saxonne et Billy se regardèrent, elle émerveillée de cette prouesse de nageur, lui avec des yeux dont le bleu semblait plus intense.

— Pour un nageur, ce gaillard-là en est un fameux, s'écria-t-il, et pour faire une chose pareille il ne faut pas avoir un cœur de poulet... Dis donc, je ne sais nager que dans les piscines, ou dans la baie, mais maintenant je vais apprendre à nager dans l'Océan. Si j'étais capable d'en faire autant je serais tellement fier que tu ne pourrais pas approcher de moi à quarante pas. Sincèrement, Saxonne, j'aimerais mieux pouvoir accomplir cette prouesse que d'être propriétaire d'un millier de fermes. Oh, je puis nager, moi aussi, je dois te le dire, comme un poisson. J'ai nagé, un dimanche, depuis la jetée de Narrow Gauge jusqu'au bassin de Session, et ça représente quelques miles; mais je n'ai jamais vu personne comparable à ce type-là en fait de natation. Et je ne quitterai pas cette plage avant de l'avoir vu revenir... Pense donc, tout seul, là, dans une mer démontée ! Il a du nerf, pour sûr !

Pendant une heure Saxonne et Billy s'amuserent comme des enfants à courir pieds nus sur la grève et à se poursuivre en brandissant des fouets d'algues. C'est seulement au moment où ils se rechaussaient qu'ils aperçurent la tête fauve du nageur approchant du rivage. Billy avança à sa rencontre jusqu'au bord des flots et le vit émerger, non plus blanc comme à son entrée dans la mer, mais l'épiderme rougi par les coups qu'il avait reçus d'elle.

— Vous êtes merveilleux, et je tenais à vous le dire, déclara Billy avec une franche admiration.

— Le ressac était un peu fort aujourd'hui, répondit le jeune homme en s'inclinant légèrement pour remercier.

— Ne seriez-vous pas par hasard un boxeur dont je n'aurais jamais entendu parler ? demanda Billy, essayant de saisir quelque indice sur l'identité de ce prodige physique.

L'autre, en riant, secoua négativement la tête, et Billy ne pouvait deviner en lui un ancien capitaine de l'équipe des onze à l'Université, en outre, père de famille et auteur de nombreux ouvrages. Il inspecta

Billy des pieds à la tête avec un œil habitué à apprécier la valeur des nouveaux aspirants au football.

— Vous possédez vous-même un corps virilement bâti, remarquait-il. Vous pourriez vous déshabiller à votre avantage à côté des meilleurs. Je ne crois pas me tromper en supposant que vous ne vous trouveriez pas dépaycé sur une estrade de boxe.

Billy fit un signe affirmatif.

— Mon nom est Roberts.

Le nageur fronça le sourcil dans un vain effort de mémoire.

— Bill, Bill Roberts, précisa Billy.

— Oh, oh ! pas le *grand* Bill Roberts ? Mais si, parfaitement. Je vous ai vu combattre, avant le tremblement de terre, au Pavillon des mécaniciens. C'était un match préliminaire à la rencontre d'Eddie Hanlon et de quelqu'un d'autre. Vous savez vous servir de vos deux mains, je me rappelle, et vous avez des coups terribles, bien qu'un peu lents. Oui, je me souviens, vous étiez lent ce soir-là, mais vous avez battu votre homme tout de même. Moi je m'appelle Hazard..., Jim Hazard, dit-il en lui tendant une main mouillée.

— Alors vous êtes le chef de l'équipe de football qui existait voilà deux ans, et j'ai lu votre nom dans les journaux. Est-ce bien cela ?

Ils échangèrent une cordiale poignée de main, et Saxonne fut présentée. Elle se sentait bien petite auprès de ces deux géants, mais bien fière, cependant, d'appartenir à la race qui leur avait donné naissance. Elle se contenta d'écouter leur conversation.

— J'aimerais à enfiler les gants pour un petit assaut d'une demi-heure par jour avec vous, dit Hazard. Vous pourriez m'enseigner un tas de choses. Est-ce que vous allez rester par ici ?

— Non, nous descendons la côte, nous cherchons du terrain. Tout de même, je pourrais peut-être vous donner quelque leçon, mais il y a une chose que vous pourriez m'enseigner, c'est à nager.

— Je serai heureux d'échanger des leçons avec vous à n'importe quel moment, offrit Hazard. Pourquoi ne vous arrêtez-vous pas quelque temps au Carmel ? Ce n'est pas un vilain endroit, dit-il en se tournant vers Saxonne.

Elle se détourna et montra leurs paquets au bord des lupins.

— Nous sommes sur le trimard, et nous cherchons des terres de Gouvernement.

— C'est un endroit de toute beauté, fit-elle avec un sourire de reconnaissance, mais...

— Si vous en cherchez au-delà du Sur, elles peuvent attendre, dit-il en riant. Mais il faut que je coure m'habiller. Si vous repassez par ici, venez me voir. Tout le monde vous dira où je demeure. Au plaisir !

Et il disparut comme il était arrivé, en courant à travers les dunes.

Billy le suivit des yeux avec admiration.

Ils tournèrent le dos à la plage, et dans la petite rue centrale du village achetèrent de la viande, des légumes et une demi-douzaine d'œufs.

Billy dut arracher Saxonne à la fascination d'une devanture où étaient exposées des perles irisées d'ormeaux ou oreilles-de-mer, montées ou brutes.

— Il y a des oreilles-de-mer ici, tout le long de la côte, lui assura Billy, et je t'en trouverai tant que tu voudras: il suffit de les chercher à marée basse.

Ils prirent la direction du sud. Partout entre les pins apparaissaient de coquettes et originales habitations d'artistes, et ils ne s'attendaient guère à la solennité du bâtiment qui s'offrit à leur vue à l'endroit où la route plonge vers la rivière du Carmel.

— Je sais ce que c'est, dit Saxonne à voix presque basse. C'est une vieille mission espagnole, la mission du Carmel, naturellement. En arrivant du Mexique, les Espagnols commençaient toujours par construire des missions et convertir les Indiens.

— Jusqu'au jour où nous avons chassé Espagnols et Indiens avec tout leur attirail, observa Billy d'un air calme et satisfait.

— C'est quand même superbe, dit Saxonne rêveuse en regardant la massive structure de brique à demi ruinée.

Abritée de la mer par de basses collines, isolée des hommes et de leurs habitations, construite en pierre crayeuse et en brique d'argile mêlée de paille et séchée au soleil, l'église se dressait silencieuse et immobile au milieu des ruines qui jadis accueillaient ses milliers de fidèles. L'esprit du lieu semblait peser sur Saxonne et sur Billy. Ils marchaient doucement, parlaient presque à voix basse, et franchirent presque avec crainte le portail ouvert. Il n'y avait là ni prêtre ni dévot; pourtant divers indices montraient que l'église était encore fréquentée, mais par une congrégation que Billy jugea très limitée d'après le nombre restreint des bancs. Puis ils grimpèrent au beffroi

fendu par le tremblement de terre et dont ils remarquaient les poutres équarries à la main. Dans la galerie, où leurs voix semblaient résonner avec un timbre plus pur, Saxonne, tremblant de sa propre hardiesse, entonna doucement les premières mesures d'un hymne. Charmée du résultat, elle s'appuya sur la balustrade et laissa peu à peu sa voix enfler dans toute sa puissance. Elle chantait :

*O Jésus, amant de mon âme,
Je veux m'envoler vers ton cœur !
Protège cette faible flamme
Contre un océan en fureur.
Sois mon refuge, sois mon port,
Et garde mon âme ravie
Quand viendra l'heure de ma mort.*

Billy, adossé à la vieille muraille, la regardait avec amour; et quand elle eut fini, il murmura, d'une voix à peine distincte :

— Ça, c'était tout simplement sublime. Et j'aurais voulu que tu voies ta figure pendant que tu chantaïs: elle était aussi belle que ta voix. C'est curieux, je ne pense à la religion que quand je pense à toi.

Ils établirent leur campement dans un creux tout rempli de saules, firent cuire leur diner, et passèrent l'après-midi sur une pointe de rochers bas au nord de l'embouchure de la rivière. Ils n'avaient pas projeté d'y rester si longtemps, mais ils ne purent s'arracher au charme des grosses vagues qui se brisaient sur les rocs, ni à l'orgie de couleurs que leur révélait la vie sous-marine, crabes, moules, étoiles et anémones de mer. Dans une flaque, ils découvrirent un petit diable de mer et frémirent en le voyant encapuchonner du filet de son corps les crabes minuscules qu'ils lui jetaient. A mesure que la marée baissait, ils ramassaient une provision de moules géantes, longues de cinq à six pouces et barbuës comme des patriarches. Puis, tandis que Billy cherchait en vain des ormeaux, Saxonne s'étendit à plat ventre sur le rocher et barbota dans l'eau cristalline d'une flaque où elle ramassa des poignées de bijoux étincelants, fragments de nacres et petits cailloux roses, bleus, verts ou violets. Billy revint s'allonger auprès d'elle et paresser au soleil rafraîchi par la brise de mer, jusqu'au moment où ils virent l'astre disparaître sous l'horizon dans un océan du bleu le plus intense.

Elle tendit la main à Billy et poussa un soupir de pure et parfaite satisfaction. Elle semblait n'avoir jamais vécu une journée aussi merveilleuse, et croyait voir se réaliser tous ses anciens rêves. Mais jamais, dans les plus vifs élans de son imagination, elle n'avait soupçonné de pareilles beautés dans le monde. Billy lui pressa tendrement la main.

— A quoi pensais-tu ? lui demanda-t-il lorsque enfin ils se levèrent pour partir.

— Oh, je ne sais trop ! Peut-être pensais-je qu'une journée comme celle-ci vaut mieux que dix mille passées à Oakland.

CHAPITRE VII

Au lever du soleil, ils laissèrent derrière eux la rivière et la vallée du Carmel et marchèrent vers le sud à travers les collines situées entre les montagnes et la mer. La route était abominablement défoncée et ravinée, et l'on voyait qu'elle n'était guère fréquentée.

— Plus loin elle devient tout à fait mauvaise et il n'y a plus que des sentes à chevaux, déclara Billy. Mais je ne vois pas beaucoup de taillis, et la terre n'est pas fameuse. On l'emploie seulement comme pâturage et il n'y a pour ainsi dire pas de cultures.

Les collines étaient couvertes d'herbe. Seules les gorges étaient boisées, et les hauteurs lointaines semblaient tapissées de chênes rabougris. Une fois ils virent un coyote disparaître dans les broussailles; un peu plus tard un gros chat sauvage les regarda avec une obstination malveillante et ne fut mis en déroute que par la motte de terre qui vint éclater comme un shrapnell au voisinage de ses oreilles. Billy regretta de n'avoir pas de revolver.

Depuis plusieurs miles, Saxonne se plaignait de la soif. A un endroit où la route plongeait presque au niveau de la mer pour traverser un petit vallon, Billy se mit en quête d'eau. Le lit du coteau était humecté par des suintements, et il laissa sa femme se reposer un instant tandis qu'il cherchait une source.

Dis donc, cria-t-il au bout de quelques minutes. Descends un peu ici. Il faut que tu voies ça. Tu en resteras ébahie.

Saxonne suivit le sentier à peine distinct qui descendait à pic à travers un taillis. A mi-chemin un fil de fer barbelé était tendu à une certaine hauteur à travers le débouché de la gorge et lesté avec de grosses pierres: c'est de là que, pour la première fois, elle entrevit la petite plage. Du côté de la mer, seulement, on pouvait soupçonner son existence, tant elle était enveloppée par les trois murailles

abruptes et dissimulée sous l'épaisseur de la verdure. Cette grève formait l'entrée d'une étroite crique de rochers, longue d'un quart de mile, et dans cette courbe la mer rugissait avant d'expirer en lames apaisées et rythmiques. Au-delà de l'ouverture de cette anse, plusieurs rochers détachés soutenaient le plein assaut des vagues, qui crachaient à une grande hauteur des embruns et des brumes. La base des rochers, que l'on entrevoyait dans l'intervalle des vagues, était noire de moules, et sur leurs sommets se prélassaient de gros phoques, à la peau fauve et mouillée, beuglant au soleil, tandis qu'au-dessus de leurs têtes, déchirant l'air de cris aigus, s'élançaient et tournoyaient une multitude d'oiseaux de mer.

Au-dessous du fil de fer barbelé, la descente se terminait par une glissade d'une douzaine de pieds, et c'est en posture assise que Saxonne arriva sur le sable fin.

— Oh ! je te déclare que c'est tout simplement magnifique ! s'écria Billy, bouillant d'enthousiasme. Quel site pour camper ! Là, entre les arbres, il y a la plus délicieuse petite source que tu aies jamais vue. Et regarde ce bois bon à brûler et... (Il jeta autour de lui et vers la mer des regards qui embrassaient plus de choses que les mots n'en pouvaient exprimer.) ... Et tout le reste. On pourrait vivre ici. Vois-tu les moules là-bas ? Et je parie que nous attraperions du poisson. Que dirais-tu de rester ici quelques jours ?... En tout cas nous sommes en vacances... et je pourrais retourner au Carmel chercher des hameçons et des lignes.

A l'épanouissement de son visage, Saxonne comprit avec un vif plaisir qu'elle était en train de gagner sa cause contre les villes.

— Nous sommes à l'abri du vent, reprit-il avec ardeur. Pas un souffle. Et comme c'est sauvage ! On se croirait à mille lieues de partout.

La brise de mer, qu'ils avaient trouvée froide et âpre dans leur traversée des collines, ne pouvait pénétrer dans cette sorte de cuve ; la plage était tiède et embaumée, l'air doucement imprégné des odeurs du taillis. Par-ci par-là, au milieu des broussailles, poussaient de jeunes chênes et d'autres petits arbres dont Saxonne ignorait le nom. Son enthousiasme égalait maintenant celui de Billy, et, se tenant par la main, ils partirent en exploration.

— Ici nous pouvons jouer pour tout de bon à Robinson Crusoé, cria Billy, tandis qu'ils traversaient le sable mouillé jusqu'au bord de

l'eau. Viens, Robinson, restons là. Naturellement je suis ton Vendredi, et souscris d'avance à tout ce que tu voudras.

— Mais qu'allons-nous faire de M. Samedi ? dit-elle en lui montrant avec une feinte consternation l'empreinte toute fraîche d'un pied dans le sable. Ce pourrait être un sauvage cannibale, tu sais !

— Pas de danger. Ce n'est pas un pied nu : c'est un soulier de tennis.

— Un sauvage pourrait avoir mis les souliers de tennis d'un matelot noyé ou qu'il aurait mangé, répliqua-t-elle.

— Mais les matelots ne portent pas de souliers de tennis, riposta-t-il vivement.

— Tu en sais trop long pour un Vendredi, dit-elle, boudeuse. Néanmoins si tu veux bien aller chercher les paquets, nous dresserons notre camp. En outre, il se pourrait que ce ne soit pas un matelot qui ait été mangé, mais un passager.

Au bout d'une heure ils avaient établi un coquet campement. Les couvertures étaient étalées, une provision de bois de dérive, bien sec, était empilée, et la cafetière commençait à chanter sur le feu. Saxonne appela Billy, qui improvisait une table au moyen d'une planche échouée, et elle tendit un doigt vers la mer. A l'extrême pointe des rochers se dressait un homme en caleçon de bain. Il regardait de leur côté, et ils pouvaient voir sa longue touffe de cheveux noirs s'agiter au vent. Il se mit à escalader les rochers vers la terre, et Billy fit remarquer à Saxonne qu'il portait des souliers de tennis. Au bout de quelques minutes il dégringola des rochers sur la plage et s'avança vers eux.

— Bon sang ! murmura Billy à Saxonne, il est assez maigre, mais regarde ses muscles ! C'est à croire que tout le monde par ici s'entraîne à la culture physique.

A mesure que l'étranger approchait, Saxonne voyait son visage assez distinctement pour qu'il lui rappelât les vieux pionniers et certaine coupe de figure qu'elle avait remarquée fréquemment chez les anciens soldats. Bien qu'il fût jeune, pas plus de trente ans, jugea-t-elle, cet homme avait la même face longue et étroite, les pommettes saillantes, le front haut et décharné, le nez long, maigre et presque crochu. Les lèvres étaient minces et sensibles, mais les yeux différaient de tout ce qu'elle avait vu chez les pionniers, vétérans ou autres hommes. Ils brillaient d'un gris si foncé qu'ils paraissaient

bruns, et le regard était à la fois alerte et lointain, comme habitué à scruter les profondeurs de l'espace. Saxonne eut une vague impression qu'elle l'avait déjà vu quelque part.

— Bonjour ! dit-il. Vous devez vous trouver à l'aise dans ce coin. Des moules: c'est tout ce que j'ai pu trouver. La marée n'est pas encore assez basse, dit-il en jetant sur le sable un sac à moitié rempli.

Saxonne entendit Billy retenir une exclamation, et vit l'étonnement le plus vif se peindre sur son visage.

— Eh bien, vrai ! Je suis fier de vous rencontrer, s'exclama-t-il. Donnez-moi la main. Je m'étais toujours promis de vous la serrer quand je vous trouverais. Dites donc !...

Mais ici Billy fut dominé par ses propres sentiments; suffoqué d'abord par une hilarité intérieure, il partit bientôt d'un rire inextinguible.

Le nouveau venu, qui ne lui avait pas encore lâché les mains, le regardait étonné; puis il se tourna curieusement vers Saxonne.

— Il faut m'excuser, gloussa Billy, tout en lui manœuvrant les bras comme des pompes. Mais je ne peux pas me retenir. Parole d'honneur, il m'est arrivé de m'éveiller la nuit et de rire en pensant à vous avant de me rendormir. Tu ne le reconnais donc pas, Saxonne ? C'est le même gandin en personne... Dites, l'ami, vous êtes un as pour les cent mètres en course plate !

Alors, brusquement, Saxonne se souvint. C'était lui qu'elle avait aperçu debout près d'une automobile en compagnie de Roy Blanchard, le jour où, malade et l'esprit absent, elle s'était égarée dans un quartier inconnu d'elle; mais, antérieurement à ce jour-là, elle l'avait déjà vu.

— Vous vous rappelez le pique-nique des maçons à Weasel Park ? demanda Billy. Et la course à pied ? J'aurais reconnu votre nez entre un million d'autres. Vous êtes le type qui jeta sa canne entre les jambes de Timothy Mc Manus et provoqua la plus grande bagarre qu'on ait jamais vue à Weasel Park ou ailleurs.

Du coup, le visiteur commença à rire lui aussi. Pour s'égayer plus à l'aise, il se tenait tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, et finit par s'asseoir sur une bûche de bois flotté.

— Vous étiez là ? put-il enfin dire à Billy. Vous avez vu ça, vous l'avez vu ! Et vous aussi ? dit-il en se tournant vers Saxonne.

Elle fit un signe d'assentiment.

— Dites donc, reprit Billy quand son accès de fou rire commença à s'apaiser, ce que je voudrais savoir, c'est le motif de votre acte. Dites, pourquoi avez-vous fait cela ? Je me le suis toujours demandé depuis.

— Et moi aussi, fut la réponse.

— Vous ne connaissiez pas Timothy Mc Manus ?

— Pas le moins du monde. Je ne l'avais jamais vu auparavant, et je ne l'ai jamais revu depuis.

— Mais pourquoi diable avez-vous fait cela ? insista Billy.

Le jeune homme eut un nouvel accès d'hilarité, puis reprit possession de lui-même.

— Quand il y irait de ma vie, je ne saurais vous dire. J'ai un ami, un type qui écrit des livres sérieux, scientifiques, et qui est toujours tourmenté du désir de jeter un œuf dans un ventilateur électrique pour voir ce qui se produira. C'était probablement chez moi une envie de même nature. Quand j'ai vu passer devant moi ces jambes en plein vol, j'ai tout simplement lancé ma canne entre elles. Je n'ai pas fait autre chose, et Timothy Mc Manus n'a pas été plus surpris que moi-même.

— Ils ne vous ont pas rattrapé ? demanda Billy.

— Ai-je mine de l'avoir été ? Je n'ai jamais éprouvé une pareille frousse de ma vie. Timothy Mc Manus en personne n'aurait pu me rejoindre ce jour-là. Mais que s'est-il passé après ? J'ai entendu dire qu'il y avait eu une terrible bagarre, mais je n'y suis pas resté pour voir.

Ce ne fut qu'au bout d'un quart d'heure, employé par Billy à décrire la bataille, que les présentations eurent lieu. Le jeune homme s'appelait Mark Hall, et habitait une maisonnette au milieu des pins du Carmel.

— Mais comment avez-vous fait pour trouver le chemin de Bierce's Cove ? interrogea-t-il. Jamais personne ne soupçonne son existence en passant sur la route.

— C'est donc le nom de cet endroit ? demanda Saxonne.

— C'est le nom que nous lui avons donné, d'après celui d'un de nos amis qui avait campé ici tout un été. Je prendrai volontiers une tasse de ce café, si vous voulez bien me le permettre, dit-il à Saxonne, et ensuite je ferai visiter l'endroit à votre mari. Nous

sommes assez fiers de cette crique. Personne n'y vient jamais que nous autres.

— Ce n'est pas dans votre fuite devant Mc Manus que vous avez développé tous ces muscles-là, observa Billy pendant qu'ils dégustaient le café.

— Massage sous tension, fut l'énigmatique réponse.

— Ah, oui? dit Billy d'un air absent. Est-ce que ça se mange avec une cuillère ?

Hall se mit à rire.

— Je vais vous montrer. Choisissez tel muscle que vous voudrez, tendez-le, puis manipulez avec les doigts, comme ceci et comme cela.

— Et c'est ainsi que vous avez obtenu tout ce résultat? demanda Billy d'un air sceptique.

— Tout ce résultat! dit l'autre avec un fier dédain. Pour un muscle que vous voyez il y en a cinq de cachés, mais auxquels je commande. Mettez un doigt sur telle partie de mon corps que vous voudrez et vous allez voir.

Billy obéit à l'invitation et lui toucha le sein droit.

— Vous vous y connaissez en anatomie, car vous avez choisi un point où il n'y a pas de muscles, observa Hall.

Billy esquissa un sourire de triomphe, puis, à sa grande surprise, vit saillir un muscle sous son doigt. Il le palpa, et le trouva dur.

— Massage sous tension, cria joyeusement Hall. Recommencez à n'importe quel endroit.

Et à chaque point que toucha Billy, des muscles grands ou petits se soulevaient, frémissaient puis disparaissaient, si bien que le corps tout entier n'était qu'une série d'ondulations commandées.

Je n'ai jamais rien rencontré de pareil, déclara enfin Billy émerveillé, et pourtant je vous prie de croire que j'ai vu pas mal de beaux hommes déshabillés dans ma vie. Vous êtes costaud des pieds à la tête.

— C'est l'effet du massage sous tension, mon ami. Les docteurs m'avaient condamné. Mes amis m'appelaient le rat malade, le poète rabougri, et d'autres noms analogues. Alors j'ai quitté la ville, je suis venu au Carmel, je me suis mis au régime du grand air... et du massage sous tension.

— Ce n'est pas de cette façon-là que Jim Hazard a acquis ses muscles? risqua Billy.

— Certes non, l'heureux coquin ! Il les possédait de naissance, tandis que j'ai fabriqué les miens. Voilà la différence. Je suis une œuvre d'art : lui est un ours des cavernes. Venez avec moi, je vais vous faire faire un tour de visite. Vous ferez bien d'ôter vos habits : ne gardez que vos souliers et votre pantalon, à moins que vous n'ayez un caleçon.

— Ma mère aussi faisait des poésies, dit Saxonne quand Billy fut entré dans le taillis pour se mettre en tenue. Elle avait remarqué l'épithète que Hall s'était appliquée à lui-même.

Comme il ne témoignait aucune curiosité, elle se hasarda un peu plus.

— Quelques-unes de ses œuvres ont été imprimées.

— Comment s'appelait-elle ? demanda-t-il négligemment.

— Dayelle Wiley Brown. Elle a écrit *la Recherche du Viking, les Jours de l'Or, Constance, le Caballero, les Tombes de Little Meadow*, et bien d'autres. Il y en a une dizaine dans l'*Histoire des Collections*.

— J'ai ce livre chez moi, remarqua-t-il, manifestant pour la première fois un réel intérêt. Elle était avec les pionniers, naturellement, avant mon époque. Je chercherai ses poésies quand je serai rentré chez moi. Ceux de ma famille aussi étaient des pionniers. Ils sont arrivés par Panama, vers 1850, venant de Long Island. Mon père était docteur, mais il s'est mis dans les affaires à San Francisco et il a suffisamment volé ses semblables pour m'entretenir depuis, ainsi que tout le reste d'une nombreuse famille. Dites-moi : où allez-vous, vous et votre mari ?

Quand Saxonne l'eut renseigné sur leurs efforts pour quitter Oakland et sur leur recherche de terrains, il exprima sa sympathie pour la première partie du programme, mais hocha la tête à propos de la seconde.

— Le pays est certainement beau au-delà du Sur, lui dit-il. J'ai parcouru tous ces cañons à séquoias, et il y a du gibier à foison. C'est par-là aussi que sont les terres de Gouvernement. Mais vous auriez tort de vous y établir. C'est trop loin de tout. Et puis ce n'est pas de bonne terre pour la culture, à part quelques lopins dans les gorges. J'y connais un Mexicain qui ne rêve que de vendre ses cinq cents acres pour quinze cents dollars. Trois dollars l'acre ! Et qu'en faut-il conclure, sinon que cela ne vaut pas davantage ? Ça ne les vaut même pas, puisqu'il ne trouve pas d'acquéreur. La terre, voyez-vous, vaut le prix qu'on l'achète et qu'on la vend.

L'apparition de Billy, vêtu simplement de ses souliers et de son pantalon retroussé au-dessus des genoux, mit fin à cette conversation; puis Saxonne regarda ces deux hommes, si dissemblables au point de vue physique, escalader les rochers vers le sud de la crique. D'abord elle les suivit des yeux avec indolence, mais elle ne tarda pas à être intéressée et même inquiète. Pour gagner la crête du rocher, Hall conduisait Billy à l'assaut d'une muraille qui semblait perpendiculaire. Billy avançait lentement et manifestait une extrême prudence; cependant elle le vit glisser deux fois: la roche pourrie avait cédé sous ses mains et s'écroulait sous lui. Elle vit Hall, qui avait atteint le sommet, à cent pieds au-dessus de la mer, se dresser en parfait équilibre sur la crête en lame de couteau, dont l'autre versant, elle le devinait, n'était pas moins abrupt. Billy, quand il y parvint à son tour, se contenta d'y rester accroupi sur les mains et les genoux. Le guide continua sa route, debout, et il marchait à l'aise comme sur un plancher. Billy dut quitter son attitude à quatre pattes, mais il demeurait courbé et s'aidait fréquemment de ses mains.

La crête effilée était en outre profondément dentelée, et dans l'une de ces encoches les deux hommes disparurent. Saxonne, incapable de réprimer son inquiétude, grimpa sur le flanc nord de la crique, moins accidenté et d'un abord plus facile: néanmoins, elle ne put se défendre d'une certaine nervosité en se trouvant à une telle hauteur, sur un sol si friable, et exposée aux soufflets du vent. Elle se trouva bientôt à l'opposé des deux hommes. Ils avaient franchi d'un bond une profonde fissure et escaladaient une autre dent. Déjà Billy marchait plus librement, mais souvent son entraîneur s'arrêtait pour l'attendre. Le chemin devenait plus difficile: plusieurs des crevasses qu'ils abordèrent descendaient jusqu'au niveau de la mer, et les vagues hurlantes passaient au travers en y projetant leur écume. D'autres fois ils se laissaient glisser sur les pieds, debout, à travers d'étroites et profondes entailles, jusqu'à ce que leurs mains rencontrassent la paroi opposée, sur laquelle, s'agrippant des doigts, ils se hissaient à la force des poignets.

Près du bout de la jetée, Hall et Billy disparurent de l'autre côté de l'arête, et quand Saxonne les revit, ils tournaient l'extrémité de la pointe de rochers et revenaient du côté de l'anse. A cet endroit le chemin leur semblait barré. Une large fissure, aux parois absolument verticales, bâillait vers le ciel et plongeait dans un tourbillon d'écume

où les eaux affolées se soulevaient soudain à une douzaine de pieds, pour retomber, non moins brusquement, vers le sombre abîme de rochers assaillis et d'algues tordues.

Se cramponnant tant bien que mal, les deux hommes descendirent la paroi jusqu'à ce qu'ils fussent enveloppés d'embruns. Alors ils s'arrêtèrent: Hall tendit la main vers le bas de la paroi opposée, et Saxonne put croire qu'il indiquait quelque curiosité à Billy. Mais elle ne s'attendait pas à ce qui suivit. La surface des flots se creusa et s'enfonça, et Hall sauta de haut en bas à travers la crevasse sur une étroite plate-forme que les vagues rugissantes recouvraient profondément un instant auparavant. Sans perdre une seconde, au moment même où se précipitait le retour du flot, il tourna une arête et se mit à grimper des pieds et des mains pour échapper à la vague remontante. Billy était resté seul. Il ne pouvait plus voir Hall ni entendre ses conseils, et Saxonne l'observait avec une inquiétude si intense qu'une douleur au bout des doigts l'avertit de se cramponner moins fort au rocher sur lequel elle était assise. Billy guettait l'instant propice. Deux fois il se prépara à bondir et recula. Enfin il sauta à son tour sur la plate-forme un instant visible, et, dans son escalade pour rejoindre Hall, il fut mouillé jusqu'à la ceinture, mais non emporté par la vague.

Saxonne ne respira librement que quand les deux hommes la rejoignirent près du feu. Elle vit d'un coup d'œil que Billy était profondément dégoûté de lui-même.

— Vous allez bien, pour un débutant, s'écria Hall, en lui donnant une tape amicale sur l'épaule nue. Cette ascension est une épreuve à moi. Plus d'un brave garçon l'a entreprise en ma compagnie et l'a abandonnée avant d'être arrivé à moitié route. J'en ai vu une douzaine manquer leur coup au moment du grand saut: il n'y a que des athlètes qui puissent le réussir.

— Je ne rougis pas de reconnaître que j'ai eu la frousse, grogna Billy. Vous êtes agile comme une chèvre et provocant comme un bélier. Mais à mon tour je me rebiffe. C'est surtout une affaire d'entraînement. Je vais camper ici et m'entraîner jusqu'à ce que je puisse vous défier de vitesse sur le parcours que nous venons d'accomplir.

— Ça colle, dit Hall, ratifiant l'engagement d'une poignée de main. Et un jour, quand nous nous retrouverons ensemble à San Francisco,

je vous ferai rencontrer Bierce, celui qui a donné son nom à cette anse. Son épreuve favorite, quand il ne collectionne pas des serpents à sonnettes, consiste à attendre qu'il souffle une brise de quarante miles à l'heure: alors il monte sur un gratte-ciel et se met à marcher sur le parapet, du côté qui se trouve sous le vent, remarquez bien, de façon que s'il est emporté il n'y ait rien pour le recevoir que la rue. Il m'a défié à ce petit jeu-là une fois.

Et vous en avez fait autant? demanda vivement Billy.

- Je ne l'aurais pas fait si je n'y avais été préparé. Je m'étais entraîné en secret pendant une semaine. Et je lui ai raflé vingt dollars avec ce pari-là.

La marée était maintenant assez basse pour une bonne récolte de moules, et Saxonne accompagna les deux hommes jusqu'à la muraille de rochers. Hall avait plusieurs sacs à remplir: une charrette devait venir les chercher dans l'après-midi pour les transporter au Carmel. Leur provision faite, ils s'aventurèrent plus loin entre les crevasses des rochers et furent récompensés par la découverte de trois oreilles-de-mer: Saxonne trouva parmi les coquilles une de ces sécrétions perlières dont elle avait envie. Hall les invita au rite qui consiste à battre la chair de ces coquillages avant de les faire cuire.

Déjà il faisait à Saxonne l'effet d'une vieille connaissance. Il lui rappelait le temps où Bert les accompagnait en chantant ou en déclamant au sujet du dernier des Mohicans.

Ecoutez maintenant, je vais vous enseigner quelque chose, commanda-t-il en soulevant une grosse pierre au-dessus de la chair des oreilles-de-mer. Il ne faut jamais, jamais battre la chair de l'ormeau sans chanter cette chanson: et jamais vous ne devez la chanter en d'autres moments. Ce serait le plus horrible sacrilège. L'ormeau est la nourriture des dieux. Sa préparation est une fonction religieuse. Ecoutez, suivez bien, et souvenez-vous que ceci est une circonstance solennelle.

La pierre s'abattit avec un bruit sourd sur la chair blanche et rythma comme un accompagnement de tam-tam le chant du poète.

*L'un prône le poulet en sauce béchamel,
l'autre le caviar arrosé de kummel:
Mais le régal des dieux et buveurs d'hydromel,
C'est l'ormeau qui s'attache aux rochers du Carmel.*

*Tel qui jadis aimait et courtisait Corrine
En la rouant de coups aujourd'hui l'assassine.
Si nous battons la chair de l'oreille-marine,
C'est par excès d'amour, pour la rendre plus fine.*

*Le jour où dans l'Olympe Amphitrite apporta
Cette Haliotis tuberculata,
Dans sa conque nacrée Iris se refléta,
Et Vulcain y perdit les dents qu'il y planta.*

Depuis lors...

Il s'arrêta la bouche ouverte et la pierre levée, en entendant un bruit de roues et un appel qui descendait de l'endroit où ils avaient transporté les sacs de moules. La pierre s'abattit une dernière fois et Hall se redressa.

— Il y a un millier de strophes pareilles. Je regrette de n'avoir pas le temps de vous les apprendre, déclara-t-il en étendant une main ouverte. Et maintenant, enfants, soyez bénis. Vous voilà membres du clan des mangeurs d'oreilles-de-mer, et je vous adjure solennellement, quelles que soient les circonstances, de ne jamais battre cette chair sans chanter les paroles sacrées que je viens de vous révéler.

— Mais nous ne pouvons nous les rappeler après une seule audition, représenta Saxonne.

— Il sera pourvu à cette difficulté. Dimanche prochain la tribu des mangeurs d'oreilles-de-mer s'abattra sur vous, ici, à Bierce's Cove, et vous pourrez assister aux rites, voir de vos yeux les gens de lettres des deux sexes, et même l'homme de fer aux yeux de basilic, vulgairement connu sous le titre de roi des lézards sacerdotaux.

— Jim Hazard viendra-t-il ? cria Billy, au moment où Hall disparaissait dans le taillis.

— Il viendra certainement. N'est-il pas le préposé aux marmites et aux grils des cavernes d'ours, le plus redoutable et, après moi, le plus enthousiaste des mangeurs d'ormeaux ?

Saxonne et Billy ne purent que s'entre-regarder jusqu'au moment où ils entendirent le bruit des roues qui s'éloignaient.

— Le diable m'emporte ! lâcha enfin Billy. Ça, c'est un gaillard. Il n'y a rien de guindé chez lui, vous valez autant que lui et il vaut

autant que vous, et du premier coup, comme cela, nous voilà bons amis.

— Et il est de la vieille race, lui aussi, dit Saxonne. Il me l'a affirmé pendant que tu te déshabillais. Les siens sont venus par Panama avant la construction du chemin de fer, et d'après ce qu'il dit, je crois qu'il a beaucoup d'argent.

— En tout cas il ne se conduit pas comme un richard.

— Et il est absolument drôle, s'écria Saxonne.

— Un véritable blagueur. Lui... un poète !

— Oh, je ne sais pas, Billy. J'ai entendu dire que beaucoup de poètes sont des originaux.

— Tu as raison, quand j'y pense. Regarde Joaquin Miller, qui demeure dans les collines derrière Fruitvale. Il est certainement bizarre. C'est tout près de chez lui que je t'ai fait ma déclaration d'amour. Tout de même, je croyais que les poètes étaient barbus et portaient des lorgnons, et je ne pensais pas qu'ils faisaient ramasser des pelles aux coureurs de pique-niques, ni qu'ils se promenaient avec le minimum de vêtements exigé par la loi, en récoltant des moules et en grim pant comme des cabris.

Ce soir-là, sous ses couvertures, Saxonne resta longtemps éveillée, regardant les étoiles, respirant avec délices les parfums du taillis, écoutant le grondement sourd du flot lointain et le murmure des petites lames qui venaient expirer sur la plage à quelques pieds de distance. Un mouvement de Billy lui indiqua qu'il ne dormait pas encore.

— Es-tu heureux d'avoir quitté Oakland, Billy ? lui souffla-t-elle à l'oreille.

— Euh ! répondit-il. Autant demander à un mollusque s'il est heureux dans sa coquille !

CHAPITRE VIII

Tous les jours, à mi-flot, Billy s'entraînait sur le dangereux terrain qu'il avait parcouru avec Hall, et se tirait de chaque essai en un temps de plus en plus réduit.

— Attends que nous soyons à dimanche, disait-il à Saxonne. Je lui donnerai de la course pour son argent, à ce poète. Il n'y a plus une seule difficulté qui m'embarrasse, à présent. Ma tête a pris confiance. Je cours aux endroits où je rampais sur les mains et les genoux. Voici comment je me suis représenté la chose. Supposons qu'il n'y ait de chaque côté qu'une chute d'un pied tout au plus, et encore sur du gazon. Rien ne t'arrêterait alors. Tu ne tomberais pas. Tu filerais comme un éclair. Eh bien, ça n'a pas plus d'importance s'il y a un mile de profondeur. Tu n'as pas à t'en occuper. Ta préoccupation doit être de rester au sommet et de filer comme l'éclair. Et, sais-tu, Saxonne? Quand j'ai envisagé la chose de cette façon, je n'ai plus éprouvé la moindre inquiétude. Attends qu'il s'amène avec sa coterie dimanche. Je suis prêt à les recevoir.

— Je me demande ce que sera cette coterie-là, réfléchit Saxonne.

— Pareille à lui, naturellement. Les oiseaux de même plumage se ressemblent. Ils ne seront pas plus guindés que lui, tu verras.

Hall leur avait fait parvenir des lignes pour la pêche et un costume de bain par l'intermédiaire d'un berger mexicain qui rejoignait son ranch vers le sud, et sa lettre contenait de copieux renseignements sur les terres de Gouvernement et la façon de s'en procurer. La semaine s'envolait: tous les soirs, Saxonne exhalait vers le soleil un adieu reconnaissant, et tous les matins ils accueillaient par des rires le retour de l'astre et le début d'une nouvelle journée de bonheur. Ils ne faisaient pas de projets, mais ils pêchaient, ramassaient des moules et des ormeaux, ou grimpaient sur les rochers, selon l'impulsion du

moment. Ils battaient religieusement la chair d'ormeau au rythme de vers de mirliton improvisés par Saxonne. Billy était d'une santé florissante: jamais Saxonne ne l'avait vu si bien en point. Elle-même n'avait guère besoin de consulter son petit miroir à main pour savoir que jamais, depuis son adolescence, elle n'avait eu plus de couleur aux joues ni plus de vivacité spontanée.

C'est la première fois de ma vie que je m'amuse vraiment, dit Billy. Toi et moi ne nous sommes jamais distraits depuis que nous sommes mariés. Ça vaut mieux que la vie de n'importe quel millionnaire.

— Pas de sifflet d'usine à sept heures ! s'écria joyeusement Saxonne. Je resterais bien au lit exprès le matin, seulement tout est trop bon pour qu'on ne se lève pas. Et maintenant, monsieur Vendredi, amuse-toi à me couper du bois et à attraper une belle grosse perche, si tu veux avoir à dîner.

Billy, qui, couché à plat ventre, creusait des trous dans le sable avec ses orteils nus, se leva pour prendre la hachette.

Malheureusement ça ne va pas durer, dit-il avec un profond soupir de regret. La pluie peut venir à n'importe quel moment. C'est étonnant que le temps reste beau si longtemps.

Le samedi matin, en revenant de sa course à la muraille du sud, il ne trouva pas Saxonne. Après l'avoir appelée en vain, il grimpa sur la route et l'aperçut à un demi-mile de distance, à califourchon sur un vieux cheval sans selle ni bride qui marchait à contrecœur et lentement, à travers le pâturage.

— Heureusement pour toi que c'est une vieille jument habituée à être montée: regarde les marques de la selle, grommela-t-il quand enfin elle s'arrêta près de lui et lui permit de l'aider à descendre.

— Oh, Billy ! cria-t-elle radieuse. Je n'étais jamais montée à cheval de ma vie. C'était superbe. Et je me suis sentie si brave !

— Je suis fier de toi tout de même, dit-il d'un ton encore plus grognon. Il n'y a pas beaucoup de femmes mariées qui iraient s'attacher comme cela à une bête étrangère, surtout si elles n'étaient jamais montées auparavant. Et je n'ai pas oublié qu'un jour il faudra que tu aies un animal de selle entièrement à toi, un véritable cheval de luxe.

Les mangeurs d'oreilles-de-mer, empilés dans deux chars à bancs et sur une ribambelle de chevaux, s'abattirent en force sur Bierce's Cove. Il y avait une dizaine d'hommes et presque autant de femmes. Tous étaient jeunes, entre vingt-cinq et quarante ans, et tous paraissaient bons amis. La plupart étaient mariés. Ils arrivèrent débordants de bonne humeur, se bousculant les uns les autres sur le sentier glissant et englobant tout de suite Saxonne et Billy dans une camaraderie spontanée et réchauffante comme le plein soleil. Saxonne fut accompagnée par les filles, elle ne pouvait se les représenter comme des femmes mariées; elles s'intéressèrent beaucoup à elle, admirèrent son matériel de campement et son équipement de route, et insistèrent pour qu'elle leur racontât une partie de son histoire. Elles-mêmes étaient expertes dans l'art de camper; Saxonne s'en aperçut en voyant les pots, casseroles et lessiveuses qu'elles avaient apportés pour préparer les moules.

Pendant ce temps Billy et les hommes se déshabillaient et se dispersaient en quête de moules et d'ormeaux. Les femmes, ayant découvert l'ukulélé de Saxonne, ne lui laissèrent de répit qu'elle n'eût joué et chanté. Plusieurs avaient visité Honolulu et connaissaient cet instrument, dont elles définissaient le nom comme signifiant "la puce sauteuse", conformément aux dires de Mercédès. En outre elles connaissaient des chansons hawaïennes qu'elle-même avait apprises de la vieille dame, et bientôt, accompagnées par elle, elles reprirent en chœur *Aloha hol, le Turbulent Garçon d'Honolulu* et *la Douce Lei Lehua*. Saxonne fut positivement scandalisée quand quelques-unes, et non des plus jeunes, se mirent à danser des hulas sur le sable.

Lorsque les hommes furent revenus avec leurs charges de mollusques, Mark Hall, solennel comme un grand prêtre, présida la célébration obligatoire des rites de la tribu. Au rythme indiqué par sa main, les pierres levées retombèrent à l'unisson sur la chair blanche, et les voix entonnèrent l'hymne à Haliotis. Tous récitaient ensemble les vieilles strophes, et de temps à autre quelque chanteur en improvisait une nouvelle, que tout le monde reprenait en chœur. Billy attira l'attention sur Saxonne en lui demandant à mi-voix de dire la strophe qu'elle avait composée, et sa douce voix s'éleva timidement:

LA VALLÉE DE LA LUNE

*Martelons le mollusque au rythme de nos vers.
Nos cœurs sont dépourvus de sentiments pervers.
Ce qui nous réunit dans ce lieu solitaire,
C'est notre amour commun pour l'oreille-de-mer.*

— Bravo ! s'écria le poète, malgré qu'il eût tiqué sur la rime.

— Elle parle la langue de la tribu ! Allons-y, mes enfants, tous ensemble !

Et le chœur répéta les vers de Saxonne. Ensuite Jim Hazard improvisa un nouveau quatrain, puis une des femmes, et enfin l'homme de fer aux yeux de basilic, que Saxonne reconnut d'après le signalement qu'en avait fait Mark Hall, et à qui elle trouva une figure de prêtre.

*L'un boit de l'eau de pluie et l'autre du champagne,
L'un mange son prochain et l'autre ce qu'il gagne;
Nourri d'ormeaux, couchant dehors, vêtu d'un pagne,
Je me croirais encore en pays de Cocagne.*

*Tel apprécie le porc ou la vache nerveuse,
Tel préfère la caille ou la dinde adipeuse:
Moi je reste fidèle à la chair savoureuse
De l'ormeau qu'a salé la grande mer houleuse.*

*Plus nous en dévorons, plus il en vient au monde,
Car l'amour règne au ciel, sur la terre et sous l'onde,
Mais prodigue avant tout sa semence féconde
A l'éternel sillon de la vague profonde.*

Un homme aux cheveux et aux yeux noirs, avec un visage impudent de satyre (Saxonne apprit que c'était un artiste qui vendait ses tableaux cinq cents dollars pièce), s'attira un déluge de réprobations et d'acclamations en récitant ce qui suit :

*Lorsqu'Esau vendit pour un plat de lentilles,
Son vieux droit d'aîné des familles,
Il ne connaissait pas ces exquis coquilles,
Sans quoi peut-être eût-il vendu ses filles.*

Ce chassé-croisé de vers anciens ou nouveaux se prolongea indéfiniment à la louange du succulent coquillage. Le plaisir de Saxonne confinait à l'extase, et elle avait peine à se convaincre que tout fût réel. La scène lui semblait plutôt détachée d'un conte de fées, d'un livre d'histoires ou de quelque pièce jouée sur un théâtre où Billy et elle auraient fait une mystérieuse intrusion parmi les acteurs. Elle devinait beaucoup de traits d'esprit sans les comprendre, mais elle en saisissait un grand nombre, et se rendait parfaitement compte que la cérébralité jouait ici un rôle dont elle n'eût jamais soupçonné l'importance auparavant. Une veine de puritanisme s'étant mêlée à son éducation, elle se trouvait surprise et parfois même choquée de certaines hardiesses: mais elle se refusait à s'ériger en juge. Tous ces jeunes gens au cœur léger paraissaient bons; ils n'étaient certainement ni grossiers ni rudes comme la majorité des foules rencontrées aux pique-niques du dimanche. Aucun des hommes ne s'enivrait, bien qu'il y eût des cocktails dans les thermos et du vin rouge dans une énorme dame-jeanne.

Ce qui impressionnait surtout Saxonne était leur gaieté extraordinaire, leur enthousiasme juvénile et les enfantillages auxquels ils se livraient. Ce contraste était encore rehaussé par le fait que tous étaient des romanciers et des peintres, des poètes et des critiques, des sculpteurs et des musiciens. Un homme au visage affiné et délicat (elle apprit qu'il faisait la critique dramatique dans un grand quotidien de San Francisco), inaugura un tour de force que beaucoup de ses compagnons essayèrent d'imiter, mais seulement pour aboutir à de comiques échecs. Sur la grève, à intervalles réguliers, des planches furent disposées en forme de barrages. Puis le critique dramatique, à quatre pattes, se mit à galoper sur le sable, tout comme un cheval, et, imitant parfaitement les mouvements de l'animal à l'abord des haies, il franchit les obstacles jusqu'au bout de la piste.

On avait apporté des disques, qui furent lancés avec ardeur pendant un certain temps; puis ce fut le tour des sauts en longueur ou en hauteur, et l'on passa ainsi d'un jeu à un autre. Billy prit part à toutes ces prouesses, mais n'y obtint pas le premier rang aussi souvent qu'il s'y attendait. Un auteur anglais le battit d'une douzaine de pieds au lancement du palet, et Jim Hazard le défit également au lancement des gros galets. Mark Hall sauta plus loin que lui à pieds joints et avec élan. Mais Billy l'emporta dans les sauts en hauteur en

arrière. Bien que handicapé par son poids, il dut sa victoire à la puissance de son dos et de ses muscles abdominaux. Immédiatement après, cependant, il fut mis à mal par la sœur de Mark Hall, jeune et vigoureuse amazone en culotte de cheval, qui le renversa trois fois d'une culbute dans un assaut de lutte indienne.

— Vous n'êtes pas de force, railla l'homme de fer, dont le vrai nom était Pierre Bideaux. Je me charge de vous terrasser moi-même, avec prise au petit bonheur.

Billy accepta le défi, et se convainquit qu'en toute vérité l'autre méritait son surnom. Dans les camps d'entraînement, Billy avait lutté en corps à corps avec des champions géants comme Jim Jeffries et Jack Johnson, mais jamais il n'avait rencontré une force pareille à celle de cet homme de fer. Malgré tous ses efforts, il fut réduit à l'impuissance, et deux fois son vainqueur lui fit toucher le sable des deux épaules.

— Vous pourrez prendre votre revanche avec celui-là, murmura Hazard à Billy en aparté. J'ai apporté des gants de boxe. Naturellement vous n'aviez aucune chance de l'emporter sur lui à son propre jeu. Il a lutté dans les music halls de Londres contre Hackensmith. Tenez-vous tranquille pour le moment, et nous amènerons la chose en douce. Il ne vous connaît pas.

Bientôt l'Anglais qui avait lancé le palet s'escrima des poings contre le critique dramatique. Hazard et Hall se livrèrent un assaut burlesque et fantastique, puis, retirant leurs gants de boxe, cherchèrent un couple bien assorti pour les lui transmettre. Le choix tomba tout naturellement sur Bideaux et Billy.

— Il s'emporte facilement quand il est touché, dit Hazard à Billy en lui attachant ses gants. C'est un vieil Américain-Français, et il a un caractère du diable. Gardez votre sang-froid et tamponnez-le..., surtout ne cessez pas de le tamponner.

— Escrime-toi gentiment, maintenant; pas de bagarre, Bideaux... Des petites tapes d'amitié, tu sais ! tels furent les avis adressés de toutes parts à l'homme de fer.

— Un moment, dit celui-ci à Billy en baissant les mains. Quand je reçois des coups je m'échauffe un peu. Ne faites pas attention ! Je ne peux pas m'en empêcher, vous savez. Ça ne dure qu'un instant, et ça ne tire pas à conséquence.

Saxonne se sentait très inquiète, hantée par le souvenir des com-

bats sanglants de Billy et de tous les jaunes qu'il avait assommés; mais elle n'avait jamais vu son mari boxer, et quelques secondes lui suffirent pour se retrouver à l'aise. L'homme de fer n'avait pas la moindre chance d'atteindre Billy. Celui-ci possédait une maîtrise trop complète: il paraît tous les coups, et lui-même touchait l'autre continuellement et presque à volonté à la figure ou au corps. Il ne mettait pas de poids dans ses coups: c'étaient de petits chocs légers et vifs; mais leur répétition constante finit par porter sur les nerfs de l'homme de fer. En vain les assistants lui criaient-ils de garder son sang-froid, son visage s'empourprait de colère et ses coups devenaient sauvages. Mais Billy continuait à le marteler tranquillement, doucement, imperturbablement. L'homme de fer, perdant la raison, se mit à foncer la tête en avant, et à prodiguer des *swings* et des *uppercuts* capables de tuer un homme. Billy esquivait les coups par des mouvements de tête ou de pied, les paraît ou les amortissait, et demeurait absolument indemne. Dans les corps à corps, qui étaient inévitables, il immobilisait les bras de l'homme de fer, qui riait alors et s'excusait, quitte à perdre la tête au premier coup après le décollage, et à s'emporter plus que jamais.

Quand tout fut fini et que l'identité de Billy eut été révélée, l'homme de fer accepta de la meilleure humeur le tour qui lui avait été joué. L'assaut avait fourni à Billy l'occasion d'une superbe manifestation. Sa maîtrise de ce sport, aussi bien que de lui-même, avait produit sur les assistants l'impression la plus favorable, et Saxonne, très fière de son homme-enfant, ne pouvait s'empêcher de voir l'admiration qu'il inspirait à tous.

Elle-même prouva qu'elle pouvait se rendre utile en société. Lorsque les athlètes, fatigués et échauffés, vinrent s'étendre sur le sable sec, elle se laissa persuader d'accompagner leurs chansons burlesques sur son ukulélé. Il ne lui fallut guère de temps pour se mettre au diapason de leur fantaisie, pour leur chanter et leur enseigner les chants étrangers d'autrefois, qu'elle-même, dans son enfance, avait appris de Cady, mastroquet, pionnier, et ancien cavalier, qui avait été toucheur de bœufs sur la route du Lac Salé avant l'époque des chemins de fer. Une de ces chansons redevint immédiatement populaire. Elle commençait ainsi:

LA VALLÉE DE LA LUNE

*Chantons de Bitter-Creek l'éternel souvenir !
Notre mot d'ordre était "Mourir ou bien tenir".*

*Le sable nous raclait la gorge.
La poussière emplissait nos yeux,
Et, le dos surchargé, nous poussions aux essieux,
La poitrine haletant comme un soufflet de forge.
Chacun des chariots portait l'inscription:
"Mourir ou tenir bon !"*

Après ce chant patriotique, Mark Hall se déclara particulièrement ravi du couplet suivant :

*Un soir Obadier, s'endormant sur la plage,
Rêva qu'il conduisait un superbe attelage.
Mais quel réveil après ce songe de rentier !
Sa mule avait rué dans l'œil du muletier...*

Ce fut Mark Hall qui rappela à Billy son défi pour une course jusqu'à la muraille sud de l'anse, mais il en parlait comme d'une épreuve à accomplir dans un avenir indéterminé. Il fut tout surpris que Billy se mît à l'instant même à sa disposition. Aussitôt l'assemblée réclama la course à grands cris. Hall proposa de parier sur lui-même, mais ne trouva pas de preneurs. Il offrit deux contre un à Jim Hazard, qui secoua la tête et déclara qu'il accepterait trois contre un comme une proposition raisonnable. Billy, qui avait entendu, serra les dents.

— Je vous prendrai à cinq dollars, dit-il à Hall, mais pas avec une telle disproportion. Je me prendrai à égalité.

— Ce n'est pas votre argent que je veux, c'est celui de Hazard, objecta Hall. Pourtant à l'un ou l'autre je donne trois contre un.

— Au pair ou rien du tout, maintint obstinément Billy.

Il finit par conclure les deux paris, au pair avec Billy, trois contre un avec Hazard.

Le sentier qui longeait l'arête en lame de couteau était si étroit qu'il était impossible pour les coureurs de s'y dépasser; on convint donc de régler la course au chronomètre, Hall partant le premier, Billy le suivant à une demi-minute d'intervalle.

Hall posa le pied sur la raie et partit au signal comme un véritable *sprinter*, Saxonne se sentit le cœur gros. Elle se rendait compte que jamais Billy n'avait traversé la bande de sable avec une pareille rapidité. Billy s'élança trente secondes après, et atteignit le pied du rocher au moment où Hall était à moitié de sa hauteur. Quand tous deux furent au sommet, courant d'une entaille à l'autre, l'homme de fer annonça qu'ils avaient mis le même temps, à une seconde près, pour escalader le mur.

— Mon argent tient encore bon, remarqua Hazard, mais j'espère qu'aucun des deux ne se cassera le cou. Je ne voudrais pas accomplir cette course à pareille vitesse quand même on m'offrirait assez d'or pour remplir cette anse.

— Ça ne t'empêche pas de t'exposer encore plus quand tu nages dans une mer démontée à la baie du Carmel, lui remontra sa femme.

— Je ne trouve pas, répliqua-t-il. On ne s'expose pas à tomber de si haut en nageant.

Hall et Billy avaient disparu et contournaient l'extrémité du promontoire. De la plage, les spectateurs croyaient bien voir que le poète avait gagné du terrain au cours des bonds vertigineux accomplis sur l'arête. Hazard lui-même était de cet avis.

— Que vaut mon argent maintenant ? criait-il en dansant d'impatience.

Hall avait reparu, après avoir franchi le grand saut, et courait vers le rivage. Mais il n'y eut pas un instant d'attente. Billy le suivait sur ses talons, et y resta en descendant la pente vers le rivage, jusqu'à la marque tracée sur le sable. Billy avait gagné d'une demi-minute.

— Oui, mais seulement d'après le chronomètre, dit-il haletant. Hall a eu plus d'une demi-minute d'avance sur moi jusqu'à la fin. Je ne suis pas moins leste que je ne croyais, mais lui est plus rapide. C'est un as comme *sprinter*. Il pourrait me battre dix fois sur dix, sauf accident. Une grosse vague l'a retardé au grand saut, et c'est là que je l'ai rattrapé. J'ai sauté tout de suite après lui dans l'intervalle après la même vague ; après ça il a mené la course jusqu'au but, et je n'ai pu que le suivre.

— Oui, oui, ça va, dit Hall. Vous avez fait mieux que me battre. C'est la première fois, dans l'histoire de Bierce's Cove, que deux hommes font ce bond-là après la même vague. Et c'est vous qui couriez tout le risque, puisque vous étiez derrière.

- C'est un coup de chance pour moi, insista Billy.

A ce moment Saxonne trancha le tournoi de modestie et fit rire tout le monde en déchainant une volée d'accords sur son ukulélé et en parodiant un vieil hymne à la manière des ménestrels nègres:

*Li bon dieu prend des airs malins
Pour accomplir mille bévues.*

Au cours de l'après-midi Jim Hazard et Hall plongèrent dans les fortes vagues et nagèrent jusqu'aux rochers isolés, faisant fuir les lions de mer et prenant possession de leur citadelle battue par les flots. Billy suivit des yeux les nageurs avec une envie si mal déguisée que Mme Hazard lui dit:

- Pourquoi ne resteriez-vous pas au Carmel cet hiver? Jim vous apprendrait tout ce qu'il sait en natation. Et puis il grille de boxer avec vous. Il passe de longues heures à écrire, et il a réellement besoin d'exercice.

C'est seulement au coucher du soleil que la bande joyeuse transporta ses pots, ses marmites et sa récolte de moules sur la route du départ. Saxonne et Billy les regardèrent disparaître, les uns à cheval, les autres en croupe, derrière la crête de la première colline. Puis ils descendirent à travers le taillis, la main dans la main, jusqu'au campement. Billy s'étendit sur le sable.

Il y a je ne sais combien de temps que je n'ai été aussi fatigué, dit-il dans un gros bâillement. Mais une chose est certaine, c'est que jamais je n'ai joui d'une journée pareille. Ça vaudrait la peine de vivre vingt ans et plus.

Il tendit la main à Saxonne, allongée près de lui.

- Et moi, dit-elle, j'ai été si fière de toi, Billy! Je ne t'avais jamais vu boxer. Je ne savais pas que c'était comme ça. L'homme de fer a été à ta merci tout le temps et t'as empêché que la chose ne devînt violente et terrible. Tout le monde pouvait regarder cela avec plaisir, et ils ne s'en sont pas privés.

- Peuh! je dois dire que tu as été un peu là, de ton côté. Tu les as tous séduits. Ma parole, Saxonne, quand tu chantaïs avec ton ukulélé, tu étais la reine de la fête. Et tu as plu aux femmes aussi, ce qui est le principal.

C'était leur premier succès de société, et ils en trouvaient la saveur agréable.

— M. Hall m'a dit qu'il avait cherché dans l'*Histoire des Collections*, et que ma mère était une vraie poétesse, raconta Saxonne. Il s'est déclaré étonné de la qualité de la race qui traversa les plaines, et m'a beaucoup parlé de ce temps-là, et de gens que je ne connaissais pas. Il a lu le récit de la bataille de Little Meadow dans un des livres qu'il a chez lui, et m'a dit que si nous revenions au Carmel il nous le ferait lire.

— Il désire certainement que nous revenions. Sais-tu ce qu'il m'a dit, Saxonne ? Il m'a donné une lettre pour un type établi sur des terres de Gouvernement, un poète, qui a obtenu un lot réglementaire. Nous pourrions nous arrêter chez lui, et ça tomberait à pic si nous sommes surpris par les pluies. Et puis..., oh ! c'est là que je voulais en venir. Il m'a dit qu'il avait une petite baraque où il habitait pendant la construction de sa maison. C'est l'homme de fer qui l'occupe en ce moment, mais il doit entrer dans un séminaire catholique pour étudier et se faire prêtre, et alors la baraque sera à notre disposition aussi longtemps qu'il nous plaira. Il a ajouté que je pourrais m'y prendre comme l'homme de fer pour gagner ma vie, et il paraissait un peu gêné pour m'offrir du travail : ce ne serait que des bricoles, a-t-il dit, mais nous joindrions les deux bouts quand même. Il a dit que je pourrais l'aider à planter des pommes de terre, mais il a failli se mettre en colère en me disant que je ne fendrai pas son bois. Il se réserve cette occupation, et il a l'air positivement jaloux sur ce chapitre-là.

— Mme Hall m'a fait des propositions à peu près dans le même sens, Billy. Ce ne serait pas déjà si mal de passer la saison des pluies au Carmel, tu pourrais faire de la natation avec M. Hazard.

— Il me semble bien que nous pourrions nous établir n'importe où il nous plairait, confirma Billy. Le Carmel est le troisième endroit qu'on nous offre. Dans ces conditions-là, un homme ne doit pas avoir peur de rester sans travail à la campagne.

— Un homme de bonne qualité, rectifia Saxonne.

Billy réfléchit un moment :

— Je crois que tu as raison. Et malgré tout, même un lourdaud trouverait plus de chances à la campagne qu'à la ville.

— Aurait-on jamais cru qu'il existât de si braves gens ? remarqua Saxonne. C'est tout simplement merveilleux, quand on y pense.

— C'est ce à quoi on pouvait naturellement s'attendre de la part d'un poète fortuné capable de faire ramasser une bûche à un coureur dans un pique-nique irlandais, déclara Billy. Un type de ce genre-là ne pouvait fréquenter qu'une coterie pareille à lui-même, ou, au besoin, en modeler une d'après lui-même. Je ne serais pas étonné qu'il ait créé celle-là... Dis donc ! tu pourras dire qu'il a une sœur, si on vient te le demander à califourchon sur un lion de mer. Elle s'y connaît en lutte indienne, et elle est bâtie pour cela. Et ne trouves-tu pas que sa femme est une beauté ?

Ils restèrent quelque temps immobiles sur le sable tiède. Ce fut Billy qui rompit le silence, et ses paroles semblaient le fruit d'une profonde méditation :

— Tu sais, Saxonne, je m'en moque si je ne dois plus jamais mettre les pieds dans un cinéma.

CHAPITRE IX

Saxonne et Billy poussèrent vers le sud une excursion qui dura plusieurs semaines, mais ils finirent par revenir au Carmel. Ils avaient séjourné chez Hafler, le poète, dans la maison de marbre qu'il avait bâtie de ses propres mains. Cet étrange édifice se composait d'une pièce unique destinée à tous les usages, et construite presque entièrement en marbre blanc. Hafler faisait cuire ses aliments, comme sur un feu de campement, dans l'immense cheminée de marbre qui lui servait à tous égards de cuisine. Contre les murs se dressaient plusieurs étagères à livres, et il avait fait lui-même son mobilier massif en bois de cèdre, ainsi que la charpente du toit. Un rideau, tendu dans un angle, assurait une retraite à Saxonne. Le poète était sur le point de partir pour San Francisco et New York, mais il s'attarda d'un jour avec eux pour les renseigner sur le pays et parcourir avec Billy les terres de Gouvernement. Saxonne avait voulu les accompagner ce matin-là, mais Hafler repoussa sa demande avec dédain, lui disant qu'elle avait les jambes trop courtes. Et le soir, quand les deux hommes revinrent, Billy était épuisé. Il avoua franchement que Hafler lui avait fait rentrer les jambes dans le corps et tirer la langue dès la première heure. Hafler estima qu'ils avaient parcouru cinquante-cinq miles.

-- Mais quels miles ! renchérit Billy. La moitié du temps en montées et descentes, et presque toujours sans piste. Et quel train ! Il avait diantrement raison de te trouver les jambes trop courtes, Saxonne. Tu n'aurais pas survécu au premier mile. Et quel pays ! Nous n'avons encore rien vu de pareil.

Hafler les quitta le lendemain pour aller prendre le train à Monterrey. Il laissa la maison de marbre à leur entière disposition, et les invita à y rester tout l'hiver s'ils en avaient envie. Billy résolut de se

reposer ce jour-là et de flâner dans les environs. Il se sentait les membres raides et endoloris. Mais il restait confondu de l'endurance que le poète avait manifestée comme marcheur.

Tout le monde peut faire quelque chose à la perfection dans ce pays-ci, disait-il avec enthousiasme. Prends par exemple cet Hafler. Il est plus gros que moi, et plus lourd. Or le poids est un désavantage dans la marche. Mais pas pour lui. Il se vante d'avoir fait quatre-vingts miles en vingt-quatre heures, et, une fois, d'en avoir couvert cent soixante-dix en trois jours. Il m'a rendu ridicule. Je me sentais honteux comme un petit enfant.

Souviens-toi, Billy, dit Saxonne pour le réconforter, que chaque homme a son métier, et que toi aussi tu atteins la perfection dans ta spécialité. Il n'y a personne dont tu ne sois le maître avec tes gants de boxe.

Je crois que tu as raison, reconnut-il. Mais quand même, ça me chiffonne de m'être esquiné les jambes contre un poète: songe donc, *un poète !*

Ils passèrent plusieurs jours à visiter les terres de Gouvernement, et se décidèrent enfin à y renoncer, non sans regrets. Les cañons à séquoias et les grandes falaises des montagnes de Santa Lucia fascinaient Saxonne; mais elle se souvint que Hafler lui avait parlé de brouillards d'été qui parfois cachaient le soleil pendant une semaine ou deux, et en tout cas persistaient pendant plusieurs mois. Et puis, il n'y avait pas de voies d'accès aux marchés; la route charretière la plus voisine était à bien des miles de distance: elle commençait à Post, et allait jusqu'au Carmel, en passant par Point Sur. Elle était monotone et dangereuse. Billy, avec toute son expérience de charretier, reconnaissait que les gros charrois, dans de pareilles conditions, seraient tout autre chose qu'une partie de plaisir. Il y avait bien la superbe carrière de marbre sur la concession Hafler: celui-ci leur avait dit qu'elle représentait une fortune au voisinage d'un chemin de fer, mais que, dans les circonstances actuelles, il leur en ferait cadeau s'ils en avaient envie.

Billy, qui se représentait ces vastes pentes herbeuses servant de pâturage à ses chevaux et à son bétail, éprouvait du regret à leur tourner le dos; mais il prêta une oreille complaisante au plaidoyer de Saxonne en faveur d'une ferme domestique comme celle qu'ils avaient vue au cinéma d'Oakland. Oui, ce qu'il leur fallait, c'était une

ferme à toutes fins, et ils en trouveraient une, dussent-ils marcher quarante années à sa recherche.

— Seulement il faudra qu'il s'y trouve des séquoias, s'empessa de stipuler Saxonne. Je suis tombée amoureuse de ces arbres-là. Et nous pouvons nous passer des brouillards. Et il devra y avoir de bonnes routes charretières, avec une voie ferrée à moins d'un mile de distance.

Les grosses pluies d'hiver les retinrent prisonniers pendant une quinzaine de jours dans la maison de marbre, Saxonne butinait parmi les livres de Hafler, bien que la plupart fussent désespérément au-dessus de sa portée. Pendant ce temps, Billy chassait avec les fusils de leur hôte: mais il était médiocre tireur et chasseur plus médiocre encore. Il emportait un fusil mais ne rapportait rien d'autre, bien qu'il eût tiré sur une demi-douzaine de daims, et, une fois, sur un gros félin à longue queue, qui, il l'aurait juré, était un cougar. Malgré la manière dont il grommelait contre lui-même, Saxonne pouvait voir qu'il prenait un vif plaisir à ce passe-temps. L'instinct du chasseur, éveillé chez lui un peu tard, semblait en faire un autre homme. Il sortait de bonne heure et rentrait tard, après avoir accompli des ascensions et randonnées prodigieuses. Une de ses absences dura deux jours: il était allé jusqu'aux mines d'or dont Tom lui avait parlé.

— Foin du métier de bouche-trou qui consiste à chercher de l'embauche dans les villes, et d'amusements comme le cinéma ou les pique-niques du dimanche ! s'écriait-il tout à coup. Je ne sais pas ce que j'avais dans le ventre pour supporter une vie pareille. C'est ici que j'aurais dû être tout le temps, ou dans un autre endroit du même genre.

Il était enthousiasmé de sa nouvelle manière de vivre, et, à chaque instant, racontait à Saxonne les vieux récits de chasse de son père qui lui revenaient à la mémoire.

— Dis donc ! Je ne me sens plus de raideur dans les jambes après toute une journée de marche, lui annonçait-il en triomphe. Je suis entraîné. Et si un de ces jours je rencontre ce Hafler, je le défierai pour une étape qui lui en fera baisser l'oreille.

— Grand gosse qui veut toujours défier les autres à leur propre jeu et les battre ! disait-elle avec un rire satisfait.

— Je crois bien que tu as raison, grognait-il. Hafler sera toujours

meilleur marcheur que moi. Il est taillé pour cela. Mais quand même, si je le revois, je l'inviterai à mettre les gants... pourtant je ne serai pas assez mesquin pour l'éreinter comme il m'a fait.

Quand ils quittèrent Post pour revenir au Carmel, l'état de la route leur prouva qu'ils avaient été sages en renonçant aux terres de Gouvernement. Ils virent en passant une charrette de fermier renversée, puis une autre dont l'essieu était brisé, et, au flanc d'une montagne, ils aperçurent, à une centaine de mètres en contrebas, la diligence naguère tombée là avec ses voyageurs, ses chevaux et un bon morceau de la route.

— Ils seront bien obligés de renoncer à se servir de cette route pendant l'hiver, dit Billy. Elle est mortelle pour les bêtes et pour les gens, et je ne vois guère comment ils pourraient s'y prendre pour transporter le marbre de cette fameuse carrière.

Leur installation au Carmel fut chose facile. L'homme de fer était déjà parti pour son séminaire, et, en fait de "petite baraque", ils trouvèrent une confortable maison de trois pièces avec tous les meubles nécessaires pour y habiter. Hall mit Billy au travail sur son champ de pommes de terre, un lopin de trois acres qu'il cultivait selon ses loisirs et fantaisies de poète, au grand amusement de ses amis. Il plantait en n'importe quelle saison et c'était un axiome connu de la communauté que tout ce qui ne pourrissait pas dans la terre revenait par parts égales aux écureuils en maraude et aux vaches égarées. On emprunta une charrue, on loua une paire de chevaux, et Billy entra en fonction. Entre-temps, il érigea une barrière autour de l'enclos, puis il fut chargé de mettre en couleur le toit de bardeaux de la maisonnette. Hall monta encore une fois sur ses grands chevaux pour lui rappeler qu'il ne devait pas approcher de sa pile de bois. Un matin que Billy fendait des bûches pour Saxonne, le poète vint à passer et s'arrêta pour le regarder faire d'un œil jaloux, jusqu'au moment où il lui devint impossible de se contenir.

— Il est évident que vous ne savez pas vous servir d'une hache, dit-il en ricanant. Attendez, je vais vous montrer comment on s'y prend.

Il se démena pendant une heure, tout en faisant un cours ininterrompu sur l'art de fendre le bois.

— En voilà assez ! remontra Billy à la fin, en saisissant la hache. Il

me faudra maintenant fendre une corde du vôtre pour vous rendre la pareille.

Hall abandonna la hache à regret.

— Ne vous avisez pas de venir rôder autour de ma pile de bois ; si je vous y prends, je ne vous en dis pas plus long, menaça-t-il. Ma pile de bois, c'est mon château fort, fourrez-vous bien ça dans la tête.

Financièrement, l'affaire était bonne pour Saxonne et Billy, qui mettaient de l'argent de côté. Ils ne payaient pas de loyer et se nourrissaient à bon compte, et Billy avait autant d'ouvrage qu'il lui plaisait d'en accepter. Les divers membres du clan semblaient s'être concertés pour le tenir occupé. Ce n'étaient que des bricoles, mais il préférerait cela, parce qu'il pouvait se ménager du temps selon les loisirs de Jim Hazard. Chaque jour ils faisaient un assaut de boxe et une longue course à la nage. Le matin, dès qu'il avait fini d'écrire, Hazard, à travers les pins, hélait Billy, qui abandonnait immédiatement son travail, quel qu'il fût. Après le bain, ils prenaient une douche dans la maison de Hazard, se frictionnaient mutuellement selon la pratique des camps d'entraînement, et s'apprêtaient pour le repas de midi. Le tantôt, Hazard retournait à son bureau et Billy à son travail de plein air ; mais souvent ils se retrouvaient un peu plus tard pour une course de quelques miles à travers les collines. L'entraînement était pour ces deux hommes une habitude invétérée. Après sept années consacrées au football, Hazard, connaissant le sort cruel qui menace les athlètes tout en muscles s'ils interrompent brusquement leurs exercices, avait continué à s'entraîner. Non seulement c'était pour lui une nécessité, mais il y avait pris goût. Billy aussi aimait cela, et prenait grand plaisir à maintenir son corps en excellente forme.

Souvent, à une heure très matinale, fusil en main, il était dehors avec Mark Hall, qui lui apprenait à tirer et à chasser. Hall avait trimbalé des armes à feu depuis l'époque où il portait des pantalons courts, et la vivacité de son coup d'œil observateur, ainsi que sa parfaite connaissance des habitudes des animaux sauvages, étaient une révélation pour Billy. Cette partie du pays était trop peuplée pour le gros gibier, mais Billy tenait Saxonne bien approvisionnée d'écureuils et de cailles, de lapins de garenne ou autres, de bécasses et de canards sauvages. Ils apprirent à faire rôtir le canard à la mode californienne, en le laissant seize minutes dans un four chaud. A



Bardet

mesure qu'il devenait plus adroit, Billy commença à regretter les daims et le cougouar qu'il avait manqués dans les parages du Sur; et, à la liste des perfections requises pour leur ferme idéale, il ajouta l'abondance de gibier.

Mais on ne faisait pas que jouer au Carmel. Cette partie de la communauté qu'on appelait "la foule", et avec laquelle Saxonne et Billy firent connaissance, travaillait ferme. Les uns s'attelaient à la besogne régulièrement, le matin de bonne heure, ou tard dans la soirée. D'autres s'activaient de façon spasmodique, comme le sauvage auteur dramatique irlandais, qui s'enfermait pendant une semaine à la fois, puis émergeait, pâle et émacié, pour se divertir comme un fou jusqu'à sa prochaine retraite. Un jeune père de famille au visage ascétique, ressemblant à Shelley, qui écrivait des livrets de vaudeville pour gagner sa vie et des séries de sonnets à désespérer imprésarios et éditeurs, se terrait dans une cellule bétonnée avec des murs de trois pieds et une canalisation qui permettait, en tournant un levier, de projeter de tous côtés un déluge sur l'importun qui menaçait de violer la consigne. Mais, en général, chacun respectait les heures de travail d'autrui. Ils venaient en visite les uns chez les autres selon la fantaisie du moment, mais, s'ils trouvaient leur homme occupé, ils passaient leur chemin. Cette trêve s'appliquait à tous, sauf à Mark Hall, qui n'avait pas besoin de travailler pour vivre; et lui grimpait dans les arbres pour échapper à la popularité et composer en paix.

"La foule" pratiquait à un rare degré l'esprit de démocratie et de solidarité. Elle ne se mêlait guère avec le clan réservé et conventionnel du Carmel. Celui-ci constituait l'aristocratie des arts et des lettres, et les autres se moquaient un peu de ces bourgeois qui, de leur côté, regardaient de travers cette populace aux instincts bohèmes prêts à se réveiller. Cette sorte de tabou plébéien s'étendit curieusement à Billy et à Saxonne, car Billy avait adopté l'attitude du clan praticien. Il ne cherchait pas de travail dans l'autre camp, où personne ne lui en offrait.

Hall tenait maison ouverte. La grande salle commune, avec ses hautes cheminées, ses divans, ses étagères et tables chargées de livres et de revues, formait le centre de toutes choses. On trouvait tout naturel que Billy et Saxonne y fussent parfaitement à l'aise, et, de fait, ils s'y sentaient comme chez eux. Dans l'intervalle de verbeuses discussions qui s'y engageaient sur tous les sujets imaginables, Billy

jouait au Pedro-coupe-gorge, aux oreillons, au bridge ou au bésigue. Saxonne, en grande faveur près des jeunes femmes, cousait avec elles, leur enseignait la confection des lingerie fines et apprenait d'elles pas mal de choses en retour.

Il y avait près d'une semaine qu'ils étaient au Carmel lorsque Billy fit à Saxonne une timide proposition.

— Dis donc, je ne saurais te dire combien me manquent tous tes jolis affutiaux. Si nous écrivions à Tom de les expédier en grande vitesse? Nous les renverrons quand nous nous remettrons en route.

Saxonne écrivit, et tout ce jour-là son cœur fut en fête. Son mari était encore amoureux d'elle. Elle revoyait dans ses yeux toutes les clartés de jadis, obscurcies pendant le cauchemar de la grève.

— Il y a de jolis cotillons par ici, mais si je suis bon juge, tu les surpasses tous, lui dit-il.

Puis, un instant après:

— De toute façon, je t'aime à en mourir: mais si ces affaires-là ne nous sont pas expédiées, il y aura ici un enterrement, c'est positif.

Hall et sa femme possédaient une paire de chevaux de selle qu'ils avaient mis en pension dans une écurie de louage, et tout naturellement Billy se trouvait attiré par de pareils établissements. Celui-ci assurait le service de la diligence et de la malle-poste entre le Carmel et Monterrey. On y louait des voitures de remise et des chars à bancs de montagne à neuf places, et la maison procurait aussi des conducteurs. Souvent elle s'en trouvait à court, et l'on faisait vivement appel à Billy; employé alors en qualité d'extra, celui-ci était payé trois dollars par jour. Il conduisit de nombreuses parties de plaisir sur la promenade des Dix-sept milles, en remontant la vallée du Carmel, puis en redescendant vers la côte pour visiter les plages et les endroits intéressants.

— La plupart de ces gens-là sont assez hautains, racontait-il à Saxonne en rentrant. Toujours M. Roberts par-ci, M. Roberts par-là, toutes sortes de cérémonies pour me rappeler qu'ils se considèrent comme mes supérieurs. Tu comprends: sans être tout à fait un serviteur, je ne suis pas assez bon pour eux. Je suis le conducteur, quelque chose d'intermédiaire entre un journalier et un chauffeur. Quand ils lunched ils me donnent mon manger à part, ou après coup. Ce ne sont pas des parties de famille comme avec Hall et ceux de son espèce. Quant à cette coterie d'aujourd'hui, eh bien, ils ont

trouvé plus simple de ne pas me donner à manger du tout. Désormais, tu me prépareras toujours mon propre lunch. Comme cela je ne serai pas réduit à les regarder bouche bée, ces sales pékins. Tu aurais ri si tu avais vu l'un d'eux essayer de me donner un pourboire. Je me suis contenté de le regarder comme si je ne le voyais pas, et, au bout d'un moment, de me détourner d'une façon toute naturelle, le laissant planté là dans un cruel embarras.

Néanmoins, Billy aimait à conduire, surtout à quatre chevaux, et à tenir les rênes, non pas de laborieuses bêtes de somme, mais d'animaux de trait rapides. Il prenait plaisir à appuyer son pied sur le frein puissant, et à décrire une courbe parfaite au bord de quelque précipice, aux cris d'effroi des passagères. Et s'il s'agissait d'apprécier les qualités d'un cheval ou de soigner des bêtes malades ou blessées, le patron même de l'écurie lui cédait le pas.

— Je pourrai avoir un engagement ici quand je voudrai. Dans ce pays il y a des emplois à foison pour le premier venu tant soit peu à la coule. Je te parie que maintenant si je demandais au patron de me donner soixante dollars pour un travail régulier, il sauterait sur ma proposition. Il me l'a laissé entendre. Et, dis donc, es-tu au courant du fait que ton dévoué serviteur a appris un nouveau métier? Eh bien, je suis capable de me présenter désormais n'importe où comme conducteur de diligence. Il paraît que dans la région de Lake on en conduit quelquefois à six chevaux. Si jamais nous allons par là, je me mettrai bien avec quelque conducteur, rien que pour tenir en mains les rênes de six chevaux. Et je te ferai asseoir sur le siège à côté de moi. C'est quelque chose, ça, tu sais, de conduire à six !

Billy ne s'intéressait guère aux fréquentes discussions qui se poursuivaient dans la salle commune chez Mark Hall. Tout cela, disait-il, revient à chiquer du vent. Et il regrettait de voir perdre ainsi un temps précieux qui aurait pu être employé à jouer au pedro, à nager ou à lutter dans le sable. Saxonne, au contraire, se délectait à cette logomachie, bien qu'elle n'y comprît pas grand-chose; elle suivait la conversation surtout par intuition et de temps en temps elle y entrevoyait de grandes clartés.

Mais ce qu'elle ne put jamais comprendre, c'était le pessimisme qui y affleurait trop souvent. Le dramaturge irlandais était en proie à des accès d'abattement fréquents et terribles. Shelley, celui qui écrivait des livrets de vaudeville dans une cellule bétonnée, souffrait d'un

pessimisme invétéré. Saint John, le jeune écrivain de revues, était un disciple anarchisant de Nietzsche. Masson, le peintre, professait une doctrine de recommencement éternel qui vous pétrifiait l'esprit. Hall lui-même, si joyeux à l'ordinaire, pouvait les dépasser tous quand il se lançait dans le pathos cosmique des religions et dans le baragouin anthropomorphe de ceux à qui il déplaît de mourir. A ces moments-là, Saxonne était oppressée par la tristesse de ces enfants du talent. Entre toutes les misères des hommes, la désolation de ceux-ci lui paraissait surtout incompréhensible.

Un soir, Hall se tourna soudain vers Billy, qui suivait vaguement la discussion et n'y comprenait qu'une chose, c'est que pour ces discoureurs tout était pourri et mauvais dans la vie.

— Voyons ! vous, païen ; vous, espèce de bœuf alourdi sous le poids de sa viande ; phénomène monstrueux de santé outrecuidante et de joie perpétuelle ; qu'est-ce que vous en pensez ? demanda Hall.

— Oh ! j'ai eu ma part d'ennuis, énonça Billy avec sa lenteur accoutumée. J'ai vécu, moi aussi, des instants pénibles. J'ai combattu pour une grève qui a échoué, j'ai mis ma montre au clou, j'ai manqué d'argent pour payer mon loyer et acheter de quoi manger, j'ai rossé des jaunes et j'ai été rossé moi-même, et j'ai été mis en prison pour m'être conduit comme un imbécile. Si je vous ai bien compris, vous préféreriez infiniment être un beau cochon qu'on engraisse pour le marché et qui ne se tracasse de rien, plutôt qu'un bonhomme à qui ça fait mal au cœur de ne pas savoir comment le monde est fait et à quoi tout cela peut bien servir.

Très bien, cette idée de cochon primé, dit en riant le poète. C'est bien cela : la moindre irritation et le moindre effort ; un compromis entre le Nirvâna et la vie ; l'existence idéale : ou encore un poisson gélatineux, une méduse flottant dans une mer sans marées, tiède et crépusculaire.

Mais dans ce cas vous ignoreriez toutes les bonnes choses, objecta Billy.

— Quelles sont-elles, voulez-vous me le dire ? demanda l'autre d'un air de défi.

Billy resta un moment silencieux. La vie lui semblait une chose vaste et généreuse. Il se sentait comme les bras cassés de ne pouvoir l'embrasser tout entière, et il essaya, d'abord avec hésitation, de traduire ce sentiment en paroles.

— Si vous vous étiez jamais trouvé debout sur une estrade après avoir battu, dans un assaut de vingt reprises, un boxeur aussi fort que vous-même, vous comprendriez ce que je veux dire. Jim Hazard et moi nous éprouvons quelque chose du même genre quand nous nageons dans les tourbillons du ressac et que nous défions, en riant, les plus grosses vagues qui aient jamais martelé la grève; ou encore au sortir de la douche, lorsque après nous être frictionnés et rhabillés, nous nous sentons les muscles solides et la peau fine comme de la soie, le corps et le cerveau tout frémissants de vie.

Il s'arrêta court, incapable d'exprimer des idées qui restaient nébuleuses et n'étaient guère en réalité que des souvenirs de sensations.

— La santé corporelle, pouvez-vous rien trouver de meilleur? conclut-il gauchement, embarrassé devant le cercle de ses auditeurs et sentant bien qu'il n'avait pas réussi à les convaincre.

Nous connaissons tout cela, répliqua Hall. Ce sont les mensonges de la chair. Plus tard viennent les rhumatismes et le diabète. Le vin de la vie est capiteux, mais il ne dégénère que trop vite en...

Acide urique, interposa le dramaturge irlandais.

— Il existe une quantité d'autres bonnes choses, reprit soudain Billy en précipitant son débit. Un tas de bonnes choses, depuis un bifteck saignant ou une tasse de café comme nous en prépare Mme Hall, jusqu'à...

Il hésita un instant à dire ce qu'il pensait, puis lâcha tout le paquet:

— Jusqu'à la femme que vous pouvez aimer et qui vous aime. Regardez un peu Saxonne assise là avec son ukulélé sur les genoux! Du coup votre méduse en gélatine dégringole dans l'eau de vaisselle et votre cochon primé dans le saloir.

Une tempête d'approbations et d'applaudissements s'éleva du coin des femmes, et Billy parut prodigieusement intimidé.

— Mais supposez que toute votre belle santé vous abandonne et vous laisse décrépît comme une vieille brouette rouillée et grinçante, poursuivit Hall. C'est une simple hypothèse, mais supposez que Saxonne file avec un autre homme: que deviendriez-vous alors?

Billy réfléchit un instant.

— Alors, à moi l'eau de vaisselle et la gélatine, je suppose.

Inconsciemment il se redressa sur sa chaise, élargit les épaules et se tâta les biceps. Puis son regard revint à Saxonne.

— Mais, Dieu merci, j'ai encore une volée en réserve dans chacun de mes deux bras, et une femme sur laquelle les refermer avec amour.

Les femmes applaudirent de nouveau, et Mme Hall s'écria :

— Oh, regardez Saxonne ! Elle en est toute rouge... Qu'avez-vous à dire pour votre part ?

— Je dis qu'aucune femme ne pourrait être plus heureuse, balbutia-t-elle, et aucune reine plus fière. Et, tenez !...

Elle compléta sa pensée en pinçant des accords sur l'ukulélé et en entonnant la ritournelle :

*Li Bon Dieu prend des airs malins
Pour accomplir mille bévues.*

— Je m'avoue vaincu, fit Hall à Billy en souriant.

— Oh, je ne sais pas trop, répondit modestement Billy. Vous avez tant lu de livres que, je suppose, vous connaissez les choses bien mieux que moi.

— Oh, oh ! le traître, il va se dédire maintenant, crièrent les femmes de tous côtés.

Billy prit son courage à deux mains, les rassura d'un sourire ambigu, et décocha la flèche du Parthe :

— Mais malgré tout, j'aime autant être comme je suis que d'avoir une indigestion de bouquins. Quant à Saxonne, un baiser de ses lèvres vaut mieux que toutes les bibliothèques du monde.

CHAPITRE X

– Il faut qu'il y ait des montagnes et des vallées, de la bonne terre et des ruisseaux d'eau claire, de bonnes routes charretières et un chemin de fer pas très loin, un climat ensoleillé mais assez frais pour que la nuit on supporte les couvertures, et non seulement des sapins mais des arbres de toute espèce, des pâturages pour les chevaux et le bétail de Billy, des daims et des lapins pour qu'il puisse chasser, et des quantités de séquoias, et... pas de brouillard, dit Saxonne en concluant sa description de la ferme convoitée par elle et Billy.

Mark Hall éclata franchement de rire.

– Et des rossignols perchés dans tous les arbres, s'écria-t-il; des fleurs qui jamais n'avortent ni ne se fanent, des abeilles sans dard, de la rosée tous les matins, des pluies de manne de temps à autre, des fontaines de jouvence et des carrières de pierre philosophale... C'est bien: je connais exactement l'endroit qu'il vous faut. Je vais vous montrer ça.

Elle attendit pendant qu'il s'absorbait dans des cartes routières de l'Etat. Apparemment déçu, il sortit un gros atlas, mais parmi tous les pays du monde il ne trouva pas ce qu'il cherchait.

– Ça ne fait rien, dit-il. Venez ce soir et je serai en mesure de vous montrer l'endroit.

Le soir venu, il la conduisit sous la véranda devant un télescope, et elle se trouva en contemplation devant la pleine lune.

– Quelque part là-haut, dans une des vallées, vous trouverez votre ferme, dit-il, taquin.

Quand ils rentrèrent, Mme Hall les regarda d'un air intrigué.

– Je viens de lui montrer une vallée de la lune où elle songe à s'établir comme fermière, dit-il en riant.

– Nous sommes partis avec l'intention d'aller aussi loin qu'il le

faudra, dit Saxonne. Et si c'est dans la lune, eh bien ! nous nous arrangerons pour l'atteindre.

— Mais, ma chère enfant, vous ne pouvez pas vous attendre à trouver un paradis pareil sur la terre, continua M. Hall. Pour ne citer qu'un exemple, il est impossible de posséder des séquoias sans avoir de brouillard. Ces deux choses-là vont ensemble.

Saxonne réfléchit un instant.

— Oh ! nous pourrions nous résigner à un peu de brume, concédait-elle; nous ferions n'importe quoi pour avoir des séquoias. Je ne sais pas à quoi ressemble une carrière de pierre philosophale, mais si c'est quelque chose dans le genre de la carrière de marbre de M. Hafler, et qu'il y ait une voie ferrée dans le voisinage, je crois que nous en ferions notre affaire. Et il n'est pas nécessaire d'aller dans la lune pour trouver de la rosée: dans le pays de Nevada, on en ramasse sur les feuilles: je tiens cela de ma mère, qui elle-même le tenait de mon père.

Un peu plus tard dans la soirée, la conversation roulait toujours sur la culture, lorsque Hall se lança dans une diatribe contre "ce paradis des joueurs" qu'étaient selon lui les Etats-Unis.

— Quand on y songe, quelle occasion magnifique ! disait-il. Un pays neuf, ayant des océans pour frontières, situé sous la meilleure des latitudes, possédant un terrain plus riche et des ressources plus vastes qu'aucune autre contrée du monde, où venaient de s'établir des émigrants qui avaient rejeté toutes les ficelles de l'ancien monde et se sentaient animés d'intentions démocratiques. Une seule chose pouvait les empêcher de perfectionner cette démocratie dont ils entreprenaient l'instauration: c'était leur avidité.

Ils se mirent à engloutir tout ce qui se trouvait à leur portée comme un troupeau de porcs, et pendant ce temps-là leur démocratie tomba en ruine. Après la curée, ils s'adonnèrent au jeu, et devinrent une nation de farceurs. Chaque fois qu'un ponte perdait sa mise, tout ce qu'il avait à faire était de s'aventurer à quelques miles dans l'Ouest et de jalonner un autre lot. Ils s'abattaient sur le pays comme une invasion de sauterelles. Ils détruisaient tout; depuis les Indiens, les buffles et les pigeons migrateurs jusqu'aux forêts et au sol même. En politique autant qu'en affaires ils pratiquaient la morale des tripots, et leurs lois étaient des règles de jeu. Tout le monde jouait, donc, vive le jeu ! Personne ne faisait d'objections,

parce que personne n'ignorait comment jouer. Les perdants comme je l'ai dit, allaient chercher ailleurs de nouveaux enjeux. Le gagnant d'aujourd'hui, ruiné demain, pouvait courir après-demain la chance de séquences invraisemblables.

Ainsi, ils gobèrent et gobelotèrent de l'Atlantique au Pacifique, jusqu'à ce qu'ils eussent gâché tout un continent. Quand ils en eurent fini avec les terres, les forêts et les mines, ils revinrent sur leurs pas, et jouèrent les privilèges et monopoles, ils se servirent de la politique pour protéger leurs affaires véreuses et leurs entreprises de hasard. Et la démocratie tomba en ruine.

Alors survint la période la plus curieuse de toutes. Les perdants ne pouvaient plus rien trouver à miser, tandis que les gagnants continuaient à jouer entre eux. Les perdants durent se contenter de faire le cercle autour d'eux et de les regarder. Quand ils avaient faim, ils allaient, le chapeau à la main, demander de l'emploi aux joueurs fortunés. Les perdants se mirent à travailler pour les gagnants: ils ont toujours continué depuis, et la démocratie s'est émiettée le long de la Rivière Salée. Vous, Billy Roberts, vous n'avez jamais pris part au jeu de votre vie. Cela vient de ce que vos parents étaient au nombre des déclassés.

Et vous-même ? demanda Billy. Je ne vous ai jamais vu y mettre la main

- Je n'en ai pas besoin. Je ne compte pas. Je suis un parasite.

- Qu'est-ce que c'est que cela ?

Une puce, une punaise de bois, un être quelconque qui trouve à manger pour rien. Je m'engraisse de la sueur du peuple. Je ne suis pas obligé de jouer, je ne suis pas obligé de travailler. Mon père m'a laissé une part suffisante de ses gains. Oh ! ne vous gonflez pas, mon ami, vos parents ne valaient pas mieux que les miens. Mais les vôtres ont perdu, les miens ont gagné, et c'est pourquoi vous bêchez mon champ de pommes de terre.

- Je ne vois pas ça, objecta résolument Billy. Un homme débrouillard peut encore gagner la partie, aujourd'hui...

Sur les terres du Gouvernement ? demanda vivement Hall.

Billy avala sa salive et marqua le coup.

- Quand même, il peut réussir, affirma-t-il de nouveau.

Sûrement, il peut réussir à obtenir un emploi de quelqu'un d'autre. Un homme jeune et costaud avec une tête saine comme la

vôtre peut trouver des emplois n'importe où. Mais pensez aux atouts que les perdants ont contre eux. Combien de clochards avez-vous rencontrés sur la route capables de s'engager pour conduire à quatre à l'écurie du Carmel? Pourtant certains d'entre eux étaient aussi solides que vous quand ils étaient jeunes. Et par là-dessus vous n'avez pas à vous plaindre. C'est un beau revers de fortune, après avoir joué un continent, d'en arriver à jouer des emplois.

— Quand même... réitéra Billy.

— Oh ! vous avez cette passion-là dans le sang, interrompit cavalièrement Hall. C'est tout naturel, puisque tout le monde joue dans ce pays depuis plusieurs générations. Elle était dans l'air quand vous êtes venu au monde, et vous l'avez respirée toute votre vie. Vous qui n'avez jamais eu un jeton à miser, vous continuez à acclamer le jeu, et à jeter votre casquette en l'air.

— Que devons-nous faire, alors, nous tous, les perdants ? demanda Saxonne.

Appeler la police et faire arrêter le jeu, répondit Hall. Il est déloyal.

Saxonne fronça les sourcils.

— Faire ce que vos pères n'ont pas fait, ajouta Hall. Aller de l'avant et perfectionner la démocratie.

Elle se souvint d'une réflexion de Mercédès.

— Une de mes amies prétend que la démocratie est un philtre.

— C'en est un, dans une maison de jeu. Il y a un million de gens dans nos écoles en train d'avaloir l'histoire d'un débardeur devenu président de la République, et il y a des millions de dignes citoyens qui dorment tranquillement toutes les nuits avec la conviction qu'ils ont leur mot à dire dans le gouvernement du pays.

— Vous parlez comme mon frère Tom, remarqua Saxonne, qui n'avait pas bien compris. Si nous nous mettions tous à faire de la politique et à travailler dur pour améliorer les choses, nous y parviendrions peut-être au bout d'un millier d'années environ. Mais je voudrais que ce fût tout de suite. Je ne peux pas attendre, dit-elle en se tordant pathétiquement les mains.

— Mais, c'est justement ce que je viens de vous dire, ma chère enfant. C'est là l'ennui pour tous les perdants. Ils ne peuvent attendre. C'est tout de suite qu'il leur faut... une pile de jetons et une chance de jouer. Eh bien, ils ne trouvent pas cela sur le moment.

C'est là ce qui vous gêne, vous qui cherchez une vallée dans la lune; c'est ce qui gêne Billy, qui en ce moment même grille de me gagner dix cents au pedro, et qui peste entre ses dents contre nos divagations.

— Fichtre ! Vous feriez un bon orateur de carrefour, commenta Billy.

— C'est ce que je ferais si je n'avais pas à dépenser les gains mal acquis de mon père. Je n'ai pas à m'occuper des passants dans la rue. Qu'ils aillent au diable ! Ils seraient tout aussi peu intéressants s'ils étaient au haut de l'échelle. Tout ça c'est un méli-mélo: chauves-souris, aveugles, porcs voraces et buses immondes !

Mme Hall crut devoir s'interposer.

— En voilà assez, Mark. Si tu continues, tu vas avoir le cafard.

Il secoua sa touffe de cheveux et fit entendre un rire forcé.

— Pas de danger ! affirma-t-il. Je vais gagner dix cents à Bill dans une partie de pedro. Il n'y verra que du feu.

Saxonne et Billy florissaient dans cette atmosphère sincèrement humaine du Carmel, et y apprenaient à mieux s'apprécier eux-mêmes. Saxonne se sentait quelque chose de plus qu'une blanchisseuse et la femme d'un charretier syndiqué. Elle respirait plus à l'aise que dans l'ambiance strictement ouvrière du quartier de Pine Street. La vie, pour elle, était devenue opulente. Tous deux se trouvaient en meilleure santé physique, morale et spirituelle: et tout cela se reflétait sur leurs visages et dans leur maintien. Elle avait conscience que Billy n'avait jamais été plus beau ni en meilleure forme. Il lui jurait qu'il possédait un harem, qu'elle était sa femme numéro deux, deux fois plus belle que celle qu'il avait épousée d'abord. Et elle lui avoua en rougissant que Mme Hall et plusieurs autres dames s'étaient récriées d'admiration pour ses formes, un jour qu'elles prenaient un bain froid dans la rivière du Carmel; pressées en cercle autour d'elle, elles l'avaient fait coucher et prendre diverses poses, et l'avaient appelée Vénus.

Billy connaissait cette déesse, car il en avait vu une statue, sans bras, dans la salle commune, et le poète lui avait expliqué que le monde adorait en elle la perfection de la beauté féminine.

— J'ai toujours dit que tu laissais Annette Kellerman à plus d'un kilomètre derrière toi, dit Billy, en la regardant d'un air de pos-

sion si fière qu'elle en rougit, et vint toute tremblante se cacher la figure sur sa poitrine.

Les hommes de la bande professaient pour Saxonne une admiration franche et sans équivoque. Mais elle ne se compromettait pas et ne perdait jamais la tête: elle ne courait guère de risque, car son amour pour Billy battait plus fort que jamais; et cependant elle ne l'estimait pas au-dessus de sa valeur. Elle le connaissait tel qu'il était, et l'aimait avec des yeux bien ouverts. Il n'avait pas appris dans des livres, il n'était pas artiste comme ces autres hommes. Il connaissait mal la grammaire, elle en avait conscience, et savait qu'il n'y ferait jamais de progrès. Cependant elle ne l'aurait échangé pour aucun des autres, pas même ce Mark Hall au cœur princier qu'elle aimait presque autant que sa femme.

En somme elle trouvait chez Billy une dose de santé, de rectitude et d'intégrité qu'elle estimait au-dessus de tout le savoir des livres et tous les comptes en banque. C'est en vertu de ces trois qualités qu'il avait triomphé des arguments de Hall le soir où le poète se livrait à ses contorsions pessimistes. Billy l'avait battu, non pas avec les armes de la science apprise, mais tout simplement en restant ce qu'il était et en exprimant ce qu'il y avait en lui; mieux encore, il n'avait même pas eu conscience de son triomphe, et avait accueilli les applaudissements comme une plaisanterie de bons camarades. Mais Saxonne avait senti cette supériorité, bien qu'elle n'eût pu l'expliquer; et elle n'oublierait jamais la remarque que lui avait ensuite murmurée Mme Shelley, les yeux brillants: "Oh, Saxonne, comme vous devez être heureuse!"

Si elle avait dû exprimer ce que Billy représentait pour elle, Saxonne l'eût fait d'un seul mot: "c'était un *homme*". Voilà ce qu'elle avait toujours vu en lui, et ce mot flamboyait dans son esprit. Quelquefois, toute seule, elle se sentait les yeux humides de joie rien qu'à se rappeler sa façon d'avertir quelque mâle farouche qu'il se marchait sur le pied. "Descendez de là: vous vous montez dessus!" Voilà bien Billy dans toute sa splendeur. Et c'était ce Billy-là qui l'aimait. Elle en était avertie par des pulsations que seules les femmes peuvent apprécier. Il l'aimait peut-être moins follement que jadis, mais plus tendrement, plus naturellement. Et c'est cet amour qui dure, à condition de ne pas retourner à la ville où dépérissent les beautés spirituelles et où la bête montre ses crocs.

Au début du printemps, Mark Hall et sa femme partirent pour New York, les deux domestiques japonais furent congédiés, et Saxonne et Billy installés comme gardiens de la maison. Jim Hazard aussi s'absenta pour son voyage annuel à Paris; et bien que sa présence manquât à Billy, celui-ci continua ses longues courses à la nage dans les vagues. Hall lui avait confié ses deux chevaux de selle: Saxonne se confectionna un joli costume d'amazone en velours à côtes d'un châtain assorti à la couleur de ses cheveux. Billy ne s'employait plus à des bricoles; en sa qualité de conducteur extra aux écuries, il gagnait plus qu'ils ne dépensaient à eux deux, et préférerait se payer quelques loisirs. Il enseignait à Saxonne à monter à cheval, et passait avec elle des journées entières d'excursions dans le pays. Une de leurs chevauchées favorites consistait à faire le tour par la côte jusqu'à Monterrey, où il lui apprit à nager dans le grand réservoir de Del Monte. Ils revenaient le soir à travers les collines. Elle prit aussi l'habitude de l'accompagner dans ses chasses matinales, si bien que pour eux la vie devenait une longue série de vacances.

— Je vais te dire une chose, déclara-t-il un jour à sa femme au moment où ils renaient leurs chevaux pour admirer de haut la vallée de Carmel. De ma vie, je ne veux plus faire de travail régulier et salarié pour le compte d'autrui.

— Le travail n'est pas tout dans la vie, reconnut-elle.

— Je crois bien. Vois un peu, Saxonne: à quoi cela m'avancerait-il de travailler à Oakland pendant un million d'années à un million de dollars par jour si j'étais obligé d'y rester et d'y vivre comme nous faisons? Ça revient aux travaux forcés à perpétuité, avec la livrée, et avec le cinéma comme distraction. Maintenant notre vie est un cinéma perpétuel, une série de tableaux vivants. J'aimerais mieux mourir au bout d'une année passée ici au Carmel, que de vivre mille millions d'années dans Pine Street.

Saxonne avait écrit aux Hall pour les prévenir qu'elle et Billy avaient l'intention de partir à la recherche de la vallée de la lune dès les premiers jours d'été. Heureusement, il ne pouvait en résulter aucun inconvénient pour le poète, car Bideaux, l'homme de fer aux yeux de basilic, avait abandonné son rêve de prêtrise et pris la résolution de se faire acteur. Il revint du séminaire au Carmel juste à temps pour prendre charge de la villa.

A la grande satisfaction de Saxonne, la "foule" regretta de les voir

partir. Le propriétaire de l'écurie du Carmel offrit à son mari la place d'homme de confiance à quatre-vingt-dix dollars par mois; et une proposition analogue lui vint de l'écurie de Pacific Grove.

— Point de direction? leur cria le dramaturge irlandais en les rencontrant sur le quai de la gare de Monterrey.

— Une vallée dans la lune ! répondit gaiement Saxonne.

— Nom de nom ! j'en suis; emmenez-moi !

Puis il prit un air lugubre:

— Malheur ! dire que j'ai signé le contrat !... Trois actes ! Vous en avez de la veine de partir, vous autres... et surtout à ce moment de l'année !

CHAPITRE XI

— Nous avons pris le train II pour venir à Monterrey, mais pour en sortir nous roulons en voiture, hein ! s'écria Billy en se carrant sur la banquette au moment où le train démarrait.

Né tenant guère à refaire à pied une route déjà parcourue, ils avaient pris leurs billets pour San Francisco. Mark Hall les avait mis en garde contre le climat énervant du sud, et ils allaient chercher au nord la latitude où l'on supporte des couvertures la nuit. Leur intention était de traverser la baie jusqu'à Sausalito, puis de s'enfoncer à l'aventure parmi les comtés de la côte. Hall leur avait annoncé qu'ils y trouveraient la véritable région des séquoias. Mais Billy, étant allé griller une cigarette dans le wagon des fumeurs, s'assit près d'un homme destiné à leur faire changer de plans. A sa figure avisée et à ses yeux noirs, on le reconnaissait pour un Juif. Billy, se souvenant du conseil que lui avait donné Saxonne d'interroger les gens, saisit la première occasion pour entrer en conversation. Il ne tarda guère à apprendre que Gunston était commissionnaire en marchandises, et à se rendre compte que ce qu'il disait serait de nature à intéresser vivement Saxonne. Dès que l'autre eut fini son cigare, Billy l'invita à venir dans le wagon voisin pour faire connaissance avec sa femme. Avant son séjour au Carmel, il eût été parfaitement incapable de prendre une pareille initiative. Il y avait acquis tout au moins un peu d'entregent.

— Monsieur vient de me parler des rois de la pomme de terre, et j'ai désiré que tu entendes cela, expliqua-t-il à Saxonne après la présentation. Répétez-lui, monsieur Gunston, ce que vous me racontiez de cet amateur de *fan-tan*¹ qui a gagné dix-neuf mille dollars l'année dernière avec le céleri et les asperges.

¹ Jeu de cartes chinois, analogue à la *bataille* (N. d. T.).

— J'expliquais à votre mari la façon dont s'y prennent les Chinois sur la rivière de San-Joaquin. Ça vaudrait la peine pour vous d'aller voir ça. C'est la bonne saison en ce moment, il n'y a pas encore de moustiques. Vous pourriez descendre du train à Black Diamond ou à Antioche et faire un tour parmi les grandes îles agricoles en chaloupe à vapeur ou sur quelqu'une de ces grosses embarcations à gazoline, comme la *Duchess* ou la *Princess*, qui ressemblent à des steamers. Les tarifs ne sont pas élevés.

— Racontez-lui l'histoire de Chow Lam, suggéra Billy.

Le commissionnaire en marchandises se redressa en riant.

— Chow Lam, voilà quelques années, était un joueur de fan-tan décavé, sans un sou vaillant, la santé délabrée par vingt années de travail passées dans les mines d'or à laver les restes des mineurs précédents. Tout ce qu'il avait pu gagner de la sorte il l'avait perdu au jeu. En outre, il était endetté de trois cents dollars envers les Six Compagnies, les entreprises chinoises, vous savez. Et tout cela, remarquez bien, voilà sept ans: plus de santé, pas de métier, et trois cents dollars de dettes. Chow Lam s'amène à Stockton et s'engage comme journalier dans les tourbières appartenant à une compagnie chinoise qui cultivait du céleri et des asperges sur la Middle River. C'est alors que, se voyant aux Etats-Unis depuis un quart de siècle sans un sou de côté pour rentrer en Chine, il se replia sur lui-même et prit en main ses propres affaires. Il vit comment agissaient les Chinois de la compagnie. Pendant deux ans il fit des économies, et acheta une action dans une compagnie qui en comportait trente. Cela se passait voilà cinq ans seulement. Ils louèrent à bail trois cents acres de terres à tourbières appartenant à un Blanc qui préférait voyager en Europe. Avec ce que lui rapporta son action pendant la première année, il en acheta deux dans une autre compagnie. La quatrième année, avec les dividendes de ses trois actions, il fonda lui-même une compagnie. Mais au bout d'un an il se retrouva Gros-Jean comme devant. Ceci nous amène à ces trois dernières années. La première donna une récolte merveilleuse, et il empocha quatre mille dollars. La suivante, il en empocha cinq mille, et dix-neuf mille l'année dernière. Pas mal, hein, pour ce vieux débris de Chow Lam ?

— Mon Dieu ! fut tout ce que put dire Saxonne.

— Je ne vois pas pourquoi un Blanc ne pourrait pas en faire autant, protesta Billy.

— C'est très juste en paroles, répliqua Gunston. La seule objection, c'est que le Blanc n'en fait rien. Le Chinois est occupé tout le temps, et tient sa terre occupée comme lui-même. Il a l'esprit d'organisation systématique. Qui a jamais entendu parler d'un fermier blanc tenant des livres? Le Chinois en tient. Il ne marche pas au jugé. Il sait toujours où il en est, à un sou près, avec chaque récolte et à chaque instant. Et il connaît le marché. Il joue les deux alternatives. Je ne peux pas deviner comment il s'y prend, mais il connaît le marché mieux que nous autres commissionnaires en marchandises.

En outre, il est patient, mais il n'est pas entêté. Supposez qu'il commette une bétise, et qu'après avoir produit une récolte quelconque, il ne trouve pas à la vendre. En pareil cas le Blanc s'obstine et se cramponne comme un bouledogue. Pas le Chinois; il va réduire au minimum la perte causée par son erreur. La terre doit travailler et produire de l'argent. Sans angoisse ni regret, dès l'instant où il a reconnu sa méprise, il met la charrue dans cette récolte, la retourne sous terre et plante autre chose. Il la connaît dans les coins. Rien qu'en regardant une tige à peine sortie de terre, il peut dire ce qu'il en adviendra, si la moisson mûrira ou non, si le rendement sera bon, moyen ou mauvais. Voilà une face des choses: voici l'autre. Il dirige sa récolte, la force ou la retient, avec un œil sur le marché. Et quand celui-ci est juste à point, sa récolte est là, prête à livrer, réglée d'avance, à la minute précise.

La conversation dura des heures, et plus Gunston parlait des Chinois, et de leur mode de culture, moins Saxonne se sentait satisfaite. Elle ne mettait pas en doute les faits en question: ce qui la gênait, c'est qu'ils n'étaient pas engageants; de façon ou d'autre, elle ne pouvait leur trouver de place dans sa vallée de la lune. C'est seulement quand cet aimable Juif eut quitté le train que Billy exprima d'une façon nette ce qui la tracassait vaguement.

— Peuh! nous ne sommes pas des Chinois, nous autres, nous sommes des Blancs. Un Chinois, ça n'a jamais envie de monter à cheval et de s'amuser à galoper d'un train d'enfer. A-t-on jamais vu un Chinois nager au Carmel dans les vagues monstrueuses... ou boxer, lutter, courir, sauter pour son plaisir, prendre un fusil de chasse, accomplir une vadrouille d'une demi-douzaine de milles, et revenir satisfait avec un maigre lièvre? Que fait le Chinois? Il s'esquinte le tempérament à la besogne. Il n'est bon qu'à ça. Au diable le

turbin, si c'est là tout le jeu... et pourtant j'en ai fait ma part, et je peux trimer autant que n'importe qui. Mais à quoi bon ? S'il est une chose que j'ai bien apprise depuis que toi et moi nous sommes mis en route, Saxonne, c'est que le travail est la moindre part de la vie. Bon Dieu ! Si c'était toute la vie, je ne pourrais pas me couper la gorge assez vite pour en sortir. Il me faut des fusils de chasse, et un cheval entre les jambes. Je ne veux pas être tout le temps fatigué au point de ne pouvoir aimer ma femme. Que ceux qui ont l'ambition de devenir riches gagnent des deux cent quarante mille dollars sur une vente de pommes de terre. Regarde Rockefeller. Il ne peut se nourrir que de lait. Il me faut à moi du bon filet et un estomac capable de digérer du cuir à semelles. Et il me faut toi, et beaucoup de temps à passer avec toi, et des distractions pour nous deux. A quoi bon la vie s'il n'y a pas de rigolade ?

— Oh, Billy ! s'écria Saxonne, c'est justement ce que j'essayais de mettre en ordre dans ma cervelle. Il y a longtemps que ça me taquinait. Je me demandais s'il ne me manquait pas quelque chose, je craignais de ne pas être faite pour la campagne, après tout. Et pas un instant je n'ai envié les Portugais de San-Léandro. Je n'aurais pas voulu être à leur place, je ne tenais pas à être une Dalmate de la vallée de Pajaro, ni même une Mme Mortimer. Et toi non plus tu n'en avais pas envie. Devenir riches n'est pas notre but. Quand nous nous lèverons de bonne heure dans la vallée de la lune, ce sera pour entendre gazouiller les oiseaux et chanter avec eux. Et si nous trimons par moments, ce sera simplement dans le but d'avoir plus de temps pour nous divertir, et nous nous amuserons si dur que nous serons contents de travailler pour nous reposer. Ce qu'il nous faut, c'est une vallée de la lune avec pas trop de travail et autant de délassements que nous en désirerons. Et nous continuerons tout bonnement à chercher jusqu'à ce que nous la trouvions. Et si nous ne la découvrons pas, nous continuerons toujours bien à nous amuser comme nous l'avons fait depuis notre départ d'Oakland. Et, Billy... jamais, au grand jamais, nous ne nous esquinterons le tempérament à la besogne, hein ?

— Pas de danger ! grogna Billy avec une décision bien arrêtée.

A Black Diamond, ils firent leur entrée à pied, leurs paquets sur le dos. C'était un village où s'éparpillaient de mesquines maisonnettes et dont la rue principale n'était qu'un borbier noir depuis les der-

nières pluies printanières, et les trottoirs un casse-cou de marches et de paliers de diverses hauteurs. Rien n'avait l'air américain. Les boutiques bizarres portaient des noms étrangers, impossibles à prononcer. L'unique et misérable hôtel était tenu par un Grec. Il y avait partout des Grecs, des hommes bronzés portant des bottes de matelot et des bérets, des femmes sans chapeau vêtues de couleurs criardes, des hordes d'enfants râblés, et tout ce monde débitait rapidement des phrases étranges entrecoupées de cris aigus, avec la volubilité des peuples méditerranéens.

Peuh ! Ce n'est pas les Etats-Unis, ici, murmura Billy.

Sur le quai de la rivière ils trouvèrent deux usines de conserves, l'une d'asperges et l'autre de poisson, dans l'activité de la pleine saison. Mais ils cherchèrent en vain parmi les ouvriers des figures familières d'Américains. Billy reconnut comme tels les comptables et contremaîtres. Tout le reste du personnel se composait de Grecs, d'Italiens et de Chinois.

A l'appontement du bateau à vapeur, ils s'arrêtèrent à regarder les barques grecques, peintes de couleurs vives, arriver, décharger leur cargaison de saumons magnifiques, et repartir. Le raccourci de New York, comme on appelait ce bras de rivière, s'incurvait vers l'ouest et le nord et débouchait dans une vaste étendue d'eau formée par la jonction du Sacramento et de la rivière de San-Joaquin.

Au-delà de l'embarcadère du bateau à vapeur, les quais des bateaux pêcheurs n'étaient plus guère que des échafaudages à faire sécher les filets. Là, à l'abri des rumeurs de cette ville étrangère, Saxonne et Billy se débarrassèrent de leurs paquets et se reposèrent. Des joncs énormes et toujours frémissants prenaient racine jusqu'en pleine eau près de l'appontement délabré où ils étaient assis. En face de la ville gisait une longue île plate, où une rangée de peupliers déguenillés semblaient s'appuyer sur le ciel.

— Ça ressemble à ce tableau de chez Mark Hall, représentant un moulin hollandais, dit Saxonne.

De l'autre côté de la plaine liquide où débouchait le bras de rivière, Billy montra du doigt un amas de petites maisons blanches, derrière lesquelles, comme un mirage indécis, se déroulaient les hauteurs de Montezuma.

— Ces maisons-là, c'est Collinsville, lui dit-il. C'est là que débouche le Sacramento, qu'on peut remonter pour aller à Rio

Vista, Isleton, Walnut Grove, et à tous les autres endroits dont nous a parlé M. Gunston. C'est tout en îles et en bras de rivière qui relie le Sacramento et le San-Joaquin.

— Que le soleil est bon ! dit Saxonne en étouffant un bâillement. Et comme c'est tranquille ici, à si peu de distance de ces pittoresques étrangers ! Quand je pense que dans les grandes villes, en ce moment, des hommes se battent et s'entre-tuent pour des emplois !

De temps à autre un train de voyageurs vers l'intérieur du pays passait dans le lointain, ébranlant les échos de l'arrière-plan des collines d'approche du mont Diablo, qui profilait sur l'horizon ses sommets jumeaux et zébrés de verdure. Puis tout retombait dans le calme somnolent, à peine troublé par l'appel lointain d'une voix étrangère ou par le teuf-teuf d'une chaloupe de pêche à gazoline qui franchissait l'embouchure du bras de rivière.

A moins d'une centaine de pieds de l'endroit où ils se reposaient, tout près des joncs, était ancré un joli yacht blanc. Malgré ses dimensions restreintes, il donnait une impression d'ampleur et de confort. A l'avant, de la fumée s'échappait d'un tuyau de poêle. A l'arrière, en lettres d'or, ils lurent son nom : *Le Rôdeur*. Sur le toit de la cabine, dans un bain de soleil, étaient étendus un homme et une femme ; celle-ci avait la tête abritée sous une écharpe rose. Pendant qu'elle cousait, l'homme lisait à haute voix dans un livre. Un fox-terrier était allongé à côté d'eux.

— Bon sang ! Ceux-là n'ont pas besoin de rester dans les villes pour être heureux, remarqua Billy.

Un Japonais sortit de la cabine sur le pont, s'assit à l'avant et se mit à plumer un poulet. Bientôt une longue traînée de duvet flottant se déroula en aval.

— Oh, regarde ! cria Saxonne en montrant du doigt le lecteur. Il est en train de pêcher ! La ligne est attachée à son orteil !

L'homme, posant le livre ouvert à plat sur le toit de la cabine, saisit le filin : la femme leva la tête de dessus son ouvrage, et le chien se mit à aboyer. De main en main, l'homme amena la ligne, à l'extrémité de laquelle apparut un gros chat de mer. Après avoir décroché le poisson, il réamorça la ligne, la rejeta par-dessus bord, enroula l'extrémité autour de son orteil et se remit à lire.

A ce moment un autre Japonais descendit sur l'appontement où se trouvaient Billy et Saxonne, et héla le yacht. Il portait des colis de

viande et de légumes; une poche de son paletot était gonflée de lettres, l'autre de journaux du matin. En réponse à son appel, le Japonais à bord se releva avec son poulet à moitié plumé. Le maître lui dit quelques mots, mit de côté son livre, embarqua dans le youyou blanc amarré à l'arrière, et rama vers l'appontement. En approchant il rentra ses avirons, saisit un poteau, et leur lança un joyeux bonjour.

— Tiens, je vous connais, dit Saxonne avec une audace impulsive qui laissa Billy abasourdi. Vous êtes...

Elle s'arrêta toute confuse.

— Allez-y, dit l'homme, la rassurant d'un sourire.

— Vous êtes Jack Hastings, j'en suis sûre. J'ai vu bien souvent votre photographie dans les journaux pendant tout le temps qu'a duré la campagne russo-japonaise où vous étiez correspondant de guerre. Vous avez écrit des tas de livres, mais je ne les ai jamais lus.

— Vous ne vous trompez pas, affirma-t-il. Et vous, comment vous appelez-vous ?

Saxonne se présenta ainsi que Billy, et, voyant l'œil observateur de l'écrivain fixé sur leurs paquets, elle esquissa en peu de mots l'objet de leur pèlerinage. Cette idée d'une ferme à établir dans la vallée de la lune séduisit manifestement sa fantaisie, et bien que le Japonais fût établi avec tous ses paquets en sûreté dans l'esquif, Hastings s'attarda à causer. Quand Saxonne lui parla du Carmel, elle vit qu'il connaissait tous les individus de la bande, et quand il apprit son intention d'aller à Rio Vista, il leur fit immédiatement une invitation.

— Précisément, nous allons nous-mêmes de ce côté-là. Nous partons dans une heure au plus tard, dès que la marée sera étale. Ça tombe à pic. Nous serons rendus à quatre heures de l'après-midi s'il fait tant soit peu de vent. Venez avec nous. Ma femme est à bord, et Mme Hall est une de ses meilleures amies. Nous sommes allés dans l'Amérique du Sud. Nous en revenons voilà quelques jours, sans quoi vous nous auriez rencontrés au Carmel. Hall nous a parlé de vous deux dans une de ses lettres.

C'était la seconde fois de sa vie que Saxonne montait dans une embarcation et la première fois qu'elle se trouvait à bord d'un yacht. La femme de l'écrivain, qui s'appelait Clara, les reçut cordialement, et Saxonne ne tarda pas à s'éprendre pour elle d'une amitié égale à

celle qu'elle-même lui inspirait. Toutes deux se ressemblaient à tel point qu'au bout de cinq minutes Hastings appela l'attention sur ce phénomène. Il les fit tenir debout côte à côte, observa les yeux, les oreilles et les bouches, compara les mains, les chevilles, les cheveux, et déclara que son rêve le plus cher venait de se dissiper, car il avait toujours cru qu'après la formation de Clara, le moule avait été brisé.

Saxonne ayant suggéré que peut-être les moules étaient à peu près de même provenance, elles mirent leurs histoires en parallèle. Toutes deux descendaient de la race des pionniers. La mère de Clara, comme celle de Saxonne, avait traversé les prairies dans des chariots à bœufs, et elle aussi avait hiverné dans la Cité du Lac Salé: de fait, avec ses sœurs, elle avait ouvert dans cette citadelle des Mormons, la première école à l'usage des Gentils. Le père de Saxonne avait adhéré au soulèvement du *Bear Flag* à Sonoma, et c'était dans cette même localité que le père de Clara s'était enrôlé pour la guerre de Sécession; il avait chevauché avec sa troupe jusqu'à la Cité du Lac Salé, dont il était maréchal prévôt quand éclatèrent les troubles mormons. Pour couronner le tout, Clara alla chercher dans sa cabine un ukulélé de bois de koa jumeau de celui de Saxonne, et elles chantèrent ensemble *le Tapageur d'Honolulu*.

Hastings décida qu'on dînerait avant de mettre à la voile (il conservait au repas de midi son ancien nom), et Saxonne, en descendant dans la cabine, fut surprise et charmée de trouver tant de confort dans un si petit espace. Le plafond était juste assez haut pour que Billy pût se tenir debout. La gaine d'une quille amovible partageait la pièce à mi-hauteur dans le sens de sa longueur et servait de point d'appui pour la table à charnière où ils mangeaient. Les couchettes basses disposées d'un bout à l'autre égayaient la cabine de leur tapisserie verte, et servaient de sièges. Un rideau accroché entre la gaine de quille et le plafond, et facile à tirer le soir, isolait Mme Hastings dans sa chambre à coucher. De l'autre côté dormaient les deux Japonais, et à l'avant, sous le pont, était aménagée la cambuse: elle était si petite que le cuisinier avait juste la place de se tenir debout à côté, mais ne pouvait se glisser sous le pont qu'à quatre pattes. L'autre Japonais, celui qui avait apporté les provisions à bord, servait à table.

— Ils vont à la recherche d'un ranch dans la vallée de la lune, dit Hastings en résumant les explications données à sa femme.

— Oh, mais, tu sais bien... s'écria-t-elle; mais son mari l'interrompit.

— Silence ! dit-il d'un ton péremptoire.

Puis se tournant vers leurs hôtes :

— Ecoutez : il y a quelque chose dans cette idée d'une vallée de la lune, mais je ne vous dirai pas quoi. C'est un secret. Maintenant, nous avons un ranch dans la vallée de la Sonoma, à environ huit miles de la ville de ce nom, celle où vos pères à toutes les deux se sont engagés comme soldats; et si jamais vous venez à notre ranch je vous dirai le mot de l'énigme. Oh ! vous pouvez m'en croire, c'est quelque chose qui se rapporte à votre vallée de la lune. N'est-ce pas, camarade ?

C'est par ce nom que ces époux s'appelaient mutuellement.

Elle sourit en hochant la tête.

— Peut-être trouverez-vous que notre vallée est précisément celle que vous cherchez, dit-elle.

Mais Hastings lui fit signe de ne pas en dire plus long. Elle se tourna vers la chienne fox-terrier et la fit aboyer après un morceau de viande.

— Elle se nomme Peggy, dit-elle à Saxonne. Autrefois, dans les mers du Sud, nous avons eu un couple de terriers irlandais, frère et sœur, mais ils sont morts. Nous les appelions Peggy et Possum. Et nous avons donné à celle-ci le nom de l'ancienne Peggy.

Billy fut frappé de l'aisance avec laquelle se manœuvrait *le Rôdeur*. Pendant qu'ils s'attardaient à table, sur un mot de Hastings, les deux Japonais étaient montés sur le pont. Billy les entendit larguer les drisses, démarrer les garcettes et ramener le navire sur son ancre au moyen du petit cabestan. Au bout de quelques minutes, un des hommes cria que tout était paré, et tout le monde monta sur le pont. Il ne fallut que quelques minutes de plus pour hisser la grand-voile et le perroquet. Puis le cuisinier et le mousse levèrent l'ancre, et tandis que l'un la remontait, l'autre hissait le foc. Hastings, au gouvernail, orienta les voiles. *Le Rôdeur* démarra, ses voiles se remplirent, il donna légèrement de la bande, glissa sur l'eau tranquille et sortit du raccourci de New York.

— La marée commence à peine à se faire sentir, dit Hastings en indiquant une bouée rayée qui s'inclinait légèrement vers l'amont au bord du chenal.

Les petites maisons blanches de Collinsville, dont on approchait, disparurent derrière une île basse; cependant les longues et lentes ondulations des hauteurs de Montezuma s'endormaient à l'horizon et paraissaient aussi lointaines que jamais.

Dès que *le Rôdeur* eut franchi l'embouchure du bras de Montezuma et fut entré dans le Sacramento, ils aperçurent tout près les maisons de Collinsville. Saxonne battit des mains.

— On dirait des joujoux, s'écria-t-elle, des maisonnettes découpées dans du carton. Et ces prairies montueuses ont l'air peintes sur une toile de fond.

Ils dépassèrent de nombreuses embarcations et des maisons flottantes de pêcheurs ancrées parmi les joncs; les femmes et les enfants, ainsi que les bateliers, avaient la peau bronzée, les yeux noirs; c'étaient des étrangers. En remontant la rivière on commença à rencontrer des dragues en activité, happant sous l'eau des bouchées de sable qu'elles crachaient au sommet d'énormes digues. D'immenses paillassons en brins de saule, longs de centaines de mètres, étaient posés sur la pente des levées et maintenus en place par des câbles d'acier et des milliers de cubes en ciment. Hastings expliqua que les brins de saule ne tardaient pas à germer dans la terre, et que, lorsque les paillassons étaient pourris, le sable se trouvait retenu par les racines des arbres.

— Ça doit coûter les yeux de la tête, remarqua Billy.

— Oui, mais la terre vaut bien cela, expliqua Hastings. Le terrain de ces îles est le plus productif du monde. Cette partie de la Californie ressemble à la Hollande. Vous aurez peine à le croire, mais l'eau sur laquelle nous naviguons est plus élevée que la surface des îles. Elles sont comme des bateaux qui prennent l'eau: il faut tout le temps les calfater, et pomper nuit et jour. Néanmoins ça rapporte. Tout est là.

A part les dragues, les nouveaux tas de sable, les épais taillis de saules et le mont Diablo qui apparaissait toujours au sud, on ne voyait rien. De temps à autre passait un vapeur fluvial, et des hérons bleus s'envolaient dans les arbres.

— Ce pays doit être bien solitaire, remarqua Saxonne.

Hastings se mit à rire et lui prédit que plus tard elle reviendrait sur cette opinion. Il leur apprit bien des choses concernant ces terrains de rivière, et bientôt la conversation dériva sur la location des

fermes, par suite d'une allusion de Saxonne à la voracité foncière des Anglo-Saxons.

— Ce sont des porcs dévoreurs de terre, gronda Hastings. Et nous tenons le record dans ce pays. Comme disait un vieux Ruben à certain professeur d'une station de culture expérimentale: "Il est insensé de vouloir m'enseigner l'agriculture. C'est un sujet que je connais à fond. N'ai-je pas épuisé trois fermes?" Ce sont les gens de cette espèce qui ont détruit la Nouvelle-Angleterre. Ici même, à l'intérieur, de vastes étendues de terrain retombent à l'état sauvage. Dans un Etat, au moins, les daims ont pullulé au point de devenir un fléau. Les fermes abandonnées se comptent par dizaines de mille. J'en ai parcouru la liste: il y en a dans le New York, dans le New Jersey, le Massachusetts, le Connecticut. On les offre en vente, payables à long terme, à un prix qui ne couvrira même pas les améliorations apportées, et dans lequel la terre, naturellement, ne compte pour rien.

Cette dilapidation du terrain se poursuit de façon ou d'autre dans tout le reste du pays, au Texas, au Kansas, dans le Missouri, et ici en Californie. Prenons les fermes de louage. Dans mon comté, je connais un ranch où la terre valait cent vingt-cinq dollars l'acre, et produisait des bénéfices à ce prix-là. Quand le vieux propriétaire mourut, son fils loua la ferme à un Portugais et s'en alla vivre à la ville. En cinq ans le Portugais rafla la crème et tarit la mamelle. Un second Portugais prit la terre à bail pour trois ans, et elle ne lui rapporta que le quart de l'ancien bénéfice. Il ne s'en présenta pas un troisième pour la louer. Il ne restait plus rien. Ce ranch valait cinquante mille dollars à la mort du vieux: en fin de compte, le fils le céda à onze mille. J'ai vu des terrains qui avaient rapporté douze pour cent, et qui, épuisés en cinq ans de bail, ne rapportaient plus qu'un et quart.

— La même chose se passe dans notre vallée, remarqua Mme Hastings. Toutes les vieilles fermes y tombent en ruine. Regarde Ebell Place par exemple, camarade. Les premiers temps que nous l'avons connue, c'était un véritable paradis. Il y avait des lacs et des vannes, des prés superbes, de riches prairies, des centaines d'acres d'excellent pâturage, des collines rouges de vignobles, de magnifiques taillis de pins et de chênes, un cellier et des granges en maçonnerie, des terres... Oh ! je pourrais continuer la description pendant des heures. Quand Mme Bell mourut, la famille se dispersa et la ferme fut mise

en location. Aujourd'hui c'est une ruine. Les arbres ont été coupés et vendus comme bois à brûler. Il ne reste qu'un tout petit coin de vignoble qui ne soit pas abandonné, juste ce qu'il faut aux locataires actuels pour faire leur vin: ce sont des Italiens, qui exploitent une misérable laiterie avec ce que le terrain veut bien leur fournir. Je l'ai parcouru à cheval l'année dernière, et j'en aurais pleuré. Le beau verger est une horreur. La terre est retournée à l'état sauvage. Par suite du manque de nettoyage des gouttières, la pluie s'est infiltrée dans la grange principale et en a pourri la charpente, si bien que le toit s'est affaissé. De même façon, une moitié du toit du cellier s'est effondrée, et l'autre moitié leur sert d'étable pour les vaches. Et la maison !... il n'y a pas de mots pour peindre cette décrépitude.

— C'est devenu une profession, reprit Hastings, celle des fermiers ambulants. Ils louent une ferme, nettoient et saccagent tout en quelques années, puis vont recommencer ailleurs. En général, ce sont des paresseux et vagabonds, des rebuts de race blanche, qui ne font qu'épuiser le sol et s'en aller. Ils ne sont pas comme les étrangers. Chinois, Japonais ou autres. Observez les Portugais et les Italiens chez nous: c'est tout différent. Ils arrivent dans le pays sans le sou et travaillent pour leurs compatriotes jusqu'à ce qu'ils aient la langue et les manières de se tirer d'affaire. Ce ne sont pas des ambulants. Ce qu'ils veulent, c'est de la terre à eux, pour l'aimer, la soigner et la conserver. Mais comment y parvenir ? Épargner sur son salaire, c'est long. Il y a un moyen plus rapide. Ils louent. En trois ans, ils ont fait suer à la terre de quelqu'un d'autre de quoi s'établir eux-mêmes pour la vie. C'est un sacrilège, un véritable viol de la terre. Mais qu'importe. C'est la mode aux Etats-Unis !

Puis, se tournant soudain vers Billy :

— Ecoutez, Billy, votre femme et vous cherchez un lopin de terre. Vous en avez grande envie. Eh bien, suivez mon conseil: il est âpre et net. Faites-vous fermier à bail. Louez une ferme quelque part où les vieux soient morts et où leurs fils et filles ne trouvent pas la campagne assez bonne pour eux. Et puis nettoyez-la. Faites rendre au terrain jusqu'à son dernier dollar, abstenez-vous de toute réparation, et en trois ans vous aurez de quoi vous payer une ferme à vous. Alors vous changerez de tactique et vous chérirez votre terre. Vous la nourrirez, et pour chaque dollar que vous lui consacrerez, elle vous en rendra deux. Et que dans votre propriété il n'y ait rien de mesquin.

Qu'il s'agisse d'un cheval, d'une vache, d'un cochon, d'un poulet ou d'une ronce à mûres, prenez-les toujours de bonne race.

- Mais ce serait malhonnête, plaïda Saxonne. C'est un méchant conseil que vous nous donnez là.

- Nous vivons dans un âge méchant, riposta Hastings, avec un sourire amer. Cette habitude d'épuiser la terre en grand est le crime national des Etats-Unis actuels. Et je ne donnerais pas un pareil conseil à votre mari si je n'étais parfaitement sûr que le sol qu'il refusera d'esquinter le sera quand même par quelque Portugais ou Italien. A peine sont-ils arrivés et établis qu'ils invitent leurs sœurs, cousines et tantes à venir les rejoindre. Si, dans l'incendie d'un entrepôt, vous voyiez couler à vos pieds les meilleurs vins du Rhin, et que vous ayez soif, hésiteriez-vous à prendre au creux de votre main de quoi vous rafraîchir ? Eh bien, le feu est à tous les coins de l'entrepôt national, et une foule de bonnes choses se perdent dans le ruisseau. Servez-vous donc. Si vous vous gênez, les immigrants en prendront à leur aise.

Ah, vous ne le connaissez pas ! s'empessa d'expliquer Mme Hastings. A notre propriété, il passe tout son temps à entretenir la terre. Il y a plus de mille acres rien qu'en bois, et bien qu'il opère des coupes comme un bon chirurgien, il ne laisserait pas abattre un arbre sans sa permission. Il en a même planté une centaine de mille. Il est toujours en train de drainer et de faire creuser des fossés pour empêcher l'érosion, et d'essayer de nouvelles plantes fourragères. Et dès qu'une ferme épuisée est à vendre dans le voisinage, il l'achète et se met en devoir de reconstituer le sol.

- C'est pourquoi je puis parler en connaissance de cause, interrompit Hastings. Et mon conseil tient bon. J'aime la terre, et pourtant si, les choses restant dans les conditions actuelles, je me trouvais demain dans la pauvreté, j'épuiserais cinq cents acres pour en acheter vingt-cinq. Quand vous serez dans la vallée de la Sonoma, venez me voir et je vous expliquerai le jeu dans tous ses détails et sous ses deux faces. Je vous montrerai la façon de construire aussi bien que celle de détruire. Dès que vous trouverez une ferme condamnée à être dévorée, sautez dessus et prenez-la vous-même.

- En attendant il s'est hypothéqué jusqu'aux yeux, dit Mme Hastings en riant, pour garder cinq cents acres de bois à l'abri des pattes de charbonniers.

Devant eux, sur la rive gauche du Sacramento, à l'endroit où viennent expirer les collines de Montezuma, apparut Rio Vista. *Le Rôdeur*, glissant sur l'eau calme, longea des quais, des embarcadères, des entrepôts. Les deux Japonais passèrent à l'avant. Le foc fut amené sur l'ordre de Hastings; puis il lança contre le vent le yacht qui perdait de sa vitesse, et cria enfin: "Lâchez le croc!" L'ancre tomba, le yacht tourna le nez vers elle et s'arrêta si près du rivage que le youyou se trouva abrité sous les branches des saules.

— Quand nous remontons plus haut dans la rivière, nous nous amarrons à la rive, dit Mme Hastings, de sorte que le matin nous voyons des branches d'arbres pénétrer dans la cabine par les hublots.

— Oh! murmura Saxonne, montrant une ampoule sur son poignet. Regardez: c'est un moustique.

— La saison n'est pas assez avancée pour eux, déclara Hastings. Mais d'ici peu ce sera terrible. Je les ai vus voler en nuages si épais qu'ils m'empêchaient d'appareiller.

Saxonne était encore trop novice pour apprécier cette hyperbole maritime, mais Billy grimaça un sourire.

— Il n'y a pas de moustiques dans la vallée de la lune, affirmait-elle.

— Non, jamais, confirma Mme Hastings.

Son mari exprima le plus vif regret de ne pouvoir, étant donné l'étroitesse de la cabine, les inviter à passer la nuit à bord.

Une automobile passa en bondissant sur la jetée, et ses jeunes occupants des deux sexes lancèrent un joyeux "Bonjour, les enfants!" à l'adresse de Saxonne et Billy, ainsi que de Hastings qui les menait à terre dans le youyou. "Bonjour les enfants!" répondit le rameur sur le même ton. Et l'expression jeune de sa figure bronzée rappela à Saxonne la charmante puérilité de Mark Hall et de toute la bande du Carmel.

CHAPITRE XII

Après avoir traversé le Sacramento sur un bac à l'ancienne mode, à peu de distance en amont de Rio Vista, Saxonne et Billy s'engagèrent dans l'archipel fluvial. Elle en eut la première révélation en montant sur la jetée. A ses pieds, en contrebas de la rivière, s'étendaient à perte de vue de vastes terrains plats. Des routes couraient dans toutes les directions, et elle apercevait d'innombrables fermes dont elle n'eût jamais soupçonné l'existence en naviguant sur la rivière déserte qui coulait à quelques pieds de l'autre côté du rideau de saules.

Ils passèrent quelques semaines parmi ces îles grassement cultivées, où les jetées s'entassaient et où les pompes fonctionnaient jour et nuit pour les tenir à flot. C'était un pays monotone, au sol uniformément fertile, et dont l'unique point de repère était le mont Diablo, visible de partout, endormi dans l'azur de midi, profilant sa masse ridée sur le ciel crépusculaire, ou émergeant de l'aurore argentée comme une apparition de rêve. Parfois à pied, souvent en chaloupe, ils sillonnèrent en tous sens cette région fluviale jusqu'aux tourbières de la Middle River, descendirent le San-Joaquin jusqu'à Antioche et en remontèrent l'affluent Georgiana jusqu'à Walnut Grove sur le Sacramento. Et partout ils se trouvaient en pays étranger. Les travailleurs du sol pullulaient, et néanmoins Saxonne et Billy passaient des journées entières sans entendre une personne parlant anglais. Ils rencontraient, parfois en villages entiers, des Chinois, des Japonais, des Italiens, des Portugais, des Suisses, des Hindous, des Coréens, des Norvégiens, des Danois, des Français, des Arméniens, des Slaves, des gens de toute nationalité sauf des Américains. Ils en trouvèrent un dans la partie inférieure de la Georgiana, qui gagnait sa vie par des moyens illicites, en pêchant au

piège. Un autre, apiculteur ambulant, ne rêvait que massacre et destruction dans tout le domaine politique. A Walnut Grove, localité débordante de vie, la liste des Américains ne comprenait que les patrons du magasin et du bar, le boucher, le gardien du pont tournant, et le passeur du bac. Cependant Walnut Grove se composait de deux villes prospères, l'une chinoise, l'autre japonaise. La plupart des terres appartenaient à des propriétaires américains, qui vivaient au loin et ne cessaient de les vendre à des étrangers.

Une émeute ou une fête populaire, ils ne savaient pas au juste, mettait en rumeur la cité japonaise au moment où Saxonne et Billy partirent à bord de l'*Apache* à destination de San Francisco.

— Nous sommes assis sur le seuil, dit Billy, railleur, et bientôt nous serons chassés même de là.

— Il n'y aura pas de seuil dans la vallée de la lune, répondit Saxonne pour l'encourager.

Mais lui, inconsolable, remarqua avec amertume :

— Pourtant pas un de ces bougres d'étrangers ne peut manier comme moi un attelage à quatre !... mais ils savent cultiver jour et nuit, ajouta-t-il au bout d'un instant.

Et Saxonne, en regardant sa figure renfrognée, se rappela tout à coup une lithographie qu'elle avait vue dans son enfance. Elle représentait un Indien des plaines orné de plumes et peinturluré, à califourchon sur son cheval, contemplant d'un œil émerveillé un train qui passait à toute vapeur sur une voie neuve. L'Indien symbolisait le passé devant la nouvelle vague de vie qui apportait les chemins de fer. Saxonne se demanda si Billy et son espèce devaient disparaître aussi devant cet autre flux extraordinairement actif qui déferlait maintenant de l'Asie et de l'Europe.

Ils s'arrêtèrent deux semaines à Sacramento, où Billy conduisit des attelages et gagna l'argent nécessaire pour continuer le voyage. Mais leur vie à Oakland et au Carmel, sous le vent salé de la côte, les avait mal préparés à celle de l'intérieur du pays. Ils décrétèrent qu'il faisait trop chaud à Sacramento, et suivirent la voie ferrée vers l'ouest jusqu'à Davisville. Puis ils furent attirés vers le nord par la ville de Woodland, où Billy travailla comme charretier dans une ferme fruitière, et consentit à regret à laisser sa femme s'employer pendant quelques jours à la cueillette des fruits. Saxonne garda un silence important et mystérieux sur l'objet auquel elle se proposait

de consacrer ses gains, malgré les taquineries de Billy qui d'ailleurs ne tarda guère à oublier l'affaire. Elle ne souffla mot de certain mandat qu'elle avait inséré avec une feuille de papier bleu dans une lettre adressée à Bud Strothers.

Ils commençaient à souffrir de la chaleur. Billy déclara qu'ils s'étaient égarés trop loin du pays où l'on supporte des couvertures la nuit.

— Il n'y a pas de séquoias par ici, ajouta Saxonne. Il faut marcher à l'ouest vers la côte. C'est là que nous trouverons la vallée de la lune.

De Woodland ils obliquèrent au sud-ouest en suivant les routes qui mènent au paradis fruitier de Vacaville. Dans cette localité, Billy cueillit des fruits et fit des charrois; et Saxonne reçut une lettre avec un petit paquet expédié en grande vitesse par Bud Strothers. Quand Billy revint au campement après sa journée, elle lui demanda de se tenir debout les yeux fermés; pendant quelques secondes elle tripota le devant de sa chemise de coton: soudain, il se sentit légèrement piqué, comme d'une pointe d'épingle, et grommela; mais elle ne fit que rire et lui enjoignit de ne pas ouvrir les paupières.

— Ferme les yeux, donne un baiser, je te montrerai ce que c'est, se mit-elle à chançonner.

En ouvrant les yeux après avoir reçu le baiser, il vit, épinglées sur sa chemise, les médailles d'or qu'il avait engagées le jour où ils étaient allés au cinéma et y avaient reçu l'inspiration de retourner aux champs.

— Amour de gosse ! s'écria-t-il en l'attirant contre lui. Et c'est à cela que tu as gaspillé l'argent gagné à ramasser des fruits ! Et naturellement je n'ai rien deviné ! Viens ici que je te corrige !

Elle se soumit à ses douces exigences et fut serrée et caressée jusqu'au moment où elle s'élança au secours de la cafetière qui débordait dans le feu.

— J'ai toujours été un peu fier de ces babioles-là, avoua-t-il en roulant une cigarette après souper. Elles me ramènent aux jours de ma jeunesse, quand je me plaisais par-dessus tout à me battre en amateur. J'étais un gosse pas ordinaire dans ce temps-là, tu peux me croire... Mais, sais-tu ? Je les avais complètement oubliées. Oakland est à mille ans et à dix milliers de miles de distance de toi et moi, maintenant.

— Alors ceci va t'y ramener, dit Saxonne en ouvrant la lettre de Bud, qu'elle lut à haute voix.

Bud présumait évidemment que Billy était au courant de la façon dont s'était terminée la grève, car il se bornait à lui détailler les noms des ouvriers qui avaient repris leur emploi et de ceux qui avaient été portés sur la liste noire. Lui-même, à son grand étonnement, avait été repris, et conduisait maintenant les chevaux de Billy. Il lui annonçait une nouvelle encore plus extraordinaire. L'ancien contremaître des Ecuries d'Oakland Ouest était mort, et deux autres contremaîtres n'avaient fait depuis que du gâchis. Si bien qu'en définitive le patron, ce jour-là même, avait causé avec Bud et manifesté son regret de la disparition de Billy.

Ne te fais pas d'illusions, écrivait Bud. Il est parfaitement au courant de toutes tes frasques. Je parie qu'il connaît tous les jaunes que tu as assommés. Néanmoins il m'a dit comme ça: "Strothers, si vous n'êtes pas autorisé à me donner son adresse, du moins écrivez-lui vous-même de ma part de rappliquer au pas gymnastique. Je lui donnerai cent vingt-cinq dollars par mois pour qu'il se charge de l'écurie."

Saxonne, sa lecture terminée, attendit avec une anxiété parfaitement dissimulée. Billy, allongé et appuyé sur un coude, souffla d'un air pensif un anneau de fumée. Sa chemise de travail en coton à bon marché, sur laquelle détonnait l'or des médailles étincelant aux lueurs du foyer, baïllait par-devant, laissant voir la peau fine et la magnifique cambrure de sa poitrine. Son regard passa en revue les couvertures dépliées à l'abri de branches vertes, le foyer de campement, la cafetière bosselée, la hache polie par l'usage, à demi plantée dans un tronc d'arbre, et s'arrêta enfin sur Saxonne. Il l'embrassa de ses yeux, qui, peu à peu, s'animèrent d'une expression interrogative: mais elle ne faisait rien pour le tirer d'embarras.

— Eh bien, murmura-t-il enfin, tout ce que tu as à faire c'est d'écrire à Bud Strothers qu'il envoie le singe se faire lanlaire. Et, pendant que nous y sommes, je lui expédierai l'argent pour dégager ma montre. Quant au pardessus, il peut moisir où il est.

Décidément, la chaleur de l'intérieur ne leur valait rien. Ils diminuaient de poids et perdaient leur élasticité d'esprit et de corps. Selon l'expression de Billy, leur soie se frippait. Ils endossèrent donc



leurs baluchons et prirent la direction des montagnes sauvages de l'Ouest. La fournaise miroitante de la vallée de Berryessa leur occasionna des maux d'yeux et de tête, si bien qu'ils s'arrangèrent pour voyager seulement aux premières heures de la matinée et aux dernières de l'après-midi. Se dirigeant toujours à l'ouest, ils franchirent de nouvelles montagnes, jusqu'à la belle vallée de Napa. La prochaine était celle de la Sonoma, où Hastings les avait invités à son ranch. Et ils y seraient allés tout de suite si un entrefilet de journal n'était tombé sous les yeux de Billy, annonçant que l'écrivain était allé suivre les phases d'une révolution qui venait d'éclater quelque part au Mexique.

— Nous irons le voir plus tard, dit Billy. Nous sommes comme le millionnaire de la chanson favorite de Bert, avec cette différence que c'est le temps qui nous brûle les mains. N'importe quelle direction est aussi bonne qu'une autre: il faut gagner vers l'ouest.

Et ils se dirigèrent vers le nord-ouest, à travers les vignobles et les vergers de la vallée de Napa. Trois fois Billy y refusa des offres de travail. Quand ils eurent dépassé Sainte-Hélène, Saxonne reconnut et salua avec joie des séquoias dans les petits cañons qui pénétraient l'assise occidentale de la vallée. A Callistoya, point terminus de chemin de fer, ils virent des diligences à six chevaux partir pour Middletown et Lower Lake. Ils discutèrent la route à suivre. Celle-là conduisait vers le comté de Lake et non vers la côte; aussi Saxonne et Billy obliquèrent-ils à l'ouest à travers les montagnes vers la vallée de la Rivière Russe, qu'ils atteignirent à Healdsburg. Ils errèrent parmi les champs de houblon dans des bas-fonds exubérants de verdure: mais Billy se refusa à en faire la récolte côte à côte avec des Indiens, des Japonais et des Chinois.

— Je ne pourrais pas travailler une heure à côté d'eux sans leur casser la figure, expliqua-t-il. En outre, cette rivière russe est rudement chic. Campons ici et nous prendrons un bain.

Ils remontèrent vers le nord ce vaste et fertile bassin, en flânant sans soucis, heureux à tel point qu'ils perdaient de vue la nécessité du travail, et que la vallée de la lune leur apparaissait comme un rêve doré, réalisable certainement un jour, mais un jour lointain. A Cloverdale, Billy tomba sur une veine. Par suite de maladie et de malchance, il manquait un conducteur aux écuries de la diligence. Chaque jour le train dégorgeait de nombreux touristes à destination

des geysers, et Billy, comme s'il n'eût fait que cela toute sa vie, prit en main les rênes de six chevaux et conduisit conformément à l'horaire officiel de pleines voitures de voyageurs à travers la montagne. Au second voyage, il prit Saxonne à côté de lui sur le siège élevé. Au bout de deux semaines, le conducteur en pied reprit son poste. Billy refusa un engagement à l'écurie, toucha son salaire et continua sa route vers le nord.

Saxonne avait adopté un tout petit fox-terrier qu'elle baptisa Possum d'après le nom du chien dont leur avait parlé Mme Hastings. Il était si jeune qu'il eut tout de suite les pattes écorchées. Saxonne le porta d'abord dans ses bras, puis Billy le percha au sommet de son paquetage et se mit bientôt à grogner contre le roquet qui lui déchiquetait les cheveux.

Ils traversèrent les pittoresques vignobles d'Asti à la fin des vendanges, et entrèrent dans Ukiah trempés jusqu'aux os par la première pluie d'hiver.

— Dis donc ! remarqua Billy. Te rappelles-tu comme *le Rôdeur* semblait patiner sur l'eau ? Eh bien, cet été a passé de la même manière, comme s'il filait sur des roues. Et maintenant c'est à nous de trouver des quartiers d'hiver. Cette localité d'Ukiah me fait l'effet d'un assez gros bourg. Nous allons chercher une chambre pour la nuit, et nous sécher. Demain je ferai un tour du côté des écuries, et si je dégotte quelque chose, nous louerons une baraque et nous aurons tout l'hiver pour décider où aller l'an prochain.

CHAPITRE XIII

Ils trouvèrent cet hiver-là moins intéressant que le précédent, et bien que Saxonne eût toujours rendu justice aux gens de Carmel, c'est maintenant qu'elle les appréciait plus que jamais. A Ukiah elle ne fit guère que des connaissances superficielles. Les gens de ce pays ressemblaient davantage à la population ouvrière qu'elle avait connue à Oakland, tandis que les plus riches se groupaient entre eux dans leurs automobiles. Il n'y avait pas ici de colonie d'artistes professant une camaraderie démocratique indépendamment de toute considération de caste ou de fortune.

Néanmoins, cet hiver fut encore plus agréable qu'aucun de ceux qu'elle avait passés à Oakland. Billy n'avait pas réussi à trouver un emploi régulier; aussi étaient-ils souvent ensemble, et ils vivaient au jour le jour, mais heureux et prospères dans la maisonnette qu'ils avaient louée. En qualité d'extra à la plus grosse écurie de louage, Billy disposait de loisirs considérables, si bien qu'il s'intéressa peu à peu au commerce des chevaux. Cette spéculation comporte bien des hasards, et plus d'une fois il se trouva à sec; cependant sur la table apparaissaient toujours de la viande et du café de premier choix, et jamais non plus ils n'eurent à se restreindre pour l'habillement.

— Ces bougres de fermiers, je suis obligé de leur tirer mon chapeau! disait Billy en riant un jour qu'il avait été tout particulièrement roulé dans une vente. Ils sont retors comme le diable, ces enfants de trente-six pères! En été ils prennent des locataires, et l'hiver ils vivent grassement à se dévaliser les uns les autres dans leurs marchandages de chevaux. Et je dois t'avouer, Saxonne, qu'ils m'ont enseigné un truc ou deux: aussi je deviens roublard à mon tour. Je finirai par ne plus me laisser mettre dedans.

Et en définitive j'aurai appris un nouveau métier. Je peux gagner ma vie n'importe où comme maquignon.

Ces marchés nécessitaient de nombreuses excursions dans les régions avoisinantes, et fréquemment Billy emmenait Saxonne sur des chevaux en réserve à l'écurie. Elle l'accompagnait aussi quand il allait vendre des bêtes à la commission. Ils en vinrent tous deux, indépendamment l'un de l'autre, à envisager leur pèlerinage sous un nouveau point de vue que Billy fut le premier à formuler.

— L'autre jour je suis tombé sur un équipement garé quelque part en ville, dit-il, et depuis je ne fais qu'y penser. Tu ne pourrais jamais deviner ce que c'est, aussi je vais te le dire tout de suite. C'est la plus jolie roulotte dont on ait jamais entendu parler. D'abord le chariot est une merveille de solidité. Il a été fait sur commande dans le Puget Sound et essayé sur tout le parcours jusqu'ici. Aucun fardeau, aucune route ne peuvent l'endommager. Le type qui l'a fait construire était poitrinaire. Un docteur et un cuisinier ont voyagé avec lui jusqu'au jour où il a cassé sa pipe ici, à Ukiah, voilà deux ans. Ah ! si tu voyais ça ! Toutes sortes d'agencements... de la place pour chaque chose... une véritable maison roulante. Si nous avions cette machine-là, avec un couple de canassons, nous pourrions voyager comme des princes et nous moquer du mauvais temps.

— Oh ! Billy ! C'est précisément ce que j'ai rêvé tout l'hiver. Ce serait l'idéal. Et puis... eh bien, des fois, sur la route, tu ne peux pas t'empêcher d'oublier quelle gentille petite femme tu as... et dans une voiture pareille je pourrais emporter toutes sortes de jolies choses.

Les yeux bleus de Billy s'embrumèrent de tendresse, et il ajouta tranquillement :

— J'ai pensé aussi à cela.

— Et tu pourrais emporter fusil, canardière, cannes à pêche et tout le saint-frusquin, continua-t-elle vivement. Et une bonne grosse hache, une hache pour un homme, au lieu de cette hachette dont tu te plains toujours. Et Possum pourrait mettre ses pattes en l'air et se reposer. Et... mais si tu ne peux pas l'acheter ? Combien en demande-t-on ?

— Cent cinquante dollars, répondit-il, et c'est diantrement bon marché : à ce prix-là, c'est donné. Je t'affirme que cette machine-là n'a pas coûté moins de quatre cents dollars à construire, et en fait de carrosserie je m'y connais les yeux fermés. Si je pouvais seulement

conclure cette affaire de six chevaux avec Caswell ! tu sais, ce marchand de chevaux que j'ai rencontré aujourd'hui. S'il les achète, à qui crois-tu qu'il va les envoyer ? A mon ancien patron, tout droit aux écuries d'Oakland Ouest. Je te dicterai une lettre pour lui. En voyageant comme nous allons le faire, je peux trouver de bonnes occasions. Et si le patron y consent, je peux faire régulièrement le métier d'acheteur à la commission. Seulement il faudrait qu'il me confie beaucoup d'argent, et je crois bien qu'il ne voudra rien savoir, connaissant tous les jaunes que j'ai rossés.

— Puisqu'il était disposé à te confier la direction de son écurie, il me semble qu'il n'hésiterait pas à t'envoyer cet argent-là, dit Saxonne.

Billy haussa les épaules d'un air incertain.

— De toute façon, si je vends les six bêtes à Caswell, nous pourrions différer nos paiements ce mois-ci et acheter la voiture.

Mais les chevaux ? demanda anxieusement Saxonne.

— Ça viendra plus tard, quand même je devrais prendre un emploi régulier pour deux ou trois mois. Le seul ennui, c'est que ça nous mènerait assez loin dans l'été avant que nous puissions nous mettre en route... Sors avec moi en ville et je vais te montrer cet équipement-là, tout de suite.

Saxonne vit le chariot et en fut si enthousiasmée qu'elle passa la nuit sans fermer l'œil, à échafauder des rêves. Puis les six chevaux furent vendus à Caswell, les factures du mois demeurèrent en suspens, et la voiture fut achetée. Deux semaines après, par une matinée pluvieuse, Billy venait à peine de quitter la maison pour passer la journée à fouiller le pays, lorsqu'il revint inopinément.

— Habille-toi et viens avec moi, cria-t-il à Saxonne de la rue. Je veux te montrer quelque chose.

Il la conduisit à une écurie de louage dans le bas de la ville et, de là, dans un vaste hangar, devant une paire de vigoureux alezans pommelés, mais avec des crinières et des queues de couleur isabelle.

— Oh, les superbes bêtes ! s'écria Saxonne en appuyant sa joue au chanfrein velouté de l'une d'elles, tandis que l'autre avançait impudemment les naseaux pour prendre sa part de caresses.

— N'est-ce pas ? exulta Billy ; et il les promena de long en large pour les lui faire admirer. Ils pèsent treize cent cinquante livres chacun, et on ne leur donnerait pas ce poids-là à les voir, tant ils sont

bien tassés. Je ne pouvais pas le croire moi-même, avant de les avoir mis sur la bascule: mille sept cent sept livres la paire. Et je les ai sortis à l'essai, voilà deux jours: bien dispos, pas de vices, tirant consciencieusement, habitués aux automobiles et à tout. Je parie bien qu'ils dépasseraient n'importe quel attelage de même poids. Dis, ils feraient bonne figure attelés à notre roulotte ?

Saxonne se représenta le tableau, et secoua lentement la tête avec une expression de regret.

— On les aurait pour trois cents dollars au comptant, continua Billy. Et c'est une franche veine. Le propriétaire a tellement besoin d'argent qu'il est obligé de les vendre, et vivement. Et je te jure, Saxonne, que cette paire-là atteindrait cinq cents dollars aux enchères en ville. Deux juments, deux sœurs, cinq et six ans, d'un étalon belge enregistré, et d'une forte jument de race, que je connais. On les aurait pour trois cents dollars, et l'option m'est réservée pendant trois jours.

Les regrets de Saxonne se muèrent en indignation.

— Oh ! pourquoi me les as-tu fait voir ? Tu sais bien que nous n'avons pas trois cents dollars. Je n'en possède que six à la maison, et tu n'en as pas même autant sur toi.

— Tu crois sans doute que je ne t'ai amenée en ville que pour cela ? répondit Billy d'un air énigmatique. Eh bien, tu te trompes.

Il s'arrêta, se passa la langue sur les lèvres, et se dandina gauchement d'une jambe sur l'autre.

— Tu vas écouter tout ce que j'ai à dire avant de parler toi-même. Est-ce convenu ?

Elle approuva d'un mouvement de tête.

— Et tu n'ouvriras pas la bouche ?

Docilement, elle fit un signe de dénégation.

— Eh bien, voici, se mit-il à débiter d'une façon saccadée. Il y a un garçon qui est arrivé ici de Frisco: on l'appelle le jeune Sandow, et aussi l'orgueil de Telegraph Hill. Il est très bon comme poids lourd, et il devait se battre samedi soir contre le Rouge de Montana. Mais celui-ci s'est cassé l'avant-bras hier en faisant un brin d'entraînement. Les managers n'en ont rien dit. Et voici la proposition. Des quantités de billets ont été vendus, et il y aura foule samedi soir. Au dernier moment, pour ne pas désappointer le public, on me présentera pour remplacer Montana. Je suis une sorte de cheval de réserve. Personne

ne me connaît, pas même le jeune Sandow. Il s'est fait une réputation depuis ma retraite. Je passerai pour un champion d'occasion, et je pourrai me battre sous le nom de Roberts le Cheval...

Ecoute donc une minute ! Le gagnant empochera trois cents beaux dollars... Attends un peu, te dis-je ! C'est un jeu d'enfant, pas plus difficile que de voler sa bourse à un mort. Sandow est très brave, il cogne dur et tient bon. Je me suis renseigné sur son compte dans les journaux. Mais il n'est pas adroit. Moi je suis lent, c'est vrai, mais je suis adroit, et j'ai dans chaque bras de quoi gagner ma vie. J'ai pris la mesure du Sandow et je sais à qui j'ai affaire.

Maintenant, c'est à toi de décider. Si tu dis oui, les bidets sont à nous. Si tu dis non, tous les paris sont annulés, et tout va bien quand même : je m'engage à l'écurie comme laveur de harnais pour pouvoir acheter une paire de haridelles. Rappelle-toi bien, par exemple, que ce seront de simples haridelles. Mais ne me regarde pas pendant que tu prends une décision. Tiens tes quinquets fixés sur les juments.

C'est avec une pénible hésitation qu'elle contemplait les superbes bêtes.

— Elles s'appellent Hazel et Hattie, insinua Billy. Si nous les achetions, nous pourrions prendre pour notre équipage la marque "double H".

Pendant Saxonne ne pensait plus à l'attelage. Elle se représentait Billy rentrant couvert de meurtrissures, comme le soir où il s'était battu avec la Terreur de Chicago. Elle allait dire quelque chose, quand Billy, toujours suspendu à ses lèvres, la devança.

— Attelle-les en imagination à notre chariot et regarde la mine qu'aurait un pareil équipage. Il serait difficile d'en trouver un plus beau.

— Mais tu n'es pas entraîné, Billy ! s'écria-t-elle impulsivement et sans avoir eu l'intention de dire cela.

— Euh ! grogna-t-il. L'année dernière j'ai suivi une sorte de demi-entraînement. Mes jambes sont en fer. Elles me soutiendront tant qu'il me restera dans les bras la force de donner un coup de poing, et cette force-là, je l'ai toujours. En outre, je les empêcherai de faire durer l'assaut trop longtemps. C'est un bouffe-tout, de ceux dont je ne fais qu'une bouchée. Ceux dont je ne peux venir à bout, ce sont les hommes adroits, doués de tempérament et de résistance.

Mais ce jeune Sandow, je me charge de le boulotter. Je l'aurai peut-être à la troisième ou quatrième reprise, tu sais, en retenant son élan et en lui faisant son affaire tout tranquillement. Je te dis que c'est un jeu d'enfant. Parole d'honneur, Saxonne, j'aurai presque honte de gagner cet argent si facilement.

— Mais je ne peux pas supporter l'idée de te voir tout abîmé, plaïda-t-elle. Si je ne t'aimais pas comme je t'aime, ce serait différent, peut-être. Et puis, si tu allais être blessé sérieusement !

Billy eut un rire de dédain, de jeunesse et de confiance dans sa force.

— Tu ne t'apercevras même pas que je me suis battu, sauf que nous posséderons Hazel et Hattie. De plus, Saxonne, il faut absolument que je flanque mon poing dans la figure de quelqu'un de temps en temps. Tu sais que je peux rester des mois entiers tranquille et doux comme un agneau, mais alors les phalanges me démangent positivement de l'envie de foncer dans quelque chose. Or il me paraît bien plus raisonnable de rentrer dedans au jeune Sandow et de gagner ainsi trois cents dollars, que de tomber sur quelque vieux rustre et d'être condamné à l'amende par un juge de paix. Maintenant jette encore un coup d'œil sur Hazel et Hattie. C'est du vrai bétail de ferme modèle, et ce sera un plaisir de les employer pour la reproduction quand nous serons dans notre vallée de la lune. D'autre part, elles sont assez lourdes pour réussir aussi à la charrue.

Le soir du combat, à huit heures et quart, Saxonne se sépara de Billy. A neuf heures et quart, elle avait déjà préparé l'eau chaude, la glace et tout le nécessaire prévu, lorsqu'elle entendit le cliquetis de la barrière et le pas de Billy sur les marches de la véranda. C'est bien à contrecœur qu'elle avait consenti à le laisser aller, et elle n'avait cessé de le regretter à chaque minute de l'heure qui venait de s'écouler; de sorte qu'en ouvrant la porte de devant, elle s'attendait à trouver son mari dans un état pitoyable. Mais elle le vit exactement comme il était en la quittant.

Le combat n'a pas eu lieu? s'écria-t-elle avec un désappointement si évident qu'il se mit à rire.

— Quand ils m'ont vu quitter l'arène, ils criaient tous: "C'est du chiqué! Nous sommes volés!" et ils voulaient qu'on leur rende l'argent.

— En tout cas, toi, tu m'es rendu, dit-elle en riant et en le faisant

entrer dans la chambre, tout en poussant secrètement un soupir d'adieu à l'adresse de Hazel et Hattie.

— Je me suis arrêté en route pour prendre une chose que tu attendais depuis quelque temps, dit Billy d'un air indifférent. Puis il chantonna: Ouvre la main, ferme les yeux; en les ouvrant tu te sentiras mieux !

Il lui mit dans la main quelque chose de lourd et de froid, et en ouvrant les yeux elle vit que c'était une pile de quinze pièces d'or de vingt dollars.

— Je t'avais bien dit que ce serait facile comme de dévaliser un cadavre, dit-il triomphalement quand il put s'arracher au tourbillon de tapes et de baisers dont elle l'avait enveloppé. Il n'y a pas eu de bataille du tout. Sais-tu combien ça a duré? Juste vingt-sept secondes, moins d'une demi-minute. Et sais-tu combien il y a eu de coups portés? Un seul. C'est moi qui l'ai donné et à un pied de distance.

Billy s'était nonchalamment accroupi au milieu de la pièce, et avait blotti son menton dans le nid que lui faisait son épaule gauche. Il serrait ses poings et avait laissé ses coudes faire une sorte de protection pour son côté gauche, tout en laissant ses avant-bras très près de son corps.

C'est le premier round, et il fit comme s'il revivait cet instant. Le gong vient de sonner, et nous nous sommes déjà serré la main. Naturellement, comme ni l'un ni l'autre ne connaissons les réactions de l'adversaire, nous pensons tous les deux que ça sera un long combat, et ne précipitons pas les événements. Nous nous cherchons mutuellement, comme pour nous amuser. Dix-sept secondes comme ça, sans un seul coup échangé, rien ! Et puis c'en a été fini du grand Suédois — ça demande du temps pour le raconter, mais ça s'est fait en un clin d'œil, en à peine un dixième de seconde. Je ne m'y attendais pas moi-même; nous étions très près l'un de l'autre, son gant gauche effleurant ma joue, et mon gant gauche effleurant sa joue, Il me fit une feinte de sa droite, mais j'ai tout de suite compris que ça n'était qu'une feinte. J'arrondis mon épaule gauche, tout en le feignant de mon épaule droite, et cela ouvrit sa garde de quelque dix centimètres — juste ce qu'il me fallait pour entrer. Mon poing gauche n'avait même pas dix centimètres à faire pour cogner, et je ne le reculais pas: je démarrai le coup d'où était mon poing, par un

mouvement vrillant autour de sa défense droite, et pivotant sur ma taille, je mis dans ce coup tout le poids de mon épaule. Ça a marché épatamment, carrément, sur le bord du menton, et ça l'a étendu raide mort. Je retourne alors dans mon coin, et alors, Saxonne, je ne puis m'empêcher de rire nerveusement, tant ça avait été facile. L'arbitre se tient à côté de lui et compte les dix coups — il ne fait plus un geste et le public, médusé, se demande ce qui va se passer. Ses assistants le traînent vers son coin, et l'assoient sur son tabouret, tout en le soutenant, car il ne se tient pas tout seul. Après cinq bonnes minutes, il ouvre des yeux vitreux et ne peut rien voir. Et cinq autres minutes se passent — il se met alors tant bien que mal sur ses jambes, mais on doit encore le soutenir, car il vacille toujours. On lui fait traverser les cordes, et on l'entraîne vers son vestiaire. Le public crie alors au chiqué, et demande qu'on le rembourse.

Vingt-sept secondes, un seul coup de poing, et voilà une paire de chevaux superbes pour la meilleure petite femme que Billy Roberts ait jamais rencontrée au cours d'une longue expérience.

Toute l'ancienne adoration physique de Saxonne pour son mari se réveilla et redoubla. Il était vraiment un héros, digne de cette compagnie de guerriers aux casques ailés qui s'élançaient de leurs barques pointues sur les sables ensanglantés d'Angleterre. Le lendemain matin il fut éveillé par un baiser qu'elle appliquait sur sa main gauche.

— Eh bien, que fais-tu donc ? demanda-t-il.

— J'octroie à Hazel et Hattie un baiser matinal, répondit-elle humblement. Et maintenant je vais te donner le tien... Mais montre-moi donc au juste où ton coup de poing a porté.

Billy, pour lui faire plaisir, lui toucha de ses phalanges la pointe du menton. Alors elle lui saisit le bras à deux mains, le recula et essaya de le ramener de toutes ses forces comme un coup de poing. Mais Billy résista.

— Attends un peu, dit-il, il n'est pas nécessaire de te démolir la mâchoire. Je vais te montrer. Un quart de pouce suffit.

Et à cette faible distance du menton, il lui administra un coup léger comme une chiquenaude.

Instantanément Saxonne crut que sa cervelle éclatait en une grande lueur blanche, tandis que ses membres se relâchaient, engourdis et faibles, et que sa vision des objets extérieurs vacillait et

se brouillait. Au bout d'un instant elle recouvra ses sens, mais son regard exprimait une compréhension terrifiée.

– Et c'est à un pied de distance que tu as frappé ! murmura-t-elle d'une voix tremblante.

– Oui, et avec le poids de mes épaules derrière le coup, dit Billy en riant. Mais cela n'est rien. Tiens, laisse-moi te montrer autre chose.

Il chercha un point sur sa poitrine, et se contenta d'y appliquer une tape avec le doigt du milieu. Cette fois elle éprouva une simple paralysie accompagnée d'un arrêt de la respiration, tandis que son cerveau et sa vision restaient parfaitement clairs. Au bout d'un moment, toutes ces sensations déplaisantes avaient disparu.

– C'est le plexus solaire, expliqua Billy. Imagine-toi ce que c'est quand l'adversaire y applique un coup de poing parti du niveau de ses genoux. C'est ce coup-là qui a fait gagner le championnat du monde à Bob Fitzsimmons.

Saxonne frissonna, puis s'abandonna de bonne grâce à la démonstration de Billy s'amusant à lui faire constater tous les points faibles de l'anatomie humaine. Il lui appuya le bout du doigt au milieu de l'avant-bras, et elle éprouva une torture atroce. A la base de son cou, de chaque côté, il enfonça légèrement les pouces, et elle sentit qu'elle allait perdre connaissance.

– C'est l'une des prises mortelles du jujitsu, lui dit-il, et il continua ses passes et ses attaques en les accompagnant de commentaires. Voici la prise d'orteil par laquelle Goth a vaincu Hackenschmidt: C'est Farmer Burns qui me l'a apprise... Et voici le demi-Nelson... Et maintenant tu fais du grabuge dans un bal, et je suis le tenancier, et je veux te réduire à l'impuissance...

Il lui saisit le poignet d'une main, lui passa l'autre autour de la taille sous l'avant-bras et saisit son propre poignet. Et dès qu'il commença à serrer elle sentit que son bras n'était qu'un tuyau de pipe prêt à se briser.

– Ce coup-là s'appelle le “suivez-moi”... Et voici le bras de fer: un enfant peut réduire un homme par ce moyen... Si jamais tu te trouves dans une bagarre et que l'autre te prenne le nez entre ses dents... tu ne tiens pas à perdre ton nez, n'est-ce pas... voici ce qu'il faut faire avec la rapidité de l'éclair.

Involontairement elle ferma les yeux sous la pression des pouces

de Billy, et ressentit les prodromes d'une sourde et atroce torture.

— S'il ne te lâche pas, tu n'as qu'à appuyer pour tout de bon, les yeux lui jailliront de la tête et il sera aveugle comme une taupe pour le restant de ses jours. Oh ! tu peux être sûre et certaine qu'il lâchera prise.

Il la laissa aller et se renversa en riant sur le lit.

— Comment te sens-tu ? demanda-t-il. Tout ça, ce ne sont pas des trucs à employer pour la boxe, mais ils sont de franc jeu dans une bataille.

— Je me sens disposée à prendre ma revanche, dit-elle en essayant de lui faire le coup du "suivez-moi".

Mais en appuyant elle poussa un cri, car elle n'avait réussi qu'à se faire mal à elle-même. Billy se mit à rire de sa déconvenue. Elle lui planta ses pouces dans le cou à la manière japonaise, puis regarda d'un air boudeur ses ongles dont le bout s'était replié. Elle lui appliqua vivement un coup de poing sur la pointe du menton, mais cria de nouveau, cette fois parce qu'elle croyait s'être endommagé les phalanges.

— En tout cas, ceci ne pourra me faire de mal, dit-elle entre ses dents, en s'acharnant de ses poings fermés sur son plexus solaire.

Du coup, il éclata de rire. Sous la solide armature de ses muscles développés, le fatal centre nerveux demeurait inattaquable.

— Continue, fais-le-moi encore, insista-t-il quand elle s'arrêtait tout essoufflée. Ça fait du bien : c'est comme si tu me chatouillais avec une plume.

— C'est très bien, monsieur l'homme ! menaçait-elle, haletante. Vous pouvez parler de vos passes et de vos prises mortelles et du reste, mais tout ça ce sont des jeux virils. Je connais quelque chose qui les surpasse tous, ce qui rend le mâle le plus fort aussi faible qu'un petit enfant. Attends une minute que je cherche. Là, ferme les yeux. Es-tu prêt ? Ça ne prendra pas une seconde.

Il attendit, les yeux fermés ; puis, douces comme les pétales d'une rose qui s'effeuille, il sentit ses lèvres se poser sur sa bouche.

— Tu as gagné, dit-il d'un ton solennel, extasié. Et il referma ses bras sur elle.

CHAPITRE XIV

Le lendemain matin, Billy descendit en ville pour payer Hazel et Hattie. Dans son impatient désir de les voir, Saxonne trouva qu'il restait bien longtemps absent pour une transaction si simple. Mais elle lui pardonna dès qu'il arriva avec les deux bêtes attelées au chariot de campement.

— J'ai dû emprunter des harnais, dit-il. Passe-moi Possum et monte: je vais te montrer l'équipage double H, et je te prie de croire qu'il vaut la peine qu'on le regarde.

La joie de Saxonne était si profonde qu'elle l'empêcha presque de parler pendant qu'ils sortaient de la ville, trainés par les alezans pommelés aux crins isabelle. Le siège était bien rembourré, avec un dossier haut et confortable; et Billy s'extasiait sur les merveilles du frein perfectionné. Il fit trotter l'attelage sur la route dure du comté pour montrer l'allure ordinaire des chevaux, puis il les engagea sur un raidillon de terre où le chariot enfonçait dans la boue presque jusqu'au moyeu, pour se convaincre que le sang de l'étalon belge jouait toujours son rôle dans leur constitution.

Saxonne finit par se renfermer dans un mutisme complet. Il l'observait avec une certaine anxiété, lui jetant de longs regards de côté. Enfin elle poussa un soupir et demanda:

— Quand crois-tu que nous pourrons partir ?

Il soupira et parut profondément absorbé.

— Peut-être dans deux semaines... ou peut-être dans deux ou trois mois. Nous sommes comme l'Irlandais qui avait une malle et rien à mettre dedans. Voici le chariot, voilà les chevaux, et il n'y a rien à traîner. Je connais un délicieux fusil de chasse que je pourrais avoir d'occasion pour dix-huit dollars; mais regarde toutes les factures que nous avons à payer ! Il y a aussi un nouveau fusil automatique 22

dont j'aurais voulu te faire cadeau, et un 30-30 sur lequel je garde un œil pour la chasse au daim. Et tu as envie comme moi d'une bonne canne à pêche démontable: or tout cet attirail coûte les yeux de la tête. Le harnachement que je voudrais reviendra facilement à cinquante dollars. Et la roulotte a besoin d'être repeinte. En outre, il faudra des cordes pour les bêtes au pâturage, des musettes pour leur donner l'avoine, un poinçon pour les harnais et un tas d'affaires de ce genre. Et pendant tout le temps que nous attendrons, Hazel et Hattie mangeront ferme et ne feront rien. Moi aussi je grille de partir.

Il s'arrêta brusquement, l'air confus.

— Ecoute, Billy, qu'est-ce que tu caches dans ta manche? Je le vois dans tes yeux, prononça Saxonne, péremptoirement métaphorique.

— Eh bien, Saxonne, voilà ce qu'il en est. Sandow n'est pas satisfait, il divague comme un aliéné. Il n'a pas même pu me donner un coup de poing, il n'a pas eu une chance de montrer ce qu'il peut faire, et il voudrait sa revanche. Il dégoise dans toute la ville qu'il pourrait me battre en tenant une main derrière son dos, et autres fariboles de même acabit. Mais tout cela n'est pas sérieux. Le point important c'est que les habitués désirent follement voir un assaut de revanche. Ils n'en ont pas eu pour leur argent la dernière fois. La salle sera bondée. Les managers m'ont déjà pressenti: c'est pour cela que je suis resté si longtemps dehors ce matin. Il y a trois cents dollars de plus qui attendent que je les cueille sur l'arbre dans quinze jours si tu dis oui. Les choses sont exactement comme je te l'ai raconté la dernière fois. Je suis sûr de le boulotter. Il croit toujours que je suis un boxeur d'occasion, et que c'était un coup de poing de hasard.

— Mais, Billy, tu m'as dit, voilà bien longtemps, que les assauts te ruinaient la santé. C'est pour cela que tu as quitté cette profession pour le métier de charretier.

— Pas des combats comme ceux-là, répondit-il. Je tiens celui-ci tout arrangé d'avance. Je le laisserai durer jusque vers la septième reprise; non pas que ce soit nécessaire, mais pour donner à l'assistance la valeur de son argent. Naturellement j'attraperai une bosse ou deux, et quelques écorchures. Après quoi je saisirai le moment pour toucher sa mâchoire en verre et pour qu'il reste à terre

jusqu'au bout du compte. Alors nous emballons tout et nous démarrons le lendemain. Qu'en dis-tu ? Allons !...

Le samedi soir de la seconde semaine, Saxonne courut à la porte au bruit du loquet de la barrière. Billy semblait fatigué. Il avait les cheveux mouillés, le nez meurtri, une joue enflée, les oreilles écorchées et les deux yeux un peu pochés.

— Je m'étais trompé sur le compte de ce garçon-là, dit-il en lui mettant le rouleau d'or dans la main et en la prenant sur ses genoux. Il est fameusement bon quand il est dégelé. Au lieu d'en finir à la septième, il m'a tenu diantrement occupé jusqu'à la quatorzième. Alors je l'ai eu de la façon que j'avais dit. C'est malheureux qu'il ait une mâchoire faible. Il est plus vif que je ne pensais, et il a dans la main une volée qui m'a rendu bougrement respectueux dès la seconde reprise, et le plus joli petit coup sur coup que j'aie jamais vu. Mais cette mâchoire en verre ! Il l'a gardée dans du coton jusqu'à la quatorzième, et alors je l'ai eu.

Et, dis donc ! Je suis joliment content que ça ait duré quatorze reprises. J'ai conservé toute ma vigueur. J'ai pu le voir facilement. Je n'étais guère essoufflé, et pourtant toutes les reprises étaient menées rondement. Mes jambes sont en fer. J'aurais pu continuer pendant quarante reprises. Vois-tu, je ne t'en ai jamais rien dit, mais je me défiais toujours de mes forces depuis que la Terreur de Chicago m'avait rossé.

— Quelle plaisanterie ! cria Saxonne. Tu t'en serais déjà aperçu voilà longtemps. Regarde tout ce que tu as fait de boxe, de lutte et de course, au Carmel.

— Non ! dit Billy en secouant la tête de l'air de quelqu'un qui sait à quoi s'en tenir. C'est tout différent, ce ne sont pas là des choses qui vous épuisent. Il faut se trouver en face de la vraie réalité, du combat pour la vie, reprise sur reprise, devant un costaud qui, à votre connaissance, n'a pas encore perdu un brin de sa forme ; et alors, si vous ne calez pas, si vos jambes sont fermes, si votre cœur n'éclate pas, si vous n'avez pas d'hésitation et aucun signe d'étourdissement dans la tête... eh bien, alors vous pouvez dire que votre soie n'est pas fripée. J'ai toute ma santé, tu m'entends, et je n'irai jamais plus la risquer à me battre. C'est clair. Cet argent facile à gagner est le plus dur au bout du compte. A dater d'aujourd'hui, c'est le

maquignonnage à la commission, et toi et moi sur la route jusqu'à ce que nous rencontrions la vallée de la lune.

Le lendemain, de bonne heure, ils quittèrent Ukiah dans leur voiture. Possum, perché sur le siège entre eux deux, était si excité qu'il laissait voir jusqu'au fond de sa gueule rose. Ils avaient d'abord projeté de gagner la côte par le plus court, mais la saison n'était pas assez avancée pour que les routes, amollies par les pluies d'hiver, fussent praticables; ils tournèrent donc à l'est, dans la direction du comté de Lake, avec l'intention de poursuivre leur route au nord vers la vallée supérieure du Sacramento et de gagner l'Oregon à travers les montagnes. Puis ils devaient décrire un cercle vers la côte où, à ce moment-là, les routes seraient en bon état, et la suivre en descendant jusqu'à la Porte d'Or.

Partout la terre était verte et parsemée de fleurs, et quand ils entrèrent dans les montagnes, la moindre vallée ressemblait à un immense jardin.

Peuh ! dit Billy avec un dédain qui s'adressait au paysage en général. On dit que pierre qui roule n'amasse pas mousse. N'empêche que nous avons ramassé quelque chose comme équipage. Jamais de ma vie je n'avais été propriétaire de tant de choses à la fois, et pourtant dans ce temps-là je ne roulais pas. Nom de nom ! Dire que les meubles même n'étaient pas à nous. Nous ne possédions que les habits que nous avions sur le dos, et quelques vieilles chaussettes de réserve.

Saxonne lui saisit une main et la caressa amoureusement.

— Je ne regrette qu'une chose, dit-elle. C'est toi seul qui as gagné tout cela. Moi je n'y ai été pour rien.

— Bah ! tu y as toujours été pour tout. Tu joues un rôle pareil à celui de mon second dans les assauts. Tu m'entretiens en bonne humeur et en bonne forme. Un homme ne peut pas se battre s'il n'a pas un bon second pour prendre soin de lui. Voyons ! Sans toi, je ne serais pas ici. Tu m'as fait ramasser mes enjeux et prendre la porte. Sans toi, à l'heure actuelle je serais un ivrogne fieffé, incurable, peut-être même j'aurais été pendu à San Quentin pour avoir cogné trop dur sur quelque jaune, ou pour autre chose. Et regarde-moi maintenant. Vois cette liasse de billets de banque, dit-il en se frappant sur la poitrine... pour acheter des chevaux au patron. C'est drôle: nous prenons des vacances sans fin, et en même temps nous faisons de

bonnes affaires. Et me voilà un métier de plus, acheteur de chevaux pour Oakland. Si je me montre débrouillard, et je le suis, toutes les firmes de Frisco voudront me prendre comme maquignon. Et tout ça, c'est de ta faute. Tu es bien ma petite mascotte, et si Possum ne regardait pas, je... mais je m'en fiche qu'il regarde.

Et Billy se pencha pour l'embrasser.

La route devenait ardue et rocailleuse à mesure qu'ils s'élevaient, mais la ligne de faite n'était pas très haute, et bientôt ils redescendirent dans le cañon des Lacs Bleus parmi de délicieuses prairies constellées de boutons d'or. Au fond de la vallée s'étendait une nappe d'eau du bleu le plus intense. En avant, des replis de collines s'entrecroisaient en perspective, et dans le lointain, une montagne bleue formait le centre du tableau.

Ils s'arrêtèrent pour questionner un homme aux traits réguliers, aux yeux noirs, aux cheveux gris bouclés, qui leur répondit avec un accent allemand, tandis qu'une femme de figure avenante leur souriait du balcon treillagé d'un chalet perché sur la pente. Un peu plus loin, Billy mena boire les chevaux à une coquette hôtellerie dont le propriétaire sortit pour causer avec lui: il raconta qu'il avait construit sa maison lui-même, d'après les plans de l'homme aux yeux noirs et aux boucles blanches, qui était un architecte de San Francisco.

— Nous grimpons à l'échelle sociale, gloussa Billy, tandis qu'ils serpentaient entre les collines et dépassaient un autre lac d'un bleu foncé. Remarques-tu la différence dans la façon dont on nous traite depuis que nous roulons au lieu de marcher avec nos paquets sur le dos? En voyant Hazel et Hattie, et Saxonne et Possum et ton serviteur et ce chariot de grand style, les gens nous prennent probablement pour des millionnaires en partie de plaisir.

La route s'élargissait. De vastes prairies piquées de chênes et garnies de bétail au pâturage s'étendaient à droite et à gauche. Puis le lac Clear se développa devant eux comme une mer intérieure, ridé par les rafales descendues des hautes montagnes aux flancs desquelles étincelaient encore des plaques de neige.

— J'ai entendu Mme Hazard parler avec enthousiasme du lac de Genève, rappela Saxonne. Mais je me demande s'il est plus beau que celui-ci.

— L'architecte de tout à l'heure appelait ces montagnes les Alpes

de Californie, as-tu remarqué ? confirma Billy. Et si je ne me trompe, c'est Lakeport que nous apercevons là-bas. Et tout cela est un pays sauvage, sans chemin de fer.

— Et il n'y a pas de vallées de la lune par ici, critiqua Saxonne. Mais que c'est beau, que c'est beau !

— Je parie bien qu'il y fait chaud comme en enfer au cœur de l'été, opina Billy. Non, le pays que nous cherchons est plus près de la côte. Néanmoins c'est beau, certainement... comme un tableau sur le mur. Que dirais-tu si nous faisons halte pour prendre un bain cet après-midi ?

Dix jours plus tard ils arrivèrent à Williams, dans le comté de Coluso, et pour la première fois depuis longtemps ils revirent un chemin de fer. C'était ce qu'attendait Billy, car derrière le chariot trottaient deux magnifiques chevaux de trait qu'il avait ramassés en route pour envoyer à Oakland.

— Trop chaud, décréta Saxonne en parcourant du regard l'immense et éblouissante vallée du Sacramento. Pas de chemins de fer, pas de collines, pas de forêts, pas de manzanitas, pas de madroños. C'est solitaire et triste.

— Ça ressemble à l'archipel fluvial, continua Billy. C'est riche en diable, mais ça sent trop le travail forcé. C'est bon pour ceux qui aiment à besogner dur. D'ailleurs il n'y a rien ici qui puisse inciter un type à prendre un peu de distraction. On ne pêche pas, on ne chasse pas, on ne fait rien que trimer. Je m'userais à l'ouvrage si je devais vivre ici.

Ils poussèrent au nord, à travers des journées de chaleur et de poussière, et franchirent en voiture les plaines de la Californie. Partout on voyait apparaître les débuts de la "nouvelle culture", de grands fossés d'irrigation, terminés ou en voie d'achèvement, de nombreuses lignes électriques amenant l'énergie captée dans les montagnes et beaucoup de fermes neuves érigées sur de petits lopins récemment clôturés. Les riches et vastes exploitations avaient été morcelées. Cependant plusieurs grandes propriétés subsistaient, d'une contenance de cinq à dix mille acres, s'étendant des bords du Sacramento jusqu'à l'horizon qui dansait dans les vagues de chaleur, et parsemées de larges vallées remplies de chênes.

— Il faut un fameux terrain pour qu'il y pousse des arbres comme ceux-là, leur dit le tenancier d'un lopin de terre et d'une grange

minuscule vers laquelle ils avaient détourné leurs chevaux pour les abreuver. Un verger jeune et dru couvrait la majeure partie de ses dix acres, le reste était occupé par des poulaillers blanchis à la chaux et des couloirs grillagés où étaient enfermées des centaines de volailles. L'homme venait de commencer la construction d'une maisonnette de bois.

— Quand j'ai acheté le terrain, expliqua-t-il, j'ai pris un congé pour planter les arbres. Puis je suis retourné à mes occupations ordinaires jusqu'à la liquidation. Maintenant je suis ici pour tout de bon, et dès que la maison sera finie je ferai venir ma femme. Elle n'est pas très bien portante, et la campagne la remettra. Nous avons tiré des plans et travaillé pendant des années pour nous échapper de la ville. Et maintenant nous sommes libres, dit-il en s'interrompant pour soupirer d'aise.

L'eau de l'auge était tiédie par le soleil.

— Attendez, dit l'homme. Ne leur faites pas boire ça: je vais leur donner de l'eau fraîche.

Il entra dans un petit hangar et tourna un bouton électrique. Un moteur gros comme une boîte de conserve se mit à bourdonner: un ruisseau d'eau claire se précipita dans le fossé peu profond qui formait le canal central de son système d'irrigation et s'écoula dans le verger par de nombreuses dérivations latérales.

— N'est-ce pas de la belle eau, hein? superbe... magnifique! s'écria l'homme extasié. Ça représente des bourgeons et des fruits, du sang et de la vie. Regardez ça. En comparaison, qu'est-ce qu'une mine d'or, qu'est-ce qu'une salle de débit? Je sais à quoi m'en tenir... J'ai été tenancier d'un bar pendant la plus grande partie de mon existence. C'est ce qui m'a permis de payer ce terrain-ci. Et tout le temps j'avais ce métier-là en horreur. Enfant, j'étais garçon dans une ferme, et toute ma vie j'ai désiré retourner à la campagne. Et m'y voici enfin!

Il essuya ses lunettes pour mieux voir cette eau bien-aimée, puis se munit d'une houe et descendit le long du fossé pour ouvrir de nouvelles dérivations.

— C'est le plus singulier bistrot que j'aie jamais vu, commenta Billy. Je l'aurais pris pour un homme d'affaires quelconque.

— Ne partons pas tout de suite, implora Saxonne. J'aimerais discuter un peu avec lui.

Lorsqu'il revint en essuyant ses lunettes, sa figure resplendissait et il regardait l'eau comme s'il en était fasciné. Saxonne n'eut pas plus d'efforts à faire pour le faire parler que ça ne lui en avait demandé, à lui, pour mettre le moteur en route.

— C'est les pionniers qui ont bâti tout cela vers 1850, dit-il. Les Mexicains ne sont jamais venus jusqu'ici, et cette terre appartenait au gouvernement. Tout le monde a eu droit à cent soixante acres de belle et bonne terre, et l'on a raconté sur le rendement du blé à l'acre des histoires presque incroyables. Les plus avisés et les plus travailleurs des pionniers mirent en valeur ce qu'on leur avait donné, et s'associèrent avec d'autres pionniers — ce qui fait que, comme il faut beaucoup de terre pour avoir une bonne ferme, le nombre des bonnes fermes se développa rapidement dans cette région.

— Ce furent eux, les joueurs heureux, fit remarquer Saxonne, se rappelant le mot de Mark Hall.

L'homme hocha la tête en signe d'approbation et continua :

— Les pionniers découpèrent, arrangèrent et réunirent les terres pour en faire de grandes fermes, sur lesquelles ils construisirent de grandes étables et de magnifiques maisons. Ils plantèrent des vergers, et des jardins d'agrément. Les jeunes furent éblouis par tant de richesse, et s'en vinrent à la ville pour la dépenser. Et jeunes et vieux se retrouvèrent dans une seule chose : l'appauvrissement de leur sol. Les années succédant aux années, ils grattèrent la terre et en retirèrent des moissons étonnantes, mais comme ils ne remplacèrent aucun des éléments qui faisaient la richesse de ce sol, ils n'eurent bientôt qu'une terre délavée et épuisée, et certains endroits sont tellement appauvris aujourd'hui qu'on dirait des déserts.

Les gros propriétaires terriens sont partis maintenant, et c'est comme cela que nous, les petits, nous sommes arrivés à posséder quelque bien au soleil. Et dans peu de temps, toute la vallée sera découpée en petits carrés de terre grands comme le mien. Regardez ce que nous en avons fait : de la terre devenue stérile et sur laquelle même le blé ne poussait plus, nous avons, simplement en amenant l'eau et en traitant le sol comme il convenait, redonné la vie à ce pays. Il suffit de contempler nos magnifiques vergers pour s'en rendre compte !

Nous avons l'eau, celle qui coule de la montagne et celle qui court sous nos pieds. Je lisais un article l'autre soir : toute vie dépend de la

nourriture, et toute nourriture dépend de l'eau. Il faut cinq cents litres d'eau pour produire un kilogramme de nourriture, et cinq mille litres d'eau pour obtenir un kilo de viande. Combien d'eau buvez-vous en une année? Mettons cinq cents litres soit cinq cents kilos. Bon, mais vous mangez plus de cent kilos de légumes et plus de cent kilos de viande par an, n'est-ce pas? Ce qui fait que vous consommez cinquante tonnes d'eau sous forme de légumes et de fruits, et cinq cents tonnes d'eau sous forme de viande. En résumé, il faut bien cinq cent cinquante tonnes et demie pour maintenir en vie une frêle petite bonne femme comme vous.

— Mince alors. C'est tout ce que Billy trouva à dire.

— Vous voyez à quel point la population dépend de l'eau, continua l'ancien tenancier de bar. Eh bien, nous avons de l'eau, nous en avons en cave, en sous-sol, des réserves immenses, et avant beaucoup d'années cette vallée sera aussi peuplée que la Belgique.

Fasciné par le jet d'eau de cinq pouces que le moteur ronronnant extrayait de la terre et lui rendait sans relâche, il oublia dans son extase la suite de son discours et ne s'aperçut même pas du départ de ses visiteurs.

Et dire que c'est un ancien verseur de goutte! s'écria Billy émerveillé.

— C'est charmant de penser à toute cette eau, et à tous ces gens qui viendront vivre ici...

— Mais ce n'est pas la vallée de la lune, dit Billy en riant.

— Non, répondit-elle. Dans la vallée de la lune on n'est pas obligé d'arroser, excepté pour l'alfa et autres récoltes semblables. Ce qu'il nous faut, c'est de l'eau qui jaillisse naturellement du sol et qui traverse la ferme en petits ruisseaux, et sur la limite une jolie petite rivière...

— Avec des truites dedans, reprit Billy, et des saules et toutes sortes d'arbres sur les bords, et ici un promontoire d'où l'on puisse enlever les truites au bout de sa gaule, et là un étang profond où nager et plonger de haut; et des martins-pêcheurs qui viennent boire, et, peut-être, un daim...

— Et des alouettes dans les champs, continua Saxonne, et des tourterelles dans les arbres: et ce seront des tourterelles à collier de deuil; et il y aura des écureuils d'arbre, des gros gris...

— Bon sang! Cette vallée de la lune, ça va être une fameuse

vallée ! réfléchit Billy, chassant de sa mèche de fouet une mouche collée au flanc de Hattie. Crois-tu que nous la trouverons jamais ?

Saxonne hocha la tête d'un air de certitude absolue.

— Tout comme les Juifs ont trouvé la Terre Promise, les Mormons l'Utah, et les pionniers la Californie. Rappelle-toi le dernier avis qui nous a été donné quand nous avons quitté Oakland: "Celui qui cherche trouve."

CHAPITRE XV

Le pimpant chariot continua à rouler vers le nord à travers des terres rajeunies, grasses et florissantes; il fit halte dans les cités de Willows, Red Bluff et Redding, et traversa les comtés de Colusa, Glen, Tehama et Shasta. Billy visita de nombreuses fermes, mais ne trouva que trois chevaux à expédier; pendant qu'il examinait le bétail, Saxonne causait avec les femmes et se convainquit de plus en plus que la vallée cherchée ne se trouvait pas dans ces parages.

A Redding ils franchirent le Sacramento sur un transbordeur et traversèrent une série de plateaux et d'ondulations par une journée torride. La chaleur devenait de plus en plus insupportable; les arbres étaient grillés, les buissons morts. Puis ils retombèrent sur le Sacramento, et en voyant les hauts fourneaux de Kennett, ils s'expliquèrent cette destruction de la végétation.

Ils grimpèrent hors de la cité industrielle, vers un paysage où des maisons s'accrochaient comme des oiseaux de proie au bord de précipices vertigineux. Par une route large et bien construite ils montèrent une côte escarpée de plusieurs miles de long puis plongèrent dans le cañon du Sacramento. Ici la route, en pente douce, mais taillée en plein rocher dans la falaise, devenait si étroite que Billy se sentait tracassé par la crainte de rencontrer des attelages se dirigeant en sens contraire. A une grande distance en contrebas, la rivière écumait et s'étalait sur les galets, ou s'écrasait en tumulte contre des roches arrondies et se précipitait en cascades, courant vers la grande vallée qu'ils avaient laissée derrière.

Quelquefois, dans les parties les plus larges de la route, Saxonne conduisait et Billy marchait pour alléger la charge. Saxonne insista pour en faire autant; et quand Billy arrêta pour laisser souffler ses magnifiques bêtes, et que Saxonne les caressait et les flattait, toute

rose et coquette dans sa robe de velours à côtes d'un brun doré, les mollets sanglés dans des molletières de même étoffe sous la jupe courte, sa joie était trop grande pour être exprimée en paroles. Mais quand de ses yeux gris et francs, soudain embués, elle lui rendit son regard d'amour, il fut dominé par la certitude qu'il devait dire quelque chose sous peine d'éclater.

— Ohé ! ma gosse, s'écria-t-il.

Et, la figure radieuse, elle lui répondit :

— Ohé ! mon gosse !

Ils campèrent une nuit dans une profonde échancrure de la falaise où un village était niché autour d'une fabrique de boîtes, et où un vieillard édenté, contemplant de ses yeux éteints leur équipement de voyage, leur demanda s'ils tenaient une baraque foraine.

Ils passèrent près des Castle Crags, dont les puissantes assises s'entassaient jusqu'au ciel d'un bleu éblouissant. Ils entrevirent pour la première fois le mont Shasta, un pic neigeux teinté de rose s'estompant dans un crépuscule de rêve, très loin, derrière un labyrinthe de vallées touffues. Ce point de repère devait leur rester visible pendant de nombreuses journées. A quelque tournant inattendu, après l'ascension d'une côte raide, le mont Shasta reparaisait, et ils y distinguaient maintenant deux pics séparés par des glaciers étincelants. Pendant des jours et des jours et des miles et des miles, ils ne cessèrent de grimper, et toujours cette montagne développait de nouvelles formes et de nouveaux aspects sous sa parure de neige hivernale.

— C'est comme un cinéma dans le ciel, dit enfin Billy.

— Oh ! que tout cela est beau ! soupira Saxonne. Mais il n'y a pas de vallée de la lune ici.

Ils rencontrèrent une invasion de papillons. Pendant plusieurs jours la voiture se fraya un chemin parmi d'innombrables millions de ces mouvantes bestioles qui couvraient la route d'un tapis uniforme de velours brun. Le sol semblait se soulever à mesure sous le reniflement des juments, et l'air se remplissait d'un vol silencieux, de flocons aussi mous que ceux de la neige, de nuages bruns et jaunes qui vaguaient sous la brise, s'empilaient contre les barrières ou s'en allaient à la dérive sur les canaux d'irrigation bordant la route. Hazel et Hattie ne tardèrent pas à s'y habituer, mais rien ne put calmer l'exaspération de Possum.

— Euh ! a-t-on jamais entendu parler de chevaux dressés aux papillons ? demanda Billy en riant. Cela ajoute bien cinquante dollars à leur valeur.

Attendez que vous ayez traversé la ligne de l'Oregon jusqu'à la vallée de la rivière Rogue, leur dit un passant. C'est un vrai paradis du Bon Dieu, comme climat, comme paysage, et comme récolte de fruits ; vous y trouverez des fermes fruitières qui rapportent deux cents pour cent sur une évaluation à cinq cents dollars l'acre.

— Bah ! dit Billy quand ils eurent dépassé leur interlocuteur. Ça, c'est trop riche pour que nous le digérons.

— Je ne sais pas s'il y a des pommes dans la vallée de la lune, répondit Saxonne, mais je sais qu'elle rapporte dix mille pour cent de bonheur sur l'évaluation d'un Billy, d'une Saxonne, une Hazel, une Hattie et un Possum.

Après avoir traversé le comté de Siskiyou et franchi de hautes montagnes, ils atteignirent Ashland et Medford et campèrent sur les rives sauvages de la Rivière Rogue.

Ceci est merveilleux, superbe, prononça Saxonne ; mais ce n'est point la vallée de la lune.

— Non, ce n'est pas la vallée de la lune, confirma Billy, un soir où, après avoir accroché une truite monstrueuse, il avait dû entrer jusqu'au cou dans l'eau glacée de la Rogue et lutter pendant quarante minutes avec son moulinet grinçant avant de pouvoir amener à terre sa proie écailleuse et la saisir par les ouïes avec les hurlements de triomphe d'un Peau-Rouge.

— C'est ceux qui cherchent qui trouveront, prédit Saxonne lorsque, ayant franchi la passe de Grant, ils continuèrent au nord à travers les montagnes de l'Oregon et ses vallées remplies de fruits.

Un soir qu'ils campaient sur la rivière Umpqua, Billy, en train d'écorcher le premier daim qu'il eût tué de sa vie, releva la tête vers Saxonne et remarqua :

— Si je ne connaissais la Californie, je crois que l'Oregon me conviendrait des pieds à la tête.

Ce soir-là, repu de viande de daim, appuyé sur un coude et fumant sa cigarette après souper, il déclara :

— Il se peut qu'il n'existe pas de vallée de la lune. Mais qu'importe ? Nous pourrions rester en route comme ceci à tout jamais. Je ne demande rien de mieux.

— Il y a une vallée de la lune, répondit tranquillement Saxonne. Et nous allons la trouver. Il le faut. Ecoute, Billy, il faut nous établir quelque part, sans quoi il n'y aurait pas de petites Hazels ni de petites Hatties, ni de petit Billy. *

— Ni de petite Saxonne, interposa Billy.

— Ni de petits Possums, s'empressa-t-elle d'ajouter, secouant la tête et étendant une main caressante vers le fox-terrier en train de ronger avec délices une côte de daim. Elle fut récompensée par un furieux grognement et un coup de dents sournois auquel ses doigts n'échappèrent que de peu.

— Possum ! s'écria-t-elle d'un ton indigné, en tendant de nouveau la main vers l'animal.

— Cesse ce jeu, avertit Billy. Il ne peut pas s'en empêcher, et il ne te manquera pas la prochaine fois.

Le nouveau grognement du roquet était encore plus menaçant, ses mâchoires gardaient l'os de près, ses yeux étincelaient de fureur, le poil se hérissait sur sa nuque.

— Bon chien défend son os ! approuva Billy. Je ne l'estimerai guère s'il agissait autrement.

— Mais c'est mon Possum à moi ! protesta Saxonne. Et il m'aime. Il devrait me préférer à un vieil os. Et il doit avoir des égards pour moi... Allons, Possum, donne-moi cet os. Donnez-le tout de suite, monsieur !

Elle avança lentement la main. Le grognement augmenta de force et monta en diapason pour aboutir à une nouvelle tentative de morsure.

— Je te dis que c'est l'instinct, répéta Billy. Il t'aime bien, mais il ne peut pas s'empêcher de faire ça.

— Il a le droit de défendre ses os contre des étrangers, mais pas contre sa mère, plaida Saxonne. Je lui ferai donner cet os.

— Les fox-terriers ont mauvais caractère, Saxonne. Tu vas le rendre enragé.

Mais elle s'obstinait dans son dessein. Elle ramassa un petit bâton de bois à brûler.

— Maintenant, monsieur, donnez-moi cet os.

Elle le menaça de la baguette, et le grognement du chien devint féroce. Il fit un nouveau mouvement pour mordre, puis se tapit sur son os. Saxonne leva le bâton comme pour le frapper. Alors,

soudain, abandonnant l'os, il roula sur le dos à ses pieds, les quatre pattes en l'air, les oreilles humblement rejetées en arrière, les yeux humides et éloquents de soumission et de prière.

— Bon sang ! soupira Billy tout remué. Regarde ça ! Il te présente son plexus solaire, tous ses organes vitaux, sa vie tout entière, renonçant à toute défense, comme pour te dire : “Me voilà. Marche sur moi. Prends ma vie. Je t'aime, je suis ton esclave, seulement je ne puis m'empêcher de défendre mon os. Mon instinct est plus fort que moi. Tue-moi, mais je n'y peux rien.”

Saxonne était touchée. Elle avait les larmes aux yeux en se baissant pour prendre dans ses bras ce petit bout de bête. Possum, dans une crise d'agitation, gémissait, tremblait, se contorsionnait pour lui lécher la figure, et tout cela pour obtenir son pardon.

— Cœur d'or et bouche tendre ! marmotta Saxonne, ensevelissant son visage dans ce paquet mou et vibrant de sensibilité. Ta maman regrette. Elle ne te tracassera plus jamais de cette façon. Là, là, petit amour... tu vois ? Voilà ton os. Prends-le.

Elle le posa à terre : mais il hésitait entre elle et l'os, la regardait patiemment pour être sûr de sa permission, et continuait à trembler dans cette terrible lutte entre le devoir et le désir qui semblaient le déchirer en sens contraire. C'est seulement quand elle lui eut répété que tout allait bien et confirmé son consentement d'un mouvement de tête, qu'il reprit son trésor. Et encore, une minute après, il leva le museau dans une alarme soudaine et la regarda anxieusement. Elle le rassura d'un signe et d'un sourire, et Possum, avec un soupir de satisfaction, rabaisa la tête vers sa précieuse côte de daim.

— Cette Mercédès avait raison de dire que les hommes se battent pour des emplois comme les chiens pour des os, énonça lentement Billy. C'est l'instinct. Je ne pouvais pas plus m'empêcher de coller mon poing sur le menton d'un jaune que Possum d'essayer de te mordre. Il n'y a pas à chercher d'explication : ce qu'un homme est obligé de faire, il le fait. Tu te rappelles Hall, qui ne pouvait s'expliquer pourquoi il avait lancé sa canne entre les jambes de Timothy Mc Manus en pleine course. De même, je n'avais pas la moindre raison pour cogner sur ce locataire que nous avons, Jimmy Harmon. C'était un brave type, très franc et tout simple. Mais j'étais obligé de le faire, étant donné la grève qui allait échouer, et mon cœur tout plein d'une telle amertume que j'en sentais le goût dans

ma bouche. Je ne te l'ai jamais dit, mais je l'ai vu une fois depuis, j'ai attendu qu'il sorte et je lui ai présenté des excuses. Et je veux bien être pendu si je sais pourquoi je lui en ai fait, si ce n'est pour la même raison que je l'avais rossé... tout simplement parce que j'y étais obligé.

C'est ainsi que Billy expliqua le pourquoi des choses en termes réalistes, dans le campement près de la rivière Umpqua, tandis que Possum l'appliquait à sa manière, en s'escrimant de ses crocs sur la côte du daim.

CHAPITRE XVI

Saxonne avait pris les rênes pour entrer dans la ville de Roseburg, et Possum était perché sur le siège à côté d'elle. Elle conduisait la voiture au pas. Deux lourds et jeunes chevaux de trait étaient attachés à l'arrière. Une demi-douzaine d'autres marchaient à la file en liberté, et Billy formait l'arrière-garde, monté sur un neuvième cheval. Les sept recrues furent expédiées de Roseburg aux écuries d'Oakland Ouest.

Ce fut dans la vallée de l'Umpqua qu'ils entendirent la parabole du moineau blanc. Le fermier qui la leur raconta était d'un certain âge et florissant. Sa ferme aurait pu être citée en modèle pour son ordre et sa méthode, et Billy avait entendu des voisins estimer sa valeur à un quart de million de dollars.

— Connaissez-vous l'histoire du fermier et du moineau blanc, demanda-t-il à Billy au cours du souper.

— J'ignorais même totalement qu'il pût y avoir des moineaux blancs, répondit Billy.

— La vérité m'oblige à reconnaître qu'ils sont plutôt rares, avoua le fermier. Mais voici mon histoire: il y avait une fois un fermier qui échouait dans toutes les choses qu'il entreprenait, et tout allait de mal en pis, jusqu'à ce qu'un jour, quelqu'un lui parlât du moineau blanc. Ce moineau, lui dit-il, se montrait seulement aux premiers rayons du soleil, juste avant le lever du jour, et apportait toutes sortes de bonheur au fermier qui avait le privilège de le capturer. Dès le lendemain, notre fermier se leva aux aurores, et se mit en quête de rencontrer le moineau blanc. Et il revint tous les jours, pendant de longs mois, sans pouvoir même l'entrevoir, ne fût-ce qu'un instant.

Leur hôte hocha la tête et continua:

— Non, il ne put voir ce merveilleux moineau blanc, mais en

revanche, il découvrit tant de choses avant de venir déjeuner, et travailla tellement qu'en peu de temps sa ferme se mit à prospérer, que ses dettes furent bientôt payées et qu'il put, lui aussi, mettre rapidement de l'argent de côté.

L'après-midi qui suivit cette intéressante conversation, alors qu'ils cheminaient, Billy semblait plongé dans une profonde rêverie.

— Oh, j'ai très bien compris, dit-il enfin. Mais cela ne me plaît pas. Naturellement, le moineau blanc n'existe pas, mais en se levant de bonne heure, et en constatant des choses qu'il avait négligées auparavant... oui, je comprends très bien. Et cependant, Saxonne, si la vie d'un fermier doit être comme cela, je ne veux plus trouver la vallée de la lune. La vie ne doit pas consister seulement en une longue suite de travaux pénibles. Et si à la campagne c'est cela du matin au soir, pratiquement aussi difficile que le travail de la ville, alors où est la différence ? Le seul moment qu'on peut consacrer à soi-même, c'est le sommeil, et quand on dort, c'est un peu comme lorsqu'on est mort, on ne profite pas de l'existence. Et que vous dormiez à la ville ou à la campagne, c'est bien la même chose, c'est comme si vous étiez morts. Moi, je préfère marcher sur la route, tuer un cerf ou pêcher une truite de temps à autre, m'étendre sur le dos à l'ombre quand j'en ai envie, et rire et profiter de la vie avec toi, et... nager ! Mais je sais aussi être un bon travailleur, quand il le faut. Tu vois, c'est toute la différence qui existe entre travailler normalement, et travailler jusqu'à s'en rendre fou.

Saxonne était tout à fait d'accord avec lui. Elle repensait à ses années de dur labeur, qui contrastaient en tout point avec la vie heureuse qu'elle avait vécue sur la route.

— Nous n'avons pas besoin d'être riches, fit-elle. Qu'ils continuent donc à chasser leurs moineaux blancs dans les îles de Sacramento et dans les vallées irrigables. Mais nous, quand nous nous lèverons tôt le matin dans la vallée de la lune, ce sera pour entendre les oiseaux chanter et chanter avec eux. Et s'il nous arrive de travailler dur, nous compenserons nos efforts par plus de temps pour nous amuser. Et si tu as envie d'aller te baigner, je t'accompagnerai, et nous nous amuserons tellement que nous serons heureux de pouvoir travailler pour nous reposer.

— Je suis vanné, à sec ! déclarait Billy quelques jours après en

épongeant son front brûlé par le soleil. Qu'en dirais-tu si nous nous dirigeons vers la côte ?

Ils tournèrent à l'ouest et descendirent brusquement des hautes vallées de l'intérieur dans des gorges profondes et sauvages. La route était si mauvaise que, dans un parcours de sept miles, ils rencontrèrent une dizaine de camions automobiles brisés. Billy, soucieux de ménager ses bêtes, campa de bonne heure près d'un ruisseau tapageur où il pêcha deux truites coup sur coup. Saxonne y prit sa première grosse truite. Elle avait l'habitude d'en amener de neuf à dix pouces, mais le grincement du tourniquet quand celle-ci eut mordu lui fit pousser un cri d'alarme. Billy la rejoignit et lui indiqua comment s'y prendre. Au bout de plusieurs minutes, Saxonne, les joues roses et les yeux noyés d'émotion, tira soigneusement le monstre sur le sable sec. Il rejeta l'hameçon et s'agita en convulsions terribles. Elle se précipita dessus, le saisit à deux mains et le souleva fièrement.

— Seize pouces, dit Billy. Eh ! qu'est-ce que tu vas en faire ?

— Le nettoyer de tout ce sable, naturellement.

— Tu ferais mieux de le mettre tel quel dans le panier, conseilla-t-il ; puis il se tut et la regarda faire avec un sourire narquois.

Elle s'arrêta au bord de la rivière et y plongea le magnifique poisson. Il fit un battement, eut un mouvement convulsif, et la bête avait disparu.

— Oh ! s'écria Saxonne, consternée.

— Celui qui trouve quelque chose doit le garder, prononça sentencieusement Billy.

— Ça m'est égal, répliqua-t-elle. Elle était plus grosse qu'aucune de celles que tu as jamais prises.

— Oh, je ne conteste pas que tu es un as pour la pêche, murmura Billy. Tu m'as bien attrapé, moi.

— Je ne sais pas trop, riposta-t-elle. Tu es peut-être comme cet homme qui, arrêté pour avoir pêché une truite hors de saison, plaidait le cas de légitime défense.

Billy réfléchit, sans voir où elle voulait en venir.

— Il prétendait que c'était la truite qui l'avait attaqué, expliqua Saxonne.

Billy grimaça un sourire. Un quart d'heure après, il déclara :

— Pour sûr, tu m'as eu, ce coup-là.

Le ciel était couvert, et, comme ils suivaient les bords de la rivière Coquille, le brouillard les enveloppa tout à coup.

— Ouf ! s'écria joyeusement Billy. N'est-ce pas délicieux ? Il me semble que je l'absorbe comme une éponge sèche. Jamais je n'avais tant apprécié le brouillard auparavant.

Quant à Saxonne, elle tendait les bras en bienvenue et faisait le geste de nager dans cette ouate grise.

— Je n'aurais jamais cru que je me fatiguerais du soleil, déclara-t-elle. Mais nous en avons eu plus que notre part pendant ces dernières semaines.

— Depuis le jour où nous sommes entrés dans la vallée du Sacramento, affirma Billy. Trop de soleil ne vaut rien ; j'ai découvert cela, du moins. Le soleil c'est comme l'alcool. As-tu jamais remarqué comme on se sent bien quand le soleil reparait après une semaine de temps couvert ? Eh bien, ça vous produit le même effet qu'une goutte de whisky. Et comme on se sent à l'aise quand on se couche au soleil en sortant du bain ! C'est parce qu'alors on hume un cocktail de soleil. Mais qu'on reste là étendu sur le sable pendant deux heures : ça ne va plus si bien. On devient tellement paresseux qu'on met longtemps à se rhabiller. On rentre chez soi en traînant la jambe, mal à l'aise, comme si toute votre vie avait été pompée. On a la bouche en bois. On s'est abreuvé de soleil jusque par-dessus les oreilles, et, comme pour la boisson, il faut payer le prix de son intempérance. C'est clair. Et voilà pourquoi il vaut mieux un peu de brouillard dans le climat.

— Alors, nous avons été ivres pendant des mois, dit Saxonne, et maintenant nous allons être sobres.

— Je te crois ! Ecoute, Saxonne, je me sens capable de faire le travail de deux hommes dans un climat comme celui-ci. Regarde les juments. Le diable m'emporte si elles ne commencent pas à être toutes fringantes.

Mais Saxonne parcourait en vain des yeux les forêts de sapins pour découvrir ses arbres de prédilection, les séquoias. Dans la ville de Bandon, on leur dit qu'ils en trouveraient en Californie.

— C'est donc que nous sommes trop au nord, déclara Saxonne. Il faut descendre vers le sud pour trouver notre vallée de la lune.

Et ils allèrent au sud. Par des chemins de plus en plus mauvais, ils traversèrent la contrée pastorale de Langlois, puis d'épaisses forêts de

sapins jusqu'à Port Orford. Là, sur la plage, Saxonne trouva de jolies agates, pendant que Billy attrapait d'énormes morues de rocher. Aucun chemin de fer n'avait encore pénétré cette région sauvage, et la route du Sud devenait de moins en moins praticable. A Gold Beach ils retrouvèrent leur vieille amie, la rivière Rogue, et la traversèrent en bac juste à son embouchure dans le Pacifique. Le pays devint encore plus inculte, la route plus atroce, les fermes et défrichements plus rares et isolés.

Il n'y avait là ni Asiatiques ni Européens. La population, très clairsemée, se composait d'indigènes et de leurs descendants. Saxonne causa avec plusieurs vieillards des deux sexes, qui se rappelaient avoir accompli la traversée des plaines derrière leurs bœufs indolents. Ils n'avaient cessé de marcher vers l'ouest qu'en rencontrant le Pacifique: alors ils avaient défriché le terrain, construit leurs maisons primitives, et s'étaient établis à cette limite de l'extrême occident. Depuis, leurs vieilles coutumes ne s'étaient guère modifiées. Il n'y avait pas de voies ferrées, et nulle voiture automobile ne s'était encore aventurée sur leurs routes périlleuses. A l'est, entre eux et les vallées populeuses de l'intérieur, s'étendaient les solitudes de la Sierra, vrai paradis pour le gibier, d'après ce qu'avait entendu dire Billy: celui-ci déclarait pourtant que la route suivie par eux-mêmes lui avait paru suffisamment giboyeuse; n'avait-il pas arrêté les chevaux sur la route et passé les rênes à Saxonne pour abattre un cerf huit cors sans quitter son siège ?

Au sud de Gold Beach, comme ils grimpaient une étroite route à travers la forêt vierge, ils entendirent un bruit de grelots provenant d'une bonne distance au-dessus d'eux. A cent mètres plus loin, Billy trouva un endroit assez large pour garer son chariot. Il attendit là, tandis que les joyeuses clochettes se rapprochaient rapidement en descendant la montagne. Ils entendirent le grincement des freins, le sabotage étouffé des chevaux, puis un cri du conducteur, et, une autre fois, un rire de femme.

— Ça, c'est un fameux cocher, murmura Billy. Je lui tire mon chapeau, quel qu'il soit, pour mener semblable train sur pareille route... Ecoute ça: il a un bon frein... Boum ! ça, c'était un cahot. Il a des ressorts solides !

Dans un zigzag de la route au-dessus d'eux, ils entrevirent, à

travers les arbres, quatre alezans lancés dans un trot rapide, et l'éclair des roues d'une petite voiture peinte en brun.

Au détour du chemin reparurent les chevaux de volée, décrivant une large courbe, puis les chevaux de flèche, et enfin la légère voiture à deux places; tout l'équipage descendit droit sur eux en traversant un étroit pont de madriers. Sur le siège de devant étaient assis un homme et une femme; sur celui de derrière, un Japonais était blotti entre des tas de malles, de cannes à pêche, de fusils, de selles, appuyé sur une machine à écrire dans son étui, et auréolé d'un prodigieux entrelacement de cornes de daim et d'élan.

— C'est M. et Mme Hastings ! s'écria Saxonne.

— Huo ! cria Hastings en manœuvrant le frein et en retenant ses chevaux qui s'arrêtèrent près du chariot. Des saluts se croisèrent, et le Japonais, qu'ils avaient vu sur *le Rôdeur*, en donna et en reçut sa part.

— Ça ne ressemble guère aux îles du Sacramento, hein ? dit Hastings à Saxonne. Il n'y a que des Américains de vieille race dans ces montagnes. Et ils n'ont pas changé du tout. Comme disait John Fox junior, ce sont nos ancêtres contemporains. Nos propres aïeux leur ressemblaient parfaitement.

M. et Mme Hastings, tour à tour, racontèrent leur longue tournée. Ils roulaient depuis deux mois, et leur intention était de continuer vers le nord à travers l'Oregon et le Washington jusqu'à la frontière canadienne.

— Alors nous expédierons nos chevaux et nous reviendrons en chemin de fer, conclut Hastings.

— A la façon dont vous conduisez, vous devriez avoir fait encore beaucoup plus de chemin, suggéra malicieusement Billy.

— Oui, mais nous nous arrêtons un peu partout, expliqua Mme Hastings.

— Nous avons visité la réserve de Hoopa, ajouta son mari, et nous avons descendu en canot les rivières Trinity et Klamath jusqu'à l'Océan. Et, en dernier lieu, nous venons de passer une quinzaine de jours dans les véritables déserts du comté de Curry... Mais je vous conseille de vous remettre en route si vous voulez arriver ce soir à Mountain Ranch. De là vous pourrez vous enfoncer dans la brousse. Seulement il n'y a pas de routes. Il faudra remiser vos chevaux. Mais c'est plein de gibier. J'ai abattu cinq cougouars et deux ours, sans

parler des daims. Et il y a même de petits troupeaux d'élans... Non, je n'en ai pas tué. Ils sont sous la protection des lois. Ce sont de vieux chasseurs qui m'ont donné ces cornes. Je vous raconterai cela.

Et tandis que les hommes causaient, Saxonne et Mme Hastings ne perdaient pas leur temps.

— Avez-vous trouvé votre vallée de la lune ? demanda la femme de l'écrivain au moment de prendre congé.

Saxonne fit non de la tête.

— Vous la trouverez à condition d'aller assez loin; et surtout ne manquez pas de pousser jusqu'à la vallée de la Sonoma et à notre ferme. Alors, si vous n'avez pas encore trouvé, nous verrons ce que nous pourrons faire pour vous y aider.

Trois semaines plus tard, après avoir tué encore plus de cougouars et d'ours que Hastings, Billy émergea du comté de Curry et fit franchir à la voiture la frontière de Californie. Là, Saxonne se trouva tout de suite parmi les séquoias; et c'étaient des séquoias invraisemblables. Billy arrêta le chariot pour faire le tour de l'un de ces géants.

— Quarante-cinq pieds, annonça-t-il. Ça fait quinze de diamètre. Et tous les autres sont pareils, seulement plus gros. Non, en voilà un nabot. Il n'a que neuf pieds environ. Et ils ont des centaines de pieds de hauteur.

— Quand je mourrai, Billy, tu m'enterreras dans un taillis de séquoias, dit Saxonne.

— Je ne vais pas te laisser mourir avant moi, répondit-il. Et alors nous demanderons dans notre testament à être enterrés tous les deux de cette façon.

CHAPITRE XVII

Ils poursuivirent leur route au sud tout le long de la côte, chassèrent, pêchèrent, prirent des bains et achetèrent des chevaux que Billy embarquait sur les vapeurs côtiers; ils traversèrent les comtés de Del Norte et Humboldt, puis celui de Mendocino, comtés plus vastes que certains Etats de l'Est; ils s'enfoncèrent dans les bois gigantesques, explorèrent un réseau de rivières à truites, parcoururent d'innombrables et riches vallées. Saxonne cherchait partout la vallée de la lune; elle se croyait parfois sur le point de la trouver; mais toujours il manquait quelque chose, tantôt un chemin de fer, tantôt des madroños et des manzanitas, et généralement il y avait trop de brouillard.

— Il nous faut un cocktail de soleil de temps à autre, disait-elle à Billy.

— Oui, répondait-il. Trop de brouillard pourrait nous rendre spongieux. Nous voulons quelque chose entre les deux extrêmes, et pour le découvrir nous devons nous éloigner un peu de la côte.

L'année était déjà dans son déclin quand ils tournèrent le dos au Pacifique, au vieux fort Ross; ils entrèrent dans la vallée de la rivière Russe, bien au-dessous d'Ukiah, en passant par Cazadero et Guerneville. A Santa-Rosa, Billy fut retenu par l'embarquement de plusieurs chevaux, de sorte qu'ils ne purent partir que l'après-midi vers le sud-est, dans la direction de la vallée de la Sonoma.

— Je crois bien que nous y arriverons juste à temps pour camper, dit Billy en observant la hauteur du soleil. Cet endroit-ci s'appelle la vallée de Bennett. Il y a une ligne de faite à franchir pour déboucher à Glen Ellen. Mais tu peux dire que cette vallée-ci est diantrement jolie, si on te le demande: et voilà une montagne à la hauteur, là-bas.

— Oui, celle-là n'est pas mal, concéda Saxonne, mais toutes les

autres sont trop nues, et je ne vois pas de grands arbres, ce qui indique que le terrain n'est pas assez riche.

— Oh ! je ne prétends pas que ce soit la vallée de la lune, il s'en faut. Tout de même, Saxonne, ça c'est une montagne ! Regarde comme elle est boisée ! Je parie qu'il y a des daims là-dedans.

— Je me demande où nous passerons l'hiver, remarqua Saxonne.

— C'est curieux, je viens de me faire la même réflexion. Nous pourrions aller hiverner au Carmel. Mark Hall est de retour, ainsi que Jim Hazard. Qu'en penses-tu ?

Saxonne fit un signe d'approbation.

— Seulement cette fois tu ne t'emploieras pas à des bricoles.

Pas de danger. Quand il fera beau, nous ferons des tournées de maquignonage, affirma Billy, le visage rayonnant de satisfaction. Et si le poète coureur de la maison de marbre est dans ces parages-là, nous mettrons les gants de boxe en souvenir du temps où il m'a usé les jambes.

— Oh ! Oh ! s'écria Saxonne. Regarde, Billy, regarde !

Au détour du chemin venait d'apparaître un homme dans une voiture à une seule place, conduisant un énorme étalon, un alezan avec crinière et queue isabelle : celle-ci balayait presque le sol, tandis que la crinière était si fournie qu'elle se dressait comme une crête et retombait en cascade ondulée. L'animal sentit les juments et s'arrêta net, la tête redressée, cette masse de crins blancs flottant à la brise. Puis il baissa ses naseaux dilatés jusqu'à éventer ses genoux impatients, et entre ses oreilles pointées apparaissait une encolure étonnamment puissante. De nouveau il rejeta la tête en arrière, s'insurgeant contre le mors au moment où son conducteur lui faisait faire un détour suffisant pour passer en sécurité. Un reflet bleu apparaissait à la surface de ses yeux brillants et farouches : Billy serra le pouce sur les rênes et fit de son côté un détour accentué, levant une main en guise de salutation. Le conducteur de l'étalon s'arrêta une fois la voiture bien dépassée, et, par-dessus l'épaule, les deux hommes engagèrent conversation sur les chevaux de trait.

Entre autres choses, Billy apprit que le nom de l'étalon était Barberousse, que son conducteur en était propriétaire et habitait Santa-Rosa.

— Il y a deux routes pour aller d'ici à la vallée de la Sonoma, indiqua l'homme. Quand vous arriverez au croisement, celle de

gauche vous mènera à Glen Ellen par le pic Bennett, que vous voyez là.

En prenant à droite vous arriverez aussi à Glen Ellen, seulement la route est plus longue et la pente plus raide. Cependant vos juments n'ont pas l'air de bêtes à en être incommodées.

— Quelle est la plus jolie route ? demanda Saxonne.

— Oh, celle de droite, de beaucoup, répondit l'homme. C'est le mont Sonoma qui est là; la route en fait presque le tour et passe par Cooper's Grove.

Billy s'attarda un peu après avoir pris congé, et Saxonne et lui se retournèrent à plusieurs reprises pour regarder l'étalon excité et indocile plonger vers Santa-Rosa.

Arrivé au croisement des routes, il hésita et regarda Saxonne.

— Qu'importe si c'est plus long ! dit-elle. Regarde comme c'est beau, tout couvert de bois verdoyants : et je suis sûre que voilà des séquoias là-bas dans les gorges.

Ils tournèrent à droite et s'engagèrent à travers une série de collines d'approche. A mesure qu'ils avançaient vers la montagne, ils découvraient les indices d'une plus grande abondance d'eau, bien que l'été eût desséché les vignobles au flanc des coteaux. Ils longèrent un ruisseau et les fermes étaient groupées dans des creux ou des prairies autour d'arbres magnifiquement verts.

— C'est bizarre, remarqua Saxonne, mais je commence déjà à aimer cette montagne. Il me semble presque l'avoir déjà vue... quelque part... tant elle me satisfait à tous égards... oh !

Ils venaient de franchir un pont et de décrire une courbe accentuée quand soudain ils furent comme enveloppés d'une ombre fraîche et mystérieuse. Tout autour d'eux se dressaient des troncs imposants de séquoias : le sol de la forêt formait un tapis empourpré de frondaisons d'automne ; par instants des rayons de soleil, pénétrant la voûte épaisse, illuminaient les mystérieux taillis. Des sentiers engageants se perdaient entre les arbres ou contournaient de délicieux fourrés de colonnes rouges poussant en cercle autour de la poussière de quelque ancêtre en décomposition ; et le diamètre de ces cercles attestait les dimensions titanesques de l'arbre disparu.

En sortant de ce bois ils grimpèrent la pente raide de la ligne de faite, simple contrefort de la montagne Sonoma. La route franchissait des plateaux ondulés, ou s'enfonçait dans de petites

gorges ou dépressions, toutes bien boisées et bien arrosées; et, en certains endroits, elle était rendue boueuse par les infiltrations des sources qui la bordaient.

— Cette montagne est une véritable éponge, observa Billy. Nous voici au bout d'un été sec, et le terrain suinte partout.

— Je ne suis jamais venue ici auparavant, songea tout haut Saxonne, et dire que tout cela me paraît familier ! J'ai dû rêver de cet endroit. Et voilà des madroños, tout un taillis... et des manzanitas ! Il me semble que je reviens chez moi ! Oh, Billy, si ce pouvait être notre vallée !

— Collée au flanc d'une montagne ? demanda-t-il avec un rire sceptique.

— Non, je ne veux pas dire cela. Mais peut-être sommes-nous sur le chemin qui y mène. Car les routes d'accès et tous les abords de notre vallée doivent être superbes. Et... j'ai vu tout ceci... ou j'en ai rêvé !

— C'est grandiose, dit-il avec une franche sympathie. Je ne voudrais pas troquer un mile carré d'un pays pareil pour toute la vallée du Sacramento, même si on y ajoutait l'archipel fluvial et la Middle River pour faire bonne mesure. S'il n'y a pas des daims par ici, je ne sais plus ce que je dis. Et là où se trouvent des sources il doit y avoir des rivières, c'est-à-dire des truites.

Ils passèrent devant une vaste et confortable ferme, entourée de plusieurs dépendances, puis s'engagèrent sous les arbres d'une forêt, et débouchèrent près d'un champ qui enthousiasma Saxonne à première vue. Il occupait une faible dépression entre la route et la montagne, et sa limite opposée était formée d'une ligne ininterrompue de grands arbres. Le champ resplendissait comme de l'or brut aux approches du crépuscule, et vers le milieu surgissait un séquoia grandiose et solitaire, dont le sommet, décapité par la foudre, rappelait une aire d'aigles. De l'autre côté, la forêt tapissait la montagne d'une verdure massive jusqu'à la ligne qui en formait apparemment le point culminant. Cependant, lorsqu'ils furent plus loin sur la route, Saxonne, s'étant retournée pour revoir ce qu'elle appelait son champ, aperçut le véritable sommet de la Sonoma qui dominait beaucoup plus loin, tandis que la montagne située derrière ne constituait qu'un petit éperon de cette énorme masse.

Devant eux et vers la droite, entre de véritables faîtes de

montagnes, séparés par des gorges profondes et boisées, et s'élargissant plus loin en ondulations couvertes de vergers et de vignobles, ils entrevirent pour la première fois la vallée de la Sonoma et les chaînes sauvages qui la bordent à l'est. A gauche, la vue s'étendait sur une région dorée de hauteurs et de vallons. Vers le nord, à une grande distance, ils apercevaient une autre partie de la vallée, et, plus loin encore, la muraille qui la limite du côté opposé. Du nord au sud-est, cette courbe de montagnes s'étalait en plein soleil, tandis que Saxonne et Billy se trouvaient déjà ensevelis dans les ombres du soir. Billy regarda Saxonne, et, après avoir observé l'expression extasiée de son visage, arrêta les chevaux. Toute la partie orientale du ciel se revêtait d'une teinte rose qui semblait descendre sur les montagnes et s'y étendre comme une coulée de vin vermeil. Bientôt la vallée de la Sonoma s'emplit d'un déluge rouge qui lavait les pieds des monts, puis s'enflait et les noyait de pourpre. Saxonne leva le doigt en silence, pour indiquer que cette inondation de carmin était l'ombre vespérale du mont Sonoma. Billy approuva d'un signe de tête, puis excita les juments, et la descente commença dans ce crépuscule coloré de chaudes nuances.

Sur les parties élevées de la route ils sentaient la brise fraîche et délicieuse du Pacifique, distant d'une quarantaine de miles, tandis que dans les gorges et les moindres dépressions passaient des souffles tièdes chargés de l'odeur des terres d'automne, relevés par les senteurs des herbes sèches et des fleurs fanées.

Ils arrivèrent au bord d'un profond cañon qui semblait pénétrer au cœur même de la montagne. Encore une fois, sans qu'un mot fût échangé, Billy, après avoir simplement regardé Saxonne, arrêta le chariot. Le cañon était d'une beauté sauvage. De magnifiques séquoias s'alignaient dans toute sa longueur. Sur son bord opposé se dressaient trois monticules rugueux couverts d'une épaisse toison de sapins et de chênes. Entre ces tertres débouchait un cañon plus petit, qui alimentait d'eau le cañon principal et qui était également frangé de séquoias. Billy montra du doigt un champ de chaume au pied des monticules.

— C'est dans des champs comme celui-là que je me suis représenté mes juments en train de paître, dit-il.

Ils descendirent dans le cañon. La route suivait un cours d'eau qui disparaissait sous les érables et les aulnes. Les feux du couchant,

reflétés par les nuées en dérive à travers le ciel d'automne, baignaient toute la gorge d'une nuance cramoisie, où semblaient flamber ou brûler lentement les troncs sanguins des madroños et les branches lie-de-vin des manzanitas. L'air était aromatisé de laurier. Des vignes sauvages enjambaient le ruisseau d'un arbre à l'autre. Des chênes de diverses espèces se drapaient dans des mantilles de mousse. Les fougères et arbrisseaux foisonnaient au bord de la rivière. De quelque part s'éleva la plainte d'une tourterelle à collier. Presque au-dessus de leur tête, à cinquante pieds du sol, un écureuil franchit la route comme un éclair gris bondissant entre deux arbres; et ils pouvaient suivre sa trace aérienne au fléchissement des rameaux.

— J'ai un pressentiment... déclara Billy.

Laisse-moi parler la première, je te dirai ce que c'est, dit vivement Saxonne.

Il attendit, les yeux fixés sur son visage. Elle regardait de tous côtés et semblait ravie.

— Nous avons trouvé notre vallée, murmura-t-elle. C'est ce que tu allais dire, n'est-ce pas ?

Il fit signe que oui, mais s'abstint de parler à la vue d'un petit garçon qui remontait la route en poussant une vache devant lui. L'enfant tenait d'une main un fusil de chasse de dimensions exagérées, et de l'autre un lièvre de proportions non moins énormes.

— Combien y a-t-il d'ici à Glen Ellen ? lui demanda Billy.

— Un mile et demi, répondit-il.

— Quelle est cette rivière ? demanda Saxonne.

— La Wild Water. Elle se jette dans le Sonoma Creek à un demi-mile plus bas.

— Il y a des truites ? interrogea Billy.

— Quand on sait les prendre, dit le jeune garçon en riant.

— Et des daims dans la montagne ?

— La saison n'est pas ouverte, fut la réponse évasive.

— Je parie que tu n'as jamais tué un daim ? demanda le rusé Billy d'un air timide, qui lui valut cette riposte :

— Je peux montrer les cornes.

— Les daims perdent leurs cornes, dit Billy pour le taquiner. Le premier venu peut en trouver.

— Il y a de la viande sur les miennes : elle est à peine sèche.

L'enfant s'arrêta court, mesurant avec des yeux alarmés l'abîme que Billy avait creusé sous ses pas.

— Tout va bien, mon petit, dit Billy en riant et reprenant les guides. Je ne suis pas le garde-chasse. Je cherche des chevaux à vendre.

Encore des bonds d'écureuils dans les arbres, encore des madroños rougeâtres et des chênes majestueux, encore des séquoias rangés en ronde de fées, et, toujours le long du ruisseau chantant, ils franchirent un portail donnant sur la route. Devant se trouvait une boîte aux lettres rurale, portant l'inscription "Edmund Hale". Sous l'arche rustique se tenaient, appuyés contre la barrière, un homme et une femme composant un groupe si intéressant et si beau que Saxonne en retint sa respiration. Ils étaient côte à côte, la main délicate de la femme blottie dans celle de l'homme, qui semblait faite pour donner des bénédictions. Son visage corroborait cette impression, avec des sourcils magnifiques et de grands yeux gris bienveillants sous une profusion de cheveux blancs qui brillaient comme du verre filé. Il était grand et bien fait; la petite femme près de lui était délicatement bâtie. Elle avait un teint un peu bronzé ou safrané, comme peut en avoir une femme de race blanche, avec des yeux souriants et du bleu le plus intense. Drapée dans une étrange étoffe d'un vert de sauge, elle ressemblait à une fleur, avec sa petite figure vive qui évoquait irrésistiblement à Saxonne le souvenir d'un bouquet d'arums printanier.

Peut-être le tableau formé par Saxonne et Billy, descendant en voiture dans ce crépuscule doré, n'était-il ni moins remarquable ni moins esthétique. Les deux couples n'avaient d'yeux que l'un pour l'autre. La petite femme rayonnait de joie, et le visage de l'homme frémissait de la bénédiction prête à s'envoler. Il semblait à Saxonne qu'elle avait toujours connu ces deux êtres charmants, ainsi que le champ dans la montagne et la montagne elle-même. Elle savait qu'elle les aimait.

— Comment allez-vous? demanda Billy.

— Heureux jeunes gens! dit l'homme. Si vous saviez comme vous êtes délicieux assis là l'un près de l'autre!

Ce fut tout. La voiture avait passé et bruissait doucement sur la route, tapissée de feuilles sèches d'érable, d'aune et de chêne. Puis ils arrivèrent au confluent des deux cours d'eau.

— Oh ! quel endroit pour une maison ! s'écria Saxonne en montrant l'autre côté de la Wild Water. Regarde, Billy... sur cette éminence au-dessus de la prairie.

— La terre est riche dans ce fond, et sur le plateau aussi, Saxonne. Regarde les beaux arbres qui ont poussé là. Sûrement il y a des sources.

— Conduis-nous-y, dit-elle.

Abandonnant la grande route, ils traversèrent la Wild Water sur un pont étroit et s'engagèrent dans un antique chemin rongé d'ornières qui longeait une non moins antique clôture en lattes de séquoias. Ils arrivèrent à une barrière ouverte et déjetée de ses gonds, que le sentier franchissait pour mener au plateau.

— C'est l'endroit, je le connais, dit Saxonne avec conviction. Avance toujours, Billy.

Une petite maison blanchie à la chaux, et dont les vitres étaient brisées, se montra entre les arbres.

— Toi qui parles de madroños... dit Billy en montrant un patriarche de l'espèce, dont la base avait six pieds de diamètre et qui, solide et dru, se dressait devant la maison.

Ils parlaient à voix basse en faisant le tour de cette habitation enfouie sous les grands chênes. Ils s'arrêtèrent devant une petite grange. Sans prendre la peine de dételer, ils attachèrent les chevaux et partirent en exploration. Le talus de la terrasse vers la prairie était raide, mais boisé à profusion de chênes et de manzanitas. En se frayant un passage dans cette brousse ils levèrent une vingtaine de caillles.

— Toi qui parlais de gibier... dit Saxonne.

Billy sourit, et se mit à examiner une source qui débordait en un clair ruisseau sur la prairie. Là, le terrain était brûlé par le soleil et craquelé d'une multitude de fissures. Saxonne prit tout de suite un air désappointé, mais Billy, qui écrasait une motte de terre entre ses doigts, demeurait perplexé.

— C'est de la bonne terre, dit-il, la crème du sol emportée des collines depuis dix mille ans. Mais...

Il s'interrompit et jeta autour de lui un regard circulaire pour étudier la configuration de la prairie ; il la traversa jusqu'aux séquoias qui la bordaient de l'autre côté, puis revint sur ses pas.

— Ça ne vaut rien dans l'état actuel, dit-il. Mais ça deviendra tout

ce qu'il y a de mieux si l'on sait s'y prendre. Tout ce qu'il faut, c'est un peu de jugeotte et beaucoup de drainage. Cette prairie est un bassin naturel qui n'est pas encore rempli jusqu'au bord. Il y a une forte pente de l'autre côté des séquoias vers la rivière. Viens, je vais te faire voir.

Ils passèrent entre les séquoias et débouchèrent sur la Sonoma. Ici la rivière ne faisait pas de bruit. Le courant s'étalait en un étang tranquille. A côté d'eux les saules s'échevelaient dans l'eau. La rive opposée était abrupte. Billy apprécia de l'œil la hauteur de la berge et mesura la profondeur de l'eau au moyen d'une perche échouée.

— Quinze pieds, annonça-t-il. Ça permet de beaux plongeurs du haut de la berge. Et on peut nager sur une centaine de mètres en montant ou en descendant.

Ils suivirent les bords de l'étang. Il se vidait, par un chenal creusé en pleine roche, dans une autre pièce d'eau. Sous leurs yeux, une truite sauta en l'air et disparut, laissant des rides grandissantes sur la surface calme.

— Je crois que nous n'irons pas hiverner au Carmel, dit Billy. Cet endroit-ci a été fabriqué exprès pour nous. Demain matin je m'informerai du nom de son propriétaire.

Une demi-heure plus tard, comme il donnait à manger aux chevaux, il attira l'attention de Saxonne sur un sifflement de locomotive.

— Voilà ton chemin de fer, dit-il. C'est un train qui s'arrête à Glen Ellen, et ce n'est qu'à un mile de distance.

Saxonne commençait à s'assoupir sous les couvertures quand Billy la réveilla.

— Et supposons que le type à qui ça appartient ne veuille pas vendre ?

— Il n'y a pas la moindre inquiétude à se faire là-dessus, répondit-elle avec une assurance inaltérable. Nous sommes chez nous. Je le sais.

CHAPITRE XVIII

Ils furent éveillés par Possum, qui reprochait avec indignation à un écureuil perché dans un arbre de ne pas descendre se faire tuer. Les bavardages de l'écureuil fouettaient à tel point la fureur du chien qu'il essayait follement d'escalader le tronc. Saxonne et Billy se tordaient et se serraient mutuellement les mains en voyant la rage du fox-terrier.

— Si cette propriété est destinée à nous appartenir, dit Billy, on n'y tuera pas d'écureuils dans les arbres.

Saxonne lui donna la main et se mit sur son séant. De la prairie en contrebas leur parvint le cri d'une alouette.

— Il ne reste rien à désirer, fit-elle avec un soupir d'aise.

— Excepté l'acte de vente, objecta Billy.

Après un rapide déjeuner, ils partirent en reconnaissance, en suivant les limites irrégulières de la propriété, qu'ils traversèrent à plusieurs reprises de la barrière à la rivière et inversement. Ils découvrirent sept sources au pied du talus et au bord de la prairie.

— Voilà l'approvisionnement d'eau, dit Billy. Asséchons la prairie, retournons la terre, et avec des engrais et toute cette eau-là nous pourrions avoir des récoltes toute l'année. La propriété doit avoir cinq acres, et je ne voudrais pas l'échanger contre celle de Mme Mortimer.

Ils s'étaient arrêtés dans le vieux verger, sur la terrasse, et venaient d'y compter vingt-sept arbres, négligés, mais de circonférence appréciable.

— Et au point culminant du plateau, derrière la maison, nous pourrions planter des arbustes fruitiers.

Saxonne s'interrompit: une nouvelle pensée lui était venue.

— Si seulement Mme Mortimer voulait venir nous donner des conseils !... Crois-tu qu'elle consentirait, Billy ?

— Elle viendrait certainement. Il n'y a pas plus de quatre heures de voyage de San Jose ici. Mais d'abord il faut mettre le grappin sur notre trouvaille. Et alors tu pourras lui écrire.

Le Creek de la Sonoma bordait la petite ferme sur son côté le plus long: deux autres côtés étaient limités par une barrière en treillis, et la Wild Water formait le quatrième.

— Tiens ! s'écria soudain Saxonne, nous aurons pour voisins le couple charmant que nous avons vu. La Wild Water forme la ligne de séparation entre leur propriété et la nôtre.

— Elle n'est pas encore à nous, commenta Billy. Allons leur rendre visite. Ils pourront nous donner tous les renseignements nécessaires.

— C'est tout comme si elle nous appartenait, répliqua Saxonne. Le principal était de la trouver. Son propriétaire, quel qu'il soit, ne s'en soucie guère. Il y a longtemps qu'elle n'a pas été habitée. Et... oh ! Billy... te convient-elle ?

— Jusque dans les moindres coins, répondit-il franchement. Je regrette seulement qu'elle ne soit pas plus grande.

Le désappointement manifeste de Saxonne l'incita à renoncer à son rêve de prédilection.

— Nous allons l'acheter, c'est entendu, dit-il. A part la prairie, tout est tellement boisé qu'il n'y a pas grand pâturage, juste assez pour un couple de chevaux et une vache. Mais cela m'est égal. On ne peut pas tout avoir, et ce que nous avons est déjà fameux.

— Considérons-le comme un point de départ, dit-elle pour le consoler. Plus tard, nous pourrions y ajouter... peut-être en prenant le terrain qui borde la Wild Water en amont, jusqu'aux trois buttes que nous avons vues hier...

— A l'endroit où je croyais voir paître mes chevaux, dit-il, et ses yeux brillèrent à ce souvenir. Pourquoi pas ? Tant d'événements se sont réalisés depuis que nous sommes en route, que celui-là pourrait bien se produire aussi.

— Nous travaillerons dans ce but, Billy.

— Nous travaillerons comme le diable ! dit-il d'un air résolu.

Ils franchirent la porte rustique et prirent un sentier qui

serpentaient à travers des fourrés incultes. Aucun signe ne les avait avertis quand ils tombèrent soudain sur la maison, cachée entre les arbres. C'était une habitation octogonale, de proportions si harmonieuses que ses deux étages ne la faisaient pas paraître haute. Elle avait l'air d'être à sa place naturelle. On aurait pu croire qu'elle avait surgi du sol, tout comme les arbres. Il n'y avait pas de jardin régulier. La brousse poussait jusqu'aux portes. Le porche bas de l'entrée principale n'était élevé que d'une marche au-dessus de la terre. Ils lurent le nom de la propriété "Trillium Covert", sculpté sous l'auvent en lettres archaïques.

- Montez tout droit, mes chers enfants, cria une voix d'en haut, en réponse au frapement de Saxonne.

Celle-ci recula, leva la tête, et aperçut la petite dame qui lui souriait du balcon couvert. Vêtue d'une ample robe de chambre rose, elle ressemblait plus que jamais à une fleur.

- Vous n'avez qu'à pousser la porte et chercher votre chemin, leur dit-elle.

Saxonne marcha devant, Billy sur ses talons.

Ils parvinrent à une chambre éclairée par plusieurs fenêtres, où une énorme bûche se consumait dans une cheminée de pierre à peine dégrossie. Sur la tablette supérieure se dressait une grande urne mexicaine remplie de frondaisons d'automne et de sarments de vigne vierge cotonneuse. Les murs étaient revêtus de bois naturel teinté de nuances chaudes, mais non poli : l'air était aromatisé de saines odeurs de bois. On entrevoyait un orgue de noyer dans un coin obtus de la chambre : tous les coins étaient larges dans cette demeure octogonale. Dans une autre encoignure, s'étagaient les rayons d'une bibliothèque bien fournie. A travers les fenêtres, les yeux se reposaient sur un paysage d'arbres d'automne et d'herbes jaunies, avec des sentiers divergeant vers tous les coins de la petite propriété. Près d'autres fenêtres, se déroulait un coquet petit escalier menant à l'étage supérieur.

C'est là que la petite dame les reçut et les conduisit à une chambre que Saxonne devina tout de suite être la sienne. Les deux côtés de l'octogone qui limitaient cette vaste pièce étaient tout en fenêtres, et sous leur long appui, jusqu'au plancher, se pressaient des rangées de livres. D'autres livres gisaient épars de tous côtés, sur la table à ouvrage, sur le canapé, sur le secrétaire. Sur le rebord d'une

fenêtre ouverte, un vase rempli de feuilles rouillées soulignait le charme de la douce petite femme brune, qui s'était assise sur une minuscule berceuse de rotin, émaillée de vermillon, véritable siège de bébé.

— C'est une drôle de maison, dit Mme Hale en riant avec une satisfaction enfantine. Mais nous l'aimons. C'est Edmond qui l'a construite toute entière lui-même, y compris les travaux de plomberie, qui pourtant lui ont donné bien du mal.

— Quoi ? demanda Billy. Et le plancher d'en bas en bois dur, et la cheminée ?

— Tout, tout, répondit-elle fièrement : et en outre une bonne moitié du mobilier. Ce bureau de cèdre, cette table, il a fait tout cela de ses propres mains.

— Ce sont des mains si fines, dit Saxonne impulsivement.

Mme Hale lui lança un vif regard de reconnaissance.

— Ce sont des mains fines, en effet, les plus délicates que j'ai jamais connues, dit-elle doucement. Et c'est gentil à vous de les avoir remarquées, car vous ne les avez vues hier qu'en passant.

— Je n'ai pas pu m'en empêcher, dit simplement Saxonne.

Son regard dépassa Mme Hale, attiré vers le mur peint d'un captivant dessin de rayons de ruche parsemé d'abeilles d'or. Quelques rares cadres étaient suspendus çà et là.

— Ce sont tous des portraits, dit Saxonne, se rappelant les belles peintures du bungalow de Mark Hall.

— Mes plus beaux tableaux sont ceux qu'encadrent mes fenêtres, remarqua Mme Hale en montrant le paysage. A l'intérieur je ne veux que les figures des chers amis que je ne peux pas avoir toujours avec moi. Certains d'entre eux sont de terribles vagabonds.

— Oh ! fit Saxonne se levant d'un bond pour regarder une photographie. Vous connaissez Clara Hastings !

— Je crois bien ! c'est tout juste si je ne lui ai pas donné le sein. Elle n'était qu'un tout petit bébé quand elle est venue chez moi. Sa mère était ma sœur. Savez-vous que vous lui ressemblez d'une façon étonnante ? Je l'ai fait remarquer hier à Edmond, et lui-même s'en était déjà aperçu. Rien de surprenant à ce que son cœur soit allé vers vous deux quand vous êtes arrivés dans votre voiture derrière cette belle paire de chevaux.

Ainsi Mme Hale était la tante de Clara : elle appartenait à la vieille



Barlet

race qui avait traversé les plaines. Saxonne comprenait maintenant pourquoi elle lui avait rappelé si fortement sa propre mère.

La conversation s'engagea tout à fait à l'écart de Billy, qui se contentait d'écouter tout en admirant les détails du bureau de cèdre. Saxonne raconta comment ils s'étaient rencontrés avec Clara et Jack Hastings sur leur yacht et au cours de leur tournée dans l'Oregon. Mme Hale leur apprit qu'ils étaient repartis, après avoir embarqué leurs chevaux à Vancouver pour les renvoyer chez eux, eux-mêmes avaient pris le Canadian Pacific pour aller en Angleterre. Mme Hale connaissait la mère de Saxonne, ou plutôt ses poèmes. Elle lui montra non seulement l'*Histoire des Collections*, mais un lourd album contenant plusieurs poésies de sa mère que Saxonne n'avait jamais vues. C'était une charmante poétesse, remarqua Mme Hale; mais bien d'autres avaient chanté en cet âge d'or, et étaient tombés dans l'oubli. Il n'y avait pas à cette époque une légion de revues, et la plupart de ces poèmes avaient sombré dans les journaux locaux.

Elle raconta comment Jack Hastings était tombé amoureux de Clara, puis, au cours d'une visite à Trillium Covert, s'était épris également de la vallée de la Sonoma et y avait acheté une magnifique résidence avec un ranch, où cependant on ne les voyait guère, car ils étaient presque toujours par monts et par vaux. Mme Hale parla ensuite de son propre voyage à travers les plaines, qu'elle avait accompli tout enfant, vers le milieu du siècle dernier; comme Mme Mortimer, elle connaissait les détails du combat de Little Meadow et le massacre du convoi d'émigrants dont le père de Billy avait été le seul survivant.

- Ainsi, conclut Saxonne une heure plus tard, nous avons passé trois années en quête de notre vallée de la lune, et voilà que nous l'avons trouvée.

- La Vallée de Lune? demanda Mme Hale. Vous la connaissiez donc dès le début? Alors pourquoi êtes-vous restés si longtemps en route?

- Non, nous ne la connaissions pas. Nous sommes partis à l'aveuglette pour la chercher. Mark Hall appelait cela notre pèlerinage, et nous taquinait en disant que nous devrions porter de longs bâtons recourbés, et que nous saurions quand notre but serait atteint, parce que ces bâtons se mettraient à fleurir. Il riait de toutes les bonnes choses que nous prétendions trouver, et un soir il me

mena dehors et me montra la lune dans un télescope, affirmant que c'était le seul endroit où découvrir une vallée si merveilleuse. Il voulait dire que notre imagination se perdait dans la lune, mais nous avons adopté le nom et nous avons continué à chercher l'endroit.

— Quelle coïncidence ! s'écria Mme Hale. Car c'est ici vraiment la Vallée de la Lune.

— Je le sais, dit Saxonne avec une tranquille assurance. Il y a ici tout ce que nous désirions.

— Mais vous ne me comprenez pas, chère amie. Ceci est bien la Vallée de la Lune. C'est la vallée de la Sonoma. Or Sonoma est un mot indien qui veut dire Vallée de la Lune. C'est le nom que lui avaient donné les Peaux-Rouges bien des siècles avant l'arrivée des Blancs. Et nous, qui l'aimons, nous l'appelons toujours ainsi.

Saxonne se rappela alors les mystérieuses allusions déjà faites à ce sujet par M. et Mme Hastings, et la conversation dériva jusqu'au moment où Billy, qui commençait à s'agiter, s'éclaircit résolument la gorge et dit :

— Nous voudrions savoir tout ce qui concerne cette ferme située de l'autre côté du Creek. Quel en est le propriétaire, est-il disposé à la vendre, où peut-on le trouver et ainsi de suite ?

Mme Hale se leva.

— Allons voir Edmond, dit-elle, prenant Saxonne par la main pour la conduire.

— Ma parole ! s'écria Billy, qui les dominait de haut. Je trouvais Saxonne petite. Mais elle en fait deux comme vous.

— C'est que vous êtes si grand ! dit la petite femme en riant. Mais Edmond vous dépasse encore, et il est plus large d'épaules.

Ils traversèrent un vestibule clair et aperçurent ce superbe époux en train de lire, allongé dans un immense fauteuil à bascule, près duquel s'en trouvait un autre tout petit, émaillé de rouge, vraie berceuse de bébé. Etendu tout le long de sa cuisse, la tête posée sur son genou et les yeux fixés sur le feu qui couvait dans la cheminée, se cramponnait un chat rayé, de grosseur invraisemblable, qui tourna la tête, comme son maître, pour accueillir les nouveaux venus. Saxonne ressentit encore une fois la bénédiction fixée à demeure sur ce visage, dans ces yeux et dans ces mains vers lesquelles son regard s'abaissa involontairement ; et encore une fois elle fut impressionnée de leur délicatesse. C'étaient des mains d'amour, les mains d'un type

d'homme dont elle n'avait jamais soupçonné l'existence. Aucun membre de la bande joyeuse du Carmel ne pouvait le lui faire pressentir. Ceux-là étaient des artistes; celui-ci était le savant, le philosophe: aux uns les passions de la jeunesse et toute sa folle révolte, à l'autre la bienveillance de la sagesse. Parmi toutes les amertumes, ces douces mains n'avaient trié que les douceurs de la vie. Si sincèrement qu'elle aimât les Carmélites, elle frissonna en se demandant ce que deviendraient certains d'entre eux quand ils auraient l'âge de ce vieillard, et particulièrement le critique dramatique et l'homme de fer.

— Voici ces chers enfants, Edmond, dit Mme Hale. Croirais-tu qu'ils veulent acheter la ferme des Madroños! Ils l'ont cherchée pendant trois ans... et j'ai oublié de leur dire que nous avons passé dix années à chercher Trillium Covert. Raconte-leur tout cela. Sûrement M. Naismith est toujours disposé à vendre.

Ils s'assirent sur des chaises simples et massives, tandis que Mme Hale se nichait dans le minuscule fauteuil de rotin à côté de la grande berceuse, sa main délicate blottie dans celle d'Edmond. Saxonne, tout en suivant la conversation, parcourait des yeux ce sévère appartement rempli de livres. Elle commençait à comprendre comment une simple structure de bois et de pierre peut exprimer l'esprit de celui qui la conçoit et l'exécute. Ces mains fines avaient fait tout cela, même les meubles, songea-t-elle en promenant ses regards du bureau au fauteuil, de la table de travail jusqu'au grand pupitre de lecture disposé près du lit dans la chambre voisine, où elle entrevoyait une lampe à abat-jour vert et des piles bien rangées de revues et de livres.

— Quant à l'affaire de la ferme des Madroños, rien n'était plus simple, disait-il. Le vieux Naismith voulait la vendre. Depuis cinq ans il cherchait à s'en débarrasser, depuis qu'il avait entrepris de mettre en bouteilles les eaux minérales qui jaillissaient plus bas dans la vallée. Il était heureux qu'il fût le propriétaire de cette ferme, car presque toutes les autres terres du voisinage étaient en possession d'un Français, un ancien colon, qui n'aurait pas voulu s'en démunir d'un pied. Celui-là était un paysan, qui poussait la passion traditionnelle du paysan pour la terre jusqu'à l'obsession malade. C'était un avare jaloux de son bien. Dépourvu de capacités professionnelles, vieux et obstiné, il végétait sur sa terre, et tout le

monde se demandait ce qui arriverait en premier lieu, sa mort ou sa faillite.

Naismith avait fixé à cinquante dollars l'acre le prix de vente de la ferme des Madroños. Sa contenance étant de vingt acres, cela faisait mille dollars. Comme placement agricole, on n'y gagnerait rien en employant les anciennes méthodes; mais, comme affaire, l'opération était à tenter. Car le monde extérieur était à la veille de découvrir les vertus de la vallée, et on ne pouvait rêver un meilleur emplacement pour une maison d'été. En tant que lotissement de bonheur et de joie dans un climat magnifique, cela valait mille fois le prix demandé. Et il savait que Naismith accorderait un délai raisonnable pour la plus grosse part du règlement. Edmond leur conseilla de prendre un bail de deux ans, avec option d'achat, le loyer venant en déduction de l'achat s'ils se décidaient à acquérir la ferme. Naismith avait jadis fait des conditions analogues à un Suisse, qui lui payait une rente de dix dollars par mois. Mais sa femme étant morte, le fermier était parti.

M. Hale ne tarda pas à pressentir chez Billy une sorte de restriction dont il ne devinait pas la nature; mais il se renseigna par une série de questions. C'était la hantise des vieux pionniers, le rêve de vastes étendues de terrain, le désir de voir paître ses bestiaux sur toute une rangée de collines, et la conception de cent soixante acres comme un strict minimum.

— Mais, mon cher garçon, vous n'avez pas tant de terrain que cela, dit doucement Edmond. Je vois que vous comprenez la culture intensive: avez-vous jamais songé à l'élevage intensif des chevaux ?

Billy resta bouche bée devant la nouveauté de cette idée. Il la retournait en tous sens, mais ne pouvait voir aucune analogie entre les deux procédés. Un éclair de scepticisme anima ses yeux.

— Je voudrais bien que vous me montriez ça, par exemple ! s'écria-t-il.

Le vieillard sourit doucement.

— Nous allons voir. D'abord, vous n'avez pas besoin de ces vingt acres si ce n'est pour votre agrément. La prairie contient cinq acres. Il ne vous en faut pas plus de deux pour gagner votre vie en vendant des légumes. De fait, vous et votre femme, même en travaillant du matin au soir, ne réussirez pas à cultiver à fond ces deux acres. Restent trois acres. Les sources vous donneront de l'eau en abondance pour les arroser. Ne vous contentez pas d'une fenaïson

par an, comme ces autres fermiers à l'ancienne mode de la vallée. Exploitez votre prairie comme votre potager, par une culture intensive, toute l'année, en plantes fourragères, par l'irrigation, les engrais, les assolements. Ces trois acres-là vous nourriront plus de chevaux que Dieu sait quelle étendue de pâturages non ensemencés, non soignés, abandonnés au petit bonheur. Pensez-y. Je vous prêterai les livres traitant cette question. Je ne puis pas estimer d'avance le rendement de vos récoltes, et je ne sais même pas ce que consomme un cheval: cela, c'est votre affaire. Mais je suis certain que, même en prenant un homme pour vous remplacer et aider votre femme à cultiver ses deux acres de potager, quand vous posséderez le nombre de chevaux que pourront nourrir vos trois acres fourragères, vous aurez sur les bras assez d'ouvrage. Alors il sera temps de chercher d'autre terrain pour nourrir plus de chevaux et accroître votre richesse, si c'est dans cette voie que vous pensez trouver le bonheur.

Billy comprenait. Dans son enthousiasme il s'écria:

— Vous êtes un fameux fermier, vous !

Edmond sourit et regarda sa femme.

— Donne-lui ton avis là-dessus, Annette.

Les yeux bleus de la petite femme étincelèrent.

— Lui, le cher homme, il ne met jamais la main à la pioche. Il n'a jamais cultivé de sa vie. Mais *il sait*. (Elle indiqua d'un geste les murs couverts de livres.) Il est étudiant en *progrès*. Il se tient au courant de tout le bien accompli sous le soleil. Son plaisir est de lire, ou de travailler le bois.

— N'oublie pas Dulcie, remarqua gentiment Edmond.

— Oui, ou de soigner Dulcie, dit Annette en riant. Dulcie, c'est notre vache. Et la grosse question pour Jack Hastings est de décider qui des deux, entre Edmond et Dulcie, raffole le plus de l'autre. Quand Edmond va à San Francisco, Dulcie est malheureuse comme les pierres: Edmond aussi, jusqu'à son retour. Oh, Dulcie m'a inspiré de sérieux accès de jalousie ! Mais je dois avouer qu'il la comprend mieux que personne.

— C'est le seul sujet pratique que je connaisse par expérience personnelle, affirma Edmond. Je fais autorité en matière de vaches de Jersey, et vous pourrez me consulter là-dessus en toute confiance.

Il se leva et se dirigea vers sa bibliothèque. Ils purent voir alors quel homme magnifique c'était. Il s'arrêta, un livre à la main, pour

répondre à une question de Saxonne. Non, il n'y avait pas de moustiques: cependant, au cours d'un été où le vent du sud avait soufflé pendant dix jours, exemple sans précédent, quelques-uns de ces diptères avaient été apportés jusqu'ici de la baie de San Pablo... Quant au brouillard, c'est lui qui était le créateur de la vallée. Et dans cette situation à l'abri derrière le mont Sonoma, les brouillards se manifestaient presque toujours dans les couches supérieures. Balayés par le vent de l'Océan à quarante miles de distance, ils venaient se heurter à la montagne, et des courants ascendants les rejetaient à une grande hauteur... Autre chose: Trillium Covert et la ferme des Madroños se trouvaient heureusement inclus dans une étroite zone thermique, où, lors des matinées de gel hivernal, la température restait toujours de plusieurs degrés supérieure à celle du reste de la vallée. De fait, les gelées étaient très rares dans cette zone, et la preuve, c'est qu'on y cultivait avec succès certaines espèces d'orangers et de citronniers.

Edmond continua à chercher parmi ses livres jusqu'à ce qu'il en eût mis de côté un nombre assez considérable. Il ouvrit celui qui se trouvait au sommet de la pile: *Trois Acres et la Liberté*, de Bolton Hall, et leur lut l'histoire d'un homme qui couvrait annuellement un parcours de six cent cinquante miles en cultivant d'après les anciennes méthodes une propriété de vingt acres, où il récoltait trois mille boisseaux de pommes de terre médiocres, en parallèle avec celle d'un fermier moderne qui, cultivant cinq acres seulement, n'accomplissait qu'un trajet de deux cents miles pour produire trois mille boisseaux de pommes de terre de primeur et de choix, qui lui rapportaient plusieurs fois le prix reçu par l'autre.

Saxonne prit les livres prêtés par Edmond, et tout en les entassant sur les bras de Billy, elle lut les titres. C'étaient: *les Fruits de la Californie* de Wickson, *les Légumes de la Californie* de Wickson, *les Engrais* de Brooks, *les Volailles de la ferme* de King, *Champs, Usines et Boutiques* de Kropotkine, et le n° 22 du *Bulletin du fermier sur l'alimentation des animaux de la ferme*.

— Vous viendrez en chercher d'autres quand il vous plaira, lui dit-il. J'ai des centaines de volumes sur l'entretien des fermes, et je reçois toutes les revues agricoles... Et il faudra venir faire connaissance de Dulcie dès que vous en aurez le temps, leur cria-t-il du seuil de la porte.

CHAPITRE XIX

Mme Mortimer arriva chargée de catalogues de semences et de livres agricoles, et trouva Saxonne plongée dans les volumes déjà prêtés par Edmond. Saxonne lui fit faire le tour de la propriété, et la visiteuse se montra enchantée de toutes choses, y compris le prix de location et la promesse de vente.

- Et maintenant, dit-elle, voyons ce qu'il y a à faire. Asseyez-vous tous les deux. Ceci est un conseil de guerre, et s'il y a une personne au monde qui puisse vous donner un avis, c'est moi: ce devrait être moi. Quelqu'un qui a réorganisé et recatalogué la bibliothèque d'une grande ville est capable de vous mettre en train, vous autres jeunes gens, en un clin d'œil. Alors, par où commençons-nous ?

Elle s'arrêta pour prendre haleine et réfléchir.

- D'abord, la ferme des Madroños est une bonne affaire. Je m'y connais en terrain, en beauté et en climat. La ferme des Madroños est une mine d'or. Il y a une fortune dans cette prairie. Le labourage... Je vous en parlerai plus tard. Avant tout, voilà la terre. Ensuite, qu'allez-vous lui faire rapporter? De quoi vous nourrir? C'est cela. Des légumes? Naturellement. Qu'en ferez-vous quand ils auront poussé? Vous les vendrez. A qui?... Ecoutez, faites comme moi, supprimez les intermédiaires. Vendez directement aux consommateurs. Tambourinez pour vous faire une clientèle. Savez-vous ce que j'ai vu par la portière du wagon, en remontant la vallée, à quelques miles seulement d'ici? Des hôtels, des établissements d'eaux minérales, des stations d'été et d'hiver, de la population, un marché. Qui alimente ce marché? J'ai cherché en vain des cultures maraîchères... Billy, attellez vos chevaux et soyez prêt immédiatement après dîner à nous emmener faire un tour, Saxonne et moi. Ne vous préoccupez pas d'autre chose: le reste attendra. A

quoi bon partir pour une destination dont on n'a pas l'adresse ? Nous allons chercher l'adresse tantôt. Alors vous saurez où *que* vous en êtes. (Le mot *que* était une concession faite à Billy dans un sourire.)

Cependant Saxonne ne les accompagna pas. Il y avait trop à faire pour nettoyer cette maison depuis longtemps abandonnée et préparer un lit à Mme Mortimer. Et l'heure du souper était passée depuis longtemps quand celle-ci rentra avec Billy.

— Enfants de la chance, vous en avez une veine ! s'écria-t-elle immédiatement. Cette vallée commence précisément à s'éveiller. Voilà votre marché trouvé, et pas un rival dans le pays. Je pensais bien que c'étaient des stations nouvelles, Caliente, les sources chaudes de Boyes, El Verano, et il y en a comme cela sur toute la ligne. Il y a aussi trois petits hôtels à Glen Ellen, à votre porte. J'ai causé avec tous les propriétaires et gérants.

— C'est une fée, déclara Billy avec admiration. Elle affronterait Dieu le Père pour lui proposer une affaire. J'aurais voulu que tu la voies.

Mme Mortimer encaissa le compliment et continua sans perdre de temps :

— Et d'où viennent tous les légumes ? Des charrettes les apportent de douze à quinze miles de distance, de Santa Rosa et même de Sonoma. C'est là que sont les fermes maraîchères les plus voisines, et quand elles font défaut, ce qui arrive souvent, m'a-t-on dit, pour fournir à une demande croissante, les patrons sont obligés de faire venir leurs légumes à grande vitesse de San Francisco même ! Je leur ai présenté Billy. Ils ont pris l'engagement d'encourager l'industrie locale. En outre, ça vaudra mieux pour eux. Vous pouvez leur livrer des légumes d'aussi bonne qualité au même prix, mais tâchez qu'ils soient meilleurs et plus frais ; et n'oubliez pas que la livraison vous coûtera moins cher, en vertu du moindre transport.

Pas de truc d'œufs du jour, ici : pas de confitures ni de gelées. Cependant il y a des tas d'endroits sur ce plateau où vous ne pourrez pas faire pousser des légumes. Demain matin je vous aiderai à choisir l'emplacement des poulaillers. En outre, il y a une affaire de chapons possible pour le marché de San Francisco. Vous commencerez en petit, ce sera d'abord une entreprise secondaire. Je vous en reparlerai plus tard et je vous enverrai les livres nécessaires. Il faut employer votre cerveau et laisser la besogne à d'autres. Je voudrais que vous

comprenez bien cela. Les gages des directeurs sont toujours plus élevés que ceux des travailleurs. Il faut tenir des livres, il faut savoir où vous en êtes, il faut connaître ce qui rapporte et ce qui ne rapporte pas, et ce qui paie le mieux. Vos livres vous le diront. Je vous montrerai tout cela en temps et lieu.

— Quand on pense !... Tout ça sur deux acres ! murmura Billy.

Mme Mortimer le regarda vivement.

— Deux acres ! Allez raconter cela à votre grand-mère, dit-elle âprement. Cinq acres. Et encore il n'y aura pas de quoi satisfaire votre clientèle. Quant à vous, mon garçon, dès que les premières pluies vont venir, vous aurez de l'ouvrage par-dessus la tête, avec vos chevaux, pour drainer cette prairie. Demain nous établirons les détails de ces plans. Il y a encore cette affaire d'arbustes fruitiers à planter sur la terrasse, avec les vignes de treille qui donnent les meilleurs raisins : ces grappes-là atteignent des prix de fantaisie. Il faudra aussi des mûres, mais ne vous lancez pas dans les fraises. C'est tout un métier à part. Ce n'est pas comme les vignes, vous savez ! J'ai examiné le verger : il est satisfaisant comme point de départ. Plus tard nous nous occuperons de la taille et des greffes...

— Mais Billy voulait se réserver trois acres de prairie, put enfin placer Saxonne.

— Pourquoi faire ?

— Pour faire pousser du foin et autres fourrages en vue de l'élevage des chevaux.

— Vous achèterez cela avec une partie des bénéfices que vous tirerez de ces trois acres, décida sur-le-champ Mme Mortimer.

Billy avala sa salive et s'entraîna de nouveau à la pratique du renoncement.

— Très bien, dit-il avec un héroïque entrain. A votre guise. Nous nous en tiendrons aux légumes.

Pendant les quelques jours que dura la visite de Mme Mortimer, Billy laissa les deux femmes arranger les choses entre elles. Oakland était entrée dans une période d'activité fiévreuse, et des écuries de l'Ouest était venue une lettre demandant en toute hâte un supplément de chevaux. Billy était donc dehors de l'aube à la nuit, parcourant tout le voisinage pour trouver de jeunes animaux de trait. Cette circonstance lui permit, dès le début, de faire connaissance à fond avec sa vallée. En même temps, son ancien patron cherchait à se

défaire d'un lot de juments dont les pieds avaient été abîmés sur les durs pavés de la ville, et lui offrait le premier choix à des prix de faveur. C'étaient de bonnes bêtes, dont il pouvait apprécier la valeur, les ayant connues jadis. Sur la terre molle de la campagne, après un repos préliminaire au pâturage avec les pieds déferrés, elles ne tarderaient pas à se retrouver en forme. Elles ne feraient jamais plus l'affaire dans des rues pavées, mais elles fourniraient des années de bon travail à la ferme. Et pour l'élevage... ! Mais il ne pouvait se permettre de les acheter en ce moment. Il soutint contre lui-même une lutte violente et secrète, dont il ne dit rien, même à Saxonne.

Le soir, il s'asseyait dans la cuisine et se mettait à fumer, écoutant les femmes parler de tout ce qu'elles avaient fait ou projeté dans la journée. Les chevaux de bonne espèce étaient difficiles à acheter : selon son expression, les fermiers souffraient de s'en séparer comme si on leur eût arraché une dent, en dépit du fait qu'il avait été autorisé à majorer les cotes d'achat de cinquante dollars. Malgré l'avènement de l'automobile, la valeur des animaux de trait lourds continuait à monter. De si loin que se souvint Billy, le renchérissement des grosses bêtes de somme avait constamment progressé. A la suite du grand tremblement de terre, les prix avaient fait un bond formidable ; et, depuis, ils n'avaient jamais diminué.

— Billy, vous gagnez plus d'argent comme maquignon que comme laboureur ordinaire, n'est-ce pas ? demanda Mme Mortimer. Très bien, alors. Ne vous occupez pas de drainer la prairie, ni de labourer, ni de rien de tout cela. Continuez à acheter les chevaux. Travaillez avec votre cervelle. Mais sur vos bénéfices vous voudrez bien payer les gages d'un ouvrier agricole pour les légumes de Saxonne. Ce sera un placement sûr et qui rapportera vite.

— Certainement, dit-il. C'est uniquement pour cela qu'on loue des gens, pour leur faire rapporter de l'argent. Mais je me demande comment Saxonne et un homme pourront venir à bout de ces cinq acres, quand M. Hale disait l'autre jour qu'elle et moi ne pourrions suffire à faire tout le travail nécessaire sur deux acres.

— Saxonne ne travaillera pas, répliqua Mme Mortimer. M'avez-vous vue travailler à San Jose ? Saxonne va se servir de sa cervelle. Il serait temps que vous compreniez bien cela. Un dollar et demi par jour, voilà ce que gagnent les personnes qui n'emploient pas leur cervelle. Et elle ne se contenterait pas d'un dollar et demi par

jour. Maintenant écoutez. J'ai causé longuement avec M. Hale cet après-midi. Il dit qu'il n'y a pas dans cette vallée d'ouvriers agricoles vraiment capables.

Je le sais, interrompit Billy. Tous les bons travailleurs s'en vont dans les villes. C'est seulement le rebut qui reste là. Et s'il en reste de bons, ils ne travaillent pas comme salariés.

— C'est littéralement vrai. Eh bien, écoutez-moi, mes enfants. Je le savais, et j'en ai parlé à M. Hale. Il est disposé à faire des démarches en votre faveur. Il connaît parfaitement la marche à suivre, et est en rapport avec le directeur de San Quentin. En un mot, on vous confiera sur parole deux prisonniers de bonne conduite, que vous emploierez comme jardiniers. Il y a là des tas de Chinois et d'Italiens, qui sont les meilleurs agriculteurs du monde. Vous ferez d'une pierre deux coups, et vous rendrez service à ces pauvres diables en même temps qu'à vous-mêmes.

Saxonne hésitait, un peu alarmée, tandis que Billy réfléchissait gravement à la question.

— Vous connaissez John, l'homme à tout faire de M. Hale; comment le trouvez-vous? demanda Mme Mortimer.

— Oh, je pensais aujourd'hui même que je serais contente de trouver quelqu'un comme celui-là, dit vivement Saxonne. Il est très convenable, et si dévoué! M. Hale m'a dit de lui tout le bien possible.

— Il y a une chose qu'il ne vous a pas dite, déclara Mme Mortimer en souriant. John est un condamné placé sur parole. Voilà vingt-huit ans, dans un accès de colère, il a tué un homme au cours d'une querelle à propos de soixante-cinq cents. Vous vous rappelez Louis, le vieux Français employé chez moi? C'en est un autre. Ainsi la question est réglée. Quand vos deux convicts viendront, naturellement il faut leur payer un salaire raisonnable et avoir soin de les prendre de même nationalité, deux Chinois ou deux Italiens. John les aidera, avec les conseils de M. Hale, à se bâtir une petite cabane, dont nous allons choisir l'emplacement. Et malgré cela, quand votre ferme sera en plein rapport, il vous faudra encore de l'aide étrangère. Mais d'ici là vous n'avez qu'à tenir vos yeux bien ouverts en vous baladant dans votre vallée.

Le lendemain soir, Billy ne rentra pas, mais à neuf heures un jeune garçon à cheval venant de Glen Ellen apporta un télégramme.

Billy l'avait expédié du comté de Lake, où il cherchait des chevaux pour Oakland.

Ce ne fut que le troisième soir qu'il revint à la maison, épuisé, mais avec une expression de fierté mal dissimulée.

— Que diable avez-vous fait pendant ces trois jours ? demanda Mme Mortimer.

— Je me suis servi de ma cervelle, affirma-t-il posément. J'ai fait d'une pierre deux coups, et je crois que j'ai abattu toute une nichée. J'ai eu vent de l'affaire à Lawndale, et je dois vous dire que Hazel et Hattie étaient un peu fourbues quand je les ai remisées à Calistoga pour prendre la diligence de Sainte-Hélène. Je me suis trouvé sur place au bon moment, et j'ai harponné tout le paquet, huit chevaux monstres, l'équipage complet d'un charretier de montagne. Ce sont des animaux jeunes, sains comme argent comptant, et dont le plus léger pèse plus de quinze cents livres. Je les ai embarqués la nuit dernière à Calistoga. Et ce n'est pas tout... Avant cela, la premier jour, à Lawndale, j'avais vu le type qui a le contrat de transports pour la carrière de grès à pavés. Lui vendre des chevaux ! Il voulait en acheter. Il lui en fallait à tout prix : il en aurait même loué, m'a-t-il dit.

— Et tu lui as expédié les huit que tu as achetés ? s'écria Saxonne.

Tu n'y es pas. Ces huit-là, c'est avec l'argent d'Oakland que je les avais achetés, et c'est à Oakland que je les ai envoyés. Mais j'ai télégraphié au transporteur de Lawndale, et il s'est engagé à me payer un demi-dollar de louage par jour pour chaque cheval de trait que je pourrais lui procurer, jusqu'à une demi-douzaine. Alors j'ai télégraphié au patron, le priant de m'expédier six juments à pieds sensibles, choisies par Bud Strothers et de les porter en compte sur ma commission. Bud est au courant de ce que je manigance. Dès qu'elles arriveront, je leur enlève les fers. Deux semaines au pâturage, puis elles s'en iront à Lawndale. Elles peuvent faire le travail. Il ne s'agit que de traîner des charges à la descente et sur route molle jusqu'au chemin de fer. Un demi-dollar pièce, ça fait trois dollars qu'elles me rapporteront pour chacun des six jours de la semaine. Je n'ai ni à les nourrir, ni à les ferrer, rien d'autre à faire qu'ouvrir l'œil pour veiller à ce qu'elles soient bien traitées. Trois dollars par jour, hein ! Il me semble que ça suffit pour payer un couple d'hommes à un dollar et demi au service de Saxonne, à moins qu'elle ne les fasse

LA VALLÉE DE LA LUNE

travailler le dimanche. Euh ! la Vallée de la Lune ! M'est avis que nous porterons des bijoux avant longtemps. Bon sang ! Un homme pourrait vivre en ville pendant mille ans sans rencontrer de chances pareilles. C'est plus fort que la loterie chinoise.

Il se leva.

— Je vais donner à boire et à manger à Hazel et Hattie, et changer leur litière. Je mangerai tout de suite en rentrant.

Les deux femmes se regardaient avec des yeux brillants, chacune sur le point de prendre la parole, quand Billy revint à la porte et avança la tête dans l'entrebâillement.

— Il y a une chose que vous n'avez peut-être pas comprise, dit-il. J'empoche ces trois dollars par jour ; mais en outre, les six juments *m'appartiennent*. Elles sont à moi. Vous saisissez ?

CHAPITRE XX

Avant de partir, Mme Mortimer leur dit qu'elle allait s'occuper un peu d'eux, et, en fait, elle revint plusieurs fois pendant l'hiver leur donner des conseils, et apprendre à Saxonne comment doser ses récoltes pour le petit marché immédiat, pour celui du printemps, qui était un peu plus conséquent, et pour le marché d'été, où elle pourrait vendre pratiquement toute sa production, et devrait même ne plus pouvoir répondre à la demande. Entre-temps, Hazel et Hattie servaient, à leurs moments perdus, à débarrasser le fumier de Glen Ellen, dont les basses-cours n'avaient jamais été aussi propres. Et, sur les conseils de Mme Mortimer, on avait acheté une assez grosse quantité d'engrais, à la station de chemin de fer.

Les prisonniers sur parole étaient chinois, tous deux avaient longtemps servi en prison, et étaient âgés — mais leur travail quotidien était très satisfaisant, aux dires de Mme Mortimer. Gow Yunn avait eu, vingt années auparavant, la responsabilité du potager de l'un des grands parcs de l'Etat de Menlo, et tous ses malheurs s'étaient abattus sur lui à la suite d'une partie de fan-tan, dans le quartier chinois de la ville de Redwood. Son compagnon, Chan Chi, avait été l'un des experts du maniement du couteau, pendant les bagarres meurtrières du vieux San Francisco, mais un quart de siècle de la discipline des jardins potagers des prisons lui avait adouci le sang, et la binette avait remplacé le poignard entre ses mains adroites. Ces deux aides étaient arrivés comme la manne du Seigneur à Glen Ellen, et avaient été réceptionnés par le shérif local. En compensation, celui-ci envoyait sur leur compte un rapport mensuel aux autorités des prisons, et Saxonne devait elle aussi faire tous les mois un compte rendu sur eux.

Au début, elle était terrorisée à l'idée qu'ils puissent lui couper la

gorge, et puis elle n'y pensa plus. Le glaive de la loi était suspendu au-dessus de leurs têtes, et le seul fait d'avaler une simple goutte d'alcool les aurait rapidement renvoyés en prison — en fait, ils n'avaient pas le droit de bouger, et lorsque le vieux Gow Yunn devait aller à San Francisco pour y signer quelques papiers devant les gens du consulat chinois, il fallait d'abord en demander bien à l'avance l'autorisation à San Quentin. Ni l'un ni l'autre des deux hommes n'étaient d'un tempérament méchant, et si Saxonne avait d'abord eu peur d'être la patronne de ces deux prisonniers, elle avait trouvé par la suite bien agréable de travailler avec eux. Naturellement, elle leur disait ce qu'ils avaient à faire, mais ils savaient très bien comment il fallait s'y prendre, et à leur contact, elle apprit un tas de trucs et d'astuces sur l'art du jardinage. Elle se rendit rapidement compte que, si elle avait dû compter sur la main-d'œuvre locale, elle n'y serait jamais arrivée.

Un peu plus tard, elle n'eut plus peur de tout, car elle n'était plus seule. Ayant fait le tour de la question, elle s'aperçut rapidement qu'elle ne pourrait suffire à surveiller le travail que faisaient les Chinois à l'extérieur de la maison, et accomplir les tâches domestiques usuelles. Elle écrivit donc à Ukiah, à cette veuve pleine d'allant qui habitait la maison voisine de la leur, et s'occupait de leur linge. Elle avait tout de suite répondu qu'elle arrivait. Mme Paul était plutôt boulotte avec ses cent kilos et sa petite taille, mais elle était infatigable et n'avait peur de rien. Selon Billy, un seul de ses bras puissants aurait suffi à régler le compte des deux Chinois en question, si besoin s'en était fait sentir. Elle arriva avec son fils, un garçon de la campagne qui devait avoir seize ans, et qui avait quelques connaissances en chevaux et pouvait traire Hilda, la jolie vache jersey qui avait passé avec succès l'examen scrupuleux d'Edmond. Mais il y avait une seule chose sur laquelle Saxonne insistait, elle voulait elle-même laver son propre linge :

— Quand je ne serai même plus bonne à cela, dit-elle à Billy, prends la bêche qui se trouve à Wild Water et creuse un grand trou, et jette-moi dedans. C'est qu'il sera vraiment grand temps de m'enterrer.

Ce fut tout à fait au début du ranch Madroños, au moment de la seconde visite de Mme Mortimer à la ferme, que Billy revint avec un chargement de tuyaux, et fit venir l'eau à la maison, au poulailler et

à la basse-cour. Il la tirait d'un vieux réservoir qu'il avait installé dans la source, derrière la maison.

— J'ai quand même de bonnes idées. J'étais en train de regarder, l'autre soir, une femme qui transportait de l'eau, de l'autre côté de la vallée, et qui marchait deux cents mètres pour aller de la source à sa maison, et je me suis mis à faire des comptes. J'ai évalué à trois ses parcours quotidiens, et à un peu plus les jours de grande lessive. Tu ne peux pas savoir le nombre de kilomètres qu'elle passe toutes les années à trimbaler son eau: plus de deux cents kilomètres! Tu te rends compte! Plus de deux cents kilomètres! Je lui ai demandé depuis combien de temps elle s'était installée ici, et elle m'a dit que ça faisait vingt et un ans — fais toi-même la multiplication: ça fait plus de quatre mille kilomètres parcourus, tout ça pour économiser deux cents mètres de tuyaux. Est-ce que ça ne te révolte pas?

J'ai l'intention de faire mieux, et d'installer une douche et une pompe à eau, dès que j'en aurai les moyens. Dis-moi, Saxonne, tu connais ce petit terrain au carrefour de la Wild Water et de la Sonoma? Ça doit bien faire un petit acre, et ça m'appartient, tu entends, ça m'appartient! Pas question que tu ailles y marcher dessus, parce que c'est mon herbe! Eh bien, je m'en vais remonter le courant le plus haut possible, et m'installer une pompe. J'en connais une qui ne sert à rien, et que je pourrais avoir pour une dizaine de dollars, et avec elle, je pomperais bien plus d'eau que je n'en aurais besoin. C'est là que je pourrais faire pousser de la belle luzerne, et tu seras toi-même bien épatée! J'aurais alors besoin d'un nouveau cheval pour me rendre à ma pompe, parce que tu te sers tellement de Hazel et de Hattie que je ne les vois jamais avant que tu aies fini de livrer tes légumes. Cette belle luzerne nous aidera, naturellement, à nourrir notre troisième cheval.

Mais Billy devait oublier sa luzerne pendant quelque temps, à la suite de problèmes bien plus graves. Ce furent les ennuis qui arrivèrent les premiers. Il avait reçu plusieurs centaines de dollars depuis son installation dans la vallée de la Sonoma, et pas mal de commissions — tout ça était parti comme nuage de fumée dans les améliorations de la maison. Il recevait dix-huit dollars de la location de ses chevaux: ils passaient tous à payer les salaires. Et il ne pouvait même plus songer à acheter le nouveau cheval qui lui aurait été nécessaire pour s'en aller acheter d'autres chevaux. Mais il s'en était

tiré en faisant marcher sa cervelle, et en faisant d'une pierre deux coups: il prit des poulains pour leur apprendre à marcher, et ces poulains le conduisaient là où il savait qu'il y avait des chevaux à dénicher.

Tout n'allait pas si mal que ça. Mais une nouvelle circulaire administrative en provenance de San Francisco avait demandé d'économiser, et son premier effet avait été d'arrêter tous les travaux de réfection des rues. Cela voulait dire à brève échéance la fermeture de la carrière de Lawndale, qui était la source la plus importante de l'extraction des pavés. Non seulement on lui rendrait les six chevaux, mais il lui faudrait encore les nourrir. Il ne savait pas du tout, dans ces conditions, comment il pourrait payer Mme Paul, Gow Yunn et Chan Chi.

— J'ai bien l'impression que nous avons les yeux plus gros que le ventre, avoua-t-il à Saxonne.

Mais ce soir-là, quand il revint à la maison, il y avait sur son visage une indicible expression de joie, et Saxonne était heureuse, elle aussi.

— Tout est arrangé, lui dit-elle, comme elle entra dans la cour où il débridait un poulain fatigué mais rétif. J'ai parlé à tous les trois, et ils sont tout à fait d'accord pour que nous les payions avec quelque retard. Dans une semaine, je recommence mes livraisons de légumes avec Hazel et Hattie, et l'argent devrait recommencer à entrer, ce qui devrait rétablir l'équilibre sur mes livres de comptes. Et — oh ! Billy, tu ne te douteras jamais ! — le vieux Gow Yunn a un compte en banque, et il est venu me voir un peu après que nous eûmes parlé de tout cela — je pense qu'il a dû retourner tout ça dans sa tête — pour me proposer de me prêter quatre cents dollars. Qu'est-ce que tu en penses ?

— S'il était vraiment Chinois, je ne serais pas bien fier de lui emprunter cette somme, mais il est presque blanc maintenant, et ça pourrait m'arranger. Vois-tu, j'ai fait un tas de choses depuis ce matin, et j'ai été si occupé que je n'ai même pas trouvé le temps de grignoter un morceau.

— Tu as encore fait travailler tes méninges ? dit-elle en éclatant de rire.

— Appelle ça comme tu voudras, lui répondit-il en mêlant son rire au sien. J'ai dépensé de l'argent comme s'il en pleuvait.

— Mais tu n'en as pas du tout, fit-elle.

— Je jouis d'une certaine réputation dans cette vallée, si tu veux tout savoir, se rengorgea-t-il, et je m'en suis bigrement bien servi cet après-midi. Devine !

— Tu as acheté un cheval de selle ?

Il éclata de rire, effrayant le cheval qui fit un mouvement pour partir. Lui le souleva du sol en l'empoignant par le cou et les naseaux.

— Ecoute, essaye vraiment de deviner, lui dit-il en reposant le cheval par terre. Celui-ci commençait à le regarder d'un certain air tout rempli d'effroi.

— Bon, alors tu as acheté deux chevaux !

— Ah, tu n'as aucune imagination ! Bon, je vais tout t'expliquer. Tu connais Thiercroft — j'ai acheté sa grande charrette pour soixante dollars. J'ai acheté une seconde charrette au forgeron de Kenwood — elle n'est pas en très bon état, mais fera quand même l'affaire — pour quarante dollars. Et enfin, j'ai acheté la charrette de Ping, une vraie merveille, pour soixante-cinq dollars. J'aurais pu l'avoir pour quarante, s'il ne s'était pas rendu compte que j'en avais vraiment envie.

— Mais où as-tu donc pris l'argent, demanda timidement Saxonne. Il ne te restait même pas cent dollars en poche !

— Je viens de te dire que je jouissais dans cette région d'une certaine réputation, et c'est tout à fait vrai. Je n'ai pas dépensé un seul cent d'argent comptant aujourd'hui, sauf pour acheter deux commutateurs dont j'avais besoin, et trois harnais d'occasion, à vingt dollars chacun. Je les ai achetés à l'un des gars qui transportaient des pierres de la carrière, et qui n'en a plus besoin aujourd'hui. Et puis j'ai loué quatre charrettes et quatre attelages, aussi, à un demi-dollar par jour pour chaque cheval, et autant pour chaque charrette, ce qui me fait à rembourser six dollars par jour. Les trois harnais que j'ai achetés sont pour mes six chevaux. Bon... laisse-moi voir... j'ai aussi loué deux granges à Glen Ellen, j'ai commandé cinquante tonnes de foin et un tombereau de son et d'orge à un magasin de Kenwood — dame, il faudra bien que je nourrisse mes quatorze chevaux, que je les ferre, et tout, et tout...

Encore mieux: j'ai engagé sept hommes pour conduire mes attelages, à deux dollars par jour, et, aïe ! Saxonne, qu'est-ce que tu fais !

— Non, dit gravement Saxonne (elle venait de le pincer), tu ne rêves pas. Elle lui tâta le pouls et lui mit la main sur le front, et constata: tu n'as pas de fièvre non plus. Elle se pencha vers sa bouche pour sentir son haleine. Tu n'as pas bu non plus. Bon, continue à me raconter toutes tes histoires... qu'elles soient vraies ou non...

— Ça ne te suffit pas ?

— Non. je veux que tu me dises absolument tout !

— Très bien. Mais je tiens à ce que tu saches, tout d'abord, que le patron pour lequel je travaille à Oakland n'a rien contre moi, je suis un spécialiste, et pour marchander une charrette de légumes, je n'ai pas mon pareil ! Je m'en vais tout te raconter, bien que je ne sache pas pourquoi les habitants de Glen Ellen n'y ont pas pensé avant moi. Peut-être sont-ils en train de dormir ! Personne n'a encore imaginé une chose comme celle-ci dans cette ville ! Ça s'est passé comme cela: tu connais ce projet de briqueterie qu'on se prépare à mettre en chantier pour produire des briques réfractaires ? Eh bien, comme je m'inquiétais du sort des six chevaux qui me seraient rendus, qui non seulement ne me rapporteraient plus rien, mais en plus seraient entièrement à ma charge, je me demandais comment je pourrais les faire travailler, et je pensais à cette briqueterie. Je conduisis mon poney dans le coin, et commençai à parler avec le chimiste japonais qui avait fait toutes les recherches. Il y avait des contremaîtres qui regardaient la terre, et tout ça semblait bien prêt à fonctionner. Je jetai un regard circulaire au-dessus de l'endroit, et me mis à penser. Puis je remontai vers l'endroit où on allait ouvrir l'argilière — tu sais bien, ce truc blanc et laiteux comme de la craie, que nous les avons vus emporter déjà de ce terrain de cent quarante acres avec trois monticules. Il faut emporter ça vers le bas, et il y a à peu près un kilomètre et demi à vue de nez, et deux chevaux peuvent facilement faire ce travail - en réalité, le plus dur sera de monter les charrettes vides jusqu'à l'argilière. J'attachai alors mon poulain, et commençai à compter.

Le chimiste japonais m'avait confié, tout en parlant, que le grand patron et quelques autres huiles de la compagnie devaient arriver par le train du matin, cette même journée. Je n'avais pas envie de faire des discours, mais je pensai que je serais très bien en comité d'accueil, et, quand le train est arrivé en gare, j'étais là, souhaitant le

bonjour à tout le monde au nom des habitants du village — c'était la salutation d'un gars qu'on avait connu autrefois dans l'Oakland, oh oui, un boxeur de troisième zone du nom de... ah, je n'arrive même pas à retrouver son nom... ça me revient maintenant... Big Bill Roberts — c'était comme ça qu'on l'appelait dans le temps, mais aujourd'hui, quand on parle de lui, on dit "Monsieur Roberts".

Bon, comme je te l'ai dit, je leur serrai la main, et partis avec eux à la briqueterie. Chemin faisant, j'écoutais ce qu'ils disaient, et j'appris comment ils avaient l'intention de travailler — c'est alors que je saisis ma chance par les cheveux, et leur fis une proposition. J'avais une peur bleue que la question du transport ait déjà été arrangée, mais je compris immédiatement qu'il n'en était rien quand ils me demandèrent de chiffrer ma proposition. Je savais tous les chiffres par cœur, et les sortis d'un seul coup — le grand patron les nota dans son calepin.

— Nous avons l'intention de commencer grand tout de suite, me dit-il avec un regard perçant. Quel genre d'équipement avez-vous ?

— Moi ? Je n'ai que Hazel et Hattie, et ils sont bien trop petits pour de gros travaux comme ceux que vous envisagez. Mais je puis disposer immédiatement de quatorze chevaux et de sept charrettes, et, si vous en avez besoin de plus, vous n'avez qu'à me le dire.

— Laissez-nous un quart d'heure pour y penser, me dit-il.

— Bien sûr, dis-je très sûr de moi, mais avant tout, il y a deux points importants que je veux discuter immédiatement : d'abord je veux un contrat de deux années, et puis les chiffres que je vous ai donnés ne sont valables qu'à une seule condition. Autrement, il n'y a rien de fait.

— Qu'est-ce que c'est que cette condition ? demanda-t-il.

— Le chantier. Et puisque nous sommes sur les lieux, je vais vous montrer ce que j'en pense.

Ce que je fis. Je lui montrai où j'aurais des difficultés s'ils s'en tenaient à leur plan, et c'était là où la pente était très forte, et où la remontée vers le chantier était trop abrupte. Tout ce que vous devez faire, lui expliquai-je, c'est de construire les soutes une vingtaine de mètres plus haut, de creuser un peu plus la route sur le bord de la colline, et de bâtir un pont d'une dizaine de mètres.

C'est un argument qui lui a été droit au cœur, Saxonne, et tu vois, c'est exactement ce qu'il fallait lui dire. Ils n'avaient pensé qu'à leurs

briques, et moi, j'étais le seul à avoir soulevé cette question de transport.

Je crois bien qu'ils ont discuté plus d'une demi-heure, et moi j'étais là comme un pauvre bougre, un peu comme lorsque j'attendais que tu dises oui quand je t'ai demandée en mariage. Je me remis à lire les chiffres, tout en pensant à ce que je pourrais enlever si besoin en était. Je leur avais donné les prix pratiqués à la ville, et j'étais prêt à les descendre. Puis les voilà qui reviennent.

— Les prix devraient être plus bas à la campagne, dit le gros patron.

— Pas du tout, que je leur répons. Cette vallée ne produit que de la vigne, et il n'est pas question d'y faire pousser du foin ou du fourrage pour les chevaux. Ce qui fait qu'on fait tout venir de la vallée de San Joaquin. Naturellement, on pourrait faire tout venir de San Francisco, où c'est moins cher, mais si on y ajoute les frais de transport, on ne s'y retrouve plus ! et ça devient encore plus cher qu'à la ville !

Cela les rendit perplexes, car c'était vrai, et ils le savaient bien. S'ils avaient abordé la question du salaire des conducteurs, ou bien le prix qu'il faut compter pour ferrer un cheval, j'aurais bien été obligé de baisser mes prétentions, parce qu'il n'y a pas ici de syndicats de transporteurs ou de maréchaux-ferrants, et que les salaires sont plus bas ici. Pas plus tard que cet après-midi, j'ai rencontré le maréchal-ferrant sur la place de la poste, il a revu mon compte et il m'a enlevé vingt-cinq cents sur chaque pose de sabots, bien qu'il y ait un tarif qu'on devrait appliquer. Mais ils n'ont pas pensé à se renseigner, ils n'ont que des briques dans la tête.

Billy mit la main sur la pochette de sa chemise, et en sortit un document qui, visiblement, paraissait être un papier officiel, et le tendit à Saxonne.

— Le voilà, ce contrat ! Il est plein de tous les points sur lesquels nous sommes d'accord, sur tous les prix, et sur toutes les pénalités en cas de non-respect. J'ai vu M. Hale en ville, et le lui ai montré : il m'a dit qu'il était très bien. Le transport, à la carrière, doit finir vendredi soir, cette semaine, et moi, j'ouvre mercredi prochain — je commencerai par monter les charpentes pour les constructions, les briques pour faire les fours, et tout le tremblement. Et quand ils

seront fin prêts pour extraire la glaise, eh bien, c'est moi le type qui m'en vais la leur donner !

Mais je ne t'ai pas dit la meilleure ! Je n'avais pas pu avoir tout de la correspondance entre Kenwood et Lawndale, et en attendant, je me remis à penser à mes chiffres. Tu ne peux pas te douter de ce qui m'est arrivé, même si je te laisse réfléchir pendant un million d'années ! J'ai fait une erreur dans une addition quelque part, et je les ai roulés de dix pour cent, bien plus que je n'en espérais. Parlons un peu d'argent, maintenant. Toutes les fois que tu as besoin de ces deux extras pour t'aider à la cueillette des légumes, tu n'as qu'à venir me le dire, et j'arrangerai ça. Naturellement, il va encore falloir se serrer la ceinture pendant quelques mois, mais emprunte donc à Gow Yunn ces quatre cents dollars, et dis-lui que nous lui verserons un intérêt de huit pour cent et que nous le rembourserons dans trois ou quatre mois.

Lorsque Billy se retira des bras de Saxonne, il fit caracoler le poulain pour l'aguerrir, et arrêta si brusquement que son dos s'en vint heurter le museau du poulain. Il y eut une minute de panique, pendant laquelle l'homme et le cheval ne savaient s'ils devaient avancer ou reculer. Saxonne attendait patiemment, elle savait que Billy venait d'avoir une nouvelle idée :

— Dis donc, dit-il, tu t'y connais, toi, dans les questions de banques et dans les histoires de chèques ?

CHAPITRE XXI

Par une splendide matinée de juin, Billy invita Saxonne à se mettre en tenue d'amazone pour essayer un cheval de selle.

Pas avant dix heures, dit-elle. Alors la charrette sera partie pour la seconde tournée.

Malgré l'extension donnée à ses affaires, et grâce à son activité et à son emploi systématique du temps, il lui restait pas mal de loisirs. Elle pouvait rendre visite aux Hale, et c'était toujours un plaisir pour elle, surtout maintenant que les Hastings étaient de retour et que Clara venait souvent chez sa tante. Saxonne s'épanouissait dans cette atmosphère sympathique. Elle avait commencé à lire, à lire d'une façon intelligente; elle trouvait du temps pour la lecture, pour la confection de ses objets de toilette, et pour Billy, qui l'accompagnait dans de fréquentes excursions.

Billy était encore plus occupé qu'elle, car ses travaux étaient plus vastes et plus divers. En même temps il avait l'œil sur l'écurie de la ferme et les chevaux dont se servait Saxonne. Il était devenu un véritable homme d'affaires. Mme Mortimer avait parcouru ses comptes, examinant les colonnes de dépenses avec une sévère minutie; elle avait découvert quelques fuites insignifiantes, et ses reproches, alliés aux prières de Saxonne, l'avaient plié à la comptabilité. Tous les soirs, après souper, Saxonne et lui mettaient leurs livres à jour. Ensuite, sur le grand fauteuil à dossier mobile qu'il avait insisté pour acheter dès le début de son contrat avec la briqueterie, elle se blottissait dans ses bras et se mettait à jouer de l'ukulélé; ou bien ils causaient longuement de leurs entreprises passées ou futures. Tantôt il lui disait:

— Voilà que je me mêle de politique, Saxonne. Ça rend, je te prie de croire. Si, au printemps prochain, je n'ai pas une douzaine

d'attelages parcourant les routes et ramassant l'argent du comté, je retourne à Oakland demander au patron de me reprendre à son service.

Tantôt Saxonne remarquait de son côté :

— On va décidément ouvrir ce nouvel hôtel entre Caliente et Eldridge. Et il est question d'établir un grand sanatorium au fond de la montagne.

Ou bien encore :

— Billy, maintenant que tu as irrigué cette acre de terre, laisse-la-moi prendre pour mes légumes. Je te la louerai. Tu évalueras toi-même le prix de tout l'alfa que tu peux y faire pousser et je te le paierai au plus haut cours du marché, déduction faite des frais de culture.

— Très bien, prends-la, disait Billy en réprimant un sourire. D'ailleurs j'ai trop à faire pour m'en occuper maintenant.

Prétexte d'une fausseté évidente, puisqu'il venait précisément d'installer la pompe hydraulique et d'irriguer ce terrain.

— Ce sera le plus sage, Billy, disait-elle d'un ton conciliant, car elle savait qu'il s'entêtait plus que jamais dans son rêve de vastes étendues. Inutile de perdre ton temps à faire des expériences sur une malheureuse acre, quand il y a cette propriété de cent quarante acres qui nous attend. Nous l'achèterons si le vieux Chavon vient à mourir. Elle fait partie en réalité de la ferme des Madroños.

— Je ne souhaite la mort de personne, grogna Billy, mais ce bonhomme-là n'en tire rien de bon, il ne fait que l'épuiser en y faisant paître toutes sortes de bêtes pelées. J'ai estimé chaque pouce de ce terrain à sa juste valeur. Il y a bien quarante acres rien que dans les trois champs défrichés, avec de l'eau tant qu'on en veut dans la montagne derrière. Tu serais abasourdie si je te disais quelle quantité de fourrage je pourrais en tirer. Ensuite je compte au moins cinquante acres où je pourrais faire courir mes juments poulinières, un véritable pêle-mêle de prairies, de taillis, de pentes escarpées et ainsi de suite. Les cinquante dernières acres sont tout en fourrés épais, paysages et gibier. Et cette vieille grange en brique séchée au soleil est très bien. Avec un toit neuf elle abriterait autant d'animaux qu'on voudrait pendant le mauvais temps. Et dire que je suis obligé de louer ce maigre champ derrière chez Ping rien que pour faire courir mes bêtes au repos, tandis qu'elles auraient tant de place dans



ardet

cette propriété, si seulement elle était à moi. Je me demande si le vieux Chavon consentirait à la louer.

Ou bien, moins ambitieux, Billy disait :

— Il faut que j'aille à Petaluma demain, Saxonne. Il y a une vente aux enchères au Ranch Atkinson, et j'y ferai peut-être de bonnes affaires.

— Encore des chevaux ?

J'ai besoin d'un attelage lourd pour la nouvelle vigne. Et Barney a une mauvaise douleur à l'épaule, il aura besoin de se reposer un bon bout de temps avant d'être de nouveau en forme. Et Bridget n'est absolument plus en mesure de travailler, je m'en aperçois de jour en jour. Je l'ai fait soigner bien plus que ça n'aurait dû être nécessaire, et le vétérinaire n'y comprend plus rien. Quelques-uns des autres chevaux doivent aussi se reposer. Cette paire de chevaux gris est bonne pour les durs travaux, mais le grand cheval rouan devient fou. Au début, tout le monde pensait que c'était ses dents, mais non, il devient fou ! Il faut avoir beaucoup d'argent dans sa poche pour s'occuper de chevaux, et ces chevaux sont bien la chose la plus délicate qui existe sur quatre pattes. Je pense quelquefois à faire venir de Colusa City une pleine voiturée de mulets, des gros, des lourds, tu sais. Ils devraient se vendre comme des petits pains par ici. Moi, je n'en ai rien à faire, de ces mulets !

Un jour, d'humeur folâtre, Billy demanda :

A propos de comptes, à combien estimes-tu la valeur de Hazel et Hattie, au prix courant honnête ?

— Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Pour savoir.

— Je crois qu'elles valent bien ce que tu les as payées, trois cents dollars.

— Hum ! fit Billy en réfléchissant profondément. Elles valent beaucoup plus, mais admettons. Alors, pour en revenir à nos comptes, si tu me signais un chèque de trois cents dollars ?

— Oh ! voleur !

— Je ne vois pas ça. Dis donc, Saxonne, quand je te laisse prendre du grain ou du foin dans mes camions, ne me donnes-tu pas un chèque en échange ? Et l'on sait que tu t'appliques à tenir tes comptes à un sou près, ajouta-t-il pour la taquiner. Si tu es une vraie

femme d'affaires, il faut porter ces deux bêtes-là à ton compte. Il y a un temps infini que je ne m'en suis pas servi.

— Mais les poulains seront à toi, plaïda-t-elle. Et puis, pour ce que je fais, je ne puis pas me payer des juments poulinières. D'ici très peu de temps, il faudra retirer Hazel et Hattie du camionnage... elles sont trop bonnes pour faire ce métier-là. Tu n'as qu'à ouvrir l'œil et trouver une autre paire pour les remplacer. Je te donnerai un chèque pour cette paire-là, mais pas de commission.

— Très bien, concéda Billy. Hazel et Hattie me reviennent; mais tu pourrais me payer tout le temps qu'elles ont passé à ton service.

— Si tu exiges cela, moi je te ferai payer pension, menaça-t-elle.

— Et si tu me fais payer pension, moi je te ferai payer l'intérêt pour l'argent que j'ai placé dans ce gourbi.

— Tu n'en as pas le droit, c'est propriété commune.

— Quelle absurdité ! Qu'aurais-je pu faire par moi-même ? Tu sais très bien que c'est toi qui as gagné tout l'argent qui nous a permis de débiter ici. En somme, c'est toi qui as tout fait.

Elle passa des mains caressantes sur ses larges épaules et ses énormes biceps.

— Ce sont ces muscles-là qui ont tout fait, Billy !

— Le diable m'emporte si ce n'est pas ta tête à toi ! A quoi me servaient mes muscles sans cervelle pour les conduire ? A rosser des jaunes, à assommer des locataires, à m'accouder sur les comptoirs de mastroquets. La seule chose raisonnable que ma tête ait jamais accomplie, c'est de me mener avec toi. Honnêtement et sincèrement, Saxonne, c'est toi qui m'as transformé.

— Le diable m'emporte, Billy, dit-elle en le contrefaisant avec une mimique qui lui parut délicieuse, où serais-je si tu ne m'avais pas enlevée de la blanchisserie ? Je n'aurais jamais pu en sortir. Je n'étais qu'une pauvre fille abandonnée. Sans toi, j'y serais encore. Mme Mortimer avait cinq mille dollars; mais moi je t'avais, toi.

— Une femme n'a pas les mêmes chances de s'en tirer qu'un homme, déclara-t-il d'un ton sentencieux. Je vais te dire ce qu'il en est. Il fallait nous y mettre à deux; nous nous sommes attelés ensemble, nous avons tiré côte à côte. Si nous avions couru chacun de notre côté, tu serais restée à la blanchisserie, et moi, à supposer que j'aie eu de la veine, je conduirais encore un attelage au jour le jour et je rôderais aux alentours des bals musette.

Saxonne s'était mise à l'ombre sous l'ancêtre de tous les madroños et regardait Hazel et Hattie franchir le portail, traînant le chariot plein de légumes, quand elle vit Billy arriver à cheval, menant en laisse une jument saure dont la robe soyeuse étincelait au soleil.

— Quatre ans, de la race, exige une main ferme, mais n'a pas d'habitudes vicieuses, récita Billy, en s'arrêtant près de Saxonne. La peau fine comme du papier de soie, une bouche comme du satin, mais capable d'exténuer le poulain le plus endurant: regarde cette poitrine et ces naseaux. On l'appelle Ramona: c'est un nom espagnol.

— Et on la vendrait! s'écria Saxonne, les mains jointes de ravissement.

Naturellement, puisque je l'ai amenée pour te la faire voir.

— Mais à quel prix fabuleux? demanda ensuite Saxonne, à qui il semblait invraisemblable qu'une bête si merveilleuse pût jamais lui appartenir.

— Ça ne te regarde pas, répondit brusquement Billy. C'est la briqueterie qui paie, et non la ferme à légumes. Un seul mot et elle est à toi. Qu'en dis-tu?

— Je te le dirai dans une minute.

Saxonne essayait de monter, mais l'animal se déroba avec nervosité.

— Attends un peu que j'attache mon cheval, dit Billy. Elle n'est pas habituée aux jupes, voilà tout.

Saxonne saisit fermement les rênes et la crinière, posa un de ses pieds chaussés d'éperons sur la main de Billy, et s'enleva légèrement en selle.

— Elle a l'habitude de l'éperon, cria Billy derrière elle. Elle a reçu une éducation espagnole. Ne la retiens pas trop brusquement. Vas-y en douceur. Et parle-lui. Elle est de vraie race, tu sais?

Saxonne fit un signe de tête, franchit la porte et descendit la route au galop. En passant devant la porte de Trillium Covert, elle envoya un salut de la main à Mme Hastings, et continua à remonter le cañon de la Wild Water.

De retour avec Ramona couverte d'une légère écume, elle la fit passer derrière la maison, puis le long des poulaillers et d'une allée de groseilliers magnifiques, pour rejoindre Billy qui, assis sur son cheval au bord du talus, fumait une cigarette à l'ombre. Ensemble ils

regardèrent, par une éclaircie entre les arbres, la prairie qui ne méritait plus ce nom, divisée avec une précision mathématique en carrés, parallélogrammes et bandes étroites de terrain où contrastaient les diverses nuances de verdure d'un jardin potager. Gow Yunn et Chan Chi, abrités sous d'immenses chapeaux de paille chinois, étaient en train de planter des oignons. Le vieux Hughie, une houe à la main, suivait l'arête principale d'eau courante, ouvrait certains canaux latéraux et en refermait d'autres. Les coups de marteau, provenant du hangar derrière la grange, indiquaient à Saxonne que Carlsen ligaturait le fil de fer des caisses de légumes. Un hymne interprété par le joyeux soprano de Mme Paul leur parvenait par bribes à travers les arbres, accompagné du ronron d'une manivelle à battre les œufs. Des aboiements aigus s'élevaient de l'endroit où Possum s'obstinait en vain, dans un défi hystérique, à déclarer la guerre aux écureuils. Billy tira fortement sur sa cigarette et en exhala longuement la fumée, sans cesser de regarder la prairie. Saxonne devina que quelque chose l'inquiétait. Elle posa doucement sa main libre sur la main dont il tenait les rênes et qu'il appuyait sur le pommeau de la selle. Billy tourna lentement les yeux vers la jument, sans paraître remarquer l'écume dont elle était couverte, puis les leva vers le visage de Saxonne.

Euh ! dit-il d'un ton équivoque, comme s'il s'éveillait à la réalité. Ces Portchiougais de San Léandro ne nous viennent pas à la cheville en fait de culture intensive. Regarde cette eau courante. Tu sais, ça me semble si bon que parfois j'ai envie de me mettre à quatre pattes et de laper à même le ruisseau.

— Quel rêve d'avoir toute l'eau nécessaire dans un climat comme celui-ci ! s'écria Saxonne.

— Et tu n'as pas à craindre d'en être jamais privée. Si les pluies deviennent rares, la rivière Sonoma reste en bordure de notre propriété, et il n'y a qu'à installer une pompe à essence.

— Nous ne serons jamais obligés d'y avoir recours, Billy. Je causais l'autre jour avec Redwood Thompson. Il vit dans la vallée depuis 1853, et il me disait qu'il n'y a jamais eu de moisson manquée par suite de sécheresse. Nous aurons toujours notre pluie.

— Viens faire un tour à cheval, dit-il brusquement. Tu as le temps.

— Je veux bien, à condition que tu me dises ce qui te tracasse.

Il la regarda vivement.

— Ce n'est rien, grommela-t-il. Et pourtant si, il y a quelque chose, et après tout, tu le saurais tôt ou tard. Je voudrais que tu voies le vieux Chavon. Sa figure s'est tellement allongée qu'il ne peut plus marcher sans se cogner le menton dans les genoux. Sa mine d'or est en train de lui claquer entre les mains.

-- Quelle mine d'or ?

— Sa fosse à argile, ce qui revient au même. On lui en donnait vingt cents par mètre cube à la briqueterie.

Saxonne entrevit immédiatement l'étendue du désastre.

— C'est-à-dire que ton contrat de transport est fichu ? Et que disent les gens de la briqueterie ?

— Ils sont terriblement ennuyés, bien qu'ils aient tenu la chose secrète. Depuis une semaine ils ont envoyé des tas d'hommes faire des sondages partout dans la montagne, et le chimiste japonais passe ses nuits à analyser la saleté qu'ils rapportent. C'est une substance spéciale, cette argile, pour ce qu'ils veulent en faire, et on ne la trouve pas partout. Le rapport favorable des experts sur la carrière du vieux Chavon est une erreur colossale. Peut-être ont-ils été trop paresseux pour faire tous les sondages nécessaires. De toute façon, ils sont tombés sur l'unique veine d'argile qu'elle contenait. Maintenant ne va pas te tracasser. Nous nous en tirerons de façon ou d'autre. Tu n'y peux rien.

— Si, j'y peux quelque chose, insista Saxonne. Nous n'achèterons pas Ramona.

— Tu n'as rien à voir là-dedans, répondit-il. C'est moi qui l'achète, et son prix représente peu de chose dans la grosse partie que j'ai engagée. Naturellement, j'ai toujours la ressource de vendre mes chevaux. Mais alors ils cesseront de me rapporter de l'argent, et ce contrat de la briqueterie était avantageux.

— Tu pourrais en employer quelques-uns aux travaux de routes pour le comté, suggéra-t-elle.

— Oh, j'y ai pensé, et je tiens l'œil ouvert. Il y a des chances que la carrière de pavés reprenne, et le type qui faisait ces charrois-là est allé s'établir à Puget Sound. Et quand même je serais obligé de vendre la plupart de mes chevaux, il resterait toujours ton entreprise de légumes. Ça, c'est de l'or en barre. Nous irons moins vite de l'avant pendant quelque temps, voilà tout. La campagne ne m'effraie

JACK LONDON

plus. J'ai évalué les choses pendant tout le temps que nous étions en route. Des bourgs perdus que nous avons traversés, il n'y en a pas un où je n'aurais pu m'installer et me débrouiller. Et maintenant, viens-tu faire cette balade ?

CHAPITRE XXII

Ils prirent le petit galop en franchissant la porte, traversèrent le pont à grand fracas, et ne ralentirent qu'après avoir dépassé Trillium Covert, en s'engageant sur la pente du cañon de la Wild Water. Comme but de promenade, Saxonne avait choisi son champ, celui qui était situé sur le gros éperon de la montagne de Sonoma.

- J'ai appris quelque chose d'important ce matin en allant chercher Ramona, dit Billy, bannissant momentanément de son esprit ses inquiétudes à propos de la fosse à argile. J'ai croisé le jeune Chavon sur la route, et, je ne sais à quel sujet, à propos de canards, je crois, j'ai engagé conversation et je lui ai demandé s'il croyait que son père serait disposé à me louer les cent quarante acres. Le croirais-tu ? Il m'a déclaré qu'elles n'appartiennent pas au vieux. Il les loue lui-même, et voilà pourquoi nous y voyions toujours paître son bétail. C'est comme un poignard planté dans sa propriété, car il possède tout le terrain des trois autres côtés.

Après cela j'ai rencontré Ping. Il m'a dit que le propriétaire des cent quarante acres était Hilyard, et qu'il était disposé à les vendre, mais que Chavon n'avait pas assez d'argent pour les payer. Alors, en revenant, je suis allé voir Payne. Il a quitté le métier de forgeron, à la suite d'un coup de pied de cheval dans les reins, et il est en train de se lancer dans le trafic des immeubles. Hilyard, m'a-t-il affirmé, ne demande pas mieux que de vendre, et l'a déjà chargé de lui trouver acheteur. Chavon a épuisé le pâturage, et Hilyard ne veut pas lui renouveler son bail.

Lorsqu'ils eurent grimpé le flanc du cañon ils détournèrent leurs chevaux et firent halte sur la crête, d'où l'on apercevait les trois monticules couverts d'une épaisse végétation au milieu du terrain convoité.

— Nous finirons bien par les avoir, dit Saxonne.

— Sûrement nous les aurons, déclara Billy avec une tranquille certitude. J'ai examiné de nouveau le vaste hangar en briques sèches. Ça ferait tout à fait l'affaire pour une cargaison de chevaux, et un toit neuf coûterait moins cher que je ne croyais. Mais ce n'est ni Chavon ni moi qui l'achèterons de but en blanc, maintenant que la fosse à argile est épuisée.

En arrivant au champ de Saxonne, qui appartenait, d'après ce qu'ils avaient entendu dire, à Redwood Thompson, ils attachèrent leurs chevaux et y entrèrent à pied. Thompson était en train de mettre en tas son foin qu'il venait de couper, et leur cria un bonjour accueillant. C'était une journée sans nuages ni vent, et ils allèrent chercher un peu d'ombre dans les bois voisins. Ils y rencontrèrent un sentier à peine tracé.

— C'est une piste de vaches, déclara Billy. Je parie qu'elle mène à un petit pâturage caché quelque part dans ces arbres. Suivons-la.

Un quart d'heure après, à quelques centaines de pieds plus haut au flanc de l'éperon, ils émergèrent dans un pré en pente. Sous leurs pieds s'étalait, à deux miles de distance, presque toute la propriété des cent quarante acres, et ils se trouvaient au niveau du sommet des trois monticules. Billy et Saxonne s'immobilisèrent dans la contemplation de cette terre promise.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda-t-elle en indiquant du doigt les tertres. En haut du petit cañon à gauche, sur le plus éloigné des monticules, droit au-dessous de ce sapin penché en surplomb ?

Billy vit une sorte d'écorchure blanche sur la paroi du cañon.

Je donne ma langue aux chats, dit-il en observant attentivement cette cicatrice. Je croyais connaître chaque pouce de ce terrain, mais je n'avais jamais vu ça auparavant. Pourtant j'ai visité ce point précis au sommet du cañon dans les premiers jours de l'hiver.

L'endroit est terriblement sauvage. Les murs du cañon sont à pic comme ceux d'un clocher, et couverts de fourrés.

— Qu'est-ce que ça peut être ? demanda-t-elle. Un glissement du sol ?

Sans doute, occasionné par les grosses pluies. Si je ne me trompe pas dans mes conjectures... Il s'interrompit, absorbé dans son examen... Hilyard vendrait à trente dollars l'acre, reprit-il, mais cette phrase n'était pas la continuation de la précédente. Bon ou mauvais

terrain, le tout l'un dans l'autre, à trente dollars l'acre. Ça fait quatre mille deux cents. Payne est novice dans le métier d'agent: je lui persuaderai de réduire sa commission et de m'avoir ça au plus juste prix. Nous pouvons redemander ses quatre cents dollars à Gow Yunn, et je puis emprunter sur mes chevaux et voitures.

Est-ce que tu vas l'acheter aujourd'hui? demanda Saxonne pour le taquiner.

Mais c'est à peine si ses paroles l'effleuraient. Il la regardait comme s'il l'écoutait, mais sa pensée était ailleurs.

Travail de tête, murmura-t-il. Affaire de cervelle. Si je n'en mets pas un coup...

Il fit un mouvement soudain pour redescendre le sentier des vaches, puis se rappela Saxonne qu'il oubliait et il lui cria par-dessus l'épaule:

— Viens, dépêchons-nous. Je veux trotter jusque-là pour voir ça.

Il descendit la pente et traversa le pré si rapidement que Saxonne n'eut pas le temps de lui poser de questions, presque essoufflée de ses efforts pour le suivre.

Qu'y a-t-il donc? demanda-t-elle lorsqu'il l'aida à se mettre en selle.

Ça peut n'être qu'une blague. Je t'expliquerai plus tard, dit-il pour la calmer.

Ils galopèrent dans les terrains plats, prenaient le trot dans les pentes douces de la route, et c'est seulement à la descente raide du cañon de la Wild Water qu'ils mirent leurs bêtes au pas. L'inquiétude de Billy semblait évanouie, et Saxonne en profita pour aborder un sujet qui la préoccupait depuis quelque temps.

— Clara Hastings me disait l'autre jour qu'ils vont donner une partie de campagne. Les Hazard y seront, ainsi que les Hall, et Roy Blanchard...

Elle regarda anxieusement Billy. Le nom de Blanchard lui avait fait redresser la tête comme un appel de clairon. Peu à peu une lueur fantaisiste animait l'azur nuageux de ses yeux.

— Il y a longtemps que tu n'as pas dit à un homme qu'il se montait sur le pied, hasarda-t-elle avec malice.

Billy esquissa un sourire penaud.

— Bah! ça va bien, dit-il avec une dignité affectée. Roy Blanchard peut venir. Je ne m'y oppose pas. Tout ça, c'est de l'histoire

ancienne. En outre je suis trop occupé pour m'amuser à de pareilles babioles.

Il pressa le pas de son cheval et, dès que la pente s'adoucit un peu, le mit au trot. Ils galopèrent en passant devant Trillium Covert.

— Il va falloir d'abord s'arrêter pour dîner, dit Saxonne en **approchant de la porte des Madroños.**

— Arrête-toi si tu veux, répondit-il, moi je ne dîne pas.

— Mais je veux aller avec toi, plaïda-t-elle. Qu'y a-t-il donc ?

— Je n'ose pas te le dire. Rentre et dîne toute seule.

— Jamais de la vie ! s'écria-t-elle. A présent rien ne pourrait m'empêcher de t'accompagner.

Un demi-mile plus loin, ils quittèrent la grand-route, franchirent une barrière automatique que Billy avait fait installer à cet endroit, et traversèrent les champs par un chemin revêtu d'une épaisse couche de poudre blanche, qui menait à la fosse d'argile de Chavon. Les cent quarante acres se trouvaient à l'ouest. Deux chariots apparurent dans un nuage de poussière.

— Ce sont tes attelages, Billy, s'écria Saxonne. Dire que grâce à ta cervelle, tu gagnes de l'argent tout en te promenant avec moi !

— J'ai honte rien que de penser à la somme que chacun de ces attelages me rapporte par jour, avoua-t-il.

Ils quittaient la route dans la direction des barrières donnant accès à la propriété, quand le conducteur du chariot de tête héla Billy en agitant la main. Ils retinrent leurs chevaux et attendirent.

— Le grand rouan est fichu, dit le charretier en s'arrêtant près d'eux. Il est devenu tout à fait fou ; il mord, il crie, il rue. Il a mis ses harnais en pièces à coups de pied, il a mordu Baldy et lui a enlevé un morceau de chair grand comme une soucoupe, et pour finir, il s'est cassé une jambe de derrière. De ma vie je n'avais passé un quart d'heure si animé.

— Vous êtes sûr qu'il s'est cassé la jambe ? demanda sévèrement Billy.

— Absolument sûr et certain.

— Eh bien, quand vous aurez déchargé, passez par l'autre écurie et prenez Ben. Il est dans le corral. Dites à Matthews de le traiter comme il faut. Et prenez un revolver. Sammy en a un. Vous serez obligé de faire son affaire au grand rouan. Je n'ai pas le temps d'y

aller maintenant... Pourquoi Matthews n'est-il pas venu avec vous pour chercher Ben ! Ça vous aurait épargné du temps.

— Oh, il est resté m'attendre, répondit le charretier. Il a pensé que je pouvais bien ramener Ben.

— Et perdre votre temps, hein ! Eh bien, allez, remuez-vous un peu.

— Voilà comme ils sont, grogna Billy à Saxonne en se remettant en route. Pas de jugeote. Pas de cervelle. Un homme s'assoit et se croise les bras pendant qu'un autre détourne sa voiture pour faire son ouvrage. Voilà l'ennui avec des types à deux dollars par jour.

— Avec des têtes à deux dollars par jour, dit vivement Saxonne. Quelle espèce de cervelle peut-on trouver à ce prix-là ?

— C'est pourtant vrai, reconnut Billy. S'ils en avaient de meilleures, ils seraient dans les villes comme tous les hommes de qualité supérieure. Et ceux-ci à leur tour sont une bande de mannequins. Ils ne soupçonnent pas les chances que leur offrirait la campagne, sans quoi on ne pourrait les en détourner.

Billy descendit de cheval pour enlever les trois traverses d'une barrière, qu'il remit en place après leur passage.

— Quand le terrain sera à moi, il y aura une porte à cet endroit, déclara-t-il. J'aurai rattrapé l'argent en un rien de temps. Ce sont de ces mille petits détails qui, additionnés, forment un total effroyable, dit-il en soupirant d'un air satisfait. Jamais autrefois je ne pensais à ces choses-là, c'est en quittant Oakland que j'ai commencé à devenir sage. Les Portchiougais de San Léandro ont été les premiers à m'ouvrir les yeux. Auparavant j'étais endormi.

Ils contournèrent le plus bas des trois champs, où le blé mûr n'était pas encore fauché. Billy montra du doigt une trouée dans la clôture, maladroitement réparée, et les épis foulés aux pieds par le bétail.

— Voilà l'ancienne mode, dit-il avec un dégoût évident. Et regarde comme ce blé est clairsemé, et comme cette terre a été labourée peu profondément. Bétail, grain et culture de pacotille ! Voilà huit ans que Chavon exploite ce terrain, et jamais il ne l'a laissé reposer un instant, jamais il n'y a rien mis pour remplacer ce qu'il en tirait, sinon le bétail qu'il lâche dans le chaume à peine la moisson enlevée.

Un peu plus loin, dans une clairière servant de pâturage, ils tombèrent sur un petit troupeau de bestiaux.

— Regarde-moi ce bœuf, Saxonne. C'est plus que pitoyable. Il devrait y avoir une loi qui défende de laisser vivre de pareils animaux. Je ne m'étonne pas que Chavon soit dans la dèche à tel point qu'il a été obligé de dépenser en taxes et intérêts tout ce que lui rapportait sa fosse à argile. Il ne peut même pas faire rapporter à sa terre ce qu'elle lui coûte. Vois pourtant ces cent quarante acres : n'importe quel homme doué d'un peu de jugeote pourrait y ramasser des dollars à la pelle. Je leur ferai voir comment s'y prendre.

Ils passèrent à quelque distance du grand hangar de brique sèche.

— Quelques dollars dépensés à temps pour réparer ce toit en auraient économisé des centaines, remarqua Billy. En tout cas, quand j'achèterai, je ne paierai pas un cent pour les améliorations soi-disant faites. Et je vais te dire autre chose. Ce terrain est rempli d'eau, et si jamais Glen Ellen se développe, c'est à moi qu'on devra s'adresser pour lui en fournir.

Billy connaissait la propriété à fond, et coupait à travers bois en suivant des sentes à bestiaux. Brusquement il retint son cheval, et tous deux s'arrêtèrent. A une douzaine de pas, un jeune renard rouge leur faisait face. Pendant une demi-minute, il les observa de ses petits yeux saillants, humant l'air de son nez pointu et sensitif. Puis, détenant ses pattes de velours, il bondit de côté et disparut entre les arbres.

— Le coquin ! s'écria Billy.

En approchant de la Wild Water, ils traversèrent une longue et étroite prairie, au milieu de laquelle dormait un étang.

— Voilà un réservoir naturel pour le jour où Glen Ellen commencera à acheter de l'eau, remarqua Billy. Ça ne coûterait presque rien d'établir un barrage là, à l'endroit le plus bas. Avec des canalisations, je pourrais y amener tous les suintements des collines. Il ne s'écoulera pas un millier d'années avant que l'eau ne vaille de l'or dans cette vallée. Et dire que tous ces rustres, ces nigauds, ces lourdauds sont là à se tourner les pouces et ne voient rien venir, alors que des arpenteurs sont à l'œuvre dans le haut de la vallée pour installer une voie électrique venant de Sausalito avec embranchement vers la vallée de Napa !

Ils arrivèrent au bord du cañon de la Wild Water. Renversés sur leurs selles, ils descendirent une pente abrupte à travers des fourrés de gros sapins, jusqu'à une sente ancienne et presque effacée.

Elle date d'avant 1860, expliqua Billy. Je l'ai découverte par hasard, et hier j'en ai parlé à Poppe. Il m'a dit qu'elle avait été tracée lors d'une chimérique ruée de mineurs venus de Petaluma, provoquée par des spéculateurs à qui elle dut rapporter un millier de dollars. Tu vois ce plateau avec les vieux troncs d'arbres? C'est là qu'était le camp. Les tables étaient dressées sous ces arbres. Le plateau était plus grand, mais le creek en a rongé un morceau. Poppe m'a raconté qu'il y avait eu deux assassinats et un lynchage.

Presque couchés sur l'encolure de leurs chevaux, ils grimpèrent une sente à bétail escarpée pour sortir du cañon, et se dirigèrent vers les monticules à travers un terrain accidenté.

— Dis donc, Saxonne, toi qui cherches toujours les jolis coins, je vais t'en faire voir un qui t'émerveillera, dès que nous aurons dépassé ces manzanitas.

Jamais, au cours de leurs pérégrinations, Saxonne n'avait vu un paysage comparable à celui qui les accueillit au sortir du fourré. Le sentier indécis se confondait sur le sol meuble de la forêt parmi les ombres rougeâtres des vastes séquoias et des chênes dominateurs. Toutes les variétés locales d'arbres et de lianes s'étaient réunies pour tisser un dôme de verdure, érables, grands madroños, lauriers et chênes-lièges imposants, escaladés, enveloppés et reliés par des vignes vierges flamboyantes. Saxonne appela l'attention de Billy sur un talus tapissé de mousse et de fougères à cinq doigts. Toutes les pentes semblaient avoir convergé pour creuser ce berceau colossal de la forêt. Le sol humide et spongieux fléchissait sous les pieds. Un ruisseau invisible murmurait sous les arbustes à larges feuilles. De tous côtés s'ouvraient des éclaircies ravissantes, où les jeunes séquoias se groupaient, tranquilles et majestueux, autour de leurs ancêtres géants dont les souches en décomposition, enfouies sous la mousse, atteignaient encore au garrot des chevaux.

Au bout d'un quart d'heure ils attachèrent enfin leurs montures au bord de l'étroit cañon qui s'enfonçait dans la forêt vierge des monticules. Par une échappée entre les branches, Billy montra du doigt le sommet du sapin penché en surplomb.

— C'est droit sous cet arbre-là, dit-il. Nous devons emprunter le lit du torrent. Il n'y a pas le moindre sentier, mais tu verras des pistes de daims qui traversent le creek: et tu vas être obligée de te mouiller les pieds.

Saxonne riait de plaisir et, le suivant sur ses talons, barbotait à travers les flaques, se mettait à quatre pattes pour grimper à la surface glissante des roches polies par l'eau et se glisser sous les troncs de vieux arbres renversés.

— Il n'y a pas de véritable lit de roc dans toute la montagne, expliquait Billy, aussi le ruisseau creuse de plus en plus, de sorte que ses berges sont constamment minées et restent aussi à pic qu'elles peuvent l'être sans s'écrouler. Un peu plus haut, le cañon se réduit à une simple fente dans la terre, mais diantrement profonde. On peut cracher d'un bord à l'autre et s'y casser le cou avec une égale facilité.

L'ascension devenait de plus en plus pénible, et ils furent définitivement arrêtés, dans une étroite crevasse, par un amoncellement de débris de flottaison.

— Attends-moi là, dit Billy. Et, se couchant à plat ventre, il se glissa à travers les broussailles qui craquaient sous lui.

Bientôt les craquements se perdirent dans la distance. Saxonne attendit encore une dizaine de minutes, puis elle suivit la voie tracée par Billy. A l'endroit où le lit du cañon devenait impraticable, elle reconnut une piste de daim qui longeait la paroi abrupte et s'enfonçait en tunnel sous l'enchevêtrement de verdure. S'y étant engagée, elle entrevit le sapin en surplomb presque au-dessus de sa tête sur la rive opposée, et déboucha au bord d'un bassin d'eau claire creusé dans un sol crayeux. Cet étang, d'origine récente, avait été formé par un glissement de terre et d'arbres. L'autre bord se dressait en muraille blanche presque verticale. Elle vit tout de suite ce que c'était, et chercha Billy des yeux, quand elle l'entendit siffler au-dessus de sa tête. A deux cents pieds de hauteur, sur le faite périlleux de la muraille blanche, il se tenait accroché à un tronc d'arbre, à peu de distance du sapin en surplomb.

— Je vois d'ici le petit pré derrière ton champ, cria-t-il. Il n'est pas étonnant que personne n'ait jamais aperçu ce mur blanc. Ce bout de pré est le seul endroit d'où l'on puisse le voir, et c'est toi qui l'as découvert la première. Attends que je descende et je te dirai tout: je n'osais pas encore t'en parler.

Point n'était besoin d'une perspicacité extraordinaire pour deviner la vérité. Saxonne savait déjà que c'était là la précieuse argile requise pour la briqueterie. Billy s'éloigna à une distance prudente de

l'éboulement et descendit la paroi du cañon en s'accrochant d'arbre en arbre comme à une échelle.

— N'est-ce pas une merveille ? s'écria-t-il exultant, en se laissant tomber à côté d'elle. Regarde-moi ce trésor, caché sous quatre pieds de terre à un endroit où personne ne pouvait le voir, attendant notre arrivée dans la Vallée de la Lune, et déchirant tout de suite un pan de sa couverture pour se montrer à nous !

— Est-ce bien la véritable argile ? demanda anxieusement Saxonne.

— Je puis le jurer sur ta précieuse vie. J'en ai manié assez pour la reconnaître les yeux fermés. Frottes-en seulement un morceau entre tes doigts, comme ceci. Je pourrais savoir à quoi m'en tenir rien qu'au goût, tant j'ai avalé de cette poussière des attelages. C'est ici que le jeu devient intéressant pour nous. Tu sais que nous nous sommes fatigué la cervelle depuis que nous avons atteint cette vallée. Nous voilà maintenant dans l'avenue de la Réussite.

— Mais le terrain ne t'appartient pas, objecta Saxonne.

— Il ne me faudra pas cent ans pour en devenir propriétaire. D'ici je vais aller droit chez Payne et conclure le marché, une option, tu sais, et pendant qu'on établira le titre de propriété, je réunirai la somme. Nous allons reprendre ses quatre cents dollars à Gow Yunn, et j'emprunterai tant que je pourrai sur mes chevaux et voitures, sur Hazel et Hattie et sur tout ce qui peut valoir un centime. Avec ça j'aurai l'acte de vente en donnant une hypothèque à Hilyard pour le surplus. Le reste n'est qu'un jeu d'enfant. Je passe un contrat avec la briqueterie à vingt cents le mètre... peut-être davantage. Ils seront fous de joie en voyant ça. Pas besoin de forages. Il y a près de deux cents pieds à ciel ouvert du haut en bas. Tout le monticule est en argile, avec une croûte de terre par-dessus.

— Mais tu vas abîmer tout ce beau cañon pour extraire l'argile ? s'écria Saxonne navrée.

— Pas du tout : le tertre seulement. La route passera de l'autre côté. Ce ne sera qu'un demi-mile de plus à partir de la fosse de Chavon. Je construirai la route en leur prenant plus cher pour le transport en pente, ou bien la briqueterie se chargera de la construire et je ferai les transports au même tarif qu'auparavant. Avec vingt cents au mètre se déversant sans arrêt dans ma bourse, c'est tout profit dès le début. Sûrement je devrai acheter de nouveaux chevaux pour faire le travail.

Ils restèrent assis la main dans la main au bord de l'étang, continuant à deviser des détails.

— Dis, Saxonne, demanda Billy après un silence, chante-moi *Au temps de la moisson*, veux-tu ?

Puis, quand elle se fut exécutée :

— La première fois que tu m'as chanté cette chanson c'était dans le train en revenant du pique-nique.

— Le jour de notre première rencontre, répondit-elle. Que pensais-tu de moi ce jour-là ?

— Ce que j'ai toujours pensé depuis, que tu étais faite pour moi. Ça été mon opinion dès le début, pendant la première valse. Et toi, quelle était la tienne ?

— Oh ! je me demandais, même avant notre première valse, dès que nous avons été présentés l'un à l'autre et que nous nous sommes serré les mains... je me demandais si tu étais l'homme attendu... Est-ce celui-là ? C'est en ces termes que la question me traversa l'esprit.

— Et tu me trouvais... pas trop mal ! demanda-t-il.

— Je te trouvais bien, et j'ai toujours eu assez bonne vue.

— Dis donc ! fit soudain Billy, comme si son esprit s'échappait par la tangente. L'hiver prochain, si tout est en ordre et fonctionne bien, nous pourrions peut-être faire une visite au Carmel. Ce sera la morte-saison pour toi avec tes légumes, et je serai en mesure de faire la dépense d'un contremaître.

Le manque d'enthousiasme de Saxonne le surprit.

Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il vivement.

Les yeux chastement baissés et la voix hésitante, Saxonne répondit :

— Hier j'ai fait quelque chose sans te demander ton avis, Billy.

Il attendait.

— J'ai écrit à Tom, continua-t-elle avec une timidité de pénitente.

Il attendait toujours, sans savoir quoi.

— Je lui ai demandé de nous expédier par mer la vieille commode... celle de ma mère, tu te souviens, que nous avons laissée en dépôt chez lui.

— Euh ! je ne vois rien d'extraordinaire là-dedans, dit-il avec un soupir de soulagement. Nous avons besoin de cette commode, sans

doute, et nous sommes à même d'en payer le transport, n'est-ce pas ?

— Tu es un nigaud chéri, voilà tout. Ne sais-tu pas ce qu'il y a dans cette commode ?

Il fit non de la tête, et elle ajouta si doucement que ce fut presque un murmure :

— Le trousseau du bébé.

— Non, vrai ! s'écria-t-il.

— Bien vrai.

— Tu es sûre ?

— Bien sûre, dit-elle en hochant la tête, et ses joues s'empourprèrent.

C'est ce que je désirais, Saxonne, plus que tout autre chose au monde... J'y ai beaucoup pensé tous ces temps derniers, depuis que nous sommes arrivés dans la vallée... continua-t-il d'une voix entrecoupée ; et pour la première fois, elle vit de vraies larmes dans ses yeux.

— Mais après la façon dont je m'étais conduit, et l'enfer que j'avais déchainé, et tout cela, je... je ne t'ai jamais pressée, je ne t'ai jamais dit un mot à ce sujet... mais je le désirais... oh ! je le désirais comme... comme je te désire maintenant.

Il la reçut dans ses bras ouverts, et un tendre silence plana sur l'étang caché au cœur de la gorge.

Saxonne sentit que Billy lui posait un doigt sur les lèvres. Obéissant à l'impulsion de sa main, elle tourna la tête, et tous deux aperçurent, à une grande hauteur sur le flanc du monticule, une dame et son faon tacheté qui les regardaient par une éclaircie entre les arbres.

TABLE DES MATIÈRES

Préface de Francis Lacassin	VII
---------------------------------------	-----

LA VALLÉE DE LA LUNE

Première partie	3
Deuxième partie	119
Troisième partie	293

*Cet ouvrage
réalisé d'après les maquettes
d'André Mistelli
est une production des Editions
Edito-Service S.A., Genève*

Imprimé en France



